University of St. Michael's College
3 1761 08051655 2

BIBLIOTECA DEL SEMINARIO METROPOLITANO
di Torino

Sala I

Scaffale B

piano N. VIII

nel piano N. 26

*Dono del*
Teologo Coll. Canonico
GIOCONDO FINO

ST. BASIL'S SEMINARY
LIBRARY

Revue
des
Religions

7

REVU GIONS

# REVUE

DES

# RELIGIONS

---

REVUE SEMI-MENSUELLE.

ON S'ABONNE :

PARIS. — Bureau de la Revue des Religions, 37, rue du Bac.
BELGIQUE. — Bruxelles. — M. Oscar Schepens, directeur de la société belge de librairie, 8, rue Treurenberg.
SUISSE. — Genève. — M. H. Trembley, rue de la Corraterie, 4.
ALLEMAGNE. — Leipzig. — M. Welter, Kœnigstrasse, 2.
ESPAGNE. — Madrid. — M. Albert Gayan, 4, Puertal del sol.
AMÉRIQUE. — New-York. = The Catholic Publications Society, 9, Barclay Street.
CANADA. — Montréal. — MM. Cadieux et Derome, rue Notre-Dame, 1603.

---

1895

JUN 22 1957

# LE LIVRE DE JUDITH

## UN ÉPISODE

### DE LA DÉFECTION GÉNÉRALE DES NATIONS TRIBUTAIRES DE L'ASSYRIE PENDANT LES ANNÉES 652-648.

Troisième article.

## VI.

*Le siège de Béthulie ou la dernière étape de la quatrième et dernière campagne d'Holopherne.*

L'armée assyrienne marcha en avant du Jourdain contre Béthulie au commencement du mois de Septembre de l'an 648. Cela résulte, d'une part, de la remarque contenue dans le passage IV, 4, (1) que, au moment où Holopherne pénétra avec son armée dans le Ghor, la moisson était déjà entièrement terminée. Or celle-ci n'est achevée, dans les parties septentrionales,qu'au mois de Juillet. Cela résulte également, du fait que, pendant le mois d'Août, les chaleurs sont tellement intenses qu'elles rendent impossible toute

(1) Livre de Judith, texte grec.

opération militaire. Nous pouvons donc inférer de cette double donnée que ce fut pendant ce dernier mois qu'Holopherne accorda à son armée les trente jours de repos mentionnés par le livre de Judith et qu'il ne reprit ses opérations militaires qu'au commencement du mois de septembre, époque où, grâce à la fraîcheur des nuits et à l'abondance de la rosée et à la pluie qui tombe parfois, les prairies commencent à reverdir.

Eu égard à la position du camp d'Holopherne, l'armée assyrienne pouvait s'avancer sur Jérusalem, l'objectif principal de sa dernière étape en Palestine, par un double chemin. En passant l'un des gués situés entre Scythopolis et l'embouchure du Jabbok, elle pouvait se diriger soit vers la plaine de Salem (Nablous) sur la route qui mène du nord à Jérusalem, soit vers la plaine d'Esdrelon, d'où elle pouvait atteindre Jérusalem par deux différentes routes. L'une, la plus courte mais aussi la plus difficile, va de *Ginaia* (Dschenin) par *Betomesthain* (Sanuer) et *Sichem* à la route septentrionale déjà mentionnée. L'autre, plus large et plus commode, va de *Ginaia* par la Samarie, ou bien de *Megiddo* par la partie sud-est du Carmel à la plaine du littoral de la Méditerrannée, d'où plusieurs routes, partant du nord-ouest, de l'ouest et du sud, conduisent à Jérusalem. En suivant cette dernière direction, l'armée assyrienne pouvait être facilement ravitaillée par les villes phéniciennes déjà soumises qu'elle avait soit en flanc, soit sur ses derrières.

Quand il se trouvait au pays de Moab, Holopherne eut pu prendre un chemin fort court, le chemin qui conduit par le gué de *Helu* à *Jéricho* et de là à *Jérusalem*, dont ce gué n'est distant que de sept lieues.

Mais il s'en abstînt à bon escient. En effet, en le suivant, il se serait engagé dans une contrée aride et désolée. Puis, arrivé devant Jérusalem, il eût eu comme ennemis sur ses derrières les Israélites du nord, qu'il ne s'étaient pas encore assujettis. Enfin toute communication avec les villes phéniciennes lui eût été coupée pendant le siège de Jérusalem. Or, par suite du bon état de défense dans lequel la ville avait été mise, le siège pouvait traîner en longueur, de sorte qu'Holopherne eût pu se trouver contraint soit à le lever ignominieusement, soit à périr misérablement de faim et de soif lui et son armée devant la place. Il eût été, en effet, impossible de trouver dans les environs à cette époque de l'année de quoi subvenir aux besoins d'une armée.

D'après ce qui précède, un des motifs pour lesquels Holopherne se décida à préférer la route qui devait le conduire par la plaine d'Esdrelon devant Béthulie fut qu'il ne voulait pas laisser derrière lui des places fortes munies de garnisons, qui pendant le siège de Jérusalem auraient pu venir l'inquiéter et le prendre en dos.

Au moment où l'armée assyrienne s'ébranla pour commencer sa dernière étape en Palestine, elle était forte, selon la Vulgate, (1) de 120,000 fantassins et de 22,000 cavaliers, non compris les contingents auxiliaires levés par Holopherne parmi les différents peuples de la Palestine qu'il avait châtiés, et, selon le texte grec, (2) de 170,000 fantassins et de 12,000 cavaliers. On peut raisonnablement tenir ces derniers chiffres pour exacts. Ils comprennent les divers contingents auxiliaires fournis à Holopherne, dont le total,

(1) Livre de Judith VII, 2.
(2) Livre de Judith VII, 2.

évalué à une cinquantaine de mille hommes, et selon toute probabilté presqu'exclusivement des fantassins, ne saurait sembler exagéré.

D'après ce qui a été dit plus haut, l'armée assyrienne prit la route qui conduit à la plaine d'Esdrelon. La ville d'*Esdrelon*, appelée aussi *Jezreël*, était bâtie sur un rocher abrupte du flanc nord-ouest de la chaîne du Gilboa. Cette chaîne de montagnes s'étend à partir de ce point sur une longueur de trois lieues dans la direction de l'est sud-ouest jusqu'au delà de *Baisan* au sud, où elle forme le côté occidental du Ghor ou de la vallée du Jourdain. Esssayons maintenant de déterminer l'emplacement de la ville de *Béthulie* contre laquelle marche l'armée assyrienne et qui aura à en soutenir le premier choc.

Les explorateurs de la Palestine ainsi que les interprètes ne sont, même de nos jours nullement d'accord sur l'emplacement de cette ville qu'on a cru reconnaître en plus d'un endroit. Tout récemment une nouvelle opinion s'est fait jour, qui cette fois semble avoir touché à peu près juste. Nous allons exposer cette nouvelle hypothèse, à laquelle ne manquent pas les raisons solides qui l'étayent.

Dans un mémoire concernant *le véritable emplacement de Béthulie*, M. l'abbé *G. Khalil Marta*, missionnaire apostolique du Patriarcat latin de Jérusalem, l'auteur de la nouvelle opinion, qui a exploré maintes fois et soigneusement les divers lieux de la Palestine célèbres dans la Bible, n'admet aucun des endroits signalés jusqu'ici par les auteurs comme ayant été l'emplacement de la ville de Béthulie du livre de Judith. D'après lui ni *Sanur*, ni *Mitilia*, ni *Tèll Khaibar*, ni *Genin*, ni *Bait Ilua* (Beit Ilfa) ne répondent aux diverses données de ce livre touchant Béthulie.

Il n'y a que l'endroit, appelé aujourd'hui *Khirbet Haraiek el Mallah,* distant seulement de quelques minutes vers l'est du village actuel de *el-Bared*, qui, selon lui, présente les caractères topographiques du livre de Judith. Ce petit village est situé sur le versant septentrional des plus hautes cimes de la chaîne de montagnes, qui s'étend depuis *Genin* jusqu'au *Carmel* et qui enserre du côté du sud et de l'ouest la grande plaine d'Esdrelon. Dans ses environs se trouvent d'antiques ruines et citernes qui indiquent qu'anciennement il y avait là une ville juive qui, grâce à sa position stratégique, dominait les deux plaines d'Esdrelon et de Dothaïn. Protégée par les monts, qui la ceignaient d'un demi-cercle au sud-ouest, au sud et à l'est, elle pouvait défier et arrêter n'importe quelle armée.

L'endroit où se trouvent ces ruines s'appelle *Khirbet Haraiek*. Selon M. Marta le vrai nom de Béthulie doit avoir été *Beth Falo* ou *Beth Falua*. Or, en chaldéen, *Falo* ou *Fale* signifie entre autres choses *incendier* ou *brûler,* de là pour *Beth Falo* le sens de *lieu d'incendie*. D'autre part *Haraiek* en arabe, de la racine *haraq*, signifie egalement *incendie*, et *Khirbet* désigne *un amas de ruines*. D'où il résulte que ces deux dénominations *Beth Falua* et *Khirbet Haraiek* se correspondent exactement quant au sens. L'expression *el Mallah*, ajoutée à *Khirbet Haraiek*, peut siguifier *belle personne*, et renferme peut-être dans la bouche des villageois qui l'emploient une allusion à la personne de Judith.

Peut-être pourrait-on interpréter le nom actuel de l'emplacement de Béthulie par *Ruines de l'embrase-*

(1) Ce mémoire, intitulé *Intorno al vero si o di Betulia*, est extrait de la Revue *Terra Santa*, Firenze, 1887. — Voir Brunengo, *ouv. cité*, p. 166.

*ment de la belle ville* ou *Ruines de la belle ville incendiée*, en supposant, ce qui n'est guère improbable, que Béthulie ait été surnommée *la belle* à cause de la beauté de son site et de son magnifique horizon.

Les preuves, alléguées par M. Marta en faveur de *Khirbet Haraiek el Mallah* comme occupant l'emplacement où s'élevait jadis *Béthulie* ou *Beth Falna* sont les suivantes : 1° Béthulie avait, selon le texte sacré (1), vue sur les deux plaines d'Esdrelon ou de Jezreël et de Dothaïn. Il en est de même pour Haraiek 2° Béthulie était la *première* place forte qu'on rencontre sur la route qui conduit de la plaine d'Esdrelon dans les régions montagneuses de la Samarie. Que cette ville était à peu de distance de cette plaine, cela résulte du fait que Judith pouvait se rendre chaque nuit à sa tente contigüe à celle d'Holopherne dans le vallée au-dessus de Béthulie, s'y laver dans la fontaine et retourner de là à sa tente (2). Telle est aussi la position de *Haraiek*.

3° Béthulie était au *nord* de Dothaïn (3), car la version arménienne dit en termes exprès que Dothaïn était au *sud* de Béthulie. La dernière faisait face à la ville d'Esdrelon et se trouvait à l'intérieur du triangle formé par *Dothaïn* au sud, *Belma* ou Belthem (aujourd'hui Belamè) au sud-est et *Chelmon* ou Cyamon (probablement le *el Yamon* de nos jours) au nord-ouest. Or tout cela se vérifie parfaitement dans Haraiek.

4° Béthulie se trouvait sur une montagne escarpée et protégée par d'autres montagnes (1) à passages

(1) Judith IV, 6, (texte grec). — Cfr Vulgate IV, 5 et VII, 3.
(2) Judith XII, 7 texte grec et Vulgate.
(3) Judith VII, 3 texte et Vulgate.

pédestres étroits et à gorges, par lesquels à peine deux personnes pouvaient passer de front (1). Telle est aussi *Haraiek*, qui du côté du sud-est à l'est est protégée par le *Gebel el Hassi*, le *Gebel el Bir Maleh*, le majestueux *Scheikh Shibel* et le *Gebel Haraiek el Mallah*. Au pied de ce dernier à l'est court un défilé qui conduit de la plaine d'Esdrelon à celle de Dothaïn, par lequel deux personnes seulement peuvent passer de front.

5° Béthulie était abondamment fournie d'eau. Elle avait une fontaine et un aqueduc du côté du midi, et, à peu de distance de ses murs, plusieurs sources, dont pouvaient s'approcher les assiégés (2). Plus bas, dans la vallée il y avait encore une autre source, dans laquelle Judith allait faire ses ablutions nocturnes (3). Enfin, dans la ville même il y avait plusieurs citernes et des réservoirs d'eau (4).

Pareille richesse d'eau existe encore actuellement à Haraiek et dans ses environs.

6° La plaine située entre Belamon et Dothaïn où avait été enseveli auprès de ses pères, selon le texte grec (5), Manassé, le mari de Judith mort à Béthulie, commence au pied du mont *Haraiek-Mallah*, sur lequel est juché notre *Haraïek-Béthulie*. La contigüité du lieu de sépulture de Manassé a permis à l'auteur de la Vulgate de dire qu'il fut enterré à Béthulie.

Enfin 7° le nom de Béthulie, qui doit avoir été *Beth Falua*, rapproché de celui de *Khirbet Haraiek el*

(1) Judith IV, 6; VII, 5, Vulgate et texte grec IV, 7.
(2) Judith VII, 6-10, Vulgate et texte grec VII, 7. 12. 13. 17.
(3) Judith XII, 7, Vulgate et texte grec.
(4) Judith VII, 11, Vulgate et texte grec VII, 20-21.
(5) Judith VIII, 3, texte grec.

*Mallah* implique leur identité d'après les explications données plus haut.

Quand on considère, d'une part, la parfaite correspondance de l'emplacement de *Khirbet Haraiek el Mallah* avec les diverses données du livre de Judith concernant Béthulie, et, d'autre part, que plusieurs au moins de ces données et des plus importantes ne se vérifient pas dans les diverses localités, telles que *Sanur*, *Genin*, *Mitilia*, *Tell Kaibar* et *Beit Ilua* ou *Beit Ilfa*, dans lesquelles on a voulu retrouver l'emplacement de Béthulie, on ne saurait raisonnablement ne pas donner la préférence à *Khirbet Haraiek el Mallah*.

Dans l'article *Béthulie* du *Dictionnaire biblique*, de M. l'abbé Vigouroux, (1) M. l'abbé Heidet admet avec M. Marta que *Béthulie* se trouvait sur le mont El-'Asy, parmi les divers sommets duquel le Sheik-Shibel est le point fulminant.

Pour lui, *Khirbet-Sheik-Shibel* est le véritable emplacement de *Béthulie*, d'abord à cause de sa position culminante, ensuite parce qu'à dix minutes à peine de distance au-dessous de ce point et du côté le mieux accessible coule la fontaine Aïn-el-Mallah, tandisque cette fontaine, la seule d'un accès facile, est éloignée d'une demi-lieue de *Haraiek*. Les chemins rocheux et escarpés qui mènent aux autres n'en permettaient guère la pratique habituelle.

Nous pouvons aborder maintenant la description du siège de Béthulie.

Holopherne se porta en avant avec toute son armée de la plaine d'Esdrelon pour investir Béthulie. Ses troupes se déployèrent vers le sud jusqu'à une crête de

(2) Voir fascicule VI (1894), colonnes 1761-1762

montagne, d'où l'on apercevait Dothaïn, et, du côté de l'ouest, depuis *Belma* ou Belamè jusqu'à *Chelmon* ou *Cyamon*, qui était située en face de la ville d'Esdrelon et était distante de Genin dans la direction du nord-ouest de 6 kilomètres.

Béthulie se trouvait ainsi enfermée dans un triangle formé par *Dothaïn* au sud, *Belma* au sud-est et *Chelmon* au nord-ouest.

Selon le texte grec (1), les habitants de Béthulie apercevaient *dès le premier jour* les Assyriens dans les vallées, sur les collines et jusque sur les hautes montagnes, d'où il résulte que l'investissement de la place était à peu près complet dès le premier jour. Il ne restait plus libre qu'un espace très restreint, qui fut également investi dès le lendemain à la suite d'une reconnaissance faite par Holopherne avec toute sa cavalerie autour de la ville. A toutes les fontaines qu'il rencontra il établit des postes pour les garder et il fit détruire un aqueduc qui conduisait l'eau d'une fontaine dans la ville (2).

Outre ces fontaines qu'Holopherne ordonna de garder, il y en avait encore d'autres mentionnées par la Vulgate (3), qui étaient à proximité de la place.

C'était à ces sources que les habitants de Béthulie allaient puiser de l'eau après la destruction de l'aqueduc, qui amenait dans la ville l'eau de la source, qui coulait au sud de la place. C'est ce qu'avaient remarqué les chefs des contingents d'Édom et de Moab et, de concert avec les commandants des troupes du

(1) Judith VII, 4-5, texte grec.
(2) Judith VII, 6, texte grec et Vulgate VII, 6.
(3) Judith VII, 7, Vulgate.

littoral maritime, ils conseillèrent à Holopherne de faire occuper également ces autres sources (1).

Cette proposition plût au généralissime assyrien et aux autres généraux et ordre fut donné à 5000 Assyriens d'aller occuper conjointement avec le contingent des Ammonites les diverses sources (2), pendant que les *Iduméens* et les *Moabites* (3), et non pas les *Ammonites*, ainsi que le dit à tort le texte reçu, iraient prendre position vis à vis de Dothaïn. (ἐπέναντι Δώθαιμ) Grâce à ces mesures, tout accès à ces sources était coupé aux habitants de Béthulie et pareillement toute entrée ou sortie du côté du sud leur était devenue impossible.

Les Iduméens et les Moabites établirent en outre des avant-postes plus loin au sud-ouest vers *Akrabah* (Syr.), dont, selon M. Wolf, (4) l'emplacement est occupé actuellement par un village situé à 3 lieues est-nord-est de *Sichem* (Nablous) du côté opposé à *Dschurisch*, le *Chous* du texte grec, au bord de la vallée *Makhfurieh*, appelée dans ce texte Μοχμους. Ces avant-postes furent établis à deux lieues au nord d'*Akraba* au point de jonction du *Wadi el makh furieh* avec le large *Wadi Telfit*, qui descend jusqu'au Jourdain.

Comme tel, cet endroit avait une réelle importance stratégique. Il est, en effet. très probable que les Israélites, avertis par les fuyards, de l'investissement de Béthulie, seront accourus en foule vers *Akraba* et *Dschurisch* pour porter de là du secours aux assiégés. C'est ce que devaient empêcher les avant-postes établis au sud-ouest vers Akraba.

(1) Livre de Judith VII, S-15, texte grec.
(2) Livre de Judith VII, 16-17, texte grec,
(3) Ainsi *Codd.* 19; 108; *Syr.* et *Vet. Lat.*
(4) *Ouv. cité*, p. 163.

Le texte grec (1) nous apprend qu'Holopherne tînt Béthulie bloquée pendant 34 jours, par conséquent, jusque dans les premiers jours d'octobre.

Au lieu de trente-quatre la Vulgate (2) ne porte que 20 jours, que nous devons compter à partir de l'investissement total de Béthulie par les Iduméens et les Moabites, lequel n'aura été complet qu'après un laps de temps de quatorze jours.

Bien qu'on fut arrivé alors à l'époque où il pleut déjà parfois dans ces contrées, la pluie ne venait pas. Aussi l'eau des citernes (λακκοι) allait-elle manquer bientôt complètement à l'intérieur de la ville, bien qu'on ne la distribuât déjà plus qu'en quantité restreinte. Les assiégés se voyaient menacés de périr de soif, s'ils continuaient à refuser d'ouvrir les portes de la ville à Holopherne. De là une émeute contre Ozias et les autre chefs de Béthulie, que ceux-ci ne parvinent à calmer qu'en promettant de livrer la place aux Assyriens s'il ne leur arrivait pas de secours de la part de Dieu en moins de cinq jours. Sur cette promesse les hommes s'en allèrent chacun εἰς τὴν ἑαυτοῦ παρεμβολήν, c'est-à-dire occuper de nouveau son poste sur les murs et les tours de la ville, et les femmes et les enfants rentrèrent chez eux (3).

Une grande consternation régnait dans la place.

C'est alors qu'entre en scène l'héroïne *Judith* à laquelle Béthulie fut redevable de sa délivrance. Son nom, un nom omineux qui signifie *digne de louange*, n'apparaît plus, en dehors de ce livre, qu'une seule fois dans la Bible, à savoir Génèse XXVI, 34, où il est porté par une héthéenne, l'une des femmes d'Esaü.

(1) Livre de Judith VII, 20.
(2) Livre de Judith VII, 11.
(3) Livre de Judith VII, 21-32, texte grec.

Judith est dite la fille *Merari* et issue de la tribu de Siméon. *Manassé*, son mari défunt, était de la même tribu qu'elle et pareillement aussi *Ozias*, un des principaux magistrats de Béthulie. D'où l'on peut inférer que les *Siméonites* formaient le noyau principal de la ville.

Après la déportation des Israélites en 721 il y aura eu une émigration de Siméonites du sud de la Palestine vers la Palestine centrale, qui se seront installés dans les parties dépeuplées de l'ancien royaume de Samarie. Peut-être Béthulie n'acquit-elle une certaine importance que depuis l'immigration de ces Siméonites. C'est ce qui expliquerait pourquoi il n'est pas fait antérieurement mention d'elle dans la Bible.

La qualification de *ville paternelle* de Manassé appliquée à Béthulie se comprend aisément si l'on admet que les *ascendants* du mari de Judith s'y étaient établis immédiatement après la chute du royaume des dix tribus.

En effet, depuis cet évènement jusqu'à l'an 648, date des présents évènements, il s'était écoulé environ trois quarts de siècle, qui correspondent à plus de deux générations. Les ascendants de Manassé ont évidemment pu y faire pendant ce laps de temps des acquisitions et y établir un sépulcre familial.

Au moment où Judith entre en scène, elle était déjà veuve depuis trois ans et demi, et, d'après nos calculs, elle devait compter alors une cinquantaine d'années d'âge. Par l'expression ὡραία ὄψει le texte grec (1) nous décrit sa beauté comme une beauté mûre, bien qu'encore fraîche. Aussi Holopherne la désigne-t-il sous la dénomination de γυνή, c'est-à-

(1) Livre de Judith VIII, 7.

dire de *femme* ou de *dame*, évidemment par allusion à sa maturité d'âge, qui perçait à travers la fraîcheur de son teint. Il est vrai que, en s'adressant à elle Bagoas, l'eunuque, la désigne sous le nom de παιδίσκη, (1) mais c'est manifestement dans un but de flatterie qu'il se sert de cette qualification. Il entend la désigner par là comme une personne, dont la mine est encore jeune pour son âge, et qui, grâce à cette fraîcheur, a tout l'air d'une jeune personne.

L'hypothèse arbitraire, d'après laquelle, selon certains auteurs, le livre de Judith ne serait qu'un roman à couleur historique, se heurte en cet endroit du récit concernant la personne de Judith, à une triple impossibilité. La première impossibilité résulte du nom même que porte l'héroïne. En effet, supposé que nous nous trouvons en présence d'une fiction, comprend-t-on la maladresse de l'auteur, qui donne à l'héroïne de son invention un nom qui n'apparaît plus qu'une seule fois dans la Bible, porté par une *étrangère*, par une *héthéenne*, la femme d'*Esaü*, qui était lui-même exclu de la lignée des patriarches d'où devait sortir plus tard le peuple élu de Dieu. La seconde impossibilité résulte de la généalogie de Judith. En effet, à qui viendra-t-il jamais à l'esprit, quand il se met à écrire un roman, d'assigner à son héros ou à son héroïne un *arbre généalogique* et de le composer d'une quantité de noms dépourvus de toute célébrité et dont la plupart sont même complètement inconnus? Quel intérêt une pareille généalogie pouvait-elle concilier à son héroïne?

Enfin, la troisième impossibilité résulte du fait que Judith est représentée dans le récit comme originaire

(1) Livre de Judith XII, 13.

de la tribu de *Siméon*, la tribu la moins considérée parmi les XII tribus d'Israël. Or, que Judith était effectivement originaire de cette tribu, c'est ce qu'elle révèle elle-même quand elle proclame Siméon *son ancêtre* (1).

Nous pouvons donc conclure de ces données concernant Judith que le livre qui porte son nom, est une œuvre strictement historique.

Il nous reste seulement à faire remarquer que la leçon du texte grec, d'après laquelle *Siméon* est dit « fils d'*Israël*, » est certainement à préférer à celle de la Vulgate, qui porte : « fils de *Ruben*. » Jacob fut appelé *Israël* par l'ange avec lequel il lutta pendant son sommeil et contre lequel il prévalut (2). Or, c'est probablement par allusion à cette victoire de Jacob-*Israël* que l'hagiographe aura inséré de préférence le nom d'*Israël* à celui de Jacob dans l'arbre généalogique de son héroïne, qui prévalut, elle aussi, contre le puissant généralissime assyrien Holopherne, à qui elle trancha la tête.

Nous avons vu plus haut que Béthulie était étroitement bloquée et que, menacée de périr bientôt de soif, la population s'était ameutée contre les magistrats de la ville. Pour apaiser l'émeute ceux-ci s'étaient vus obligés de promettre de livrer la ville aux Assyriens, si, dans les cinq jours, il ne leur arrivait pas un secours d'en haut qui changeât la face des choses.

Instruite de ces évènements, Judith appelle chez elle *Ozias*, *Chabri* et *Charmi*, les chefs de la ville. (3) Elle commence par reprocher à ces magistrats leur manque

(1) Livre de Judith IX, 2, Vulgate.
(2) Genèse XXXII, 23-28.
(3) Livre de Judith, VIII, 10-27.

de confiance dans la divine Providence et leur présomption. Puis, elle leur expose les motifs pour lesquels elle croit que Dieu n'abandonnera pas son peuple. D'après elle, le motif principal est celui-ci, à savoir qu'au temps actuel aucune tribu, ni aucune ville de *sa race*, c'est-à-dire d'origine israélite n'est plus adonnée à l'idolâtrie. Il en était tout autrement non pas seulement dans l'ancien royaume de Samarie avant sa chute, mais même dans le royaume de Juda avant la captivité du roi Manassé en 664 et même encore après cette date, avant la restauration religieuse opérée récemment par le grand-prêtre Joacim et les autres Juifs notables retournés en 652 de la captivité dans leur patrie. Après leur retour, ceux-ci avaient procédé, ainsi que nous l'avons vu plus haut, de concert avec le peuple, à la purification du temple et de toutes les choses sacrées qu'avait profanés et souillés le roi Manassé avant d'être emmené captif à Babylone.

Remarquons que Judith oppose implicitement « les tribus et les villes de *sa race* » aux villes et aux tribus d'une *autre* race établies à côté de ses compatriotes sur le territoire de l'ancien royaume de Samarie. Ces tribus d'une *autre* race étaient composées des colons étrangers et idolâtres qu'y avait transplanté le monarque assyrien Assarhaddon et qui y occupaient certaines villes où ils exercaient leur culte idolâtrique (1).

Remarquons en outre que, de la façon dont Judith parle du temple (2), il résulte clairement que le temple était toujours debout et que, par conséquent, il s'agit ici d'évènements antérieurs à la destruction du temple en 588.

(1) II (IV) Rois, XVII, 24-25, 28-32.
(2) Livre de Judith, IX, 11, Vulgate. — Cfr. VIII, 21-24, texte grec.

Après avoir ranimé le courage des magistrats et leur avoir suggéré d'en faire autant auprès du peuple, Judith leur déclare qu'elle nourrit un projet, dont, lorsqu'il aura été réalisé, plus jamais le souvenir ne se perdra. Elle leur défend en même temps de la questionner à ce sujet. Qu'on prie pour elle, que, la nuit venue, on lui ouvre les portes de la ville et que, à sa sortie, les magistrats s'y trouvent, c'est là tout ce qu'elle désire.

Ceci dit, Judith les congédie. Puis elle monte à son oratoire où elle dépose ses vêtements qui cachent le cilice qu'elle porte sur elle, elle répand des cendres sur sa tête et épanche toute son âme dans une ardente prière au Seigneur, implorant son assistance pour l'accomplissement de son projet d'abattre Holopherne, l'ennemi de son peuple et de son Dieu.

Dans cette supplication, elle désigne les ennemis contre lesquels elle invoque le secours du Seigneur sous le nom d'*Assyriens* (1). C'est là une nouvelle preuve que les évènements ici en question sont antérieurs à la chute de l'empire d'Assyrie en 608.

Sa prière terminée, Judith orne sa personne le plus splendidement possible. Quittant alors ses appartements, elle se rend, accompagnée d'une servante, aux portes de la ville que font ouvrir devant elle les magistrats qui y attendaient son arrivée. A son apparition, ceux-ci, qui l'avaient vue pendant la journée, sont stupéfaits de sa beauté. Ils ne croyaient pas si belle cette veuve comptant une cinquantaine d'années. C'est que, comme l'observe la Vulgate (2), le Seigneur avait ajouté de l'éclat à sa beauté.

(1) Livre de Judith IX, 6 Vulgate, et IX, 7 texte grec.
(2) Livre de Judith X, 4, Vulgate.

Sortie de la ville, Judith s'avance vers les campements de l'armée assyrienne. Arrivée aux avant-postes, elle excite également de l'admiration par sa ravissante beauté. On s'empresse d'organiser une sorte de garde honneur pour conduire cette femme si admirablement belle à la tente d'Holopherne.

Quand Judith descendit de la montagne dans le vallon auprès des avant-postes assyriens, la nuit était fort avancée et le jour commençait déjà à poindre (1). La garde d'honneur, fournie par ces avant-postes et composée d'une centaine d'hommes, la conduisit donc à la tente d'Holopherne. Le texte grec ajoute (2) : « Alors on s'assembla de tout le camp, aussitôt qu'on eut appris sa venue, et elle se vit environnée de toutes parts, jusqu'à ce qu'on l'eût annoncée à Holopherne. Ils admiraient tous sa beauté... Et ceux qui dormaient auprès d'Holopherne et tous ses serviteurs sortirent de sa tente et introduisirent Judith dans sa tente. Or Holopherne reposait sur son lit sous un pavillon de pourpre brodé d'or et orné d'émeraudes et de pierres précieuses. On lui annonça Judith et il se rendit dans la partie antérieure de la tente précédé de lampes d'argent qu'on portait devant lui. »

Arrivée en présence du généralissime assyrien, Judith se prosterne la face contre terre, mais, sur l'ordre de leur maître, les serviteurs d'Holopherne la font se lever de terre (3). Interpellée par celui-ci au sujet du motif de son arrivée au camp assyrien, Judith déclare fallacieusement que son Dieu a annoncé par ses prophètes qu'il livrerait son peuple prévaricateur aux mains de ses ennemis, que ce peuple est déjà

(1) Livre de Judith X, 11, Vulgate.
(2) Livre de Judith X, 18-22, texte grec.
(3) Livre de Judith X, 23, texte grec.

réduit à la dernière extrémité et plus mort que vivant par suite de la disette de vivres et d'eau, ce qui prouve qu'il est voué à périr. Voilà pourquoi elle a quitté ce peuple. Elle est venue en outre pour conduire Holopherne triomphalement et en pleine sécurité jusqu'à Jérusalem, et tout le peuple d'Israël, qui est en ce moment comme un troupeau *sans pasteur*, s'empressera de se soumettre à lui.

En entendant ce discours, tout l'entourage d'Holopherne était unanime pour proclamer Judith aussi sensée que belle. De son côté, le généralissime assyrien lui déclare que, quand ce qu'elle venait de dire, aurait été réalisé, le Dieu de Judith serait dorénavant aussi son Dieu, et qu'elle-même serait en haute faveur dans le palais de son royal maître (1).

Après son entrevue avec Judith, Holopherne la fit conduire à la tente où étaient gardés ses trésors et la lui assigna comme lieu de résidence. Il est probable que c'était une tente attenante à celle qu'occupait l'eunuque *Bagoas*, le majordome d'Holopherne qui aura été comme tel préposé à la garde de ses trésors. Cela semble résulter du texte grec (2), d'après lequel Judith fut conduite à l'endroit désigné par Holopherne, c'est à dire à la tente commise à la garde de Bagoas.

Holopherne voulait faire servir à Judith des mets de sa propre table, mais elle obtînt de lui la faveur de ne manger que de ce qu'elle avait apporté avec elle. Elle obtint en outre l'autorisation de pouvoir traverser sans entrave toutes les nuits le camp assyrien pour aller

(1) Livre de Judith, chap. XI Vulgate. — A remarquer le v. 15 où le peuple est assimilé à un troupeau *sans pasteur*, ce qui indique clairement que, à ce moment-là, le roi Manassé était encore captif à Babylone.

(2) Livre de Judith XII, 5 texte grec. — Cfr XIV, 17.

faire sa prière, et trois nuits de suite elle se rendit ainsi à la fontaine située dans le vallon au-dessous de Béthulie et qui était censée comprise dans le camp, gardée qu'elle était par un poste assyrien. Elle y faisait ses ablutions et se mettait ensuite en prière devant le Seigneur (1).

Le quatrième jour Holopherne donna un grand festin intime, exclusivement, comme le dit le texte grec (2), à ses serviteurs, sans appeler aucun de ses officiers, ni de ceux qui avaient l'intendance des affaires. Il chargea Bagoas d'inviter Judith, lui disant : « Allez, et persuadez cette femme qu'elle consente d'elle-même à venir me trouver pour manger et pour boire du vin avec nous, et pour devenir aujourd'hui, ajoute Bagoas, (3) comme une des filles assyriennes, qui sont dans le palais de Nabuchodonosor », c'est-à-dire comme une des concubines du monarque.

A ce message communiqué en ces termes à Judith par Bagoas au nom de son maître, elle répondit : « Je ferai tout ce qui lui semblera bon et ce qui lui paraîtra le meilleur, » (4) sous entendu : en toute chose licite.

Introduite aussitôt dans la tente d'Holopherne, Judith s'assit sur les peaux de mouton étendues sur le parquet par sa servante vis-à-vis du généralissime assyrien, au cœur duquel la passion s'enflamma dès qu'il eut jeté ses regards sur elle. Judith ne mangea et ne but que ce que sa servante lui servait. Quant à Holopherne, il but avec excès sous l'empire de la

(1) Livre de Judith XII, 6-8 texte grec.

(2) Livre de Judith XII, 10, texte grec.

(3) Livre de Judith XII, 13, texte grec. — Il est très douteux que *Bagoas* (*Vagao* dans la Vulgate) soit un nom *propre*. Cette expression semble désigner simplement un *ennuque*. Voir Pline, H. N. XIII, 9, Ovide, *Amor*. II, et Quinct. V, 12 apud Wolff, *ouv. cité*, p. 178.

(4) Livre de Judith XII, 14, Vulgate.

passion ; *il but*, dit la Vulgate (1), *plus qu'il n'avait bu de toute sa vie.*

La nuit étant venue, (2) les invités s'en allèrent, fatigués d'ailleurs du long festin auquel ils avaient largement participé. Bagoas éloigna également ceux qui se trouvaient dans l'antichambre. Puis, s'en allant à son tour, il ferma la porte extérieure de la tente, dans laquelle il laissa Judith seule avec Holopherne. Celui-ci gisait étendu ivre-mort sur son divan. Judith estima que maintenant était venu le moment d'exécuter son projet. Elle implora du Seigneur le don de force. Puis, s'emparant du glaive d'Holopherne suspendu à une colonne du divan, elle le tire du fourreau, et saisissant la chevelure d'Holopherne, elle lui assène avec son propre glaive deux coups, qui séparèrent la tête du tronc. Ensuite elle roule le cadavre sur le parquet, et, montée dessus, elle enlève le précieux filet, le moustiquaire, attaché au-dessus du divan, et elle y met la tête sanglante d'Holopherne.

Sortant alors précipitamment de la tente, elle confie ce trophée à sa servante, qui le cache dans le sac à provisions qu'elle avait avec elle. Elles traversent le camp et, évitant la fontaine gardée par un poste assyrien, elles montent vers la ville par un chemin de détour.

Déjà de loin Judith crie aux gardiens des tours d'ouvrir bien vite la porte, qu'en ce jour même le Seigneur a montré sa puissance contre les ennemis d'Israël. On se hâte d'avertir les magistrats, qui accourent aussitôt et font ouvrir la porte de la ville.

(1) Livre de Judith XII, 20.
(2) Livre de Judith XIII, 1 et son texte grec.

On allume du feu, et Judith déclare aux assistants, qu'ils doivent bénir le Seigneur qui par sa main a abattu la tête de l'ennemi de son peuple. Elle leur exhibe en même temps le sanglant trophée.

A ce spectacle tout le peuple éclate en actions de grâces au Seigneur.

Ozias fait ensuite l'éloge de l'héroïsme de Judith, l'exaltant au-dessus de toutes les femmes, parce qu'elle n'a pas hésité à exposer sa vie pour faire cesser l'humiliation de son peuple. Et la foule ratifie ses paroles en s'écriant en chœur : *Amen ! Amen !*

Reprenant alors la parole, Judith conseille de suspendre aux murs de Béthulie la tête d'Holopherne et une sortie des assiégés à la pointe du jour contre le camp assyrien. Cette démonstration fera, dit-elle, courir les troupes assyriennes vers leurs chefs. Alors on s'apercevra de la fin tragique d'Holopherne. Cette catastrophe inspirera une terreur panique aux troupes; il y aura une débandade générale, dont on profitera pour leur courir sus de tous côtés.

Cependant, elle demande qu' avant d'exécuter ce projet on amène Achior en sa présence. Il était lui le seul parmi tous ceux qui se trouvaient à Béthulie qui avait vu Holopherne en vie. Elle tenait à faire constater par ce témoin autorisé que le trophée sanglant, qu'elle avait apporté avec elle du camp assyrien, était bien réellement la propre tête de ce capitaine.

Achior est amené devant Judith, qui lui exhibe l'effrayant trophée. A la vue de la tête sanglante d'Holopherne, Achior se pâme de stupéfaction et d'effroi. Puis, après avoir repris ses sens, il exalte l'héroïsme de Judith et l'engage à raconter de rechef comment elle a accompli cet exploit. Après le récit de Judith, Achior adhère définitivement au Dieu d'Iraël. Il est

plus tard circoncis et incorporé au peuple théocratique, dont il faisait encore partie à l'époque où écrivait l'auteur du livre de Judith, comme le prouvent les paroles εως τῆς ἡμερας ταυτῆς (1) de ce dernier. (2)

De cette remarque de l'hagiographe on peut inférer légitimement que celui-ci écrivit son livre à une époque peu distante des évènements qui y sont racontés. En effet, cette remarque révèle qu'il le rédigea encore du vivant d'Achior, et celui-ci n'aura probablement pas survécu beaucoup d'années aux évènements auxquels il fut mêlé.

On ne saurait objecter légitimement contre cette induction le contenu des vv. 22-25. En effet, ces versets peuvent avoir été ajoutés au livre, après la mort de Judith, par le fils et le successeur du grand-prêtre Joacim, à savoir par le pontife Helcias, qui était encore en fonction la dixhuitième année du roi Josias de Juda, c'est-à-dire en 625, date de la mort de Judith.

En exécution du conseil donné par Judith, aux premières lueurs du jour, le cinquième depuis le début de l'entreprise de l'héroïne et le trente-neuvième depuis l'investissement de Béthulie, lequel correspond au milieu du mois d'octobre de l'an 648, on suspendit aux murs de la ville la tête sanglante d'Holopherne. Les assiégés en sortirent en armes et ils descendirent en ordre de bataille sur les versants de la montagne sur laquelle s'élevait la ville (3). A leur apparition les avant-postes donnèrent l'alarme au camp assyrien. On avertit les commandants des troupes, et les généraux

(1) Livre de Judith XIV, 10 texte grec.

(2) Ce que la Vulgate ajoute XIV, 6b peut-être considéré comme une glose marginale transportée plus tard dans le texte de l'apographe chaldéen.

(3) Livre de Judith XIV, 11 et svv, texte grec.

coururent à la tente d'Holopherne pour le faire avertir par ses serviteurs qu'enfin, ainsi que s'exprime la Vulgate (1), les souris étaient sorties de leurs tanières pour les provoquer au combat.

Bagoas entra dans la tente et claqua dans ses mains devant le rideau de l'appartement où devait se trouver Holopherne avec Judith. Mais, n'entendant rien remuer, il entre et il trouve le tronc sanglant du corps de son maître étendu décapité sur l'escabeau placé au bas du lit. A cette vue, il pousse un grand cri. Puis il court à la tente de Judith. Ne l'y trouvant pas, il déchire de douleur et de désespoir ses habits et il s'élançe au milieu des troupes en s'écriant : Trahison ! Une femme d'entre les Hébreux a couvert d'opprobre la maison de Nabuchodonosor ! Allez voir, Holopherne gît là décapité sur le parquet !

A peine les généraux eurent-ils entendu cette foudroyante nouvelle qu'une terreur panique s'empara d'eux et ils remplirent le camp de leurs cris de douleur. Une fois le bruit de cette catastrophe répandu parmi les troupes, au nombre desquelles il y avait plusieurs contingents étrangers, la débandade commença (2).

Les troupes se mirent à fuir à travers la plaine et les montagnes, les uns vers l'est du Jourdain par la plaine de Baisan, les autres vers l'ouest par la plaine d'Esdrelon, d'autres enfin vers le nord à travers les montagnes de la Galilée. Les Iduméens et les Moabites ainsi que les Assyriens, qui gardaient les montagnes autour de Béthulie, prirent également la fuite. Les Israélites poursuivaient les fuyards, et Ozias envoya des messagers à toutes les villes

(1) Livre de Judith XIV, 12.
(2) Livre de Judith XV, 1 et svv, texte grec.

d'alentour pour les exciter à courir sus à leurs ennemis. C'est ce qui eut lieu non seulement dans la Galilée, mais aussi dans le pays de Gilead. Ce fut pour l'armée assyrienne un véritable désastre.

Après l'abandon du camp de la part des troupes d'Holopherne, la population de Béthulie l'envahit et y fit un immense butin. Pareillement, après leur retour de la chasse qu'elles avaient donnée aux fuyards, les troupes israélites ainsi que la population des villes et des bourgs tant de la plaine que des régions montagneuses se livrèrent au pillage du camp (1).

La catastrophe, arrivée à l'armée d'Holopherne devant Béthulie. paraît avoir été prédite clairement par Isaïe X, 28-27 et XIV, 24-25.

Voici, en effet le contenu du premier passage ; « C'est pourquoi le Souverain Maître, Jahveh des armées, parle ainsi : Ne crains pas, ô mon peuple qui habite Sion, devant *Assur* quand il te frappera avec le bâton et lèvera contre toi la canne à la façon de l'Égypte, *car après un court temps le ressentiment aura cessé et ma colère se déplacera pour les détruire et Jahveh des armées agitera la verge au-dessus de lui, comme il frappa Madian près du rocher d'Oreb, et son bâton se lèvera sur la mer* (c'est-à-dire sur Assur assimilé ici à une mer envahissante) *a la façon de l'Égypte* (allusion à la catastrophe de la Mer Rouge). Et il arrivera ceci en ce jour-là : *Son fardeau disparaîtra de ton épaule et son joug de ton cou, et le joug éclatera sous la presse de la graisse.*

Le second passage, qui est en quelque sorte le développement du premier, est plus topique encore. Il y est dit : « Jahveh des armées a juré, disant : Vraiment,

(1) Livre de Judith XV, 1-7 texte grec.

comme je l'ai pensé, ainsi il en sera, et ce que j'ai décidé, cela se réalisera : *de briser Assur dans mon pays, et sur mes montagnes je le foulerai aux pieds ; alors son joug s'éloigne d'eux et son fardeau de leur nuque.* »

Conformément à cette prédiction, la terrible catastrophe, survenue à l'armée assyrienne devant Béthulie, eut pour résultat de mettre un terme à la domination assyrienne sur la Palestine et les pays du littoral de la Méditéranée ainsi que sur l'Égypte et l'Éthiopie jusqu'à la chute de l'empire. Celui-ci ne se releva plus du coup que lui porta la défaite de l'armée d'Holopherne, et, moins d'un demi siècle plus tard, en 608, il disparut à tout jamais de la scène du monde.

L'heureuse nouvelle de la délivrance de Béthulie et de la dispersion de la redoutable armée d'Holopherne parvînt rapidement aux oreilles du grand-prêtre et de ses collègues du Conseil des Anciens à Jérusalem. Désireux de voir Judith, dont l'héroïsme venait de sauver la nation israélite d'un suprême désastre, ils s'empressèrent de se transporter à Béthulie, où l'on avait été avisé de leur arrivée.

Judith alla au-devant d'eux. Quand elle se trouva en leur présence, ils s'écrièrent tous d'une voix unanime : « Vous êtes la gloire de Jérusalem, vous êtes la joie d'Israël, vous êtes l'honneur de notre peuple, car vous avez agi avec un courage mâle, et votre cœur s'est affermi, parce que vous avez aimé la chasteté et qu'après avoir perdu votre mari vous n'avez point voulu en épouser d'autre. C'est pour cela que la main du Seigneur vous a fortifiée et que vous serez bénie éternellement ! »

Tout le peuple s'écria aussitôt : *Amen! Amen!* rati-

fiant ainsi les éloges et la bénédiction proférés par le grand-prêtre et ses collègues (1).

Nous ne nous sommes pas encore expliqué jusqu'à présent au sujet du personnage, qui joue un des principaux rôles dans les évènements racontés par le livre de Judith. La Vulgate lui donne le nom d'*Eliacim* et le titre de *grand-prêtre du Seigneur* IV, 11, tandis que ici, V, 9, elle l'appelle *Joacim*, — nom sous lequel il est désigné uniformément par le texte grec, — et *souverain pontife*.

La critique négative a essayé de se faire de ce personnage une arme pour attaquer l'historicité du livre de Judith. Voici comment peut se formuler son instance. Si le livre est historique, on doit pouvoir montrer que le pontife *Eliacim-Joacim* est un personnage historique. Comme tel, il doit figurer *sous le nom qu'il porte dans ce livre* sur les listes bibliques et autres *des grands-prêtres juifs* qui nous ont été conservées. Or, à l'époque indiquée par le récit, on ne rencontre pas un souverain pontife de ce nom. Donc *Eliacim-Joacim* est un personnage fictif.

Nous contestons la justesse de la *majeure* de ce raisonnement en tant qu'elle met en fait l'invariabilité des noms propres chez les Hébreux, ou, en d'autres termes qu'elle n'admet pas qu'un même personnage a porté chez ce peuple plusieurs noms. Il existe, en effet, une quantité d'exemples qui établissent le concontraire. Ainsi *Jacob* s'appelait aussi *Israël*, le roi *Azarias* de Juda s'appelait aussi *Ozias*, on disait *Jechonias* ou *Joachim*, *Joachaz* (II *RR*. XXIII, 30) ou *Sellum* (Jér. XXII, 11). De même *Daniel* et ses compagnons avaient un *double* nom, ainsi que *Zorobabel* qui, d'après le livre d'Esdras, s'appelait encore *Sheshbaççar*.

(1) Livre de Judith XV, 9-12 Vulgate.

D'où il suit que, quand même nous ne trouverions pas mentionné sur les listes des grands-prêtres juifs un pontife du nom d'*Eliacim-Joacim*, on ne saurait encore rien conclure de là contre la réalité de la mention du pontife en question sur ces listes. On n'a d'ailleurs qu'à confronter les noms mentionnés sur les diverses listes pour s'apercevoir que les *mêmes* personnages y sont désignés sous des noms *différents*.

Puis, supposé même que nous ne retrouvions pas le nom du pontife en question mentionné sur ces listes, nous n'aurions pas encore le droit de le qualifier du nom de personnage fictif. En effet, il y des *lacunes* dans ces listes. Ce qui le prouve, c'est entre autres l'omission sur ces listes de grand-prêtre *Joiada*, personnage incontestablsment historique, qui joua un si grand rôle dans le royaume de Juda pendant la minorité du roi Joas et qui ne figure cependant pas ni I *Par*. VI, 1-15. 50-53, ni *Esdras* VII, 1-5, ni *Josèphe* Antiq. L.X, Ch. 8, n° 6. Ce qui le prouve encore, c'est l'omission chez *Esdras* de *six* pontifes entre *Azarias* et *Maraioth*, qu'on trouve mentionnés sur la liste des *Paralipomènes*, et de *cinq* autres noms sur cette dernière liste entre *Amarias* (sous Ochosias) et *Helcias* (sous Josias) que donne la chronique hébraïque *Seder Olam*.

Eu égard, d'une part, à l'époque où nous place le livre de Judith et, d'autre part, à ce que nous venons d'établir dans ce qui précède, nous nous croyons autorisé à admettre que le pontife *Eliacim-Joacim* figure sur la liste I *Livre des Paral.* VI, 14 sous le nom d'*Azarias* et qu'il y a lieu d'admettre qu'entre ce pontife et le pontife *Helcias*, qui était encore en fonction dans la *dix huitième* année du roi Josias de Juda, il y a une *lacune*, qui doit être remplie par les noms *omis* du *fils* et du *petit-fils* de Joacim. Ceux-ci auront été appe-

lés respectivement *Helcias* et *Azarias* du nom de leur grand-père respectif.

Cette hypothèse trouve un premier point d'appui dansle fait constaté que chez les Hébreux le petit-fils portait souvent le même nom que son grand-père. Ensuite, nous pouvons alléguer également à l'appui de notre hypothèse les dates fournies par le contenu du livre de Judith rapprochées de celles qui résultent de l'identification du pontife *Eliacim-Joacim* avec le personnage *Eliacim* du II (IV), *Rois*, XVIII, 26, qui y apparaît sous le règne d'Ézéchias comme un personnage de haut rang.

Pour établir l'identité du grand-prêtre Eliacim avec le pontife *Azarias*, désigné I *Paral.* VI, 13 comme fils d'*Helcias*, nous pouvons invoquer les passages *Isaïe* XXII, 20 et suiv, II (IV) *Rois* XVIII,18 et *Isaïe* XXXVI-XXXVII, où il est question d'*Eliacim*, *fils d'Helcias*, qui apparaît dans les deux derniers passages comme *majordome* ou *Ministre de la maison du roi* Ezéchias. Cet *Eliacim* est manifestement le même personnage qu'*Eliacim*, *fils d'Helcias*, mentionné *Isaje* XXII, 20 et svv. Dans ce passage *Isaïe* prédit clairement qu'*Eliacim* sera un jour investi de la plus haute dignité du royaume, dont nous le voyons effectivement revêtu dans les passages déjà cités , en lieu et place de *Sobna*, qui en était le titulaire au moment où fut faite cette prédiction. Plus tard ce dernier ne figure plus qu'en qualité de *sôpher* ou de *secrétaire d'état*, dignité inférieure à celle du *ministre de la maison du roi*

Remarquons bien les termes dont Isaie se sert dans cette prédiction concernant la future élévation d'*Eliacim*, *fils d'Helcias*. Il appelle *Eliacim* un *fidèle serviteur de Jahveh*, il l'oppose, comme tel, à *Sobna*, qui

va déchoir de son rang. Puis, il annonce v. 22 à *Eliacim* qu'il est prédestiné *à porter sur l'épaule la clef de la Maison de David*, ce qui signifie qu'il sera un jour le dépositaire du pouvoir suprême dans le royaume de Juda, pour lequel, ainsi qu'il est dit dans le précédent verset, il sera *un véritable père*.

Or, le grand-prêtre *Eliacim* du livre de Judith ne nous apparaît-il pas comme un *fidèle serviteur de Jahveh* ? N'est-ce pas lui, qui, aussitôt après son retour de Babylone dans sa patrie en 652, s'empresse de procéder à la purification solennelle du temple du Seigneur à Jérusalem ainsi que de l'autel et de tous les vases sacrés, qui avaient été profanés par l'impie roi de Juda Manassé avant sa déportation à Babylone en 664?(1)

Ensuite, le même pontife ne fut-il pas effectivement un véritable *père pour les habitants de Jérusalem et de Juda* en détournant d'eux, grâce aux intelligentes mesures stratégiques qu'il prit et à ses énergiques démarches mentionnées chapitre IV du livre de Judith, le terrible désastre dont ils étaient menacés de la part d'Holopherne et de son armée ?

Enfin, ne voyons-nous pas reposer sur l'épaule de ce pontife *la clef de la Maison de David*, c'est-à-dire ne le voyons-nous pas tant au Chap. IV qu'au Chap. XV, 9 et sv. (2) investi du pouvoir suprême ?

D'ailleurs, les éminentes connaissances stratégiques, dont fit preuve le grand-prêtre *Eliacim*-Joacim dans les mesures qu'il prescrivit pour la mise en état de défense du pays contre l'invasion d'Holopherne,

(1) Livre de Judith IV, 3, texte grec — Il est évident que ce qui est dit dans ce passage fut avant tout l'œuvre du grand-prêtre *Éliacim*, mentionné v. 6 et qui fut à la tête de ceux qui revinrent de Babylone dans leur patrie.

(2) Livre de Judith, *Vulgate* et *texte grec* XV, 8 et svv.

fournissent un nouvel argument en faveur de son identité avec *Eliacim*, le majordome d'Ézéchias, dont il est parlé dans les passages bibliques cités plus haut.

Confrontons maintenant les dates qui résultent de cette identification avec celles du livre de Judith.

La campagne désastreuse entreprise par Sennachérib contre la Palestine et l'Égypte, dont il est ques- II (IV) *Rois* XVIII,, 17 et svv. (1) et *Isaïe* XXXVI-XXXVII, tombe en l'an 701. Supposé qu'à cette date *Eliacim*, le majordome d'Ezéchias, avec lequel nous identifions le grand-prêtre *Eliacim* du livre de Judith, comptait 25 ans d'âge, il s'ensuit que celui-ci avait atteint l'âge de 78 ans au moment où il est mis en scène dans le livre de Judith, à savoir à la date de l'an 648.

En effet, 648 soustrait de 701 donne 53 ans auxquels il faut ajouter 25 ans, ce qui donne pour résultat 78 ans, et comme *date de la naissance* du personnage en question l'an 726.

Si nous tenons compte du grand âge qu'avait déjà atteint en 648 le grand-prêtre *Éliacim* nous trouvons aisément entre cette date et celle de l'an 588 un espace de temps suffisant pour pouvoir y placer *Helcias* et *Azarias*, selon notre hypothèse l'un le *fils* et l'autre le *petit-fils* respectifs du grand-prêtre *Éliacim* du livre de Judith et les deux prédécesseurs du dernier grand-prêtre préexilien *Saraïas* tué en 588 sur l'ordre de Nabuchodonosor, roi de Babel. En effet, supposé qu'*Eliacim-Joacim* ait vécu encore *dix* ans après 648, sa mort arrive en 637 et il nous reste 61 ans pour les pontificats d'*Helcias*, d'*Azarias* et de *Saraïas*.

(1) Dans les vv. 13-16 de ce même chapitre est décrite l'expédition de Sennachérib de l'an 705, qui fut couronné d'un plein succès.

D'ailleurs, remarquons bien que, eu égard à la date où *Eliacim* continua à occuper le souverain pontificat, son fils *Helcias* devait déjà avoir atteint un assez grand âge avant de se trouver investi de cette dignité.

Donc, du côté des dates bibliques, rien ne s'oppose à l'identification du pontife *Eliacim* du livre de Judith avec *Eliacim*, le majordome d'Ézéchias, ni à l'admission de l'omission sur la liste des pontifes I *Paral.* VI entre les vv. 13-14 des deux grands-prêtres *Helcias* et *Azarias*, comme successeurs du pontife *Eliacim-Azarias*. Tout au contraire, la chronologie suggère plutôt, pour ne pas dire qu'elle l'impose, l'idée de l'existence de cette lacune.

Remarquons que les noms des deux pontifes, supposés omis, sont les *mêmes* que ceux des pontifes mentionnés à la fin du v. 13. On comprend dès lors aisément que des copistes aient vu dans ces noms répétés une seconde fois une *double* erronée et qu'ils ne les aient pas reproduits, mais omis dans leur apographe. De là la lacune que nous signalons.

Remarquons en outre que les noms des deux pontifes, censés *omis*, correspondent selon l'usage des Hébreux, à ceux de leurs grands-pères respectifs, qui furent l'un et l'autre des personnages célèbres, d'où résulte une nouvelle présomption en faveur du bien fondé de notre hypothèse.

Nous nous croyons autorisé à conclure de ce qui précède que le pontife *Éliacim-Ioacim* du livre de Judith est le même personnage qu'*Éliacim, fils d'Helcias*, le majordome du roi Ézéchias, et que le grand-prêtre Azarias, fils d'Helcias, mentionné I *Paral.* VI, 13. Il prit probablement le nom d'*Azarias* lors de son avènement au souverain pontificat, c'est ce qui explique qu'il

figure sous ce nom sur les listes *officielles*. Puis, après son retour de la captivité il aura échangé ce nom contre celui de *Joacim* (Jôyâkîm), par lequel il était censé témoigner à *Jahveh* sa reconnaissance de ce qu'il l'*a rétabli* dans son ancienne dignité de souverain pontife en ménageant son retour dans sa patrie.

Ce dernier nom a, au fond, la même signification que celui d'*Éliacim*, sous lequel la Vulgate *seule* désigne, conformément à son texte chaldéen, ce pontife Chapitre IV. Or, nous le voyons agir là moins comme grand-prêtre que comme chef du pouvoir exécutif et comme un habile stratégiste. Il est dès lors probable que le traducteur chaldéen du livre de Judith aura substitué au nom *Joacim* de l'original celui d'*Éliacim*, qui était le nom de famille de ce pontife, sans doute dans le but de signaler au lecteur l'identité du grand-prêtre *Joacim* avec *Éliacim*, le célèbre majordome du roi Ézéchias, ce qui devait lui faire comprendre le grand talent stratégique révélé en cette circonstance par ce pontife.

Nous pensons avoir le droit de dire, après ce qui a été établi ci-dessus, que c'est bien à tort que la critique négative traite le pontife *Éliacim-Joacim* de personnage *fictif* et prétend se prévaloir de ce personnage pour dénier au livre de Judith le caractère historique.

L'auteur de ce livre ne se révèle expressément dans aucune partie du récit. Cependant il nous semble qu'il s'y rencontre quelques indices de nature à nous faire opiner en faveur du pontife *Éliacim-Joacim* comme *auteur* de cette œuvre. En effet, le livre de Judith est d'abord un ouvrage écrit avec talent. Or, il ne saurait y avoir de doute que le pontife en question, qui n'est autre qu'*Éliacim*, l'ancien ministre de la maison du

roi Ézéchias, devait être capable d'écrire un pareil ouvrage.

Ensuite, le contenu du livre nous révèle que son auteur était parfaitement au courant des évènements de cette époque si troublée de l'empire assyrien. Or, ceci concorde parfaitement avec le caractère d'homme politique éminent qu'on ne saurait dénier au pontife *Éliacim-Joacim*.

Mis en liberté en 652 par Sammassumukin, le vice-roi révolté de Babylone, Éliacim se sera, sans doute, fait renseigner exactement par celui-ci au sujet des graves événements qui agitaient à cette époque l'empire assyrien, et il n'aura pas cessé depuis ce moment d'entretenir des intelligences avec son libérateur ainsi qu'avec les complices de ce dernier en diverses contrées. Dès lors on ne s'étonne plus de trouver l'auteur du livre de Judith si bien renseigné au sujet du véritable état de choses dans l'empire à cette époque tel que celui-ci nous est révélé par les documents cunéiformes contemporains.

Enfin, l'exacte connaissance des diverses campagnes d'Holopherne et de ses opérations militaires indique de rechef comme auteur du livre de Judith le pontife Éliacim dans lequel le récit nous montre un stratégiste consommé.

Cependant, si l'on reconnaît celui-ci comme l'auteur de ce livre, on doit admettre en même temps qu'il n'a mené lui-même le récit que jusqu'au chapitre XVI, 25 inclusivement de la Vulgate, ou jusqu'au v. 21 inclusivement du texte grec. Le reste aura été ajouté par son fils et successeur le pontife *Helcias*. Celui-ci était encore en vie la *dix-huitième* année du roi Josias de Juda II (IV) *Rois* XXII, 3, c'est-à-dire en 625, date de la mort de Judith, à laquelle il aura survécu

encore plusieurs autres années. Il a pu dès lors mentionner à la fin du récit les *longs jours de paix*, qui suivirent l'exploit accompli par Judith en 648 et qui se prolongèrent jusqu'à la mort du roi Josias à la bataille de Mégiddo livrée par ce monarque en 611 à Néchao II, roi d'Égypte.

Abbé DE MOOR.

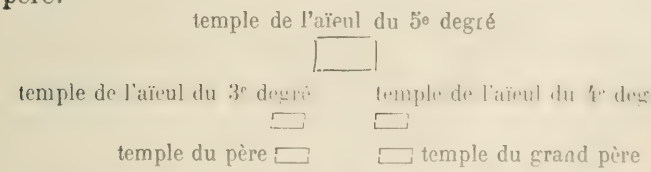
(*A suivre.*)

---

# LE CULTE DES ANCÊTRES

Tout le monde sait que le culte des ancêtres est très répandu en Extrême-Orient, c'est à-dire, en Chine, en Corrée, au Japon et en Annam. Quoique la pratique en soit différente dans chacun de ces pays, le principe fondamental est le même, c'est le respect envers la famille et envers le passé.

Son origine se perd dans la nuit des temps. Au XII^e siècle avant l'ère chrétienne, sous la dynastie de Châu, en Chine, un grand législateur, grand savant, inventeur de la boussole, dont le nom était vénéré dans le monde lettré, Châu Công, premier prince du sang, régent du royaume, organisa la législation qui fut la base du code chinois. Le culte des ancêtres subit alors une grande modification. La pratique en fut réglée d'après la hiérarchie sociale : l'empereur a cinq temples construits symétriquement sur un même espace : le temple du milieu est consacré à l'ancêtre du 5^me degré ; celui du 1^er à droite est pour l'aïeul du 4^me degré : le 1^er à gauche pour l'aïeul du 3^e degré ; le 2^me à droite pour le grand père ; le 2^me à gauche pour son père.




Les grands mandarins ont 3 temples, le milieu est toujours réservé à l'ancêtre du 5^e degré ; celui de droite

renferme deux autels l'un pour l'aïeul du 4e degré, l'autre pour le grand père ; celui de gauche pour le bisaïeul et le père.

Tous les autres sujets n'ont qu'un seul temple, dans lequel les cinq autels se disposent de la même façon.

En dehors de ces temples, il y a dans chaque famille un temple commun pour tous les ancêtres au-dessus du 5e degré.

Les femmes prennent place dans les temples, à côté de leurs maris.

La fête anniversaire n'est célébrée que pour les ancêtres dont les tablettes existent dans ces cinq temples ; tandis qu'on célèbre une fois par an, ou une fois tous les trois ans, une fête commune dans le temple commun pour tous les ancêtres au-dessus du 5e degré.

A mesure que les générations se multiplient, on opère le changement des autels, c'est-à-dire que le père prend la place du grand père, celui-ci devient aïeul, etc. ; on brûle alors les tablettes de l'ancêtre du 5e degré et à la place on met la tablette de l'aïeul du 4e degré.

On voit ainsi d'après la disposition des temples, que le père et le fils se trouvent toujours face à face ; ces deux autels ne se placent pas d'un même côté, d'où est né à cette époque, avant l'ère chrétienne, un usage fort curieux, je veux parler de la *personnification* : le fils était le sacrificateur du père, tandis que le petit-fils en fut le représentant symbolique. Au jour anniversaire du grand-père, on prend un de ses petits-fils en bas-âge, l'âge d'innocence, on l'habille proprement, on le met sur l'autel à la place de la tablette, on célèbre ensuite la cérémonie ; alors tous les membres de la famille viennent faire des salutations devant cette idole vivante représentant à la fois le grand-père et le petit-fils, le passé et l'avenir.

BIBLIOTHÈQUE LIBRARY

Je ne sais pas au juste de quelle époque date l'usage des tablettes, je suis persuadé cependant que cet usage a remplacé celui de la personnification.

Ces anciens rites ont été modifiés depuis par les temps et par les mœurs, de sorte que les Chinois et les Annamites pratiquent le culte d'une façon différente : pourtant ces deux peuples ne suivent qu'une même doctrine.

Quand on entre dans une maison annamite, on voit au fond de la pièce du milieu un rideau ordinairement en toile bleue dont la partie supérieure est garnie d'une bande de soie jaune ou blanche ; devant ce rideau une table rectangulaire ayant une hauteur d'environ un mètre et une largeur de 50 à 60 centimètres ; sur cette table une garniture traditionnelle composée d'un brûle-parfum, d'une paire de candelabres, d'un vase à fleurs, d'un porte-baguette d'encens, et d'un petit vase en porcelaine, sorte d'encensoir dont on se sert pour brûler les baguettes d'encens. Tous ces objets sont arrangés systèmétriquement, c'est l'autel des ancêtres.

Chaque soir, au crépuscule, une personne de la famille vient brûler dans le vase en porcelaine, des baguettes d'encens, s'incline trois fois de la tête, puis s'en va. Pendant que l'encens continue à se consumer dans la demie ombre, devant ce rideau mystérieux, le spectateur éprouve un sentiment saisissant et mélancoliqne.

Si l'on arrive un jour de fête, on verra que cette maison, et particulièrement cette pièce ordinairement si morne, si vieille, se rajeunit avec toutes les parures orientales : ce sont des tentures de soie frangées, des tables enveloppées d'un drap rouge brodé d'or, représentant des fleurs, des oiseaux ou des animaux fantastiques. L'autel est fleuri ; tous les objets d'ornement sont lavés, nettoyés ; les candelabres et le brûle-parfums brillent comme de l'or. Le rideau s'écarte, on voit encore une

table ceuverte d' un tapis sur lequel se trouvent des couverts annamites, un plateau rond en cuivre avec une armée de petites soucoupes et de petites tasses disposées artistiquement. Ce sont des mets offerts aux ancêtres. Encore une autre table sur laquelle se voient les tablettes des ancêtres renfermées dans une espèce de petite armoire, des boîtes à bétel, des flabellums en plume d'oiseau...

En résumé, l'autel des ancêtres se compose de trois tables, sur la première se trouvent des objets d'ornement, sur la seconde des mets, sur la troisième des tablettes. D'ailleurs tout cela n'est que du luxe ; il dépend de la fortune de la famille ; on peut avoir un autel bien plus somptueux que cela si l'on est riche, et il n'est pas rare non plus de voir dans des humbles paillottes un petit autel couvert de poussière, offrant une physionomie de misère navrante.

Nous allons voir comment se fait la cérémonie. Il y a deux cérémonies, deux offices, si l'on veut, le premier repas et le repas principal comme disent les gens du pays. Le premier repas a lieu la veille au soir ; le repas principal le jour anniversaire même. Les membres de la famille et les amis sont arrivés 2 ou 3 heures avant la cérémonie. Lorsque le service est fait, tout le monde se tient debout, chacun prend son habit de cérémonie (un long habit en soie noire et aux manches larges). Dans certaines familles, le fils aîné porte l'habit de deuil, (un long habit en toile blanche et aux manches larges), puisque la fête anniversaire est pour la famille un jour de deuil.

On allume les cierges, on brûle les baguettes d'encens ; le fils aîné et les autres enfants mâles, viennent se placer sur une même ligne droite devant l'autel, pendant que les autres parents se tiennent stoïquement aux

deux côtés. On fait quatre salutations en se prosternant par terre, on se lève, les autres restent immobiles, l'aîné seul avance d'un pas, il s'agenouille, il récite à voix basse la formule usuelle qui se traduit en ces termes :

« Père ou mère... aujourd'hui nous nous souvenons du jour douloureux où vous nous avez quittés pour jamais, nous n'oublions pas notre devoir de fils, nous célébrons votre fête anniversaire, nous espérons que votre âme sensible témoigne de notre amour filial. »

Après avoir récité cette formule, l'aîné seul fait quatre salutations, puis il reprend son rang ; on fait encore quatre salutations. Alors le défilé commence, tout le monde vient faire quatre salutations devant l'autel, d'abord les filles, puis les parents et les amis des deux sexes.

Lorsque le défilé est terminé, l'aîné fait de nouveau quatre salutations ; on éteint les cierges, la cérémonie est faite. On dessert l'autel, on régale les invités. Le lendemain on recommence la même cérémonie, et le même service.

La fête anniversaire est pour la maison aînée une grande affaire : on comprend que pour régaler de nombreux parents et invités, il faut faire de longs préparatifs et se pourvoir de provisions.

Le culte des ancêtres prescrit plusieurs fêtes annuelles: la principale est l'anniversaire ; elle est personnellement célébrée pour chaque mort : il y a alors des invités, tandis que les autres fêtes sont générales, communes pour tout le monde.

La fête du jour de l'an dure trois jours.

La fête du 5$^{me}$ jour a lieu au 5$^{me}$ mois.

Le nettoyage des tombeaux a lieu vers la fin de chaque année. On nettoie les tombeaux en maçonnerie, on arrache les herbes et on remèt une couche de terre fraîche

à ceux qui ne sont que de simples tertres. La visite aux tombeaux a lieu au deuxième mois, c'est la « Toussaint » annamite.

Certaines familles célèbrent encore la fête du 15me jour, au 1er mois de chaque saison.

Après avoir passé en revue toutes ces fêtes avec leurs cérémonies compliquées, certains étrangers ont dit que le culte des ancêtres est voisin du fétichisme. Ce jugement est tout à fait pardonnable chez ceux qui ne connaissent pas encore très bien les mœurs de l'Extrême-Orient. Un ancien philosophe chinois disait avec bon sens que le culte des ancêtres est le milieu de l'ignorance et de la non-raison. Ne pas célébrer la fête anniversaire pour les ancêtres, c'est oublier son origine, c'est de l'ignorance. Mais célébrer la fête avec tous ces rites traditionnels, cela semble n'avoir pas de raison. Puisque le culte des ancêtres est un lien entre les générations qui rattache le présent au passé, la fête anniversaire n'est pûrement qu'un souvenir de tristesse. Je suis persuadé que tout le monde doit éprouver cette tristesse qui déchire le cœur au moment où l'on pense à la perte douloureuse d'un père ou d'une mère... enfin d'un être aimé. Voilà l'origine du culte des ancêtres.

Si la fête anniversaire est pour la famille un jour de deuil, elle est pour les parents et les amis un devoir de renouveller à la famille la visite de condoléance. Comme les parents viennent souvent de loin pour assister à la cérémonie, ils ne peuvent pas retourner facilement chez eux, faute de moyen de communication commode, d'où nécessité de leur offrir un repas, un festin.

On se demandera peut-être pourquoi les Annamites servent l'autel des ancêtres comme si c'était une table d'hôte dans les hôtels ; pourquoi mettent-ils sur l'autel des ancêtres, des boîtes de betel, un tas d'objets qui ne

sont utiles qu'aux besoins des vivants ? Cela ne peut s'expliquer qu'en disant que c'est l'usage. D'ailleurs une vieille sentence dit que « on doit respecter les morts comme les vivants. »

Alors les Annamites admettent-ils l'immortalité de l'âme ? Cette question délicate nous conduit au domaine de la métaphysique qui n'intéresse que les penseurs. En célébrant leurs cérémonies, les Annamites invoquent l'âme de leurs ancêtres, ils admettent donc l'immortalité de l'âme. Cependant je peux dire que beaucoup célèbrent la fête parce que les autres, leurs compatriotes le font, mais qu'ils ne se soucient guère de la métaphysique, et qu'ils ne se demandent jamais si l'âme est mortelle ou immortelle.

Confucius lui-même n'était pas un métaphysicien ; comme moraliste, l'auteur de la piété filiale s'occuppait surtout de la famille qui est la base de la morale.

Ainsi on voit que le culte des ancêtres n'est pas une religion ni une croyance, c'est tout simplement une doctrine morale et philosophique. Cependant son rôle dans la société annamite est considérable. C'est le principe des institutions et la base des lois civiles du pays. Quoique le budget des cultes n'existe pas, le gouvernement garantit à chaque famille l'inaliénabilité de son champ patrimonial, dont les revenus servent à l'entretien du culte des ancêtres.

THAN-TRONG-HUÉ
élève de l'Ecole coloniale.

---

# LES PROPHÈTES ET LA PROPHÉTIE

## D'APRÈS LES TRAVAUX DE KUENEN

(*Mémoire présenté au Congrès scientifique de Bruxelles, 1895*)

---

### I

De tous les faits de l'histoire religieuse ancienne de l'humanité, l'œuvre des prophètes d'Israël, est certainement à la fois l'un des plus étranges et des plus féconds en conséquences. La doctrine des oracles prophétiques, ce théisme spiritualiste joint à un idéal moral si pur et si élevé, professé de l'aveu de tous les savants sérieux au moins sept siècles avant Jésus-Christ, c'est-à-dire avant Pythagore et Platon, à l'époque où les cultes naturalistes régnaient chez tous les peuples connus, est un fait unique et sans égal. C'est comme une sorte de promontoire lumineux s'avançant dans le passé au milieu des ténèbres de l'antiquité païenne. Puis cette doctrine si élevée, confinée d'abord dans le seul peuple d'Israël et même dans une portion de ce peuple, dans une élite supérieure au reste de la nation, se répand, par la prédication des Apôtres, dans tout l'Occident. Le Dieu unique, moral, créateur libre, parfait, juste et miséricordieux, adoré par les Prophètes d'Israël, s'empare de la conscience d'une multitude de peuples : la croyance à ce

Dieu devient le principe vivant et fécond d'une religion et d'une civilisation nouvelles qui s'étendent dans l'univers entier. Enfin, en rapprochant les écrits antiques des Prophètes de l'histoire religieuse de l'humanité aux époques plus récentes, on rencontre d'étonnants rapprochements et on constate que ce grand mouvement de rénovation religieuse qui s'est accompli, il y a dix-huit siécles, n'a pas seulement été préparé, mais annoncé par ces voyants qui, selon leur propre déclaration, avaient reçu de Dieu la mission d'annoncer l'avenir.

Il faut être aveugle pour ne pas être frappé de la grandeur incomparable de ce fait : il faut avoir l'esprit rempli de préventions et de préjugés pour essayer de le ramener aux proportions d'un fait ordinaire et pour assimiler les Prophetes d'Israël aux devins des autres peuples et même aux oracles équivoques de Memphis et de Delphes.

L'auteur dont nous allons analyser le travail, n'a pas mérité ce reproche : le savant professeur de l'Université de Leyde, reconnaît et apprécie la grandeur de l'œuvre des Prophétes. Il leur attribue la création d'une doctrine sublime, inconnue avant eux, le monothéisme moral. Il les considère comme les précurseurs du christianisme : il en parle avec une admiration enthousiaste. En même temps, il reconnaît que l'œuvre des Prophètes présente, devant les yeux de l'historien consciencieux, un vaste et important problème dont il est tenu, sinon de découvrir, tout au moins de chercher la solution.

Kuenen a entrepris cette tâche. Il a cru devoir rejeter la solution traditionnelle qui voit dans les Prophètes d'Isaël ce que les Prophètes eux-mêmes ont prétendu être, de véritables envoyés du vrai Dieu chargés par lui d'une mission adressée au monde entier et recevant, par une inspiration spéciale, les messa-

ges qu'ils devaient communiquer aux hommes ; il a cherché à substituer, à cette conception qui lui paraissait inexacte, une autre explication de l'existence des Prophètes, de leur doctrine et de leur œuvre. Voici comment cette conception du prophétisme est exposée, par le Dr Muir, auteur d'une introduction à la traduction anglaise de l'ouvrage de Kuenen.

« Selon la vue historico-critique ou organique, la prophétie procède de Dieu en ce sens qu'elle est, comme toutes les œuvres humaines, produite par les facultés que Dieu a données à l'humanité, mais elle est, en même temps, l'œuvre de l'homme et la manifestation la plus élevée de l'esprit hébreu. En outre bien qu'elle ne contienne aucune prédiction des faits chrétiens, elle a néanmoins préparé les voies à l'avénement du christianisme.

Entre ces deux conceptions, la conception traditionnelle et chrétienne et celle que Muir appelle historico-critique et organique, il y a évidemment une différence d'ordre métaphysique.

La conception chrétienne a pour point de départ l'idée que le principe de l'univers est un être libre qui n'est soumis à aucune nécessité externe ni interne, et que la perfection morale qui la caractérise s'accorde avec la pleine liberté du choix.

C'est la doctrine même des Prophètes : celle d'un Dieu qui a le pouvoir de l'alternative, qui frappe et guérit, perd et ressuscite, qui appelle à l'existence ce qui n'est pas et peut anéantir à son gré ce qui existe.

La conception historico-critique suppose soit le Dieu immanent et progressif du panthéisme, soit le Dieu du déisme de Rousseau, obligé par sa sagesse à suivre des lois invariables et sans exception, ayant donné à l'homme dès l'origine tout ce dont il a besoin et l'ayant lancé dans la voie d'un progrès indéfini qui doit s'accomplir

par l'exercice des facultés humaines C'est une conception directement opposée à la pensée des Prophètes eux-mêmes.

Mais, bien qu'il y ait entre les deux théories une opposition métaphysique, ce ne sont pas des considérations métaphysiques qui doivent servir à trancher le différent. Ce que Kuenen reproche à la vue traditionnelle et chrétienne, c'est d'être contraire aux faits historiques et c'est sur ces faits qu'il prétend établir la nouvelle conception. C'est sur ce terrain purement historique que nous allons le suivre.

## II

L'idée maîtresse et principale du livre de Kuenen, celle qui en constitue l'unité, c'est celle de deux conceptions opposées suivant lui, du rôle et de l'œuvre des Prophètes ; la conception supra-naturaliste et la conception naturaliste. Elles s'excluent, dit-il, absolument; il faut choisir entre elles. C'est une sorte de dilemme posé devant l'esprit de l'historien. Dès lors tout ce qui contredit la conception supra-naturaliste est un argument en faveur de l'autre conception, pour laquelle d'ailleurs l'auteur avoue hautement sa préférence.

On comprend dès lors qu'il doit y avoir dans cet ouvrage deux thèses étroitement unies : l'une critique, l'autre dogmatique, l'une négative, l'autre affirmative. L'ancienne conception, la conception traditionnelle est contraire à l histoire et à la critique loyale des textes ; telle est la première thèse. La nouvelle conception, la conception historico-organique, est, au contraire, conforme à l'histoire ; telle est la seconde thèse dont la vérité résulte de celle de la première Puisque les deux

conceptions s'excluent, la fausseté de l'une entraîne la vérité de l'autre.

La partie critique de l'œuvre de Kuenen est la plus importante : néanmoins il essaye d'appuyer la thèse qu'il préfère par quelques arguments directs et d'expliquer l'œuvre des Prophètes en excluant l'inspiration ; du reste, les deux thèses, critique et dogmatique, sont traitées simultanément et mises constamment en regard l'une de l'autre.

Nous croyons préférable dans notre étude de suivre une autre méthode. Nous traiterons séparément la partie critique et la partie dogmatique de l'œuvre de Kuenen dans la première et la seconde section de ce travail : dans une troisième, nous étudierons le rôle des Prophètes comme précurseurs de l'Évangile et nous verrons si ce nouveau point de vue confirme ou affaiblit les résultats de l'étude précédente.

### *1re section. — Partie critique*

Selon la doctrine traditionnelle, les Prophètes ont été spécialement inspirés de Dieu, et cette inspiration se manifeste par la prédiction de l'avenir. C'est, au reste, ce qu'affirment les Prophètes eux-mêmes. Ils déclarent qu'ils parlent au nom de Jehovah ; que Jehovah parle par leur bouche : c'est en son nom qu'ils annoncent ce qui doit arriver.

Or, nous dit Kuenen, s'il en est ainsi nous devons trouver que les prédictions des prophètes sont toutes accomplies. Si cet accomplissement n'a pas eu lieu, c'est qu'il n'est pas vrai que les Prophètes ont parlé au nom du Dieu de vérité.

Ce principe posé, Kuenen parcourt la série des prédictions contenues dans les écrits canoniques des Prophètes

et relatives aux peuples voisins d'Israël et aux destinées du peuple élu : il prétend démontrer, d'une part, qu'un très grand nombre de ces prophéties n'ont jamais été accomplies, et, d'autre part, que le petit nombre de celles qui sont vérifiées par l'événement, ou bien le sont d'une manière vague et inexacte ou bien ne sont pas authentiques et ont pu être écrites après l'évenement ou bien enfin ne dépassent pas les limites de la prévision humaine.

Cette longue démonstration, faite avec beaucoup d'art et de science, ne contient, nous devons le dire, que des objections presque toutes déjà connues et discutées. Kuenen connait admirablement la Bible ; il puise l'histoire ancienne dans de bonnes sources, il a rarement recours aux sources nouvelles, aux monuments assyriens et égyptiens.

La plupart des difficultés qu'il oppose à la théorie ancienne, ont déjà été présentées : par exemple, celle relative à la permanence de l'existence des villes de Tyr et de Babylone dont les prophètes semblaient annoncer la ruine complète et immédiate. Ce qui fait la force de l'argumentation de notre auteur, c'est l'accumulation des objections. La parole des Prophètes semble tant de fois démentie, si rarement et si faiblement vérifiée, qu'il semble qu'il n'y ait aucune confiance à avoir dans leurs prédicitons ; mais ceci tient à la méthode de l'auteur.

Pour apprécier la valeur de son argumentation, il faut d'abord connaître les principes sur lesquels elle est fondée, principes qui sont en partie exposés par lui même.

En premier lieu, il admet qu'il n'existe dans un texte prophétique qu'un seul sens littéral, que ce sens doit être déterminé par le contexte et par la connaissance des idées des contemporains du prophète, les idées du pro-

phète devant être les mêmes que celles de ses auditeurs, de ses lecteurs.

La prophétie n'est accomplie que si les événements sont conformes au sens littéral ainsi défini.

En outre, pour que l'accomplissement ait lieu, il faut que cette conformité soit absolue, quant à toutes les circonstances, y compris les circonstances de temps, l'événement devant être prochain ou éloigné, précéder ou suivre tel ou tel événement, suivant que l'auteur de la prédiction paraît l'avoir cru.

Enfin il faut admettre que chaque fragment de prophétie qui paraît être continu et exprimer la suite d'une même pensée est la prédiction d'une seul et même événement. Sans cela, il ne serait pas possible de fixer, comme le veut l'auteur, le sens de chaque phrase par le contexte.

Comme exemple de l'application de ce principe, je citerai ce que Kuenen dit de certaines prophéties.

Il est obligé de reconnaître que la destruction de Ninive a réellement eu lieu et que les prédictions de Nahum et de Sophonie, sur ce point, ont été accomplies.

Seulement, dit-il, cette ville n'a pas été immédiatement détruite ; elle l'a été d'une manière relativement rapide, mais non subite

Cette seule différence (assez mal prouvée d'ailleurs puisque Strabon dit que Ninive a disparu lors de la ruine du royaume d'Assyrie et que Xénophon a passé, en 401, par les ruines de Ninive sans les mentionner), cette seule différence suffit pour que l'auteur déclare la prophétie non-accomplie.

Michée prononce un oracle dans lequel la tradition a vu l'annonce de la captivité d'Israël sous Nabuchodonosor, roi de Babylone : « Sois affligée, ô fille de Sion de

sortir de ta ville, d'habiter dans les champs et d'aller à Babylone ; tu seras ensuite délivrée. »

Voici comment Kuenen raisonne : Ce passage suit immédiatement un autre où il s'agit des craintes des habitants de Jérusalem menacés par les Assyriens.

Donc il ne s'agissait pas de la captivité qui a eu lieu deux siècles plus tard, mais d'une captivité sous le joug des Assyriens. Et si le prophète à parlé de Babylone, c'est simplement comme d'une des villes du royaume assyrien. Donc la prophétie n'est pas accomplie.

C'est bien l'application du principe qui a été posé plus haut. On devine la pensée de Michée d'après le contexte : cette pensée n'est pas conforme à l'événement : donc pas de prophétie.

Voyons maintenant ce que valent ces principes.

Selon Kuenen, ces principes résultent de la théorie supra-naturaliste.

Il me semble, au contraire, que l'on peut déduire de cette théorie les principes contraires.

Si le Prophète est vraiment inspiré de Dieu, il peut être l'organe et l'instrument d'une pensée que ses contemporains ne comprennent pas. Il n'est même pas certain qu'il comprenne toujours lui-même à quel événement précis et à quelle époqne s'applique ce qu'il dit. Il comprend sans doute le sens naturel des paroles qu'il prononce, mais il peut y avoir un sens caché, un sens énigmatique, voilé, connu par Dieu seul.

De même il n'est nullement nécessaire que toutes les parties d'un fragment prophétique s'appliquent à un même événement. La vue de l'avenir en perspective selon laquelle les événements analogues de diverses époques sont confondus de telle sorte que certains traits d'un même texte s'appliquent à l'un, certains à l'autre, n'a rien qui soit contraire à l'idée d'une inspiration sur-

naturelle. Le XXVIII^e chapitre de St-Mathieu nous en fournit un exemple frappant.

Dès lors il est facile de reconnaître que si Kuenen découvre un si grand nombre de prophéties non accomplies, c'est parce qu'il se sert d'une notion inexacte de l'inspiration prophétique. Il voudrait une inspiration claire et complète qui ferait de la prophétie une histoire de l'avenir, connue distinctement par les contemporains du Prophète.

On peut très bien, au contraire, admettre une inspiration obscure et énigmatique, mal comprise des contemporains et dont l'exactitude n'est reconnue qu'après l'événement.

Ce qui a autorisé et encouragé Kuenen à adopter cette notion exagérée et fausse de l'application prophétique, c'est qu'il l'a trouvée chez un grand nombre de controversistes protestants. N'ayant pas, pour prouver l'inspiration de la Sainte Ecriture et en fixer le canon, l'appui de l'autorité de l'Église, certains exégètes protestants ont voulu se servir de l'accomplissement des prophéties comme preuve non pas seulement de la vérité du christianisme en général, mais de l'inspiration de chaque chapitre de la Bible en particulier. Ils ont donc supposé un accord beaucoup plus complet, plus clair et plus exact que celui qui existe réellement.

On reconnaît donc le vice du dilemme de Kuenen. Sous le nom de théorie supra-naturaliste de l'inspiration prophétique, sont comprises plusieurs théories distinctes qui, tout en admettant que les Prophètes sont les organes de Dieu, leur accordent une clarté de prédiction plus ou moins grande et même une intelligence plus ou moins grande de leurs propres prédictions. C'est l'une de ces théories, la théorie extrême que Kuenen refute : les autres peuvent subsister.

C'est encore par l'emploi d'un principe contestable que Kuenen attaque l'antériorité par rapport à l'événement des textes prophétiques, lorsqu'il est obligé de reconnaître que ces textes sont la peinture exacte d'un événement historique.

Il déclare que le seul moyen de fixer la date d'un écrit, c'est l'emploi de la critique intrinsèque. La tradition n'a selon lui aucune valeur. Les livres historiques où sont contenus à la fois certaines prophéties et leur accomplissement ne sont pas dignes de foi. Ils ont été rédigés longtemps après les événements, dans un but pragmatique, par des prophètes et leurs disciples, dans le but de donner de l'autorité aux prophètes eux-mêmes.

Ce serait sortir de notre cadre que d'entreprendre la discussion de toutes ces assertions.

Remarquons seulement que, fussent elles fondées, elles ne conduiraient pas à la conclusion que Kuenen veut en tirer. Elles prouveraient seulement qu'à la distance où nous sommes, il est impossible de démontrer avec une absolue certitude l'antériorité des prédictions des Prophètes d'Israël par rapport aux événements, quand il s'agit d'événements très anciens.

Elles ne prouveraient nullement que les prophéties antérieures à l'événement n'ont pas existé ni que les Juifs, mieux placés que nous pour les discerner, aient eu tort de croire à un accomplissement surnaturel de la parole des Prophètes.

Ils ont pu constater l'antériorité par rapport aux événements de certaines prédictions, tandis que nous, vivant tant de siècles après eux, nous ne pourrons arriver à la même certitude. C'est à eux et non pas à nous que les prophéties étaient adressées. Pour nous, nous en avons d'autres, celles dont nous parlerons plus loin, les Pro-

phéties messianiques, certainement antérieures aux événements avec lesquels nous les comparons.

Nous pouvons arrêter ici cette discussion. Nous n'en tirerons qu'une seule conclusion. Nous dirons seulement que Kuenen n'a pas prouvé que l'inspiration surnaturelle des Prophètes est démentie par les faits. Il n'a prouvé qu'une chose admise par un grand nombre de ses adversaires à savoir qu'il faut user avec une grande réserve de la preuve tirée des prophéties anciennes, que ces prophéties sont souvent obscures et énigmatiques, et que la fixation de leur date est difficile à faire avec certitude. Kuenen a un avantage évident contre une école étroite et imprudente d'apologistes, contre ceux qui ont essayé de trouver, dans l'étude des prophéties anciennes, des preuves plus nombreuses et plus évidentes que celles qui existent réellement.

Mais c'est à tort qu'il essaye de considérer ces apologistes imprudents comme les seuls représentants authentiques de la doctrine de l'inspiration des Prophètes.

Nonobstant l'habileté de son argumentation et la multitude de ses objections, la thèse selon laquelle les Prophètes peuvent être considérés comme les organes de la pensée de Dieu, reste soutenable et la thèse contraire n'est pas établie.

## III *Partie dogmatique.*

Nous pouvons dès lors passer à la seconde partie de notre étude et examiner ce que Kuenen nous dit sur les prophètes, sur leur état d'âme et sur l'œuvre qu'ils ont accomplie. Cette seconde partie est plus importante que la précédente. Jusqu'à présent nous sommes restés sur un terrain déjà battu : la controverse sur l'accomplissement

des prédictions prophétiques est ancienne et les deux thèses rationaliste et chrétienne ont été soutenues par des savants d'un grand mérite.

Au contraire, la théorie de Kuenen sur la prophétie est nouvelle. Il prétend donner une explication suffisante du grand phénomène de la prophétie en excluant toute intervention surnaturelle.

Cette explication est-elle admissible ? La seconde partie du grand dilemme qu'il a posé à l'originne, n'est-elle pas sujette à des objections plus graves que la première?

C'est ce que nous avons maintenant à examiner.

Que sont les prophètes selon l'école nouvelle ?

Ce sont originairement des devins, des hommes prétendant avoir, par une relation spéciale avec la divinité, le don de prédire l'avenir.

Des devins de ce genre existaient à une haute antiquité en Israël. Il y en avait aussi chez les peuples voisins. Ceux d'Israël étaient appelés Roeh, voyants. Ceux des peuples Chanaanéens portaient le nom de Nabi tiré d'une racine qui signifie ébullition ou agitation violente. Ceux-ci avaient tout naturellement, soit par l'effet de l'éducation et de l'influence de leurs prédécesseurs la faculté de tomber dans de sortes d'extases, d'avoir des visions et de proférer alors des paroles qui leur semblaient et semblaient aux autres inspirées par un esprit supérieur. Les Roeh d'Israël empruntèrent ce genre d'état mental aux Nabis de Chanaan et en prirent le nom. Ces espèces de devins s'associèrent souvent ensemble, formèrent des écoles et même de sortes de communautés. Quelquefois cependant ils restaient isolés.

Les prophètes d'Israël différaient de ceux des peuples voisins en ce qu'ils parlaient au nom d'un dieu unique Jéhovah, Dieu d'Israël. Ce n'était pas, qu'ils crussent alors qu'il était le seul vrai Dieu (ils n'étaient pas mono-

théistes) ; mais c'était le dieu national, les Israélites ne devaient adorer que lui.

Ils étaient monolatres et non monothéistes. Leur Dieu était un dieu analogue aux dieux des autres peuples, mais un peu supérieur. Il était moral et juste, différent en cela du dieu phénicien.

Il était souvent représenté sous la forme d'un taureau.

Les procédés de divination des prophètes d'Israël, étaient aussi supérieurs à ceux des devins des autres peuples. Au lieu de se servir d'amulettes ou de signes extérieurs, ils se contentaient de parler au nom de Jéhovah, après avoir reçu ses communications sous forme de visions ou de paroles entendues. Ainsi la divination se transformait en prophétie. Graduellement leurs idées s'épurèrent. L'un d'entre eux, homme puissant et énergique, Samuël, fut investi de l'autorité suprême. Il proscrivit tout culte étranger à celui de Jéhovah, il prohiba la divination et organisa les écoles de prophètes. Il présenta Jéhovah comme Dieu terrible, jaloux, cruel, mais juste, punissant le mal et recompensant la vertu. Il déclara que Jéhovah tenait à être obéi plus qu'à recevoir des offrandes matérielles.

Les prophètes commencèrent alors une lutte héroïque contre le culte des dieux étrangers et principalement de Baal, dieu des Phéniciens. Comme ce dieu, adoré suivant des rites obscènes et voluptueux, avait un caractère naturaliste opposé au caractère moral et sévère de Jéhovah, la lutte entre les deux cultes produisit, par un effet de contraste, une spiritualisation graduelle de la notion du Dieu d'Israël. Ce n'était cependant pas encore le monothéisme véritable. Selon Kuenen, en effet et selon toute l'école rationaliste contemporaine, ce n'est pas à Moïse que remonte le monothéisme. Moïse n'a point donné au peuple la loi, la loi est postérieure aux pro-

phètes. Au lieu de dire, la loi et les prophètes, on devrait dire, les prophètes et la loi. Ce sont donc les prophètes qui, à une certaine époque, ont inventé le monothéisme.

C'est pendant un intervalle de 50 ans, entre la mort d'Elisée et l'appartion d'Amose que cette transformation des idées des prophètes s'est accomplie.

Elisée ne connaît encore que le Dieu d'Israël opposé au dieu phénicien : il ne réprouve pas le culte du veau d'or de Bethel. Amos et ses successeurs adorent le Dieu universel, maître du monde entier, unique, invisible et spirituel, saint, juste et miséricordieux. La grande idée du Dieu que les chrétiens adorent, le monothéisme moral, est le fruit des méditations des prophètes de cette époque.

Comment et pourquoi s'est accomplie cette transformation? Kuenen ne le dit pas ici ; il l'a expliqué ailleurs dans son histoire de la religion d'Israël. C'est parce que les prophètes, dans leur enthousiasme religieux, ont d'abord exalté leur dieu de manière à ne pouvoir croire qu'il fût plus faible que les dieux étrangers ; qu'ils ont préféré attribuer les défaites d'Israël aux péchés du peuple qu'à la faiblesse relative de son dieu, et qu'ainsi ils sont arrivés à se figurer que leur dieu, très puissant et très juste, se servait des peuples étrangers comme d'instruments pour châtier son peuple. A mesure que le peuple d'Israël est entré en rapport avec des peuples plus puissants, le Dieu d'Israël a grandi dans la pensée des prophètes et quand enfin ce sont les souverains les plus puissants du monde entier, les rois de l'Égypte et de l'Assyrie qui sont devenus ses instruments, on a commencé à l'adorer comme le Dieu suprême. C'est ainsi que sans être philosophes ni métaphysiciens, simplement par le sentiment religieux exalté, les prophètes ont conçu le monothéisme moral. Ils ont créé en outre une autre belle doctrine. Jusqu'à eux c'est par des actes

extérieurs, par des sacrifices que la divinité était honorée. Les prophètes ont découvert que ce que Dieu demande, c'est le culte du cœur, c'est la justice, la vertu, que l'obéissance à la loi vaut mieux que le sacrifice. Ils vont même jusqu'à déclarer les sacrifices inutiles.

Telle est l'œuvre de quelques hommes, dont plusieurs nous sont inconnus et dont quelques-uns seulement nous ont laissé des écrits.

Ici Kuenen exprime son admiration pour l'œuvre merveilleuse des prophètes.

Il a raison : c'est une œuvre surprenante, mais nous devons ajouter, c'est une œuvre absolument impossible si l'on admet comme notre auteur qu'elle se soit accomplie sans aucune intervention spéciale de la puissance divine.

Cette révolution qui fait passer les prophètes de la monolatrie au monothéisme, est inconcevable.

Si la monolatrie est réellement une forme du paganisme, si le dieu des anciens Israélites et des premiers prophètes de Samuel et de David, n'est qu'un dieu national, semblable à celui des autres peuples, il y a entre ce dieu et celui d'Amos une différence, non de degré, mais d'espèce.

Le Dieu invisible et unique par nature, devant qui les créatures sont comme le néant, est un tout autre être que le dieu d'Israël, semblable aux dieux de Moab et de Tyr.

A moins d'être l'effet d'un raisonnement métaphysique, dont, selon Kuenen même, les prophètes étaient incapables ou d'une illumination intérieure surnaturelle, cette transition est absolument impossible.

Si la monolatrie était autre chose, si elle était le monothéisme conçu par des esprits grossiers, si c'était la vraie idée du Dieu unique, invisible et saint, plus ou

moins altérée par l'anthropomorphisme, on comprendrait que par la réflexion et la pensée cette idée soit purifiée et ait repris son éclat ; mais alors il faudrait renoncer au paganisme des anciens Israélites et rentrer dans la donnée traditionnelle du monothéisme enseigné par Moïse au Sinaï. Kuenen paraît avoir senti cette difficulté.

Aussi revenant un peu sur le caractère absolu de son affirmation précédente, il essaye de donner, dans la formation de l'idée du vrai Dieu, un certain rôle à Moïse. Il va même jusqu'à supposer que le Décalogue serait l'œuvre de Moïse.

Il essaye ainsi de substituer à l'idée d'une révolution de la pensée accomplie au VII^e siècle, celle d'une longue évolution. Mais c'est détruire sa propre théorie. L'évolution lente et la révolution brusque s'excluent. Et si le Décalogue est attribué à Moïse, comme le Décalogue interdit la représentation figurée de la divinité, on ne peut plus dire que le culte du taureau de Bethel était légal et conforme à la tradition.

Continuons l'exposé de la théorie : En possession de l'idée du vrai Dieu, du Dieu parfaitement juste, les Prophètes prêchent cette idée autour d'eux. Ils excitent le peuple à adorer Dieu, à l'invoquer, à se repentir. Ils le menacent des châtiments divins. Ils se croient pour cela une mission. Ils sont sincèrement persuadés que Dieu leur parle, qu'il se manifeste à eux, qu'il parle par leur bouche.

Cette persuasion, qui est dans leur âme à l'état permanent, qui produit leur enthousiasme, est aussi celle de leurs auditeurs. Les Prophètes parlent au nom de Jéhovah : Jéhovah parle par leur bouche. C'est la croyance générale des Israélites.

Quel est le fondement de cette double persuasion ? Si

nous en croyons la tradition, elle aurait un double fondement ; d'une part une action réelle, objective et spéciale de Jéhovah agissant sur l'âme des Prophètes et sur celles des Israélites au cœur droit, et, d'autre part, l'accomplissement connu d'un certain nombre de prédictions des Prophètes.

Selon Kuenen, l'un et l'autre des ces fondements sont imaginaires.

Les Prophètes tirent entièrement leur inspiration d'eux-mêmes, de leur subjectivité.

C'est leur propre conviction seule qui les inspire. Leurs prédictions sont de simples déductions de l'idée qu'ils ont de la justice de Jéhovah qui châtie les méchants et récompense les bons et les humbles. Sur cette idée de justice se greffent certaines prévisions purement naturelles. Ainsi formées, ces prédictions tantôt s'accomplissent, tantôt ne s'accomplissent pas. Mais le non-accomplissement ne trouble pas les Prophètes car ils comptent sur l'avenir ; la justice viendra tôt ou tard, ils attendent le jour du jugement où l'ordre sera rétabli.

Quant au peuple, il croit à la mission des Prophètes, sans être troublé par leurs prédictions non vérifiées.

Ici nous devons accorder à l'auteur que ce qu'il expose est possible en soi.

Il y a eu dans tous les temps de faux prophètes qui ont eu des disciples et dont la croyance à leur propre inspiration paraît avoir été sincère ; de graves illusions sont possibles ; mais ce qui rend cette idée peu vraisemblable, dans le cas présent, c'est le nombre des Prophètes, la durée de leur mission, la permanence de leur croyance à leur propre inspiration. C'est aussi leur caractère moral et élevé et leur évidente sincérité.

En outre, il y a un fait plus difficile à expliquer.

L'histoire traditionnelle nous montre, à côté des vrais

prophètes, considérés comme les interprètes authentiques de la pensée de Jéhovah, une grande multitude de faux prophètes.

En quoi ceux-ci diffèrent-ils des vrais prophètes, si ni les uns ni les autres n'ont une inspiration spéciale et si les prédictions des uns ne se vérifient pas plus que celle des autres ?

Kuenen répond que la distinction entre les vrais et les faux prophètes, a été inventée après coup. Il y avait simplement des prophètes opposés les uns aux autres ; tous considérés, en général, en tant que prophètes, comme inspirés par Jéhovah ; seulement dans le conflit entre les prophètes, chacun prenait parti pour celui dont les idées lui agréaient. Néanmoins il finit par s'établir une ligne de démarcation plus tranchée entre certains prophètes et les autres. Ceux qui étaient plus avancés dans l'évolution progressive de la pensée religieuse et dont l'idée de Dieu était plus pure furent l'objet d'un respect particulier. Ce sont ceux-ci qui ont écrit l'histoire sainte et traité de faux prophètes leurs adversaires.

On peut, à la rigueur, admettre cette explication du moment que l'on se croit le droit de modifier à son gré l'histoire traditionnelle.

Néanmoins, chose singulière, dans un autre passage de son livre, Kuenen nous présente un tableau tout différent de l'opposition entre les vrais et les faux prophètes.

Il nous montre les prophètes canoniques comme opposés au peuple entier, comme des hommes que l'on contredit, que l'on injurie, que l'on persécute, qui soutiennent une grande lutte contre la nation entière.

Dès lors, comment des hommes ainsi persécutés, qui se disaient prophètes, ont-ils pu subsister et triompher si jamais ou presque jamais leurs paroles n'ont été

vérifiées par l'événement ? Que le non-accomplissement des prédictions n'ait pas ébranlé le crédit de prophètes populaires, aimés, flattant les passions de la foule, cela se comprend. Mais que des hommes haïs et persécutés, des hommes qui s'élevaient contre les vices des grands et ceux du peuple, aient pu faire des prédictions, que ces prédictions n'aient jamais été accomplies, et qu'on ne les ait pas traités d'imposteurs, cela paraît inconcevable.

Kuenen répond que la plupart des prédictions regardaient à un avenir lointain.

Sans doute cela est vrai de la plupart, mais cela est-il vrai de toutes ?

Les livres historiques nous parlent de prophéties claires et à court terme, de l'annonce d'une victoire ou d'une défaite immédiate, du succès ou de l'échec d'une invasion. Si les choses se sont passées ainsi, on comprend que les prophètes persécutés et haïs du peuple, aient pu maintenir leur autorité par certaines prédictions immédiatement vérifiées, qu'un tel signe de leur mission a dû leur être demandé et qu'ils ont pu le donner. Quand on suppose que cela n'a pas eu lieu, on ne peut plus expliquer le maintien de cette influence des prophètes dont la doctrine était si élevée, si sublime et si difficile à admettre. J'ajoute que l'hypothèse de la réalité de ces prédictions, si elle est nécessaire pour expliquer l'influence des prophètes, n'est même pas suffisante à elle seule pour en rendre compte.

Voici, en effet, ce qui se serait passé. Inventeurs et créateurs, selon Kuenen, d'une doctrine sublime inconnue avant eux, le monothéisme moral, les prophètes supérieurs, ceux dont nous avons eu les écrits, auraient été d'abord seuls à la professer. Ils avaient contre eux le peuple attaché à la tradition d'un culte naturaliste et grossier. Ils avaient contre eux les prêtres, car ils parlaient contre la néces-

sité et l'efficacité des sacrifices. Ils avaient contre eux la plus grande partie de l'aristocratie et la plupart des rois, car ils dénonçaient leurs orgueil et leurs vices. Ils ne s'appuyaient pas sur une tradition antérieure, ils n'avaient ni le pouvoir réel de prédire l'avenir, ni une force de persuasion surnaturelle et provenant de la grâce.

Leur tâche cependant était immense. Il s'agissait de faire entrer dans les âmes le culte d'un Dieu invisible, de soumettre la conscience à un Dieu saint qui sonde les cœurs, qui exige la justice, la charité, la chasteté. Il s'agissait de faire croire à un peuple faible et vaincu, mais plein d'orgueil, que ses défaites avaient pour cause ses crimes.

Il s'agissait de transformer le culte extérieur, de détruire les idoles, non-seulement celles qui figuraient des dieux étrangers, mais celles qui représentaient le Dieu d'Israël, ce taureau adoré, dit-on, depuis un temps immémorial comme représentant le Dieu qui a délivré Israël de l'Égypte. Il a fallu enfin, sous Josias, établir une loi nouvelle, détruire tous les sanctuaires locaux, tous les lieux de pèlerinage, concentrer le culte à Jérusalem et pour cela déplacer les prêtres eux-mêmes, les obliger à se réunir en une seule ville et à former un seul collège aux dépens de leurs intérêts et de leur amour-propre. Et les Prophètes auraient accompli cette tâche immense sans aucun moyen d'action ! N'est-ce pas là encore une véritable impossibilité ?

Quand on pense que cette histoire nouvelle a été créée par des écrivains qui se donnent la liberté d'altérer les textes pour les rendre conformes à leurs idées, on se demande comment ils ont pu imaginer un récit aussi invraisemblable, où les effets naissent partout de causes insuffisantes et incapables de les produire. L'œuvre des Prophètes, selon cette théorie, serait aussi inexplicable que leur existence.

Admettrons nous avec Kuenen que le moyen qui a servi aux prophètes à s'emparer de l'esprit du peuple, a été l'écriture que, la prédication orale n'ayant pas suffi, ils ont écrit des livres ? Cela est peu satisfaisant.

Renan a fait des prophètes des tribuns, Kuenen semble en faire des publicistes ou des journalistes.

Mais au VII^e siècle, avant notre ère, l'écriture étnit un faible moyen de publicité et il semble que si les prophètes ont écrit, c'est plutôt pour la postérité que pour les contemporains. La parole, l'éloquence, l'influence personnelle devait être beaucoup plus puissante que les rouleaux de parchemin qu'il fallait péniblement déchiffrer.

Ce n'est pas non plus une explication que de dire que les prophètes sont la plus haute expression du génie hébreu.

Qu'est-ce en effet, que le génie hébreu ? Quels sont les instincts, les passions, les aspirations du peuple israélite ? Nous les connaissons ; c'est un peuple violemment porté au paganisme, aimant le culte phénicien parcequ'il est porté à la recherche de la volupté, *projectissima in libidinem gens*, comme l'a appelé plus tard Tacite. Et c'est ce peuple dont le génie aurait créé le culte pur et idéal du Dieu tout-puissant ! C'est un peuple porté à s'attacher aux cérémonies extérieures, à croire devenir saint par des œuvres matérielles. C'est ce peuple dont le génie aurait créé la doctrine morale des prophètes qui met au-dessus de tout le culte du cœur !

C'est un peuple exclusif dans son étroit patriotisme, haïssant et méprisant les autres peuples et c'est ce peuple dont le génie avait inventé le Dieu universel, créateur de la terre entière et devant être adoré par tous les peuples ! C'est un peuple eminemment orgueilleux et croyant à sa propre justice, et c'est ce peuple dont le génie

aurait inventé une doctrine où il était constamment parlé de péché et de repentir, et où l'orgueil est condamné comme la source de toutes les malédictions !

Mais, dit Kuenen, puisque les prophètes ont réussi à convertir une partie du peuple, c'est qu'il y avait affinité entre eux et le peuple ; c'est qu'ils représentaient certains traits du caractère national.

Alors il faut croire que ce peuple avait un génie absolument contradictoire, qu'il était à la fois spiritualiste et naturaliste, voluptueux et chaste, orgueilleux et humble, exclusif et généreux.

Qui ne voit que cette histoire est aussi invraisemblable qu'elle est hypothétique ?

D'où viennent ces invraisemblances ? Comment les auteurs de cette histoire nouvelle, ont-ils été amenés à ces théories si étranges ? Uniquement parce qu'ils ont entrepris une tache impossible, celle d'expliquer naturellement l'existence, le rôle et l'œuvre des prophètes d'Israël et qu'ils ont rendu cette tâche plus impossible encore en réduisant ou en supprimant le rôle de Moïse et de la tradition monothéiste que Moïse avait créée, lorsqu'il a donné au peuple à l'origine ses lois fondamentales

On se convaincra davantage de cette impossibilité si au lieu de considérer, comme nous l'avons fait jusqu'à présent, l'action des prophètes uniquement dans l'histoire du peuple d'Israël, on compare ce qui s'est passé en Israël avec ce qui s'est passé chez les peuples voisins. Selon la tradition, que sur ce point personne ne conteste, les Israélites sont frères des Edomites, des Moabites, des Ammonites, des Ismaélites. Ils appartiennent au groupe des peuples sémitiques ; ils sont une branche sur le tronc sémitique. Les prophètes d'Israël, quant à leur origine primitive, se rattachent aux devins sémitiques.

Or, tandis qu'en Israël nous voyons cette magnifique évolution, ce développement majestueux des attributs

moraux du vrai Dieu, ce culte pur qui prépare l'Évangile, partout ailleurs chez les sémites subsistent sans altération des cultes obscènes et cruels ; en Israël, progrès, partout ailleurs décadence et stagnation.

D'où vient la différence ? Ce n'est ni la race, ni le milieu, ni le climat : tout est pareil sur ce point entre Israël et les peuples voisins.

On ne peut assigner que deux causes de cette différence, à l'origine, l'influence de Moïse et dans le cours des temps l'action d'un Dieu libre, du Dieu que les prophètes adoraient. Otez cette influence et cette action, il reste un effet sans cause, il reste le hasard produisant l'ordre, le paganisme grossier produisant un spiritualisme idéal.

Otez la greffe surnaturelle entée sur le tronc sémitique, il reste un tronc grossier et sauvage qui produit des fruits exquis et savoureux. C'est bien le cas d'appliquer la parole de l'Évangile : « Cueille-t-on des raisins sur les ronces ou des figues sur les épines ? »

Aussi, bien loin que la théorie naturaliste, la théorie historico-organique, soit la vraie explication du prophétisme en Israël, il est établi que cette théorie n'explique rien, qu'elle est inadmissible et ne répond pas aux faits. Kuenen a cru pouvoir établir cette théorie par son grand dilemme primitif : ou la prophétie est surnaturelle ou elle est naturelle.

Nous avons montré que la première partie du dilemme, que Kuenen prétend exclure, subsiste tout entière, pourvu qu'on adopte une notion exacte de la prophétie. Nous voyons que la seconde ne résiste pas à un examen sérieux. C'est donc la théorie supra-naturaliste qui seule répond aux faits. Complétons cette démonstration en étudiant le rôle des prophètes comme précurseurs du Christianisme.

Abbé DE BROGLIE.

(*A suivre*).

# CHRONIQUE

**I. Science des religions.** — Quelle est la situation respective, à l'heure présente, des principales confessions qui se partagent l'humanité ? Dans le *Forum* (Mars 1894) M. H. K. Carroll étudie la question en Amérique, en se basant sur les données du recensement statistique des religions qu'il a lui même effectué pour le compte du gouvernement américain.

Tout d'abord, l'auteur constate l'énorme quantité de dénominations diverses qui semblent diviser à l'infini les principales confessions religieuses. Les États-Unis ne comprennent pas moins de cent quarante-quatre sectes différentes. Et cependant, la liste est loin d'être complète, car le mahométisme n'est pas représenté en Amérique. D'autre part, telle confession qui prospérait il y a une dizaine d'années, comme celle des Sandémaniens, a perdu beaucoup de son importance. Les Shakers ont vu disparaître 25 0/0 de leur effectif, et sur les huit sociétés communistes, il en est six qui ne comptent pas plus de 120 membres chacune.

On peut donc écarter de la liste les confessions qui ne groupent autour d'elles qu'un nombre de fidèles inférieur à 10.000. Qu'est-ce que 10.000 croyants, perdus dans la masse de la population américaine ? Or, ces confessions sont au nombre de 76, c'est-à-dire beaucoup plus de la moitié de la liste totale. Chacune de ces confessions ne compte en moyenne que 2 400 fidèles, et leurs adhérents réunis ne dépassent pas 179 000, ce qui constitue une quantité absolument négligeable.

Une scission plus regrettable dans ce genre est probablement celle des Mennonites. Ceux-là sont dignes de toute compassion. Depuis deux siècles, ils ont émigré en Amérique, au XVII^e siècle, ils

fuyaient la persécution de l'Allemagne ; au XIXe, celle de la Russie. On n'en compte guère aujourd'hui plus de 42.000, et pourtant ils se subdivisent encore en douze sectes différentes

Le recensement, dit M. Carroll, nous a permis d'établir la proportion des éléments non évangéliques du protestantisme, comparés aux éléments évangéliques. Les premiers comptent 828 groupements ou églises et 133 000 membres, en chiffres ronds ; les évangélistes, par contre ont 152.000 groupements et 13.870.000 membres Il y a cent ans environ, les dénominations principales du christianisme aux États-Unis étaient les suivantes : baptistes, catholiques, congrégationistes, amis, épiscopaux, luthériens, méthodistes, presbytériens et réformés. Ces positions relatives se sont modifiées. Le groupe catholique est aujourd'hui numériquement en tête puis viennent les méthodistes les baptistes, les presbytériens, les luthériens, les épiscopaux et les congrégationistes, qui ne comptent pas moins de sept branches. Les plus considérables exemples d'accroissement sont ceux des catholiques, des baptistes, des méthodistes et des luthériens, le premier et le dernier de ces groupes s'étant surtout augmentés par l'immigration ; l'accroissement des confessions presbytérienne, épiscopale et congrégationiste, a été considérable, mais plus gradué.

M Carroll prévoit, pour un avenir prochain, la fin des divisions qui séparent les différentes sectes protestantes, et leur fusion définitive.

--- Prenant prétexte des superstitions encore régnantes relatives au vendredi, le nombre 13, etc., M. Lefebvre publie dans la *Revue des Revues* (n° 1 août 1894) un article où il prétend démontre que nous sommes aussi superstitieux que les païens.

« La France, dit-il se targue volontiers de civilisation raffinée et revendique hautement le premier rang parmi les nations qui ont le plus irrémédiablement rompu avec les préjugés et les superstitions du passé. Il y a là une exagération évidente et pour peu qu'on veuille se donner la peine d'y réfléchir, on s'apercevra que jamais prêtre grec ou augure romain, étudiant les entrailles du bœuf égorgé ou le gésier des poulets sacrés, n'a été plus loin dans la voie de l'absurde que nombre de Français de France, parfaitement vivants en cet an de grâce 1894. » M. Lefebvre

aurait dû ajouter que l'Église combat ces superstitions, et il n'en douterait pas s'il avait jamais jeté les yeux sur un de nos catéchismes les plus élémentaires.

-- Le R J. H. Borrows, vient de publier un ouvrage en deux volumes, d'environ 1600 pages chacun, intitulé *The World's Parliament of Religions* et illustré de 250 magnifiques gravures. Cet ouvrage est divisé en cinq parties. La première est consacrée à un exposé historique du congrès; la seconde contient une introduction aux rapports qui furent lus ou envoyés; la troisième très considérable, reproduit ces rapports; la quatrième donne un compte rendu des séances; la cinquième enfin apprécie l'esprit qui a animé le congrès et l'influence qu'il faut lui attribuer.

— Sous le titre : *The World's congress of religions*, la Société *Arena* de Boston a édité, dans un volume in-16, pour le grand public, les principaux discours prononcés au Congrès, avec introduction Ce volume n'est pas un simple abrégé du précédent, et parfois les deux textes d'un même discours se complètent mutuellement, les deux abréviateurs n'ayant pas suivi la même règle de condensation.

— *Les Études* du mois de septembre publient un article du P. Portalié, sur le Congrès des Religions à Chicago, que devront lire tous ceux qui s'intéressent à la question.

« Les épreuves de ces pages, dit l'auteur, nous étaient déjà remises, quand a paru dans la *Revue des Deux Mondes* un long article de M. Bonet-Maury sur le *Congrès religieux de Chicago et la religion des Églises*. Admirateur enthousiaste « des fraternelles agapes de Chicago » (p. 825) auxquelles il a pris part, le délégué du protestantisme français développe une thèse chère aux nombreux libéraux du Parlement, la réunion des divers cultes dans un sentiment de philantropie, et, pour y parvenir, l'amoindrissement des religions jusqu'à un minimum miscroscopique, finement appelé par Mgr Keane le *protoplasme de l'idée religieuse*. « Le Congrès de Chicago, dit M. Bonet-Maury, a réalisé l'accord des confessions chrétiennes sur la *plate-forme* de la charité et de la lutte contre les misères sociales sur la base de la prière et du chant spirituel. *Est il possible d'aller plus loin et d'atteindre l'unité doctrinale et sacramentelle? Et puis même,*

*est ce désirable?* » C'est précisément pour combattre ces idées, déjà énoncées dans d'autres travaux du même écrivain que nous avons écrit cette étude sur le Congrès. Le panégyrique du Parlement, dans la *Revue des Deux Mondes*, loin d'affaiblir nos conclusions, en démontre à la fois la justesse et l'opportunité. Du reste, aucun argument nouveau n'exigeant de réfutation directe, nous nous bornerons à rectifier une fausse interprétation de l'attitude des catholiques, et à constater le désarroi intellectuel que le protestantisme n'essaye même plus de dissimuler. » Et plus loin : « Si les droits imprescriptibles de la vérité nous défendent de partager certains enthousiasmes, et nous inspirent un sévère jugement sur une assemblée qui, en dépit des programmes, a trop sacrifié aux rêveries d'un sentimentalisme sans convictions, on conviendra, nous l'espérons, que nous rendons loyalement justice aux efforts de tous ceux qui ont essayé, quoique sans succès, d'y assurer le triomphe de l'idée religieuse. Du reste, est-il nécessaire de le dire, nos critiques portent, non sur les intentions ou les personnes, mais sur les doctrines. »

« Il serait puéril de dissimuler, continue le P. Portalié, la surprise mêlée d'effroi qu'éprouvèrent nombre de catholiques en apprenant la présence de nos coreligionnaires à cette assemblée. Les esprits les plus largement ouverts aux idées nouvelles proclament, eux aussi, avec le vicomte de Meaux, que, même après l'événement, les prudents « ne sentiront pas toutes leurs appréhensions s'évanouir ». D'autre part, quel esprit sérieux doutera que de graves raisons n'aient motivé une décision prise par des prélats aussi illustres que le cardinal Gibbons, Mgr Keane, Mgr Feehan, bien plus, délibérée et approuvée dans la réunion annuelle des archevêques des États-Unis ?

Ces raisons, il ne nous appartient pas de les rechercher. Toutefois on aurait tort d'en conclure à une approbation générale du système, et d'applaudir d'avance à l'importation en Europe d'un article exclusivement américain, si même il peut survivre au premier essai. »

Voici, d'après les *Études*, la composition du Congrès, elle a son importance :

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Catholiques romains | 16 | Japon | | 8 |
| Protestants | 100 | Indo-Chine et Ceylan | | 4 |
| Grecs et Arméniens non-unis | 5 | Hindoustan | Brahmanisme | 6 |
| Judaïsme | 12 | | Brahmo Somaj | 4 |
| Islamisme | 2 | | Parsisme | 2 |
| Religions de la Chine | 6 | | | |

au total, 165 membres

Les protestants se subdivisent ainsi (M. Bonet-Mary, *Revue de l'Histoire des religions* déc. 1893, p. 335) :

| | |
|---|---|
| Presbytériens | 28 |
| Méthodistes | 25 |
| Baptistes | 17 |
| Unitaires | 9 |
| Épiscopaux | 8 |
| Luthériens | 3 |
| Quakers, Universalistes, Swedenborgiens, etc. | 10 |

« De ces chiffres ressort la prédominance excessive de l'élément protestant : ne sera-ce pas un malheur? Les religions purement fétichistes ne sont pas représentées : on les a considérées comme mortes en droit, sinon de fait. Quant aux autres religions païennes, on est frappé du petit nombre relatif de délégués et encore, parmi eux, la plupart sont-ils plutôt des novateurs fortement atteints par le rationalisme occidental. Les Brahmines, par exemples, seront rejetés à l'arrière-plan par les partisans du Brahmo Somaj. Bouddhistes chinois et japonais tous sont éclipsés par le remuant théosophe M. Dharmapala, qui dès le premier jour, débutait ainsi au Congrès : « Je vous porte les vœux de 475 millions de bouddhistes. » La plaisanterie est un peu forte, même à Chicago. Tout le monde sait ce qu'il faut penser de ces chiffres fabuleux des bouddhistes. Mais on sait moins peut être que M. Dharmapala, enrôlé dans le néo-bouddhisme du colonel Olkott, — création de ces dernières années, — représente les anciens bouddhistes, à peu près comme M. Hyacinthe Loyson représente les catholiques. »

Hâtons nous d'ajouter que les catholiques ont bien tenu les places

d'honneur qu'on leur avait assigné : « Aussi est-ce une consolation pour le lecteur, de trouver enfin le programme catholique exposé sans déguisement par Mgr Keane, dans un des derniers et des meilleurs discours du Congrès. Pour lui, l'unité religieuse ne doit pas être cherchée par voie d'élimination, mais par synthèse. Il ne s'agit pas de mettre de côté les éléments controversés, si beaux, si vrais soient-ils, pour tout réduire à la forme primitive, au *protolasme* de l'organisme religieux. Or, point de vraie religion en dehors de ces trois dogmes essentiels : un Dieu personnel, le panthéisme sous toutes ses formes n'étant ni une religion ni une philosophie, mais un tissu de contradictions ; — Jésus-Christ, Dieu et homme, centre de la religion et pierre fondamentale de l'édifice ; — l'Église catholique fondée par le Sauveur comme l'unique bercail de l'unique pasteur. Puis, rejetant le plan du Rev. Schaff, comme il a repoussé celui du chanoine Fremantle, sans les désigner, il insiste sur la mission divine de l'Église, n'accordant, comme Léon XIII, que des modifications accidentelles dans son élément extérieur et humain : « L'Église de Jésus Christ n'est pas une simple agrégation, une coopération ou confédération de différentes sociétés ; elle est un organisme unique, elle est le corps de Jésus-Christ, le seul moyen pour nous d'être greffés sur lui, et de vivre de sa vie. »

— Dans le numéro d'octobre 1894, le *Bulletin de l'Institut catholique de Paris*, publie sur le Parlement des Religions qui s'est tenu à Chicago et qui a vivement frappé l'opinion des deux côtés de l'Atlantique, le rapport paru d'abord dans l'*Annuaire de la Famille Catholique*, par Mgr J. Keane, le très éminent Recteur de l'Université Catholique de Washington.

En voici les principaux passages :

Dans la série des Congrès organisés pour l'Exposition, le côté religieux de la vie devait, naturellement, tenir une place d'honneur. On fit des préparatifs pour la tenue de plusieurs congrès religieux sous le patronage des principales confessions chrétiennes. Entre tous devait briller notre second congrès catholique. Mais alors une idée se présenta d'elle-même. Puisqu'un trait distinctif de la mission de l'Amérique est, par la destruction des

barrières et des hostilités qui séparent les races, le retour à l'unité des enfants de Dieu longtemps divisés, pourquoi quelque chose d'analogue ne pourrait il pas se faire en ce qui concerne les divisions et les hostilités religieuses ? pourquoi les Congrès religieux n'aboutiraient-ils pas à un Congrès International des Religions, où tous viendraient s'unir dans une tolérance et une charité mutuelles, où toutes les formes de religion se dresseraient ensemble contre toutes les formes d'irréligion ?

Le projet était hardi, mais il sembl it mériter l'essai : l'essai fut résolu La direction générale de l'entreprise devait appartenir à l'honorable C. C. Bonney, l'ingénieux, infatiguable et si distingué Président du Congrès auxiliaire international. Mais le travail d'exécution devait revenir spécialement au rév. John Henry Barrows, docteur en théologie, l'éminent pasteur de l'Église presbytérienne à Chicago : l'événement prouva qu'on ne pouvait faire un meilleur choix pour remplir le poste et assurer les responsabilités d'organisateur et de Président du Parlement des Religions.

Dès le début, on rechercha l'avis et la coopération de l'église catholique. Le Très Révérend Archevêque de Chicago fut choisi pour premier vice-président. S. E. le cardinal Gibbons fut désigné pour être l'un des principaux membres du Comité consultatif. Les organisateurs reconnaissaient, disaient-ils, l'Église catholique comme l'Église de tous les siècles, et ils désiraient qu'elle eût dans cette grande réunion une place et un rôle à la hauteur de sa dignité. Il ne devrait pas y avoir de controverse dans le Congrès ; pas le moindre semblant de discussion n'y serait toléré ; chaque forme de religion était appelée à montrer clairement et sans compromis ce qu'elle avait à offrir pour l'instruction de l'homme, pour le développement et l'amélioration de sa vie, pour son bonheur temporel et éternel ; mais chacune devait se renfermer avec la plus stricte attention dans son propre domaine et laisser les autres parler pour elles-mêmes Ainsi nulle atteinte ne serait portée à la charité, et toute vérité brillerait librement selon son degré de splendeur. Dans ces circonstances, la commission espérait que l'Église catholique voudrait bien donner son adhésion.

Cette invitation fut transmise aux archevêques des États-Unis dans l'assemblée annuelle qui se tint à New-York au mois d'octobre 1892. Après avoir soigneusement étudié la question, les archevêques décidèrent que l'Église accepterait, et me chargèrent d'organiser la représentation des catholiques.

Dans toutes les délibérations qui suivirent, les organisateurs du Congrès exprimèrent d'une voix unanime non seulement le désir de recevoir les conseils de l'Église, mais aussi l'intention de se laisser guider par ses avis. Ils demandèrent notre opinion sur le choix des sujets à traiter et introduisirent dans leur programme toutes les modifications que nous leur suggérâmes. Afin de laisser le temps d'étudier la religion sous tous ses aspects et dans toutes ses relations avec la vie humaine, il fut décidé que le Congrès durerait dix-sept jours, chaque journée devant être consacrée à un sujet général. La commission demanda qu'on entendît chaque jour au moins un délégué catholique, de sorte que la situation de l'Église catholique en face de tous les grands problèmes religieux pût être mise en pleine lumière. On décida, en outre, qu'il se tiendrait, parallèlement au Congrès régulier, une série de « Conférences » où chaque religion aurait un jour à elle pour exposer l'enchaînement de ses doctrines et de son histoire ; et l'on convint que l'Eglise catholique occuperait le premier rang dans la série. On demanda au cardinal Gibbons d'ouvrir le Congrès par une prière et une allocution ; à Mgr Feehan fut confié le premier discours de bienvenue après les discours officiels ; la première réponse devait être celle de Mgr Redwood, archevêque de la Nouvelle Zélande. Tout cela je le rappelle, non par orgueil, mais pour reconnaître les témoignages incessants de courtoisie et de considération qui rendirent mes rapports avec les autorités du Congrès un des évènements les plus agréables de ma vie, et pour attester aussi cette respectueuse déférence qui permit à la vieille Église du Christ de paraître dans cette remarquable assemblée sans rien sacrifier de sa dignité ni de ses droits divins.

Le lundi 11 septembre eut lieu l'ouverture du Congrès. Quatre mille personnes remplissaient la salle de Colomb pour y assister et quatre mille autres se pressaient, à même fin, dans la salle de Washington : afin de satisfaire tout le monde, il fallut, autant

que possible, exécuter le programme en entier dans chacune des deux salles. Au milieu d'interminables applaudissements de bienvenue, les représentants des principales religions du monde descendirent processionnellement l'allée centrale et vinrent occuper la spacieuse estrade. C'était un merveilleux spectacle que ce groupement de toutes les races et de toutes les langues, cette variété de costumes nationaux et d'ornements religieux, avec le familier manteau de pourpre et la douce figure de notre cher cardinal pour centre du tableau. Un silence de sanctuaire s'étendit sur l'immense foule, lorsque, à la demande du président, Son Eminence s'avança pour prononcer la prière d'ouverture. D'une voix faible, mais distinctement entendue partout, le prélat commença la récitation de l'oraison dominicale, à laquelle tous s'unirent. Cette prière bénie, reconnue durant le Congrès comme la « prière universelle », fut la seule formule dont on fit usage pour ouvrir les sessions ; elle était précédée, le matin, d'un instant de silence et de recueillement.

M. Keane fait ensuite le compte rendu des séances. Il termine ainsi :

Ainsi, durant dix sept jours l'Église s'est tenue debout au mi- de cette singulière assemblée. comme saint Paul au milieu de ceux qui le questionnaient dans l'Aréopage ; et l'on peut douter que depuis les temps apostoliques elle ait eu pour entendre sa voix un tel rassemblement des enfants dispersés de Dieu. On l'écouta toujours avec un respect, souvent avec un enthousiasme et des applaudissements qui formaient un consolant contraste avec la soupçonneuse et sectaire rancune qui a si tristement rempli l'histoire de la Religion dans les siècles passés.

Ce n'est pas tout. Dès le commencement, on reconnut qu'outre les réunions dans les grandes salles, il fallait faciliter les enquêtes personnelles en réservant de plus petites salles aux comités qui le désireraient. On trouva aussitôt un local pour l'Église catholique et un comité fut chargé d'en tirer parti. Tous les jours, de matin au soir, un grand nombre de prêtres zélés furent occupés à répondre à ceux qui venaient les interroger individuellement ou par groupes. Un comité de dames et de messieurs se tenait là toute la journée, accueillant les visiteurs et distribuant des publi-

cations catholiques. Dans ce but, nous nous mîmes en rapport avec toutes les Sociétés d'enseignement ou de publications catholiques, avec les éditeurs et les auteurs catholiques, autant du moins qu'il fut possible de le faire en un si court délai. On nous a répondu par de nombreux envois de livres, pour lesquels nous tenons à exprimer notre reconnaissance. Pour satisfaire à des demandes toujours croissantes, il fallut contracter des dettes considérables, et nous devons remercier de tout cœur les généreux amis qui en couvrirent les frais lors de la fermeture du Congrès. On peut se faire une idée du bien accompli dans cette salle par le fait que 18.230 excellents livres, brochures et traités catholiques furent distribués pendant le Congrès à des personnes désireuses de s'instruire.

Mais il y a plus : afin de donner pleine et entière satisfaction aux objections posées, on estima nécessaire de créer une conférence ou une réunion publique tous les jours à quatre heures de l'après-midi. A cette heure la salle se remplissait de centaines d'auditeurs attentifs. Les sujets étaient suggérés d'abord par les questions traitées au Parlement, puis par des demandes écrites, jetées dans une « boîte aux questions », ou même par des questions posées à l'improviste et résolues de même. De cette manière, de longues explications furent données sur presque tous les points relatifs à l'enseignement, à l'histoire et à la conduite de l'Église, qui font l'objet de la controverse moderne ou qui embarrassent ceux qui sont en dehors de l'Église.

C'est ainsi que les membres du Parlement durent consacrer tout leur temps à un travail très absorbant sans doute, mais qui est celui que notre mère l'Église attend de ses enfants et de ses ministres : un travail capable de donner la lumière à ceux qui errent dans les ténèbres ou dans le doute, de dissiper les malentendus qui égarent les intelligences, de renverser la barrière des préjugés, d'éteindre le feu des haines religieuses et de répandre au loin cet esprit de charité qui seul guidera les âmes dans le chemin du vrai.

Quel sera le résultat ? Qui peut le dire, si ce n'est le Dieu de bonté, celui qui seul « donne l'accroissement » ? D'aimables critiques, qui ne trouvent rien de bien ailleurs que dans les règle-

stéréotypées de l'action ancienne, n'attendront sans doute que du mal de cette nouvelle initiative. Ils croiront que l'Église s'est avilie pour avoir paru au milieu, non seulement de ses infidèles, mais aussi des païens. Quant au Maître bien aimé qui a dit que son Église devait produire au grand jour « les trésors *nouveaux* aussi bien que les anciens », et qui l'a faite, suivant l'expression de saint Paul, la débitrice de tous ceux qui errent loin d'elle et cherchent sans guide la vérité, il ne manquera pas d'en juger tout autrement C est pour lui seul que l'œuvre a été entreprise et menée à terme. Puisse tout ce qui résultera concourir à son honneur et à sa gloire ! »

**II. Religion d'Israël.** — Le manuel de Mgr Lamy, *Introductio in Sacram Scripturam*, (*Malines, Dessain*,) est parvenu rapidement à sa cinquième édition. Ecrit avec méthode et clarté, il traite brièvement toutes les questions aujourd'hui agitées sur l'Écriture sainte : l'inspiration, le canon, les textes originaux hébreu et grec, les versions latines, grecques, orientales, les versions modernes, les règles d'interprétation des livres saints, rien n'est omis. L'archéologie et la géographie bibliques, ce qui concerne chaque livre en particulier : son contenu, son auteur, sa valeur, l'origine du Pentateuque et des Évangiles sont spécialement traités. On trouve dans tout l'ouvrage une science sûre d'elle-même, nette, précise, sobre de mots, nourrie par un long enseignement et à qui rien n'est inconnu des progrès modernes dans cette branche importante du savoir humain.

— *Le Livre de Job allégoriquement expliqué* par M. Prosper Le Blanc d'Ambonne, précédé d'une introduction par le vicomte François de Salignac Fénelon (Nantes, Grimaud), a pour but de nous révéler le sens caché des divines Écritures.

Le présent volume renferme l'explication de Job et de Joël. Dans sa préface, l'auteur donne la clef de sa méthode et un aperçu sur le livre de Job. Vient ensuite le texte sacré. En regard du latin se trouve l'explication symbolique, rédigée de manière à former un récit suivi. La traduction littérale et son commentaire se trouvent au bas des pages. Il est à craindre que la tournure

positive des esprits de notre siècle ne fasse pas à cette ouvrage l'accueil qu'il mérite.

— Nous avons déjà recommandé à nos lecteurs *La sainte Bible*, avec commentaire, d'après Dom Calmet, les Saints Pères et les exégètes modernes, par l'abbé Petit, membre de plusieurs sociétés savantes, (Arras, Sueur-Charvuey) — L'auteur s'est inspiré de Dom Calmet. Il a mis à contribution les découvertes de l'archéologie moderne pour compléter et au besoin modifier les opinions du savant abbé de Senones. Il établit, dans une introduction générale, l'inspiration des divines Écritures et l'autorité de la Vulgate. Une introduction particulière précède chaque Livre et donne sur son contenu un aperçu intéressant. Celle qui est mise en tête des Psaumes a été l'objet d'un soin spécial. Le côté prophétique et figuratif du Psautier y est longuement exposé d'après la doctrine de la Bible elle-même et des Saints Pères.

M. Petit donne en tête de chaque page le texte de la Vulgate avec une traduction française. Les notes commentent le texte. Chaque mot ou groupe de mots est pris à part. Des explications littérales, historiques et théologiques propres à donner l'intelligence des paroles divines, sont fournies avec toute l'étendue nécessaire. Le sens spirituel aurait ralenti l'exposition littérale et nui à l'unité du commentaire. Il a été renvoyé à la fin du chapitre et au besoin à la fin du livre.

L'auteur a cependant suivi une marche différente dans le volume consacré aux Psaumes. L'argument, qui est en tête, résume le sens littéral et le sens spirituel. Ils sont développés simultanément dans les notes explicatives.

— La Concordance des Septante, préparée par les Drs Edwin Hatch et (1) Henry Redpath, avance rapidement. Les spécialistes ont admiré ce travail et constaté la supériorité sur ses devanciers, même sur celui de Trommius. On aura une idée de ce

(1) *A Concordance to the Septuagint and the other greek Versions of the Old Testament (including the apocryphal Books)* by the late Edwin Hatch, D. D. and Henry Redpath assisted by others Scholars — Part II, T- Επαινος — gr. in 4°, 233-504 pages — Part III, Επαιρειν Ιωβηλ, 505-696 pages. — Oxford, *at the Clarendon Press*, 1893. — Chaque partie, 25 fr.

prodigieux travail de patience en faisant remarque que 38 mots hébreux ont été traduits par γιγνεσθαι et 60 autres mots hébreux ont exprimé des significations complexes de γιγνεσθαι, lequel enfin a été employé près de 2 300 fois dans la Bible grecque ; ειπεῖν l'a été plus de 4,000 fois. Les citations d Aquila, de Symmaque et de Théodotien sont beaucoup plus nombreuses que dans Trommius ; car les auteurs avaient à leur disposition pour les Hexaples d'Origène la compilation de Field, plus complète que toutes les précédentes. Enfin les variantes des principaux manuscrits sont relatées. Ces quelques indications suffisent pour indiquer la quantité énorme de travail qu'a nécessitée cette œuvre gigantesque.

— Les théologiens protestants reconnaissent l'inspiration des Livres saints, mais ils sont très embarrassés quand il s'agi d'en expliquer la nature, et le travail du Dr W Sanday sur l'*inspiration, son histoire primitive et son origine* (1) envisage la question sous toutes ses faces, dans un esprit tout à la fois conservateur et scientifique. L'auteur voudrait concilier le point de vue traditionnel avec ce qu'il croit être les exigences légitimes de la critique. Il nous est impossible d'accepter ses conclusions. Voici les principales :

1° Les traditions juives sur les auteurs des Livres saints, à moins qu'elles ne soient confirmées par l'évidence interne, ne sont que des conjectures dénuées de base historique.

2° La plupart des livres bibliques sont des compilations ; les livres historiques sont la réunion d'annales ou de récits, plus ou moins anciens ; les livres prophétiques, tels que nous les possédons maintenant, sont aussi l'œuvre d'écrivains multiples Quant aux Psaumes et aux Proverbes, c'est une réunion de collections diverses.

3° Le Pentateuque contient des parties qui, dans leur forme actuelle, ne sont pas plus anciennes que la Captivité ; le Deutéronome n'a pas été composé longtemps avant sa découverte, en 621.

(1) *Inspiration.* — Eight Lectures on the early history and origin of the doctrine of Biblical Inspiration, being the Bampton Lectures for 1893 by W. Sanday, D. D ; in 8° de xxiv,464 pages. — London, *Longmans*, 1893, 20 fr.

Cependant, en adhérant à ces conclusions, le Dr Sanday croit que les critiques rationalistes se laissent souvent guider par des préjugés ou des principes qui n'ont rien de scientifique. Il en relève les exagérations.

M. Sanday est persuadé que la critique sera dans l'avenir plus conservatrice qu'elle ne l'a été jusqu'à présent. Il constate qu'en ce qui concerne le Nouveau Testament, les exagérations de l'école du Tubingue sont rejetées par tous.

Le Dr W. Sanday étudie ensuite les deux questions suivantes : Quelle est la base, la raison d'être de l'autorité des Livres saints? Comment l'idée de cette autorité est-elle née, a-t elle grandi et s'est elle établie dans la conscience chrétienne ?

Pour les résoudre l'auteur procède par synthèse, puis par analyse. Il étudie la notion de l'inspiration à un moment où elle est formée, détermine les caractéristiques des Livres reconnus inspirés, puis, revenant en arrière, il recherche comment cette notion s'est formée. C'est au commencement du ve siècle après J.-C. que se place d'abord le Dr Sanday. En l'an 400, le canon du Nouveau Testament était fixé, tel que nous le possédons actuellement ; mais déjà, vers l'an 200 nous pouvons discerner un solide noyau de livres, reconnus comme canoniques par toutes les églises.

— Le R. P. Henri Barns, O. P. a publié dans la *Revue biblique* (juillet 1893, un article sur la révélation du nom divin tetragrammaton. Il regarde comme établie la lecture *Jahweh*, et il émet le vœu que cette lecture soit adoptée par les écrivains français catholiques sous la forme *Javé*, laquelle en exprime bien la prononciation. La lecture usuelle *Jéhova* est manifestement fautive : « il ne s'agit pas (dans la conservation de cette lecture) d'une tradition ancienne, ni d'une altération purement phonétique, mais d'une méprise d'une erreur qui altère le nom divinement révélé, qui change sa physionomie et ce qui est plus grave, qui voile sa signification. » Le nom *Javé* est essentiellement un nom propre incommunicable, tandis que *El* est un nom appellatif, désignant tout être en qui est censée résider la nature divine.

S'occupant ensuite du côté historique de la question, le Révérend Père montre que le nom de Javé n'était pas inconnu aux

peuples voisins d'Israël, puisqu'on le trouve, entre autres, dans des noms propres assyriens. Mais ces peuples voisins ont pu recevoir ce nom des Hébreux. Ce nom fut-il connu aux Hébreux eux mêmes avant la révélation qui en fut faite à Moïse? Il est certain que ce nom entrait comme élément dans la composition des noms propres Jokébed et Moriah, lesquels se rapportent à des époques antérieures à Moïse. De plus, le nom de Javé apparait fréquemment dans les narrations de la Genèse et même dans les entretiens de Dieu avec les patriarches. Expliquer tout cela par une *prolepse*, introduite dans le texte par Moïse, semble bien invraisemblable. Le Père Parns incline pourtant vers cette solution. D'un autre côté il avoue que Moïse aurait eu bien de la peine à se faire accepter comme l'envoyé d'un Dieu dont le peuple n'aurait jamais entendu le nom. Il trouve aussi fort peu probable l'explication qui ne voit dans la révélation de l'Exode qu'une manifestation de la signification pleine d'un nom sous lequel Dieu était connu auparavant. C'est pourquoi il assimile la révélation du nom divin à l'imposition du nom d'Abraham au patriarche qui s'appelait d'abord Abram. Le nom divin aurait, pense-t il, subi une transformation dans la révélation de l'Exode.

— *Le déluge devant la critique historique*, par R. de Girard, est un résumé des opinions sur ce sujet.

Trois écoles sont en présence. La première est l'*école universaliste*, pour qui tous les hommes eurent connaissance du déluge. » La seconde « l'*école mixte*, » qu'on peut appeler plutôt *mitoyenne*, « est déjà plus critique » : elle sépare les « traditions vraiment diluviennes » d'avec les « traditions pseudo-diluviennes » ; puis, dans le premier groupe, elle distingue les traditions *aborigènes* des traditions *importées* et elle ne fait état que de celles-là. En somme, « elle retrouve le souvenir réellement diluvien dans toutes les races, sauf la noire ». » La troisième école, « l'*école non-universaliste* », est, « dans son ensemble, la plus consciencieuse et la plus scientifique ». Elle opère, elle aussi, le double triage indiqué plus haut et arrive ainsi à « ne reconnaître pour réellement diluviennes que la tradition *aborigène* de l'Asie antérieure et quelques traditions *importées* ».

Si on voit de quelle côté penche M. De Girard il ne l'affirme

pas, il a interrogé tous ses devanciers, et il enregistre fidèlement leurs avis, sauf à les discuter ensuite.

— *De oneribus biblicis contra gentes*, (Lille, imprimerie Taffin-Lefort) est le titre d'un travail remarquable de M. Rohart, professeur aux Facultés catholiques de Lille.

Prises dans leur ensemble, les prophéties visent un triple but : elles annoncent le Messie, les malheurs et les triomphes du peuple de Dieu et enfin les châtiments qui fondront, à l'heure marquée, sur les nations qui ont combattu Israël et Juda. Ce sont ces malédictions portées contre les Assyriens, les Égyptiens et les autres ennemis du peuple de Dieu qui ont eu, elles aussi, leur accomplissement que l'absence de documents n'avait pas permis jusqu à ces derniers temps de contrôler. Or, la science a tiré des cendres sous lesquelles ils reposaient depuis trois mille ans les monuments de l'histoire de la Chaldée et de l'Assyrie. Les souverains de ces puissants empires, qui avaient rempli la terre du bruit de leurs querelles et du fracas de leurs conquêtes, se sont, en quelque sorte, levés de leurs tombes séculaires pour attester à la face du monde l'éclatante réalisation des menaces prophétiques. C'est à l'étude de ces témoignages que M. Rohart a appliqué les ressources de sa science. Son livre divisé en cinq chapitres embrasse la série des *onera* lancés par les prophètes contre l'Égypte, Ninive, Babylone, Tyr et la Phénicie.

— A la séance du 2 mars dernier, à l'Académie des Inscriptions et Belles lettres, M Oppert a lu un mémoire ayant pour objet de fixer la date exacte de la destruction du premier temple de Jérusalem Jérémie dit que le roi de Babylone, Eriel Merodack fit sortir de prison le roi juif Jéchonias dans la 37ᵉ année de sa captivité, le 25ᵉ jour du 12ᵉ mois de son règne, et le livre des rois dit que ce fut le 27 du mois. Des textes de cette époque permettent à M. Oppert de calculer les néoménies et de fixer la date de la délivrance de Jéchonias au dimanche 29 février ou au mardi 2 mars de l'an 561. D'après cette donnée, la destruction du temple dut avoir lieu le 28 juillet de l'an 987 avant J.-C.

— Comme le titre l'indique : *Jérusalem et les sanctuaires de la Judée*, par Augustin Albouy, c'est à Jérusalem surtout qu'est consacré ce volume, illustré de belles gravures. Après une his-

toire sommaire de Jérusalem, M. Albouy parcourt la ville sur les traces de Notre-Seigneur et tous les sanctuaires qui rappellent les derniers jours de la vie de Jésus. Il décrit ensuite tout ce que Jérusalem possède de remarquable, le Temple et le palais de Salomon, la Mosquée d'Omar, les piscines et fontaines, les cimetières, grottes et cavernes, les lieux qui rappellent les souvenirs de la sainte Vierge, des Apôtres, de saint Etienne, de saint Jean-Baptiste ; il nous dit quelques mots sur les musulmans et les schismatiques et termine par le récit d'un voyage à la mer Morte et à Bethléem. Ce n'est pas une œuvre de discussion scientifique ; l'auteur décrit ce qu'il a vu, rattachant tous les monuments aux faits qu'ils rappellent, répétant les légendes consacrées et s'attachant surtout à nous faire bien voir les lieux, tels qu'ils sont aujourd'hui.

— *Les Juifs russes*, par Leo Errera, professeur à l'Université de Bruxelles, avec une lettre-préface de Th Mommsen (Bruxelles, C. Muquardt,) constitue une intéressante étude sur la question juive qui passionne à juste titre tous les autres États de l'Europe, mais qui soulève en Russie un problème plus complexe, en raison du grand nombre de Juifs qui l'habitent. En effet, les provinces occidentales et méridionales de la Russie sont peuplées de Juifs. La brochure dont nous parlons fait l'historique de l'établissement des Juifs en Russie, des lois portées pour régler leur situation ; elle expose les accusations faites en Russie contre les Juifs et examine les solutions diverses qu'on veut donner à la question juive. Ce plaidoyer est écrit avec un talent et avec une verve séduisante qui peut faire illusion sur le fonds de la question. Il est difficile de contrôler l'exactitude des renseignements fournis par l'auteur, mais il est clair que le tableau qu'il fait est pénible. Les Juifs ne sont pas les seuls à plaindre de l'empire et les malheureux Polonais et Ruthènes méritent d'être rappelés, à bien plus de titres, à l'attention publique.

— Dans son travail : *la Question biblique et l'exégèse large*(1) M. le chanoine Magnier a cherché a prouver que les doctrines de

(1) *La Question biblique et l'exégèse large. — Critique de l'anglicanisme rationaliste sur l'inspiration*, par M. le chanoine Magnier ; in-8 de 125 pages. Saint-Amand, imprimerie Saint-Joseph, 1893.

l'école large sur l'inspiration lui venaient directement de l'anglicanisme rationaliste. Sur le fond de la question voici sa pensée : « L'inspiration n'empêche pas, à la rigueur, que les mots de nos Saints Livres ne soient plus ou moins obscurs, ambigus vagues, sujets à fausse interprétation. Allons encore plus loin. Il peut se faire que, dans les mots de l'Écriture, le sens qui est le vrai et voulu de Dieu ne soit pas celui qui, eu égard à la force propre des termes, est le plus obvie et le plus naturel. Ces inconvénients, en effet, se rencontrent assez souvent dans le langage ordinaire, et Dieu a voulu nous parler la langue des hommes. Il avait une raison spéciale de ne point faire à ses livres une situation privilégiée en ce point, puisqu'il les confiait à un magistère infaillible et qu'il voulait rendre nécessaire la docilité de tous les fidèles envers l'autorité doctinale. Jamais, cependant il ne faudra attribuer à l'Ecriture une locution tellement impropre, que celui qui se refuse à déchiffrer des énigmes soit obligé d'avouer ingénument qu'un tel sens ne peut pas entrer dans de tels mots. »

— La brochure du R. P. Delattre : *Un Essai biblique de M. Edmond Picard. (Bruxelles, Société belge de Librairie)* est une réponse aux attaques dont nos Livres Saints sont l'objet dans l'opuscule de M Edmond Picard, intitulé : *Contribution à la révision des origines du christianisme.*

Le Père Delattre répond d'abord aux éloges que M. Picard donne à la nouvelle version française de l'Ancien Testament que M. Ledrain publie en ce moment. Le savant orientaliste montre combien ces éloges sont peu fondés et quelle grossière bévue commet l'admirateur de M. Ledrain en prenant *Eloah* et *Elohim* pour deux noms différents de la divinité, tandis que c'est le même nom mis au singulier, puis au pluriel.

Le Père Delattre ne relève pas tout ce qui serait à critiquer dans le travail de M l'avocat Picard. Il se borne à une des questions les plus saillantes : le prétendu Molochisme des Hébreux. Le savant Jésuite n'a pas de peine à montrer les incohérences, les contradictions et les fausses interprétations que M. Picard a accumulées sur ce sujet.

— *L'Histoire des Juifs de Bayonne*, par Henri Léon, (Paris, Durlacher,) a pour nous cet intérêt qu'elle nous représente les vicissitudes par lesquelles passe ce peuple dans tous les lieux du monde. Ce qui est arrivé à Bayonne s'est renouvelé sur le reste du globe où les fils de Jacob sont dispersés. Les émigrations, les luttes et les persécutions, la ténacité dans les entreprises, l'esprit religieux, les mœurs et les usages, l'éducation, les arts et les métiers : tout cela ne varie pas beaucoup d'un pays à l'autre.

---

# BIBLIOGRAPHIE

---

La Transmission du Folklore. — *Le Folklore dans les Deux-Mondes*, par le Cte H. de Charencey. — Paris, Klincksieck, 1894; un vol. in-8° de 424 pp. (1).

Le Folklore n'est pas ce qu'un vain peuple pense, un musée de contes pour distraire les enfants grands et petits : — contes de *nursery* pour les bébés ; sujets de féeries à paillettes clinquantes, à ballets roses, à reflets électriques, pour les parents. « S'il n'y avait chez Raphaël que ce que vous y voyez », disait certain critique à l'un de ces badauds qui se flattent de tout comprendre sans y rien entendre, « il y a beau temps qu'on n'en parlerait plus. » Le Folklore a groupé autour de lui comme une Académie des Sciences Populaires, dont les travaux sérieux et, pour tout dire, quelquefois ennuyeux, témoignent amplement de son importance. On ne saurait pas plus le négliger dans l'histoire de l'esprit humain que le développement de l'art ou de la politique, si l'on veut connaître l'homme avec sa naïveté première, avec sa spontanéité créatrice ou sa réceptivité d'impression.

Cependant, à prendre d'ensemble les choses — en y comprenant tout ce qui émane directement, *anonymement*, du populaire, — contes, superstitions, légendes religieuses, us et coutumes, — — on s'aperçoit bientôt que le problème dont le Folklore demande la solution, sans peut-être espérer l'obtenir n'est qu'un côté de celui qui préoccupe les ethnographes, le problème de la polygénie ou de la monogénie, étendu de la sphère physiologique au domaine intellectuel de l'humanité. Existe-t-il un centre unique

(1) *Actes de la Société philologique.*

ou plusieurs centres d'apparition, non seulement pour les corps mais pour les manifestations de l'esprit? — Evidemment, la conclusion que chacun adopte, suivant ses informations et son inclination personnelles, n'a point, en matière de Folklore, la haute gravité qu'elle entraînerait dans l'étude de l'anthropologie pure. Mais, d'un domaine à l'autre, les affinités s'entrecroisent, qui expliquent l'intérêt mutuel que l'on se porte et les fréquents emprunts dont on s'autorise pour aider à l'avancement de recherches en apparence toutes dissemblables.

La question s'est posée de nouveau, dans ces derniers temps, à propos d'ouvrages indépendants qui ont pris la difficulté nettement à partie. M. Joseph Bédier, soutenu par M. Brunetière, dans son livre sur *Les Fabliaux* (1), a voulu diminuer le rôle de la transmission pour accentuer d'autant celui de la génération spontanée — M. Tarde, au contraire, l'un des philosophes les plus sagaces et les plus originaux d'aujourd'hui, a plutôt exagéré l'influence des sources étrangères. Mais M. Tarde est d'abord jurisconsulte; et, s'il en appelle comme exemple, dans ses *Transformations du Droit* (2), à la propagation des mythes ou des contes, ce n'est qu'accessoirement, pour fortifier une masse de données recueillies par tout l'univers juridique. D'ailleurs, M. Tarde est l'inventeur d'une théorie de « l'imitation », qu'il prône avec une ardeur intransigeante et paternelle. M. de Charencey, dont le dernier ouvrage intitulé *Le Folklore dans les Deux-Mondes* se cantonne sur le domaine des mythes sans prétendre à l'invention doctrinaire, défend la même thèse avec plus de réserve, mais aussi plus de chance de succès Il traite des légendes cosmogoniques et de quelques autres, comme l'origine souterraine de l'espèce humaine, le Serpent Python, la Sortie du Soleil, la Parthénogénèse divine, les Hommes-Chiens, l'Orphée américain, le Mythe de Psyché, les Nymphes volantes, etc. Mais, a-t il soin de nous prévenir que, « la presque totalité des récits américains étudiés ici ont été recueillis chez les tribus sauvages

(1) *Bibliothèque de l'Ecole des Hautes-Etudes*, 1893. Paris, Bouillon. — F. Brunetière, *Revue des Deux-Mondes*, 1er sept. 1893, « Les Fabliaux du Moyen-Age et l'Origine des Contes. »

(2) Paris, Alcan, 1893.

du Continent occidental. Ce n'est, pour ainsi dire, que par exception que nous nous sommes occupé de ceux des nations civilisées de l'Amérique » (p. 1). Et, conclut-il, vérification achevée dans ce cadre restreint, « c'est incontestablement avec ceux des populations de l'Extrême-Orient, que les contes de l'Amérique du Nord offrent le plus d'analogie » (p. 3).

Il nous semble, autant qu'on ose se prononcer d'une façon générale dans une science aussi incertaine, que, si l'on veut éviter l'excès, il convient de distinguer entre les manifestations nombreuses de l'esprit populaire. Il en est, dans le Folklore, qui peuvent se répandre au loin parce qu'elles saisissent aussitôt l'imagination et ne heurtent point d'intérêt acquis, ne délogent point de congénère en possession d'état : la musique, par exemple, dont les chants clairs, fixes, obsédants, peuvent se superposer infiniment dans l'esprit du chanteur et de l'auditeur sans détruire, immédiatement du moins, les chants qui précèdent. Ainsi, dans l'Amérique du Nord, les airs nouveaux se répandent d'une tribu à l'autre avec une rapidité curieuse (1). Et cette propagande, répétons-le, n'entraîne aucune diminution du patrimoine local, partout où la conquête s'effectue. Probablement à cette heure, dans les faubourgs de Samarcande, au pied du tombeau de Timour, les marmots sartes fredonnent les airs de *Mme Angot* ou de la *Mascotte*, recueillis au vol dans leur mémoire pendant les après-midi où la musique des régiments russes joue sur la grande place des quartiers neufs. Tout au plus les idées musicales de la race ont-elles éprouvé un léger choc ; l'oreille subit tout au plus une éducation nouvelle, à laquelle, du reste, elle ne pouvait se soustraire mieux que les amis de notre vieil opéra comique à l'insolent prestige du Wagnérisme.

Il n'en va plus ainsi, dès qu'il s'agit de coutumes, qui ne s'implantent qu'en expulsant une coutume precédente. Souvent elles réussissent : encore faut-il qu'elles conviennent au milieu, au genre de vie et d'esprit de la population. Or, on sait pour combien les influences extérieures, régionales, entrent dans notre

(1) Alice C. Fletcher, *Century Magazine*, janvier 1894. Voir aussi, sur la musique des Sauvages d'Amérique, John C. Fillmore, *ibid.*, févr. 1894.

civilisation quotidienne. Et, si la coutume nouvelle se trouve arrêtée à la frontière, comme par une douane impitoyable, l'onde de propagande se trouve rompue. Les similitudes que l'on découvrirait au delà auraient une autre origine. Quand M. Frederick Wells Williams, dont le père a écrit un livre classique sur la Chine, nous montre les curieuses ressemblances des corporations chinoises avec celles de notre Moyen-Age,(1) personne n'imagine qu'il y ait eu transmission ou communication des unes aux autres. Elles ont obéi, sous des climats divers, à la loi propre de leur nature. Un trait marquera cette similitude d'instinct, cette identité de sentiment. Une corporation chinoise, ayant à punir un de ses membres, mais craignant d'avoir des démêlés avec la police, le mot d'ordre circula, parmi les adhérents fidèles, que « mordre n'était point assassiner. » Au jour convenu, la corporation se jette sur le coupable, le déchire à belles dents, et, sur le seuil de la maison, des membres de garde ne laissent sortir personne qui n'ait les lèvres sanglantes. — Aux Etats-Unis, les jours où la Loi de Lynch s'éveille, on a vu des gens, revolver au poing, pousser la foule indifférente au lieu du supplice, pour engager ainsi la responsabilité de tous, et mettre la loi normale dans l'impossibilité de sévir contre tant de coupables. Il n'y a rien là que de naturel. C'était le même instinct qui agitait les Conventionnels, au sortir de la Terreur ; ils ne se reconnaissaient frères que par l'égalité de leur crainte devant la vraie justice : « Qu'as-tu fait pour être pendu, si les Bourbons remontent sur le trône ? »

Les contes et les mythes occupent une place intermédiaire dans le Folklore, entre les coutumes et les arts au point de vue de la transmission. Moins gênants, sans doute, que l'innovation dans les mœurs, moins agréables assurément que l'apport inoffensif d'une sensation neuve, ils ont une histoire indécise qu'il n'est pas facile de retracer. En prenant, nous l'avons dit, pour terroirs de comparaison l'Extrême-Orient et le Far-West primitifs, la côte Est de l'Asie et la côte Ouest de l'Amérique, M. de Charencey n'a pas

(1) *Yale Review*, août-novembre 1892. « Les Guildes en Chine et au Moyen-Age. »

augmenté les difficultés de la tâche, mais il donne à sa conclusion une assiette solide. De Pékin à San-Francisco, la distance est énorme, à travers l'Asie, l'Europe et l'Atlantique Elle est infiniment moindre à travers le Pacifique. Et, grâce à ses chapelets d'îles de corail, à ses vertes oasis, à ses courants fluviaux, l'immense Océan mérite comme la Méditerranée aux yeux des Anciens, d'être la « mer qui réunit » et non point qui sépare. Certes, M. de Charencey n'entend pas conclure que « la question du Folklore ait rien à faire avec celle des origines de la race américaine » (p. 9). Tout au contraire, s'il n'accepte pas « comme une vérité scientifique incontestable, *l'Amérique aux Américains !* » ; s'il assure que, « de plus en plus, l'étude de la symbolique et du calendrier nous portent à chercher de l'autre côté du Pacifique les origines primitives de la civilisation au sein de la race cuivrée » (pp 354-355), il se garde d'en induire que les Jaunes et les Rouges soient issus d'une même famille nés dans une même région. « Il nous répugnerait, je l'avoue, singulièrement d'admettre que les mêmes lieux aient pu donner naissance à deux fractions de l'espèce humaine aussi dissemblables que le Mongol et le Peau-Rouge » (p. 280). La question est étrangement délicate. Si les races aborigènes n'étaient à peu près éteintes dans l'Amérique du Nord, il serait curieux de voir comment elles se comporteraient vis à-vis du Chinois, comment le Peau-rouge accueillerait le Peau-jaune dans son intimité de caste, c'est à-dire dans son *connubium* et son *convivium*. On assure qu'au Pérou l'immigration Chinoise se fond et se marie couramment avec l'indigène (1). Sans doute, le Chinois est un époux qui fait, en Orient, prime sur le marché (2), et le doit faire ailleurs. aussitôtque l'on connait sa valeur économique et administrative pour la direction d'un ménage. Mais, évidemment on ne l'agrée que si le sang ne répugne point au mélange. Or, de Blanc à Jaune, l'union régulière est rare, plus rare peut-être qu'elle ne l'était de Blanc à Rouge, alors que nous commencions de coloniser le Canada. Il est

(1) Théodore Child, *Les Républiques Hispano-Américaines*, Paris, Librairie illustrée, 1892. — Cfr. *Harper's Mag.* Janv. 1891.

(2) *Blackwood's Magazine*, Sept. 1892, Holt S. Hallett, « Le Chemin de fer Chino-Birman. »

vrai que, « somme toute, le type américain s'éloigne beaucoup moins de celui de l'Européen que le type mongol » (p. 280). Mettons alors que le type rouge soit un intermédiaire, fondu par le climat, ayant reçu des apports de l'Est et de l'Ouest, ce qui n'empêcherait pas l'homme américain de nous paraître aujourd'hui l' « un des plus homogènes qui existent, » plus homogène, « à coup sûr, que le nègre, » (p. 284). En tout cas, il nous semble bien difficile que l'apport mythique ne soit pas l'indice d'un apport ethnique antérieur ou concomitant.

Si l'on n'accepte pas l'idée de rapprochements à la fois substantiels et spirituels, effectués sur les bords de la grande cuvette que enserre l'Océan Pacifique, on éprouve quelque embarras. M. de Charencey incline à penser que, à défaut d'un continent océanique disparu dans les mers du Sud, l'Europe aurait fourni la plupart des habitants du Nouveau Monde (p. 152, 284). Il se peut, nous l'accordons, qu'indépendamment des fameux voyages de Normands au Vineland — et l'on raconte que Thorvaldsen, le sculpteur, descendait de leur famille revenue en Europe, — l'Amérique ait été plusieurs fois redécouverte et perdue pour les gens de notre hémisphère. Le Centre-Afrique indubitablement, a passé par d'identiques alternatives. L'année même où naissait Colomb, les Portugais débarquaient au Brésil, si l'on en croit une carte contemporaine, de 1448, la carte vénitienne d'Andrea Bianco (1). Mais, du côté de l'Asie, les découvertes auront sans doute été plus fréquentes, (p. 103). Si, comme le remarque M. de Charencey, les légendes cosmogoniques sont, en Amérique, d'un type plus ancien qu'en Asie, parce que, sur ce dernier terroir, elles ont subi des remaniements nombreux qui leur ont incorporé des éléments bibliques, bouddhistes, ou chrétiens (pp. 23, 339, 358), -- il ne s'ensuit pas que certains de ces éléments

(1) Communication de M. Yule Oldham à l'Association Britannique pour l'avancement des Sciences. (M. Yule Oldham est revenu sur la question dans une conférence à la Société de Géographie de Londres, le 19 novembre dernier. — On trouvera les textes relatifs aux voyages des Normands, dans l'intéressant volume du docteur Bourinot, *Hist. Descriptive Account of the Sjland of cape Breton*, Montréal, Foster Brwon, 1892 : pp. 123 et suiv.) Congrès d'Oxford, août 1894.

isolés, et leurs pieux interprètes, n'aient pu suivre la même voie que la légende primitive, d'où l'épanouissement d'une nouvelle flore exotique et religieuse en Amérique. D'ordinaire, pour les contes et légendes, il y aurait lieu croyons-nous, de distinguer l'apport direct sur un sol favorable, et la transmission par intermédiaire, — eu, si nous osons emprunter ici le langage de l'optique, la propagation par émission ou par ondulation. Les inventions matérielles, utiles, bientôt indispensables, se propagent facilement par ondulation imitative. Les contes et légendes, moins nécessaires, peuvent se restreindre à la banlieue de l'atterrissage où sont descendus les voyageurs qui les colportent. A cet égard, les traditions égyptiennes ou bibliques ont fort bien pu, sous une forme médiate, venir sur la côte Nord Ouest de l'Amérique par voie directe. M. de Charencey relève les traces de l'activité de mouvement, administratif autant que commercial et linguistique par où l'Égypte se rattacha longtemps à la Syrie. Les tablettes de Tell-Amarna nous ouvrent des perspectives dont on ne mesure pas encore toute l'étendue. Les habitants de la Palestine, pour leur compte, trafiquaient énormément en Chine ; et, sans discuter les idées de M Terrien de la Couperie sur la filiation de la civilisation Chinoise par celle de Babylone. (p 207), il est admis que les colonies Juives, essaimées jusqu'aux confins de l'Extrême-Orient, dépassaient en nombre par leur population, les habitants demeurés au pays d'origine (1) Certaines colonies juives en Chine paraissent s'être même séparées du tronc racial de fort bonne heure, et avoir en quelque sorte rompu leurs attaches ethniques pour cause d'éloignement (2). Qu'elles aient contribué à élaborer les légendes de la Chine, alors beaucoup plus hospitalière qu'aujourd'hui pour les idées étrangères (p. 154), le fait n'aurait rien de surprenant. Et qu'ensuite ces légendes modifiées aient traversé la mer pour s'arrêter sur les côtes les plus proches, sans pénétrer dans la compacité de l'intérieur, on l'imaginera sans peine. De même pour le Bouddhisme, quoique M. de Charencey n'en admette

(1) Rev. Edersheim. *The Life and Times of Jesus the Messiah*, Londres, Longmans, 1883. — Le Dr Edersheim est un juif converti au Protestantisme.

(2) S. Wells Williams. *The Middle Kingdom*, Londres, Allen, 1883

cependant pas le reflet en Amérique. L'hypothèse de sa venue, pourtant, est-elle gratuite? — Aucunement. Un ethnographe de premier mérite, dont personne ne contestera le sang-froid d'érudition, M. E. B. Tylor vient de présenter au Congrès de l'Association Britannique (1) quatre peintures mexicaines sur les voyages de l'âme après la mort, et leur figuration bouddhiste ne laisse point de doute. Où le Bouddhisme a passé, les autres croyances de l'Asie devaient passer non moins aisément. Elles arrivaient par voie directe. Le flot les déposait sur la rive ; mais elles n'allaient pas toujours fertiliser les esprits de l'intérieur. C'est pourquoi, notamment, l'idée de parthénogénèse, de déiparité virginale si fréquente chez les Toltèques californiens, ne se rencontre pas chez les Toltèques floridiens, trop éloignés des centres de communication mythique.

De notre côté de l'Atlantique, les difficultés de transmission auraient été beaucoup plus grandes. Tel folkloriste irlandais hésite même à supposer qu'une légende éclose sur les bords du lac de Nemi ait pu se transporter jusqu'aux rives des lacs de Killarney (2). Nous avons un large fonds de contes et de féeries apporté dans nos migrations sociales. Et quand La Fontaine se délectait à l'idée de réentendre *Peau d'Âne*, c'était comme on le sait, le vieux conte type, et non celui de Perrault, qu'il évoquait dans son désir. Mais rien ne montre mieux combien paresseusement les contes voyagent par ondulation, que la surprise charmante dont la traduction des *Mille et une Nuits*, — l'une des plus « belles infidèles » que l'on ait jamais imprimées — fut la cause, vers le commencement du XVIII^e siècle. De ces histoires merveilleuses, qui ravissaient la plèbe orientale et que dédaignaient les élégants lettrés du Caire ou de Damas, malgré nos relations constantes avec le Levant, rien, ou presque, n'avait chez nous transpiré. Pourtant, il s'y trouvait des éléments sans doute antérieurs à l'ère des Sassanides. Et par les pèlerins flâneurs (3), avant les Croisades, par la cour de Frédéric II si éprise d'islamisme,

(1) Session d'Oxford, août 1894.

(2) *Quarterly Review*, « Le Folklore irlandais », juillet 1894.

(3). Pour les voyages des pèlerins voir les publications de la *Palestine Pilgrim Text Société*, Londres, 1884-1892.

par les matelots vénitiens ensuite, puis par les conteurs florentins, nous en aurions dû connaître l'essence. N'y avait-il point, d'ailleurs, dans l'Europe arabe, à Palerme à Grenade, quelque exemplaire du *Hezar Afsaneh*? Ne lisait on point, sous les laurier-roses du Generalife, dans les chambres de la Ziza, dans les manoirs des Sarrazins du Monte Gargano, pour distraire les sultanes, le *livre de Sindibad le Marin* ou quelqu'un de ses prototypes? D'Alger même, un captif n'en pouvait il supporter quelque « conte bon », pour parler comme Brantôme? — Mais, quoi! Les races voisinaient, se mêlaient sans affinité réelle, sans intimité domestique. Le contact direct ne pouvait s'établir à travers le mur de glace qui les séparait. Galland, le traducteur, fut à son tour traduit dans toutes les langues; et, malgré le succès du contenu, un grand siècle se passa avant que l'idée vint de repuiser à la même source. Encore, de nos jours, le Folklore oriental demeure moins qu'inédit, même pas recueilli. Mais si, comme on l'assure, les plus jolis contes de Galland, *Ali-Baba* et *Aladin*, ont été transcrits sous la dictée de gens du peuple, et n'existent dans aucun des manuscrits où s'épanche l'intarissable Shéhérazade, — le Folklore a remporté ce jour-là un des triomphes dont il a le meilleur droit de s'énorgueillir; et nous ne pouvons que lui demander de nous fournir souvent des occasions pareilles de lui témoigner notre reconnaissance.

A. Z

*Le Gérant :* Z. PEISSON.

Amiens. — Imp. Rousseau-Leroy, 18, rue Saint-Fuscien.

# LE LIVRE DE JUDITH

## UN ÉPISODE

### DE LA DÉFECTION GÉNÉRALE DES NATIONS TRIBUTAIRES DE L'ASSYRIE PENDANT LES ANNÉES 652-648.

Quatrième et dernier article.

Après cette longue, mais pas inutile digression, reprenons maintenant le fil du récit au point où nous l'avons abandonné, à savoir après la mention des félicitations apportées à l'héroïne Judith par le grand-prêtre *Éliacim-Joacim*, le chef du pouvoir exécutif, et par ses collègues du Conseil des Anciens.

La suite du récit nous apprend que Judith obtint une part spéciale et choisie du butin enlevé au camp assyrien, dont le pillage dura un mois entier.

Ce fut très probablement après le partage du butin et l'attribution de sa part de choix à Judith qu'elle célébra dans le beau cantique qui porte son nom l'admirable délivrance des enfants d'Israël de la ruine dont ils étaient menacés de la part d'Holopherne et de son armée, grâce à l'intervention du Seigneur en faveur de son peuple. Dieu se servit des attraits d'une faible

femme pour prendre au piège le farouche généralissime assyrien et le faire périr ignominieusement par la main d'une femme, lui, le vainqueur de tant de nations.

On avait eu, pendant le mois écoulé depuis la délivrance de Béthulie, le temps de composer ce cantique qu'elle chanta, non pas toute seule, mais de concert avec les chœurs d'hommes et de femmes formés et dressés à cette fin.

Voici le récit de ces faits selon le texte grec. On donna, dit-il, (1) à Judith « la tente d'Holopherne, tous ses vases d'argent, ses lits et ses bassins et tout son équipement. Ayant pris cela, elle en mit une partie sur sa mule, fit atteler ses chariots et y mit tout le reste.

Toutes les femmes d'Israël accoururent pour la voir et lui donnèrent mille bénédictions, et firent ensemble une danse en son honneur. Judith prit en main des branches d'arbres verts et en donna aux femmes qui étaient avec elles. Elle se couronna d'une branche d'olivier ce qui fut aussitôt imité par les femmes qui l'accompagnaient. Elle se mit à la tête de la danse, conduisant toutes les autres femmes. Et les hommes d'Israël suivaient en armes et avec des couronnes et chantaient des hymnes en son honneur. »

Il n'y a pas à douter que Judith recruta, parmi le personnel d'hommes et de femmes mentionné par le texte comme ayant célébré joyeusement avec elle l'heureuse délivrance de leur patrie, grâce à l'héroïsme de Judith, les chœurs de concert avec lesquels elle exécuta son cantique d'actions de grâces au Dieu d'Israël, à qui elle attribue le succès de sa périlleuse entreprise.

(1) Livre de Judith XV, 11-13 texte grec.

Le v. 2 du chapitre XVI, où se trouve consigné ce beau cantique, nous apprend que le chant fut accompagné du son des tambours et des cymbales.

Dans ce ravissant chant de victoire, dans l'étude détaillée duquel nons regrettons de ne pouvoir entrer ici, nous n'avons que deux points à relever, dont la critique négative essaie d'abuser contre l'historicité du récit. Elle cherche une première difficulté dans la mention faite v. 8 des *fils de Titan* et des *géants de haute stature*. Mais dans le texte original on lisait sans aucun doute *fils d'Anaq* (Nombres XIII, 28) et *Rephaïm* (Genèse XIV, 5), qui, au témoignage de ces deux passages bibliques, étaient les uns et les autres des races de géants.

Il n'est donc nullement question v. 8 des *Titans* de la mythologie grecque.

Quant à l'autre objection, que la critique négative prétend tirer du v. 12, où il est dit : « Les *Perses* ont été épouvantés de sa constance et les *Mèdes* de sa hardiesse, » elle n'a d'autre fondement que l'ignorance de l'histoire. En effet, nous avons vu plus haut que l'armée du roi des Mèdes Phraorte II, qui s'était assujetti les Perses, essuya une défaite complète à la bataille de *Ragae* en 651. Que dans cette armée il y ait eu des contingents *perses*, on ne saurait en douter raisonnablement. Or, l'armée de Phraorte une fois défaite, une partie aura été faite prisonnière par les Assyriens. Dès lors, n'est-il pas plausible d'admettre que les corps faits prisonniers tant *mèdes* que *perses* auront été enrôlés en 650 dans l'armée d'Holopherne destinée à opérer dans les lointains pays occidentaux et jusqu'en Égypte et en Éthiopie ? Évidemment, on pouvait employer, sans danger aucun, à une pareille expédition ces troupes étrangères, dont les Assyriens

avaient appris à connaître la vaillance et la bravoure pendant la longue lutte que soutînt contre eux le belliqueux roi des Mèdes Phraorte II.

On ne saurait donc légitimement rien inférer de la mention faite par Judith de l'effroi des *Perses* et des *Mèdes*, dont la présenee dans l'armée d'Holopherne est ainsi clairement indiquée, contre le caractère histotorique du livre qui porte son nom. On pourrait plutôt y trouver une nouvelle preuve que l'auteur de ce livre connaissait à fond l'état réel des choses dans l'empire assyrien à l'époque à laquelle se rapportent les évènements, qui font l'objet de son récit.

La suite du récit nous montre Judith et tout le peuple, notamment celui de l'ancien royaume de Samarie, se rendant à Jérusalem, après les fêtes célèbrées à Béthulie même, pour y témoigner au Seigneur sa reconnaissance de la victoire inespérée remportée sur Holopherne et sa redoutable armée.

Voici en quels termes la *Vulgate* raconte ces faits (1) : « Et quand furent accomplies ces choses-là, tout le peuple vint après la victoire à Jérusalem pour adorer le Seigneur, et tous, après s'être purifiés, lui offrirent leurs holocaustes et s'acquittèrent de leurs vœux et de leurs promesses. Et Judith, ayant pris toutes les armes d'Holopherne que le peuple lui avait données, et le rideau de son lit qu'elle avait emporté elle-même, les offrit au Seigneur en guise d'un témoignage d'oubli » de toutes les souffrances que le Seigneur leur avait laissé endurer pendant le siège de Béthulie, car elles avaient été largement compensées par le butin fait dans le camp assyrien après la mort tragique d'Holopherne et la dispersion de son armée.

(1) Livre de Judith XVI, 22-23.

Les solennités célébrées à Jérusalem pour fêter cette victoire ne durèrent pas moins de *trois mois*, après lesquels, ainsi que le porte le récit, (1) chacun retourna en sa maison. Et Judith fut grandement honorée à Béthulie et « elle était la personne la plus considérée de tout le pays d'Israël. »

Ici se terminait, comme nous l'avons dit plus haut, le livre de Judith, tel qu'il sortit, à notre avis, de la plume du grand-prêtre *Éliacim-Joacim.* Nous considérons le contenu des versets qui suivent comme une addition faite à l'œuvre de son père par le pontife Helcias, son successeur, qui ayant survécu plusieurs années à Judith a été à même de mentionner la mort de l'héroïne ainsi que le bon nombre d'années de paix, dont continua à jouir le peuple d'Israël,même après le décès de Judith.

Voici comment Helcias rattache au récit de son père l'addition qu'il y fit. Il commence par ajouter pour quel autre motif encore que son héroïque exploit Judith était devenue la personne la plus honorée de tout le pays d'Israël. C'est que, dit-il, chez elle, « la chasteté s'alliait au courage ». (2) « Plusieurs avaient souhaité, poursuit le texte grec (3), de l'épouser, mais elle vécut dans la continence tous les jours de sa vie, depuis la mort de Manassé, son mari ».

« Les jours de fête, dit la Vulgate, (4) elle paraissait en public avec une grande gloire. Et, après avoir demeuré *cent cinquante* ans dans la maison de son mari et avoir donné la liberté à sa servante, elle mourut et fut enterrée à Béthulie avec son mari. Et tout le

(1) Livre de Judith XVI, 24-25, Vulgate.
(2) Livre de Judith XVI, 20 Vulgate,
(3) Livre de Judith XVI, 22, texte grec.
(4) Livre de Judith XVI, 27-30.

peuple la pleura pendant sept jours. Tant qu'elle vécut et, plusieurs années après sa mort, il ne se trouva personne qui troublât Israël ».

La Vulgate ajoute : (I) « Or, le jour de cette victoire a été mis par les Hébreux au rang des saints jours et depuis ce temps-là jusqu'aujourd'hui il est tenu en honneur comme un jour de fête parmi les Juifs. »

La critique négative a cru découvrir dans le récit concernant la personne de l'héroïne Judith des impossibilités et des antilogies, dont elle voudrait se faire des armes pour battre en brèche l'historicité du livre. Examinons ces difficultés et essayons de les résoudre.

Nous croyons ne pas devoir hésiter d'affirmer que tout ce que le récit nous apprend concernant Judith révèle clairement que son auteur nous la présente non pas comme une héroïne de roman, mais comme une personnalité strictement historique.

Et de fait, l'hagiographe commence par dérouler tout au long la généalogie de Judith, ce que ne fera jamais un romancier qui n'a pas perdu le bon sens (2). Il mentionne ensuite *Manassé*, le défunt mari de l'héroïne, la cause de sa mort ainsi que le lieu de sa sépulture, combien de temps Judith était déjà veuve au moment où elle accomplit son exploit, le lieu de son domicile à l'époque de son mariage et la conservation de ce domicile jusqu'à son propre décès, ainsi que l'âge qu'elle avait atteint quand elle mourut. Ajoutez à cela une quantité de détails concernant

(1) Livre de Judith XVI, 31. — Cela n'est ni dans le grec, ni dans le syriaque, ni dans l'ancienne version. Cette fête n'aura été célébrée que jusqu'à la captivité de Babylone.

(2) Voir ce qui a déjà été dit à ce sujet plus haut.

ses qualités tant physiques que religieuses et morales, et force sera de reconnaître qu'une caractéristique aussi détaillée et aussi minutieuse indique manifestement qu'il s'agit d'une personnalité strictement historique.

Examinons maintenant si, comme le prétend l'école rationaliste, il se rencontre parmi les diverses données concernant Judith une seule qui ne se laisse pas justifier pleinement ou qui contredise quelque autre donnée du livre.

Selon le livre de Judith notre héroïne se trouvait dans la ville de Béthulie au moment de l'investissement de cette ville par l'armée assyrienne.

Cet évènement eût lieu en septembre-octobre de l'an 648. A cette date Judith était veuve depuis *trois ans et demi* (1). L'hagiographe ne nous dit pas combien de temps elle avait vécu avec son mari dans l'état de mariage, ni quel âge elle avait quand elle devînt veuve. Force nous est dès lors de rechercher si le récit ne fournit pas quelque donnée qui puisse servir de base probable pour fixer l'âge qu'avait Judith au moment où elle se présenta devant Holopherne. Or, à l'occasion de la description de sa personne, il est dit d'elle qu'elle était ὡραία σφόδρα (2). Ce trait nous signale Judith, ainsi que nous l'avons déjà constaté plus haut, comme douée d'une beauté encore fraîche bien que déjà mûre.

Selon cette donnée, notre héroïne ne brillait donc plus par cette première et toute fraîche beauté qui est le propre de la jeune fille et de la tout jeune femme. Cependant, pour être celle d'une personne ayant déjà atteint un certain âge, sa beauté était encore toujours fraîche et captivante.

(1) Livre de Judith VIII, 4 Vulgate.
(2) Livre de Judith VIII, 7 texte grec.

C'est ce qui explique comme quoi, tout extasié qu'il était de la beauté de Judith, Holopherne la qualifie, manifestement à raison de son âge, du nom de γυνή, de *dame* ou de *femme* (1). On peut croire que les serviteurs du généralissime assyrien se sont trouvés sous l'influence de la même impression que leur maître, quand, frappés d'admiration à la vue de Judith, ils se mirent à exalter la beauté des *femmes* des Hébreux (2).

Il est vrai que, en s'adressant à Judith, l'eunuque *Bagoas*, l'appelle παιδίσκη et qu'il ajoute même à cette dénomination la qualification de ἡ καλή c'est-à-dire la belle. Il veut signifier par ce langage, dont, ainsi que le révèle le contexte, le but était intéressé, que, malgré la maturité de son âge, Judith avait, grâce à sa beauté encore toujours fraîche, l'air d'une jeune femme et même d'une *jeune* fille, car l'expression παιδίσκη est susceptible de l'un et de l'autre sens.

Un autre indice, également clair, d'où il résulte que, à l'époque ici en question, Judith avait déjà atteint un certain âge, c'est l'étonnement témoigné à sa sortie de la ville par les magistrats qui stationnaient à la porte en la voyant apparaître rayonnante de beauté. Ils l'avaient vue peu d'heures auparavant sans que sa beauté leur eut fait alors une pareille impression. C'est que sa toilette de veuve aura fait ressortir dans cette première rencontre plutôt la maturité de son âge que sa beauté. Mais, quand elle se fut parée comme aux jours de sa jeunesse (3) et qu'elle eut relevé ses attraits naturels par quelques artifices de toilette, l'éclat de

(1) Livre de Judith XI, 1, et XII, texte grec.
(2) Livre de Judith X, 19, texte grec.
(3) Livre de Judith X, 7, texte grec.

sa beauté relégua à l'ombre la maturité de son âge et excita l'admiration de tous ceux qui la voyaient.

Enfin, un autre indice encore d'où il résulte que la beauté de Judith était une beauté *déjà mûre*, c'est la remarque de l'hagiographe que *le Seigneur ajouta de l'éclat à sa beauté.*

Eu égard à ces diverses données rapprochées des autres données du livre, nous pensons pouvoir parvenir à déterminer l'âge que devait avoir Judith en 648, quand elle accomplit son héroïque exploit. A cette date elle était *veuve* depuis *trois ans et demie* (1). Elle avait donc perdu son mari au début de l'été de l'an 651. Manassé mourut d'une insolation qui le frappa pendant qu'il surveillait la moisson de l'orge. (2)

Si nous admettons que Judith devint veuve à l'âge de 49 ans, elle avait donc 52 ans en 648, ce qui nous donne l'âge mûr qui résulte de ce que nous avons établi plus haut. Supposé maintenant qu'elle se soit mariée à l'âge de 18 ans, nous arrivons, — l'année 700 étant la date de sa naissance, — à l'année 682 comme date de son mariage, et Judith avait vécu 34 ans avec son mari.

Le livre de Judith nous apprend que notre héroïne atteignit la *vieillesse* dans la maison de son mari. (3) et la Vulgate (4) lui attribue, d'accord avec le texte grec, *cent cinq* ans de vie.

Selon cette dernière donnée Judith ne serait morte qu'en 595. Mais cette date ne se laisse pas harmoniser avec ce que dit le récit des *longues années de paix*, dont jouit le peuple d'Israël pendant la vie de Judith.

(1) Livre de Judith VIII, Vulgate.
(2) Livre de Judith VIII, 3, Vulgate.
(3) Livre de Judith XVI, 23, texte grec.
(4) Livre de Judith XVI, 28 Vulgate et XVI, 23, texte grec.

et aussi après sa mort. Une erreur de chiffre doit donc être glissée dans les Versions.

Le R. P. Delattre observe avec raison que c'est dans les chiffres bibliques qu'il a été commis le plus de méprises par les copistes.

Nous estimons pour notre part que le chiffre de 105 ans en question est le résultat d'une correction erronée faite par quelque copiste. Nous pensons que dans le texte original hébreu, écrit en vieux caractères, l'âge de Judith à son décès aura été exprimé par un *ajin* et un *hé*. Mais un copiste, mal inspiré, aura changé cela en *qôf* et *hé*. Or cette dernière lecture représente le chiffre 105, tandis que la première correspond au chiffre 75.

En vieille écriture hébraïque il y a à peine une différence à apercevoir entre les deux différentes lectures. Qu'est-il donc arrivé ? Ceci. Impressionné par le récit qui dit que Judith avait *vieilli* dans la maison de son mari, quelque copiste du texte hébreu aura trouvé trop bas le chiffre de 75 ans. Il aura soupçonné qu'il était dû à l'omission, par oubli, de l'adjonction de la petite ligne perpendiculaire à ajouter à l'*ajin* pour en faire un *qôf*. Il l'aura donc ajoutée dans son apographe, fait ainsi un *qôf* d'un *ajin* et substitué aussi du même coup le chiffre 100 à celui de 75 que portait l'original.

Le R. P. Cornely (1) admet, lui aussi, en cet endroit une altération des chiffres de la part d'un copiste. Mais il suppose que celui-ci a eu sous les yeux un

(1) *Introductio in U. T. libros sacros*, Vol. II, 1, pag. 400. — Il est possible que cette altération de chiffres se soit produite seulement dans les exemplaires de la Version chaldéenne. Elle peut avoir été primitivement due à une simple erreur de lecture. En effet, la lettre ס écrite telle que nous la représentons se rapproche fort du *qôf*.

exemplaire écrit en caractères chaldéens et qu'il a confondu ה כ = 65 avec ה ק = 105.

Nous rejetons donc, comme troublant l'économie chronologique du livre, la malencontreuse correction faite par le copiste, et nous attribuons à Judith non pas 105, mais seulement 75 ans de vie, qui suffisent pour faire droit à l'assertion qu'elle *vieillit* dans la maison de son mari.

Judith serait donc morte en 625, soit 23 ans après le trépas d'Holopherne en 648 et 14 ans avant la bataille de Mégiddo en 611, dans laquelle le roi Josias de Juda fut vaincu par le roi d'Égypte Néchao II et perdit le trône et la vie.

Ce total de 37 ans suffit manifestement pour couvrir les *nombreux jours de paix*, dont jouit le peuple d'Israël pendant le reste de la vie de Judith depuis son exploit et aussi après sa mort, à savoir jusqu'en 611.

Les diverses dates de la vie de Judith, que nous venons de fixer, sont en parfaite harmonie avec les données du récit concernant les évènements auxquels elle se trouva mêlée. Son histoire s'enchâsse de la façon la plus naturelle dans le cadre de la narration et les prétendues antilogies et impossibilités mises en avant par la critique rationaliste s'évanouissent d'elles-mêmes en présence de ce résultat.

Nous pouvons donc conclure que l'historicité du livre de Judith est absolument sauve, même en ce qui concerne la personne de l'héroïne qui y est mise en scène. D'après tout ce qui précède la date des évènements mentionnés dans le livre de Judith est solidement établie. Le récit nous transporte manifestement à une époque allant de l'an 651 à l'an 648, par conséquent, en plein règne du monarque assyrien *Assurbanipal*,

n'importe comment il faille expliquer que celui-ci s'y trouve désigné sous le nom de *Nabuchodonosor*.

Un écrivain de nationalité juive, qui a publié tout récemment une brochure, dans laquelle il se pose, mais à sa façon, en champion de l'historicité du livre de Judith, assigne à l'évènement final du récit la date de l'an 212 (1). Selon cet auteur trop fantaisiste le grand-prêtre Éliacim-Joacim serait à identifier avec le pontife Onias I et *Arphaxad, roi des Mèdes* avec Arphaxad de *Gen.* X, 22. Or celui-ci ayant vécu 2800 ans avant Nabuchodonosor, dont il aurait été le *contemporain*, le nom de ce dernier ne saurait être que fictif.

## VII.

*Conséquences politiques de l'insuccès final de l'expédition d'Holopherne pour le peuple d'Israël et pour l'empire assyrien.*

Le livre de Judith donne comme résultat de l'héroïque exploit de Judith outre la débandade de l'armée d'Holopherne après la mort tragique de ce généralissime une époque de paix et de tranquillité pour le peuple d'Israël. Comme nous l'avons vu plus haut, Israël jouit effectivement de 37 ans de paix à partir de cette catastrophe jusqu'à la bataille de Mégiddo.

Nous avons placé ci-dessus la délivrance du roi Manassé de Juda de sa captivité à Babylone, mentionnée II *Paralip.* XXXIII, 13 et suivants, à la fin de l'année 648, l'année du trépas d'Holopherne. En cette même année la ville de Babylone, où se trouvait

(1) *Das Buch Judith* historisch-kritisch beleuchtet von Arthur S. Weismann, (Wien, 1891), page 13.

enfermé le vice-roi Samassumukin, le frère rebelle d'Assurbanipal, tomba entre les mains de ce dernier, et l'infidèle vassal du monarque assyrien périt en cette circonstance, soit par les mains de ses propres sujets exaspérés contre lui, soit par un suicide, soit en exécution du châtiment par lequel son royal frère punit sa félonie. Il mourut dans les flammes d'un bûcher.

Rassuré du côté du pays de Babel, qui se trouvait ainsi placé de nouveau sous la domination assyrienne, Assurbanipal apprit la fatale nouvelle de la désastreuse issue de l'expédition d'Holopherne par des débris démoralisés de la puissante armée qu'il avait envoyée sous la conduite de ce grand capitaine pour écraser les complices de Samassumukin dans l'Asie Mineure, la Syrie, la Palestine, la Phénicie et la Philistie et jusqu'en Égypte et en Éthiopie. La catastrophe arrivée devant Béthulie anéantissait les brillants résultats obtenus jusqu'à ce moment-là par Holopherne contre ces diverses nations à l'exception de l'Égypte et du royaume de Juda.

Le beau rêve d'Assurbanipal de voir de rechef toutes ces nations remises sous le joug de l'Assyrie était évanoui. Et, qui plus est, il était à craindre que l'Égypte, mettant à profit les graves embarras qu'il avait encore sur les bras du côté de l'Élam et des Arabes, ne formât de tous ces peuples une ligne offensive pour l'assaillir pendant sa lutte contre les autres rebelles.

Il nous semble donc très plausible d'admettre qu'à ce moment se présenta à l'esprit d'Assurbanipal l'idée de parer à cette dangereuse éventualité au moyen d'un acte de clémence opportun. Il aura tiré alors de la prison à Babylone le roi Manassé de Juda. Il l'aura

autorisé à rentrer dans son royaume et à remonter sur le trône.

Le monarque assyrien avait tout motif d'espérer que, après la dure leçon qu'avait reçue sa première félonie et après la terrible répression de la révolte de Samassumukin et la fin tragique de ce chef de la coalition ourdie contre l'empire, le roi Manassé devait être rempli d'une crainte salutaire et que, remonté sur le trône, il aurait été pour lui un vassal désormais inébranlable et fidèle. Assurbanipal aura sans doute compté dans la suite sur ce monarque, l'objet de sa clémence, pour faire sentir aux pays circonvoisins combien était encore redoutable la puissance de leur ancien suzerain et quelle folie ce serait de leur part de continuer à refuser de lui faire leur soumission après l'écrasement complet et la mort tragique de Samassumukin, le promoteur et le soutien le plus puissant de la coalition, dans laquelle ils avaient trempé.

Telles étaient les espérances dont se berçait le monarque assyrien. Mais, malheureusement pour lui, ce n'étaient que des illusions qui ne devaient pas se réaliser. Voici, en effet, ce que nous apprend, concernant Manassé après son retour dans son royaume, le IIe livre des Paralip. XXXIII, 13 et suivants : « Le Seigneur le ramena à Jérusalem dans son royaume, et Manassé reconnut que Jahveh est le vrai Dieu. Après cela il construisit un mur extérieur depuis la Cité de David à l'ouest dans la direction du Gihon dans la vallée, puis ultérieurement jusqu'à la Porte poissonnière, et il ceignit l'Ophel, et il éleva ce mur très haut. Il mit aussi des officiers d'armée dans toutes les places fortes de Juda. Il enleva les dieux étrangers et l'idole de la Maison du Seigneur. Il détruisit aussi les

autels qu'il avait fait faire sur la montagne de la Maison du Seigneur et dans Jérusalem et il fit jeter tout hors de la ville. Puis, il rétablit l'autel du Seigneur et y immola des victimes et des hosties pacifiques et d'actions de grâce, et il ordonna à Juda de servir Jahveh, le Dieu d'Israël ».

Il résulte clairement de ce passage que le roi Manassé rentra dans son royaume animé de tous autres sentiments que ceux qu'Assurbanipal lui aura supposés, ou, tout au moins, que ses sentiments changèrent une fois qu'il se trouva en contact avec le grand prêtre Éliacim-Joacim et ses collègues du Conseil des Anciens et les autres patriotes théocrates, dont le retour de la captivité dans leur patrie avait précédé le sien.

En présence de ce que nous a appris le livre de Judith, nous nous croyons autorisé à admettre que les actes tant stratégiques que religieux posés par le roi Manassé (1) après son retour à Jérusalem, lui auront été inspirés par cette élite de la nation. En effet, les actes concordent parfaitement avec tout ce que ces patriotes avaient fait, lors de l'invasion d'Holopherne, pour maintenir debout vis-à-vis de l'Assyrie l'indépendance de leur patrie.

(1) Commençant au côté nord-ouest de la cité de David, ce mur s'avançait dans cette même direction vers le Gihon jusqu'à la partie nord-est de la nouvelle ville ou de la ville basse et de là au sud contournant ainsi l'Ophel.

Remarquons qu'il n'est pas dit dans ce passage que le roi Manassé commença à construire ce mur *extérieur*. Déjà il avait été travaillé à ce mur sous le roi Ezéchias (XXXII, 5), et les rois Ozias et Joatham avaient fait fortifier l'Ophel (XXVI, 9, XXVII, 3). Il est probable que ce mur fut en partie détruit par les généraux d'Assurbanipal, qui emmenèrent Manassé captif à Babylone, et que, après son retour dans son royaume, celui-ci le restaura et l'exhaussa considérablement.

autorisé à rentrer dans son royaume et à remonter sur le trône.

Le monarque assyrien avait tout motif d'espérer que, après la dure leçon qu'avait reçue sa première félonie et après la terrible répression de la révolte de Samassumukin et la fin tragique de ce chef de la coalition ourdie contre l'empire, le roi Manassé devait être rempli d'une crainte salutaire et que, remonté sur le trône, il aurait été pour lui un vassal désormais inébranlable et fidèle. Assurbanipal aura sans doute compté dans la suite sur ce monarque, l'objet de sa clémence, pour faire sentir aux pays circonvoisins combien était encore redoutable la puissance de leur ancien suzerain et quelle folie ce serait de leur part de continuer à refuser de lui faire leur soumission après l'écrasement complet et la mort tragique de Samassumukin, le promoteur et le soutien le plus puissant de la coalition, dans laquelle ils avaient trempé.

Telles étaient les espérances dont se berçait le monarque assyrien. Mais, malheureusement pour lui, ce n'étaient que des illusions qui ne devaient pas se réaliser. Voici, en effet, ce que nous apprend, concernant Manassé après son retour dans son royaume, le IIe livre des Paralip. XXXIII, 13 et suivants : « Le Seigneur le ramena à Jérusalem dans son royaume, et Manassé reconnut que Jahveh est le vrai Dieu. Après cela il construisit un mur extérieur depuis la Cité de David à l'ouest dans la direction du Gihon dans la vallée, puis ultérieurement jusqu'à la Porte poissonnière, et il ceignit l'Ophel, et il éleva ce mur très haut. Il mit aussi des officiers d'armée dans toutes les places fortes de Juda. Il enleva les dieux étrangers et l'idole de la Maison du Seigneur. Il détruisit aussi les

autels qu'il avait fait faire sur la montagne de la Maison du Seigneur et dans Jérusalem et il fit jeter tout hors de la ville. Puis, il rétablit l'autel du Seigneur et y immola des victimes et des hosties pacifiques et d'actions de grâce, et il ordonna à Juda de servir Jahveh, le Dieu d'Israël ».

Il résulte clairement de ce passage que le roi Manassé rentra dans son royaume animé de tous autres sentiments que ceux qu'Assurbanipal lui aura supposés, ou, tout au moins, que ses sentiments changèrent une fois qu'il se trouva en contact avec le grand prêtre Éliacim-Joacim et ses collègues du Conseil des Anciens et les autres patriotes théocrates, dont le retour de la captivité dans leur patrie avait précédé le sien.

En présence de ce que nous a appris le livre de Judith, nous nous croyons autorisé à admettre que les actes tant stratégiques que religieux posés par le roi Manassé (1) après son retour à Jérusalem, lui auront été inspirés par cette élite de la nation. En effet, les actes concordent parfaitement avec tout ce que ces patriotes avaient fait, lors de l'invasion d'Holopherne, pour maintenir debout vis-à-vis de l'Assyrie l'indépendance de leur patrie.

(1) Commençant au côté nord-ouest de la cité de David, ce mur s'avançait dans cette même direction vers le Gihon jusqu'à la partie nord-est de la nouvelle ville ou de la ville basse et de là au sud contournant ainsi l'Ophel.

Remarquons qu'il n'est pas dit dans ce passage que le roi Manassé commença à construire ce mur *extérieur*. Déjà il avait été travaillé à ce mur sous le roi Ezéchias (XXXII, 5), et les rois Ozias et Joatham avaient fait fortifier l'Ophel (XXVI, 9, XXVII, 3). Il est probable que ce mur fut en partie détruit par les généraux d'Assurbanipal, qui emmenèrent Manassé captif à Babylone, et que, après son retour dans son royaume, celui-ci le restaura et l'exhaussa considérablement.

La restauration et l'exhaussement du mur extérieur d'enceinte de Jérusalem révélaient clairement que Manassé était décidé à maintenir l'indépendance si glorieusement conquise de son royaume. Dans ce but, il mit sa capitale dans le meilleur état de défense possible et aussi les autres places fortes du royaume en vue de parer à l'éventualité d'un retour offensif des Assyriens, quand Assurbanipal se serait aperçu que les espérances qu'il avait fondées sur la mise en liberté du roi de Juda n'avaient été que de pures chimères.

Les mesures prises par Manassé sur le terrain religieux témoignent également que, même dans cette matière, il était parfaitement d'accord avec les patriotes théocrates, qu'avec eux il mettait son espoir dans la protection du Dieu Israël contre les ennemis de son peuple. C'est ce qu'il témoigna de la façon la plus éclatante en complétant l'œuvre de la purification du temple commencée, avant son retour, par le grand-prêtre et ses collègues et en enjoignant à tout son peuple de servir désormais Jahveh, le Dieu d'Israël.

Peut-être la mention de la purification du temple sous le roi Manassé mise en regard de la purification qui, selon le livre de Judith, aurait eu lieu antérieurement à l'invasion de la Palestine centrale par Holophernc, provoquera-t-elle des doutes chez certains concernant la réalité de cette purification *antérieure* du temple. C'est que effectivement, supposé que cette purification antérieure ait eu lieu, on s'étonne au premier abord et, en apparence à bon droit, de voir qu'il était resté debout dans la Maison du Seigneur des dieux étrangers et une infâme idole, et sur la montagne de la Maison du Seigneur et dans Jérusalem des autels dédiés à de faux dieux.

Cependant, c'est là un fait très explicable quand on tient compte des circonstances du temps. En effet, quand cette première purification fut entreprise par le grand-prêtre Éliacim-Joacim et son parti de patriotes théocrates, ceux-ci étaient rentrés seulement depuis peu de temps à Jérusalem. Ils avaient à côté d'eux le parti des anciens adhérents de l'impiété de Manassé et de la suzeraineté assyrienne. Comme tels, ces derniers n'avaient pas été emmenés en captivité en 664. Resté sur le sol de la patrie, le parti à la fois anti-théocratique et anti-patriotique avait eu et le temps et l'occasion belle pendant la captivité des patriotes théocrates pour se fortifier. C'était certes un parti à ménager par ces derniers, quand ils rentrèrent dans leur patrie. Ils avaient à veiller à ce que le parti hostile ne trouvât pas de prétexte pour faire cause commune avec l'Assyrie, de la domination de laquelle ils se proposaient d'affranchir définitivement leur patrie. En fin politique qu'il était le grand-prêtre Éliacim-Joacim aura suggéré à ses collègues du Conseil des Anciens d'user de ménagements et de temporiser. Une fois leur but atteint et leur autorité consolidée par là même, ils pourraient procéder avec pleine garantie de succès à l'élimination complète de l'idolâtrie. Cette garantie faisait complètement défaut au moment où ils procédèrent à la restauration du culte de Jahveh par la purification du temple, car celle-ci eut lieu à l'époque où l'expédition d'Holopherne battait déjà son plein.

Le retour inattendu du roi Manassé dans son royaume, très peu de temps après l'avortement de l'expédition d'Holopherne, les mit en état, grâce aux bonnes dispositions dont il était animé et qui allaient à l'encontre des sentiments de leurs adversaires, de réaliser

sans résistance, par l'intermédiaire du monarque, la *complète* restauration religieuse qu'ils s'étaient vu contraints de différer jusqu'après l'affranchissement définitif de leur patrie du joug assyrien. C'est ce qu'attestent les actes de Manassé mentionnés dans les Paralipomènes, actes dont, sans aucun doute, le parti des patriotes théocrates fut l'inspirateur.

Loin de contredire ce que le livre de Judith nous rapporte concernant une précédente purification du temple, de l'autel et des vases sacrés, le passage du II livre des Paralipomènes se laisse parfaitement harmoniser avec ce récit. En réalité, il n'est fait dans ce passage aucune mention de la purification à cette époque de l'*autel des holocaustes*, mais seulement de l'oblation de sacrifices sur *cet autel*, ce qui ne pouvait absolument pas se faire sur un autel *profané*. D'où il résulte manifestement que cet autel avait été purifié *antérieurement*, ainsi que nous l'inférons du livre de Judith. Ensuite, ce que nous disions ci-dessus concernant l'état réel des choses dans Jérusalem, au moment où eut lieu cette antérieure purification, rend suffisamment compte du fait de la tolérance temporaire jusque dans la Maison du Seigneur d'objets du culte idolâtrique, qui y avait été pratiqué jusqu'alors.

Il résulte de ce qui précède, que l'acte de clémence à l'égard du roi Manassé sur lequel Assurbanipal avait cru pouvoir compter pour ramener, par l'intermédiaire de ce roi, en même temps que le royaume de Juda ses autres anciens vassaux de l'Occident sous la suzeraineté de l'Assyrie, trompa complètement ses espérances. Loin de s'employer à engager ses voisins à reprendre sur leurs épaules le joug assyrien, le roi de Juda leur suggérait, au contraire, par son propre exemple de se mettre en mesure de repousser par la

force toute tentative éventuelle dans ce sens de la part de leur ancien suzerain.

C'est ce qu'ils comprirent. Aucun d'entre eux ne reconnut plus, après l'avortement de l'expédition d'Holopherne, la suzeraineté de l'Assyrie. Quant à Assurbanipal, il n'avait probablement plus disponibles les forces nécessaires pour organiser contre ces vassaux obstinément rebelles une nouvelle expédition. D'ailleurs, après son triomphe en Babylonie sur son frère félon, le monarque assyrien avait encore à soumettre l'Élam et les Arabes, et il dut se résoudre à employer toutes les forces de l'empire contre ces ennemis plus rapprochés de l'Assyrie. C'est aussi l'avis de M. Tiele (1) que l'expédition d'Assurbanipal contre le roi élamite Ummanaldas ainsi que celle contre le roi des Arabes occidentaux Abijatê ben Têri sont postérieures à l'an 648. Ces derniers auront probablement profité du désastre arrivé à l'armée d'Holopherne pour se déclarer de nouveau indépendants.

Les inscriptions du règne d'Assurbanipal ne mentionnent plus après l'an 648 aucune autre expédition militaire de ce monarque dirigée contre les pays occidentaux. L'empire assyrien était arrivé au déclin de son ancienne puissance. Après le règne d'Assurbanipal, qui mourut probablement en 627, l'Assyrie s'achemina à grands pas vers sa ruine. La chute de Ninive, sa capitale, en 608 qui succomba sous les efforts combinés de Nabopalassar, roi de Babel, et de Cyaxare, roi des Mèdes, mit fin à son existence.

Les deux monarques assyriens, qui succédèrent à Assurbanipal, furent (*Bel-zikr*) *ir-iskun* et *Assur-etil-ilâni*. Ce dernier est désigné en termes formels comme

(1) *Ouv. cité*, pag. 490.

*fils* d'Assurbanipal et *petit-fils* d'Assarhaddon C'étaient probablement deux frères et deux compétiteurs, qui se disputèrent le trône d'Assyrie.

Quant à un prétendu *Assarhaddon II*, qui aurait également régné après Assurbanipal, il est extrêmement douteux qu'il ait jamais existé, et les documents, qui mentionnent ce nom, semblent se rapporter au règne du père et prédécesseur d'Assurbanipal. (1)

Abbé DE MOOR.

---

(1) Tiele, *Ouv. cité*, pages 405-406.

# APERÇU CHRONOLOGIQUE

## I. *Assurbanipal.*

Abdication d'Assarhaddon et avènement d'Assurbanipal (1). 668
Assurbanipal défait Phraorte II, roi des Mèdes, dans la 17e année de son règne. . . . . 651
Dans sa 18e année est décidée et commence l'expédition d'Holopherne . . . . . 650
Samassumukin encore vice-roi de Babel en (2). . . . . 648

## II. *Eliacim-Joacim.*

Il naquit en . . . . . 727
A l'âge de 25 ans il est majordôme d Ezéchias. . . . . 702
Déjà Souverain-Pontife sous le nom d'Azarias, il est emmené captif à Babylone avec le roi Manassé en . . . . . 664-663
Il est relâché par Samassumukin révolté contre Assurbanipal en . . . . . 652
Agé de 79 ans il met le pays d'Israël en état de défense contre Holophorne en. . . . . 648

## III. *Judith.*

Elle naquit en . . . . . 700
Elle épouse Manassé à l'âge de 18 ans en . . . . . 682
Agée de 52 ans et veuve depuis plus de 3 ans, elle tue Holopherne en . . . . . 648
Elle meurt dans sa 75e année, 17 ans avant la chute de Ninive, en. . . . . 625

---

Il résulte du tableau qui précède que Judith et le grand-prêtre Eliacim-Joacim furent contemporains de Tobie l'ancien (751-649) et de Tobie le jeune (725-598).

(1) Voir Tiele, *ouv. cité*, p. 369 et p. 371.
(2) Voir Tiele, *ouv. cité*, pp. 381-382 et p. 389.

# LES PROPHETES ET LA PROPHÉTIE

## D'APRÈS LES TRAVAUX DE KUENEN

(*Mémoire présenté au Congrès scientifique de Bruxelles. 1894*)

Deuxième article.

## TROISIEME PARTIE

### *Les Prophètes et le nouveau Testament*

Lorsque Kuenen a terminé l'étude que nous avons analysée précédemment, lorsqu'il a montré un grand nombre de prophéties non accomplies, et qu'il a cru pouvoir, à l'égard de celles qui restent, ou contester l'antériorité de la prédiction ou l'expliquer par une prévision naturelle, il considère sa cause comme gagnée.

La prétendue inspiration des Prophètes a été trouvée en défaut : donc elle est chimérique. La prophétie ne saurait venir d'une action spéciale de Dieu : donc elle est le résultat des facultés de l'homme.

Dès lors, il ne s'agit plus que de lever les objections qui peuvent naître contre une théorie déjà certaine.

Or, parmi ces objections, les plus graves sont tirées du rapprochement entre les prophéties et le Nouveau Testament.

Avant d'aller plus loin, rappelons que nous ne pouvons accepter la discussion sur ce terrain.

La théorie naturaliste des Prophètes n'est point établie d'une manière certaine par la seule étude de l'Ancien Testament ; elle est, au contraire, d'une invraisemblance qui touche à l'impossibilité.

Dès lors, là où Kuenen ne voit que des objections à résoudre, des difficultés à lever d'une manière quelconque, nous voyons une simple question à résoudre. Nous avons établi que la théorie naturaliste est insoutenable en ce qui concerne l'œuvre des Prophètes accomplie entre le 8e et 6e siècle avant Jésus-Christ : nous ne tiendrons néanmoins pas compte de cette démonstration pour écarter dès à présent cette théorie d'une manière absolue. Nous entreprendrons l'étude des prophéties messianiques avec une pleine et complète impartialité, laissant les faits prononcer entre les deux conceptions que Kuenen a mises en présence.

Voici comment notre auteur pose les objections que l'étude du Nouveau Testament fait naître contre sa théorie.

En premier lieu, il est certain que les auteurs du Nouveau Testament croyaient à l'existence de vraies prophéties et qu'ils ont constamment recours à l'accomplissement des prédictions des Prophètes comme à une preuve incontestable de la mission divine du Christ.

En second lieu, il existe, entre un grand nombre de textes de l'Ancien Testament et les événements racontés dans le Nouveau, un accord très singulier constaté par l'apologétique chrétienne. La théorie naturaliste est obligée de substituer à l'explication chrétienne de cet accord une autre explication suffisante.

Pour répondre à la première objection, Kuenen distingue entre l'autorité dogmatique des auteurs du Nouveau Testament et leur autorité exégétique.

Il récuse leur autorité dogmatique. Il considère la science et l'histoire comme indépendantes du dogme chrétien. Le Nouveau Testament est composé de livres distincts ; les auteurs ont chacun leur opinion. On ne sait dans quelle mesure ils reproduisent la pensée du Christ. En tout cas, rien ne prévaut contre ce qui est scientifiquement démontré. Or, selon lui le non-accomplissement des prophéties anciennes, est un fait démontré qui rend insoutenable la théorie supra naturaliste. Nous ne serions pas étonné de trouver ces opinions exposées par un savant purement laïque. Elles sont un peu étranges dans la bouche d'un professeur de théologie ayant pour mission d'enseigner les principes de l'exégèse à des étudiants destinés au ministère ecclésiastique d'une Église chrétienne. Nous pouvons ajouter que, même au point de vue profane, l'objection subsiste et exigerait, pour être détruite, une réfutation des preuves du Christianisme. Les prophéties, en effet, ne sont pas la preuve unique de la religion chrétienne. La divinité du christ et l'autorité infaillible de l'Évangile peuvent être démontrées par d'autres arguments que celui tiré de l'accord des deux Testaments. Tant que ces arguments ne sont pas détruits, l'objection subsiste. Quiconque croit que le Nouveau Testament contient une révélation divine ne saurait admettre une théorie contraire à la pensée de tous les écrivains qui l'ont composée.

Ayant ainsi récusé l'autorité dogmatique du Nouveau Testament, Kuenen discute son autorité scientifique.

Les auteurs du Nouveau Testament sont-ils des exégètes dignes de confiance ? Est-ce à eux que les savants doivent s'adresser pour découvrir le vrai sens ne l'Ancien Testament ?

Ici Kuenen entreprend une savante et intéressante

étude sur les citations des textes prophétiques de l'Ancien Testament présentées par les Apôtres et les Évangélistes.

Il établit, en premier lieu, en se fondant sur des travaux d'exégètes antérieurs, que les citations de l'Ancien Testament sont faites presque toujours sur la version des Septante et non sur l'original hébreu dont le texte des Septante est souvent très différent.

Il montre, en second lieu, que ces citations sont souvent faites de mémoire, que le texte n'est reproduit que d'une manière approximative.

Il relève, en troisième lieu, un certain nombre de citations dans lesquelles le sens donné par le Nouveau Testament est directement contraire au sens naturel du passage dans l'Ancien Testament

Tout le monde connaît le passage d'Osée. « Quand Israël était jeune, je l'aimai et j'ai rappelé mon fils de l'Égypte. »

Il est évident d'après le contexte que ce fils n'est autre que le peuple d'Israël. Or St Mathieu considère la seconde partie du verset comme la prophétie du retour de la Ste Famille d'Égypte à Nazareth.

Kuenen fait une constatation plus étrange encore. Quand il arrive aux auteurs du Nouveau Testament de se servir d'un texte de l'Ancien dans un sens contraire au sens naturel des termes, ils ne craignent pas d'altérer le texte et de supprimer les phrases, les incises et les mots qui fixaient le sens de l'original.

Ainsi quand St Paul applique à la foi au Christ le texte du Deutéronome où il est parlé de la loi, voici comment il établit son raisonnement.

Le Deutéronome contient le passage suivant : « Ce commandement que je vous donne aujourd'hui n'est pas caché pour vous, il n'est pas éloigné de vous. Il n'est

pas dans le ciel pour que vous puissiez dire : qui montera au ciel pour nous l'apporter et pour que nous puissions l'entendre et l'accomplir ?

Il n'est pas au-delà de la mer pour que vous puissiez dire : Qui traversera la mer pour nous l'apporter, pour que nous puissions l'entendre et l'accomplir ? Non, cette parole est tout près de vous, dans votre bouche, dans votre cœur pour que vous puissiez la pratiquer. »

Voici maintenant la citation de St Paul : « Christ est la fin de la loi pour la justice pour tous les croyants. Or, Moïse décrit ainsi la justice : Celui qui accomplira ces choses vivra par elles. Quant à la justice qui vient de la foi, il en parle ainsi : Ne dis pas dans son cœur qui montera au ciel (c'est-à-dire pour faire descendre le Christ d'en haut) ou qui descendra dans l'abîme, (c'est-à-dire pour faire remonter le Christ d'entre les morts).

Mais que dit-il ? La parole est près de vous, dans votre bouche, dans votre cœur : c'est la parole de la foi que nous prêchons.

C'est-à dire si vous confessez le Seigneur par votre bouche et si vous croyez dans votre cœur que Dieu l'a ressuscité des morts, vous serez sauvés. »

Ainsi Saint Paul semble appliquer à la foi, par opposition à la loi, ce que le Deutéronome dit de la loi elle-même, et afin que le texte concorde avec sa pensée, il supprime les phrases « pour nous apporter la loi afin que vous puissiez l'entendre et l'accomplir. » Ces phrases auraient détruit son raisonnement. De plus, afin de pouvoir introduire la résurrection du Christ dans le texte, il supprime la phrase. « Cette loi est-elle au delà de la mer : et il remplace le terme de mer par celui d'abîme qui peut s'appliquer au séjour des morts.

Ce passage est extrêmement étrange et embarrassant. Il semble que Saint Paul déclare que Moïse ait dit une

chose qu'il n'a évidemment pas dite. Néanmoins en examinant la chose avec attention, la difficulté diminue.

Ce que Saint Paul oppose, ce n'est pas précisément et directement la loi et la foi, c'est la justice de la loi et la justice de la foi.

La justice de la loi, c'est la justice extérieure et charnelle ; c'est l'exemption d'un châtiment matériel encouru par des actes extérieurs.

La justice de la foi, c'est le salut, c'est la grâce produite par le changement du cœur.

Dès lors l'opposition que S. Paul déclare exister entre les deux passages du Lévitique et du Deutéronome est bien fondée.

Le passage du Lévitique : « Celui qui fait ces choses, vivra par elles, veut dire celui qui observe matériellement la loi, échappe à la condamnation ; par exemple, celui qui observe le Sabbat ne sera pas lapidé : c'est la formule de la justice légale et cérémoniale.

Au contraire, le commandement qui est dans la bouche et dans le cœur, bien qu'il puisse s'appliquer aussi à des préceptes cérémoniels, indique que le cœur est converti, que c'est par l'obéissance du cœur que la loi est observée. Ainsi observée, la loi produit la justice intérieure que Saint Paul appelle justice de la foi.

Saint Paul ne prête donc pas à Moïse une pensée contraire à celle qu'exprime le Deutéronome : pour le fond, ils sont d'accord.

Mais la forme est étrange et bizarre comme beaucoup des raisonnements de Saint Paul. Il prouve par le texte de Moïse qu'il y a deux justices : l'une extérieure, l'autre intérieure, et il donne ensuite sa propre explication de la justice intérieure en montrant son principe qui est la foi en Christ. Par là il se trouve conduit à supprimer les phrases de Moïse où cette justice est appelée

un commandement qu'il faut pratiquer. Malgré ces explications il reste toujours une difficulté. La manière dont Saint Paul cite l'Ancien Testament est certainement d'une étrange liberté et il est clair qu'il donne un enseignement dogmatique et non un commentaire grammatical du texte.

Qu'il nous soit permis de dire, en passant, qu'il est utile de regarder en face les difficultés de ce genre et que nous aurions tort de nous contenter des solutions données par nos devanciers.

Ces solutions peuvent être imparfaites et nous ne devons pas désespérer d'en trouver de meilleures.

L'Encyclique *Providentissimus Deus* nous dit que tout docteur privé à un vaste champ où s'avançant en toute sûreté, il peut se distinguer et servir l'Église. Il ajoute que, tout en tenant compte de l'opinion des interprètes précédents, il ne doit pas penser qu'il lui soit interdit de pousser plus loin ses recherches.

La seule chose que le souverain Pontife interdit c'est de poser des conclusions définitives, contraires à la doctrine de l'inspiration ; mais l'étude des questions sous leurs différentes faces, l'étude du sens naturel de l'Ancien Testament tel qu'il résulte de la grammaire, du contexte, des circonstances, du temps et des lieux, l'étude comparative du texte original et des citations, non-seulement n'est pas interdite, mais est plus nécessaire que jamais.

Nous ne devons même pas nous croire obligés de trouver la vraie solution ni nous contenter des solutions que nous croyons avoir trouvées. Si ces solutions nous paraissent imparfaites, nous avons une ressource que le Pape lui-même nous indique, c'est de suspendre notre jugement, *cunctandum a sententia*. Nous nous demandons même si ce dernier parti n'est pas le plus sage en présence du texte cité plus haut.

Après cette disgression revenons à Kuenen. La critique qu'il a faite de la manière selon laquelle les auteurs du Nouveau Testament interprètent l'Ancien, lui paraît suffisante pour déclarer qu'il n'y a pas lieu de s'en tenir à leur interprétation.

Nous pouvons lui concéder qu'il a raison en cela, s'il ne s'agit que de l'exégèse grammaticale et de la détermination du sens des phrases.

Cette exégèse est distincte de l'exégèse dogmatique et théologique ; c'est pour cette dernière seulement que le Nouveau Testament est aux yeux des chrétiens, une autorité qui doit être respectée.

Mais comme Kuenen a récusé entièrement l'autorité dogmatique de l'Évangile et même celle du Christ, il se trouve ainsi dégagé de la première objection qu'il avait posée.

Mais sa cause n'est pas gagnée pour cela. Une autre objection, plus redoutable, se dresse devant lui ; il le reconnaît lui-même loyalement, c'est celle des Prophéties relatives aux faits évangéliques.

Il ne peut contester qu'il existe un accord apparent très étrange entre le passé et le présent, que la venue d'un personnage surnaturel et transcendant et la conversion des peuples païens au culte du vrai Dieu, n'aient été annoncée par les Prophètes et que certains chapitres de l'Ancien Testament, tels que le LIII^e d'Isaïe, ne semblent s'appliquer très exactement au récit évangélique.

Il est obligé de donner de cet accord une explication conforme à sa théorie. Il n'a pas manqué à cette obligation. C'est la partie la plus intéressante de son ouvrage. Il donne d'abord un exposé de la formation graduelle de l'idée messianique. Il nous montre comment elle a grandi, quelles transformations elle a subie, comment, aux différentes époques, les textes prophétiques ont été diverse-

ment interprétés, comment enfin s'est formée l'interprétation qui a prévalu dans l'Église chrétienne. Il établit ensuite une théorie historique et philosophique pour expliquer par leurs causes les faits qu'il a exposés.

Je vais commencer par résumer l'exposé de Kuenen.

Le tableau historique que je vais vous tracer est celui que Kuenen lui-même a tracé.

Les opinions rationalistes de l'auteur ont certainement influé sur la manière de présenter les faits. Néanmoins une très grande partie de ses vues sont exactes.

Je n'essaierai pas de relever toutes ses erreurs, je signalerai simplement en passant les plus graves.

## II

Le tableau de Kuenen ne commence qu'au VIII^e siècle avant l'ère chrétienne, au temps des grands Prophètes. On sait que toute l'histoire primitive d'Israël est considérée par l'école rationaliste comme pleine d'erreurs et falsifiée par les écrivains sacrés. Aussi il ne sera pas question des anciennes promesses du Messie, de celles de Jacob, de Balaam, etc.

Le point de départ du messianisme, selon notre auteur, serait la croyance à une promesse de perpétuité de la dynastie de David. Par une promesse spéciale de Jéhovah, ses descendants doivent se succéder indéfiniment sur le trône.

Mais vers le VII^e siècle, quand Israël fut attaqué par des nations très puissantes, les Prophètes annoncèrent qu'il serait vaincu et réduit en captivité, que le trône de David périrait, que la ville serait détruite.

Mais en même temps qu'ils annoncent ce châtiment, ils annoncent la délivrance et le retour de la captivité.

Cette restauration de la nation entraînait la restauration de la monarchie.

De là deux idées, celle du temps messianique ou du bonheur qui suivra la délivrance et celle des rois ou du roi qui règnera à cette époque.

Le temps messianique est un temps de gloire, de repos et de félicité pour les Israélites.

Les gentils doivent honorer le peuple d'Israël. Suivant certains Prophètes ils leur seront soumis, selon d'autres, ils se convertiront au vrai Dieu, et viendront l'adorer à Jérusalem.

Ce temps devra durer indéfiniment. Il semble que les Prophètes aient cru que le grand jour du Seigneur, annoncé par Amos et Joël, doit être arrivé auparavant.

Selon Isaïe, c'est un temps de paix pour la nature entière ; « les bêtes féroces vivront en paix avec les agneaux et les chèvres.»

Toutes les images sont accumulées pour décrire la félicité de cet âge d'or de l'avenir.

Kueuen remarque ici que ces prophéties ont été, depuis l'Évangile, interprétées dans un sens spirituel. L'Israël dont elles parlent, est, selon la théologie chrétienne, l'Église ; le bonheur dont il s'agit est la paix de l'âme et la prospérité indéfinie est le bonheur du Ciel.

Mais telle n'était pas la pensée des Prophètes et de leurs contemporains. Leurs regards ne s'élevaient pas si haut : c'est d'un bonheur terrestre qu'il s'agissait, c'est une prospérité temporelle sous le sceptre d'un roi vraiment descendant de David dans la ville même de Jérusalem qui était l'objet de l'attente et des désirs des Israélites.

Voici comment Amos annonce cette restauration. « En ces jours-là, j'ai rétabli le tabernacle de David qui est en ruine, je le rebatirai comme autrefois. »

les maux qui cesseront avec le règne du Messie, serait compris le mal de la mort et qu'ainsi le Messie deviendrait immortel et que ses sujets le seraient comme lui.

Si ce n'est pas là la pensée d'Isaïe, c'est au moins une interprétation de sa pensée qui a prévalu plus tard. Nous voyons, en effet dans l'Evangile, que les Juifs croyaient que le Messie devait durer éternellement et que, par l'effet de cette croyance, ils étaient scandalisés de l'annonce de la passion du Christ. Cette idée de la restauration du trône de David par un roi immortel, se trouve encore dans les paroles de l'ange Gabriel annonçant à la Sainte Vierge qu'elle sera mère du Messie. C'était comme une définition du Messie selon la croyance du temps. « Il sera grand, il rétablira le trône de David, son père, et régnera éternellement sur la maison de Jacob. »

Telle est la première forme précise de la conception messianique. Un roi descendant de David, un règne éternel, heureux, pacifique ; le peuple d'Israël habitant sa patrie et vivant auprès du temple de Sion.

Ainsi considérée, l'origine de l'idée messianique pourrait, selon Kuenen, s'expliquer naturellement, elle résulterait du patriotisme juif et de la croyance à la protection de Jéhovah sur Israël et à la toute puissance de Jéhovah. C'est le désir qui devient un espoir.

En outre Kuenen nous dit, sans que nous puissions le contredire, que le Messie, ainsi attendu, est bien différent du Messie historique.

Mais il existe un second type de Messie, différent du premier, c'est le *serviteur de Jéhovah* dont parle Isaïe.

C'est dans la seconde partie du livre d'Isaïe, dans les derniers chapitres que beaucoup d'exégètes modernes considèrent comme étant l'œuvre d'un continuateur

vivant pendant la captivité de Babylone, que se trouvent les textes relatifs au serviteur de Jéhovah.

Ce personnage n'est point désigné comme descendant de David. On ne le donne pas comme investi de la puissance royale. C'est un prophète, un prédicateur de la vérité : c'est un martyr, c'est un homme qui est livré à la souffrance et à la mort pour les péchés du peuple.

Qu'est-ce que ce personnage ?

Suivant Kuenen, c'est le peuple d'Israël personnifié ; le terme de serviteur de Jéhovah est un terme collectif, il ne désigne pas un individu, mais le peuple d'Israël ou plutôt la partie supérieure, l'élite du peuple d'Israël.

C'est l'explication donnée jadis par des rabbins pour écarter l'argument tiré du chapitre 53e. Mais nous devons convenir que Kuenen présente cet argument avec une grande habileté. Il remarque en effet que dans plusieurs passages de cette longue prophétie, le titre de serviteur de Jéhovah est donné à Israël et à Jacob, d'où il résulte que si on suppose que la pensée de l'auteur est continue, partout où on rencontrera ce terme, le serviteur de Jéhovah, on pourra lui substituer Jacob ou Israël. Seulement il y a des passages qui ne peuvent s'expliquer ainsi et dans lesquels le serviteur de Jéhovah est distingué expressément du peuple d'Israël.

Tel est le passage où Jéhovah dit à son serviteur : « C'est peu que tu sois chargé de convertir les restes d'Israël, je t'ai donné comme lumière aux nations. » Evidemment ce n'est pas Israël qui est chargé de convertir ses propres restes.

Kuenen se tire de la difficulté en disant que ce n'est pas tout le peuple qui est désigné par le terme de serviteur, mais l'élite du peuple.

Nous remarquerons ici que cette substitution de l'élite à toute la nation, est une supposition arbitraire qui

n'atteint pas son but et ne lève pas l'ambiguïté. Elle n'empêche pas que le même terme soit tantôt appliqué à Israël, tantôt mis en opposition avec Israël.

Le terme est donc pris dans deux sens. N'est-il pas dès lors plus simple d'admettre qu'il faut considérer la prophétie comme énigmatique et volontairement ambiguë et de penser que le Prophète parle tantôt du peuple, tantôt d'un personnage individuel, l'un étant la figure de l'autre.

Quoiqu'il en soit, Kuenen se pose la question de savoir si ce personnage est le même que le roi, fils de David dont nous avons parlé. Il répond négativement. Les caractères de ces deux personnages sont opposés et inconciliables.

Si ce que Kuenen cherche à savoir, c'est quelle a été sur ce point la pensée des contemporains du prophète, il a raison. Avant l'Évangile, les Juifs n'ont presque jamais appliqué au Messie ces textes d'Isaïe surtout le LIII° chapitre qui prédit la Passion. Quant à ce qu'a prévu le prophète lui-même, c'est un fait psychologique individuel sur lequel nous n'avons aucun renseignement.

Kuenen admet néanmoins que la pensée du prophète était semblable à celle de ses contemporains.

Au texte d'Isaïe, on peut joindre un certain nombre de psaumes considérés comme prophéties de la passion, où il est parlé d'un personnage calomnié outragé et condamné.

Ces passages paraissent devoir être interprétés comme les précédents.

Ceux qui croient, comme Kuenen, qu'il s'agit dans ces textes d'un personnage collectif, supposent que ce sont les souffrances du peuple réduit en captivité qui ont été ainsi dépeintes par le Prophète et le Psalmiste.

Nous devons dire encore ici que le texte d'Isaïe ne se

prête à cette interprétation collective qu'à la condition d'être plus ou moins violenté ; c'est ce qu'ont prouvé depuis longtemps les exégètes chrétiens.

Nous pouvons maintenant franchir le temps de la captivité et chercher quelle transformation ont subi les idées après le retour du peuple en Palestine.

Selon le texte des Prophéties, la délivrance, la restauration du trône et le temps messianique semblaient devoir être simultanés.

L'attente des Israélites fut trompée. La délivrance eût lieu, les exilés purent rentrer à Jérusalem, mais le temps messianique ne commença pas. Au lieu de cette ère de bonheur, ce furent des temps pénibles, des temps d'angoisse comme les a appelés Daniel.

Puis le trône ne fut pas rétabli. Ce fut un descendant de David, Zorobabel, qui ramena les Israélites, mais il ne fut pas couronné roi.

Pourquoi cela ? L'histoire ne nous le dit pas.

Serait-ce que les prêtres, si puissants à cette époque, ont craint l'ambition des rois et ont voulu empêcher l'influence des mauvais rois.

Serait-ce que l'on savait que la restauration du trône devait être faite par le Messie, par ce roi sublime et transcendant décrit par Isaïe, et que Zorobabel ne présentait pas les caractères du Messie.

Quoiqu'il en soit, la restauration du trône, l'avènement du Messie et le bonheur des temps messianiques furent repoussés dans l'avenir et dans un avenir assez éloigné. Le peuple se consolait en lisant les prophéties. Aux anciennes prédictions, s'en joignirent de nouvelles. Une brillante vision de Daniel représente un personnage appelé le Fils de l'homme, montant devant le trône de l'Ancien des jours et auquel est donné le pouvoir sur toutes les nations de la terre et un empire éternel.

Dans l'explication de la vision, il est dit que le pouvoir sera donné au peuple des saints du Très Haut.

De ces paroles prises à la lettre, Kuenen conclut que le Fils de l'homme est un être collectif, qu'il n'est que la personnification du peuple d'Israël. Il faut avouer cependant que ce serait une étrange personnification et que la vision semble indiquer quelque chose de plus que ce que dit l'explication. Ce personnage mystérieux fut comme un troisième type du Messie. Il y avait le Messie roi, le Messie souffrant : maintenant il s'y joint un Messie transcendant et céleste.

Pendant les quatre cents ans qui suivirent, il se produisit une transformation dans les idées relatives au Messie et aux temps messianiques. Ces idées se modifièrent dans un sens spiritualiste. Dans les écrits des Prophètes, il est principalement question des destinées du peuple. C'est le peuple qui pèche, qui est châtié, qui se repent, à qui Dieu pardonne en lui rendant la prospérité. Les menaces et les promesses des Prophètes sont de l'ordre temporel. La délivrance, la rédemption, le salut consistent à échapper à la servitude ou à la captivité, à ne plus être sous le joug de l'ennemi.

Est-ce à dire que la croyance à la vie future n'existât pas alors et qu'au lieu de l'immortalité personnelle des individus, les promesses divines ne regardassent que de la perpétuité de la nation ?

Avec toute l'école rationaliste, Kuenen admet qu'avant la captivité de Babylone, les Israélites ne croyaient pas à la survivance de l'âme.

Cette opinion paraît très mal fondée, mais ce qui est certain, c'est que si les Prophètes croyaient à la vie future, il en parlent peu, que ce qu'ils mettent en évidence, ce qui paraît au premier rang dans leurs écrits, ce sont les récompenses et les châtiments temporels

pour les crimes ou les vertus du peuple, et que lorsqu'ils parlent de la miséricorde divine, du pardon et de rédemption, c'est d'une délivrance temporelle qu'il s'agit principalement.

C'est sur ce point que les idées, ou si l'on veut que les croyances, changèrent après la captivité.

L'idée de la vie future et de la résurrection après la la mort, occupèrent davantage les âmes. L'idée de la délivrance des ennemis terrestres se transforma en l'idée du salut proprement dit. Le pardon des péchés avait été depuis les plus anciens temps l'objet des désirs des Prophètes; ce pardon désormais est attendu et désiré, moins en vue d'éviter les châtiments temporels que par le désir d'être à jamais exclu de l'assemblée des Saints. Les péchés de l'individu, le sort et la destinée de chacun passent au premier rang dans la pensée de beaucoup de fidèles, de ceux dont l'âme était plus élevée.

Cette transformation s'accomplit sans rupture : le temps messianique représente un bonheur terrestre sans fin pour la nation ! ce bonheur peut appartenir aux individus aussi bien qu'au peuple.

Par suite de ces idées, les vrais Israélites, les vrais Saints, héritiers des promesses, ne sont pas tous ceux qui naissent d'Abraham et de Jacob, mais ceux qui restent dignes de cette origine.

Les individus, par l'idée de l'immortalité personnelle, acquièrent une importance plus grande et le peuple lui-même se partage en saints et en rebelles. Le côté moral se développe à côté du côté politique des espérances d'Israël.

Par là même aussi, les prophéties relatives aux peuples étrangers se transforment.

Ce ne sont pas seulement les peuples qui seront soumis comme nation à la nation sainte, ce seront les individus qui entreront plus tard dans l'assemblée des Saints.

Cette spiritualisation des promesses ne va pas cependant jusquà supprimer les privilèges d'Israël comme nation. Le côté politique des espérances ne disparaît pas. Nous en trouvons la preuve jusque dans le cantique de Zacharie où il est parlé du peuple délivré de ses ennemis et habitant en paix sous un roi pacifique.

Sous l'effet des mêmes causes, la notion du Messie s'agrandissait. Il devenait le sauveur des âmes en même temps que le roi temporel. Facilement l'idée du Messie roi, s'est unie à celle du Messie transcendant de Daniel.

Le roi d'Israël, glorieux et immortel, ressemble au Fils de l'homme de la vision de Daniel.

Une autre idée prophétique a subi une transformation analogue. Les anciens Prophètes parlaient d'un jour terrible de vengeance et de justice de Jéhovah.

C'étaient les peuples qui devaient être ainsi jugés et chatiés. Une fois l'idée de l'immortalité personnelle développée dans les âmes, le jour de Jéhovah est devenu le jugement des vivants et des morts et le Messie a été considéré comme le juge suprême.

Nous avons dit que le type du Messie souffrant, du serviteur de Jéhovah n'avait pas, en général, été confondu avec celui du roi Messie : les caractères de ces personnages paraissent inconciliables.

C'est ce qui paraît même dans l'Évangile ; ceux qui reconnaissaient Jésus pour le Messie, ne voulaient pas croire à ses souffrances. Il dut néanmoins se faire déjà un certain rapprochement entre ces types.

C'est à la fin de cette évolution progressives des idées régnantes en Israël que parut le vrai Messie, Jésus de Nazareth. La question qui se posa d'abord était de savoir s'il possédait les qualités du Messie Roi. Ceux qui le croyaient, le saluaient sous le nom de fils de David. Lui-même prit le titre de Fils de l'homme en s'attribuant le

rôle sublime de ce personnage en Daniel. Quant au rôle du Messie souffrant, ce ne fut qu'après la résurrection que les Apôtres le comprirent. Les Apôtres ayant sous les yeux la vie et la mort du Sauveur en retrouvèrent les traits dans les Prophètes ; chacun des trois types se trouvant réalisé : le premier d'une façon spirituelle par la royauté du Christ sur les âmes, le second d'une façon littérale, par sa Passion, et le troisième, celui de Fils de l'homme par l'affirmation même du Christ qui prit ce nom et déclara qu'il paraîtrait au dernier jour sur les nuées d'une manière conforme à la vision de Daniel.

L'ascension du Christ produisit un nouveau changement dans l'interprétation des Prophéties.

Le règne messianique terrestre disparut pour être remplacé par le règne du Christ gouvernant son Église du haut du ciel : les textes prophétiques furent ainsi interprêtés dans un nouveau sens par une sorte de transposition de ton.

En même temps les deux avènements du Christ, jusque là confondus, rêvent de se séparer l'un de l'autre et on attendit le retour du Christ sur les nues pour juger les vivants et les morts.

Une partie cependant de l'ancienne interprétation subsistait encore. Israël restait le centre de la nouvelle Église et on croyait que la destruction annoncée du temple et de la ville de Jérusalem coinciderait avec la fin du monde.

La catastrophe de l'an 70 détruisit ce dernier reste de l'interprétation terrestre et temporelle des Prophètes.

Les promesses relatives au temple messianique furent transférées à l'Église chrétienne qui devint le vrai peuple de Dieu.

Ainsi, à la suite d'une longue évolution de la pensée, s'est produite l'interprétation chrétienne des Prophèties :

un sens nouveau fut substitué à celui qui avait été admis jusque-là.

Tel est l'exposé historique que Kuenen nous donne de la formation de l'idée messianique et de l'interprétation variable et progressive des textes prophétiques.

Malgré les erreurs que ce récit contient, l'idée générale nous en paraît exacte. C'est une vue originale qui permet de relier les uns les autres des textes qui, sans cela ne forment qu'un amas incohérent. C'est une manière d'étudier l'Écriture Sainte et l'histoire qui devrait être imitée à notre avis par les exégètes catholiques : elle fournirait d'utiles arguments à l'apologétique. C'est ce que nous allons constater en examinant les conséquences qui ont été et qui peuvent être tirées de ce récit.

Abbé de Broglie.

(*A suivre*).

# LA CIVILISATION DE L'ANCIEN PÉROU

Lorsque les Espagnols débarquèrent sur le rivage d'un pays auquel le hasard leur fit donner le nom de Pérou, ils se trouvèrent en présence d'un vaste empire, qui comprenait outre le Pérou actuel, la république de l'Équateur, la plus grande partie de la Bolivie, et s'étendait sur le Chili septentrional. C'était un état organisé dans toute l'acception du mot, et aussi l'étonnement des envahisseurs fut grand, quand ils découvrirent dans cette contrée, la veille encore inconnue du monde civilisé, des villes, des monuments, des routes, un bien-être matériel, une agriculture avancée, des institutions, des armées, une police, un système complet de gouvernement. C'était l'empire des Incas, qui régnait sur une population évaluée à dix millions d'hommes, et semblait être appelée à réunir sous sa domination toute l'Amérique du Sud. Cet empire est devenu en quelque sorte légendaire et sa civilisation étrange est l'une des curiosités de l'histoire.

Les origines du Pérou sont encore restées fort obscures. Un fait, qui paraît aujourd'hui certain, c'est qu'originairement, la population se composait d'un grand nombre de peuples distincts les uns des autres. Les principaux étaient les Collahuas, les Aymaras, les

Chinchas, les Yuncas, les Quichuas, les Cânas, les Cauchis, les Huancas, les Atocamas, les Changas, etc., ils venaient du Nord, mais l'on ignore à quelle époque eut lieu leur migration. Quelques-uns ont dû, après avoir traversé le Mexique, descendre dans l'Amérique du Sud, en passant par le Guatémala. Certains mots, certaines expressions de la langue maya, parlée dans le Yucatan, se retrouvent avec la même signification dans le quichua et même dans l'araucanien. D'autres tribus ont dû venir des Petites-Antilles et prendre pied dans les régions appelées aujourd'hui Venézuéla, Colombie. De là, leurs colonies se seraient peu à peu avancées et répandues dans l'intérieur. L'on a constaté que l'idiôme parlé par les Caraïbes des Petites-Antilles, voisines du Continent, avait certains rapports avec le quichua. C'est un indice de la communauté d'origine. Les Collahuas paraissent avoir été les premiers habitants, ils avaient conservé quelques vagues traditions et disaient qu'ils venaient du Nord. Les Aymaras étaient aussi fort anciens, et leur migration a dû probablement suivre de près celle des Collahuas. Aujourd'hui encore, leurs descendants, tant au Pérou que dans la Bolivie, constituent un groupe que l'on estime à plus d'un demi-million d'hommes.

Le peuple qui, au moment de l'arrivée des Espagnols, constituait la partie la plus importante de la population, était celui auquel le Père Domingo de San-Thomas a donné le nom de *Quichua* (1) dans le vocabulaire qu'il publia à Valladolid en 1560. Cette appellation est inconnue à ceux que nous nommons ainsi, et aujourd'hui ils se désignent, comme par le

(1) Suivant M. Dabry de Thiersant, le mot quichua signifierait « homme qui parle bien. »

passé, sous le nom de *Khatt'Chan-Kou-Kaka*, *nous autres nations*. Le sens de cette dénomination indiquerait que les Quichuas n'appartiendraient pas à une seule nation, mais seraient plutôt la réunion de plusieurs peuples. En parvenant à une civilisation supérieure, ils prirent forcément un ascendant moral et matériel sur les tribus voisines, et naturellement, ils durent en absorber un certain nombre. La langue quichua, qui est agglutinante, a gardé ses caractères distinctifs de richesse et de concision, quoique ses dialectes se soient multipliés. Toutes ses poésies se font remarquer par leur grande douceur et leur extrême mélancolie. L'on y retrouve toutes les anciennes traditions des Incas ; un chant assez curieux qui nous a été conservé, est celui qui commence par ces mots *Sumac Frustra*. C'est une sorte d'hymne rappelant d'une façon surprenante par sa forme et sa composition les Védas de l'Inde. Faut-il y voir la preuve de relations qui avaient autrefois existé entre la vieille terre brahmanique et le continent américain ?

Ce que l'on sait sur la période qui précède les Incas, c'est-à-dire sur ces temps antérieurs au XI^e siècle, se borne à peu de chose. Si nous en croyons Garcilasso de la Véga (1), les Incas auraient été les civilisateurs uniques du Pérou, et, avant leur arrivée, tout le pays aurait été livré à la barbarie la plus complète. Les indigènes auraient vécu à l'état de tribus nomades ou habité des grottes, se faisant habituellement la guerre, vivant de racines, du produit de leur

(1) Garcilasso de la Véga, l'historien des *Incas, rois du Pérou*, naquit à Cuyco, en 1530 et mourut en 1568. Son livre ne fut publié qu'en 1610, à Cordoue.

chasse et de leur pêche, et se bornant à cultiver un peu de maïs. Ces peuplades auraient eu des mœurs féroces, auraient été pour la plupart anthropophages, et, de plus, se seraient livrées aux sacrifices humains. Leur religion était une sorte de fétichisme ; ils adoraient la terre, le feu, la mer, les montagnes, des animaux comme le jaguar, le lama, le serpent, qui était considéré comme la divinité malfaisante, des poissons comme la baleine et le requin, des pierres précieuses comme l'émeraude. Leurs prêtres étaient des sorciers; à en croire Garcilasso de la Véga, l'état moral des anciens Péruviens avant les Incas n'aurait pas dépassé celui que nous trouvons actuellement chez les Papous de la Nouvelle-Guinée.

Ce tableau du Pérou primitif est fort exagéré. Si nombre de tribus vivaient presque à l'état sauvage, il existait déjà dès le XIe siècle de notre ère des foyers de civilisation. C'est ainsi que dans la vallée de la Jéjétépéque, au nord de Truxillo, l'on trouve des rochers couverts de hiéroglyphes qui n'ont pas encore été déchiffrés, et remontant à une époque antérieure aux Incas. C'est la preuve d'un certain développement intellectuel, il en est de même des ruines de Pachacamac, à 25 kilomètres S.-E. de Lima, qui sont d'une majesté imposante, et les restes d'une grande cité, également antérieure aux Incas. L'on y trouve des sanctuaires, des édifices remarquables par leur architecture. Sur les bords du lac de Titicaca, il existait un centre de civilisation, et le temple des Andes que l'on y voit, par ses proportions et son ornementation ne permet pas d'admettre qu'il ait été construit par des peuplades barbares. Les Muiscas, qui occupaient la Colombie actuelle, possédaient depuis longtemps une organisation sociale à peu près complète

et avaient gardé plusieurs traditions concernant leur origine ; il en est une qui est une réminiscence du déluge. Le royaume de Quito remontait à près de cinq siècles avant l'arrivée des Espagnols. A cette époque, la tribu des Caras avait quitté la côte où elle habitait pour pénétrer dans l'intérieur du pays nommé *Lican*; ils y avaient bâti une ville, qui fut appelée Quito, du nom *Quitus*, sous lequel ils désignaient leur principal chef. Un état assez puissant s'était constitué, et la civilisation dont il jouissait était relativement avancée. Cependant l'influence des Incas ne s'était jamais étendue sur le pays des Muiscas, et elle était toujours restée étrangère au développement du royaume de Quito. Il faut en conclure que bien avant le XI^e siècle, le Pérou était déjà entré dans la voie de la civilisation, que cette civilisation était *indigène*, *autochtone*, et qu'elle avait été précédée de plusieurs états transitoires, qui s'étaient enfantés les uns des autres. L'origine des Incas, telle que nous la raconte Garcilasso de la Véga est une légende, qui était devenue *croyance officielle*. La dynastie qui régnait sur le Pérou, avait intérêt à la propager, à l'imposer. En se donnant comme fils du soleil, les Incas augmentaient leur prestige, et la source de leur autorité étant divine, leur pouvoir devenait redoutable. Quelque peu de crédit qu'il faille attacher à cette légende, nous pensons qu'il est utile de la faire connaitre, en reproduisant le récit de Garcilasso de la Véga, qui place 470 ans avant la découverte de l'Amérique, l'apparition de Manco-Capac et de sa compagne Mama-Ocllo.

« Les hommes de ce temps-là étaient tels que des bêtes sans police et sans religion. On ne parlait parmi eux ni de maison, ni de ville ; ils ne savaient ni cultiver la terre, ni filer la laine et le coton. Leur vie

était extrêmement sauvage; ils se retiraient dans des lieux souterrains et dans des cavernes. Les herbes des champs, les racines des arbres, les fruits sauvages et même la chair humaine étaient les aliments dont ils se nourrissaient. Les uns se servaient de peaux d'animaux ou des feuilles des arbres pour se couvrir ; les autres allaient tout nus. Enfin ils menaient une vie tout à fait brutale, et s'accouplaient avec les premières femmes qu'ils rencontraient, sans en avoir aucune en propre ou qui leur fut particulière. »

« Le soleil, notre père fut touché de compassion de l'état des hommes ; il leur envoya du ciel deux de ses enfants, un fils et une fille, pour les instruire dans sa connaissance, afin qu'ils l'adorassent comme Dieu, et leur donner des lois, afin qu'ils pussent demeurer dans des maisons, peupler les villes, labourer la terre, cultiver les plantes, faire la moisson, nourrir des troupeaux, en un mot vivre en êtres raisonnables et civilisés, et non en bêtes. Le soleil, notre père, mit ses deux enfants près du lac de Titicaca, à huit cents lieues d'ici, et leur dit d'aller où bon leur semblerait. Comme signe de sa volonté, il leur donna une verge en or, en leur disant que là où elle s'enfoncerait dans la terre, d'un seul coup qu'ils lui donneraient, ils devaient s'y établir et y tenir leur cour. Après cela, il leur recommanda leurs devoirs en ces termes : « Mes enfants quand vous aurez soumis ces peuples à votre obéissance, vous aurez soin de les maintenir par les lois de la raison, de la piété, de la clémence et de l'équité, faisant pour eux tout ce qu'un bon père a coutume de faire pour des enfants qu'il a mis au monde et qu'il aime tendrement. Vous suivrez mon exemple puisque vous savez que je ne cesse de faire du bien à tous les mortels. C'est moi qui les éclaire pour leur

donner moyen de voir ; c'est moi, qui les échauffe, quand ils ont froid, qui rend fertiles leurs champs et leurs pâturages, qui fait fructifier leurs arbres, qui multiplie leurs troupeaux, qui leur envoie la pluie et le beau temps. C'est encore moi qui prends soin de faire le tour du monde une fois le jour, pour voir de quoi la terre peut avoir besoin, afin d'y mettre ordre. Je veux que vous fassiez de même, comme mes enfants bien aimés. C'est pourquoi je vous donne dès à présent le titre de rois, et je veux que votre empire s'étende sur tous les peuples que vous instruirez par vos bonnes actions, votre exemple et votre bon gouvernement. »

« Après que le soleil, notre père eut ainsi déclaré sa volonté à ses enfants il les congédia. Ils quittèrent les bords du lac de Titicaca, et marchèrent longtemps du côté du Nord, et finirent par arriver dans la vallée de Cuzco, où l'on ne voyait que montagnes et précipices, ils s'y arrêtèrent et firent l'épreuve de leur verge d'or, qu'ils avaient souvent faite auparavant. Cette fois, au premier coup qu'ils lui donnèrent elle s'enfonça dans la terre. Les enfants du soleil reconnurent la volonté de leur père, et résolurent de se fixer dans cette vallée. Ils réunirent autour d'eux les sauvages des environs, leur disant qu'ils voulaient être leurs bienfaiteurs. Les sauvages surpris de voir ces deux étrangers, revêtus du brillant costume, que le soleil leur avait donné, les adorèrent et reconnurent leur puissance. Ils se réunirent en grand nombre. Nos rois bâtirent alors la ville Impériale, Cuzco ; ce furent eux-mêmes, qui donnèrent le plan et le modèle des maisons que l'on construisit. L'Inca apprenait aux sauvages à cultiver la terre, à semer des graines et des légumes, à faire les charrues dont nous nous ser-

vons, à utiliser les ruisseaux de la vallée, en s'en servant pour pratiquer des irrigations, à fabriquer des chaussures. La reine, de son côté, enseignait aux femmes à filer le coton, la laine, à en tisser des vêtements et à vaquer aux soins du ménage. Le nom de notre premier Inca était Manco Capac, et celui de sa femme Mama Ocllo ; ils étaient frère et sœur, quoique mariés ensemble par la volonté divine. »

Telle est la tradition que nous en transmet Garcilasso de la Véga, et qu'il déclare tenir d'un de ses oncles, un vieux prince Inca. Lui-même se montre assez sceptique pour cette croyance passée à l'état de légende. Les premiers Incas seraient-ils des personnages imaginaires, des symboles, comme leurs noms le feraient supposer (en Quichua, Capac signifie puissance, et Mama, mère), voilà ce que l'on peut se demander. Cependant, il y a un fait assez curieux à constater. Toutes les anciennes traditions du Pérou sont d'accord pour dire que les deux premiers Incas étaient blancs et blonds et de plus Manco-Capac était barbu. Nous retrouvons la même croyance au Mexique ; Quetzalcohualt et ses compagnons étaient blancs et barbus. Cette identité dans les traditions est d'autant plus étonnante que le Mexique et le Pérou n'avaient au moment de la découverte de l'Amérique aucun rapport entre eux, et même qu'ils s'ignoraient. Un assez grand nombre de tribus péruviennes, tout en admettant l'origine des Incas telle que nous la raconte Garcilasso de la Véga, et qui était devenue en quelque sorte un dogme officiel, parlaient d'un déluge. A un moment donné les eaux auraient recouvert la terre. Cette croyance existait chez les Mexicains ; mais elle était moins vague que chez les Péruviens, et présentait plus de similitude avec le récit biblique.

A défaut de données historiques sérieuses, nous sommes obligés de nous en tenir à la tradition populaire. Non content de régner dans sa vallée de Cuzco, Manco-Capac étendit les limites de son domaine. Sitôt qu'il s'emparait d'un territoire, il y envoyait de ses sujets y fonder des villes. A l'origine, ces villes n'étaient guère que des villages, dont les plus importants ne comptaient qu'une centaine de maisons; mais peu à peu ils devinrent importants. Chacune de ces colonies obéissait à un *curaca* ou cacique. En même temps, conformément aux ordres de Manco-Capac elle bâtissait un temple au soleil et observait un véritable communisme. La récolte était ramassée dans le même lieu, et partagée entre tous les membres de la communauté, proportionnellement à leurs besoins. L'organisation sociale de l'empire des Incas remonterait ainsi à ses origines. Un fait assez curieux, c'est la facilité avec laquelle les tribus acceptèrent ce nouveau régime. Quand Manco-Capac mourut en 1061, il laissait un petit royaume et Cuzco était déjà une cité florissante. (1)

Ses successeurs suivirent son exemple et agrandirent l'empire. L'on en compte onze : Sinchi-Rocca (1061-1091 ; Loque Yupanqui (1091-1126) ; Mayta Ccapac (1120-1151) ; Ccapax Yupanqui (1150-1193) ; Rocca (1197-1249) ; Yahuar Huaccax 1249-1289); Uira Ccocha (1289 1340) ; Pachacutec (1340-1400); Yupanqui (1400-

(1) Le véritable nom de la ville fondée par Manco-Capac est Ccozcco dont les Espagnols ont fait par corruption Cuzco. Pendant longtemps, l'on a cru que cette désignation signifiait nombril, centre ; Manco-Capac se serait cru au centre de la terre. C'est une erreur. Ccozcco signifie *aplanissement* et fait ainsi allusion aux travaux que ses premiers habitants ont dû y accomplir pour y élever des constructions

1439) ; Tupac-Yupanqui (1439-1475); Huayma-Ccapax 1475-1525). Les quatre premiers Incas ont un caractère mythique; les sept qui suivent sont des personnages réellement historique. Néanmoins, le longue durée de leurs règnes peut laisser quelques doutes à leur égard. Pour les dissiper, il ne faut pas oublier que jusqu'au XV^e siècle, les dates ne sont guère qu'approximatives de plus ; la similitude des noms a pu amener Garcilasso de la Vega ainsi que les autres historiens à confondre çà et là le père et le fils. Tout porte à croire que le nombre des souverains du Pérou a été supérieur à celui qui nous a été transmis par la tradition. Ce n'est qu'à la fin du XII^e siècle que l'empire des Incas reçut le premier aggrandissement notoire, et ce ne fut pas toujours la conquête à main armée qui en recula les limites. Les annexions pacifiques et consenties ne furent pas rares. Le prestige des *fils du soleil* exerçait une sorte d'attraction. Il y eut parmi les Incas, comme dans toutes les dynasties, des souverains incapables et cruels. Plus d'une fois, ils durent écraser de formidables insurrections et leur palais fut témoin de plus d'une tragédie. C'est le sixième Inca, Rocca, qui entoura d'une grande pompe la personne et la résidence des souverains, en même temps qu'il établissait la coutume de rendre un culte aux Incas défunts. Yupanqui, le dixième Inca, fut un conquérant dans toute l'acception du mot. Sous son règne, l'empire atteignit 4000 kilomètres du Nord au Sud, sur une largeur de près de 1000. Il conduisit une armée jusque dans le Chili. Son successeur Huayma Ccapax s'empara du royaume de Quito. Mais contrairement aux maximes que ses prédécesseurs avaient tenues pour fondamentales, il se laissa entraîner à épouser la fille du roi vaincu. Il en eut un fils, Atahualpa, et quand il

mourut en 1525, il lui lègua le royaume de Quito, laissant à son autre fils, Huascar, qu'il avait eu d'une princesse du sang inca, et était par conséquent son héritier légitime tout le reste de ses états, c'est-à-dire l'ancien Pérou. Ce partage était la ruine de l'empire. Cet aperçu rapide montre que l'histoire du Pérou est loin d'être dépourvue d'intérêt. Mais notre but n'est pas de débrouiller ses annales. Nous voulons nous borner à faire connaître sa civilisation, si étrange, qui semble avoir été empruntée à quelque conte de fées.

H. Castonnet des Fosses,
Vice-Président
de la Société de géographie commerciale de Paris.

(*A suivre*).

---

# CHRONIQUE

**I. Science des Religions.** — On sait que les Universités catholiques, à l'imitation de l'Institut de France, ont commencé d'instituer des concours littéraires et scientifiques.

A l'Institut catholique de Paris, un prix de 2,000 francs a été fondé par une bienfaitrice, sous le nom de *prix Hugues*, pour encourager les travaux d'apologétique chrétienne Ce prix se decerne tous les deux ans : il sera à décerne en 1895. Voici le sujet et les conditions du concours : Etant données ces trois vérités de foi : 1° Dieu est infiniment bon ; 2 Dieu veut le salut de tous les hommes ; 3 La Rédemption par Jésus-Christ a une efficacité surabondante ;

Les concilier : 1° Avec les obscurités qui rendent l'accès de la foi si difficile à un grand nombre ; 2° Avec l'insuffisance apparente des moyens de salut par rapport à l'universalité des hommes, et aussi avec la distribution inégale et très restreinte de la lumière et de la grâce ; 3° Avec l'économie historique de l'évangélisation des peuples, qui semble livrée au hasard des événements.

Etudier en particulier ce problème : Pourquoi Dieu a-t il fait une condition de salut pour tous les hommes de la croyance à des vérités cachées dont il avait donné l'évidence surnaturelle aux anges et à nos premiers parents ? Pourquoi n'a t-il pas limité l'épreuve à l'effort de la liberté morale aux prises avec le mal ?

— L'importance des études éthiopiennes depuis Dillmann, surtout depuis la fondation de la *Colonia Eritrea*, rendait indis-

pensable un index de tout ce qui a été imprimé sur l'histoire, les langues, la religion et la géographie de l'Abyssinie. La *Bibliografia etiopica* de M. Fumagalli est donc une œuvre d'actualité en même temps que de première nécessité pour les travailleurs. Elle comprend tous les ouvrages et articles de toute nature qui ont été écrits depuis le XV^e siècle jusqu'à 1890. Cette longue liste est contenue sous 3428 numéros, dont 598 pour la France et 1287 pour l'Italie. Sur ce dernier nombre les publications italiennes se sont élevées au chiffre de *neuf cents* pendant cinq années de 1885 à 1890. La classification est faite non par ordre chronologique ni alphabétique mais par ordre de matières : bibliographie, relations générales de voyages, géographie, linguistique, littérature, histoire et archéologie, etc. Grâce à un index alphabétique des noms d'auteurs, les recherches sont faciles. Dans un appendice l'auteur a ajouté une liste des ouvrages les plus importants qui ont paru en 1891 mais elle est naturellement fort incomplète.

— La Société Ethique allemande avait demandé au comte Léon Tolstoï, ce qu'il entendait par le mot Religion ; et s'il admettait l'existence d'une morale, indépendante de la religion telle qu'il la comprenait. Le comte Léon Tolstoï répond à ces deux questions dans la *Contemporary Review* (Mars 1894) : « Il y a trois significations distinctes comprises dans le mot *religion*. La première est que la religion est une certaine révélation véritable, donnée aux hommes par Dieu, et de laquelle procède l'adoration de Dieu par les hommes. C'est cette interprétation qu'appliquent à la religion tous les croyants de l'une quelconque de ses formes existantes qui en conséquence, regardent comme la seule vraie celle à laquelle ils appartiennent. La seconde, c'est que la religion n'est qu'une collection de superstitions, d'où est dérivée une adoration toute aussi superstitieuse. Cette interprétation est celle des sceptiques en général, c'est à-dire de ceux qui ne croient pas à la religion qu'ils définissent ainsi. La troisième, c'est que la religion est une compilation de lois et de règles inventées par des hommes habiles, une nécessité pour le vulgaire, qu'elle sert à consoler et à subjuguer à la fois, en même temps qu'elle refrène les passions. Cette interprétation est celle des gens qui sont personnellement

indifférents à la religion, mais qui voient en elle un instrument utile pour le gouvernemeut de l'humanité. D'après la première de ces définitions, la religion n'est donc autre chose que ce qu'a raison de croire, à son avis, celui qui la définit ainsi. D'après la seconde elle est, toujours dans l'esprit de son auteur ce que les gens ont tort de croire. Enfin, d'après la troisième, elle est ce que les hommes ont intérêt à croire dans tout ce qui peut leur servir de religion.

La première de ces notions, a été, d'après le comte Tolstoï, celle des peuples enfants ; elle a donné naissance aux anciennes religions païennes et s'est perpétuée de nos jours dans les formes religieuses inferieures aussi bien que dans les plus élevées, et elle est l'origine du bouddhisme, du mahométisme, du christianisme. Nous y retrouvons les superstitions primitives, la déification d'êtres bienfaisants parés des attributs de l'homme, celle des saints qui intercèdent pour l'homme, les sacrifices, les prières destinées à détourner une calamité ou un fléau. La seconde qui revêt un caractère social, n'est apparue que plus tard. Le comte Tolstoï passe ensuite en revue les différentes morales engendrées par les religions différentes et classifiées par lui en trois catégories distinctes, constatant que la morale s'élève et s'épure en même temps que la conception religieuse elle-même dont elle d'écoule ; puis il ajoute : « La morale ne saurait être indépendante de la religion, parce qu'elle émane de la religion ». En concluant, le comte Léon Tolstoï déclare que toutes les tentatives faites d'enseigner la morale indépendamment de la religion sont semblables à ce que font les enfants lorsque, voulant changer de place une plante qui leur plaît, ils commencent par en arracher les racines qui leur paraissent nuisibles ou inutiles, et la replantent ensuite sans ses racines. Sans fondement religieux, il ne saurait y avoir de morale vraie et sincère, comme il n'y a pas de plante véritable sans racines La double réponse aux deux questions posées est donc celle ci : « La religion est la conception par l'homme de sa relation avec l'univers infini et avec l'origine de cet univers ; et la morale est le guide éternellement présent de la vie, et ne procédant uniquement que de cette relation. »

— D'après la *Rivista internazionali* (Mars 1894) voici comment l'*Antologia* apprécie le Parlement des religions réuni à Chicago :

« Ora che sono usciti i due volumi contenenti gli atti del Parlamento delle religioni di Chicago pare all'A, che ne possa discorrere assai meglio di quando ne fu annunciato il proposito, che riuscì, ai più in Europa e a molti nella stessa America, strano. Al Congresso parteciparono poco o molto, direttamente od officiosamente, pressoche tutti i principali culti del mondo; e molti avendovi i loro rapresentanti più al i nei propri costumi, non manco al Parlamento l'attrattiva anche di una mostra. Le relazioni lettevi ed ora pubblicate hanno molta importanza per la storia comparata delle religioni. Fu notevole in genere la temperanza dei mod e il riconoscimento quasi universale di certe verità teoriche e pratiche ; unità di Dio, vita futura, morale assoluta. Per cio stesso il Parlamento riuscì, come i promotori voleano, una protesta efficace e plendida della religione contro l'irreligione. E fra tutte le religioni trionfo il Cristianesimo, cui resero omaggio i rappresentanti e seguaci degli altri culti : non essere cristiani parve ai più cosa da doversene scusare anziche menarne vanto. Con cio non mancarono le apologie di ciascuna religione, e l'intento apologetico onde varie relazioni sono animate, dovrà aversi presente da chi voglia attingere notizie e dati storici. Il cattolicismo rappresentato, oltrechè da vari vescoci, da S. E. il card Gibbons, mostro a' fatti una larghezza di spirito e una tolleranza superiore all'anglicanismo officiale che nella persona dell'arciv. di Cantorbery si rifiuto d'intervenire. L'A. passa poi ad esporre considerazioni sue, delle quali si vede lo spirito protestante, non abbastanza pero l'intento pratico. Vi parla di una pace tra le varie confessioni cristiane senza precisare le basi su cui intende che venga fatta. Fuori della base della verità, vi potrà essere e larghissima, precisamente allo scopo di condurre alla verità, tutto la tolleranza personale, non l'accordo pieno ed intero ; nè della vérità, per ottenere un accordo fittizio, si puo fargetto. » (1)

(1) *Il parlamento delle religioni e l'irenica interconfessionale.* E. Comba.

— Nous trouvons dans le même numéro de la même revue, l'appréciation suivante du discours du professeur Alessi qui s'occupe si activement de propager en Italie le goût de l'histoire des religions :

« Ma l'opera dei cattolici nel Piemonte è davvero ricca di buoni risultati. Meritano di essere ricordate qui, per la loro importanza, le due conferenze tenute a Torino dal prof. Alessi, la prima nella chiesa di Santa Teresa, la sera del 3 marzo ; la seconda nella chiesa di S Filippo, la sera del 29. Lo scopo della prima era di fondare a Torino una *Scuola di Religione*, come quella fiorente già a Padova, per cui si era costituito un comitato di tutti i più bei nomi del laicato cattolico torinese. La conferenze fu tenuta avanti un numeroso uditorio, ove intervennero le più illustri persone della cittadinanza di Torino dall'Arcivescovo al generale Cadorna. Parlò il prof. Alessi sull' *Insegnamento superiore e lo studio, scientifico della religione.* Il successo della conferenza fu tale che si potè quella sera stessa gettare la base dell'istituzione novella, cui il generale Cadorna voleva per primo dare il nome. Fu pensato di accrescere tal benefico risultato con un'altra conferenza dello stesso oratore, e questa fu la seconda che ebbe per titolo « *L'Albadi Dio nel pensiero moderno* » Erano presenti il sindaco, l'arcivescovo, la suprema magistratura, generali, députati, senatori, consiglieri comunali e provinciali, professori di Università, ufficiali, stutenti, tutta l' aristocrazia. Non è possibile riassumere le idee svolte dall' illustre oratore ; ma ad indicare i magnifici effetti della sua parola, basti accennare cho dopo queste conferenze si lavora alacremente per fondare a Torino un Istituto Superiore di studi secondo le dottrine cattoliche. »

— T. Benfey, fut l'un des plus illustres orientalistes de l'Allemagne au XIX^e siècle. Né de parents israélites, il apprit l'hébreu et même le latin avant de savoir lire l'allemand, et, à l'âge de quatorze ans, il avait terminé ses études secondaires.

Son œuvre si considérable devait-elle, après sa mort, rester enfouie dans les revues où elle avait paru ? La famille et les amis de Benfey ne l'on pas pensé Ils ont estimé, qu'il fallait en conserver la partie la plus remarquable, dans un recueil disposé

avec soin. Le professeur Bezzenberger s'est chargé de préparer cette publication. Le premier des fascicules comporte des études sanskrites. On y trouve celle qui fut le premier essai de l'orientaliste, la recension du *Devîmâhâtmyam*. Mais il s'y trouve aussi d'autres travaux beaucoup plus considérables et plus intéressants. Le second comprend des articles de linguistique. Ils sont très variés, aussi variés que les connaissances de l'auteur en cette matière : ils sont consacrés, ou aux langues indo-européennes considérées dans leur ensemble, ou à quelques unes d'entre elles, le sanskrit, l'avestique, l'albanais, le slave, sans oublier le grec et le latin Quelques-uns de ces articles marquent une date dans l'histoire de la grammaire comparée.

—L'Afrique est aujourd'hui le but des explorations les plus hardies et les plus intéressantes. Elle fixe l'attention du monde entier. Aussi on lira avec intérêt le livre de M de Préville : *Les Sociétés africaines* ; leur origine, leur évolution, leur avenir, ( Paris, Firmin Didot). L'auteur s'est d'abord proposé d'observer et de classer méthodiquement les divers groupes de populations répandues dans le continent africain Il a été conduit à diviser l'Afrique en quatre grandes *zones sociales*. Puis il étudie les relations qui s'établissent entre toutes ces sociétés africaines, l'influence ou la domination exercées par certaines d'entre elles sur les autres. En dernier lieu, il élucide les questions qui se rapportent à l'origine des races africaines, particulièrement des races noires, puis le grand problème, actuellement si discuté, de la suppression de la traite et de la régénération sociale des nègres. L'auteur a appliqué à l'étude du continent africain la méthode nouvelle et féconde de la science sociale.

— Signalons dans le même ordre d'études, *La question du Soudan*, par M. Castonnet-des-Fosses (Lachèse, Angers). C'est une étude très intéressante sur la situation qui nous est faite dans ce pays par le traité du 5 août 1890. L'auteur n'est pas partisan d'une expansion coloniale de ce côté. « Notre Soudan ne nous a, dit il, ouvert aucun débouché. Nous n'avons là que l'*ombre* d'une colonie .. C'est au nord du continent africain qu'il faut aller. »

— Sous ce titre : *Sem, Cham et Japhet*, M. l'abbé Lucien

Vigneron, un ancien missionnaire communique au public français les impressions de nombreux voyages qu'il a fait en Suisse, en Italie, en Chine, en Palestine et dans le centre de l Afrique (1). Le récit est vif, plein de fraîcheur.

—*La Religion*, de M. l'abbé Rambaud, est un mélange agréable de théologie et de catéchisme, de philosophie et d'histoire religieuse, destiné à ceux qui lisent beaucoup plus qu'à ceux qui étudient, l'œuvre d'un homme d'action et d'apostolat plutôt que d'un professeur de religion.

— M. Mills a publié un fac-similé du vieux manuscrit du Yasna, avec une traduction pehlvie, qui a été trouvé à la Bodléienne.

— Depuis les temps les plus reculés, le serpent a joué, dans la vie de l'homme un rôle considérable. Pour quelles raisons? C'est ce que M. W. Hudson s'efforce de nous expliquer dans la *Fortnightly Review* d'avril dernier. Une chose d'abord, ne saurait être niée : c'est le sentiment spécial, fait à demi de répugnance et à demi d'étonnement, que l'homme éprouve en présence du serpent. Salomon ne trouvait-il pas que le chemin suivi par un serpent sur un rocher était « une des trois choses qui stupéfiaient le plus son intelligence. » Bien avant lui, les vieux Phéniciens disaient que Taautus voyait dans le serpent le plus inspiré des reptiles et trouvait qu'il faisait montre d'une nature fière, qu'il révélait une rapidité incroyable et qu'il réussissait à se mouvoir par la seule force de l'esprit, sans le secours de pieds ni de mains. A vrai dire nos anatomistes modernes nous ont permis de dépouiller ce phénomène de son caractère merveilleux, mais nous en restons à l'effet produit sur l'imagination de l'homme par la marche longtemps inexpliquée du serpent.

— M. Le docteur Louis Cammaert, a fabriqué un calendrier civil. C'est une combinaison du calendrier grégorien et du calendrier positiviste d'Auguste Comte. Les saints y sont remplacés par des personnages illustres : savants, écrivains, inventeurs, philosophes, poètes, etc. Mais, pour ne pas trop embrouiller ses contemporains, M. Cammaert a eu l'idée de mettre, à la place des saints, des illustrations portant un nom identique ou analo-

(1) Mame, Tours.

gue. C'est ainsi qu'à sainte Jeanne, correspond dans le calendrier civil Jeanne d'Arc, — à saint Richard, Richard Wagner, — à saint Pantaléon, Napoléon, — à saint Omer, Homère, — à sainte Pasteure, Pasteur, etc. — Puis il y a des patrons pour les États la France en a deux : Jeanne d'Arc et Adolphe Thiers), pour les villes, (Paris a un patron, Molière, et une patronne, Manon Roland), pour les professions,(les vélocipédistes ont pour patron Charles Vaudrais, et les selliers Emmanuel Kant, celui-ci étant le fils d'un sellier), etc. Bien inoffensif M. Cammaert!

— Vient de paraître le *Catalogue descriptif des monuments mégalithiques du Gard*, par A. Lombard (Nîmes, imprimerie Chastagnier). Nous n'avons rien de l'ancienne théodicée de nos aïeux, les Gaulois, ou du moins nous n'arrivons qu'avec peine et par des moyens indirects à la reconstituer. En revanche, nous avons découvert de nombreuses traces matérielles de leur culte. On en trouve sur presque tous les points de la France, et ils fournissent un autre champ aux travaux des savants de province. Le livre dont nous parlons ici, enrichi de nombreuses illustrations est des plus intéressants pour ce côté de l'histoire.

— M l'abbé Schneider, dans son travail sur l'*Hypnotisme*, (Paris, Delhomme et Briguet), a étudié le problème sous toutes ses faces. Dans une première partie, il fait un exposé des phénomènes hypnotiques ; il indique les garanties dont on dispose pour sauvegarder la morale et la santé, pour éviter l'erreur et la supercherie. Il indique ensuite la querelle qui existe entre l'école de la Salpétrière (Charcot) et l'ecole de Nancy (Bernheim) ; enfin il ramène à leur juste valeur les prétendus prodiges de l'hypnotisme. Dans la seconde partie, l'auteur établit un parallèle entre l'hypnotisme et quelques états analogues : notamment la suggestion à l'état de veille, le sommeil et les rêves, le somnambulisme, l'hystérie, l'aliénation mentale (dégénérés, fous, etc.), les ivresses (alcool, morphine, chloroforme). La troisième partie est consacrée à ébaucher un essai d'explication psychologique.

Enfin, dans une dernière partie, M. Schneider s'occupe des applications et des rapports de l'hypnotisme. Au point de vue médical, il en étudie les applications thérapeutiques et il conclut que tout le rôle de l'hypnotisme se ramène à l'action du mental

sur le physique. Il examine ensuite la question au point de vue surnaturel : sorcelleries, miracles de Jésus-Christ, miracles des saints, stimagtisés, merveilles de Lourdes. Enfin il envisage l'hypnotisme sous le rapport de la morale : crimes commis par des hypnotisés, légitimité de l'hypnotisme, hypnotisme et procédure, hypnotisme et éducation.

— M. le docteur Crocq, a étudié la même question dans son traité sur l'*Hypnotisme et le crime*, (Bruxelles, Lamertin).

On sait que des discussions se sont élevées et tandis que l'école de Paris, par la voix de Brouardel, affirmait qu'un somnambule n'exécutera jamais que ce qu'il veut bien exécuter, Liégeois et l'école de Nancy prétendaient que le somnambule est un automate parfait, *un bâton dans la main du voyageur*.

L'auteur de l'ouvrage que nous annonçons a visité les grandes écoles hypnologiques, il a beaucoup expérimenté et il ne croit absolument que ce que ses expériences lui permettent d'affirmer. Il traite d'abord des bases scientifiques indispensables à la compréhension de l'étude des crimes hypnotiques, puis il étudie les délits et les crimes imputables à l'hypnotisme.

— Dans l'*Arena* de Boston, Le rév. F.-B. Vrooman a un article sur *la Nouvelle Bible*, c'est à-dire celle qui a fait place aux conceptions admises avant Copernic, car aujourd'hui, au lieu de faire appel à la Bible, on se tourne vers Dieu lui-même La Société moderne sera ou très pieuse ou athée ??

— Dans la *Revue Spirite*, d'août, Rouxel traite dans sa *Philosophie hermétique* de la possibilité d'arriver à la transmutation des métaux et à la découverte de la pierre philosophale qui nous permettra enfin de fabriquer de l'or ! Citons encore parmi les *Revues Occultes*, (Août 1894) l'*Initiation* qui apporte une curieuse contribution de Papus sur l'Esoterisme du Pater Noster « dont l'essence serait hautement initiatique » Le *Pater* contient deux parties : une partie exotérique (seule connue des catholiques d'Occident), et une ésotérique connue des églises d'Orient).

— *Les cours d'Athéisme* qui devaient être faits à Paris à la Maison du peuple, n'ont pas eu de succès Les trois professeurs ont attendu en vain les auditeurs ; un seul s'est présenté ; c'était un Anglais, un de ces touristes qui aiment à voir toutes les éxhit-

bitions excentriques des pays qu'ils visitent Les professeurs ont remercié l'Anglais et la séance a été terminée

— *Primer of Philosophy*, par le Dr Paul Carus, est un curieux volume où l'éminent auteur de la *Religion de la Science* et directeur de deux publications philosophiques américaines *The Open court* et *The Monist*, examine l'essence des principaux dogmes et systèmes philosophiques et leurs méthodes. Pour l'auteur, il n'y a que la méthode expérimentale qui soit la vraie: c'est elle qui arrive à nous offrir des réponses à toutes les questions les plus métaphysiques en apparence. L'ouvrage nous offre une explication claire et éloquente du positivisme moniste et l'indication de la terminologie précise dont on devrait se servir dans le domaine philosophique, si on veut être au niveau de la science contemporaine.

— Nous trouvons une réfutation savante et à la portée de tous, des systèmes positivistes contemporains dans l'ouvrage de M. Pradié : *La divine constitution de l'univers* (Paris, Retaux). L'auteur a exposé les résultats principaux de l'ontologie, de la géologie, de la chimie, de l'astronomie, de la physiologie végétale et animale, de la biologie, de l'anthropologie, des sciences physiques en général, et fait voir que tout dans l'univers est coordonné : depuis l'atome de poussière jusqu'aux sphères célestes et jusqu'à Dieu lui-même ; le monde surnaturel, associé au monde naturel, est la raison comme le couronnement de l'association. D'où la conclusion qui est en même temps la thèse de l'auteur : « Nous voudrions montrer que le savant mettrait le comble aux bienfaits dont ses découvertes ont doté l'humanité, s', après avoir scruté l'univers sous ses divers aspects et à la lumière de toutes les sciences, il parvenait à en formuler le plan. Ce plan nous révélerait, en effet, le système de l'univers ou les lois générales qui unissent tous les êtres, et dont l'harmonieux enchaînement forme la divine constitution du *cosmos*. Cette divine constitution, en étalant sous nos yeux un dessein parfaitement arrêté et visiblement préconçu avec un objectif non moins déterminé, nous dévoilerait par cela même un principe des choses et le but de la destinée.

— *Le miracle*, par M. l'abbé Gondal, professeur de théologie

au séminaire de Saint-Sulpice, a paru chez Roger et Chernoviz, à Paris. Plus que jamais le miracle est l'objet des attaques des incrédules. L'auteur répond à toutes les objections avec logique et dans un style alerte et rapide. Il s'attache surtout au côté philosophique du sujet et traite de la *possibilité du miracle*. Des études postérieures en montreront la réalité historique.

— Dans les *Éléments de psychologie physiologique et rationelle*, le docteur Georges Surbled, auteur du « Cerveau » et du « Problème cérébral » embrasse toute la psychologie avec les mêmes vues que dans ses précédents travaux. Quelques lignes de sa préface indiquent le but qu'il s'est proposé : « Entre les philosophes qui dédaignent l'expérience sensible et les savants qui ignorent l'âme spirituelle, il y a un abîme qu'il faut nécessairememt combler ; le positivisme moderne défigure la science comme le cartésianisme mutile la philosophie, il faut se garder de ces deux grandes erreurs et chercher dans l'enseignement traditionnel, rajeuni et approprié à l'enseignement de la physiologie moderne, la base d'une philosophie large et complète, où l'homme soit compris dans sa vraie nature et où la raison et la science invinciblement unies, trouvent également leur compte (1). »

(1) Masson, éditeur.

— Assez difficiles à analyser *Les mystères des sciences occultes : Physionomie, phrénologie, chiromancie, graphologie, divination naturelle et artificielle, astrologie, divination par les songes, cartomancie, calcul des probabilités, alchimie hypnotisme magnétisme télepathie force psychique*, etc., par un initié (Paris, Librairie illustrée).

En cherchant on arrive à trouver que l'auteur, qui semble faire des concessions au surnaturel en vient à nier absolument l'existence du surnaturel et les miracles. La science occulte n'est « que le degré supérieur de nos sciences modernes », mais basée sur un principe tout à fait différent. Tandis que nos savants contemporains tentent, de remonter du fait à sa loi, l'occultiste redescend de la loi au fait. La science occulte accepte comme inattaquables toutes les lois des sciences modernes ; elle n'est, en réalité, qu'une méthode synthétique, une philosophie de nos sciences positives. Quels sont les principes de cette philosophie,

sur quelles lois repose-t-elle ? Ici l'auteur nous donne d'après Papus un système de classification des sciences sous ces trois chefs : *théogonie*, *cosmogonie*, *androgonie*, puis une méthode critique pour se diriger dans cette étude. Tout ce qu'on peut saisir, c'est que la science occulte admet les corps matériels, l'âme, et le *corps astral* ou médiateur plastique (le périsprit des spirites). C'est par ce dernier élément que se trouvent expliqués pour l'auteur, tous les phénomènes d'hypnose, de magnétisme, de somnambulisme, de télépathie, de suggestion, d'évocation des esprits et de sorcellerie.

— Nous n'avons pas à faire l'éloge de *l'idée de Dieu d'après la raison et la science*, par M. A. Farges (Roger et Chernowitz, 1894. La compétence de l'auteur est trop connue.

Dans la première partie, il traite de la démonstration de l'existence de Dieu et en établit fort bien la possibilité. Puis viennent les cinq preuves classiques. A l'occasion de la preuve par le mouvement, nous trouvons exposées, suivant les données scientifiques les plus récentes, l'hypothèse mécaniste et l'hypothèse dynamiste. L'auteur nous montre l'impuissance de l'une et de l'autre à expliquer le monde en l'absence d'un premier moteur. La preuve par l'ordre du monde et la finalité est longuement exposée, confirmée par des exemples scientifiques nombreux ; et les hypothèses contraires du hasard, de la nécessité, de l'évolution, de la finalité, sont solidement réfutées. Les preuves psychologiques et morales reçoivent aussi un large développement. Dans la seconde partie, relative à la nature et aux attributs de Dieu, viennent les questions les plus ardues de la théodicée scholastique. La troisième partie traite des rapports de Dieu et du monde : Panthéisme, Création, Providence.

— De Quatrefages a eu la gloire d'établir deux thèses capitales : l'unité de l'espèce humaine et l'unité de son origine. Il a défendu l'unité de l'espèce humaine contre les polygénistes. Grâce à la sûreté de sa méthode, il a définitivement acquis à la science que toutes les races humaines, en dépit de leurs divergences, sont une seule et même espèce. Sur le terrain de l'unité d'origine, il eut à vaincre un puissant adversaire, un catholique, suisse d'origine, professeur aux États Unis, Agassiz. Cet illustre savant pensait

que Dieu avait créé plusieurs souches d'hommes, et il ne savait comment expliquer autrement le peuplement du globe et les différences qui distinguent les races De Quatrefages sortit triomphant de la lutte.

Un troisième problème avait passionné ce puissant esprit, celui de *l'origine de l'espèce*, depuis l'apparition du fameux livre de Darwin, en 1859. Il est mort avant que la science ait vidé cette grande querelle. Il a emporté dans la tombe la persuasion qu'il soutenait la vérité. Le livre, *les Emules de Darwin*, paru après sa mort nous reste comme le *testament* de ce grand esprit sur une question si débattue. Dans cet ouvrage, ses héritiers ont compilé les études qu'il avait publiées depuis trente ans dans diverses revues.

—Le 2e volume *des Premiers Habitants de l'Europe*, par M. d'Arbois de Jubainville (Paris, 1894) vient de paraître. Ce que sont MM. Oppert et Maspéro pour l'assyriologie et l'égyptologie, M. d'Arbois de Jubainville l'est pour les langues et littératures celtiques. Dans son premier volume sur les *Premiers Habitants de l'Europe*, l'éminent professeur, remontant aux origines les plus lointaines de l'histoire, nous avait donné les bères, les Pélasges, les Etrusques, les Phéniciens, les Scythes, les Thraces, les Illiriens et les Ligures. Aujourd hui, dans son deuxième volume, il revient sur les Ligures, et nous présente ensuite les Hellènes, les Italiotes ou Ombro Latins et les Celtes. Ce beau travail, basé sur les textes et la linguistique, sous la forme d'une œuvre d'érudition, est au fond l'exposé d'une doctrine nouvelle, la refonte en quelque sorte de nos origines nationales.

— Dans le numéro de Juillet 1894 de l'*Initiation*, Papus nous assure que : « Les tourbillons de l Astral se sont subitement manifestés à la suite d'un lâche attentat sur (Sadi-Carnot) et que les larves obstinées à sa perte, se sont montrées hideuses dans leur expression... Inconnu d'hier pour l'Astral, il s'est élevé de ce jour au rang des triomphateurs véritables. . » Comprenne qui pourra !

— Grâce aux progrès réalisés par la psychologie et la science physiologique, les miracles ont fini par être admis comme faits

matériels. L'ouvrage de M. Charcot *La foi qui guérit*, a contribué pour beaucoup au revirement de l'opinion à cet égard. Herbert Spencer, le plus célèbre parmi les sociologistes, admet également la réalité de certains faits prétendus *surnaturels*.

Lourdes et ses pareilles guérissent, nous dit Herbert Spencer, mais dans les cas si nombreux de *dédoublement*, c'est-à-dire dans ces sortes de maladies où il suffit de se croire sain pour être guéri. Oui, constate le Dr Charcot et avec lui les chefs de l'école de Nancy, MM. les Drs Liébault, Bernheim, Bérillon, Dumontpallier et tant d'autres, les eaux miraculeuses guérissent, mais rien que par la suggestion. Seulement la suggestion religieuse est plus forte que la suggestion hypnotique. La suggestion religieuse est donc une simple subdivision des suggestions en général, qui ont conquis un droit de cité dans la science contemporaine? Rien que 20 à 30 guérisons sur 1.000 malades, voilà le bilan de Lourdes, nous disent ses détracteurs. Ce chiffre prouverait déjà quelque chose. Admettant même qu'il n'y a que 5 ou 10 guérisons sur 1.000, la suggestion religieuse mériterait toute notre attention. Mais comment faut-il l'appliquer ? Dans quelles conditions agit-elle ? Voilà une série de questions dont s'est préoccupé tout récemment M. le Dr Félix Regnault qui, après avoir fait plusieurs pèlerinages, en a rendu compte dans une des séances de la Société d'hypnologie de Paris. Le Dr Regnault a visité plusieurs endroits plus ou moins réputés par leurs miracles. Il a été avec les pèlerins à Kali-Ghat, à Calcutta et à Paray-le-Monial, à l'occasion de la célébration du centenaire de Marie Alacoque, et à Lourdes. Or, il paraît que les miracles sont les mieux préparés et agissent le mieux à Lourdes. Tout y contribue pour que la suggestion s'accomplisse. Les représentants des endroits saints aux Indes, n'entendent, paraît-il, rien, dans l'art de la suggestion. Les malades y sont entassés pêle-mêle. Les lieux de pèlerinages n'y sont qu'une agglomération de toutes sortes de lépreux, des éléphantiasiques, des paralytiques, etc. Le malade, à la vue de tous ces malheureux perd la foi et avec elle les chances de guérison. A Lourdes, tout est organisé de façon à fortifier l'imagination des visiteurs et à rendre la suggestion efficace.

Nous ne saurions mieux faire que de renvoyer M. le Dr Re-

gnault au livre qui vient de paraître à Paris, chez Sanard et Derangeon et qui a pour titre : *Lourdes depuis 1858 jusqu'à nos jours*, par le docteur Boissarie. Le docteur Boissarie s'est proposé de défendre le miracle dans les événements qui se sont passés à Lourdes depuis bientôt quarante ans « Il ne s'agit pas, dit-il, de prouver que quelques observations relevées dans le groupe si nombreux des guérisons de Lourdes peuvent s'accommoder d'une explication scientifique. Nous sommes tous d'accord là-dessus. Il s'agit d'établir si, parmi ces guérisons, il en est un certain nombre, cent, vingt ou dix, peu importe, si même il en est une seule, qui présente des preuves irrécusables d'une action surnaturelle. Il s'agit de savoir si nous pouvons arriver à la démonstration scientifique du miracle. Ce n'est pas une question de nombre, mais une question de principe. » Nous recommandons surtout la partie du livre qui a pour titre: *La clinique de Lourdes*. L'auteur y raconte « comment on constate un miracle », et la prudence avec laquelle il opère, lui et ses collègues, pour ne pas encourir le reproche de légèreté ou de précipitation. Il nous rapporte en même temps les principales guérisons dont il a été le témoin, et dont quelques-unes datent d'hier ; la suggestion n'a rien à voir ici.

II. **Religion d'Israël.** — M. le chanoine Didiot, doyen de la Faculté de théologie de Lille, nous présente un véritable *Traité de la Sainte Ecriture d'après S. S. Léon XIII* Il donne d'abord un texte fidèle de l'Encyclique, d'après l'édition de l'Imprimerie Vaticane, puis une traduction, aussi littérale que possible, où il tâche de rendre avec une entière précision la pensée pontificale.

Il ne faut pas confondre l'inspiration et la révélation ; tout ce que contient la Bible est inspiré et par conséquent exempt d'erreur, mais tout n'est pas révélé. En effet, si Dieu inspira aux hagiographes d'écrire des choses inaccessibles ou inconnues à leur raison, il faudra qu'il les leur révèle, leur permettant ainsi de les concevoir, de les vouloir écrire, de les exprimer convenablement et avec une infaillible vérité. Ainsi donc, quoique la Bible soit absolument exempte d'erreur, il ne s'ensuit pas que nous

soyons obligés de croire d'un acte de foi divine toutes les assertions et propositions des saints Livres. Il y a une multitude de vérités absolument certaines et qui ne sont pourtant pas objet de foi divine, parce qu'elles ne nous ont pas été enseignées et attestées par Dieu. Tout évidemment est dans la Bible par l'inspiration de Dieu : mais la Bible qui, d'une manière générale, est une révélation de Dieu, renferme aussi des passages secondaires et accidentels, ne constituant pas un enseignement de Dieu, au sens propre de cette formule.

— M. Fr. Godet, professeur à la Faculté de l'Église indépendante de Neuchatel, a consacré sa vie à la critique et à l'exégèse du Nouveau Testament. Il vient de résumer son enseignement de quarante ans, en publiant une *Introduction au Nouveau Testament* (1). Le premier volume, consacré aux épîtres de saint Paul, a seul paru. M. Godet, est un théologien protestant, mais sa critique est conservatrice et très au courant de la littérature scripturaire, allemande, anglaise ou hollandaise, rationaliste ou protestante, orthodoxe ou libérale ; on peut donc trouver dans son ouvrage d'excellentes indications.

—Nous signalerons dans la collection des *Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur*, un travail de critique textuelle de M. Bousset. Voici le titre des chapitres : I, Critique du texte de l'Apocalypse ; II, le Codex Pamphili ; III, La recension d'Hésychius ; IV, Les groupes K H (M), dans les Évangiles ; V, Critique du texte des Actes des Apôtres. L'auteur se réfère souvent aux travaux de M. Weiss sans être toujours de son avis.

— Les introductions à l'étude des saintes Écritures sont déjà très nombreuses ; il en existe de très détaillées et d'autres plus résumées, à l'usage des étudiants. L'ouvrage du P. Senepin ne comblera donc pas une lacune, mais en augmentera le nombre. L'auteur a visé surtout la concision, et il a réussi. Car c'est ainsi qu'il lui a été possible de condenser dans un peu plus de deux

(1) *Introduction au Nouveau Testament*. Introduction particulière. I. *Les épîtres de saint Paul*, par Fr. Godet, Dr Th. Attinger. Neuchatel, 1893.

cents pages in-octavo, tout ce qu'on peut chercher dans un manuel complet de l'*Introduction* : 1° L'Introduction proprement dite ou historique ; 2° les traités théologiques sur l'autorité des Livres Saints, sur l'inspiration, le canon, l'autorité de la Vulgate ; 3° les règles de l'herménentique, et 4° les éléments de l'archéologie biblique : la géographie, la chronologie, les antiquités sacrées, le droit, la vie de famille, l'habillement, la nourriture, le commerce (monnaies et mesures). (1)

— Le Dr Pœlzl a terminé son *Commentaire sur les quatre Evangiles ;* le premier volume avait paru en 1880 (2). Ce travail, destiné aux étudiants, sera bien accueilli par tous ceux qui désirent posséder sur les questions exégétiques que soulèvent les quatre Évangiles des matières nettes et précises.

— M. l'abbé Vigouroux a adressé au directeur de l'école biblique de Jérusalem une lettre dont nous extrayons les passages suivants :

« Nulle part on ne peut être aussi bien placé pour comprendre la Bible qu'au lieu même où elle a été écrite. Quand on vit en Palestine, que l'on respire le même air qu'ont respiré les écrivains sacrés, qu'on a sous les yeux les mêmes spectacles, le même sol, le même ciel, la même nature, les mêmes productions, ce qui pourrait paraître obscur, parfois étrange, devient clair, facilement compréhensible, et tout, jusqu'aux comparaisons et aux images les plus inaccoutumées pour les hommes de l'Occident, apparaît frappant de justesse et d'exactitude.

« Les faits bibliques prennent ainsi sur place comme une vie nouvelle, et l'exactitude du langage des écrivains sacrés remplit d'admiration.

« Mais non seulement on comprend mieux l'Écriture en Palestine, on peut aussi là, et là seulement, élucider bon nombre

(1) *De divinis Scripturis earumque interpretatione brevis institution*, auctore P. Alssio Senepin, S. J. script. et ling. hebr. in collegio S. Davidis moldensi professore. (Delhomme et Briguet) Paris.

(1) *Kurzge fasster Gommentar zu den vier heiligen Evangelien* von Dr Franz X. Pœlzl. 4 vol. in-8, XXVI, 320 ; XLIII, 350 ; XXLV, 347 ; LII, 349 ; XII, 527 pages. Gratz, Buchhandlung « Styria », 1880-1891.

de points obscurs ou douteux. L'étude sur place est seule capable de donner le moyen de fixer la géographie et la topographie sacrée, encore incertaine en bien des cas. C'est grâce aux fouilles que plusieurs problèmes sont déjà résolus et des erreurs courantes rectifiées. Ainsi vos Pères ont déterminé au nord de la porte de Damas, à votre couvent de St-Étienne, le lieu de la lapidation du premier martyr ; les Pères Blancs ont découvert à Sainte-Anne l'emplacement véritable de la piscine de Béthesda, etc. Ce sont là des commencements d'un heureux augure et comme le gage de ce que promet, dans l'avenir, la continuation de semblables travaux.

« J'ai éprouvé une grande joie, mon R. P., pendant mon séjour à Jérusalem en voyant que votre École ne compte pas moins d'une cinquantaine d'étudiants et en constatant le zèle avec lequel ils s'adonnent aux langues orientales, l'intérêt, je pourrais presque dire la sainte passion avec laquelle ils entreprennent leurs promenades archéologiques. Tant de labeur portera ses fruits et l'Église sera heureuse de les recueillir.

« Les succès déjà obtenus par votre Œuvre nous montrent, combien la création de l'École biblique est venue à son heure. Pour l'étude des arts libéraux et de la littérature profane, les plus grands pays d'Europe ont créé des écoles à Rome et à Athènes ; pour l'étude de la théologie, on a fondé de nombreux séminaires à Rome ; pour l'étude de la littérature biblique, le zèle des fils de Saint Dominique a ouvert l'École de Jérusalem. L'utilité en est si évidente que vous voyez accourir auprès de vous, des élèves venus non seulement de France, mais aussi d'Allemagne, de Pologne, d'Italie et même d'Amérique. Je ne doute pas que leur nombre n'augmente à mesure que votre École sera plus connue. Vous avez tout organisé de manière à leur rendre le séjour non seulement fructueux, mais aussi commode et agréable. Le voyage de Terre Sainte est devenu maintenant très facile. Ils trouveront donc chez vous, avec les satisfactions et les jouissances de la piété qu'on goûte aux Lieux saints, tous les avantages et ressources qui peuvent les aider à faire un travail sérieux et fécond. »

— Les RR. Pères Dominicains ont continué en 1894 la série

de leurs conférences historiques et archéologiques. Voici le programme des questions qui ont été traitées : *Les enceintes de Jérusalem et la prise de la ville par les Romains*, par le R. P. Séjourné des Frères Prêcheurs *Le Saint-Sépulcre et les Églises des Croisés à Jérusalem*. — *La tradition sur le lieu de naissance de saint Jean*, par le R. Père Germer Durand, supérieur de Notre-Dame de France. — *Le tombeau de Josué, Bethaïda*, par le R. Don Jean Marta, professeur au séminaire patriarcal latin. — *La piscine de Bethesda*, par le R. P. Cré, directeur du séminaire de Sainte-Anne. — *Introduction historique à l'Évangile*, par le T. R. P. Lagrange, prieur du couvent de Saint Étienne.

— Le *Bulletin catholique des livres et Revues* fait l'éloge suivant du travail de notre savant collaborateur M. l'abbé de Moor, sur *Cyrus et Balthasar* : « M. l'abbé de Moor a publié un travail qui jette quelque lumière sur la fin de Balthasar et de l'empire babylonien. Balthasar (Bel-Sar Ussur) ne régnait pas au moment où Cyrus menaça l'empire, mais son père Nabunaïd avait mécontenté la secte puissante des Chaldéens et s'était retiré à Tima ; il n'en sortit que pour subir un échec à la tête de ses troupes.

Cyrus, devenu roi des Mèdes après avoir détrôné son beau-père Astyâges, avait passé le Tibre, battu Nabunaïd, pris quelques places et était venu mettre le siège devant Babylone avec son lieutenant Gobryas Gubaru. Nabunaïd fut fait prisonnier, probablement dans une sortie, et envoyé en exil. Le 5 juillet 539, Gobryas s'empara d'une partie de la ville ; mais il fallut faire le siège des temples qu'on avait fortifiés pendant que Balthazar s'était enfermé avec des troupes dans l'enceinte de la résidence royale. Cyrus laissa cette besogne à son lieutenant.

Les *Annales* de Nabunaïd racontent les péripéties de ce siège, ainsi que la prise de la ville et la mort du roi (Balthazar d'après M. Hommel tandis que M. Maspéro, pour faire pièce à la Bible, veut qu'il s'agisse de Nabunaïd). De plus, deux savants, ce même M. Hommel et M. Tiele, veulent que la ville se soit livrée d'elle-même. Ils s'appuient sur l'*Inscription* de Cyrus ; mais celle-ci est postérieure à l'entrée pacifique dans la première en-

ceinte et elle finit avant la prise définitive à laquelle n'assista pas Cyrus Depuis ce temps, les *Annales* se taisent sur lui. La prise eut lieu le 11 du mois Adar (février-mars 538), après la nuit d'orgies mentionnée par Daniel, et la dérivation de l'Euphrate signalée par Hérodote.

Gobryas n'est autre que Darius le Mède (Daryawebh); après sa victoire, il rejoignit Cyrus, laissant Cambyse à Babylone, et il y revint peu après comme roi, à la fin de l'année 538. Cyrus d'après Daniel, ne devint roi universel qu'après la mort de Darius, un peu plus d une année après.

Tels sont les points que M. Moor déclare acquis à l'histoire d'après les Annales de Babylone. Bien qu'Hérodote fasse entrer Cyrus lui-même dans la ville par le lit de l'Euphrate. L'historien grec aurait été moins fidèle que Daniel, dont le récit concorde très-bien avec le récit des Annales. M. de Moor le prouve en descendant dans tous les détails, où nous ne pouvons le suivre. Il prouve aussi que Balthasar fut le même que le fils de Nabunaïd qui porta ce nom et qu'il ne fut pas fils de Nabuchodonosor, comme le veut Dom Calmet.

Il y a dans tout cet article une discussion de textes très précises où M. de Moor prend à parties plusieurs de nos savants modernes. Il est à voir tout entier, car il est impossible de le résumer pour tous ces détails. »

— La *Revue sémitique* de M. Halévy poursuit victorieusement sa campagne contre les innovateurs trop hardis de la science biblique.

On s'était plu à montrer que les Hébreux n'avaient aucune notion de l'immortalité de l'âme, ou du moins des récompenses et des châtiments qui donnent à la doctrine de l'immortalité sa valeur morale : tout cela découlait d'un concept exagéré du matérialisme sémitique, que le génie grec pouvait seul vivifier de ses espérances eschatologiques. L'épigraphie est en train de démontrer le contraire.

Une théorie arbitraire morcelait la Bible, retardait la composition de la majeure partie du Pentateuque jusqu'au retour de la captivité, faisait, en somme, des Livres Saints le résultat d'une fraude gigantesque... N'était-ce pas contraire à l'honneur des

Sémites ? M. Haléy a pris cette théorie corps à corps. Enfin, même dans la géographie et l'ethnographie, il a voulu reculer le domaine des Sémites. Les Héthéens de la Bible, Khétas des Égyptiens, Hatte des inscriptions cunéiformes, sont depuis quelques années fort à la mode. On leur attribuait les inscriptions de l'Asie Mineure, en particulier de la Cappadoce, dont le déchiffrement est encore à faire. Leur empire étant démesurément agrandi, on ne pouvait plus en faire une race sémite. M. Halévy les dédouble, il attribue à une race d'Asie Mineure les monuments dits Héthéens, mais il revendique le peuple des Khétas pour la civilisation sémitique et étend ainsi la sphère d'influence de cette race jusqu'à l'Amanus.

Quant à la différence des noms divins M. Halévy affirme que l'auteur biblique « fait alterner les deux noms sans observer une règle stricte dans les intervalles, parce que l'emploi de l'un ou l'autre de ces noms lui était devenu indifférent et ne présentait à son esprit que deux synonymes bons à varier les expressions, mais ne réclamant aucun soin particulier. »

Toutefois, il a voulu expliquer pourquoi Elohim figurait dans le premier chapitre, Iahwé dans le second, et Iahwé Élohim dans la phase transitoire. Élohim est un nom collectif qui désigne « n'importe quel dieu, et le dieu du panthéisme » ; le nom de Iahwé ne peut être appliqué « qu'au Dieu vrai et unique du système monothéiste » Le premier est le plus ancien, parce qu'une notion vague et confuse de la divinité a dû précéder l'idée nette et correcte de Dieu. L'auteur de la Genèse, qui avait le sentiment de cette évolution et qui *veut être historien avant tout*, a dû mentionner d'abord le nom d'Élohim ; puis il a marqué l'identité d'Élohim et de Iahwé en employant Iahwé-Élohim et Iahwé seul.

Relativement à l'origine du récit, M. Halévy voit entre l'épopée babylonienne et la Genèse des réminiscences non seulement orales, mais encore littéraires.

— Dans un des derniers numéros de la *Contemporary Review*, l'auteur d'une série d'articles intitulés : *La Politique du Pape* a fait paraître un nouveau libelle : *L'Encyclique du Pape sur les études bibliques*. Cet article de Lord Staton est d'une

désolante pauvreté. Pour prouver que la Bible renferme des erreurs, l'écrivain anglais ressasse toutes sortes de vieilles objections vingt fois réfutées. Dans un de ses derniers numéros, la *Civiltà cattolica* a fait bonne justice de ce *factum*.

— Nous ne saurions accepter les opinions professées par M. le professeur Schlatter, dans son discours sur *la Foi a la Bible*, qui a eu pour auditeurs un grand nombre de pasteurs protestants et qui représente ainsi des idées assez répandues. D'après le théologien berlinois, ce n'est pas à la Bible que nous croyons, c'est à Dieu ; la foi nous fait dans notre cœur, traiter Dieu en Dieu, et en même temps Jésus-Christ comme le Fils de Dieu. La foi en l'Écriture consiste à y « affirmer Dieu, à l'affirmer comme la parole de Dieu à l'homme ». L'affirmation de la Bible comme parole de Dieu et les effets de cette parole sur l'âme s'accordent sans peine avec l'exégèse scientifique qui découvre des erreurs matérielles dans l'Écriture. La science et la foi prennent, en effet, les Livres Saints à deux points de vue tout différents. « Dans la critique historique nous éloignons de nous la parole biblique et la remettons dans le passé à la place que lui assigne le cours de l'histoire ; dans l'acte de foi nous l'attirons à nous, et la fusionnons avec ce qui occupe actuellement notre intelligence et notre cœur. L'exégète cherche à pénétrer le sens du texte sacré, creuse jusqu'aux racines dont il est sorti, le juge d'après son contenu de vérité, et détermine les limites au-delà desquelles il n'a plus de valeur. Le croyant s'ouvre lui-même à la parole divine, se laisse mesurer et juger d'après elle, et reçoit d'elle son empreinte. Si dans l'Évangile il n'y avait que l'appel à la foi, et qu'il nous interdit tout autre acte de l'esprit, la science ne pourrait s'exercer dans l'Église autour de la Bible... L'Écriture fait de nous des croyants, qui trouvent plaisir à sa parole et y adhèrent fermement ; mais aussi des hommes d'action et des « auditeurs » en état de comprendre ce qu'ils entendent... L'apparente contradiction de la science et de la foi autour d'elle vient de la richesse des dons et des destinées que Dieu nous a départis ;.. le problème demeurera toujours... ce ne sont point des difficultés venues de Dieu qui nous le rendent insoluble, ce sont les obstacles de nous-mêmes qui nous accablent, nous écrasent et nous empêchent de

croire. Est-ce la critique historique qui est en cause, quand nous ne voulons plus entendre Dieu dans la parole de l'Écriture ? » M. le Dr Schaltter est ici complètement dans l'erreur.

— On a étudié surtout jusqu'à présent dans les écrits du Nouveau Testament l'influence exercée par saint Jean et saint Paul. M. E. Scharfe à son tour démontre qu'il faut tenir compte aussi de la direction qu'imprima saint Pierre aux idées chrétiennes. A cet effet il examine, en les comparant entre eux, les trois écrits que la tradition attribue directement ou par intermédiaire au prince des Apôtres, la première épître de saint Pierre, les discours de Saint Pierre dans les Actes des Apôtres, l'Evangile selon saint Marc et il y trouve des caractères communs (1).

— Une histoire complète de la Vulgate devrait comprendre naturellement trois parties : 1° du temps de saint Jérôme au VIIIe siècle ; 2° la première période du moyen âge, les révisions de Théodulfe et d'Alcuin ; 3° la deuxième période du moyen âge jusqu'au décret de Clément VIII, 1584. C'est la seconde partie de cette histoire que vient d'écrire M. Samuel Berger; son travail répond à la question posée par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres : *Etude des travaux entrepris à l'époque carolingienne pour établir et pour réviser le texte latin de la Bible.* C'est d'ailleurs à l'époque carolingienne surtout que les documents bibliques, c'est-à-dire les manuscrits abondent. L'étude de M. Berger pourra devenir le centre des recherches subséquentes, soit en avant, soit en arrière.

— III. **Religion de Mahomet.** — A propos du Parlement des Religions tenu à Chicago l'an dernier, signalons l'article publié par le professeur Max Müller dans la Revue *Nineteenth Century* (de février dernier).

« Tous les Musulmans, d'après M. Max Müller, sont d'accord sur ce fait qu'il y a six articles de foi, acceptés par eux comme fon-

(1) *Die petrinische Strömung der Neutestamentlichen Literatur.* Untersuchungen über die Schriftstellerische Eigentümlichkeit des ersten Petrusbriefes, des Marcusevangeliums und der petrinischen Reden der Apostelgeschichte von Ernst Scharfe.

damentaux et reposant sur l'autorité du Coran : l'unité de Dieu, l'existence des anges, le caractère inspiré de certains livres, le caractère inspiré de certains prophètes, le jour du jugement et les décrets de Dieu. Quelques-uns y ajoutent un septième article, une croyance à la résurrection, mais elle est implicitement contenue dans la croyance au jour du Jugement.

Les différences sont plus sensibles sur le troisième point, le caractère inspiré de certains livres. La chose la plus importante est naturellement l'admission comme possible de l'inspiration ou d'une communication directe entre la Divinité et l'homme. Les Mahométans distinguent deux sortes d'inspiration, *wahy zâhir* ou inspiration extérieure, *wahy bâtin* ou inspiration intérieure.

On a dit souvent, constate en terminant le professeur Max Müller, qu'une religion était nécessairement fausse quand elle enseignait ce que le Coran nous enseigne de la vie future. Tel n'est point mon avis... On ne saurait décrire les joies du Paradis que par analogie avec les joies humaines... Ne parlons nous pas nous mêmes de la Jérusalem Céleste, longue de douze mille stades, large et haute d'autant, avec des murs de cent quarante-quatre coudées et les matériaux des murailles de jaspe, et la ville d'or pur et les fondations des murs garnies de toutes sortes de pierres précieuses, jaspe, saphir, chalcédoine, émeraude, sardoine, chrysolithe, chrysoprase, jacynthe et améthyste. Si nous admettons dans la vie future d'aussi puériles délices, pourquoi excluions nous des joies du ciel les joies les plus hautes de la vie ?.. On semble s'imaginer que Mahomet n'a pas connu d'autres joies et qu'il a représenté le Paradis comme une sorte de harem céleste ? Rien n'est plus faux. En maints endroits, quand il parle du Paradis, la présence des femmes n'est même pas mentionnée... et, quand elle l'est, il n'y a jamais rien d'indélicat ou d'impur dans la description des houris. »

A ce propos la *Science catholique* émet les considérations suivantes :

« L'étude comparée des religions aboutit parfois à d'étranges résultats sous la plume d'hommes desquels on aurait le droit d'espérer mieux. Après qu'on a glorifié le bouddhisme, voici la réhabilitation du mahométisme. M. Max Muller, dans la Revue

*Nineteenth Century* établit des points de comparaison entre la religion du Prophète et le christianisme. Il trouve, au point de vue du dogme, qu'il leur serait facile de s'entendre sur la base des articles principaux d'une croyance commune : l'unité de Dieu, les anges, l'inspiration de certains livres et des prophètes, le jugement et les décrets de Dieu. Il est très permis, sans aucun doute, de rechercher les points de doctrine admis communément par des religions différentes ; mais il ne faut pas oublier que l'un des dogmes du catholicisme est de ne sacrifier aucune vérité révélée, et de ne rien ajouter à la révélation. En supposant donc que quelques articles de foi soient communs aux chrétiens et aux musulmans, il ne faudrait espérer d'accord que si ces derniers acceptaient tous les nôtres. Mais sur ceux-là même qu'on déclare communs, il est des divergences capitales : les mahométans ignorent la Trinité, la divinité de Jésus-Christ, l'inspiration au moins du Nouveau Testament, diminuent considérablement la liberté de l'homme à cause des décrets divins, et tiennent pour un prophète celui que nous regardons pour un imposteur. »

« Le professeur Max Müller est aussi tout plein d'admiration pour les résultats moraux du mahométisme ; il lui attribue, entre autres effets importants, la sobriété de ses sectateurs et « l'absolue moralité des femmes. » Les atrocités commises par les combattants mahométans sont reculées dans une ombre avantageuse ; il préfère mettre en lumière les recommandations de clémence envers les vaincus données par le Coran. Le ciel de Mahomet devrait lui inspirer quelques répugnances : il ne voit dans ses descriptions luxurieuses qu'une représentation par analogie du bonheur suprême. Enfin, il excuse la polygamie comme remède à beaucoup de plaies sociales. Et il demande pour la religion du prophète « plus d'égards qu'on ne lui en a témoigné jusqu'à présent. » — Il y a dans ces idées une tendance à donner au mahométisme la préférence sur le christianisme. Personne ne niera qu'une religion fausse ne puisse inspirer à ses sectateurs la pratique de quelques vertus à un degré ordinaire, et l'on peut faire cette concession à la religion de Mahomet. Mais il ne faut rien exagérer, et ne pas placer des vertus là où il n'y en a point. L' « absolue moralité » des femmes musulmanes est à mettre au

compte de leur état social beaucoup plutôt que de leur volonté libre, si tant est qu'elle existe à un si haut degré. La polygamie, quelques plaies qu'elle empêche, ne pourra jamais être considérée comme un bien. Et que sont les rares vertus inspirées par l'islam à ses sectateurs, à côté du mal moral qu'il entraîne, et de ses désastreux effets pour la civilisation ? Qu'on ne compare point aux peuples qui vivent sous sa loi ceux qui précisément se sont soustraits à l'influence du christianisme Qu'on juge, d'après ses préceptes, rien que par ceux de la charité et de la chasteté, le christianisme s'élève à cent coudées du mahométisme. Enfin, la doctrine d'une secte religieuse suffit à la classer. Malgré l'interprétation purement analogique donnée à la description du paradis du Prophète, il n'est pas un musulman croyant qui n'en explique les termes dans le sens littéral, dans le sens des jouissances que M. Max Muller nomme très malheureusement « les plus hautes de la vie ». Or, quoi qu'en disent les mœurs de notre époque, une âme honnête ne voudrait jamais d'une religion qui n'aurait point à offrir d'autre félicité finale et éternelle.

— *L'Islamic World* (Avril) nous enseigne que l'Angleterre compte 80 personnes converties au mahométisme. La même revue nous apprend que le Caire possède la plus ancienne université L'école El-Ayhar, du Caire, existe depuis l'année 368 et depuis ce temps elle ne cesse d'attirer tous les étudiants orientaux.

— Il n'existait encore aucune chestomathie permettant de suivre la tradition de l'Islam, à ceux qui n'ont ni la faculté ni le loisir de consulter les grandes compilations. Cette lacune vient d'être comblée par M. Nallino qui vient de publier à Leipzig chez Gerhard la *Chrestomathia Qorani arabica* avec notes et glossaires. Les morceaux choisis représentent les diverses étapes de la religion de Mahomet.

IV. **Religion égyptienne.** — M. de Morgan vient de remettre au Khédive le premier volume du *Catalogue des monuments de l'ancienne Égypte*. Ce volume ouvre une longue série qui renfermera la reproduction *in-extenso* de tous les monuments

pharaoniques qui subsistent encore sur les rives du Nil. L'idée de cette publication vint à M. de Morgan, il y a deux ans, lorsqu'il prit en mains la direction du musée de Ghizeh. Ce recueil comprendra la copie entière des monuments des bords du Nil, publiant les plans, les tableaux et les textes, sans conclusion ni commentaires. Dans l'avant-propos de l'ouvrage, M. de Morgan nous raconte comment fut organisée la première expédition qui devait commencer l'immense besogne et comment furent exécutés les travaux archéologiques près de la Syène antique Ce ne fut qu'à la fin de mai que l'expédition revint au Caire. Elle rapportait dans ses cartons les éléments capables de composer trois volumes de la publication entreprise.

— Dans la *Revue philosophique* (Septembre 1894) M Amélinau s'efforce de saisir sur le fait la naissance de l'*idée de l'âme dans l'ancienne Égypte*, qui, d'abord entourée de ténèbres, devient de plus en plus lumineuse jusqu'au moment où elle semble rayonner pleine de clarté. L'auteur expose la transition progressive de cette idée qui, née 40 siècles avant notre ère, d'inconsciente qu'elle était, devient peu à peu parfaitement consciente et parfaitement claire.

V. — **Religion assyrienne.** — L'étude de la littérature assyrienne, depuis les travaux de Layard, de Smith et de quelques autres, a prouvé jusqu'à l'évidence ce fait que les caractères essentiels de la civilisation assyrienne dérivent, avec quelques légères altérations, d'une civilisation chaldéenne antérieure à la première. Les livres d'argile, provenant de la bibliothèque d'Assurbanipal, étaient peut-être empruntés, mais en tout cas postérieurs, aux ouvrages des bibliothèques de Chaldée. Les explorations de Hormuza Rassam à Aboo Hubba, l'ancienne Sippara ou Sepharvaim, le Pantabiblos de Berossus, de même que les découvertes faites dans les ruines du grand temple de Nebo à Borsippa, nous ont apporté une masse considérable de documents littéraires renfermant des éditions plus anciennes des textes contenus dans la bibliothèque des rois d'Assyrie. Cependant, on n'est point encore à bout de recherches, car ces documents nous révèlent l'existence, dans les villes primitives, de

textes plus anciens encore, des textes antérieurs à la grande Babylone elle même. Ils nous apprennent entre autres qu'il y avait des bibliothèques dans les écoles des scribes à Éridu, la ville sainte, à Larsa, à Erech, la capitale de Nemrod, à Ur, la patrie d'Abraham, et dans les autres villes du Sud. C'était sur les rivages de Sumir ou du Shinar, baignés par les flots du golfe Persique, qu'Oannès, le Dieu Poisson, apprit tout d'abord, aux ancêtres de Chaldée, les éléments des lettres, des sciences et des arts. Aussi est-ce là que les savants ont recherché les trésors ensevelis capables de les aider dans la solution de ce problème ; « Quel fut le plus ancien empire ? » Layard et Loftus ont à peu près échoué dans leurs recherches En 1856, M. Taylor est parvenu à établir que le village actuel de Mughier s'élevait sur l'emplacement de l'antique Ur de Chaldée et que Aboo Sharin n'était autre que Éridu ou Eridugga, la plus vieille et la plus sainte des cités chaldéennes. Mais la plus grande partie de ce terrain restait à défricher, et l'honneur en revient tout entier à M. Ernest de Sarzec, consul de France à Bagdad, qui a su démontrer le premier, de façon irréfutable, que l'antique Chaldée est bien la mère patrie des arts et des sciences. C'est-ce que nous expose M. Chad Boscawen, dans la *Harper's Magazine* (Janvier 1894).

« Chaque jour apporte son contingent de découvertes sur les Empires primitifs de l'Orient. M Morris Jastrow a raconté, dans le *Century* (janvier 1894), les curieuses exhumations opérées dans la vallée de l'Euphrate. Ce ne sont plus seulement d'obscures bourgades, ce sont les villes reines de l'ancienne civilisation orientale, c'est la Babylone de Sémiramis et de Nabuchodonosor, c'est la Ninive de Sargon et de Sardanapale, qui sortent de leurs tombes comme des fantômes. »

Il y a trois générations à peine, nous ne savions à peu près rien de certain sur ces empires disparus. Quand les voyageurs paccouraient les plaines aujourd'hui désolées où s'élevaient jadis ces cités superbes, ils apercevaient à peine quelques monticules informes sêmés sur les rives du Tibre, de Mosul jusqu'à Bagdad. Ces monticules finirent cependant par piquer la curiosité de savants, qui se demandèrent s'il n'y aurait pas là quelques ves-

tiges de l'antiquité. Mais ce ne fut qu'en 1842 que les recherches commencèrent d'une façon vraiment scientifique, sous la direction de M. Botta, agent consulaire français à Mosul. Parmi ses plus importantes découvertes, il faut citer les restes du mur de pierre trouvés à Khordosabad, à quelques milles au nord de Mosul et la plus grande partie d'un palais de vastes dimensions, qu'on reconnut plus tard pour celui du roi Sargon, lequel vivait environ sept cents ans avant notre ère. Après Botta vint sir Henry Layard, dont les recherches furent incomparablement plus fructueuses encore. D'abord, juste en face de Mosul, les palais royaux de Sennachérib et de Sardanapale, contenant une interminable succession de salles et de chambres ; puis, à Nimrud, quelques milles plus au sud, trois palais, sans compter des parties de temple, et enfin, à Kalah Sergat, un autre palais égalant les deux premiers par la magnificence de ses dimensions. Après Layard vinrent successivement Saulcy, Oppert, Rawlinson Loftus, George Smith, Rassam, de Sarzec, Ward et Peters. Enfin, tout récemment, une mission dirigée par le Dr Williams Hayes Ward, de New-York, a obtenu des résultats fort satisfaisants, qui sont actuellement en cours de publication.

VI. **Religion de l'Inde.** — Un savant russe M. A. A. Tokarski, rapporte de son voyage fait en 1889 au Thibet, ce pays classique du bouddhisme, plusieurs faits relatifs à l'exorcisme, l'exorcisme par la flèche pratiqué par les *lamas* bouddhistes. Les détails de cette cérémonie telle que l'auteur nous la présente ont été publiés par la revue philosophique russe : *Voprosy Filosofii y Psychologii* (*mars et avril* 1894). L'auteur se permet à ce propos des comparaisons et des assimilations entre le christianisme et le bouddhisme qui ne sont ni justes ni heureuses.

— M. L. Jaccolliot dans son voyage au pays des jungles (*Paris, Dentu*), nous donne, dans le cours de ses récits de voyage très instructifs et fort bien contés, d'intéressantes études sur la condition de la femme aux Indes.

— Le Dr H. Hensoldt va toujours crescendo dans ses louanges du *Brahmanisme comme doctrine secrète*. C'est la science

brahmanique, nous dit-il, qui a découvert il y a cinq mille ans (ni plus ni moins !) le mystère de la vie. Qu'était ce que le *Mir-an-oya*, sinon la théorie de la concentration perpétuelle et du refroidissement de la matière, etc.

— Le Museon fait sur le bouddha d'Oldenberg à propos de la traduction de M. Foucher dans la Bibliothèque de philosophie contemporaine, la remarque suivante :

« Tout le monde a la plus grande admiration pour l'ouvrage d'Oldenberg. Mais à la lecture rapide du texte français, j'ai eu l'impression très vive que toute cette restitution du bouddhisme primitif est en somme subjective et d'impression personnelle. Elle n'en garde pas moins une grande valeur, puisque cette impression est celle du grand savant que l'on connaît.

Une opinion est passée à l'état de dogme, sans rencontrer beaucoup de sceptiques parmi les indianistes, sceptiques en général, à savoir que le bouddhisme est la philosophie, la religion de la désespérance, qu'il procède immédiatement de la haine de l'existence, de l'horreur qu'inspire à tout hindou l'idée du Samsâra. C'est pour cette raison que tout le bouddhisme initial consiste dans les quatre nobles vérités. Une bonne partie du livre d'Oldenberg développe et documente ce point de vue. Je m'étais toujours demandé si le Bhâgavata, le Râmayana, le lotus de la Bonne Loi, les Upanisads, en un mot les littératures mondaines et religieuses trahissent une si grande horreur de la vie, et pourquoi l'idée de la transmigration des âmes est si odieuse, quand elle se combine avec la théorie du Karma, de l'œuvre portant en elle même sa récompense ou son châtiment. Quelle n'a pas été ma joie de lire dans un discours de M Paul Deussen, le plus hindou des européens, la phrase suivante : « I need « not point out, in particular here in India, the high value of « this doctrine of Samsâra as *a consolation in the distresses*, « as a moral agent in the temptations of life. » (1) On ne peut pas être plus catégorique. Remarquons l'insistance avec laquelle Bouddha, à la fin de toutes ses exhortations, distingue les ac-

(1) The philosophy of vedânta in its relations to the occidental metaphysics, 25 feb. 1893. Bombay of the R. A. S.

tions bonnes, les actions médiocres, les actions mauvaises. Le nirvâna, si je me faisais bouddhiste, ce qu'à Dieu ne plaise, ne serait pour moi qu'une renaissance plus stable dans un état plus heureux. C'était, bien certainement, le point de vue de nombreux voyageurs dans les véhicules du salut (2). Nous avons vu par une lettre adressée à la *Revue des Religions* par M. Foucaut que telle était aussi l'opinion du savant indianiste

— Nous venons de mentionner la vie de Boudda par le Dr H. Oldenberg, professeur à l'Université de Kiel. La première édition est de 1881; elle n'était connue dans notre pays que des érudits familiarisés avec la langue allemande. M. A. Foucher vient de nous en donner une traduction qui rendra la lecture de ce livre accéssible à un plus grand nombre. L'histoire du Bouddha comporte une foule d'éléments légendaires. Mais ne renferme-t-elle pas aussi des éléments historiques, et quelle est la proportion des uns et des autres ? M. Sénart, de l'Institut, a essayé de montrer que la légende du Bouddha, n'est qu'un ensemble de mythes solaires, appliqués auparavant à différents personnages, et qui flottaient indécis dans l'imagination populaire quand ils ont été adaptés à ce Bouddha ; le Dr Oldenberg de son côté, tient pour l'existence historique de Gautama, bien qu'il supprime bien des choses de sa légende, telle que l'admettent les bouddhistes. Il prend à partie M. Sénart et s'efforce de montrer que sa critique est trop négative. Il lui reproche aussi d'attribuer trop d'autorité aux textes sanskrits du Népâl, et d'en accorder beaucoup trop peu aux sources pâlies du Sud. C'est à celles ci qu'il a surtout puisé pour rédiger son livre.

— M. Hermann Jacobi a publié chez Cohen, à Bonn, une étude critique du Ramâyana, après l'avoir analysé. Il estime que la composition de ce poème doit remonter au Ve siècle avant notre ère, mais qu'il a subi de nombreuses interpolations.

---

(2) Voir l'éloquent article de Mrs Caroline Foley : the women leaders of the buddhist reformation.

# BIBLIOGRAPHIE

---

SEVENTH ANNUAL REPORT OF THE BUREAU OF ETHNOLOGY, publié par la Smithsonian institution. — Washington, 1891, in-4° de 409 pages.

A DAKOTAH ENGLISH DICTIONNARY by M. Stephens RETURN EIGGS, edited by M. James Owen DORSEY. — Washington, 1890, in-4° de 665 pages.

L'on sait l'importance des publications faites par la *Smithsonian institution* de Washington. Peu d'associations ont, à cet égard, autant mérité du monde savant. Le présent ouvrage nous en fournirait, au besoin, une preuve nouvelle. Il débute par le rapport annuel de M. Powell, directeur de la section d'ethnologie. Le savant américaniste y mentionne les travaux récemment parus ou en voie de préparation concernant l'étude des langues, mœurs, coutumes des anciennes populations de l'Amérique du Nord.

Trois mémoires remplissent, du reste à eux seuls, la presque totalité du volume. Le premier, qui a également M. Powell pour auteur, est intitulé : *Indian linguistics families of America North of Mexico* et contient, en effet, un tableau détaillé des divers groupes d'idiômes en usage chez les Peaux-Rouges. Cette longue nomenclature de dialectes ne saurait guère intéresser que le philologue de profession ; quant au public il y trouverait certainement peu de charmes. Nous nous bornerons donc à la signaler en passant, comme la source de renseignements la plus complète et la plus abondante que l'on puisse trouver sur la matière.

Par exemple, il en va tout autrement des conclusions du mémoire et nous croyons devoir les exposer un peu plus en détail.

Un phénomène attire tout d'abord l'attention de l'observateur, à savoir le grand nombre de familles de langues absolument distinctes qui se rencontrent chez les aborigènes de la Nouvelle-Bretagne et des États-Unis. Il contraste avec le chiffre fort peu élevé des hommes qui les parlent. On en compte, tout au moins, une soixantaine pour une population qui ne s'élève pas à 400 mille âmes. Du reste, plusieurs de ces groupes ne se trouvent en vigueur qu'au sein d'un seul village, d'une seule tribu, et se composent d'un dialecte unique. Bon nombre de ces idiômes, tels que le Beothuck de Terre Neuve, sont éteints aujourd'hui. Tout ce qui nous en reste consiste en un ou deux assez maigres vocabulaires. Cela suffit pour nous assurer que cette langue différait grandement de toutes les autres et formait, sans doute, à elle seule, une famille à part.

Le spectacle que nous offre l'Amérique du Nord rappellerait donc, mais sur une bien plus vaste échelle, celui qui nous est offert à la fois par la Haute-Asie et la région africaine comprise entre le Tropique du Cancer et l'Équateur. Le nombre des familles linguistiques y paraît considérable par rapport à celui des habitants et à l'aire géographique par eux occupées. Toutefois, il convient de faire remarquer qu'en ce qui concerne la Tartarie chinoise et la Sibérie, l'on ne compterait guère plus de sept à huit groupes d'idiômes nettement tranchées pour une population de plus de trente millions d'habitants. Il y a loin de là, on en conviendra, à l'extrême éparpillement des dialectes et des tribus qui caractérisent le Nouveau-Monde.

Nous y devons, sans aucun doute, voir une conséquence de la vie sauvage. Ajoutons que si chez les races noires de l'Océanie, les choses semblent s'être passées un peu autrement, le fait s'explique sans peine par l'influence de causes locales. A la Nouvelle-Calédonie, par exemple, sur un pays grand comme un département français, il se parle deux ou trois idiômes absolument distincts. Toutefois si ceux qui en font usage ne se peuvent comprendre entre eux, une observation attentive nous révèle que ces parters ne s'en rattachent pas moins tous à la grande famille Ma-

layo-Polynésienne. C'est que ces nègres orientaux semblent avoir eu une grande propension à oublier leurs dialectes primitifs pour adopter ceux des nations avec lesquelles ils se trouvaient en contact. Ainsi, les noirs du Sud de l'Inde parlent aujourd'hui des idiômes dravidiens. La langue des insulaires de l'Archipel Andaman paraît se rattacher à la famille Indo-Chinoise.

Quoiqu'il en soit, les langues des Peaux-Rouges appartiennent pour la plupart, sinon la totalité, au système dit *agglutinant* ou *polysynthétique* qui ne constitua, en réalité, lui-même, qu'une forme spéciale de l'agglomération. Elles n'en offrent pas moins entre elles de très grandes inégalités au point de vue du développement. Quelques-unes s'élèvent à peine au-dessus du monosyllabisme, tandis que d'autres confinent de bien près à la flexion. Le plus souvent même, il se trouve que ces dialectes n'ont pas pour ainsi dire, progressé d'une façon régulière. Tel d'entre eux par exemple, se montrera très perfectionné quand à sa façon de déterminer les temps verbaux qui ne marquera les modes que d'une façon fort incomplète et *vice-versâ*, mais l'espace nous manquerait pour signaler, même sommairement, leurs caractères physiologiques et grammaticaux. Ce qui paraît certain, c'est que le nombre des familles irréductibles les unes aux autres a, sans doute, été en diminuant depuis les époques primitives, et que leur origine se confond avec celle du langage lui-même. Ajoutons qu'une carte coloriée permet au lecteur de se rendre facilement compte de la distribution géographique des dites familles au moment de la découverte.

La seconde moitié du volume se trouve consacrée à une étude approfondie du *Midéwiwin* ou *Société de la Grande Médecine* chez les Indiens Ojibwas, par M. W.-J. Hoffmann. On sait que chez les Peaux-Rouges magie et médecine se touchent de bien près, et c'était à des sorciers que ces hommes primitifs confiaient la mission de les traiter dans leurs maladies. L'association des *Middés* paraît avoir existé sous des formes à peu près identiques chez toutes les tribus de la race Algique, à laquelle se rattachent les *Ojibwas* ou *Otchipouès*, mais c'est chez ces derniers ou plutôt chez les représentants de cette tribu, cantonnés aujourd'hui dans la réserve du lac Rouge, qu'elle semble s'être le

mieux conservée jusqu'à ce jour. Les membres qui la composent sont par excellence les conservateurs des anciens usages et traditions, et ils exploitent à leur profit la crédulité populaire, sous prétexte de relation avec les *Manitous* ou génies. Ceci nous explique l'opposition constamment faite par ces sorciers ou jongleurs aux efforts des missionnaires. Ils auraient évidemment tout à perdre à la conversion de leurs compatriotes.

Quoiqu'il en soit, l'auteur nous donne des renseignements circonstanciés sur les diverses sortes de jongleurs qui se rencontrent chez nos Indiens et leurs diffé ents degrés d'initiation. Il faut distinguer les *Médas* ou *Middès*, membres du *Midéwiwin* ou « Société de la Grande Médecine », qui prétendent guérir les diverses maladies au moyen de formules magiques et de l'emploi de simples, des *Jessakids*, sortes des prophètes placés sous la protection du Dieu de Tonnerre, et s'occupant volontiers de magie noire, aussi bien que des *Wabénos* dont les attributions se rapprochent beaucoup de celles des précédents.

A un degré inférieur, se présentent les *Moshkékés-Winini*, autant médecins que sorciers et qui traitent les malades au moyen du jus de certaines herbes

L'on signale, d'ailleurs, quatre degrés d'initiation pour les Médas. Ils consistent surtout dans l'enseignement de chants et la célébration de danses sacrées. Chaque degré doit être conféré dans une loge ou hutte spéciale. On remarquera le rôle important que joue l'emploi du calumet. On le trouve qualifié de *Dieu de la paix et de la guerre, arbitre de la vie et de la mort.*

Remarquons que dans la plupart de ces tribus, le calumet de paix, généralement peint en blanc et qui se fume lors de la conclusion d'un traité, se distingue nettement du calumet de guerre reconnaissable à sa couleur rouge, et dont on fait usage au moment de déclarer les hostilités. N'est il pas naturel que ces Indiens qui, les premiers ont connu l'emploi du tabac, l'aient, en quelque sorte regardé comme une plante sacrée.

Un autre point curieux à signaler, c'est le rôle important que jouent dans toutes les cérémonies les couleurs symboliques dont sont ornés les poteaux de la loge d'initiation.

L'ouvrage se termine par un mémoire de M. J. Mooney sur

les formules sacrées chez les Chérokies. On sait que ces Indiens fixés dans le Sud-Est des États-Unis figurent au nombre des tribus aujourd'hui les plus civilisées. En l'année 1821, un des leurs, le fameux *Sikwâya* ou *Sequoyah*, ayant vu des journaux ou livres imprimés en anglais et appris qu'ils contenaient des discours écrits, se rendit aussitôt compte des services qu'ils pouvaient rendre. Il se décida donc à créer une sorte de syllabaire tout à fait approprié à la phonétique de sa langue maternelle et dont l'usage ne tarda pas à se répandre dans toute la nation.

Les Shamans ou jongleurs Chérokies s'en servirent surtout pour conserver les formules magiques destinées soit à guérir les maladies soit à se faire aimer, soit à assurer aux chasseurs une grande abondance de gibier. Les formules offrant un caractère guerrier, font à peu près complètement défaut, par la raison que ces Indiens environnés depuis longtemps de colons d'origine européenne, n'ont guère eu occasion de donner cours à leurs instincts belliqueux.

Quoi qu'il en soit M. Mooney, ayant séjourné à plusieurs reprises en pays Chérokie, a pu se procurer plusieurs de ces formulaires rédigés par les jongleurs. Ils sont aujourd'hui déposés à la Bibliothèque du Bureau d'Ethnologie à Washington.

Leur contenu nous donne une notion aussi exacte que possible du cercle d'idées dans lequel se meut l'esprit de la nation C'est bien à tort, fait observer l'auteur de l'article, que certaines gens attribuent aux Peaux-Rouges des connaissances approfondies en ce qui concerne les simples et leur emploi thérapeutique. Les Chérokies possédèrent sans doute de temps immémorial en fait de chirurgie, quelques connaissances pratiques que l'on ne s'attendrait guère à rencontrer chez de misérables sauvages.

En revanche leurs notions en ce qui concerne le traitement des maladies internes, semblent avoir été des plus sommaires. Pour parler plus exactement, ils n'avaient que des sorciers en guise de médecins et leurs théories, à cet égard, était-ce que l'on peut imaginer de plus rudimentaire et de plus enfantin. Un malade, par exemple, était-il atteint de vomissements bilieux, on lui faisait avaler une décoction de fleurs jaunes. Sans doute, s'il avait eu la rougeole, le docteur lui aurait commandé l'emploi

de fruits ou de végétaux de couleur rouge. Dans quelques cas assez rares, l'expérience leur avait révélé les qualités réellement efficaces de certaines plantes plus ou moins communes. Au dire de leurs spécialistes d'ailleurs, une indisposition ne pouvait guère avoir de cause naturelle. La plupart étaient occasionnées par des Manitous ou génies protecteurs d'animaux qui cherchaient à se venger du mal fait par les chasseurs de notre espèce à leurs protégés. On se débarrassait de ces esprits incommodes et vindicatifs d'une façon assez originale.

Les rhumatismes, par exemple, se trouvaient généralement causés disait on, par les manitous d'oiseaux aquatiques tels que canards ou oies sauvages. Le plus sûr moyen de guérison consistait à invoquer le génie de quelque rapace qui mettait les autres en fuite. De même on se serait débarrassé des maladies envoyées par le protecteur de quadrupèdes inoffensifs, tels que le cerf ou le chevreuil, en lui mettant aux trousses celui de l'ours ou du chien dont il avait une peur extrême. Tout cela accuse la naïveté de nos sauvages et, en même temps, fait quelqu'honneur à leur ingéniosité.

Ajoutons qu'il se rencontre chez ces Indiens une symbolique des couleurs affectées aux points de l'espace rappelant singulièrement celle de plusieurs nations de l'Extrême-Orient. Doit-on y voir une preuve d'antiques relations ayant existé entre l'Asie et l'Amérique ? Nous n'oserions l'affirmer d'une façon absolue, mais regardons néanmoins, la chose comme fort possible. Ainsi, aux yeux des Chérokies, le rouge était, en même temps, la teinte de l'Est et le symbole du triomphe ; le blanc, celle du Sud et signe de paix, de bonheur. Quant au noir, livrée de l'Ouest, il signifiait mort, trépas. Enfin, l'on figurait à la fois le Nord et la défaite, le trouble par la couleur bleue.

Ces Peaux Rouges en sont encore un peu au point où se trouvaient nos aïeux, les Gaulois, il y a de cela quinze ou seize siècles Ajoutons que ce ne sera pas, sans doute, pour longtemps. Chaque jour, le crédit des jongleurs se trouve battu en brèche par le contact avec les blancs, les progrès de la civilisation et les efforts des missionnaires, tant catholiques que protestants. D'ici quelques années seulement, ces sorciers ne seront plus que

des objets de moquerie et de dérision de la part de leurs anciens adeptes. N'est-ce pas, d'ailleurs, le sort qui fut réservé aux derniers druides ?

Nous ne saurions, bien entendu, donner ici un résumé du dictionnaire de la langue Sioux ou Dacotah de M. Riggs. On sait que les Sioux si durement, on peut dire si injustement traités, ces derniers temps par le gouvernement des États-Unis, constituent l'une des nations indigènes les plus puissantes et les plus nombreuses des États-Unis. Le Sioux appartient à la même famille linguistique que le Winebago, l'Osage, le Tutelo, le Mandane, aujourd'hui à peu près éteint. Ce dernier dialecte, autant que l'on en peut juger par les faibles échantillons mis à notre disposition, semble se distinguer de ses congénères par un caractère plus archaïque et une physionomie réellement primitive. Le dictionnaire Dakotah, de M. Riggs, n'est pas, il est vrai, le premier qui ait été publié, mais il mérite, sans doute, d'être considéré comme le plus complet. Les mots dont il se compose appartiennent en majorité au dialecte Santi, en vigueur chez les Indiens visités par l'auteur. Un certain nombre, cependant, sont tirés incontestablement des dialectes appelés Sisseton, Yankton et Mdéwakanton. En tout cas, la publication d'un pareil ouvrage ne pourra qu'être salué avec reconnaissance par les amateurs de philologie américaine. Le souvenir du savant éditeur, M. J.-O. Dorsey, qui a su si bien mettre en œuvre les renseignements mis à sa disposition, restera chez eux inséparable de celui de M. Riggs.

COMTE DE CHARENCEY.

Les DOGMES CATHOLIQUES et points divers de doctrine et de croyance chrétiennes dans les traditions pratiques et usages religieux des peuples. A. L. D. G. « Bruxelles, Société belge de Librairie » 1 volume in 8° de IV-471 pages. Prix : 5 fr.

Dans ce livre, l'auteur a condensé les traditions des peuples anciens et leurs croyances sur les principaux dogmes du christianisme. Ce travail est le fruit d'un profond savoir et de recherches étendues. L'auteur l'a divisé en dix entretiens et il a pris la forme du dialogue. Il interroge successivement les représentants

des différents peuples : les Égyptiens, les Phéniciens, les Chaldéens ou Assyriens, les anciens Perses, les Indiens, les Chinois, les Grecs, les Romains, les Gaulois et les peuples scandinaves : il résume leurs réponses, entend les objections qu'on oppose, les réfute compare les traditions, usages et pratiques décrits avec la doctrine et les usages des Hébreux et des chrétiens et fait ressortir les erreurs des peuples anciens.

Les traditions des Grecs et des Romains sont connues depuis longtemps, celles des Égyptiens et des Assyriens s'enrichissent chaque jour de nouveaux documents. Les « Records of de Past » contiennent les principaux. Les tablettes cunéiformes traduites par Smith dans son Chaldean account of Genesis, offrent surtout une tradition de cosmogonie assyrienne très remarquable. Les traditions des Indiens n'étaient que peu ou point connues il y a soixante ans Aujourd'hui, le Rig-Véda, le plus ancien de leurs livres sacrés, est publié en entier. Au commencement, on confondait les époques littéraires de l'Inde : aujourd'hui, on les distingue. Les grands poèmes du « Mahabharata et du Ramayana » sont beaucoup plus récents que les Védas, et les « Pouranas, » qui, en plus d'un endroit, ont subi l'influence chrétienne, sont plus récents encore, bien qu'ils contiennent d'anciennes traditions. Les livres attribués à Zoroastre et écrits en Zend ou en Pehlevi ne sont pas non plus tous antérieurs au christianisme et il n'est pas toujours facile de distinguer les parties primitives de celles qui ont été remaniées, comme on peut le voir dans les ouvrages de Spiegel et de Darmesteter.

L'auteur résume ainsi les sept premiers entretiens

« Nous avons parcouru nos dogmes au moins les principaux; la vie à venir, en général, c'est-à-dire une autre vie après celle-ci, purement et simplement d'abord, sans entrer dans l'examen de ce qu'elle sera : la divinité, Dieu, son unité, même la Trinité, la création, les esprits ou génies bons et mauvais, la création de l'homme, le paradis terrestre ou primitif ; la chute et la dégradation originelle, l'attente du Messie-Sauveur, réparateur ; l'incarnation et la rédemption ; l'immortalité de l'âme et la vie future en détail, le paradis, séjour et félicité des bons, l'enfer et les peines des méchants ; le purgatoire, la doctrine des expiations, pour

les péchés et des satisfactions pour les morts : la résurrection, le jugement, la fin du monde, le renouvellement de toutes choses et la vie éternelle Et nous avons vu tous ces dogmes éparpillés ça et là, exprès et formels, ou au moins des traces de ces dogmes, des traits plus ou moins altérés mais toujours reconnaissables, dans les traditions des peuples divers. C'était là notre objet propre. »

Ce court résumé montre toute l'étendue des recherches qu'il a fallu faire sur tant de sujets divers et chez tant de peuples différents. Pour couronner l'édifice, l'auteur groupe comme un faisceau les préceptes de morale qu'il trouve chez les différents peuples de l'antiquité et les compare à la morale chrétienne. « Les traits de bonne et saine morale, — ainsi parle l'auteur — que nous trouverons ça et là chez les nations païennes, approchant plus ou moins quelquefois de la morale chrétienne et évangélique, feront voir combien celle-ci est fondée en raison et dans les sentiments de la nature, de la bonne et droite nature, morale toute sainte dont on ne trouve de code complet et parfait que dans l'Église catholique. » C'est l'objet du huitième entretien. Le neuvième traité des cultes, de l'adoration, de la prière des sacrifices et du culte des morts chez les nations païennes, et le dixième complète le précédent en recherchant l'origine de l'idolâtrie. Les diverses traditions des peuples sur le grand fait historique du déluge universel forment un complément qui ne pouvait guère être passé sous silence. Les traditions qui n'ont pas trouvé place dans le cours des entretiens sont mises en appendice.

La Religion, par M. L. Gondal, S. S. professeur de théologie et d'histoire ecclésiastique au séminaire Saint-Sulpice. 1 vol. in-12, 323 p. Paris, Roger, 1894.

Nous sommes heureux de recommander ce livre que nous avons déjà annoncé. C'est le premier volume d'une apologie complète de la foi catholique : « Le Chemin de la vérité. » Ce chemin, est partagé en plusieurs étapes : la première conduira le lecteur au spiritualisme, la seconde au christianisme, la troisième au catholicisme pratique.

M. Gondal suit une méthode très logique: après nous avoir dit « ce qu'il faut entendre par religion, » il établit « qu'il faut à

l'homme une religion » que le « devoir de la prière » en est l'acte le plus essentiel, que le « culte public » en est l'épanouissement nécessaire, et que de toutes les sociétés religieuses qui sollicitent notre adhésion, « une seule » a été voulue de Dieu.

L'ouvrage est divisé en cinq livres. Dans le premier l'auteur expose ce qu'il faut entendre par religion ; dans le second, il établit qu'il faut une religion. Puis, descendant dans le détail, il montre pour tout homme le devoir de la prière et la nécessité d'un culte non seulement privé, mais public. C'est l'objet des troisième et quatrième livres. Le cinquième est consacré à la démonstration de l'unité essentielle de la religion obligatoire et à la réfutation de cette objection usée, mais sans cesse renouvelée : « Toutes les religions sont également bonnes »

Nous ne pouvons qu'applaudir et nous faisons des vœux pour que l'œuvre se continue promptement La lecture de ces pages raffermira les croyants, ouvrira à la foi les âmes défiantes et tourmentées. L'auteur n'a point adopté la forme scolastique d'un cours de théologie. Ce sont des lectures intéressantes qu'il offre aux esprits avides de vérité. On y retrouve toutes les qualités de l'éminent professeur tant goûté de ses élèves. Des citations empruntées d'ordinaire aux meilleurs écrivains modernes remplissent le cadre serré qu'à construit l'auteur.

Une lettre de Son Eminence le cardinal évêque de Rodez daigne présenter ce livre au public intelligent. Ecrite dans un style paternel et familier, elle loue le ton et la méthode de l'auteur.

C'est une apologie tenue au courant des difficultés scientifiques et philosophiques, et qui, sans rien sacrifier de ce que renferment d'éternellement vrai les thèses et les argumentations de la théologie ancienne, prend soin d'examiner les objections nouvelles, de bannir les discussions devenues sans objet, de prouver en un mot la légitimité et la nécessité de la religion, non plus à des adversaires chimériques ou depuis longtemps morts, mais à ceux qu'il faut réellement convertir, à nos contemporains.

C'est ce qu'avait entrepris une première fois, et avec des mérites qu'il serait injuste d'oublier, le prédécesseur de M Gondal au Séminaire de Saint Sulpice le bon et regretté M. Brugère dans ses deux livres : « De vera Religione et De Ecclesia Christi. »

Toutefois il est incontestable que l'œuvre de M. Gondal a une bien plus grande portée. Non seulement elle est écrite en « français, » et, par cela même, au lieu de ne convenir qu'au clergé et aux érudits, elle s'adresse à tout le public ; mais le style en est incisif, plein de mouvement et de chaleur, et quant à l'ampleur des vues, il suffit de dire que l'auteur appartient au petit nombre de ceux qui connaissent vraiment les erreurs dont ils parlent, et qui ne savent ni travestir ni atténuer les arguments contraires à leurs thèses. Dans ce qu'il écrit, par exemple, sur le devoir de la prière, plus d'un rationaliste aura la satisfaction de voir ses difficultés mieux présentées qu'il ne les formulerait lui-même et le bonheur de les voir ensuite réfutées avec la logique la plus nette et la plus invincible.

Spécialement préparé par un enseignement de dix années, à traiter tout d'abord le sujet de la vraie Religion, il s'adresse aujourd'hui à ce grand nombre d'esprits honnêtes qui croyant déjà à Dieu et à l'âme, ignorent cependant et cherchent de bonne foi le chemin qui mène du spiritualisme au christianisme, d'une croyance froide et inefficace à une religion qui satisfasse complètement les besoins légitimes et pressants de notre esprit, de notre cœur et de notre volonté.

Si les volumes qui doivent suivre ont la valeur de celui que nous venons de lire (et pourquoi non ?) l'œuvre de M. Gondal constituera l'une des meilleures apologies de ce temps, l'une des mieux informées et des plus loyales, l'une des plus convaincantes à la fois et des plus émouvantes C'est là, et dans les conférences de Notre Dame, que devront venir chercher la lumière tous ceux que tes ténèbres envahissent ou qui veulent éclairer les âmes de leurs frères.

La Magie et la divination chez les Chaldéo-Assyriens A. Laurent — Paris, 1894.

Ce livre est plein d'intéressants détails sur les superstitions des chaldéo-assyriens. Il semble que chez ces peuples superstitieux à l'excès, tout devint objet religieux : non seulement les talismans, (les « téraphims » hébreux), les statuettes, les médailles, dont les textes nous font connaître l'usage, en même

temps qu'ils nous livrent les formules par lesquelles on les « consacrait », mais aussi les cylindres de terre cuite, les cachets ou chatons de bague ; jusqu'aux chérubs, lions ou taureaux ailés, que les Chaldéens sceliaient aux portes de leurs palais, comme d'immobiles gardiens. Les textes « magiques » déterminent la fonction religieuse, « talismanique », de ces figures gigantesques.

M. Laurent a fait un choix entre les formules nombreuses, par lesquelles les anciens Chaldéens imploraient les bons génies et les mauvais. Beaucoup des pièces citées sont d'une véritable importance ; quelques-unes ont assez d'étendue pour pouvoir être qualifiées du nom d'« hymnes » et de « psaumes » ; mais dans ces œuvres chaldéennes la pensée est alourdie par de pénibles répétitions ; l'expression manque de relief ; enfin les Chaldéens n'attribuent nullement à leurs écrits religieux une origine sacrée. Ces textes ne nous sont pas parvenus dans leur intégrité; cependant cette littérature sera d'une utilité spéciale pour l'histoire des religions anciennes, pour les études bibliques. Nous y relevons par exemple la genèse des dieux, de curieuses énumérations de divinités et de démons ; cette conception des génies « protecteurs » et des génies malfaisants ou « tentateurs », que les Chaldéens se figuraient d'une laideur telle qu'il suffisait pour les mettre en fuite de leur montrer leur propre image. Voilà pourquoi certaines statuettes chaldéennes de nos musées sont si grotesquement taillées.

Nous espérons après avoir lu ces pages qu'un jour les tablettes cunéiformes nous démontreront que le grossier magisme chaldéen ne fit que dénaturer la religion pure quand il fut en contact avec elle.

*Le Gérant :* Z. PEISSON.

Amiens. — Imp. Rousseau-Leroy, 18, rue Saint-Fuscien.

# LES PROPHÈTES ET LA PROPHETIE

## D'APRÈS LES TRAVAUX DE KUENEN

*(Mémoire présenté au Congrès scientifique de Bruxelles de 1894)*

Deuxième article.

## TROISIÈME PARTIE

### *Les Prophètes et le Nouveau Testament*

### III

Après avoir ainsi exposé le développement des idées relatives au Messie, voici comment notre auteur raisonne :

Il n'y a point eu, dit-il, d'accomplissement des prophéties messianiques.

Les prophéties relatives au Messie, fils de David, et au temps messianique, dans leur vrai et primitif sens, ne s'appliquent qu'au royaume temporel d'Israël et à la nation juive.

Cette nation devait conserver la prééminence, rester le vrai peuple de Dieu. Les autres peuples ne devaient être unis à Dieu que par son intermédiaire. Le Messie devait régner sur la terre entière : son royaume devait être un royaume temporel.

Tout cela n'est pas arrivé et ne peut arriver dans l'avenir, puisque depuis la ruine de Jérusalem, la race royale, la race sacerdotale, la ville sainte et le temple saint ont disparu. Donc cet échec complet des espéran-

ces juives, est la preuve qu'il n'y a pas eu de vraies prophéties surnaturelles.

La même conséquence est tirée du troisième type de la vision de Daniel. C'était aux Saints du Très-Haut que l'empire du monde devait appartenir. Or, pour Daniel, ces Saints étaient les Israélites. La destruction de Jérusalem et la dispersion des juifs sont un démenti donné à cette prophétie.

Quant au chapitre d'Isaïe sur la passion et aux promesses messianiques, ce ne sont point des prophéties, ce sont des peintures de la souffrance du peuple fidèle ; c'est à tort que les chrétiens ont appliqué ces textes à Jésus.

Ainsi reparait le grand dilemme : Pas de prédictions surnaturelles puisque les prophéties sont démenties. Donc les prophéties et leur accomplissement apparent doivent être expliquées naturellement

Notre réponse ici est la même que plus haut

Kuenen part d'une fausse notion de la prophétie. Il suppose que les textes prophétiques n'ont qu'un seul sens, que ce sens doit être clair, qu'il doit être celui que les Prophètes et leurs contemporains ont compris.

Il n'admet d'accomplissement de prophétie que quand les événements sont conformes au sens ainsi fixé.

Toute autre est la vraie notion de la prophétie.

C'est une parole de Dieu, adressée aux générations futures et qui ne doit être comprise qu'après l'événement. C'est une énigme dont l'événement doit donner la clef.

Organe de cette parole, le prophète la comprend-il lui-même ? A-t-il une vision claire de l'événement ? Nous l'ignorons. Ce qui se passe en lui sous l'impression de la lumière divine est un mystère Nous ne savons que ce qu'il dit et nous ne pouvons fixer le sens de ses paroles,

qu'en cherchant ce que ses contemporains ont dû comprendre, ce que lui-même aurait compris si, au lieu de lui être infusées d'en haut, ses pensées lui étaient venues spontanément ou lui avaient été communiquées par d'autres hommes. Mais ce sens est-il celui que Dieu a voulu ? Si Dieu a voulu que la prophétie ne fût intelligible qu'après l'événement, le sens compris par les contemporains n'est qu'un sens apparent, un sens inexact, un sens dont Dieu a permis l'apparition dans les esprits, mais dont il n'a pas affirmé la vérité.

Le vrai sens divin, c'est celui que l'événement révèle et que les contemporains de l'événement peuvent saisir.

La prophétie est une vision lointaine ; l'événement est vu au travers des nuages mêlés à d'autres événements intermédiaires ou plus éloignés. C'est en approchant que ses traits propres se dégagent.

Quelquefois le même événement paraît sous des aspects successifs, différents. C'est de près que l'on voit comment ils s'accordent.

Le sens chrétien est le vrai sens des prophéties.

Le non-accomplissement du sens judaïque, ne prouve nullement que la prophétie ne vient pas de Dieu.

Kuenen a une prétention vraiment étrange, celle de fixer, lui, rationaliste, la notion de la prophétie et de déterminer les conditions de l'accomplissement ou du non-accomplissement des prédictions des prophètes. Cela ne lui appartient pas. C'est à ceux qui croient à une action surnaturelle de Dieu qu'il appartient de définir en quoi consiste cette action, quelles en sont les limites, quelle en est la mesure, comment elle peut être constatée.

Donc sa thèse négative est mal établie. En se servant de la notion exacte de la prophétie, il reste possible et

permis de maintenir l'idée de vraies prophéties surnaturelles contenues dans l'Ancien Testament.

Non-seulement cela est possible et permis, mais cela est nécessaire. C'est ce que nous allons constater en discutant la théorie rationaliste de Kuenen appliquée aux prophéties messianiques.

## DEUXIÈME SECTION

### DEUXIÈME PARTIE

Comme on peut s'y attendre, c'est à la théorie du progrès nécessaire et fatal, enseignée par Jouffroy et Hégel que Kuenen a recours, pour rendre compte des phénomènes de la prophétie en Israël et de ses rapports avec le christianisme.

Muir qui, dans sa préface, résume avec une grande clarté la pensée de Kuenen, a donné un nom à cette application de la doctrine du progrès ? Il l'appelle théorie organique et historico-critique.

Ce nom représente clairement la pensée de Kuenen.

Cette évolution des idées que nous venons de raconter, est, suivant lui, semblable à un développement organique. C'est un germe qui va croissant et s'épanouit. La transformation du judaïsme au christianisme, quelque longue qu'elle paraisse, n'est point un obstacle à cette idée de progrès continu. Le christianisme est, en effet, selon Kuenen, le fruit naturel, le terme logique du vrai judaïsme, du judaïsme des prophètes. Le Christ est le dernier et le plus grand des prophètes ; il reprend et achève l'œuvre des prophètes. Ce qu'il rejette, c'est la partie inférieure du judaïsme, c'est le judaïsme légal ; c'est la lettre qui périt et c'est l'esprit qui prend le dessus. Pour reprendre la comparaison de l'organisme, c'est le

fruit savoureux qui sort de la sèche écorce, c'est l'écorce qui tombe et laisse le germe grandir.

Kuenen expose avec certains détails cette théorie.

Cela ne lui est pas difficile et il n'a pas eu besoin d'inventer ces développements. Il les a trouvés tout faits d'avance dans une doctrine qui a avec celle qu'il expose une analogie partielle très grande.

Ce qu'il dit ressemble à s'y méprendre à ce qu'enseigne Saint-Paul. Kuenen le reconnaît et cite souvent le grand apôtre.

Qu'est-ce, en effet, qu'un développement organique? C'est, selon la belle définition de Claude-Bernard, un développement qui se fait suivant une idée directrice, c'est, en d'autres termes, un progrès qui tend vers un but défini et prévu, le germe vers la plante, la plante vers la fleur, la fleur vers le fruit. Croissance et reproduction, c'est-à-dire le présent dirigé et gouverné par l'avenir, telle est la loi du monde organique. Aussi est-ce dans le monde organique que se rencontrent ces exemples si frappants de finalité qui servent aux philosophes à trouver que le monde a été organisé par une cause intelligente.

Maintenant qu'est-ce que le judaïsme selon St-Paul? C'est un progrès continu qui s'accomplit suivant une idée directrice, l'idée du Christ et qui tend vers un but défini qui est le Christ, sa mort et sa résurrection. *Finis legis Christus, ad justitiam omni credenti.*

Qu'est-ce que la loi juive suivant St-Paul? C'est un pédagogue que l'on renvoie quand l'enfant est adulte; c'est une forme passagère qui doit disparaître, c'est vraiment l'écorce qui pourrit pour que la semence puisse germer.

L'analogie est donc très grande entre la théorie de Kuenen et la doctrine de St-Paul.

La ressemblance est même complète quant à l'exposé

historique des faits. Le passage du judaisme au christianisme et le rôle provisoire de la loi cérémonielle sont identiques dans l'exposé de l'apôtre et dans celui du professeur de Leyde.

Ne nous y trompons pas cependant et n'allons pas jusqu'à croire identiques des doctrines très différentes. Non-seulement leur but est opposé, non-seulement l'on se sert de cette explication pour prouver l'action surnaturelle de Dieu et la divinité du christianisme et de l'autre pour supprimer toute intervention spéciale de Dieu et anéantir les preuves de la vérité de l'Évangile, mais comme nous le montrerons plus loin, le rapport que Kuenen suppose entre le germe et la plante, entre l'idée directrice et la croissance de l'être, est tout autre que celui qui est contenu dans la pensée de St-Paul et manifesté dans ses écrits.

Nous constaterons cette différence plus tard. Pour le moment, essayons de discuter la théorie même de Kuenen et l'application qu'il en fait aux prophéties.

En disant que le développement successif de la pensée religieuse est un développement organique, Kuenen entend un développement purement naturel qui s'accomplit suivant les lois nécessaires à l'histoire.

Voici comment il croit pouvoir démontrer cette assertion.

Je cite ses paroles textuelles : « Le phénomène qui se présente à nous lorsque nous comparons le Nouveau-Testament avec l'Ancien est très facilement explicable et évidemment naturel. Il ne devrait pas nous surprendre s'il était isolé, mais tel n'est pas le cas. Il est répété partout lorsqu'une forme de religion plus élevée ou plus généralement une forme différente se développe et naît d'une forme existante. La nouvelle forme, au début du moins, s'attache ordinairement à la tradition et aux écrits recon-

nus comme sacrés et essaie de prouver son identité avec ces écrits ; mais en réalité cette identité n'existe plus, ou du moins n'existe plus pleinement, et alors on doit trouver dans la littérature sacrée ou bien en faire sortir, par voie de développement, quelque chose que cette littérature ne contient pas ou qu'elle contient partiellement et seulement en germe. L'exégèse allégorique, en prenant ce terme dans le sens le plus large, comme indiquant toute méthode d'interprétation libre de l'écriture, l'exégèse allégorique est la compagne inséparable du progrès et de la clarification des notions religieuses.

Comme exemple unique à l'appui, il cite les interprétations allégoriques des prophètes faites par Philon. Il convient qu'il y a une grande différence entre les allégories de Philon et l'interprétation spirituelle des prophéties de l'Ancien Testament.

Mais cette différence qui provient de ce que l'école de Philon étant composée de Grecs, et le corps apostolique d'Israélites, ne détruit pas l'analogie.

Faisons sur cette théorie une première remarque.

L'exemple uniqueque Kuenen apporte est sans valeur. Il n'y a que des analogies fort éloignées entre les allégories de Philon et l'interprétation chrétienne de l'Ancien Testament.

Les allégories grecques sont factices et arbitraires. Philon n'a fondé aucune religion et a à peine fondé une école.

Seulement si Kuenen a choisi cet exemple, c'est qu'il n'avait pu en choisir d'autres. Cela paraît singulier en présence de l'assurance avec laquelle il affirme que ce passage d'une religion à l'autre est habituel. Mais cela est certain pour quiconque a étudié sincèrement l'histoire des religions. Ce passage d'une religion en une religion supérieure accompli comme celui du judaïsme au

christianisme sous la forme d'un progrès organique, c'est-à-dire qui suit une idée directrice et qui tend vers un but fixe, ne se rencontre nulle part.

Il y a, sans doute, des religions qui, pendant un certain temps, se purifient et ensuite se corrompent ; il y en a qui naissent et qui périssent; mais une religion qui, pendant huit ou dix siècles, est organisée de manière à en préparer une autre, qui est, par rapport à l'autre, ce qu'est le germe à l'arbre adulte ou à son fruit, où la trouvera-t-on ?

Ce n'est pas dans le polythéisme greco-romain qui, après avoir été spiritualisé en partie par la philosophie de Platon, a fini par le grossier culte du soleil, forme bâtarde du monothéisme greffée sur le sabéisme des peuples barbares.

Ce n'est pas dans l'Inde.

Le bouddhisme, malgré ses rapports fonciers avec le brahmanisme, malgré les notions de la métempsycose et la métaphysique panthéiste qui leur sont communes, ne prétend pas procéder de la religion précédente par purification allégorique des idées.

La littérature bouddhique ne prétend pas être un commentaire allégorique du Véda, elle prétend être un commencement absolu, elle paraît ignorer ce qui la précède.

Les bouddhistes ont sans doute leurs prophètes, leurs Bouddhas antérieurs à Çakiamouni, mais ce sont des prophètes de leur invention qui ne se rattachent pas aux prophètes historiques d'une autre religion.

Au sens du brahmanisme, il en a été autrement. C'est par la voie de commentaires successifs des livres sacrés que se sont produits les changements d'idées religieuses.

Mais quels ont été ces changements?

Sont-ce des purifications, des transformations, des

notions précédentes les rendant plus élevées et plus spirituelles? Hélas, que l'on regarde le culte actuel de l'Inde, les grossières idées du Civaisme et du Vichnouisme, leurs rites obscènes et féroces, on verra bien qu'il s'agit non de progrès, mais de décadence.

Les différents commentaires successifs du Véda se succèdent-ils en marchant vers une idée unique comme les notions des Israélites tendent vers le Christ? Qui ne sait, au contraire, que l'incohérence des idées, la division, l'émiettement, si j'ose ainsi parler des sectes, sont le spectacle que présente l'Inde moderne.

Serait-ce la transition du catholicisme au protestantisme, au XVI^e siècle, qui pourrait être comparée au passage du judaïsme au christianisme. Les premiers réformateurs ne l'ont pas cru, ils prétendaient non marcher dans le sens du progrès, mais revenir au passé. Kuenen lui-même n'a pas osé faire cette assimilation.

Probablement il considérait lui-même la réforme de Luther non comme un progrès, mais comme le terme de ce progrès et la négation même du surnaturel, il a jugé la différence trop grande pour qu'il fût loyal de citer cet exemple.

En outre, c'est bien plutôt par un retour plus ou moins bien fondé au sens littéral que par une exégèse allégorique que le protestantisme se distingue.

C'est donc une prétendue loi générale d'histoire des religions, celle de la transformation d'une religion en une religion supérieure, par voie d'allégorie, qui repose sur un seul exemple et contre laquelle toute l'histoire proteste, sauf dans le seul cas dont il s'agit.

Singulière manière de procéder pour établir une loi.

Mais nous pouvons aller plus loin encore. Ce que

l'histoire démontre était vraisemblable d'une vraisemblance qui touche à la certitude.

Il n'est pas vrai, en effet, qu'il y ait dans l'humanité un principe de progrès nécessaire.

L'homme a des instincts élevés ; il a aussi des instincts bas et ceux-ci prédominent. Il est capable de progrès, mais il est aussi capable de décadence. L'évolution des idées s'accomplit par une lutte entre les tendances spiritualistes et les tendances matérialistes. Cette lutte s'accomplit elle-même sous l'action de circonstances variables. Les accidents y jouent un grand rôle. Les grands hommes, les grands penseurs, les hommes d'action, les individualités puissantes qui naissent inopinément et dont rien ne peut faire prévoir l'apparition, ont une immense influence sur le cours général des idées et des faits. Voyez ce que Mahomet a fait d'une part pour améliorer l'état religieux des Barbares, et, d'autre part, pour arrêter tout progrès religieux chez ses sectateurs et les fixer dans un état inférieur de religion et de civilisation. Au XIII^e siècle Saint-François et Saint-Dominique ont arrêté la décadence du catholicisme qui semblait commencer. Des réformateurs pareils ont manqué au XV^e siècle et le grand déchirement du XVI^e s'est produit.

Il y a aussi l'action des institutions, les rapports de la politique avec la religion qui soumettent ces vicissitudes de la pensée aux vicissitudes de l'état social ; la révolution, les victoires et les défaites, les conquêtes et les affranchissements influent sur ce mouvement des idées et des croyances. Et ces faits eux-mêmes de quelles circonstances accidentelles et minimes ne dépendent-ils pas ? Un rayon de soleil, un brouillard peuvent faire passer l'empire d'une nation à une autre, d'une race

à une autre et donner ainsi à la pensée et à la croyance une impulsion nouvelle.

Il y a donc des instincts opposés en lutte sous l'action des circonstances accidentelles et variables.

Où trouver dans cet ensemble de causes, la raison suffisante d'un progrès qui dure huit siècles, qui traverse de nombreuses vicissitudes, la captivité, le retour, la servitude sous Antiochus, l'indépendance sous les Machabées; d'un progrès auquel travaillent d'une manière continue des hommes qui ne se connaissent pas et qui aboutit au temps de l'Évangile à une poussée si puissante vers l'idéal.

N'est il pas évident que ce fait d'un développement quasi-organique qui, en fait, est unique dans l'histoire, est nécessairement unique, qu'il est transcendant, qu'il exige une cause supérieure, qu'il est surnaturel. La vraie philosophie de l'histoire confirme ce que nous ont montré les faits.

C'est donc à tort que Kuenen a recours à l'histoire des religions.

Cette histoire se prononce contre lui.

Mais ce n'est pas tout. Non-seulement l'histoire des religions se prononce contre l'idée que le développement du judaïsme et la transformation du christianisme seraient un fait naturel, mais elle oblige à modifier la théorie organique elle-même.

Elle oblige à admettre entre le passé israélite et le présent chrétien, un rapport tout différent que celui qui existe entre le germe et le fruit, entre la plante jeune et la plante adulte.

C'est ici que se trouve la différence essentielle que nous avons annoncée, entre la théorie de Kuenen et celle de Saint-Paul.

C'est ici que ces deux théories très analogues, partiel-

lement identiques en ce qu'elles considèrent toutes deux le judaïsme comme tendant vers l'Évangile, comme ayant l'Évangile comme terme logique, se séparent complètement l'une de l'autre.

Voici en quoi consiste la différence.

Selon Kuenen, le judaïsme tend vers le christianisme, mais en même temps, il produit le christianisme. Il y a entre la religion préparatoire et la religion définitive le rapport qui existe entre le germe et la plante.

Selon Saint-Paul, le judaïsme tend vers le christianisme ; il le prépare, il marche vers le Christ, mais il ne produit pas le christianisme.

Le christianisme tient au judaïsme, mais il est original. Il y a dans le christianisme l'élément juif, il y a l'élément supérieur, la doctrine du Christ. Aussi le rapport n'est plus celui du germe à la plante, ce serait plutôt celui de la plante sauvage avec la plante greffée.

Il y a une greffe entrée dans le judaïsme. Ce n'est pas dans ce sens, il est vrai, c'est dans un sens différent que Saint-Paul emploie cette comparaison; il l'applique aux Gentils greffés sur le tronc juif.

Mais nous pouvons nous en servir pour expliquer notre pensée.

La différence est donc celle-ci :

Le judaïsme qui, d'un commun aveu (ici Kuenen et Saint-Paul sont d'accord), tend vers le christianisme comme terme, produit-il lui-même son terme, ou bien ce terme supérieur lui vient-il d'ailleurs et d'au-dessus de lui ?

Ici l'histoire des religions donne raison à Saint-Paul. Jamais on n'admettra que le christianisme soit une secte juive, un simple développement du judaïsme. Il est la continuation du judaïsme, mais il est autre chose. Le Christ est si l'on veut, le dernier et le plus grand des

prophètes ; mais il est plus qu'un prophète, il est le maître de l'humanité. Son génie dépasse la limite du génie d'une nation quelconque

Cela est si évident que l'on a souvent cherché à expliquer l'idée chrétienne par une fusion entre le judaïsme et l'hellénisme ; mais cela n'est pas vrai historiquement parlant. Le caractère propre du christianisme est original ; la doctrine du Christ, en tant qu'elle s'élève au-dessus de celle des prophètes, ne provient pas du dehors. La Grèce ne lui a fourni qu'une forme extérieure et un langage.

Il n'entre pas dans le cadre de ce travail de développer cette assertion, mais elle sera acceptée, je crois, par tous ceux qui ont étudié impartialement les origines chrétiennes.

Renan, lui-même, ne fait du christianisme ni une secte juive, ni un mélange de judaïsme et d'hellénisme. Il reconnaît l'originalité puissante et unique et la transcendance du Christ, seul et véritable auteur de la religion qui porte son nom.

## IV

Jusqu'ici nous avons apprécié dans son ensemble et d'une manière générale la théorie de Kuenen. Nous avons constaté qu'elle est démentie par l'histoire des religions. Il nous reste à voir comment cette théorie s'applique aux prophéties, comment elle lui sert à expliquer l'accord apparent entre l'Ancien et le Nouveau Testament.

Ici nous devons prendre acte d'abord de l'analogie partielle entre la théorie de Kuenen et celle de St-Paul et en tirer la conséquence.

En disant que le judaïsme tend vers le christianisme, par développement organique, en admettant que la trans-

formation d'une des religions en l'autre, par voie d'interprétation de plus en plus spiritualiste des textes antiques est analogue à la croissance d'une plante. Kuenen reconnait que la relation qui existe entre les prédictions des prophéties et les événements évangéliques n'est pas accidentelle.

Ce n'est pas par hasard que les textes se sont trouvés tels, que les Apôtres ont pu les considérer comme des prophéties relatives à Jésus, à sa vie, à son œuvre.

Bien que Kuenen nie que ce seraient des prédictions proprement dites, bien qu'il déclare que les Apôtres ont donné aux prophéties un sens nouveau différent de la pensée des prophètes, il convient que cette nouvelle interprétation n'est pas arbitraire, qu'elle est conforme à la loi d'évolution des idées. Il fait même une distinction très précise entre certaines interprétations de l'Ancien Testament qu'il déclare factices et arbitraires, telles que l'application à la fuite en Égypte du texte d'Osée : « J'ai rappelé mon fils d'Égypte », et d'autres qui sont solides et sérieuses, qui font partie du développement naturel et du progrès réel de la pensée hébraïque.

Il reconnait que plusieurs types contenus dans l'Ancien Testament, le Roi, fils de David, le Serviteur de Jéhovah, le Prophète attendu, convergent vers le Christ, que ces types ont une véritable adaptation, une sorte de tendances vers la notion du Christ. Il reconnait qu'on peut, en groupant les textes de l'Ancien Testament, en donnant à quelques-uns d'entre eux, suivant une règle uniforme, un sens spirituel, tracer une sorte de portrait du Christ et une description de sa vie et de ses œuvres.

C'est bien en effet, ce que veulent dire ces mots, théorie organique ou théorie de développement.

Les pensées et les croyances, les images qui, par dé-

veloppement ont pu s'adapter au Christ, étaient auparavant développables dans ce sens. Avant d'être adaptés à représenter le Christ, ces textes étaient adaptables à ce rôle d'images de l'avenir.

Dire cela, c'est exclure absolument le hasard comme raison de l'accord entre les prophéties et les événements ; qui dit développement organique déclare qu'il ne s'agit pas d'un accord accidentel.

C'est dans le monde minéral que les formes se produisent par accident, dans le monde organique elles se produisent par l'idée directrice.

La vie et l'œuvre du Christ sont contenues dans les écrits des prophètes ; les Apôtres les ont dégagées par interprétation, ils ne les y ont pas placées arbitrairement.

Dès lors, comment expliquer arbitrairement cet accord ?

Comment expliquer que d'avance des textes si nombreux se soient trouvés adaptés à un événement futur, que des types distincts et qui semblaient inconciliables se soient trouvés aptes à converger vers un type unique encore inconnu quand les premiers ont été créés ? Le hasard étant écarté, il n'y a qu'une seule manière d'expliquer naturellement un tel accord ; c'est de supposer que c'est la pensée même des prophètes qui a produit les événements auxquels cette pensée s'adapte.

En soi, et d'une manière générale, l'idée d'un tel rapport n'aurait rien de déraisonnable.

La pensée est une puissance.

La pensée tend à se réaliser dans les faits ; les idées sont des forces, selon la théorie de M. Fouillée, qui règne dans les philosophies d'aujourd'hui. Supposons un vif mouvement d'opinion traduit par des discours et des écrits et demandant certaines réformes sociales, cer-

tains changements dans les institutions d'un pays. Il est naturel, il est vraisemblable qu'au bout d'un certain temps, ces réformes s'accompliront, qu'il se trouvera des hommes qui chercheront à réaliser l'idée. Si le mouvement tend à établir une monarchie, il se trouvera quelqu'un qui en profitera pour se faire nommer roi.

On peut donc se demander si les textes historiques adaptés d'avance à figurer les événements évangéliques, auraient ainsi produit ces événements eux-mêmes.

On peut se le demander. J'ajoute qu'on doit se le demander quand on veut établir la théorie dont nous parlons.

En effet, le hasard étant écarté, c'est absolument la seule explication naturelle des faits. S'il y a un rapport réel et non accidentel entre les textes et les faits, comme les textes sont antérieurs, ce sont les textes ou plutôt c'est l'état d'esprit et l'ordre des pensées, des croyances, des sentiments, que les textes représentent qui a dû produire les événements à l'image de ces pensées, de ces croyances.

Sans cela, il y aurait une similitude réelle et non accidentelle et cette similitude serait sans cause, ce qui implique contradiction.

La prédiction des événements évangéliques par la pensée prophétique, telle est donc la vraie interprétation de l'accord selon la théorie organique et naturaliste que nous exposons.

Cet accord est un problème historique. Kuenen en convient.

Par ces mots de développement organique, il exclut le caractère accidentel de l'accord ; l'accord est, pour lui, une réalité et, par conséquent, demande une cause.

Je ne mentionne pas, comme cause possible, la prévi-

sion naturelle des événements par les prophètes. Prédire naturellement, à sept siècles de distance, prédire la naissance d'un grand homme, cela est rigoureusement impossible; la prévision naturelle dans ces conditions est une absurdité. Donc il faut nécessairement admettre que ce sont les pensées, les paroles et les écrits des prophètes qui ont produit les événements annoncés.

C'est la dernière ressource des partisans de cette théorie, c'est la dernière carte qu'ils ont entre les mains.

L'accord étant réel et non accidentel, l'antériorité des textes par rapport aux événements étant évidente, la prévision naturelle étant impossible et absurde, il ne reste que l'idée de l'évolution, laquelle implique que l'avenir sort du passé et par conséquent que les pensées les paroles et les écrits des prophètes sont la cause des événements annoncés par eux, que la prophétie est une idée-force qui s'est réalisée par son énergie propre.

L'explication réussit-elle ?

Nous sommes déjà certain du contraire du moment que nous savons que le christianisme n'est pas le produit exclusif du judaïsme, mais une doctrine supérieure et originale.

Il sera cependant utile d'entrer ici dans quelques détails.

Quels sont les événements du christianisme dont l'origine et l'existence devraient, selon le système, être expliqués par la prophétie qui les annonce, qui doivent être l'effet de la prophétie tendant par sa propre pensée à être réalisée ?

Ce sont la personne et le génie de Jésus, sa vie et sa mort, et enfin son œuvre, qui est la fondation même de l'Église.

La personne et le génie de Jésus s'expliquent-ils par le mouvement d'idées suscité par les prophètes ?

Kuenen essaie de le dire. Selon lui, Jésus appartient à la série des prophètes, il est le dernier et le plus grand des prophètes, résumant tous ses devanciers.

Cela est il exact?

Non, si Jésus était le dernier terme de la série, produit par le même mouvement que la série entière, cette série continuerait jusqu'à lui, elle irait croissant jusqu'au sommet

Or la prophétie a cessé quatre cents ans avant Jésus-Christ.

C'est un fait absolument avéré.

Voici, en effet, ce que nous dit le premier livre des Machabées Ch. IX V. 27 : « En ces jours, il y eut une grande désolation en Israël telle qu'il n'y en a pas eu de pareille depuis le jour où on n'a pas vu de prophète en Israël. »

La cessation de la prophétie était donc un fait connu, c'était comme une sorte d'ère à partir de laquelle on comptait les époques.

Au Chapitre IV, il est dit que Juda Macchabée, ne sachant que faire de l'autel des holocaustes le fit détruire et mettre les pierres de côté jusqu'à ce qu'il parut un prophète que l'on pût consulter.

Au Ch XIV, il est dit que le pouvoir fut donné à Simon jusqu'à ce que vint le prophète fidèle.

N'est-ce pas là un fait étrange ? A une époque où on lisait les prophéties, ou l'attente du Messie était l'objet des préoccupations de tous. il n'est pas parlé de prophètes.

N'est-ce pas, disons-le en passant, la preuve évidente du caractère surnaturel de la prophétie ?

Maintenant, après quatre cents ans d'interruption, paraissent Jean-Baptiste d'abord et ensuite Jésus-Christ.

Est-ce une idée admissible que celle d'un mouvement de pensée et d'opinion qui s'arrête pendant quatre cents ans et qui, au bout de ce temps, se remet à marcher brusquement pour arriver d'un bond, plus haut qu'il ne s'est élevé jusque-là ? N'est-il pas certain qu'un mouvement qui s'interrompt ainsi périt entièrement. Il peut, sans doute, en rester des traces, il reste un souvenir, il reste des écrits ; une imitation peut se produire plus tard, mais on ne saurait dire que c'est le même mouvement qui continue.

Et d'ailleurs, est-il vrai que Jésus ne soit que le dernier et le plus grand des prophètes ? Le définir ainsi, est ce exprimer la grandeur de sa personnalité Jésus ! Mais il dépasse infiniment les plus grands prophètes ! Sa pensée embrasse un horizon que les prophètes ignoraient. Son génie est universel, il pénètre et domine la pensée grecque autant que la pensée hébraïque, la pensée moderne comme la pensée antique. Il est prophète, il est juif, sans doute, mais il est en même temps le docteur de l'humanité, il ne rentre dans le cadre d'aucune école comme d'aucune nation ; il est l'homme idéal et la parole de Pilate : « Voici l'homme », est la vraie définition.

Mettez à la place de Jésus, non pas un des docteurs juifs de ce temps, un Hilleb ou un Gamaliel, mais un des plus grands prophètes d'autrefois, un Isaïe, un Jérémie, un Daniel, un Elie et dites si le christianisme serait né, si le monde se serait ému à la parole d'un de ces hommes comme il s'est soulevé à la parole du Christ. Non, la personne de Jésus n'est pas expliquée par le mouvement prophétique.

Sa vie l'est-elle davantage ? A-t il pu calquer sa vie sur les textes évangéliques ?

A-t-il pu surtout préparer lui-même sa mort pour

correspondre à ce texte d'Isaïe ? A-t-il pu se donner à lui-même le précurseur que les prophètes annonçaient? Est-ce lui qui a armé la main de ses ennemis, qui a obligé les soldats à se partager ses vêtements ?

Et l'œuvre de Jésus est-elle l'effet du mouvement prophétique ?

Ici, il me semble que la Providence ait voulu donner un démenti direct à la théorie naturaliste.

Que voyons-nous, en effet, dans l'histoire ?

Les paroles et les écrits des prophètes avaient produit en Israël l'attente du Messie, cette attente était devenue fiévreuse et importante. Elle avait un objet très défini : On attendait un roi, fils de David qui rétablirait le trône de son père, qui affranchirait Israël, un souverain glorieux et pacifique, ou bien un conquérant, maître du monde sous le règne duquel commencerait une félicité indéfinie. Cette attente était une force morale très puissante.

L'idée tendait à se réaliser. Cette réalisation aurait consisté à rétablir d'abord la royauté juive, à établir un empire qui aurait conquis les autres peuples, les aurait, soit par la parole, soit par son prestige, convertis au culte du vrai Dieu. Israël, gardant son privilège de peuple élu, aurait été le peuple souverain de l'univers comme il aurait joué le rôle du peuple romain.

Voilà ce qui était l'attente messianique.

Or, qu'est-il arrivé ? Le mouvement a échoué, il s'est buté d'abord contre la résistance du Christ qui a refusé la couronne, qui n'a pas voulu jouer le rôle qu'a joué Mahomet à Médine. Il s'est brisé en causant la mort du Christ, c'est à-dire en détruisant l'espérance messianique elle-même par le sacrifice de l'Homme en qui les traits les plus frappants du Messie brillaient à tous les yeux. Il s'est brisé enfin contre la puissance romaine et a péri dans le cataclysme de l'an 70.

Voilà ce qu'a produit la prophétie considérée comme une idée-force tendant à se réaliser. Elle a produit un puissant effort terminé par un échec complet.

Et pendant ce temps que se passait-il ?

Un petit groupe d'hommes dispersés et cachés lors de la Passion, réunis plus tard au Cénacle, faibles, vaincus, sans éloquence, ont produit à leur tour un mouvement, tendant à passer de la pensée aux faits extérieurs. Leur conviction, leur foi a tendu à se produire au dehors. Ce mouvement faible d'abord a grandi et s'est manifesté au dehors.

Et qu'a-t il produit ?

Il a produit une image supérieure, une image céleste et divine de ce royaume qu'Israël attendait sur la foi de ses prophéties mal interprétées.

Il a produit l'Église, l'empire universel du Christ sur toutes les nations.

Il a converti les Gentils au culte du vrai Dieu.

Il a créé un nouvel Israël, un Israël spirituel substitué aux privilèges de l'ancien.

Ainsi la prophétie a tendu par elle-même, par sa propre force à s'accomplir dans son sens grossier et inférieur, dans le sens que lui auraient donné les Juifs.

Et pendant que cette œuvre, continuation humaine, mais naturelle et logique d'une œuvre divine, marchait vers le cataclysme, un autre mouvement provenant, non de l'effet des prophéties sur le peuple, non des écrits des prophètes, mais du Christ seul, du Christ mort et ressuscité, accomplissait, dans le sens supérieur et divin, les mêmes prophéties.

Ne voit-on pas que l'explication naturaliste s'écroule de toutes parts et n'est-on pas forcé de dire en présence de tels faits : « Le doigt de Dieu est ici. »

Nous voici donc ramené, comme nous l'avons prévu, à l'explication supra-naturaliste des prophéties.

C'est Kuenen lui-même qui nous y ramène par l'échec de sa théorie. Il a posé loyalement le problème de l'accord entre les textes prophétiques et les événements évangéliques. Il a exclu la solution du hasard. Il a dédaigné celle de la prévision humaine, il a présenté celle de la prophétie se traduisant en faits par sa propre force et il a été démenti par l'histoire. Il ne reste donc plus que la solution supra-naturaliste que nous allons rapidement définir et exposer.

V

Tout s'éclaircit dans une question quand on tient le principe de la vraie solution.

Si nous admettons que la religion juive, la religion chrétienne et leurs rapports sont l'œuvre libre du vrai Dieu, il n'y a plus de difficultés à comprendre cette longue évolution tendant vers un but fixe, ni cette succession de deux religions dont l'une prépare l'autre. C'est Dieu qui l'a voulu ainsi. C'est lui qui, ayant résolu d'accomplir son œuvre au milieu des temps, a choisi le peuple d'Israël pour être le gardien de ses paroles et pour conserver la croyance monothéiste jusqu'au jour où elle devait être prêchée dans le monde entier.

Même solution d'un autre problème.

Pourquoi ce qui s'est passé en Israël ne s'est-il pas passé ailleurs ?

C'est à cause du choix libre de Dieu. Point de difficulté encore à expliquer comment le christianisme, tout en étant la continuation historique et logique du judaïsme, lui est en même temps tellement supérieur et en est tellement différent ? Cet élément nouveau vient d'en haut ; c'est la révélation apportée par le Christ lui-même, envoyé par son père.

Mais ce qu'il faut bien expliquer en parlant de ce principe, c'est la nature de la prophétie.

Comme nous l'avons dit plus haut, la prophétie est, en général, obscure, ambiguë, énigmatique; je ne dis pas toujours; il a pu, il a dû exister certaines prophéties différentes, mais c'est le cas le moins fréquent.

La plupart des prophéties étant adressées aux générations futures, leur sens est caché aux contemporains du prophète. C'est l'évènement qui donne la clef de l'énigme.

Quelquefois cette obscurité provient de ce que l'idée énoncée par le prophète est si étrange, si contraire aux idées régnantes que, ne pouvant l'accepter, les hommes cherchent nécessairement un sens différent ou bien sont forcés d'avouer leur impuissance à comprendre.

Tel a été le chapitre LIII d'Isaïe, la prédiction de la passion qui n'a été compris, même par les Apôtres, qu'après la résurrection.

Une autre cause d'obscurité consiste dans les sens divers et superposés, que permet un même texte, selon lesquels on peut l'appliquer à des événements très différents. C'est le cas du plus grand nombre des prophéties messianiques ; elles peuvent être interprétées soit dans le sens de la prospérité temporelle du peuple d'Israël, soit dans celui de la béatitude céleste. Il y a l'Israël selon la chair et l'Israël selon l'esprit, la Sion terrestre matérielle, la Sion spirituelle qui est l'Église militante et la Sion céleste qui est l'assemblée des saints dans le Ciel.

Ce sont des textes ambigus. En général, le sens inférieur est celui qui apparaît à première vue à la lecture ; ce sont les sens supérieurs qui correspondent à l'événement. Ceux qui les interprètent, selon le sens inférieur, ce qui devait arriver aux Israélites qui verraient dans

l'horizon des promesses temporelles, étaient dans l'erreur ; selon ce sens, les prophéties ne se sont pas accomplies ; néanmoins avant l'événement, cette erreur n'était pas coupable, c'est leur obstination seule qui a attiré le châtiment sur les Juifs.

Une autre espèce d'ambiguïté est celle qui se trouve dans les prophéties qui annoncent plusieurs événements en perspective. Alors chaque événement, quand il survient, éclaire une des paroles de la prédiction.

Ainsi les prédictions des grands prophètes annoncent à la fois la délivrance et la captivité de Babylone, la venue du Messie, l'avènement du Messie humble et caché et son apparition glorieuse sur la nuée

A mesure que le temps s'est écoulé, les événements confondus se sont séparés les uns des autres et la prophétie s'est trouvée vérifiée par partie. Considérée comme la prédiction d'un seul et unique événement, elle n'aurait pas été accomplie.

Ainsi obscure ou ambiguë, la prophétie est, pour ainsi dire, nécessairement mal comprise. Avec le temps, il peut se faire que l'intelligence devienne plus claire, ou bien, au contraire, que l'idée s'obscurcisse.

On pourrait comparer la prédiction à des croquis successifs qu'un voyageur ferait d'une montagne éloignée vers laquelle il marcherait ; ces croquis seraient plus ou moins confus, les plans divers se recouvrent et se confondent, quelquefois les croquis successifs sembleraient ne pas représenter le même objet ; mais en arrivant au terme en distinguant les divers plans et discernant la vraie forme de la montagne, il comprendrait pour la première fois clairement ce que représentaient les diverses parties des dessins qu'il avait tracés ; il rapporterait chaque trait à un objet réel, connu.

Cette forme de prophéties n'a rien de contraire à la

véracité divine. Dieu ne trompe pas les hommes : il permet seulement qu'ils se trompent en comprenant mal ses paroles.

Mais des conséquences importantes sortent de cette idée bien comprise.

Il en résulte, en effet, que pour trouver le vrai sens, le sens divin, le sens qui doit être conforme à l'événement, ce n'est pas la croyance des contemporains du prophète ou celle de ceux qui ont vécu à l'époque intermédiaire entre la prophétie et l'événement qu'il faut consulter.

Le sens que ceux-ci donnent au texte prophétique peut n'être pas le vrai sens divin. Il est même vraisemblable qu'il le sera rarement. Ce sera un sens erroné, un sens inférieur qui prévaudra.

Pour connaître le vrai sens divin de la prophétie, il faut d'abord connaître l'événement, regarder ensuite les textes prophétiques et reconnaître dans ces textes l'image anticipée de cet événement.

C'est ce qu'ont fait les Apôtres Ils ont contemplé le Christ. Puis, lisant l'Ancien Testament, ils y ont vu l'image du Christ, tracée d'avance par Dieu. Cette image était assez distincte et assez complexe pour ne pas pouvoir être attribuée au hasard. Sur ce point, Kuenen est d'accord avec nous. N'étant pas l'effet du hasard, n'étant pas l'effet d'une prévision humaine, elle ne peut être que l'œuvre de Dieu et le signe qui garantit sa parole

Peu importe que pour apercevoir cette image, il faille faire subir au texte une interprétation, n'est-ce pas ce que nous faisons quand nous regardons un dessin compliqué?

Ne faut-il pas l'interpréter pour en discerner les différents plans et n'arrive-t il pas souvent que pour faire cette interprétation, il faut avoir vu l'objet représenté ?

Peu importe également que les traits qui forment

l'image soient puisés dans divers livres et appartiennent à divers auteurs et à des époques différentes. Si ce tout réuni composait une image trop exacte et trop compliquée pour être parfaite, cette image doit venir de Dieu et cette unité de l'image provenant de sources diverses, est la preuve que les prophètes ont été inspirés par un même Dieu. Bien loin d'affaiblir la preuve, cette multiplicité des traits dispersés, la fortifie.

Les types différents qui convergent vers le même Christ, les aspects distincts de la même œuvre qui, séparés dans les textes anciens, viennent s'adapter tous à l'événement futur, c'est ce qui exclut le mieux le hasard et la prescience humaine. C'est ce qui rend plus évidente l'action de Dieu qui connaît l'avenir et qui appelle les choses qui ne sont pas encore connues si elles existaient déjà.

Il n'est pas nécessaire d'ailleurs de prouver, comme veulent le faire certains exégètes que le texte prophétitique ne peut s'appliquer qu'au Christ ou à son œuvre ; au contraire, rares seront les textes qui auront cette adaptation exclusive. Beaucoup, considérés séparément seront susceptibles de divers sens ; mais leur ensemble forme une image qui ne s'applique qu'au Christ.

Ici, sans doute, il faut se garder de parti pris, il ne faudra pas faire d'applications forcées des textes ; il faudra que le choix entre les sens divers soit logique et rationnel, qu'il se fasse suivant des règles uniformes, que l'interprétation spirituelle des textes capables de plusieurs sens superposés, se fasse d'une manière régulière et normale.

Ici encore nous avons Kuenen avec nous. Il distingue très bien les applications forcées et arbitraires de l'interprétation normale des textes dans le sens qui tend vers

le Christ et l'Église, vers le terme où aboutit la pensée prophétique.

Seulement il ne veut pas que cette manière d'interpréter soit légitime, et il croit que le seul vrai sens du texte est celui des contemporains du prophète. Là, et là seulement, est son erreur.

Remarquons, en outre, que ce sens tel qu'il a été compris par les contemporains du prophète, ce sens inférieur est digne d'être étudié.

C'est un objet d'étude historique plein d'intérêt que la pensée des Hébreux et la manière selon laquelle ces textes prophétiques ont été compris aux diverses époques.

Pour faire cette étude spéciale, il faut évidemment suivre la méthode que Kuenen emploie, c'est-à-dire faire abstraction du Nouveau Testament et interpréter l'Ancien par lui-même et par l'histoire des Israëlites. Cette étude est nécessaire. Il est regrettable qu'elle ait été si rarement faite par des auteurs catholiques.

Mais cette étude nécessaire du sens inférieur et apparent des prophéties ne conduit pas à méconnaître leur sens divin.

Les prophéties ainsi interprétées par les contemporains ne sont souvent pas accomplies parce qu'elles ne doivent l'être que suivant leur vrai sens ; c'est donc à tort qu'on tire une objection du non accomplissement des prédictions ainsi entendues.

Telles sont les réflexions que nous a suggérées au sujet des prophéties le savant livre de Kuenen.

Contrairement aux conclusions de l'auteur, il nous paraît que la preuve des prophéties subsiste tout entière, qu'elle demeure une des plus solides preuves de la religion. Elle est sans doute, comme toutes les preuves, toujours entourée de certaines ombres. Aucune preuve ne s'impose avec l'évidence mathématique ; mais la

preuve des prophéties est très puissante et très convaincante ; et, si de nos jours, elle produit peu d'effet, c'est parce qu'on n'étudie pas les textes prophétiques avec méthode ; c'est qu'on les lit au hasard sans s'occuper d'en distinguer les divers sens. C'est que, du côté des catholiques, on se borne à répéter par routine ce qu'ont dit ceux qui nous ont précédés et que, du côté opposé, on rejette, sans motif, l'ancienne méthode d'examen des prophéties celle des Apôtres et de Bossuet. C'est qu'on ne suit pas les conseils des Saints Pères qui, tout en nous recommandant de tenir compte de la tradition, demandent, qu'à chaque époque, on poursuive et on renouvelle, en présence des objections, sans cesse renaissantes, l'étude et la défense des textes sacrés.

Abbé DE BROGLIE.

---

# LA CIVILISATION DE L'ANCIEN PEROU

(Deuxième article).

Nous retrouvons au Pérou les mêmes divisions sociales qu'au Mexique, la noblesse, le clergé et le peuple. Le gouvernement des Incas était le despotisme le plus complet. Le *fils du soleil* était à la fois Dieu et Roi, le maître incontesté des âmes et des corps. Les souverains du Pérou ne portaient pas le titre d'Inca, comme on le croit généralement. Ce nom s'appliquait indifféremment à tous ceux qui descendaient de Manco-Capac par la ligue masculine. Il signifiait aussi *prince de sang royal*. Le souverain avait différents titres ; mais les deux les plus répandus étaient *Capac*, *puissant*, et *Haacchacuzac*, *bienfaiteur*. Le souverain soutenait sa prétention à une nature supérieure, en s'entourant d'une pompe imposante; son vêtement était de la plus fine laine de vigogne, teint de riches couleurs et orné d'une profusion d'or et de pierres précieuses. Il portait un turban aux plis de diverses couleurs, appelé *lantu*, et au sommet de la tête deux plumets d'un oiseau rare et curieux, appelé *coroquenque*, dont le plumage était exclusivement réservé, sous peine de mort, à la coiffure royale. La cour brillait par son faste. Le palais se faisait remarquer par son luxe. Les murailles des appartements étaient couvertes d'ornements d'or et d'argent. Si la capitale de l'empire était Cuzco, la résidence favorite des Incas était à Yucay, à environ cinq lieues, dans une vallée délicieuse. C'est

là où ils aimaient à se retirer, au milieu des bosquets et des jardins, ornés de toutes sortes de fleurs et de plantes, qui exhalaient leurs odeurs enivrantes. L'on y voyait des parterres d'un genre extraordinaire où s'étalaient les formes variées de règne végétal artistement imitées en or et en argent. L'on cite particulièrement le maïs, et l'art péruvien en était arrivé à façonner un épi en or, sortant à demi du milieu de larges feuilles d'argent.

Bien que le souverain du Pérou fût placé bien au-dessus de ses sujets, il daignait quelquefois se mêler avec eux. C'est ainsi qu'il présidait quelques-unes des solemnités religieuses, et à cette occasion, il recevait les grands à sa table. Mais le moyen le plus efficace qu'eussent les Incas de communiquer avec le peuple, c'était de voyager dans l'intérieur de l'empire. Ces voyages se faisaient à des intervalles de plusieurs années avec beaucoup de pompe et de magnificence. La litière dans laquelle voyageaient les Incas, richement blasonnée d'or et d'émeraudes, était entourée d'une escorte nombreuse, et deux villes étaient spécialement désignées pour fournir des porteurs. Les voyages s'effectuaient commodément et avec rapidité. L'on s'arrêtait aux *Tambos* ou hôtelleries, établies sur la route, par le gouvernement, ou dans les palais royaux, qui dans les grandes villes offraient de vastes logements à toute la suite du monarque. Les routes étaient bondées de peuple, qui en balayait les pierres et les pailles et les jonchait de fleurs odoriférantes. Tous les spectatateurs se pressaient sur le passage du souverain avides de saisir l'un de ses regards, et quand il levait le rideau de sa portière et se montrait à leurs yeux, l'air retentissait d'acclamations. Les endroits où il s'arrêtait étaient en quelque sorte consacrés

Les divers mariages de l'Inca donnaient lieu à de nombreuses réjouissances. Le souverain du Pérou pratiquait la polygamie, mais il était obligé de laisser ses femmes parmi les *vierges du soleil.* Une seule était son épouse légitime, la *Coya,* et les autres n'étaient que des concubines. Le fils aîné de la *Coya*, seul était l'héritier du trône. La *Coya* était en outre distinguée par cette circonstance qu'elle était choisie parmi les sœurs de l'Inca. Cette disposition, qui paraît choquante aux nations civilisées, avait l'avantage d'assurer à la couronne un héritier de la race pure des enfants du ciel, sans aucun mélange terrestre. Quand un Inca mourait, ou pour parler la langue liturgique « quand il était rappelé dans les demeures du soleil, son père », on célébrait ses funérailles avec beaucoup de pompe. Souvent l'on immolait à cette occasion plusieurs de ses concubines favorites. Son corps était embaumé avec art et porté dans le grand temple du soleil, à Cuzco. Là le souverain régnant pouvait, en entrant dans le sanctuaire, voir les effigies de ses ancêtres, rangées sur deux files opposées, les hommes d'un côté, les femmes d'un autre. Les corps revêtus du costume princier qu'ils avaient porté pendant la vie, étaient assis sur des chaises d'or, la tête inclinée vers la terre, les mains croisées sur la poitrine. L'on eut dit une assemblée religieuse, recueillie dans sa dévotion, tant les traits conservaient l'expression de la vie. Les Péruviens continuaient de leur rendre les mêmes hommages que par le passé. A certaines fêtes les corps vénérés des souverains étaient portés en grande cérémonie sur la place publique de la capitale.

La noblesse jouait au Pérou un rôle considérable : elle se composait de deux ordres : le premier, de beaucoup le plus important, était celui des Incas, qui

s'honoraient d'une origine commune avec le souverain, et étaient comme lui *fils du soleil*. Ainsi que les monarques péruviens, les Incas se prévalaient d'un droit de polygamie fort étendue, et ils laissaient souvent jusqu'à cent et deux cents enfants. Ils conservaient avec soin leur généalogie, jouissaient de certaines privilèges, portaient un costume particulier et vivaient pour la plupart à la cour. Eux seuls étaient admissibles aux grands emplois du sacerdoce, au commandement des armées et pouvaient être placés à la tête des provinces. Le second ordre de la noblesse était celui des *curacas* ou caciques des nations soumises et leurs descendants. Leur autorité était locale, et toujours subordonnée à la juridiction des gouverneurs qu'on choissait parmi les Incas.

Une grande différence existait entre les deux ordres nobiliaires. Les Incas étaient complètemeni séparés des Curacas, par une institution, qui par certains côtés, rappelle la chevalerie du Moyen-Age. A la cour de Cuzco, il existait une espèce d'école militaire, où seuls les jeunes Incas étaient admis. L'héritier du trône y était élevé. Les sages ou *amantas* y enseignaient les éléments des connaissances qu'ils possédaint. L'éducation militaire y était extrêmement soignée. A seize ans, les élèves subissaient un examen public et étaient tenus de montrer leur adresse dans les exercices athlétiques, à la lutte, au pugilat, à la course, dans des combats singuliers. Les candidats, qui avaient été jugés dignes, étaient présentés au souverain, qui les félicitait en présence de la cour. Ils s'approchaient et s'agenouillaient un par un devant l'Inca, qui leur perçait les oreilles avec un poinçon d'or. On l'y laissait jusqu'à ce qu'il s'y fut formé une ouverture suffisante pour les énormes pendants, qui étaient le signe distinctif de la dignité

qu'on allait leur conférer. Cette opération terminée, l'un des plus vénérables d'entre les nobles attachait aux pieds du candidat les sandales portées par l'ordre des Incas. L'on parait sa tête de guirlandes de fleurs, et on lui permettait de passer autour des reins une ceinture particulière qui indiquait qu'il avait atteint l'âge d'homme. Les nouveaux dignitaires se rendaient ensuite avec leurs parents et leurs amis, sur la grande place de la capitale où des chants et des danses et autres réjouissances avaient lieu. Tous les Incas portaient à la main des feuilles d'une plante toujours verte qui indiquaient que les vertus des nouveaux dignitaires, symbolisées par les guirlandes de fleurs dont ils étaient parés, devaient toujours durer. Ce cérémonial n'était pas sans quelque rapport avec l'inauration du chevalier chrétien des temps féodaux. La noblesse était ainsi fortement hiérarchisée. Elle constituait en quelque sorte la puissance réelle de la monarchie péruvienne, et serrée autour du trône, elle formait une phalange invincible, également prête à la défendre des complots et des insurrections.

Le clergé, qui était nombreux, constituait un ordre; mais sa puissance était loin d'être aussi grande qu'au Mexique. Il n'était pas le seul dépositaire de la science; d'ailleurs assez pauvre et n'était pas non plus chargé de l'instruction publique. Il n'avait aucune indépendance, et son chef, le grand prêtre, ou *Villa Vmu*, comme on l'appelait, était nommé par le souverain et toujours choisi parmi ses frères ou ses plus proches parents. Tous les prêtres de l'empire, appartenant dans la hiérarchie ecclésiastique, à un dégré supérieur, devaient appartenir à la famille des Incas. A Cuzco, cette obligation existait pour tous les membres de l'ordre sacerdotal, quelque humble que fut

leur situation. La plus grande partie des prêtres restaient dans le sacerdoce, toute leur vie. Cependant aucun vœu ou engagement ne leur était demandé. Aussi, il y en avait, mais en petit nombre, qui ne restaient dans le clergé, que passagèrement, et pendant un certain temps. Le service religieux était rigoureusement organisé. Les prêtres attachés à un temple se relevaient à tour de rôle, et durant l'exercice de leur ministère, ils ne devaient quitter l'édifice sacré, ni jour, ni nuit. Le personnel d'un temple était quelquefois assez nombreux. A Cuzco, celui de Coziancha, le plus célèbre sanctuaire de tout le Pérou, comptait jusqu'à 4000 prêtres. L'on retrouvait dans le clergé la même division que dans la noblesse. Les prêtres qui formaient ce que nous pourrions appeler le *haut clergé,* étaient toujours des Incas, portaient un costume particulier, et avaient seuls une certaine autorité. Le *bas clergé* ne se distinguait par aucun signe extérieur du reste de la nation. Dans ses rangs se trouvaient les prêtres devins, les *guacarimachi*, qui étaient presque toujours tenus en médiocre estime. Le *clergé inférieur* qui pouvait n'être pas choisi parmi les Incas, devaient l'être parmi les *curacas* ou caciques, et il lui était permis de se recruter dans les rangs du peuple. Le clergé péruvien, comme organisation, comme recrutement était exclusivement aristocratique, et il ne pouvait servir qu'à accroître la puissance du souverain.

A côté des prêtres du sexe masculin, il y avait un sacerdoce du sexe féminin. Nous voulons parler des *vierges du soleil* dont l'institution offrait certaines analogies avec les congrégations de l'ancien monde, et que l'on retrouvait aussi dans le Yucatan. Il existait de véritables couvents de ces vierges à Cuzco

et dans les principales villes de l'empire. Le plus considérable était naturellement celui de Cuzco. Il se composait de plusieurs rangées de bâtiments en pierres peu élevés, situés dans un vaste enclos, entouré de hautes murailles. L'on y trouvait toutes les commodités de la vie, et même le luxe. Ce couvent comprenait cinq cents jeunes filles, recrutées parmi les membres de la famille solaire, et dans la noblesse. Néanmoins, une grande beauté pouvait être chez une jeune fille du peuple un titre suffisant pour être admise dans la maison sacrée.

Les *vierges du soleil* étaient sous la direction d'une supérieure et de matrones ou *mamaconas*, qui étaient d'anciennes pensionnaires de l'établissement, vieillies dans son enceinte. Elles vivaient cloîtrées dans une retraite absolue, sans aucun rapport avec le reste de la société, et leurs occupations consistaient à tresser les vêtements de la famille impériale, les tapisseries qui ornaient les temples et le palais de l'Inca, à pétrir et à cuire les pains sacrés, à préparer la boisson rituelle dont on faisait usage dans certaines grandes fêtes, à entretenir le feu, toujours allumé en l'honneur de l'astre-dieu. Le chasteté la plus rigoureuse leur était imposée, et lorsque l'une d'elle y manquait, elle était enterrée vivante. Seuls, l'Inca et son épouse légitime, la *Coya*, pouvaient pénétrer dans la maison des vierges du soleil. L'Inca venait y recruter son harem, et les vierges qu'il avait choisies n'étaient pas accusées de manquer au vœu de chasteté. La préférence que leur donnait le fils du soleil constituait pour elles une distinction dont elles se montraient fort jalouses. L'institution des vierges du soleil rappelle à la fois Rome et l'Inde. L'entretien du feu sacré, le supplice réservé à la coupable qui manque à son

vœu de chasteté font penser aux Vestales. Le droit que l'Inca avait de choisir ses favorites parmi les vierges du soleil, présente une curieuse analogie avec une coutume, qui subsiste encore dans l'Inde. A certaines époques de l'année ont lieu des processions autour des pagodes, et les brahmanes demandent au nom de la divinité, pour leur servir d'épouses temporaires, les plus jolies femmes qu'ils ont remarquées dans la foule. Celles qui sont désignées, *devenues les épouses de Vichnou et de Çiva*, acquièrent en quelque sorte une *dignité*.

L'on se fait les plus grandes illusions au sujet des anciens Péruviens. Les Incas avaient réussi à élever leur culte à une hauteur exceptionnelle, à lui assurer la primauté, à en faire la religion officielle de l'empire, mais au lieu de chercher à détruire les anciennes croyances, restes des religions primitives, qui étaient trop enracinées dans les populations, pour qu'il ne fut pas impolitique de les proscrire, ils avaient cherché à les coordonner. Il en était résulté que la religion du Pérou, quoique ses doctrines fussent fixes et positives et qu'elles eussent un centre religieux, Cuzco, était avant tout un syncrétisme habilement ménagé par les Incas. Cette politique religieuse prouve en faveur de leur savoir-faire, et c'est à elle qu'il faut attribuer en partie la durée de leur domination.

Le soleil était le dieu suprême des Péruviens et le non de *Inti* ou *Intip* qu'ils lui donnaient avait le sens de seigneurie. La plupart du temps, les villages étaient construits de manière que les maisons regardassent l'Orient. Chaque matin, les habitants pouvaient ainsi regarder le soleil dès son apparition. Son image ordinaire était un disque d'or représentant un visage humain entouré de rayons et de flammes. L'or était ce

qui le caractérisait, et les pépites d'or, arrachées aux flancs des montagnes passaient pour être ses larmes. Immédiatement après le soleil, venait la lune, *Mama quilla*, sa sœur et son épouse. Son image était un disque d'argent ayant des traits humains. Les étoiles étaient vénérées, comme faisant partie du cortège céleste, et l'une d'elles, Vénus, que les Péruviens appelaient *Chasca* ou le jeune homme aux cheveux longs et bouclés, était adoré comme le page du soleil, qu'il accompagnait à son lever et à son coucher. Les Pléiades étaient l'objet d'une dévotion toute particulière. Il en était de même de l'arc-en-ciel, *Cuycha*, que l'on représentait par des plaques d'or et de nuances variées et il avait souvent une chapelle contiguë au temple du soleil.

Le tonnerre, *Catéquil*, inspirait une terreur religieuse, et l'on cherchait avant tout à l'apaiser. Il existait, au Pérou, un usage que l'on a retrouvé dans d'autres lieux, et notamment au sud de l'Afrique. Une maison ou un champ ne pouvant plus être utilisés étaient abandonnés à *Catéquil*, qui en avait pris possession. Les comètes étaient regardées comme les annonciatrices de la colère divine. La religion des anciens Péruviens était ainsi principalement *astrale*.

Ainsi que nous l'avons dit, les Incas avaient été assez politiques pour n'avoir pas supprimé les autres cultes, qui s'étaient perpétués à l'ombre du leur, et en quelque sorte sous leur patronage. Il y avait même deux grandes divinités, tellement enracinées dans les croyances populaires, que les Incas les avaient annexées à leur cycle divin. Ces deux grandes divinités étaient *Viracocha* et *Pachacamac* dont les politiques de Cuzco avaient fait des fils du soleil et des frères de Manco-Capac. Viracocha dont le nom signifie *l'écume*

*du lac*, était le dieu des eaux ; il avait pour sœur et épouse, *Bianca Cocha*, la pluie, et il habitait le lac de Titicaca. Pachacamac, était le dieu du feu, et son principal sanctuaire, situé dans la vallée de Lima, bien antérieur aux Incas, était toujours demeuré le rendez-vous de nombreux pèlerins. La terre recevait aussi un culte dans les grottes et les cavernes, et plusieurs d'entre elles rendaient des oracles. Le culte des animaux, reste d'une ancienne religion, continuait de subsister. Les serpents étaient l'objet d'une grande vénération et dans les temples construits sous les Incas, il y en avait de gigantesques, peints ou sculptés. Le dieu des trésors souterrains était un serpent, que l'on représentait la tête cornée à la façon d'un cerf. La baleine et le requin étaient adorés sur les côtes ; une tribu, celle des Collas ne voulait pas manger les poissons du fleuve sur les bords duquel elle s'était fixée, parce que ses premiers ancêtres étaient sortis de ce fleuve, et que les poissons étaient ses frères. Le condor était considéré comme le messager du soleil. Certains arbres, certaines plantes avaient un caractère divin : tels étaient le maïs et la pomme de terre. Certains objets étaient réputés *guaca* ou *huaca*, ou sacrés, et cette vénération s'appliquait souvent aux pierres. Le *huaca* présente une grande analogie avec le tabou des Polynésiens. La croyance aux esprits bons ou mauvais était universellement répandue. Il y avait des esprits possesseurs de la vallée, de la tribu, de la maison. Certains de ces esprits habitaient des pierres, étaient de petite taille, et à la nuit se montraient en grand nombre. Cette croyance fait songer aux Korigans de la Bretagne.

Les Péruviens croyaient à la vie future ; mais cette croyance n'était pas aussi développée chez eux qu'au

Mexique. Dans la religion des Incas, l'idée de la survivance n'était guère autre chose que la continuation de la vie actuelle. L'on enterrait avec le cadavre des vêtements, des vases, des armes, des parures pour qu'il put s'en servir dans sa nouvelle existence. L'on déposait sur sa tombe des aliments et des boissons. Les Incas étaient censés transportés dans la demeure du soleil, leur père. Des nobles l'on disait qu'ils allaient au ciel ou sous terre dans le royaume des morts, *Supaï*; au ciel, l'on supposait que les nobles menaient une existence heureuse au service des Incas. Dans tout ce qui concernait la vie future, la croyance péruvienne était assez pauvre et l'on n'y distinguait aucun lien moral sérieux entre l'état moral de l'homme et son sort après sa mort. L'on creusait les sépulcres en les tournant vers l'Orient, afin que les rayons du soleil vinssent les éclairer chaque matin. Dans les classes populaires, l'on croyait au retour fréquent des morts sous la forme animale. Le culte était surtout extérieur et comme magnificence, il ne laissait rien à désirer. Dans toutes les villes et dans la plupart des villages s'élevaient des temples au soleil. Le plus important était celui de Coriancha, à Cuzco. C'était un vaste édifice, ayant la forme d'un carré où l'or était prodigué à l'intérieur et flanqué de nombreux bâtiments adjacents. Le toit se composait d'une charpente en bois précieux, plaquée d'or en dedans, mais simplement couverte de chaume, comme toutes les maisons du pays. Les bâtiments adjacents étaient consacrés à la lune, aux étoiles, principalement à Chasca, à l'arc en ciel, au tonnerre. D'autres batiments étaient réservés aux prêtres desservant le sanctuaire. Dans les provinces, les temples du soleil imitaient celui de Coriancha, quoique moins importants. La ville de Cuzco pouvait à elle seule en

compter trois cents. C'était la cité bien aimée du soleil, une sorte de terre sacrée, et tout noble devait la visiter une fois dans sa vie. Les pélérinages étaient nombreux et les fidèles ne manquaient jamais d'apporter de riches offrandes à la divinité. Dans le temple de Coriancha, tous les ornements, les ustensiles de toute espèce, affectés aux usages religieux étaient d'or et d'argent. Douze vases immenses en or et remplis de graines de maïs étaient placés devant l'autel principal. Les encensoirs pour les parfums, les aiguières qui contenaient l'eau pour les sacrifices, les tuyaux qui l'amenaient dans les bâtiments par des canaux souterrains, le réservoir qui la recevait, les instruments de culture même employés dans les jardins du temple étaient en or. Les jardins étincelaient d'or et d'argent, et l'on y voyait des imitations variées de règne végétal. L'or y imitait aussi des animaux, et le lama avec sa toison d'or était le plus remarquable au point de vue artistique.

Le plus habituellement les offrandes que l'on déposait sur les autels étaient des fleurs odorantes, des baies ou résines qui répandaient en brûlant des parfums, des fruits, des légumes, du maïs, du coca. A certaines fêtes le sacrificateur trempait le bout de ses doigts dans une boisson préparée qu'il offrait dans une coupe d'or et en jetait les gouttes vers le soleil. Les sacrifices d'animaux étaient nombreux et fréquents ; l'on immolait des lamas, des lapins, des oiseaux. Tous les jours, l'on sacrifiait un lama à Cuzco ; avant d'entreprendre une expédition militaire, l'on immolait un lama noir. La chair de l'animal, lorsqu'elle n'était pas brûlée, était souvent mangée par les sacrificateurs, et mangée toute crue. L'on barbouillait ensuite du sang

des sacrifices, les idoles, et l'on se flattait par là de rendre les dieux propices.

Les sacrifices humains qui avaient existé dès la plus haute antiquité, n'avaient pas été interdits par les Incas, comme on le répète souvent ; mais ils n'étaient pas vus favorablement. Aussi étaient-ils fort rares. A vrai dire, la prière proprement dite, n'existait pas dans le culte péruvien. L'on déclarait à chaque instant au soleil qu'on l'adorait comme dieu et comme père, et on lui adressait une quantité de baisers qu'on lui envoyait du bout des doigs. A son lever, le Péruvien pieux ôtait sa chaussure et se couchait à terre pour montrer son humilité : au moment de présenter une offrande, le prêtre prononçait l'invocation rituelle : « Vois ici ce que tes enfants, tes créatures t'apportent, reçois leurs dons, et ne sois pas irrité contre nous. Donne leur la vie, la santé et rends leurs champs fertiles. »

Dans les grandes fêtes, l'on chantait des hymnes, et chaque strophe se terminait par l'exclamation *Hailly, triomphe.* Les processions, la danse, la musique tenaient une grande place dans le culte. La musique était pauvre : les Péruviens ne connaissaient pas les instruments à corde et n'avaient que des tambours, des conques, des flûtes à quatre ou cinq notes et une espèce de trompette. La confession était pratiquée ; mais au lieu de chercher à régénérer les pécheurs, elle n'avait qu'un but, rechercher les actes qui pouvaient porter malheur ou préjudice à l'empire. C'était une véritable inquisition.

Les grandes fêtes officielles de la religion étaient très populaires et s'élevaient à la hauteur d'une véritable institution de l'État ; il y avait quatre grandes fêtes coïncidant avec les équinoxes et les solstices. La

première qui tombait en juin au solstice d'hiver s'appelait le *Citoc Raymi*, ou la fête par excellence. Elle durait neuf jours : les trois premiers étaient des jours de jeûne. Le matin de la principale journée avait lieu une procession solennelle conduite pas l'Inca lui-même. La cérémonie commençait au chant des hymnes. A peine le soleil avait paru à l'horizon, que la foule se prosternait à terre. L'Inca offrait au soleil une boisson rituelle dans une coupe d'or qu'il portait ensuite à ses lèvres : il la passait à sa suite qui l'imitait. Cette sorte de communion accomplie, il se rendait au temple de Coriancha, et offrait à la divinité des fruits, des parfums. L'on sacrifiait un lama noir, quelquefois même un enfant. Puis l'on allumait le feu nouveau, le feu sacré au moyen d'un miroir concave, et l'on y faisait rôtir quantité de lamas que les assistants mangeaient avec des gâteaux que que les vierges du soleil avaient confectionnés à cette intention. La seconde grande fête, *Citua Raymi*, la fête du printemps tombait en septembre. Elle avait pour but de conjurer les influences malfaisantes qui pouvaient nuire aux biens de la terre, à la santé publique, à la tranquillité de l'empire. L'on s'y préparait en jeûnant et en se baignant la veille. L'on faisait des gâteaux en forme de boule, auquel l'on mêlait le sang des victimes sacrifiées. De ce pain, l'on se frictionnait le visage, la poitrine, les bras, et l'on frottait les portes des maisons. C'était un moyen de conjurer les esprits dangereux. Un peu avant le coucher du soleil, quatre membres de la famille impériale traversaient les rues en courant et en brandissant des lances qu'ils finissaient par planter aux abords de la ville. Le soir avait lieu une procession aux flambeaux, et on la terminait en jetant les torches dans le fleuve. La troisième grande fête, le *capac ray-*

*mi*, tombait en décembre. L'on s'y préparait par des jeûnes. Cette fête avait pour but de conjurer l'orage et la pluie, et à cet effet l'on tâchait de se rendre favorable le dieu du tonnerre, en plaçant dans les temples ses images à côté de celles du soleil. La quatrième grande fête était celle de la moisson, *aymarai*. Elle avait lieu en mai. L'on apportait, en chantant des hymnes, une statue de grains de maïs agglutiné, et on l'adorait sous le nom de *Pinhua*, une variante un nom de *Viracocha*, le dieu de l'eau, de l'humidité. De nombreux sacrifices avaient lieu, les riches immolaient des lamas et les pauvres des lapins. Outre ces quatre grandes fêtes, il y en avait beaucoup d'autres. Chaque mois avait la sienne avec danses et sacrifices. L'une des plus originales était la fête dite *camaï*, où l'on jetait dans le fleuve les cendres d'un animal sacrifié. L'on courait ensuite le long de la rive, pendant un certain temps, le bâton à la main. L'on pensait ainsi se rendre favorable le dieu des eaux. Il y avait ainsi des fêtes exceptionnelles : quand un Inca revenait victorieux d'une expédition militaire, l'on célébrait un tournois ayant une signification religieuse. Lorsqu'on voulait conjurer un grand danger dont l'état était menacé, l'on décrétait les *ytus*, qui rappelaient les *supplications* des Romains. L'on faisait une procession qui durait un jour et une nuit, et pendant laquelle il était défendu de proférer un seul mot. Les coups des tambour rompaient seuls le silence. Les éclipses du soleil étaient attribuées à la colère du dieu. Les éclipses de lune étaient une maladie de l'astre de nuit, et pour y mettre fin, l'on faisait un vacarne épouvantable. Les familles avaient aussi leurs fêtes privées. La plus importante était celle qui avait lieu quand il s'agissait de donner un nom à l'enfant, environ vingt jours après

sa naissance. C'était un baptême, dans le vrai sens du mot. L'enfant était plongé dans l'eau pour qu'il fut mis à l'abri des esprits malfaisants. Il n'est pas besoin de dire, qu'avec une religion sidérale, l'on croyait à l'astrologie. On tirait des horoscopes à la naissance et dans les circonstances importantes de la vie.

L'organisation politique et sociale du Pérou n'était pas moins curieuse que sa religion. L'empire était divisé en quatre grandes provinces ou vice-royautés, administrées chacune par un haut dignitaire, assisté d'un Conseil. Chaque vice-royauté se subdivisait en sections ou départements, dont chacun avait un gouverneur, choisi parmi les Incas, et qui exerçait un contrôle des plus minutieux sur les Curacas de leur territoire. Le peuple de chaque département était réparti en corporations de mille, cinq cents, cent, cinquante et même dix personnes. A la tête de chaque groupe, il y avait un officier chargé de l'administrer et de le surveiller. Au dernier échelon de la hiérarchie était le chef de la décade. Dans chaque ville, dans chaque communauté, des tribunaux rendaient la justice, et ils étaient tenus de prononcer sur tous les procès qui leur étaient soumis dans le délai de cinq jours. A chaque instant des commissaires impériaux parcouraient les diverses provinces de l'empire, pour y exercer une police soupçonneuse et s'assurer si les gouverneurs, les Curaças, les magistrats, les chefs de groupe remplissaient leur devoir. C'était le fonctionnarisme à outrance. Le régime de la propriété était encore plus bizarre. Le territoire de l'empire était divisé en trois parties, l'une pour le soleil, l'autre pour l'Inca et la dernière pour le peuple. La première était destinée à l'entretien du culte et du clergé ; la secon-

de aux besoins du souverain, de sa cour, des Incas et du gouvernement. La troisième partie des terres était distribuée au peuple par portions égales. Tout homme adulte recevait un *tupa*, c'est-à-dire un morceau de terre de 58 ares, une portion additionnelle lui était accordée pour chaque fils ; une fille ne recevait que la moitié d'un *tupa*. Chaque année, l'on renouvelait le partage du sol, et les possessions des tenanciers étaient accrues ou diminuées suivant le nombre des membres de la famille. La même disposition s'observait à l'égard des Incas et des Curacas, excepté qu'on leur assignait un domaine proportionné à la dignité de leur emploi. Quand la population d'une ville ou d'un canton augmentait et que l'on manquait de terres, on en prenait à la part du soleil ou à celle des Incas. Chaque homme cultivait à sa guise son lot, et le plus habituellement, c'était du maïs, la base de la nourriture des anciens Péruviens. Le travail pour cultiver les terres du soleil et des Incas avait lieu en commun, sous la direction de dignitaires et d'officiers. Hommes, femmes et enfants paraissaient dans leurs habits de fête, revêtus de leurs parures et de leurs ornements les plus précieux, comme pour quelque réjouissance, et en chantant des ballades populaires. La propriété individuelle n'existait pas ; c'était la communisme le plus complet.

Le système appliqué au sol l'était aussi à l'industrie. Les lamas appartenaient exclusivement à l'Inca. Ils formaient de nombreux troupeaux répandus dans les diverses provinces, on les confiait aux soins de bergers qui les conduisaient dans divers pâturages, suivant les saisons. On en amenait chaque année un grand nombre dans la capitale et dans les villes pour la consommation de la cour, des fêtes religieuses et

les sacrifices ; à une époque fixe, on faisait la tonte générale et la laine était déposée dans les magasins publics et distribuée à chaque famille suivant ses besoins. La quantité d'étoffe, le genre et la qualité étaient déterminés d'avance. Il en était de même pour une partie des produits agricoles, entre autres pour le coton. Les mines appartenaient également à l'Inca et étaient exploitées à son profit. Quoique l'industrie fut réduite à peu de chose, il en existait néanmoins une certaine pour les besoins rudimentaires. C'est ainsi que l'on trouvait des artisans habiles à façonner les métaux et le bois. Le plus ordinairement ils exerçaient leurs professions de père en fils ; ils recevaient leurs matières premières du gouvernement et devaient exécuter leur travail conformément à des réglements. Les heures de la journée étaient également fixées, et il faut reconnaître que le gouvernement des Incas montrait toujours dans ses prescriptions une grande sagesse, et qu'il s'occupait minutieusement de protéger l'ouvrier. C'est ainsi que quand un homme était incapable de pourvoir à sa subsistance, par suite d'infirmités ou de vieillesse, la communauté, à laquelle il appartenait, était obligée de lui venir en aide. Il ne pouvait ainsi y avoir au Pérou, ni riches, ni pauvres ; mais tous pouvaient jouir et jouissaient d'un bien-être suffisant En revanche, ce régime étouffait l'initiative privée. Le Péruvien ne pouvait améliorer sa condition. La grande loi du progrès n'existait pas pour lui. Le Pérou était soumis au *statu quo*, à l'immobilité la plus complète.

Néanmoins l'empire des Incas était parvenu à une certaine civilisation ; il était sillonné de belles routes, le plus ordinairement larges de vingt pieds, construites avec des dalles de pierre. Les ravins, souvent

avaient été comblés, ou étaient traversés par des ponts en maçonnerie; sur les torrents, l'on avait jeté des ponts suspendus, formés des libres solides du *maguez*, ou osier du pays. Tout le long de ces grands chemins s'élevaient des caravansérails ou *tambos*, à la distance de cinq à six lieues l'un de l'autre. Des courriers, appelés *chasquis*, portant une livrée particulière, mettaient la cour de Cuzco en rapport avec les maires des villages de son vaste domaine, et leur célérité est restée un sujet d'étonnement. Il existait une organisation militaire complète. Les Incas pouvaient mettre jusqu'à deux cent mille hommes sur pied. Les troupes étaient divisées en bataillons et compagnies. Les armes offensives étaient l'arc et les flèches, la lance, le dard, une sorte d'épée courte, une hache de combat, la fronde ; les armes défensives, un casque en bois, le bouclier et une tunique en coton. L'armée avait un uniforme, et le drapeau consistait en un étendard où se déployait l'emblème de l'arc-en-ciel, armoirie des Incas. Les Péruviens possédaient une sorte d'écriture dans les *quipos*, fils de diverses couleurs, fortement tordus et formant des nœuds. L'agriculture était relativement avancée. L'on savait pratiquer les irrigations, l'on connaissait l'emploi des engrais, principalement du guano. L'on cultivait principalement le maïs, le coca dont la feuille se machait comme le bétel, le *quinoa*, grain ayant quelques rapports avec le riz, le banane et la pomme de terre qui était inconnue au Mexique. L'on savait extraire de la tige de maïs une sorte de miel, et avec le grain fermenté l'on fabriquait une liqueur enivrante. La charrue consistait en un fort pieu à pointe aiguë traversée à dix ou douze pouces de la pointe par une pièce horizontale, sur laquelle le laboureur pouvait appuyer son pied,

pour l'enfoncer dans la terre. Six ou huit hommes s'atelaient à ce pieu avec des cordes et le traînaient. Les Péruviens ne se servaient pas du lama pour le travail, et ainsi que les Mexicains, ils n'avaient pas d'animaux domestiques. Ils ignoraient, comme tous les peuples américains l'usage du fer, mais ils avaient trouvé le moyen d'y suppléer par une composition de métaux, qui donnait presque à leurs outils la trempe de l'acier. S'ils exploitaient leurs mines, suivant des procédés défectueux, et ne connaissaient pas le meilleur moyen de séparer le métal précieux des scories auquelles il était mêlé, n'ayant aucune idée des propriétés du mercure, qui pourtant n'est pas rare au Pérou, ils savaient fondre l'or et l'argent, et en façonner des objets et ustensiles élégants. La monnaie leur était inconnue, et ils étaient en cela inférieurs aux Mexicains. Du reste, le commerce était insignifiant. Des foires avaient lieu régulièrement dans les villes les plus peuplées ; mais ces transactions y étaient des plus restreintes et se bornaient à un échange divers de produits respectifs. Ces foires étaient principalement des jours de fête, des occasions de réjouissance.

La culture intellectuelle était peu avancée. Les Péruviens n'avaient fait aucun progrès en astronomie ; à peine connaissaient-ils les mouvements de Vénus. Ils divisaient l'année en douze mois lunaires, et comme il en résultait nécessairement un retard sur le temps vrai, ils étaient cependant parvenus à rectifier leur calendrier, par leurs observations solaires. Leurs idées géographiques se bornaient à connaître vaguement leur empire. Les cartes qu'ils en dressaient étaient primitives, et ils marquaient les limites et les localités au moyen des lignes du relief, que rappellent assez celles qui sont employées par les aveugles. La

médecine était empirique. Le tabac, employé sous forme de prise, était un médicament fort à la mode. Le théâtre était une grande distraction, et les pièces péruviennes soutenues par les caractères et le dialogue sont de véritables compositions dramatiques. La peinture et sa sculpture étaient primitives et ne trahissaient que quelques aspirations vers le beau, qui appartiennent à un peuple primitif. L'architecture sentait une civilisation imparfaite. Ce qui la caractérisait, c'était son uniformité. L'on eut dit que les édifices dans tout le pays semblaient tous avoir été jetés dans le même moule ; ils étaient bâtis en porphyre, en granit, et souvent en briques d'une dureté excessive. Les murs étaient d'une grande épaisseur ; il était très rare que les maisons eussent plus de deux étages. Les toits étaient construits de bois et de paille, quelques-uns faits avec de la terre ou des cailloux avaient la forme d'une cloche. Les appartements n'avaient aucune communication entre eux et le plus habituellement, ils s'ouvraient sur une cour. Comme ils n'avaient pas de fenêtres, la lumière extérieure ne pouvait venir que par la porte qui offrait une particularité rappelant l'architecture égyptienne. Le linteau était toujours beaucoup plus étroit que le seuil. La plus grande simplicité régnait dans les édifices. En général, il n'y avait pas d'ornement extérieur, et à l'intérieur, ni colonnes, ni arcades. Les pierres étaient grossièrement taillées et souvent aussi brutes qu'en sortant de la carrière. Quelquefois, dans les murailles des forteresses, des galeries souterraines, elles atteignaient des dimensions énormes. Ainsi à Cuzco, dans les principales constructions, l'on en voyait quelques-unes qui avaient trente huit pieds de long sur dix-huit de large et six d'épaisseur. L'on est rempli d'étonne-

ment, quand on songe que ces masses furent détachées de leur gisement primitif et taillées par un peuple qui ne connaissait pas l'usage du fer, qu'elles furent tirées des carrières, souvent distantes de quinze à vingt lieues, transportées sans le secours de bêtes de somme, à travers des rivières et des ravins, et élevés sur des hauteurs. L'étonnement augmente, lorsqu'on voit l'analogie qui existe entre les monuments du Pérou et ceux des Pélages de la Grèce et des Tyrrhéniens de l'Italie.

Au moment de l'arrivée des Espagnols, Cuzco, qui avait graduellement augmenté sa richesse et sa population, était devenu un centre important, une métropole dans toute l'acception du mot. Située dans une belle vallée, assez élevée, puisque son altitude est de 3,468 mètres, protégée au nord par des montagnes formant les contreforts de la grande Cordilière, cette ville était traversée par une rivière sur laquelle des ponts de bois, recouverts de dalles de pierre rendaient les communicaiions faciles d'un bord à l'autre. Les rues étaient longues et étroites, les maisons basses, et celles de la classe pauvre bâties de terre et de roseaux. L'on y voyait de grandes places où s'assemblait une population nombreuse, soit de la capitale, soit des provinces, pour célébrer les grandes fêtes de la religion. Cuzco était alors la cité sainte. De plus c'était la résidence royale, et toute la haute noblesse y avait sa demeure. Avant tout, c'était une ville de cour. Vers le nord, sur une montagne, s'élevait une forte citadelle dont les ruines par leurs vastes proportions font encore l'étonnement du voyageur. Elle était défendue par une muraille très épaisse, et longue de douze cents pieds du côté qui faisait face à la ville où l'escarpement du sol suffisait presque de lui-même

à la protéger. Du côté opposé où les approches étaient moins difficiles, elle était défendue par deux autres murailles de la même longueur que la précédente. La forteresse se composait de trois tours séparées l'une de l'autre. L'une d'elle était destinée à l'Inca et pourvue d'un somptueux ameublement. Les deux autres étaient occupées par une garnison, tirée de la noblesse péruvienne et commandée par un général du sang royal. Les tours communiquaient entre elles au moyen de galeries souterraines. La plus grande partie de la population de Cuzco appartenait à la caste nobiliaire, et c'était principalement aux alentours, dans des villages, qu'habitaient les classes populaires. Néanmoins, la capitale de l'empire des Incas était une cité importante et en lui donnant 60 à 80,000 âmes, l'on ne s'écarte pas beaucoup de la vérité.

Telle était la civilisation du Pérou dont la réputation est devenue en quelque sorte légendaire. Le roman de Marmontel n'y a pas peu contribué. Comme organisation politique et sociale, les Péruviens étaient inférieurs aux Mexicains, et du reste la résistance qu'ils opposèrent aux *conquistadores* fut insignifiante. L'on est surpris de la facilité avec laquelle Pizarre et ses compagnons mirent fin à la puissance plusieurs fois séculaire des Incas. Du reste, il n'y a pas à se faire illusion; la civilisation péruvienne était arrivée à son développement complet, et elle était en quelque sorte vouée à l'immobilité, tandis que le Mexique, au contraire, entrait dans une nouvelle voie de progrès. Tant que le Pérou restait isolé, il pouvait jouir d'une certaine prospérité, avoir même une certaine puissance; du moment qu'il entrait en communication avec le dehors, en contact avec une autre civilisation, semblable aux géants aux pieds d'argile,

il devait tomber. C'est la condamnation de sa civilisation.

H. CASTONNET DES FOSSES,

*Vice-président de la Société de géographie commerciale de Paris.*

---

# CHRONIQUE

— Nos lecteurs ont appris par la voie des journaux, la mort tragique de notre éminent collaborateur, M. l'abbé de Broglie. C'est un grand deuil pour la science, pour l'Institut catholique de Paris et en particulier pour la *Revue des Religions* qui s'honorait de son savant concours.

**I La science des religions.** — Quelqu'un bien convaincu de l'importance de ce Parlement des Religions, réuni à Chicago, c'est Max Müller. Il le déclare dans la revue américaine *Arena* (Décembre). « Qui pouvait supposer, dit-il, que ce qu'on annonçait comme une simple branche accessoire de cette exposition, prendrait un tel développement et deviendrait la partie la plus importante de cette considérable entreprise ? Je n'hésite pas à le déclarer : ce Congrès des Religions a pris rang parmi les événements les plus mémorables de l'histoire du monde ! » C'est beaucoup dire. — « Il est cependant un fait, continue-t-il, qui ne saurait surprendre notre jugement : c'est que jamais auparavant pareille assemblée n'avait eu lieu. Jamais les représentants des principales religions qui se partagent les croyances des hommes ne s'étaient réunis. L'événement est donc unique, il est sans précédent, et nous pouvons même ajouter qu'à une autre époque il n'aurait pas pu être conçu. L'idée n'est pas neuve, nous dit-on ; c'était au moins la première tentative faite en vue de sa réalisation. Si les poètes Browning entre autres, avaient auparavant rêvé quelque chose de semblable, au moins en avons-nous contemplé l'achèvement.

Après tout, nous dit le professeur Max Müller, il n'existe pas dans le monde autant de religions qu'on se l'imagine. Il n'y a que huit grandes religions historiques qui puissent revendiquer ce titre en se basant sur les livres sacrés qu'elles possèdent. Toutes ces religions nous viennent de l'Orient. Trois sont de source aryenne, trois de source sémitique et deux de source chinoise. Les trois religions aryennes sont : la religion *védique*, avec ses branches modernes dans l'Inde, la religion *avestique* de Zoroastre en Perse et la religion *bouddhique* qui comprend le brahmanisme hindou. Les trois grandes religions d'origine sémite sont les religions *juive*, *chrétienne* et *mahométane*. Il existe, en outre, les deux religions chinoises de *Confucius* et de *Lao-Tze*, et c'est tout ; à moins que nous n'assignions une place distincte à des croyances comme le *gainisme*, un proche parent du bouddhisme, qui était remarquablement représenté à Chicago, ou comme la religion des *Sikhs*, qui n'est, après tout, qu'une transaction entre le brahmanisme et le mahométisme.

Toutes ces religions étaient représentées au Congrès : la seule dont on ait eu à regretter la négligence c'était le mahométisme. Malheureusement, le Sultan en sa qualité de calife se laissa persuader qu'il ne devait pas envoyer de représentant à Chicago. On ne peut s'empêcher de penser que dans ce cas et dans celui de l'archevêque de Cantorbéry qui se tint également à l'écart du Congrès, il y eut méprise sur l'objet réel de ce Parlement. Le sultan actuel est un musulman éclairé et intelligent, et il ne peut avoir souhaité que sa religion demeurât privée de représentation à l'assemblée de toutes les religions du monde. Il en fut différemment avec l'Église épiscopalienne d'Angleterre, car bien que l'évêque ait réservé sa sanction, son église était représentée à la fois par des prêtres anglais et américains.

Mais ce qui surprit tout le monde, ce fut l'énorme affluence des représentants des autres religions du globe. Le Japon avait envoyé des bouddhistes et des shintoïstes ; la Chine des sectateurs de Confucius et de Lao-Tze ; il y avait un parsi pour parler de Zoroastre et d'érudits brahmes de l'Inde pour expliquer les

Védas et les Védantas. Les phases les plus récentes du brahmanisme étaient habilement et éloquemment représentées par Mozoomdar, l'ami et le successeur de Keshub Chunder Sen et les réformateurs modernes de bouddhisme de Ceylan avaient à leur service la parole puissante de Dharmapàla. Un frère du roi de Siam était venu parler pour le bouddhisme de son pays. Le judaïsme était défendu par ses plus célèbres rabbins, pendant que le christianisme parlait par la bouche de ses évêques et de ses archevêques, par celle même d'un cardinal, que l'on suppose toucher de très près à la chaire papale. Comment a-t-on amené ces hommes à entreprendre un voyage de plusieurs milliers de milles, à dépenser leur temps et leur argent pour assister à un congrès dont le caractère et l'objet étaient encore matière de pure spéculation ?

Une grande part de gloire doit certes être attribuée au Dr Barrows et à ses dévoués collaborateurs ; mais il est clair que le monde était mûr pour un congrès de telle sorte et même qu'il l'attendait. Beaucoup de personnes appartenant à des religions différentes rêvaient d'une religion universelle ou au moins d'une union des diverses religions. . La religion véritable, la religion pratique, active, vivante, n'a rien à faire avec les subtilités logiques ou métaphysiques.

Cependant, continue M. Max Müller, n'oublions pas ce qu'a fait notre Parlement dans le monde des croyances. Des milliers d'hommes, venus de tous les coins du monde, ont, pour la première fois, prié ensemble *Notre Père, qui êtes aux cieux*, et attesté par les paroles du prophète Malachie : « N'avons nous pas tous un seul Père ? N'est-ce pas un seul Dieu qui nous a créés ? » Que les théologiens empilent volumes sur volumes de ce qu'ils appellent de la théologie ! La religion est chose très simple et l'essence de la religion peut se trouver, à mon sens, dans presque toutes les croyances, si différentes semblent elles, au premier coup d'œil. Et songez à ce qu'il y a là dedans ! Cela signifie qu'au-dessus et au dessous, en avant et en arrière de toutes les religions il existe une religion éternelle, une religion universelle, une religion à laquelle tout homme qu'il soit noir ou blanc, jaune ou rouge, appartient ou peut appartenir. »

Voilà bien à peu près résumées toutes les déclamations des propagateurs antichrétiens de la science de religions. Mais où M. Max Müller a t il vu que les catholiques prêchent la haine de leurs adversaires : leur devoir est au contraire d'aimer ceux qui ne pensent pas comme eux en combattant leurs erreurs Il est incontestable aussi qu'il y a dans tout homme le sentiment de religiosité : il s'agit seulement de lui donner une direction qui pour être vraie ne peut pas être contradictoire.

— Le catalogue *of greek papyri in the British Museum*, de M. Kenyon, forme deux volumes dont plusieurs parties intéressent l'histoire des religions.

— La *Revue d'exégèse mythologique* a adressé dans son numéro de juillet-août dernier de sévères critiques au travail paru récemment dans notre *Revue*, sur la *science des religions*. On lira avec intérêt aussi dans le même numéro un article intitulé ; *Quatre cents rapprochements entre l'Hippolyte d'Euripide et le livre Daniel.*

— M Goblet d'Alviella a professé l'année dernière un cours, à l'École des sciences sociales de Bruxelles, sur les *principes généraux de l'évolution religieuse*. Il y a développé les principes que nos lecteurs connaissent.

—M. Dupont a publié *La Vie intellectuelle des populations primitives*, (Mémoire présenté au Congrès scientifique international des catholiques réuni à Bruxelles, le 3 septembre 1894). L'évolution occupe une des premières places parmi les questions dont la crainte des principes a toujouus enrayé la solution. Mais aujourd'hui il est permis de discuter, d'examiner et les savants catholiques ne feront pas défaut pour se lancer dans cette voie. Le mémoire de l'avocat Dupont est une bonne contribution à la solution de ce problème.

—L'Université catholique de Lille a ouvert une nouvelle école où les jeunes gens qui se destinent à la vie publique, trouveront un enseignement vraiment politique et vraiment supérieur. Cette école forme une section particulière de la Faculté de droit et s'appellera *Section des sciences sociales et politiques*. Elle comprend quatre cours d histoire et treize cours de droit répartis sur deux années d'études Dix professeurs seront fournis par

la faculté de droit, trois par la faculté de théologie, deux par celle des lettres: cinq n'appartiennent pas à l'Université et viendront du dehors. L'enseignement se divisera en cinq branches principales :

1. *Doctrine générale* : Sociologie ou études des éléments et des fonctions de la société. Morale sociale. Explication des Encycliques de Léon XIII. Cours d'apologétique.

2. *Enseignement historique* : Histoire de la science politique. — Études des grands publicistes anglais et allemands. — — Histoire du droit publique français. — Histoire contemporaine,

3. *Droit* : Introduction générale. — Droit canonique. — Droit des gens. — Droit public comparé. — Droit civil. — Législation financière. — Législation des cultes.

4. *Économie politique et sociale* : Droit d'association. — Revendications ouvrières — Régime du travail — Démocratie et réformes — Caisses de retraite — Organisation corporative. — Grandes unions douanières et postales. — Institutions commerciales de la France.

5. *Presse*. Législation de la presse. — Morale et devoirs du journalisme. — Direction pratique.

A une grande et légitime indépendance d'opinions, l'Université catholique de Lille a su, depuis longtemps, associer une parfaite unité de doctrine et d'action sur le terrain de la foi et de l'obéissance au Saint-Siège. Cette unité fera la force et la puissance de la nouvelle *école des sciences sociales et politiques*.

— Pour associer le public chretien à l'œuvre de haut ensei enseignement qu'il poursuit, l'Institut Catholique de Paris, inauguré cette année, dans son nouvel amphitéâtre, rue d'Assas, 19, une série de *cours* et de *conférences* dont voici les principaux sujets :

M. l'abbé de Broglie, professeur d'apologétique chrétienne a traité *des conditions modernes de l'accord entre la raison et la foi. La foi chrétienne et la foi du sentiment*. M. de Lapparent professeur de minéralogie et de géographie physique » : *Des preuves scientifiques sur l'ancienneté de l'homme.* »

M. Alix, docteur en droit, professeur à la Faculté de Droit de : *l'Instruction de la femme*. — M. l'abbé Beurlier, professeur à l'École des lettres : *De la Judée au moment de la naissance de N. S. J. C.*, etc.

— C'est bien *La fin d'une Religion* que celle de Pierre Laffite, le flamine de la rue Monsieur-le-Prince qui dans une des maisons du quartier latin, réunissait les disciples d'Auguste Comte, le 1er janvier et le 5 septembre de chaque année, devant le buste d'Auguste Comte et le portrait de son Égérie Mme Clotilde de Vaux, pour commémorer l'anniversaire de la naissance et de la mort du philosophe. Entre temps, dans un salon où s'étale sous une vitrine, le dernier « inexpressible » de M. Comte, s'accomplissent les rites de la liturgie positiviste : la « Présentation » et la « Destination, » cérémonies où les nouveaux-nés de la secte s'engageaient, la main sur le *Traité de sociologie* à se montrer inexorablement fidèles au culte de l'Humanité. Il paraît que, depuis quelques années, les fidèles se font de plus en plus rares.

Pour comble de disgrâce le principal représentant du positivisme dans le Royaume-Uni l'illustre Herbert Spencer a rompu définitivement avec ses coreligionnaires. On sait qu'Auguste Comte interdisait à ses élèves toute recherche, toute étude de « l'au-delà » et proclamait l'inanité des aspirations de l'âme humaine vers un monde supra-sensible.

Les principaux hommes d'État qui pendant ces quinze dernières années, ont régenté la France MM. Ferry, Gambetta, Paul Bert ne dissimulaient point leur culte pour Auguste Comte, et c'est au nom de la philosophie positiviste que le christianisme fut banni de l'école populaire. Le flamine de la rue Monsieur-le-Prince devint alors quelqu'un : on lui confia une chaire du Collége de France, et la France le gratifia d'un copieux salaire.

Les jeunes gens du quartier Latin fondaient une revue, la *Revue du Progrès*, exclusivement consacrée à la gloire d'Auguste Comte et à la diffusion de ses doctrines. Le temps est passé et déjà loin de nous.

— Sous ce titre : *Les Sermons laïques de M. Huxley*, M. N. Foulay a publié, dans la *Revue de Lille*, une série d'articles

dans lesquels nous pouvons cueillir quelques renseignements.

Loin d'imiter un grand nombre de spécialistes cantonnés prudemment dans leurs études particulières, M. Huxley ne cesse d'avoir l'œil ouvert sur tout ce qui se passe autour de son domaine. Depuis plus de trente ans, il s'applique à faire valoir, comme il le dit lui-même, l'influence considérable acquise par les résultats et surtout les méthodes de l'investigation scientifique sur la façon dont les hommes doivent comprendre leur propre nature comme leurs relations avec le reste de l'univers. Il s'est fait l'apôtre, le *prédicant* de ses convictions : de là le titre de *Sermons laïques* qu'il donne à ses essais de vulgarisation. L'édition française de la première série remonte à l'année 1877 ; la dernière, qui traite spécialement des conflits de la science et de la religion, a paru en 1893.

M. Huxley s'appelle *agnostique*. Il a même fondé un certain *agnosticisme*. « J'ai découvert, d'assez bonne heure, dans la vie, qu'un des péchés les plus impardonnables, aux yeux de la plupart des gens, est le fait, pour un homme, d'avoir l'audace de circuler sans étiquette. Le monde regarde de telles gens comme la police considère un chien non muselé qui n'est pas surveillé. Je n'ai pu trouver d'étiquette à mon goût ; aussi, voulant me ranger et paraître respectable, j'en ai inventé une ; et, comme le point principal, dont j'étais sûr était que j'ignorais beaucoup de choses que les .. *istes* et les.. *ics* autour de moi prétendaient connaître, je me donnai le nom d'*agnostique* »

M. Huxley n'est pas positiviste à la façon d'A. Comte ou de ses disciples tels que M. Pierre Laffite en France, ou MM. Congreve et Harrisson en Angleterre, ni même comme Littré à une certaine époque. Il n'est pas matérialiste dans le genre de Büchner, sans être un spiritualiste convaincu. Il refuse de se laisser ranger parmi les athées sous prétexte qu'il admet en théorie la possibilité de l'existence de Dieu. » Qu'est-il donc ? et qu'est-ce que l'*agnosticisme* ?

Les *agnostiques*, dit-il, n'ont pas de *Credo* et par la nature de leur position n'en peuvent avoir. L'*agnosticisme*, en réalité, n'est pas une confession de foi, mais une méthode dont l'essence gît dans l'application rigoureuse d'un seul principe. Le principe

est d'une grande antiquité ; il est aussi ancien que Socrate, aussi ancien que l'écrivain qui disait : « Essayez toutes choses ; retenez ce qui est bon. » C'est le fondement de la réformation qui a simplement mis en l'action l'axiome que chaque homme doit savoir rendre compte de sa foi ; c'est le grand principe de Descartes ; c'est l'axiome fondamental de la science moderne. On peut exprimer positivement ce principe comme suit :

Dans les choses de l'intelligence, suivez votre raison aussi loin qu'elle vous mènera, sans regarder à aucune autre considération. Et négativement : Dans les choses de l'intelligence, ne prétendez pas que les conclusions soient certaines avant de savoir qu'elles sont démontrées ou démontrables.

— Un fait bien souvent constaté depuis quelques années, c'est l'existence d'une réaction contre le positivisme. Le positivisme affirmait que l'humanité ne peut connaître autre chose que le monde expérimental et que les objets que renferme ce monde peuvent suffire à remplir tous ses désirs Or il s'est trouvé que, malgré les progrès de la science expérimentale, les hommes ont en notre siècle senti plus vivement que jamais l'impuissance du monde visible à satisfaire toutes leurs aspirations.

De nobles esprits pensent que s'il faut renoncer à connaître ce qui se cache derrière les choses que nous voyons, du moins il faut convenir que c'est de cet invisible mystère que nous tirons toute notre force et toute notre vertu. Il faut courber humblement la tête devant le mystère, faire le sacrifice de notre volonté et même de notre raison à cette voix abyssale, à cette « bouche d'ombre » qui, sous le nom de devoir et de conscience, impose ses ordres.

Le christianisme intérieur peut donc être tout entier conservé sans qu'il soit pour cela nécessaire de croire aux dogmes dont les églises ont enveloppé la profondeur de ces enseignements moraux.

C'est à ces agnostiques, à ces néo-chrétiens, qu'ils prêchent en Amérique comme Emerson, qu'ils écrivent en Russie des livres étranges comme Tolstoï, ou qu'ils enseignent en France le *Devoir présent* comme M. Desjardins, qu'a répondu M. l'abbé de

Broglie, aussi bien qu'aux positivistes dans son livre : *la Réaction contre le Positivisme* (1).

Il n'a pas de peine en effet à leur montrer que si c'est dans l'au-delà que nous devons mettre toutes nos espérances, il est au moins nécessaire, pour donner quelque assiette à notre espoir, de connaître quelque chose de cet au-delà. La morale du christianisme ne saurait se séparer de ses dogmes, car s'il n'y a pas de raisons divines qui motivent le renoncement, si nos sacrifices ne doivent jamais être compensés, la morale du renoncement est une morale de dupes à laquelle la masse de l'humanité ne voudra jamais s'astreindre. Or, la vraie morale doit être accessible non seulement à quelques âmes d'essence plus rare mais à l'universalité des hommes.

On a beau dire que toutes les religions se valent, cependant il faut bien avouer qu'il n'y en a qu'une seule qui professe une morale incontestablement pure. Cette religion en outre se présente appuyée sur des preuves historiques dont une critique étrangement rigoureuse n'est pas parvenue à démontrer la fausseté. La critique a pu soulever des doutes, elle n'a pu faire la preuve de ses négations.

En dehors du christianisme vrai, la doctrine du sacrifice ne saurait découvrir sa raison d'être. Le positivisme est dépassé par les aspirations morales de l'âme humaine. Il ne faut pas s'arrêter en chemin dans la position inhabitable du christianisme agnostique. Mais le mouvement, loin de s'arrêter, ne peut que s'accélérer. Déjà des penseurs, placés en dehors du christianisme, tels que M. Hurrell Mallock, en Angleterre, et, en France M. Janet, ont vu que le dilemme entre le positivisme et le catholicisme était près de se poser devant la conscience contemporaine. De plus en plus, les deux branches du dilemme s'écartent et l'alternative devient inévitable. M. l'abbé de Broglie espère — et son beau livre nous aide encore à motiver cet espoir — que l'humanité saura choisir et que pour ne pas retomber au positivisme, elle s'engagera résolument dans les voies du catholicisme.

— Le 25 décembre 1880, Léon XIII, dans un bref adressé au

(1) Paris-Plon.

cardinal archevêque de Malines, invitait ce prélat et les autres évêques de Belgique à fonder, à l'Université de Louvain une nouvelle chaire de philosophie « Vu les nécessités du temps, disait il, nous pensons qu'il faut déployer une vigilance et une ardeur plus grande que jamais pour inculquer à la jeunesse une connaissance plus approfondie des sources pures et véritables de la philosophie. Pour ce motif Nous demandons à vous, Notre cher Fils, de communiquer notre dessein aux autres évêques de Belgique, et de créer, après avoir demandé l'avis de chacun d'eux à l'Université catholique de Louvain, une chaire spéciale d'interprétation des doctrines de Saint Thomas d'Aquin Nous vous recommandons instamment cette institution non seulement parce que Nous avons à cœur le salut commun des âmes mais parce que Nous sommes profondément émus à la vue des dangers auxquels se trouve exposée la jeunesse de Belgique. . Il importe de fournir aux jeunes gens de l'Université de Louvain, les armes d'une saine philosophie. »

On sait que le vœu de Léon XIII a été réalisé et que l'*Institut philosophique* de Louvain publie une *Revue néo-scolastique*, qui fait le plus grand honneur aux savants écrivains qui la rédigent.

**11. Religion chrétienne.** — M. Amélineau a écrit dans le XVI^e volume des *Annales du Musée Guimet*, l'histoire de Saint Pakhome et des cénobites Dans le premier volume de la Bibliothèque de vulgarisation, il a traité des moines égyptiens en général Le XXV^e volume des Annales est consacré à la vie de Saint Paul, de Saint-Antoine, de Saint Nicaise des Saints Maxime et Domice, et de Saint Jean le Nain. On connaît la thèse de l'auteur et nous avons eu déjà l'occasion de la réfuter.

D'après M. Amélineau l'esprit égyptien est toujours resté le même, même après la conversion de l'Égypte au christianisme. L'étude des documents prouve que ce christianisme demeure tout pénétré des conceptions et des sentiments déjà propres à l'Égypte païenne antérieure Aussi loin de se laisser conquérir par la spéculation grecque et par l'idée religieux juif ou chrétien, ce christianisme égyptien imprime au contraire son caractère au christianisme catholique. C'est pour arriver à la même conclusion

que M. Amélineau dans son *Essai sur le gnosticisme égyptien* a voulu démontrer et l'origine égyptienne de ce gnosticisme et sa part prépondérante dans la formation de l'esprit gnostique, où, d'après lui, s'élabora l'idée chrétienne. Ses efforts pour retrouver en Égypte l'origine du monachisme n'ont pas d'autre but.

M. Amélineau ne semble pas avoir convaincu même ses amis. « Comme tous ceux qui se consacrent à l'étude spéciale d'une des civilisations qui ont contribué à la formation de la civilisation chrétienne, lisons nous dans la *Revue de l'Histoire des Religions* (janvier 1894), M. Amélineau est naturellement enclin à rapporter sur cette civilisation spéciale bien des choses dont on trouve également les antécédents ailleurs. » Et plus loin à propos des textes exhumés par l'auteur : « L'histoire en tirera-t-elle beaucoup de renseignements nouveaux pour les origines du monachisme ? On peut se le demander : tous ces textes hagiographiques coptes pourraient avoir plus de valeur négative que positive ».

Le recueil intitulé : *Histoire des monastères de la Basse-Égypte*, se compose de sept documents coptes qu'il a traduits et annotés. Voici d'après la substantielle introduction de l'auteur, la nature et la valeur de quelques-uns d'entre eux.

*Vie d'abba Paul le saint anachorète* qui se termine par la mention suivante : « Et moi Jérôme le pécheur je prie quiconque lira ce livre de se souvenir de moi. » Or on trouve parmi les ouvrages de S. Jérôme, une vie de S. Paul premier ermite, dont le texte a des analogies avec la vie copte. De certains indices, trop longs à rapporter ici, M. Amélineau déduit que les deux récits ne sont pas la traduction l'un de l'autre, mais que le latin serait une adaptation du copte : « St Jérôme ayant entre les mains la vie copte de S. Paul l'a modifiée selon son bon plaisir et les vains artifices de la rhétorique, et a lancé ensuite son œuvre par le monde latin, avec tous les ornements de style qui pouvaient lui assurer le succès. » A ce jugement sévère, nous préférerons la solution suivante donnée plus loin par l'auteur. « Il existait en copte une vie différente de celle dont je parle ; c'est peut être là le document primitif auquel S. Jérôme et l'adaptateur copte ont emprunté l'un et l'autre. »

*Les paroles des vieillards au sujet d'abba Antoine* est un de ces recueils appelés apophthegmes où on cite les *dits* ou *mots* de tel personnage ; on y trouve aussi, parfois, et c'est ce qui en fait la valeur, des renseignements biographiques inédits.

Un document intitulé : *La vie du grand et pneumatophore, accompli en toute vertu, abba Macaire, père et chef de la montagne sainte de Schiit, laquelle a racontée abba Sarapiôn, le trèi saint évêque de la ville de Themoni, le disciple d'abba Antoine, le pneumatophore : dans la paix de Dieu, Amen.* C'est en somme une œuvre authentique, d'un réel intérêt historique, mettant en pleine lumière la belle existence du doux S. Macaire que M. Amélineau compare, non sans raison, à S. François d'Assise.

Le dernier document intitulé : *La vie du grand luminaire... le prêtre est l'hégoumène de Schiit, l'abba Jean le Kolobos* [= S. Jean le Nain], *laquelle a racontée... abba Zâcharie, évêque de la Sekhôon..., dite au jour de sa commémorasion, le vingtième de Phaophi* [= 18 octobre]. Ce panégyrique de Zacharie, qui vivait au VIIIe ou IXe siècle, quatre cents ans après S. Jean le Nain, contient cependant des données intéressantes, utiles pour la correction de la notice que les Bollandistes consacrent à ce moine.

— *L'étude sur la liturgie gérco-russe* (Zeitschrift fur Katholische Théologie, 1894, n° 2), par le R. P. Nicolas Nilles, S. J. est pleine d'intéressants détails. C'est à propos d'une publication de M. Alexis Maltzew, qui a traduit en allemand les parties les plus usuelles de la liturgie gréco russe, que le R. P. Nilles établit une comparaison entre le texte grec et la traduction russe. Où le grec recommande de prier « pour les très pieux empereurs protégés de Dieu », la traduction russe appelle les bénédictions divines sur « l'autocrate très rempli de la crainte de Dieu, protégé de Dieu, notre maître et empereur de toutes les Russies, Alexandre Alexandrowicz, pour qu'il obtienne puissance, victoire, long et paisible règne santé et salut. » La traduction russe, assez libre ici, comme on le voit, continue quelque temps encore sur le même ton, puis nomme expressé-

ment l'impératrice Maria Theodorowna, le czarewicz Nicolas Alexandrowicz la famille impériale et le Saint-Synode. Dans le cours de l'office, diverses prières de même nature et d'origine russe ont été admises Parmi les parcelles (μερίδες) qui entourent l'hostie à consacrer, la neuvième est offerte par le célébrant pour l'empereur et la famille impériale. Depuis l'attentat du 1er mars 1881 qui coûta la vie au czar Alexandre II, trois oraisons nouvelles ont été insérées, deux au commencement de la messe, la troisième après l'évangile, pour demander à Dieu de protéger l'empereur contre les machinations des impies et des fils de perdition.

Divers personnages vénérés dans l'Église russe ont été admis dans les diptyques. Le plus récent de ces personnages est Métrophane, évêque de Voronez, mort en 1703 et canonisé solennellement par le Saint-Synode en 1838. Parmi les saints dont l'Église russe célèbre la fête, on remarque Alexandre Newsky, prince de Novgorod la Grande, à qui le pape Innocent IV adressa des lettres de communion. (Cf. Thiener Vetera monumunta poloniæ Lithuraniæ, t. I, n. 96, p. 46.) L'intéressant article du P. Nilles est une nouvelle contribution à l'étude des liturgies orientales, pour laquelle il a déjà tant fait (1).

— S. François-Xavier avait touché la terre du Japon, le 15 août 1549. En peu de temps la religion chrétienne était devenue très florissante dans ce pays : dès 1585, le nombre des chrétiens était déjà de plusieurs centaines de mille. Trois seigneurs, ou rois feudataires, avaient reçu le baptême, et l'on devait à leur zèle la conversion de leurs sujets. Ces trois princes avaient envoyé de jeunes gentilshommes de leur famille en députation au Pape Grégoire XIIIe pour lui offrir l'hommage de leur filiale vénération L'empire s'ouvrait de plus à l'évangile, et l'on aimait à espérer qu'il serait bientôt entièrement chrétien. Mais hélas! la persécution ne devait pas tarder à éclater : elle commença à sévir en 1587. Cette première persécution durait depuis 10 ans, quand eut lieu le crucifiement de nos 26 Martyrs.

C'est le Kubo, ou le généralissime, connu sous le nom de Tai

(1) *Revue catholique des Livres et Revues.*

kosama, qui porta la sentence de mort. Elle s'appliquait à 6 Franciscains espagnols et portugais, à 15 Japonais du Tiers-Ordre de S. François, et à 3 Japonais de la Compagnie de Jésus. Le nombre des condamnés fut ainsi fixé d'abord à 24 ; mais deux autres Japonais voulurent ensuite partager la gloire de leur martyre et ils obtinrent, par leurs instances, de leur être adjoints. Deux exceptés, qui appartenaient au sud du Japon, tous ces Japonais étaient originaires du centre de l'empire : les uns de Miyako (l'ancienne capitale, aujourd'hui Kyôto) et d'Osaka, les autres des provinces d'Ise et d'Owari.

Les persécuteurs, mirent un cruel raffinement dans l'exécution de la sentence. Le 3 janvier 1597, les prisonniers furent traînés sur des chariots à travers les rues de Miyako ; puis, on coupa à chacun d'eux une partie de l'oreille gauche. Au cœur de l'hiver, mal vêtus et mal nourris, ils durent faire à pied les six cents milles qui séparent l'ancienne capitale de la ville de Nagazaki, où ils devaient être crucifiés.

Or, on se prépare à célébrer le troisième centenaire de ce solennel sacrifice, et c'est avant le 5 février 1897 que nos missionnaires voudraient bâtir une église à Honjô, afin de la bénir en ce jour. Dans ce but, ils font un pressant appel aux catholiques. Les aumônes peuvent être adressées à M. l'abbé Hinard, directeur du séminaire des Missions-Étrangères, à Paris, rue du Bac 128 ; ou bien envoyées directement, par la poste, à M. J. Balette, missionnaire apostolique à Honjô, Yokokawachô, 75 à Tokio (Japon).

— Avec son âme profondément chrétienne, M. du Campfranc a été séduit par la grande œuvre anti-esclavagiste de Mgr Lavigerie Déjà, dans *Amour de mère* et surtout dans *Sœur Louise*, M. du Campfranc avait appelé notre attention sur cette généreuse entreprise, mais dans aucun de ces deux ouvrages l'écrivain n'avait plaidé la cause anti esclavagiste avec autant de chaleur que dans *Esclavage*, une histoire de tous les jours sous forme de roman

— La mort du Cardinal de Lavigerie avait rompu l'œuvre de de l'abolition de l'esclavage et la généreuse croisade des *Frères du Sahara*. C'est au P. Jung que nous devons la reconstitution

de la campagne anti-esclavagiste. Il a jugé de meilleure tactique d'installer à Madagascar plutôt qu'au Sahara le quartier générade son action. Il a constitué un petit bataillon d'élite, les *Pionniers Africains*, dont l'avant garde a quitté Marseille le 12 août 1894. Toutes les sympathies accompagnent ces jeunes hommes y compris celles de M. le Ministre des affaires étrangères, qui leur a fait don d'une subvention Les *Pionniers Africains* ont un siège social à Paris et un journal : *la France Noire*, qui rend compte de leurs travaux.

— Nous avons mentionné : *Astronomie et théologie*, par le R. P Ortolan, (Delhomme et Briguet), Paris. L'ouvrage du R P. Ortolan sur la pluralité des mondes et le dogme de l'Incarnation a reçu, en 1893, le prix d'apologétique chrétienne au concours de l'Institut catholique, après un rapport de Mgr d'Hulst. « En le lisant dit Mgr d'Hulst, on reconnait, à première vue, un homme qui a lu par lui-même les auteurs qu'il cite : il rend compte des idées des Pères sur la cosmologie; il examine ensuite la théologie de l'école scolastique et celles des savants modernes, et l'on est reconnaissant à l'écrivain de ce qu'il ajoute aux connaissances qu'on pouvait avoir en ouvrant son volume. Ce livre apporte un secours efficace aux âmes ébranlées par le doute scientifique ; il sera utilement consulté par tous ceux que troublent les audacieux dédains d'une science trop prompte à blasphémer ce qu'elle ignore »

On sait que dix-huit mémoires avaient été présentés.

Le développement de l'auteur suit pas à pas la question du concours Après avoir tracé, dans une introduction de 60 pages, le tableau du développement de la théologie catholique et des progrès de l'astronomie à travers les siècles, le R. P. Ortolan met en lumière, dans la première partie de son livre, l'influence exercée par la cosmologie géocentrique sur l'interprétation de la Bible, sur l'enseignement des Pères de l'Église, sur l'esprit des théologiens jusqu'au XVe siècle, et sur les œuvres des poètes épiques chrétiens.

Il étudie, dans la seconde partie, la relation des dogmes chrétiens avec la nouvelle conception de l'univers. La question de la pluralité des mondes habités en face des données de la science et

des enseignements de la foi y est fort bien traitée ; on lira aussi avec intérêt l'exposé des doctrines eschatologiques et des vues personnelles de l'auteur sur les problèmes que soulève l'eschatologie révélée dans ses rapports avec la science moderne.

— Le *Tijd*, journal catholique de Hollande publie plusieurs articles sur les efforts que fait le protestantisme pour s'implanter en Terre-Sainte. Il est manifeste que, depuis quelques années, le protestantisme tente par tous les moyens possibles de s'introduire en Terre-Sainte, principalement à Bethléem et à Nazareth, et de gagner en influence auprès de la population en fondant des écoles et des orphelinats. « Ce sont principalement des pasteurs allemands anglais qui ont accepté cette tâche, et comme ils disposent de grandes ressources financières, ils sont parvenus à avoir à Nazaret une influence déjà prépondérante.

— Sa Sainteté Léon XIII a bien donné preuve de sa haute sagesse dans la poursuite de son grand projet des unions des Églises. Elle a convoqué d'une manière toute particulière S. B Grégoire Ier patriarche grec catholique d'Antioche, d'Alexandrie, de Jérusalem et de tout l'Orient pour voir ce qu'il y aura à faire qui puisse aboutir heureusement à l'union. Lorsque ce grand patriarche a eu le bonheur de voir Sa Sainteté il a été reçu avec tous les honneurs dus au patriarche de toute l'Église grecque catholique. Voici comment se fit la réception : Tous les dignitaires de la cour Papale et les soldats s'étaient rangés depuis le premier salon jusqu'au salon qu'occupe S. Sainteté. Ils ont militairement salué le passage de S. B. le Patriarche, et les valets du Vatican officiellement habillés en rouge présidés par le premier huissier de S. Sainteté l'ont également salué, et Léon XIII l'a reçu debout l'a embrassé avec une affection bien paternelle et l'a retenu chez lui pendant une heure et quart.

Pendant ce temps Sa Sainteté s'était informée avec bienveillance de la santé de S B. le Patriarche, lui témoignant de l'empressement à le voir jouir de tout repos à Rome, auprès de lui. Elle a entamé la question la plus importante. Mgr Grégoire Joussef Ier était enthousiasmé des bonnes dispositions de ce grand pape et a pu compter sur des résultats satisfaisants.

— Le tome XIII des *Analecta Bollandiana*, XIII, fasc. II. (Bru-

xelles, Société des Bollandistes, 1894) contient la fin des Actes grecs de Saint Luc le Jeune, la *Vita et miracula S. Stanislai Koskæ*, a P. U Ubaldini S. J (vertus du saint); une notice sur le martyrologe irlandais d'O Gorman que va publier bientôt M. Whitley Stokes ; les deux premiers livres de la vie de sainte Odile de Liège, veuve.

La partie qui est d'un intérêt plus général dans les fascicules des Analecta, c'est le *Bulletin des publications hagiographiques*, dans lesquels les Pères passent en revue toutes les publications récentes, livres, mémoires, articles de revue, qui de près ou de loin touchent à l'hagiographie. La critique est parfois sévère, mais toujours impartiale et d'une compétence indiscutable. Cette revue, si sommaire qu'elle soit, a de plus l'avantage de tenir parfaitement au courant du mouvement hagiographique: c'est ainsi, que pour ne citer que quelques exemples, que nous trouvons signalés dans ce numéro les ouvrages de Weizacker, de Ramsay, de Le Blant sur l'histoire des origines de l'Église, les travaux sur les Actes des saints Nérée et Achillée, des saints Xantippe, Polyxène et Rébecca, etc. Le fascicule se termine par 50 pages consacrées au *Repertorium hymnologicum* de M. l'abbé Ulysse Chevalier.

— Nous devons à M. l'abbé Bernard l'histoire de la Basilique primatiale de Saint-Trophime d'Arles. Après un chapitre sur l'apostolicité, qui aurait pu être omis, l'auteur passe à saint Trophime, fondateur du siège épiscopal d'Arles et à la famille de Béthanie (Lazare, Marie Madeleine, etc.) Puis viennent la mission de saint Denis en Gaule et la persécution de Dèce qui fit périr entre autres martyrs, saint Genès, dont le culte a été si popularisé par Grégoire de Tours. Après la paix de l'Église, les grandes hérésies, arianisme et pélagianisme. L'auteur a consacré un long chapitre à la grande physionomie de saint Césaire d'Arles : il en profite pour retracer en des paragraphes divers la vie chrétienne de cette époque : le clergé, le peuple, la messe, la prédication, les conciles. En somme, ce livre a été écrit pour satisfaire selon l'expression de l'auteur, « la pieuse curiosité de ceux qui voient dans cette vieille église le berceau de leur foi et le centre dix-huit fois séculaire de la vie religieuse de leur pays ». Comme on

le pense bien, des questions brûlantes relatives à Arles et à la Provence y sont soulevées, sur lesquelles on ne pourra peut être jamais dire le dernier mot.

— Nous avons vu avec plaisir la Faculté théologique de l'Université de Laval (Canada), suivant l'exemple des grandes universités sœurs, commencer la publication des cours qui s'y donnent M. l'abbé Paquet a dignement inauguré ce mouvement, par un traité sur la *Création*, ouvrage qui honore tout ensemble son auteur et le corps universitaire dont il fait partie. Il a même inauguré un autre mouvement, celui d'un retour à la méthode des premiers commentateurs de S. Thomas (1)

— Son Em. le Cardinal Gibbons vient de publier une intéressante histoire du Concile du Vatican auquel il a assisté. Ce livre est destiné à faire connaître aux Américains la physionomie de cette grande assemblée de l'Église catholique.

— L'ouvrage de M A Fournier *Histoire de la vie et des voyages de l'amiral Christophe Colombe*, d'après des documents de l'époque et notamment suivant l'histoire véridique de l'amiral écrite par son fils Don Fernando Colomb (*Paris, Firmin Didot*), est un travail sérieux de sept cents pages environ, où l'auteur a condensé les résultats acquis. Christophe Colomb est bien né à Gênes. Il était cosmographe savant devançant la science de son temps; mais il fut surtout poussé à la découverte de nouvelles terres par l'idée qu'il y avait là des hommes à convertir à la vraie foi.

— Jeanne d'Arc est le sujet des récents travaux en Angleterre et en Allemagne La Hollande, à son tour, intervient dans ce concert d'éloges. La librairie Mosmans, de Bois-le-Duc, nous donne un livre de vulgarisation. Dans cette œuvre populaire, on a évité les dissertations savantes, les questions controversées, pour s'en tenir à une exposition nette et précise des événements merveilleux qui marquent la carrière héroïque de la vierge de Domremy (2).

(1) *Disputationes theologicæ seu Commentariam Summam theologicam D. Thomæ — De Creatione* — auctore Aloiso Adulpho Daquet, theologicæ doctore et professore in universitate Lavallensi. — Quebeci, 1893.

(2) I. *Jeanne d'Aarc de maagd van Orleans*. Geschiedkundig verhaal. S. Hertogenbosch Mosmans. Sr. 1 boek 1 in-18, van 184 bladz.

— Nous devons à la librairie Mohr de Fribourg les *Analecta sur l'histoire de l'Église primitive et le canon.* — Ce petit volume fait partie d'une bibliothèque pratique pour l'histoire de l'Église et l'histoire dogmatique. Il contient les textes les plus importants et les plus usuels sur l'histoire extérieure de l'Église et sur le canon scripturaire, par exemple les textes de Suétone, de Tacite, de Dion Cassius, de Pline, sur les chrétiens, les rescrits d'Hadrien, d'Antonin, de Marc-Aurèle, des passages de saint Irénée, Tertullien, saint Cyprien et d'autres écrivains ecclésiastiques sur l'histoire du christianisme et de ses relations avec l'empire depuis les origines de l'Église jusqu'à Constantin. Dans la seconde partie, sur l'histoire du canon, nous trouvons le fragment de Muratori, le catalogue scripturaire dit de Mommsen, ceux du manuscrit de Clermont, de saint Athanase de Laodicée, de Carthage d'Origène, d'Eusèbe, etc., en un mot tous les textes classiques sur le canon de l'Ancien et du Nouveau Testament. Tous ces textes sont donnés d'après les meilleures éditions ; pour quelques-uns seulement, l'auteur a revu les manuscrits et tenté une édition personnelle Après chaque texte, des références assez riches permettent au lecteur de se renseigner sur sa provenance, son authenticité, sa portée : il faut que le disciple se mette en contact avec les documents d'après lesquels se construit l'histoire. Ce sera au professeur d'indiquer ces sources et de les interpréter. Telle est l'idée à laquelle a obéi M. Preuschen en composant ses *Analecta*. On ne peut qu'y applaudir.

— La Société impériale russe de Palestine a pour but la propagation en Syrie de la langue et de l'influence slaves. Le gouvernement a dépensé, à cet effet, des sommes considérables.

Les monastères de Syrie possèdent des bibliothèques très importantes. Certains voyageurs ont eu l'avantage d'en voir quelques-unes de près : tel, par exemple M. Coxe qui fit en 1858 un rapport sommaire au gouvernement anglais sur les manuscrits grecs, qui se trouvaient alors dans les bibliothèques du Levant. Ses indications sont incomplètes. Mais grâce à d'importantes libéralités consenties par la Société impériale russe au patriarchat grec de Jérusalem et à d'autres établissements, M. Papadopoulos-Kerameus a pu entreprendre, au nom de ladite

Société, un catalogue plus complet et qui sera pour les travailleurs d'une grande utilité.

— La *Vie de saint Polycarpe*, que vient d'écrire M. l'abbé Octave Mirzan, a suscité à Smyrne de tels orages que l'auteur a dû s'éloigner de cette ville. On n'a sur la vie de saint Polycarpe que peu de détails ; on peut tout au plus chercher dans les traditions ou monuments locaux, l'appoint qu'ils pouvaient fournir. Le livre a été présenté à l'association de l'*Alliance française* qui accorde des récompenses et des mentions honorables aux travaux publiés dans notre langue par les Orientaux

— Voici d après, les dernières statistiques, l'état en Orient des *Églises séparées*. Elles se divisent en deux groupes : le groupe oriental et le groupe européen. En voici le nom avec le chiffre approximatif de leurs adhérents.

Églises séparées d'Orient : Églises nestorienne (200.000) ; syrienne jacobite (500.000) ; grecque non unie d'Orient (400.000) ; grégorienne (3 millions) ; copte unie (de 2 à 500.000) ; abyssinienne (3 millions) ; Églises non unies d'Europe : Rite grec pur (4 millions) ; greco-roumain non uni (6 millions) ; gréco-ruthène (3.700.000) ; bulgare non uni (6 millions) ; gréco russe (89 millions). Au total, 115 millions de chrétiens séparés de l'Eglise catholique.

— M. Padovani publie *in Epistolas ad Thessalonicenses et ad Timotheum* (Parisi, Lethielleux), un commentaire des Épîtres de saint Paul L'auteur a une longue expérience qui lui a fait constater le besoin d'un livre court et de lecture facile ; il a compris combien il importait de faire cesser le préjugé de certains ecclésiastiques, qui n'ont retenu ou ne veulent retenir des Épîtres de saint Paul que quelques textes glanés çà et là et confiés à leur seule mémoire, qui ne saisissent pas toujours que le sens littéral est la base du sens spirituel, par conséquent nécessaire à l'intelligence des richesses dogmatiques, et qui ont étudié et lu les Épîtres à peu près comme on lirait un morceau gnomique. Il a composé pour eux un excellent *mot à mot* de ces Épîtres.

— Nous avons signalé combien les rapports étaient devenus difficiles entre catholiques et protestants aux États-Unis. Avec

l'éclectique hospitalité coutumière aux périodiques américains, la *North American Review* (Mai 1894) nous offre conjointement l'attaque et la riposte. La première émane de M George Parsons Lathrop, la seconde est signée du Très Révérend William Croswell Doane, évêque d'Albany.

L'écrivain catholique constate tout d'abord la terreur injustifiée causée aux protestants par les catholiques romains On prête à ces derniers, sans aucun motif apparent les haines les plus coupables et les desseins les plus noirs. Les protestants vont jusqu'à dire que, si rien dans la constitution n'est formellement contraire aux catholiques, on peut les considérer comme constituant une véritable société secrète. En fait, les catholiques sont rapidement évincés des fonctions électives qui leur avaient été conférées par le vote de leurs concitoyens. On les chasse des emplois publics, non parce qu'incapables, mais parce que catholiques. Les fidèles de cette religion sont insultés, attaqués même à chaque occasion On parle de les réduire par le poing ou le sabre, et même par le vote ou la balle (*ballot or bullet*).

M. Lathorp fait remarquer cependant que la religion catholique enseigne et ordonne à ses fidèles l'obéissance aux lois de l'Etat. L'Eglise s'est toujours montrée, même quand elle considère une loi comme néfaste, d'une extrême modération dans sa résistance à cette loi. Quant au pape, il n'exerce ou ne revendique aucune autorité sur les actes politiques des catholiques, en Amérique ou ailleurs.

Si, après l'attaque, nous examinons la défense, telle que la présente le T Rév. W. Croswell Doane, évêque d'Albany, nous constatons immédiatement que les deux antagonistes ne se placent pas sur le même terrain Autant la première est sérieuse et attristée, autant la seconde est légère et gouailleuse. M. Doane assure M. Lathorp de toute sa sympathie et refuse de voir les choses en noir. Oui, la persécution *par* ou *contre* la religion est odieuse à la fois à Dieu et aux hommes ; mais la résistance à l'intervention de la religion dans les affaires politiques de l'Amérique est chose toute différente, et le devoir de tout bon citoyen est de défendre l'Etat contre de pareilles entreprises. Du reste,

M. Doane prétend ne point connaître l'*American Protective Association*. On le croirait à le lire.

— Le troisième congrès international des vieux catholiques s'est tenu à Rotterdam. Les « vieux catholiques français » n'en sont pas revenus très satisfaits. En effet, il paraît qu'ils sont réduits au chiffre de trente six, depuis que M. Hyacinthe Loyson a remis la direction de son Église à l'évêque janséniste d'Utrecht. D'après M, Loyson c'est par un mouvement tout spontané et pour remettre entre des mains dignes et sûres l'œuvre fondée à Paris, en 1879, qu'il s'était adressé aux évêques de l'ancienne Eglise catholique de Hollande. Je me suis trompé, dit-il, je le reconnais maintenant, en cherchant à opposer à la juridiction étrangère de Rome une juridiction plus étrangère encore, qui d'ailleurs n'a pas le même prestige et qui répond encore moins au besoin de notre pays et de notre temps. L'esprit de l'œuvre, que l'on s'était engagé à continuer, a été entièrement changé, et aujourd'hui l'église de la rue d'Assas n'est plus un foyer de réformes catholique et libérale, mais une petite chapelle janséniste sans aucun avenir. »

La chrétienté actuelle, qu'il ne faut pas confondre avec le christianisme, d'après M. Loyson, ni surtout avec Jésus Christ n'est trop souvent qu'une caricature de l'Église du Christ ; il trouve plus de simplicité et plus de grandeur dans des religions comme celles de l'Islam ou de Confucius que dans les controverses étroites et haineuses qui nous divisent si tristement en sectes, petites ou grandes. Rien surtout dans ces religions qui ressemble à cette domination des scribes et des prêtres, condamnés à chaque page de l'Évangile. « Vous abandonnez les commandements de Dieu pour suivre ceux des hommes », leur disait le Christ. L'Église de M. Loyson finira t-elle dans l'islamisme ou le bouddhisme?

— Le travail de M. Green, *Town life in the fifteenth century* (Londres, Macmillan et Cie), n'est qu'un développement d'une œuvre publiée il y a vingt ans ; à cette esquisse ont été joints les matériaux que cette période a permis de recueillir. Cette histoire n'est plus celle des nobles et des grands, mais celle du peuple proprement dit, la grandeur des villes étant due surtout à cette partie

active de la population qui bientôt élimina l'élément noble. C'est dans les villes que l'ouvrage nous montre la révolution industrielle et commerciale, la vie commune, le peuple, le gouvernement, les luttes pour la liberté dans les villes royales et féodales et celles de l'Église, les rapports des villes avec l'Église, et enfin la confédération.

— Le second volume de M. l'abbé Sicard : l'*Ancien Clergé de France* a paru à Paris, chez Lecoffre.

C'est le vivant tableau de l'effondrement de l'Église, effondrement politique, social, religieux ; et, avec l'effondrement de l'Église, celui de la monarchie. Il faut suivre, dans le large et dramatique exposé de M. l'abbé Sicard, les péripéties de la lutte, la stupéfaction d'un épiscopat, hier encore puissant, opulent et respecté, qui, entraîné subitement dans un courant destructeur d'une irrésistible violence, ne sait comment parer les coups qu'on lui porte, et voit tomber en quelques mois l'édifice de grandeur temporelle que le temps a mis des siècles à construire.

— Vient de paraître : *Croix et swastika*, par le P. Louis Gaillard, s. j. (chang Haï — imprimerie de la mission catholique.) « Au premier abord, dit l'auteur, le titre de ce travail éveillera peut être quelque soupçon mal défini : inquiet, plus d'un lecteur appréhendera, nous le craignons, d'y reconnaître une parenté fâcheuse avec tels opuscules de M l'abbé Ansault, visés par la Congrégation de l'Index. Ils ont trait au *Culte de la Croix avant Notre-Seigneur*, et soutiennent parfois une thèse hasardée, appuyée sur des preuves contestables en partie, outrée surtout par des exagérations de langage que l'auteur n'a pas tardé à réprouver courageusement. Sans rouvrir le débat, clos désormais et soulevé jadis à ce propos, avouons que nous aurions souhaité à cette polémique plus d'aménité sereine, plus de tolérance dans la forme : soutenue à armes courtoises, la joute en eût-elle moins sûrement tourné à l'avantage décisif des vues qui seules méritaient de prévaloir ? En fait, de part et d'autre la même bonne foi, — ni infaillible, ni impeccable, — luttait pour le triomphe désintéressé du Vrai. Un simple coup d'œil jeté sur nos pages révèlera que, sauf la commune droiture des intentions, chez l'écrivain nommé plus haut et chez nous, presque

tout diffère : point de départ, sphère d'exploration, sources, documents, méthode, mise en œuvre et manière de voir. Nous nous bornons rigoureusement aux recherches d'archéologie, d'art et d'histoire, protestant par avance que nous adhérons de tout cœur au plus pur enseignement de l'Église. »

— M. Kœune, pasteur protestant, met Rome en face de la Bible. et dévoile « les erreurs et les abus de l'Église catholique. » Les papes ont souvent déchiré l'Église par leurs compétitions et l'ont fait s'affaisser dans l'ignorance et la corruption ; les réformateurs ont exposé leur vie pour la cause de Jésus-Christ ; c'étaient des saints, entre autres Calvin, dont les crimes contre les mœurs sont le fait d'un autre Calvin ; ils n'ont pas prêché une religion nouvelle. L'Église proscrit la Bible ; elle a brûlé vifs, en Espagne, en France, aux Pays-Bas, en Italie ceux qui la lisaient ; elle enseigne que l'homme mérite sa justification. Il n'y a pas de purgatoire ; c'est une invention odieusement tramée pour soutirer l'argent des fidèles. Le culte des saints est indigne et nuit à Jésus ; le culte catholique n'est que superstition et idolâtrie ; les prêtres catholiques ont inventé cinq sacrements ; ils remettent les péchés en leur propre nom ; le célibat n'est pas plus digne que le mariage et engendre l'égoïsme. L'Église catholique n'est une que dans l'erreur ; elle n'est pas sainte, puisqu'elle renferme des pécheurs, ni catholique puisqu'elle ne réunit point tous les hommes dans son sein, ni apostolique puisqu'elle a perdu la doctrine des apôtres » C'est bien un résumé de toutes les erreurs professées dans les livres protestants.

— *L'Orient et Rome*, tel est le titre d'une nouvelle étude du R. P. Michel, sur l'union des églises chrétiennes. « Plusieurs personnes, dit l'auteur dans sa Préface, d'une autorité incontestable ont bien voulu manifester le désir de voir donner plus de développements aux pensées exposées d'une façon sommaire dans la brochure : « *La question religieuse en Orient et l'Union des Églises.* » Le présent ouvrage a été écrit dans le dessein de répondre à ce désir bienveillant que le respect et la considération dûs à ceux qui l'ont exprimé nous ont fait considérer comme un ordre.

On y retrouvera, à peu de choses près, le cadre suivi dans la brochure qui l'a précédé, mais avec un assez grand nombre de

chapitres nouveaux, sur les missions latines en Orient ; sur les avantages religieux et politiques de l'union ; sur l'existence des préjugés liturgiques et disciplinaires : sur la controverse théologique, ses phases diverses, les points qui doivent en être exclus, ceux sur lesquels elle se concentre et les principes qui en donnent la solution ; enfin sur les moyens d'arriver à l'union tant désirée. Même avec ces additions et les développements donnés aux questions déjà traitées, ce travail reste toujours une simple ébauche des grands problèmes que soulève le seul mot d'union. Volontiers nous nous réjouissons de cette imperfection même, si elle pouvait inspirer à d'autres ouvriers plus habiles la pensée de traiter à fond quelques-uns de ces problèmes, et de répandre une lumière plus abondante sur une des choses les plus dignes de fixer l'attention et d'exciter le zèle des âmes apostoliques. »

— On connait les tristes faits qui se sont passés dans l'Ouganda, et les efforts tentés pour expliquer la conduite de la *British East African Company*.

Pour rétablir la vérité, le R. P. J M missionnaire apostolique, vient de publier une brochure : *L'Ouganda, la mission catholique et les agents de la Compagnie anglaise*, (Paris, à la Procure des missions d'Afrique), où il expose les faits avec toute la netteté désirable, et il prouve jusqu'à l'évidence, au moyen des pièces qu'il met sous les yeux du lecteur : 1° que les missionnaires catholiques ne sont pas responsables du conflit désastreux de 1892 ; 2° qu'ils n'ont pas dénaturé les faits dans leur correspondance. Une carte du vicariat apostolique du Nyanza et un plan de la capitale de l'Ouganda permettent de suivre facilement les diverses phases de la lutte.

L'enquête s'est enfin terminée. Les concessions faites prouvent largement qu'elle a été favorable aux catholiques, et l'accord intervenu entre les deux partis répare un peu les désastres occasionnés par cette lutte sanglante. L'Angleterre, de son côté, a atteint son but : placer définitivement sous son protectorat un pays où les missionnaires catholiques représentant la France, acquéraient une trop grande influence.

— Sous le titre : *les Cardinaux noirs*, 1810-1814 (*Revue des*

*Questions historiques* avril 1894), M. C. Geoffroy de Grandmaison étudie à nouveau la persécution que Napoléon fit peser sur les treize cardinaux qui refusèrent d'assister à la cérémonie religieuse de son mariage avec Marie Louise. Il résume d'abord le procès du divorce ou en nullité de mariage devant l'officialité de Paris.

— Le volume intitulé : *Le Conclave, origines histoire, organisation, législation ancienne et moderne*, qui a paru sous le pseudonyme de Lucius Lector (Paris, Lethielleux,) s'adresse par son objet et par la manière dont il a été compris à tout le monde. Il embrasse toute la matière : Chap 1er, « L'Election des papes par le clergé et le peuple durant les premiers siècles : chap. II, « L'Election des papes par les cardinaux ; » chap. III, « La constitution du Conclave ; » chap. IV, « Le conclave et sa législation organique ; » chap. V, « Les funérailles du pape ; » chap. VI, « L'interrègne, le gouvernement provisoire du Sacré-Collège ; » chap VII, L'interrègne, les cardinaux chefs d'ordre, » chap. VIII, La vacance du siège et le cardinal Camerlingue ; » chap. IX, « Le lieu du Conclave, son organisation matérielle ; » chap. X, « L'entrée du Conclave ; » chap. XI, « L'ordre intérieur du Conclave ; » chap. XII, « Le Conclave et les gouvernements ; » chap. XIII, « Le Conclave et le veto d'exclusion des puissances ; » chap. XIV, « Origines et développements du veto d'exclusion ; » chap. XV, « Les opérations électorales, le scrutin ; » chap. XVI ; « A l'issue du Conclave ; » chap. XVII, « La tiare et le siège apostolique ; » chap. XVIII, « la législation moderne du Conclave. Appendice, Bulles de Pie IX sur la matière et règlement du 10 janvier 1878. C'est une histoire complète du Conclave, une histoire de l'élection pontificale avec un exposé de tout le cérémonial. Elle est écrite dans le sens le plus favorable à l'institution.

— Le pasteur Starkel publie 31 *thèses contre l'Église catholique, tirées de l'Apocalypse*, de ce livre auquel « l'esprit » du chef de la réforme « ne pouvait se faire », et qu'il tenait pour non inspiré. La Rome des papes, l'Église catholique est, d'après Starkel, la Babylone vue par saint Jean, la grande prostituée dont la puissance durera jusqu'à l'antechrist ; qui flatte coupa-

blement les rois de la terre au lieu de s'en tenir à l'amour de son pauvre époux Jésus ; dont la force magique est dans ses riches sanctuaires ses ruses infernales, ses sorcelleries, sa jactance qui prétend délivrer même du purgatoire ; qui fera alliance avec les persécuteurs du Christ, finalement avec l'antechrist, et périra dans le combat contre le Sauveur.

— Ceux qui s'intéressent à la vieille question des classiques la trouveront reprise par M. l'abbé Guillaume, curé-doyen de Beauraing, dans sa brochure : *Les Jésuites et les classiques chrétiens*. Réponse au R. P. Delaporte, publié à Gand, chez Siffer.

—Le livre de Col n, *Notre-Dame de Pontmain* (*Paris, Blund et Barral*) paraît avec deux lettres laudatives, assez longues, l'une du R P. Monsabré, l'autre de M. Henri Lasserre.

— L'*Annuaire du protestantisme français*, par Ed. Davaine, pasteur de l'Église réformée de Privas, et A Lods, docteur en droit (2e année 1894) a paru chez Fisbacher, à Paris Cet ouvrage présente un intérêt particulier pour les membres des deux communions reformée et luthérienne, et pour tous ceux qui veulent se rendre compte de l'état actuel de la religion protestante dans notre pays. Tous les renseignements statistiques s'y trouvent, sur les 110 ministères, les 598 paroisses de France et d'Algérie, sur les annexes, les lieux de culte, les pasteurs, la population. Les Facultés de théologie, les Écoles préparatoires, toutes les Sociétés d'évangélisation, de bienfaisance y sont mentionnées ; les Églises libres y figurent. L'auteur de la *Législation des cultes protestants*, M. Armand Lods, y a recueilli les décrets, les instructions, les avis du Conseil d'État datant de l'année 1893. A plusieurs reprises, à partir de 1807, des annuaires protestants avaient été publiés ; depuis 1884, il n'y avait plus que l'agenda, de M Frank Picaux ; c'est en 1893 que MM. Davaine et Lods ont entrepris et mené à bien leur travail, dont l'ouvrage actuel n'est qu'un supplément.

—Un problème historique souvent agité, l'apparition à Constantin de la croix miraculeuse, vient d'être l'objet d'une étude de la part de M. Desroches, curé de Marcigny. L'auteur s'est proposé de prouver : 1° la réalité de l'apparition, 2° que celle-ci a eu

lieu en Gaule et non en Italie, 3° et plus précisément à Ste Croix en Bugey. On sait que les récits d'Eusèbe et de Lactance ne concordent pas ; mais comme le prouve M Desroches, la contradiction entre les deux récits qui a permis aux rationalistes de les nier tous deux, n'est qu'apparente.

— Quels sont les rapports du Codex de Bèze avec les textes syriens ? Telle est la question qu'étudie M. Henry Chase dans un récent travail. Ses conclusions sont que le texte grec latinisé n'a pas exercé son influence sur les textes syriaques ; c'est le contraire Pour le prouver, M. Chase examine les variantes des dix-neuf premiers chapitres des Actes des Apôtres dans le codex de Bèze. Il en résulte que : Le texte des Actes du codex de Bèze est le résultat de l'assimilation d'un texte grec à un texte syriaque. Cette assimilation se révèle par l'addition des gloses, par la reconstruction de paragraphes, l'altération d'un mot ou de la forme d'un mot. Ce texte syriaque n'est pas la Vulgate syriaque, mais une version syriaque plus ancienne. Cette assimilation n'a pas été l'œuvre d'un seul, mais le résultat lent d'un travail collectif. Le texte de Béze ayant influé sur une version latine en usage à Carthage, au commencement du IIIe siècle, ainsi que sur le texte grec, cité par saint Irénée, il en faut conclure qu'il existait avant l'an 180 et que la version syriaque date du milieu du IIe siècle. C'est à Antioche, ville tout à la fois grecque et syrienne, qu'a dû avoir lieu l'assimilation entre les deux textes grec et syriaque, et pour l'expliquer il faut supposer l'existence de textes bilingues, grec et syriaque ; le premier a été conformé au second. C'est aussi à Antioche qu'il faudrait placer l'origine du texte occidental du Nouveau Testament. De là il serait allé facilement à Lyon et à Carthage, où nous le retrouvons, puis il passa à Alexandrie et dans les Églises d'Égypte.

— Mgr de T'Serclaes, prélat de la maison de Sa Sainteté vient de publier une étude consciencieuse sur *Le Pape Léon XIII*, sa vie, son action religieuse, politique et sociale, avec une introduction par Mgr Baunard, recteur des Facultés catholiques de Lille, (Bruxelles, Desclée, De Brouwer et Cie).

— Peu d'ouvrages, de droit canonique, ont reçu un meilleur accueil que le *Manuale totius Juris canonici* de Craisson : sept

éditions se sont écoulées et la huitième vient d'être mise en vente. L'ouvrage de M. Craisson avait subi une révision sérieuse après la promulgation de la Constitution *Apostolicæ Sedis* et le Concile du Vatican depuis lors des Actes du Saint-Siège et des Congrégations romaines, fort nombreux et importants, ont introduit dans le droit canonique de sérieuses modifications, qui rendaient nécessaire une révision complète et détaillée du *Manuale*. Ce travail a été confié à un professeur de droit canonique que ses études, un stage au *studio* de la sainte Congrégation du Concile et l'expérience acquise dans l'enseignement, avaient préparé à l'entreprendre. Il s'est efforcé de mettre l'ouvrage de M. Craisson entièrement à jour tenant compte des plus *récentes décisions romaines*, de manière à en faire un livre d'enseignement aussi actuel que possible. (Paris, Roger et Chernoviz, 4 vol. in-12).

— Sous ce titre : *Le Lourdes de Zola*, M. l'abbé Joseph Crestey, du clergé de Paris, vient de faire paraître une réfutation complète du « roman historique », publié dernièrement par M. Zola, sur Lourdes (1).

— Poitiers avait vu paraître l'œuvre capitale de Mgr Gay, *la Vie et les vertus chrétiennes, considérées dans l'état religieux*, et ces deux volumes avaient été bientôt suivis de deux autres : *les Conférences aux mères chrétiennes*. La série se continua à Paris par les *Élévations*, par les *Mystères du Rosaire* par les *Instructions en forme de retraite*. Au moment où l'auteur quittait ce monde, deux autres volumes étaient prêts : les *Instructions pour les personnes du monde* ; ils furent publiées peu après sa mort.

Toutefois, ces onze volumes, si pleins de choses, ne représentaient qu'une partie de l'activité tranquille que cet homme intérieur avait dépensée au service des âmes.

On vient de publier encore les *Sermons* par Mgr Gay, avec une préface de Mgr d'Hulst, 2 forts volumes in 8°, 12 fr., à la librairie religieuse H. Oudin, 10, rue de Mézières à Paris. Cet ouvrage n'est pas seulement une série de sermons utiles aux

(1) Paris, Roger et Chernoviz, 1 vol. in-12.

ecclésiastiques ; c'est un recueil de pensées éloquemment exprimées sur les vérités religieuses, et que les laïques liront avec le plus grand fruit et un vif intérêt.

— Le Père Didon, a publié à la librairie Plon : *la Foi en la divinité de Jésus-Christ*. L'éminent dominicain s'occupe d abord de l'état actuel de la foi en la divinité du Christ ; il nous montre la négation opposée par l'esprit moderne à cette croyance, et nous en fait apprécier l'inanité. Puis, il indique le grand motif de notre crédibilité à cette doctrine fondamentale et pèse le témoignage de Jésus lui-même attestant sa divine origine. Ce sont les conférences prêchées par le Père Didon à la Madeleine, au carême de 1892, qui composent ce nouvel ouvrage.

— On pourra mettre à côté du livre du R. P. Schouppe : *Le dogme du purgatoire illustré par des faits et des révélations particulières*, celui de M. l'abbé Louvet, missionnaire apostolique : *Le Purgatoire d'après les révélations des Saints* (Paris, Retaux). De tout temps, on a admis que les morts en quittant cette terre ne sont ni assez purs pour jouir immédiatement de récompenses éternelles, ni assez coupables pour être voués à des châtiments qui ne finiront jamais. De là un état intermédiaire que l'imagination païenne a rêvé sous formes d'ombres errantes autour des fleuves du Tartare, ou les transformations bizarres de la métempsycose. Ce dogme du purgatoire a été connu des juifs et des chrétiens.

— *La Jeanne d'Arc vierge et martyre*, par l'abbé Fesch (Paris, Tolra), a pour but de démontrer que c'est au dessus de la terre, que la sublime Lorraine a trouvé son inspiration et son héroïsme ; la foi a été le principe et le mobile de toute son existence. L'ouvrage s'appuie sur des documents puisés à des sources authentiques

— La Congrégation de l'*Index*, a condamné les ouvrages suivants :

Abbé Pieraccini, du diocèse d'Ajaccio, *Au delà de la vie*, fragments philosophico-théologiques sur les mystères d'outre-tombe. — Chabauty (E A.), chanoine à Mirebeau du Poitou Vienne, *Résumé du système de la Rénovation*. — Sabatier (Paul), *Vie de saint François d'Assise*. — Renan (Ernest), *Histoire du peuple*

*d'Israël*, t.IV et V. — *Aimer et souffrir*, ou Vie de la révérende Mère Sainte Thérèse de Jésus, abbesse du monastère de Sainte-Claire de Lavaur, écrite par elle-même, mise en ordre et annotée par M. l'abbé Roques archiprêtre de Lavaur. Appendice sur la vie et la mort de M. l'abbé Roques — Vues sur le Sacerdoce et l'Œuvre sacerdotale *cum hacce épigraphe* : *Le Prêtre est un autre Christ.* — Extrait de la vie de la Révérende Mère Sainte-Thérèse de Jésus, abbesse du monastère de Sainte-Claire (Lavaur) Troisième édition.

— A ceux qui désirent un manuel d'ascétisme, qui ne prête à aucune critique de détail, l'œuvre d'un esprit judicieux, et d'une doctrine irréprochable, nous recommanderons l'*Ascétisme chrétienne*, de M Ribet. (Paris, Poussielgue).

L'auteur a puisé aux bonnes sources : à l'école des Pères de l'Église, et particulièrement de saint Augustin, qui se distingue par une si merveilleuse connaissance du cœur humain. Il connaît aussi les auteurs ascétiques les plus sûrs et les plus pratiques : sainte Thérèse, saint François de Sales, et aussi Bossuet, etc.

— Nos félicitations aux Carmélites de Lons le Saulnier qui viennent d'éditer le *Bréviaire romain*, mis à la portée des communautés et des personnes pieuses par une traduction annotée, approuvée par *S. G. Mgr l'Evêque de Saint-Claude* et précédée d'une introduction du *R. P. Dom A. Gréa*. Première partie : Du 1er dimanche de l'Avent à la fête de la Sainte Trinité. (Lons-le-Saulnier, imp. Martin).

Ces tentatives de publications sont dignes d'encouragements. Cette traduction, bien faite, est destinée à rendre les plus grands services aux communautés de femmes que leur état appelle à la récitation de l'office canonial : bénédictines, clarisses, dominicaines, rédemptoristines, servantes du T. S. Sacrement, etc. D'excellentes annotations au bas des pages rendent aussi d'utiles services ; tous les textes de l'Écriture sainte ne peuvent se passer d'explication exégétique ; l'un ou l'autre trait historique rapporté dans les diverses légendes du bréviaire a besoin d'être éclairci par quelques renseignements complémentaires. Rien de tout cela ne manque à cet ouvrage.

— Une lecture bien édifiante que celle de la *Vie de la Révé-*

*vende Mère Saint Augustin* née Anne Quinon, fondatrice et première supérieure générale de la congrégation des Sœurs de Marie-Joseph pour les prisons, (Paris, Delhomme et Briguet). Anne Quinon, née le 8 septembre 1799, est décédée en odeur de sainteté à Montbrison le 4 août 1859. Elle se sentit une vocation irrésistible pour le service des prisons et devint la fondatrice d'une nouvelle congrégation religieuse, dite des Sœurs de Saint-Joseph. Après trente ans, son corps a été retrouvé intact dans son cercueil. On espère que cette admirable femme sera élevée quelque jour aux honneurs des autels.

— Nous signalerons à tous ceux qui désirent s'instruire sur les différentes phases de la croisade anti-esclavagiste, *l'Esclavage en Afrique*, par un ancien diplomate. Letouzez et Ané, éditeurs. Ce livre est un des meilleurs et des plus complets qui aient été faits sur cette matière. L'auteur découvre à nos regards épouvantés toute la laideur de cette plaie qui ravage l'Afrique. Après nous avoir dépeint les bourreaux et les victimes de l'esclavage, après nous avoir fait suivre les chemins bordés d'ossements par où passent ces lamentables troupeaux humains et nous avoir conduit aux marchés où on les parque pour les vendre l'auteur nous trace un exposé très documenté des différents efforts qui ont été faits, tant par les gouvernements que par l'initiative privée, pour remédier à ces effroyables calamités

— L'opinion générale plaçait dans ces derniers temps, le tombeau de sainte Anne sur le flanc droit de l'escalier monumental qui conduit au tombeau de la Sainte Vierge dans l'église souterraine de l'Assomption à Jérusalem. Toutefois cette croyance à l'existence en ce lieu du tombeau de la sainte était contredite par plusieurs auteurs de grande autorité.

Le R. P Cré, des Pères Blancs de Notre-Dame d'Afrique, qui desservent ce sanctuaire de Sainte Anne à Jérusalem, vient de rendre compte, dans la *Revue Biblique*, des preuves qui corroborent cette dernière opinion, preuves qui ont inspiré au savant religieux de rechercher le précieux monument. Ils ont eu le bonheur de le retrouver sous la basilique de Sainte Anne. De sorte que cette église n'abrite pas seulement le sanctuaire de

l'Immaculée-Conception et de la Nativité de Marie, mais encore le tombeau de sa sainte mère.

— Le 16e volume des œuvres du cardinal Alphonse Capecelatro, archevêque de Capoue, est consacré à la vie d'un humble religieux, le Père Lodovico da Casoria, franciscain, dont toute l'existence a été remplie de piété et de dévoûment. Deux vertus ont dominé chez lui : son zèle pour le tiers ordre de St-François et son dévoûment sans exemple pour les malades : à quelque religion qu'ils appartinssent, il leur donna ses soins, indifféremment, avec un oubli absolu du danger pour lui-même. (Tournai, Desclée, Lefebvre et Cie).

— Léon XIII à publié une Encyclique exprimant les remerciements dûs aux catholiques au sujet des fêtes jubilaires. C'est un admirable exposé des actes du Pontificat actuel. Léon XIII manifeste avec force ses intentions, ses désirs, sont but. Il montre ce qu'il a voulu et ce qu'il veut encore. Ainsi, l'Encyclique contient, pour tous les pays, un chapitre original sur l'Orient et sur l'union des deux Églises. Elle indique que la Papauté n'est ni grecque ni latine, mais universelle. Elle promet aux dissidents l'autonomie et les privilèges des premiers siècles. La fin, qui a un accent pathétique, convie toutes les Églises chrétiennes à rentrer dans l'unité. Une commission cardinalice, à laquelle le Pape a soumis ce document, l'a approuvé. L'archevêque de Monhilew a été en Russie, l'intermédiaire officieux entre le Pape et le Tsar.

— Les livres vénitiens à figures, de la fin du xve siècle et du commencement du xvime, avaient été l'objet d'une publication in-8°. Leur auteur se propose aujourd'hui de rééditer cette bibliographie raisonnée, et d'en faire plusieurs volumes in-folio, augmentés au point de vue du texte, et enrichis de plusieurs centaines d'illustrations. La première série comprendra les ouvrages de liturgie et de piété : Missels, Bréviaires, Offices de la Vierge, Bibles, Psautiers, etc. Et nous avons ici le premier fascicule du volume consacré aux Missels : 278 seront analysés. M. le duc de Rivoli énumère et décrit d'abord les gravures, qui sont le plus souvent répétées, et donne dans une seconde partie la bibliographie proprement dite, dans laquelle les Missels sont classés dans l'ordre chronologique et l'ordre alphabétique des diocèses et des

ordres religieux. L'ouvrage, qui coûtera 250 francs, se composera de cinq parties luxueusement éditées, abondamment et scientifiquement illustrées.—(*Les Missels vénitiens*. Leurs description, illustration et bibliographie. Étude sur l'art de la gravure sur bois à Venise, de 1480 à 1600, par le duc de Rivoli.— Ouvrage in-folio orné de cinq planches sur cuivre tirées hors texte, et de plus de 250 gravures dans le texte ; reproduction en fac similé d'après les originaux. 310 exemplaires. 5 livraisons. En souscription. Paris, J. Rothschild éditeur, 13, rue des Sts-Pères).

— Trop souvent l'histoire ecclésiastique a été traitée d'une manière trop exclusivement apologétique. Cette manière de faire n'est pas plus permise à un historien de l'Église qu'à un écrivain profane : l'histoire doit être avant tout véridique, et impartiale ; elle doit établir et raconter les événements dans toute leur exactitude, elle doit puiser aux sources authentiques, rejeter et stigmatiser les apocryphes, faire un juste départ des mérites et des responsabilités. C'est ce qu'a bien compris M. Beurlier, dans son *Histoire de l'Église* qu'il vient de publier : il a placé en tête de son petit livre de courtes « réponses aux principales objections historiques faites contre l'Église » ; mais, soit dans ses réponses, soit dans le cours du livre, il se fait un devoir d'être d'une loyauté absolue. Ce travail a une autre qualité qui le distingue des autres travaux du même genre. On a vu enfin qu'il était médiocrement utile pour les jeunes gens qui fréquentent nos écoles secondaires ecclésiastiques ou nos catéchismes de persévérance de retenir la liste des conciles ou celle des papes ; on s'est convaincu qu'ils trouveraient à la fois plus d'intérêt et plus de profit à pénétrer de plus près dans la vie intérieure de l'Église, à connaître ses institutions, son organisation, bien plus, les crises qu'elle a traversées, les abus qu'elle a combattus dans son sein et les réformes par lesquelles elle y a porté remède. Cette nouvelle et meilleure méthode se retrouve pleinement dans le travail de M. l'abbé Beurlier (1)

(1) *Histoire de l'Église* depuis la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ jusqu'à nos jours, précédée de réponses aux principales objections historiques, par l'abbé E. Beurlier, docteur ès-lettres, professeur à l'Institut catholique de Paris. — Un vol. in-12 de XVI-292 pages. — Paris Putois-Crété, 1894.

— Nous avons mentionné les travaux de M. l'abbé Duchesne à propos de l'*apostolicité des Églises de France*. Deux revues se sont occupées dernièrement de ce sujet M. l'abbé Trouet et le R P. Brucker : *Les catalogues épiscopaux de l'ancienne Gaule*, par l'abbé Trouet (*Revue du monde catholique*, 1er avril, 1er mai 1894). — *Les origines de l'Église de France devant la critique moderne*, par le P. Brucker. (*Etudes religieuses*, 15 mai 1894). Nous y renvoyons nos lecteurs.

— Dans l'*Église et l'esprit nouveau*, (Paris, Firmin-Didot), M. Pinot, nous donne une intéressante étude des rapports de l'Église et de l'État depuis un siècle : l'organisation de l'Église ancienne et quelles ont été les conséquences politiques, religieuses et sociales de l'organisation que l'État a imposée à l'Église Comment mettre la religion en dehors de la politique et la politique en dehors de la religion ? M. Pinot l'indique en montrant l'évolution qui se produit chaque jour dans l'esprit public.

— Le R. P Cros a eu l'heureuse idée de donner une édition illustrée de la belle vie de Saint Jean Berchmans. Sans parler de quelques récits édifiants qui enrichissent l'ouvrage pour la première fois, l'édition présente se distingue des précédentes par une exécution typographique attrayante. Une cinquantaine de gravures permettent de suivre des yeux le saint jeune homme dans ses différents séjours à Diest, à Malines, à Rome.

— M. L. de la Tallaye vient de publier la vie de *Eugène Boré, supérieur général de la congrégation de la Mission et des Filles de la Charité*. (Paris. Delhomme et Briguet) — La vie d'Eugène Boré n'est qu'une longue suite de travaux consacrés à l'Église, de voyages pénibles, souvent dangereux, depuis sa jeunesse jusqu'à sa mort. Menant l'existence et d'un apôtre et d'un religieux, avant même d'avoir reçu les ordres, il se décide, en son âge mûr, à entrer dans la congrégation des Missions, et bientôt le supérieur général lui confie des fonctions importantes et le désigne pour son assistant. La connaissance qu'il possédait des langues de l'Orient, son zèle pour la création d'écoles catholiques dans les pays musulmans ou schismatiques, le respect dont il était universellement entouré en avaient fait un puissant propagateur des doctrines catholiques, lorsque le choix de ses confré-

res l'appela à succéder comme supérieur général à M. Etienne. Dans les trop courtes années durant lesquelles il dirigea la congrégation, il acheva d'user les forces qu'il consacrait tout entières au service de Dieu : sa mort prématurée fut celle d'un saint ; sa vie doit être donnée en exemple à tous les chrétiens.

— L'étude du R. P. Badet, *Jésus et les femmes dans l'Évangile* (Paris Delhomme et Briguet) outre une introduction sur la femme créée par Dieu et une conclusion sur la femme née de l'Évangile, renferme diverses études psychologiques et ascétiques, intitulées : La femme rachetée par Jésus, les femmes pardonnées par Jésus, les femmes louées et reprises par Jésus, les femmes bénies dans leurs joies et consolées dans leurs douleurs par Jésus, les femmes dévouées à Jésus et la femme Mère de Jésus, tout autant d'études pleines d'intérêt.

— Mgr Ricard dont la plume était si infatigable a publié : *Jeanne d'Arc, la vénérable*, d'après les documents versés au procès de sa canonisation en Cour de Rome avec une préface de Mgr Gouthe-Soulard. (Paris Dentu). L'ancien professeur d'éloquence à la Faculté d'Aix s'est fait une réputation méritée par la série de biographies qu'il a publiées sur d'illustres contemporains. Il nous donne présentement une sorte de résumé de l'histoire de Jeanne d'Arc de cette belle épopée où l'intervention de Dieu est manifeste. Peu d'écrivains étaient capables, aussi bien que Mgr Ricard, de nous donner une vie populaire de Jeanne d'Arc. Il a un talent de vulgarisation hors ligne ; il sait, comme pas un, recueillir, dans tous les ouvrages qui existent sur une question, ce qu'ils renferment de plus intéressant et de plus beau, et présenter les choses d'une manière dramatique, avec un tour vif et saisissant. Jamais ses qualités habituelles ne l'ont mieux servi.

— Évidemment il n'est pas de toute nécessité que le Pape soit Italien. S. Pierre, était bien né aux bords du lac de Galilée. Le dernier des pontifes romains étranger à l'Italie a été Adrien VI, décédé en 1523. On conçoit que des politiques se préoccupent de la situation. M. Berthelet vient de tenter la chose. Pour lui, Sa Sainteté Léon XIII doit avoir pour successeur un Italien. — *Si le Pape doit être Italien*. Origine italienne des Papes. Causes et conséquences (Rome, Forzani).

— Le livre : *Sancti Thomæ Aquinitatis O. P. doctrina sincera de Unione hypostatica*, du R. P. Terrien S. J. (Paris, Lethielleux), soulève de bien importants problèmes. D'après l'auteur, l'humanité dans l'union hypostatique est dépourvue d'être propre : « *carit esse suo proprio* ». Aussi faut-il chercher le fondement de l'union substantielle du Verbe et de la nature humaine dans cette absence d'être propre de l'humanité qui fait que dans le Verbe incarné il y a unité d'existence. Cette unité d'existence en faveur de laquelle l'auteur invoque l'autorité de saint Thomas, a été niée au nom de la même autorité par ceux qui ont admis dans le Verbe incarné une double existence, divine et humaine. Dans la troisième partie de son ouvrage, l'auteur montre l'appui que la Tradition et l'École peuvent fournir à sa thèse et il répond aux objections qu'elle soulève.

— M. Hiou, curé archiprêtre de Saint-Maxime de Confolens, a entrepris la publication des *Œuvres historiques et archéologiques* de Mgr Cousseau, ancien évêque d'Angoulême, (Paris, Vic et Amat). Elles formeront trois volumes : dans les deux premiers sont placés les dissertations et écrits qui se réfèrent au Poitou ; dans le troisième les travaux relatifs à l'Angoumois. Nous nous contenterons de signaler les mémoires suivants : *Mémoire sur le plus ancien monastère des Gaules et sur l'état actuel de l'église de Vigugé. Mémoire sur le Te Deum*, qu'il attribue à saint Hilaire de Poitiers, etc.

— Pendant longues années, M. Léon Gautier a collaboré au journal *Le Monde*. Déjà l'auteur avait eu la bonne pensée d'en extraire pour les réunir en volumes bien des pages dignes de survivre à l'oubli qui attend les feuilles d'un journal. Il vient d'y puiser les éléments d'un volume nouveau, intitulé : *La Littérature catholique et nationale*, par Léon Gautier, (Lille, société de Saint-Augustin, 1894). Voici les sujets divers groupés sous ce titre : « *Littérature catholique et nationale*. « La littérature catholique avant Jésus-Christ ; La littérature française avant le XVII^e siècle ; L'idée politique dans les chansons de geste ; L'idée religieuse dans l'épopée française ; Un poète au XII^e siècle : Adam de Saint Victor ; Un journaliste au XIV^e siècle : Eustache Deschamps ; Les origines du théâtre moderne : histoire des mysté-

res ; Une question catholique et nationale. Les classiques ; Un art catholique et national (l'architecture); Un roman (les Quatre Fils Aymon) et un drame (le Mystère du siège d'Orléans) du moyen âge ; Les livres populaires chrétiens ; Deux grands catholiques du XIX^e siècle: Louis Veuillot (pages inédites). Dom Guéranger ; Le style des mères (la mère de Lamartine) : Le style des saints, (le curé d'Ars).

— Un savant chanoine de Namur, M. l'abbé V. Barbier, vient de publier l'*Histoire de Malonne*, (Namur, Delivaux). Cette abbaye, quoique située dans le diocèse de Namur, aux portes mêmes de cette ville, formait enclave, et jusqu'à la Révolution ressortissait à l'ancienne principauté ecclésiastique de Liège. C'est une contribution de plus fournie par l'auteur, aux savantes monographies des abbayes de Floreffe et de la Paix Notre-Dame à Namur, du monastère de Géronsart, du chapitre de Sclayn et du chapitre noble de Moustier sur Sambre.

— M. Beaugrand a sérieusement étudié ; il a cherché avec bonne foi et un ardent et sincère amour de la vérité. Il a voulu consigner le résultat de ses longues et profondes méditations, l'état de ses convictions philosophiques et religieuses, dans un livre intitulé : *Philosophie et religion. — Une profession de foi rationnelle*, par Léon Beaugrand, président de chambre honoraire près la Cour d'appel d'Agen,(Paris, Librairie académique Didier, Perrin et Cie). Il n'y a peut être pas dans tout cet ouvrage, une seule page à l'abri du reproche D'après M Beaugrand si, au point de vue de la toute-puissance divine, la possibilité du miracle est incontestable, la raison n'en peut admettre la réalité ; que d'erreurs et de contradictions dans les Évangiles ! que de légendes absolument irrationnelles ! que de traces d'une vaine superstition ! pure légende que la venue de saint Joseph et de la Vierge Marie à Bethléem ; hors d'œuvres que ces deux généalogies, d'ailleurs contradictoires et purement imaginaires, que l'on trouve dans saint Mathieu et dans saint Luc ; légende parfaitement absurde que la tentation du Seigneur au désert; puérile superstition que la croyance aux démons, à la possession, aux démoniaques. Depuis Hippocrate, la science donne l'explication rationnelle de tous ces phénomènes, etc. Aussi malgré ses

dix-neuf siècles d'existence, le christianisme n'en est encore qu'aux premiers pas de sa carrière. Il se dépouillera des scories que les hommes et l'oligarchie cléricale y ont mêlées. La semence du socialisme démocratique le plus absolu, jetée dans le monde par Jésus-Christ, germera et produira enfin ses derniers fruits : l'union de l'humanité tout entière, ne formant plus qu'une seule famille, n'ayant plus qu'une seule langue, une seule loi sociale, un seul sentiment, l'amour fraternel, une seule foi voilà l'avenir.

— M. l'abbé Klein avait déjà fait connaître en publiant les *Nouvelles Tendances*, Monseigneur Ireland et sa pensée sur les questions religieuses, politiques ou sociales de notre temps. Ce petit volume a eu un vif succès. L'auteur en publie un nouveau : *L'Église et le siècle*, conférences et discours de Mgr Ireland, (Paris, Victor Lecoffre). — On y remarque un discours prononcé au 25e anniversaire de la consécration épiscopale du cardinal Gibbons, un autre prononcé à l'occasion du centième anniversaire de l'établissement aux Etats-Unis de la hiérachie catholique, une conférence sur l'Amérique, à l'hôtel de la Société géographique à Paris, un toast à la jeunesse française, un discours prononcé à l'inauguration des travaux du Congrès auxiliaire de l'Exposition universelle de Chicago, pour le 400e anniversaire de la découverte de l'Amérique ; dans tous ces discours c'est de l'Amérique, de son état présent, de son avenir, de la part que les catholiques doivent, en conscience, prendre à la préparation de cet avenir, c'est du progrès de l'Amérique que parle l'archevêque de Saint-Paul. Il l'aime, son Amérique, dans l'expansion puissante de ses œuvres et de sa vie, dans son progrès matériel, dans la conception qu'elle s'est faite de la vie politique ; il l'aime dans ses qualités, il l'aime un peu dans ses défauts.

— *La cité antichrétienne au XIXe siècle*, du R. P. Dom Paul Benoit, qui comprend deux parties : les *Erreurs modernes* et la *Franc-Maçonnerie*, montre d'un côté le désordre des idées et des doctrines, les conséquences fatales auxquelles elles ont déjà abouti et celles qu'elles amèneront bientôt ; de l'autre les artisans de ce désordre, les fauteurs de ces hérésies nouvelles, adeptes conscients ou inconscients des Loges maçonniques.

— On admirera dans *les Bénédictins de Saint-Germain-des-*

*Prés et les savants lyonnais* d'après leur correspondance inédite, par M. l'abbé Jean-Baptiste Vanel, (Paris, Picard), combien dans la vie de ces religieux tout était pondéré, calme, empreint de bonne grâce et de courtoisie, avec un amour du savoir, d'un souci de la vérité et une ardeur au travail admirables.

Claude Estiennot écrit à Mabillon : « Je suis, Dieu merci, en bonne santé, quoique, dans mon voyage, j'aie travaillé autant qu'on le peut, et que, plusieurs jours, je n'aie mangé qu'à sept heures du soir, afin de pouvoir travailler tout le jour. Mais je suis si fort attaché à l'antiquaille que j'y passe sans peine dix à douze heures par jour, quand je trouve de quoi les employer. » La publication de M. l'abbé Vanel réjouira tous ceux qui ont le goût des choses de l'érudition, tous les admirateurs de la grande école bénédictine.

— *Bernardette de Lourdes*, que publie M. Émile Pouvillon, (Paris, Plon) est un véritable « mystère » écrit avec émotion et ingénuité ; c'est une histoire, où le surnaturel se mêle avec la la réalité. La figure de Bernardette, tout y revit, avec son charme.

— Voilà deux siècles que les moines de Saint Ouen ont prouvé que le *Te Deum* n'appartient point aux auteurs auxquels on l'attribuait, saint Ambroise et saint Augustin, et leur sentiment a fini par être universellement adopté. Mais il restait le difficile problème d'en retrouver l'auteur véritable. C'est à un bénédictin normand qu'était réservé cet honneur. Dom Germain Morie avait publié, il y a quatre ans (*Revue bénédictine*, avril 1890) un premier mémoire sur cette question. Peu satisfait de ses conclusions, il les a reprises en sous œuvre (*Revue bénédictine*, février 1894) ; et grâce aux documents de premier ordre qu'il a pu recueillir, il vient de démontrer avec une sorte d'évidence que le *Te Deum* fut écrit vers le commencement du V^e^ siècle par saint Nicolas, évêque de Rémésiana, petite ville de Dacie, vraisemblablement détruite peu après par Attila. Saint Paulin de Nole a adressé plusieurs poèmes à saint Nicétas. Ces relations expliquent comme le *Te Deum* fut connu dans le Nord de l'Italie, et surtout à Milan.

— M. Charaux, dans sa critique idéale et catholique, comme

il l'intitule de *L'Histoire et l'esprit de la littérature française au Moyen Age* (Lille Desclée, de Brouwer et Cie), fait « une histoire critique, philosophique, morale, religieuse et sociale de la littérature » : c'est « l'histoire d'une double influence : celle qu'exercent sur les œuvres de l'écrivain le passé dont il est le produit et le milieu dans lequel il vit, et celle qu'à son tour il exerce sur son siècle et sur les siècles ». Donc ici rien de convenu : tout le Moyen Age défile dans ces pages, et chacun est pesé au passage, et marqué d'un mot. Tout n'est pas *idéal*, pas même *catholique* dans ce Moyen Age encore trop païen et déjà révolutionnaire, mais surtout trop généreusement chrétien pour ne pas justifier la haine de ceux qui le calomnient. M. Charaux ne cache rien, ni les laideurs, ni les grandeurs, et l'un des charmes de son livre, c'est qu'il est sincère.

— Chez les Bénédictins de Maredsous qui publient le *Monasticum belge*, bonne nomenclature dont on annonce la deuxième livraison comme prochaine, Dom Berlière commence une série de *Documents inédits pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique*.

— Quatre voyages successifs à travers les provinces asiatiques de l'empire ottoman, de fréquents séjours à Smyrne, de longues stations aux villes mortes, des haltes en des villages ignorés tel est l'objet du livre. De M. Deschamps : *Sur les routes d'Asie*, (*Paris Colin*). Parmi ce va-et vient de races, au milieu de cette confusion de peuples, de religions, de langues, qui luttent pour la vie dans ces contrées charmantes et désolées, l'auteur a regardé à loisir les ruines glorieuses de l'antiquité : Ephèse, Tralles, Priène, Milet, Aphrosidias, Halicarnasse, et quelques-unes de ces villes obscures qu'illustra la prédication des Apôtres.

— Les missionnaires vivent dans les contrées dont ils parlent, et se mêlant aux indigènes ils peuvent connaître la nature du pays, les mœurs des habitants et tout ce qui intéresse le lecteur. Mgr Le Roy, de la Congrégation du Saint-Esprit, raconte une expédition, faite sous la direction de Mgr Courmont *Au Kilima-Ndjaro Afrique Orientale*, (Paris, de Soye). C'est un massif d'origine volcanique à 280 kilomètres de la côte du Zanguebar.

Ses sommets les plus élévés atteignent jusqu'à 6000 mètres. Le missionnaire fait le récit du voyage, à l'aller et au retour. Les populations qu'il visite sont les unes païennes, les autres musulmanes. Son récit est semé de mille traits qui permettent de saisir au vif le caractère et la nature de ces nègres.

— *L'Abbaye du Mont St-Michel* par G. Bouchet (Paris, Lethielleux), commence avec un livre sur Lourdes une collection intitulée : « l'Art chrétien en France ». Il prend l'histoire du Mont à ses origines et énumère toutes les hypothèses qu'on a faites sur son nom ; puis il raconte l'histoire proprement dite. Le livre est instructif et agréable. L'auteur a cité longuement Dom Huynes qui narre si naïvement.

— *A l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, à la *Séance du 7 Septembre* 1894, M Müntz continue la lecture de son mémoire sur les fresques, mosaïques et miniatures qui, au cinquième siécle, ont été inspirées par des sujets bibliques. Plusieurs cycles importants, entre autres les mosaïques de Sainte-Marie Majeure à Rome, nous montreut combien, à cette époque, les artistes s'appliquaient aux représentations de cette nature, sans que l'idée leur en fut suggérée par les œuvres poétiques contemporaines. C'est plutôt dans les enluminures de manuscrits qu'ils seraient allés puiser des inspirations, car les miniatures d'alors, quoique s'adressant à un public d'élite, tiraient aussi leurs sujets de compositions des scènes les plus connues de l'Ancien-Testament, comme s'ils avaient eu à se faire comprendre de la foule ignorante. Plusieurs des miniatures de la célèbre *Bible de Cotton* (cinquième et sixièmes siècles) avaient été exécutées dans ces conditions, et les mosaïstes vénitiens les ont reproduites au treizième siècle dans la basilique de Saint Marc. Parmi les manuscrits les plus utiles à consulter au point de vue de l'art dans ces temps reculés, M. Müntz signale la genèse grecque de la Bibliothèque impériale de Vienne. Les miniatures dont elle est ornée ont de nombreuses analogies avec les peintures des catacombes.

— Les missions étrangères de Paris vieunent de publier le compte-rendu annuel de leurs travaux apostoliques pendan l'année 1893. Voici les résultats du dernier exercice : 32,482

baptêmes d'adultes, 252 conversions d'héréti ques, 178,643 baptêmes d'enfants païens. Les 27 missions ont 1.320 élèves à instruire et à former dans les 37 séminaires indigènes, et elles prennent soin de 1,051,295 chrétiens anciens et nouveaux, dispersés sur d'immenses territoires dans 3,800 stations

— En deux volumes, le cardinal-archevêque de Capoue a retracé la vie de Saint Alphonse de Ligori. — *La Vita Sant'Alfonso Maria de Liguori*. Tournai, Desclée, Lefebvre et Cie. Son travail se distingue surtout par le caractère historique que l'auteur a su lui donner, ce qui ne fait que mieux ressortir la grandeur des actions et des travaux du saint.

Ses écrits sont nombreux et importants; de nos jours, on en a fait une édition complète : Paris, 30 vol. Les principales éditions originales sont : *Théologie morale*, 1755, 2 vol in-4°. — *Histoires de toutes les hérésies avec leurs réfutations*, 1773, 3 vol. — *Instruction et pratique pour les confesseurs*, 1780, 3 vol. — *Vérité de la Foi*, 1781, 2 vol. — *L'homme apostolique dirigé pour entendre les confessions*, 1782, 3 vol. — *Visites au Saint-Sacrement et à la Ste Vierge*, 1788, 2 vol. •

Le même sujet vient d'être traité par M. Van Loo : *Leven van den H. Alfonsus van Liguorio*. Kerkleerarr en stichter der Congregatie van den allerheiligsten Verlosser. (Gant. Siffer.)

— *L'Esprit chrétien et le Patriotisme*, par le comte Léon Tolstoï (Perrin) n'apprendra rien sur les doctrines de l'auteur à ceux qui ont lu *Le Salut est en nous*. Il nous montre le sentiment patriotique fait de charlatanisme et de l'esprit corrupteur des classes gouvernantes :

« Le sentiment patriotique, dit-il, n'est autre que la préférence accordée par chacun à son propre pays... sentiment qui, tout en étant trés utile aux gouvernements, n'est que stupide et immoral. Il est stupide parce que si chaque État se considère comme supérieur aux États voisins, aucun d'eux ne se conformera à la vérité. — Il est immoral, parce qu'il pousse inévitablement chacun de ceux qui l'éprouvent, à tâcher d'acquérir, pour son gouvernement et ses concitoyens, toutes sortes d'avantages au détriment des États voisins; or, cette tendance est directement contraire à la loi morale qui dit : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit... » Il réclame donc le contraire de ce que notre religion et notre morale nous commandent...

« Le patriotisme est donc, pour Tolstoï, un vice, il n'est même plus possible de nos jours. Le patriotisme était nécessaire lorsqu'il incarnait en lui le désir de resister aux attaques des barbares qui entouraient les pays civilisés ; mais quelle peut être la signification de ce sentiment à notre époque chrétienne? Pourquoi un homme ira-t-il de nos jours s'il est Russe, tuer des Français ou des Allemands? s'il est Français, tuer des Allemands, qui sont des chrétiens comme lui, qui souvent même professent la même communion; qui, comme lui, ne désirent que la paix, l'échange pacifique du travail, et qui souvent sont liés à lui par des intérêts de travail commun et par des intérêts commerciaux et intellectuels?

« En outre, continue l'auteur les conditions mêmes de la vie se sont si profondément modifiées que la chose que nous nommons patrie et que nous devons, dit-on, distinguer de tout le reste, a cessé d'être un tout bien déterminé comme c'était le cas chez les anciens, chez qui les citoyens d'une même patrie appartenaient à une même race, avaient le même gouvernement et la même croyance. On comprend le patriotisme des Égyptiens, des Juifs, des Grecs, car, en défendant leur patrie, ils défendaient aussi leur foi, leur race, leur foyer et leur gouvernement.

« Mais qu'est-ce que le patriotisme d'un Irlandais établi aux États-Unis? Sa religion le rattache à Rome, son origine à l'Irlande, son gouvernement aux États Unis. De même les Tchèques en Autriche, les Polonais en Russie, en Prusse et en Autriche, les Indiens en Angleterre, les Tatars et les Arméniens en Russie et en Turquie. Sans parler même des peuples conquis, je soutiens que les peuples homogènes, comme les Russes, les Français, les Prussiens, ne peuvent éprouver ce sentiment patriotique qui était propre aux anciens, car, très souvent, un citoyen de ces pays voit les principaux intérêts de son existence : ses intérêts de famille, s'il est marié à une étrangère; ses intérêts économiques, s'il a des capitaux à l'étranger ; ses intérêts scientifiques ou artistiques, tous placés hors de sa patrie et dans ce pays même contre lequel on excite sa haine patriotique. »

Le comte Tolstoï condamne donc le patriotisme non seulement comme une institution immorale et incompatible avec les vrais dogmes de la religion chrétienne, comme il l'a fait, du reste, dans son volume : *Ma Religion*, mais aussi comme une théorie impossible à appliquer dans la vie réelle, mais qui, tout en flottant en l'air, fait beaucoup de mal à l'humanité tout entière.

*Le Gérant* : Z. Peisson.

---

# DEUX MORALISTES CHINOIS

## SHI-TZE & LIU-SHI

---

### I

### SHI-TZE

La Chine compte par centaines les penseurs qui ont exposé dans leurs écrits, les idées ontologiques et morales, les idées morales surtout, de la nation. Les derniers siècles de l'ère ancienne en foisonnaient déjà, et depuis lors leur nombre a crû *à ne plus pouvoir se compter*.

Mais la plupart sont restés inconnus ; leurs écrits n'ont pas même vu le jour ou sont restés enfouis dans quelques bibliothèques d'où l'on n'a guère pensé à les extraire pour les livrer à la publicité.

Quelques-uns ont eu la rare chance d'être compris dans certains recueils qui ont été mis au jour, mais néanmoins leur nom n'a pu acquérir aucune notoriété, bien qu'il fût digne d'un meilleur sort.

Parmi ces derniers se trouve le philosophe que nous voulons faire connaître à nos lecteurs. Son nom n'est point même cité dans les ouvrages européens qui se sont occupés de littérature chinoise; il est absent même des excellentes compilations de Wylie,de Mayers et autres. Son texte est cependant bien authentique, car il figure

dans le célèbre catalogue des empereurs Han, rédigé au dernier siècle de l'ère ancienne et comme contenant 20 *piens* ou sections. Nous le voyons encore dans ceux des dynasties Sui et Tang en son intégrité. Mais sous la dynastie Song on n'en retrouva plus qu'une faible partie, deux piens seulement, dont on fit un seul *Kiuen* ou « livre, » divisé en *Shang* et *Hia* ou première et seconde partie, selon l'usage idiotique de ces termes.

On en fit, du reste, différentes rédactions, parmi lesquelles nous citerons celle de Sun-tze et de Jin-tze, en trois piens intitulés « de la Volonté charitable », « des Lois des princes, » et « de l'Indulgence étendue. » Le premier et le second sont cités dans le commentaire *Su* de l'Erh-Ya, le second est reproduit dans la collection dite des *Tchou-tze* ou de tous les docteurs.

Le texte de Shi-tze a été l'objet de travaux critiques ; il en est résulté que certains fragments ont été déclarés apocryphes, séparés du reste et mis à la suite des parties authentiques, sous le titre de (*Shih tze*) *tsün-i* ou « mises à part comme suspects. »

Nous retrouvons le tout sous cette forme dans la collection dite des vingt deux Docteurs.

L'ouvrage primitif avait 19 piens consacrés aux principes de sagesse, de philosophie et de vertu (*tao-te*), à la bonté et à l'équité. La vingtième était réservée à des notions géographiques spéciales.

L'époque où vécut Shi-tze ne nous est pas bien connue ; il fut de beaucoup postérieur à Lao-tze et à Kong-fou-tze, cela est incontestable ; il appartient probablement au IV° siècle avant l'ère chrétienne. Il est signalé comme ne s'étant rangé dans aucune des deux grandes écoles qui divisaient la Chine, celles du Tao et de Kong fou-tze. Le catalogue des Hans le place parmi les Tsà Kia ou écoles mixtes, diverses. Liu-hiang, dans la préface du

catalogue des Hans nous avertit que notre philosophe ne suivit ni les principes des anciens rois, ni les enseignements de Kong-tze, et Li hie voit en ses œuvres une combinaison des différents systèmes en vogue à cette époque.

La patrie de Shi-tze est également incertaine. D'aprés Sse-ma-tsien et d'autres encore, il aurait été du pays de Tsou. On le dit aussi natif de Tsin ou de Lou, mais ce dernier nom paraît avoir été écrit par erreur.

On prétend encore qu'il fut ministre de Ts'in et se sauva à Shan, menacé de la colère de Shang-Kiun (1) dont il n'approuvait pas les projets et la sévérité.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur ces préliminaires déjà bien longs pour introduire quelques extraits d'une œuvre philosophique et nous passerons à la traduction de ces fragments qui est notre but principal. Ils appartiennent tous à la première partie (Kiuen-Shang) du livre ; la seconde ne contient que des traits historiques.

La première partie du livre de Shi-tze ou de ce qui nous reste de ses œuvres, est divisé en douze sections traitant des sujets les plus divers La politique, l'art gouvernemental y sont mêlés à la morale, comme dans toutes les œuvres analogues des penseurs chinois : exhortation à l'étude, vertus fondamentales, pratiques de la cour, bonté indulgente ou compassion, gouvernement du monde, etc.. etc ; tels sont les principaux sujets traités dans ce livre.

Voici ce que nous croyons le plus digne de l'attention de nos lecteurs.

(1) Yang de Wei, prince de Shang, que Hia Kong de Ts'in avait pris à son service et élevé au poste de premier ministre vers 361.

*Les quatre principes.*

Les quatre principes des actions sont :

1° Ne jamais écarter les vues de la bonté, l'humanité ;

2° Ne jamais séparer l'habileté de la justice ;

3° N'user de la force que conformément à la droiture ;

4° Ne parler que conformément à la vérité, être toujours sincère en ses paroles.

Si l'on observe scrupuleusement ces quatre principes jusqu'à la fin de ses jours, une juste renommée, le mérite, s'attachera (à celui qui les pratique) comme l'ombre au corps, comme l'écho à la voix.

Une volonté toujours bonne, humaine, donnera l'abondance. Une habileté fidèle à la justice donnera l'éclat et l'honneur aux actions. Une force qui ne se départit pas de la droiture ne privera point la conduite de ses mérites. Un parler conforme à la vérité, toujours sincère, obtient crédit comme un contrat solennel.

Le renom d'un homme qui agit de cette manière s'étend au-delà des bornes de l'empire et se conserve à travers mille générations.

La grandeur, l'éclat, les grands biens, tous ces sentiers que l'on parcourt ardemment en ce monde, sans la bonté, la vraie vertu, ne peuvent être estimés que très médiocrement. Ils sont comme le soleil dont l'éclat se répand très haut et très loin, mais qui, enfermé dans un puits, ne pourrait éclairer un espace de dix pas.

C'est la bonté qui donne au cœur son élévation et son ampleur. C'est parce que le ciel est haut et brillant qu'il peut éclairer et répandre les êtres dans l'espace. C'est parce que la terre est large et profonde qu'elle peut porter, soutenir tous les corps. Quand la racine d'un arbre n'est pas saine, les branches perdent leurs feuilles. Un cœur orgueilleux n'a point de bonté. Telle est la règle

du passé comme du présent. Aussi les rois sages, pour bien gouverner le monde, commencent par régler parfaitement leur intérieur.

### *L'indulgente commisération.*

Le miséricordieux mesure tout sur sa propre personne; il ne fait point aux autres ce qu'il ne se souhaite point à lui-même; il évite pour lui-même ce qui lui déplaît chez les autres et recherche ce qu'il leur désire. De même que l'agriculteur évite tout ce qui peut nuire à la terre, ainsi le sage fuit tout ce qui blesse l'équité. Considérer tout non au point de vue de la justice, c'est l'ivraie du cœur. Parler sans tenir compte de l'équité, c'est l'ivraie du parler. Agir ainsi, c'est l'ivraie des actions. Le conseil, le langage, l'action qui se règlent sur l'équité, donnent toute son élévation à la sagesse, son influence prépondérante, directrice au parler, sa puissance régulatrice à l'action.

Si l'on n'est point vertueux soi-même et qu'on veuille enseigner les autres, on ne sera point écouté. Si, agissant mal soi-même, on veut corriger les autres, on ne sera point obéi.

Le sage dont la conduite est irréprochable, qui ne nuit à personne, est le seul qu'on puisse appeler un lettré parfait.

### *L'exercice de l'autorité.*

Les moyens d'exercer l'autorité sont au nombre de quatre :

Une affection sincère, un désintéressement complet l'emploi des hommes sages et justes, la modération en tout et l'économie. Grâce à l'économie, les ressources d'un pays lui suffisent l'emploi des sages permet de réaliser

de grandes choses; le désintéressement est la source de cent actes utiles et sages; l'affection sincère fait agir comme père et mère. Ceux-ci ne cherchent, pour l'éducation de leurs enfants, ni la force, ni les grandes vues, ni les talents supérieurs; ils les aiment, ils ont soin d'eux, ils les désirent sages et supérieurs à eux-mêmes. Il en est de même du bon maître; il aime ses sujets, il a soin d'eux, il désire être surpassé par eux, il cherche à leur procurer tous les biens désirés.

*Le désintéressement.*

Si l'on regarde une étoile du fond d'un puits, on n'en voit pas plus que de tout autre. Si on l'examine du haut d'une colline, on la voit sortir et rentrer (dans l'espace invisible), son éclat reste toujours le même.

Il en est ainsi du cœur. Le cœur égoïste est comme dans un puits, le cœur généreux est comme sur une grande élévation.

L'habileté qui s'appuie sur l'égoïsme est peu éclairée; celle qui s'appuie sur la justice a de larges vues.

L'affection sincère ne tient pas compte des défauts de ses enfants; l'égoïsme ne connaît pas même ses parents, sa famille. Ce n'est point que l'intelligence diminue, mais la méchanceté la voile, comme l'affection voile les torts. Aussi celui qui veut s'occuper des différents états, des petits et des grands et des principes, doit entendre d'un cœur droit, doit parler d'un cœur plein d'équité.

C'est en entretenant, en chérissant le peuple que les anciens souverains établissaient l'ordre dans l'empire. Tang (1) étendait sa compassion jusqu'aux animaux. C'est ainsi qu'ils donnaient le repos, la paix au peuple et écar-

(1) Le premier souverain de la dynastie Shang qui détrona le dernier descendant de Yu.

taient les dangers. Au milieu de l'égoïsme régnant le saint est désintéressé. Au milieu des passions opposées, il reste sans passion.

Qui désire apprendre doit interroger ; qui veut pouvoir doit apprendre ; qui veut être pourvu doit préparer ; qui veut être bon doit s'exercer aux vertus.

*Les effets de la vertu.*

La bonté, l'équité, la sainteté, la sagesse rendent égal au ciel et à la terre. Si le ciel ne protégeait pas les hommes, où serait leur espoir, où porteraient-ils leurs regards pour demander secours et appui ? Si la terre ne les supportait pas, où pourraient-ils agir et se reposer. Si les saints ne les dirigeaient pas, quels seraient leurs guides, comment atteindraient-ils leur but ?

Le corps du saint est comme le soleil qui, large d'un pied de diamètre, illumine le ciel et la terre. Ainsi, le saint, tout petit qu'il est de corps, illumine les régions lointaines. Son exemple entraine les masses. Il inspire la confiance sans qu'il parle, et le respect sans qu'il témoigne de la colère ; il prouve sa bonté même sans répandre des dons.

## II

## LIU FOU WEI ou LIU-SHI

Le second moraliste dont nous avons à nous occuper ici est un personnage célèbre dans les annales de la Chine. Il fut le ministre du redoutable Shi-Hoang-ti qui soumit l'empire entier à son pouvoir et fit brûler les livres et les lettres pour effacer les souvenirs de l'ancien régime. On prétend qu'il était le père véritable du fameux conquérant et qu'il mourut en exil, banni de la

capitale parce qu'il continuait à entretenir des rapports avec la mère de l'empereur (237 A. C.).

Il a laissé un ouvrage qui porte son nom et qu'il appela *Tchun-tsiou* ou « Annales, » mais qui fut en réalité composé par un groupe de lettrés placés sous sa direction. La première partie, divisée en 12 sections, donne le règlement impérial des douze mois de l'année, plus quatre séries de dissertations diverses accompagnant chaque section. Ces ordonnances ont été reproduites dans le rituel appelé *Li-Ki*, et n'intéressent aucunement notre sujet. Les autres chapitres sont composés de sentences, de dissertations, de traits historiques, et les parties suivantes sont principalement historiques.

Comme spécimen de cet ouvrage, nous donnerons les quatre appendices des deux premières sections.

Liu-Shi croyait avoir fait une œuvre si parfaite qu'il promit une somme de 1000 pièces d'or à celui qui pourrait y trouver à redire, ou suggérer un perfectionnement. Personne ne se présenta naturellement pour confondre le redouté ministre.

Nous ne discuterons pas l'authenticité du Tchun-Tsiou de Liu-Shi, que personne ne conteste, et nous passerons immédiatement aux extraits de cette compilation qui n'est pas sans intérêt.

## LIU-SHI TCHUN-TSIOU

### 1re PARTIE. — PREMIER MOIS DE PRINTEMPS.

### II. — *Du fondement de l'être.*

Celui qui donne d'abord la naissance, la vie, c'est le ciel. Celui qui entretient et complète est l'homme. Celui qui sait entretenir sans presser violemment ce que le ciel a fait naître, c'est le Fils du ciel. Les actes du Fils

du ciel gèrent les affaires du ciel selon la nature, la volonté de celui-ci. C'est par lui que les fonctions sont établies. Il établit les fonctionnaires selon leurs dispositions naturelles. Les maîtres du jour dont l'esprit est aveuglé, ont beaucoup de fonctionnaires, mais, par là, ils nuisent beaucoup aux êtres vivants (1) et manquent ainsi le but de leur constitution.

On peut les comparer à ceux qui préparent des armes pour se prémunir contre les brigands, et ces armes, au contraire, servent à les blesser eux-mêmes.

La nature de l'eau est pure; si elle est mêlée de terre, elle ne sait plus avoir cette pureté.

La nature de l'homme est d'avoir une longue vie. Si les êtres extérieurs troublent son existence en s'y mêlant, il ne peut plus atteindre un grand âge. Les gens d'aujourd'hui, dans leur aveuglement, s'appliquent à entretenir une foule de choses de leur propre substance, leur nature, et ne savent plus distinguer l'important de l'accessoire, ils estiment grave ce qui est sans importance et méprisent ce qui est essentiel.

Cela étant, quoiqu'ils fassent, ils ne peuvent ne point nuire; par là, ils rendent les chefs désobéissants (au souverain), les magistrats perturbateurs, les fils rebelles, ces trois maux frappent ensemble l'État; pour lui plus de prospérité, il périt.

Quand on écoute avec les oreilles de ce monde, entendant ces choses on s'y plaît et les écouter rend l'homme sourd, incapable d'entendre (la vérité). Si l'on trouve sa jouissance, la beauté dans ce regard mondain, on regarde ce monde et on s'y plaît, cela rend les hommes aveugles, incapables de voir (la vérité). Si la bouche se

(1) Les fonctionnaires, trop nombreux et mal choisis, pressurent au lieu de protéger.

plaît à ce goût, elle s'y complait et mange ces choses, et rend les hommes incapables de goût et de manger. (1)

C'est pourquoi les Saints agissent ainsi par rapport aux sons, aux couleurs, au goût, aux jouissances sensuelles : si elles favorisent la nature, ils les acceptent ; si elles lui nuisent, ils les regrettent.

Beaucoup de gens, malheureusement trompés, nuit et jour, cherchent la jouissance ; s'ils la trouvent, ils s'échappent (et ne peuvent se retenir), s'y livrent entièrement. Comment leur nature ne se pervertirait-elle pas?

Celui qui bande un arc et tire, s'il concentre toute son attention sur un seul point du but, ne pourra manquer de l'atteindre. Si tous les êtres, par leurs charmes extérieurs, sollicitent aux passions (2) un même être vivant, celui-ci éprouvera certainement un grand dommage moral. Si, au contraire, ils le portent au bien, il ne pourra manquer d'en retirer de grands avantages, de grandir et durer.

C'est pourquoi les Saints, pour former tous les êtres selon les règles de sagesse, suivent leur propre nature céleste. Quand le ciel est ainsi imité, l'esprit est en paix et concorde.

Quand la vue est claire, l'ouïe fine, le nez sensible aux odeurs, la bouche habile au parler (ou sensible au goût), alors les membres du corps reçoivent tous leurs pleins avantages. Quand il en est ainsi,, on inspire la confiance, on est cru, même sans parler. On arrive à ses fins sans

(1) Pour expliquer ce passage obscur et bizarre, le *Com.* rappelle le passage du Tao King « Les cinq sons troublent l'oreille et la rendent sourde; les cinq couleurs troublent les yeux et les rendent aveugles, etc. » C'est-à-dire, l'excès épuise les organes. Quand on abuse des sens, on les émousse.

(2) Ils nuisent et avantagent. Ce qui peut se rapporter aussi aux biens matériels.

délibérer, on atteint son but sans longue réflexion.

L'essence vitale pure pénètre, remplit le ciel et la terre; l'être spirituel (1) recouvre, protège tout l'univers, de tous les êtres il n'est rien qu'il ne tienne en sa puissance, qu'il n'enveloppe.

Quand le ciel et la terre sont dans ces conditions, en haut, le Fils du ciel est sans orgueil; en bas, le peuple est sans dépit de son infériorité. C'est ce qu'on appelle la vertu complète de l'homme (la compléter).

Être grand et riche et ne pas savoir être satisfait, c'est une grande source de peine. Il vaut mieux être petit et pauvre. Il est difficile d'arriver aux biens terrestres quand on est pauvre et de condition inférieure; quelque désir qu'on ait de dépasser ces états, comment y arriver?

Si, quand on sort, on va en char et, quand on revient, on se met dans une chaise à bras (2), qu'on cherche ainsi principalement à se mettre à l'aise, cela s'appelle: aller seulement jusqu'aux gonds de la porte (c'est l'acte de l'orgueil et de la sensualité) (3)

(Manger) de la chair grasse et succulente, (boire) des liqueurs généreuses, être tout appliqué à se fortifier, cela s'appelle un manger qui brûle et détruit l'intérieur.

Des dents fines, délicates et comme d'ivoire, les chants de Tcheng et de Wei (4), rechercher principalement son plaisir, cela s'appelle la hache qui détruit la nature originaire.

(1) *Shen*. L'auteur n'explique aucunement ce qu'il entend par là.

(2) Petite voiture en forme de fauteuil, très commode, que deux hommes poussaient devant eux.

(3) Cette phrase est obscure. Les explications du commentaire que nous reproduisons ne nous éclairent pas beaucoup. Ce que l'auteur veut blamer est le trop grand amour de ses aises.

(4) Les chants de ces deux Etats étaient connus comme licencieux et leur musique comme sensuelle.

Ces trois choses déplorables sont le souverain excès de la richesse et du rang élevé. C'est pourquoi les anciens se gardaient d'exalter la grandeur et la richesse parce qu'ils savaient apprécier la valeur de la vie.

Ils n'estimaient point un vain nom comme une réalité précieuse, comme ce qu'il y avait d'essentiel, de bien réel pour eux.

Ces paroles, ces instructions doivent être méditées soigneusement.

### III. — *De la considération de soi-même.*

Tchui était d'une habileté extrême. Mais on n'aime pas ses procédés, ses enseignements; on préfère ses propres idées, dont on retire plus d'avantage à ce qu'on pense (1).

On n'aime point, en général, le Jade du mont Kwun (2), ni les perles du Kiang et du Han, mais on préfère leur sceau de pi verdâtre (3) et les perles de forme irrégulière qu'ils possèdent, parce qu'ils leur procurent de l'avantage (4).

La vie ponr moi, c'est ce que je possède personnelle-

(1) Tchui, le même que Yong-Kong, était un habile archer sous Yao. Mais son art ne pouvant servir aux autres, on ne l'aima point. Les propres pratiques, bien moins habiles que celles de Tchui, nous servent du moins directement.

(2) Mont plus ou moins fabuleux du centre de l'Asie, dont les auteurs chinois disent de grandes merveilles. Son jade peut être brûlé trois jours entiers sans changer de couleur.

(3) Jade contenant une grande quantité d'éléments pierreux.

(4) Ils préfèrent un bien de valeur beaucoup moindre qu'ils ont en mains à un objet supérieur mais qui n'est pas à leur disposition. Les perles du Kiang et du Han sont si belles qu'elles brillent dans la plus profonde obscurité.

ment et ce qui m'est avantageux est (seul) grand, important (à mes yeux).

En ce qui concerne l'élévation ou la bassesse, la dignité du Fils du ciel même ne suffit pas pour égaler (notre propre estime) (1). Au point de vue de l'importance des choses, une richesse qui comprendrait tous les biens de ce monde ne serait pas à échanger contre notre vie (2), ne suffirait point pour notre satisfaction. Au point de vue du repos ou de l'inquiétude (3), si l'on mange un seul jour (ce qui doit nous donner le repos), jamais plus on ne le retrouvera.

Ces trois choses doivent être l'objet de l'attention constante de ceux qui possèdent les vrais principes, la vraie voie (4). Mais ceux qui, s'y étant appliqués d'abord, retournent ensuite au mal, violent de nouveau les principes, c'est qu'ils n'ont point su comprendre l'essence pure de la nature et du destin. Ignorants en ce point, comment pourraient-ils s'appliquer sincèrement aux principes de sagesse. Ceux qui ne savent point être réfléchis et appliqués ne savent point distinguer ce qui est vie et mort, préservation et perte. L'amour de pareils aveugles pour leurs enfants agit comme s'ils les couchaient sur du son (qui les aveugle). L'éducation que ces sourds donnent à leurs enfants est telle que, quand le tonnerre gronde, ils ne l'entendent pas, mais vont regarder dans la grande salle. Leur manque de vigilance est poussé à l'excès. Dans cette ignorance, ils ne savent

(1) Notre propre bassesse. Com. La bassesse vertueuse vaut mieux que la dignité impériale.

(2) Pour le vrai bonheur, la sagesse seule le donne.

(3) Le repos suit l'infériorité et la médiocrité; la crainte suit la grandeur et la richesse.

(4) Les vrais principes conduisent au non faire et non à ces trois choses.

point distinguer ce qui donne la vie ou la mort, fait subsister ou périr, ce qui se peut ou ne se peut pas. Ils n'en ont donc pas même la première notion. Ce qu'ils considèrent comme vrai, ne l'est ordinairement point, ce qu'ils jugent faux ne l'est pas davantage. Ce qui est faux pour eux est vrai en soi et le contraire. C'est là une erreur des plus graves. Ces gens sont les objets des châtiments du ciel. Ceux qui se gouvernent de la sorte, mourront, seront sévèrement châtiés. Ceux qui gouvernent ainsi l'État périront de mort violente, succomberont. Mais ces malheurs, ces morts, ne viennent pas d'eux-mêmes, ce sont les fautes qui les appellent (sur la tête des coupables).

Il en est de même de la longévité, de la prospérité, de la stabilité parfaite. Ce sont les vertus qui les attirent. Aussi les sages ne considèrent pas ce qui est attiré, mais la cause qui produit ces maux et ces biens. Ainsi leur perfection ne peut être empêchée. Ces considérations ne peuvent manquer de produire leurs fruits. Si un Hercule comme Niao-huo (1) conduit un bœuf par la queue et que la queue se détache, quelque force qu'il y mette, il ne pourra le faire marcher à son gré. Un valet de petite taille qui tient un bœuf par l'anneau passé dans le nez peut le conduire, l'animal le suivra certainement.

Les souverains, les princes et les hauts personnages de ces temps, dépourvus de sagesse, dégénérés, ne savent que désirer une longue vie, des plaisirs durables ; résistant sans cesse à leur nature, à ce qui les fait vivre, comment leur désir pourrait-il jamais s'acomplir ?

Ce qui donne la longévité, c'est l'observation des lois

(1) Fan-Shi, du temps de Wu Wang, de Tsin, qui levait un poids de mille kattis.

de la vie. Ce qui s'oppose à ces lois, ce sont les désirs. Aussi les Saints s'occupent avant tout de réprimer, de régler leurs désirs.

Quand les palais sont vastes et riches, il y a trop de yin. Quand les tours d'ornement sont trop élevées, il y a trop de yang (1).

Si le yang est surabondant, on fait des faux pas (2). Si c'est le yin la marche est entravée, on est comme paralysé. C'est pourquoi les anciens rois n'habitaient pas de vastes palais et ne bâtissaient pas des tours élevées.

On ne doit pas donner à son goût tout ce qu'il y a de fin, d'excellent. Les habillements ne doivent pas être brillants, luxueux, mous. Autrement, le principe rationnel est entravé et alors la substance vivante (khi) ne sait plus pénétrer partout

Quand le goût reçoit tout ce qu'il y a de fin et précieux, l'estomac se remplit de surcharge à l'intérieur et le *khi*, en ce cas, ne sait plus y pénétrer. Alors, comment pourrait-on prolonger sa vie?

Les saints rois de l'antiquité avaient des pâturages, des parcs, des jardins, des étangs (3), où ils pouvaient se récréer et se donner de l'exercice.

Ils ne construisaient point de splendides palais (4), des tours somptueuses (5), des constructions à terrasse. Dès qu'ils pouvaient se préserver des chaleurs brûlantes,

(1) Le Yin et le Yang, le principes actif et passif de la nature.

(2) La suite prouve qu'il faut prendre ici cette acception du mot. Le Com. explique « s'oppose aux maux d'hiver », ce qui est évidemment erroné.

(3) Le premier mot désigne les parcs à grands animaux ; le second, ceux contenant des petits, le troisième, les jardins d'arbres fruitiers et d'agrément, le quatrième, les plantations entrecoupées d'étangs.

(4) Appartements extérieurs et intérieurs ; miaos, etc.

(5) Terrasses carrées très élevées dit l'Erh-Ya.

et de l'humidité (de la pluie, de la rosée), cela leur suffisait.

En se faisant des chars et des habillements, ils cherchaient seulement à reposer leur corps, à avoir une chaleur convenable et c'était tout.

Buvant (1) et mangeant, ils se contentaient de satisfaire leur goût et de se nourrir ; c'était assez pour eux. Par les plaisirs de l'ouïe, de la vue, des couleurs, des sons, ils voulaient seulement calmer leurs affections naturelles, se récréer, mais rien de plus.

En ces cinq choses, les saints rois entretenaient leur personne, leur nature et ne cherchaient pas à accumuler du superflu et à le dépenser d'une manière fautive. Ainsi, ils tenaient leurs sentiments (dans le calme et la pureté) bien réglés (2).

## IV. — *L'estime de la justice.*

Les saints rois des temps antiques, dans le gouvernement du monde, mettaient, avant tout, la rectitude parfaite. Quand la rectitude régnait, le monde était en paix et harmonie, car la paix provient de la rectitude parfaite. Ce qui fait qu'on y manque, c'est l'intérêt privé, la partialité. L'autorité de tout chef de peuple naît de la justice. C'est pourquoi le Shi-King dit : « Sans partialité, sans favoritisme, la vie du roi est paisible et facile. » Sans partialité, sans inégalité dans la conduite, c'est le principe des rois. L'absence d'égoïsme (3) dans les actions, la bonne direction donnée, c'est la voie droite des rois.

(1) De la liqueur douce ou fermentée.

(2) Dans la paix et l'harmonie *ho*. Ils ne transgressaient jamais les règles, ne dépassaient pas la mesure.

(3) *Hvo* (30.5) = *yeou* = qui aime ses intérêts privés.

Le monde (1) n'est pas le monde d'un seul homme, c'est le monde du monde entier. L'union du Yin et du Yang ne fait pas naître seulement un seul genre d'être. La rosée bienfaisante, la pluie venue à son temps ne se donnent pas seulement à un seul être, ne sont pas sa chose privée. Le maître de tous les hommes ne l'est pas pour un seul homme.

Pe Kin (fils de Tcheou Kong) près de partir pour Lou, demandait à Tcheou-Kong, comment il devait gouverner (son nouvel état) : Tcheou-Kong lui dit : Fais tout pour l'avantage (du peuple) et non pour (ton) avantage (personnel) (2).

Le ciel et la terre sont grands ; ils engendrent et ne traitent pas leur fruit en fils (3). Ils achèvent les êtres et ne prétendent point les posséder en maîtres.

Tous les êtres éprouvent leur bienveillance, en reçoivent tous les avantages sans savoir d'où ils viennent. C'était là la vertu des trois Hoang et des cinq Ti.

Kuan-Tchong était malade. Huan-Kong (4) alla demander de ses nouvelles. Il lui dit que sa maladie était très grave ; personne ne peut y rien faire. A qui le souverain pourra-t-il confier le gouvernement de l'État ? demanda le prince.

Kuan Kong répondit : Jadis les ministres épuisaient leurs forces et poussaient leur sagesse à sa perfection comme se jugeant incapables de connaître suffisamment (ce qu'ils devaient faire, quel choix est le meilleur). Main-

(1) *Tien hia* le dessous du ciel. Le Com. joue sur ce mot. C'est le dessous du ciel du dessous du ciel ; ce que le ciel protège.

(2) *Li wu li.*

(3) Ils ne prétendent pas avoir droit sur lui comme sur un fils.

(4) Prince de Tsi dont Kuan-Tchong était ministre. C'était au VIIe siècle A. S.

tenant que la maladie l'accable constamment, comment votre serviteur pourrait-il vous dire qui vous devez choisir ?

Huan-Kong répondit : c'est en réalité une affaire bien grave ; mais je désire que mon père Tchong instruise mon insuffisance.

Kuan-Tchong se rendant par respect dit : qui mon prince désire-t-il avoir pour auxiliaire ? Huan-Kong répondit : Payo-Yu (1) est-il capable ? C'est impossible, répondit Kuan-Tchong. J'estime fort Payo-Yu ; c'est un homme fort intègre, sincère, juste. S'il voit des gens qui ne sont pas comme lui, il ne peut se les associer. Dès qu'il a entendu mentionner le défaut d'un homme, il ne l'oublie jamais. Voilà comment il traite les hommes.

Si ce n'est point lui, Si-Peng pourra-t-il être ministre ? — Voici ce qu'est Si-Peng à l'égard des hommes. En haut, il prend son modèle ; en bas, il s'informe (pour s'instruire des faits). Honteux de ne pas égaler Hoang-ti, il s'afflige de ce que d'autres ne l'égalent point (2).

En ce qui concerne l'État, il y a des choses qu'il ne cherche pas à entendre (ce qui regarde son intérêt personnel) (3). Quand aux affaires, il y a des choses qu'il ne cherche pas à savoir (4). Quant aux hommes, il y en a qu'il ne tient pas à voir (5). N'est-ce pas bien lui (tel que je le dépeinds) ? En ce cas, il est capable (d'être ministre).

(1) Ami de Kuan Tchong.

(2) Si Peng étudie les saints d'autrefois et interroge ses inférieurs. Cette histore est reproduite à peu près de même dans Tchuang-tze, ch. XXVI.

(3) Il n'écoute que ce qu'on lui dit dans l'intérêt de l'État.

(4) Tout ce qui ne regarde pas ses fonctions.

(5) Toute son attention est portée sur la correction des défauts. Il ne tient pas à voir les hommes eux-mêmes.

Le ministre a une très haute fonction. Ceux qui, occupent des fonctions très élevées ne cherchent pas à examiner les plus petites choses, à savoir les affaires insignifiantes. C'est pourquoi l'on dit : les grands artistes ne cherchent pas à tailler ; les cuisiniers habiles ne cherchent pas à arranger des plats (1) ; les plus braves ne sont pas des batailleurs. Les meilleurs soldats ne sont pas brigands.

Sur ces conseils, Huan-Kong pratiqua la justice, renonça aux intérêts égoïstes, au mal. Il prit Kuan-tze comme ministre et le fit chef des cinq Pas (1).

Si l'on suit seulement ses intérêts privés, qu'on s'applique à ce qu'on aime, que l'on ait toujours le glaive levé (pour frapper), les vers sortiront des portes (2).

Ce qu'il y a de bas en l'homme c'est l'inintelligence; ce qu'il y a de grand est la sagesse; mais être savant et poursuivre ses propres intérêts est de beaucoup inférieur à l'ignorance qui pratique la droiture.

S'enivrer tout le jour, s'habiller avec luxe, ne chercher que son propre avantage et vouloir faire régner la justice; être ambitieux et fourbe et prétendre arriver au pouvoir souverain, Kuan lui-même n'aurait pu y réussir (à bien plus forte raison les autres hommes).

## V. — *Réprimer les sentiments d'intérêt propre.*

Le ciel protège sans vues égoïstes ; la terre soutient dans les mêmes dispositions, le soleil et la lune éclai-

(1) Pour le plaisir de le faire ; mais seulement quand cela doit se faire.

(2) Les Pas furent des princes vassaux qui s'arrogèrent une certaine autorité sur une confédération d'autres princes, Huan-Kong fut de ce nombre. Le texte prend les termes cinq-pas comme qualification. Il fut le guide de pas.

rent, les quatre saisons évoluent sans intérêt propre. Grâce à cette vertu qu'ils pratiquent, tous les êtres arrivent à grandir et prospérer.

Hoang-ti dit : Les (plaisirs des) sons, les couleurs, les parfums, les habillements, le goût, entravent les choses sérieuses et importantes.

Yao avait dix fils, mais ce fut à Shun et non à l'un d'eux qu'il donna l'empire. Suhn agit de même et donna l'empire à Yu. C'est la suprême rectitude.

Ping-Kong de Tsin demandait à Ki hoang-siang (l'un de ses grands fonctionnaires) : Le Nân Yang (1) est sans prince ; qui est capable de le gouverner?

Ki hoang-siang répondit : Kiai-hu le peut trés bien.

Ping Kong reprit: Kiai-hu n'est-il point votre ennemi.

Prince, répartit Ki hoang-siang, vous m'avez demandé qui était capable et non si j'avais quelque ennemi.

C'est très bien, dit Ping-Kong, et il nomma Kiai hu. Ses administrés louaient ses bonnes qualités et vivaient tranquilles, respectueux.

Plus tard, Ping-Kong interrogea de nouveau Ki hoang-siang : L'État est sans gouverneur militaire général ; qui peut remplir cet emploi ? L'autre répondit : C'est *Wu* qui en est capable.

Le prince reprit : *Wu* n'est-il point votre fils ?

— Votre altesse m'a demandé qui était capable et non qui était mon fils.

Ping-Kong approuva la réponse et nomma *Wu*. Le peuple vanta hautement ses vertus.

Kong tze ayant appris cela, dit : Qu'elles sont belles les paroles de Ki hoang siang ! ! Il n'écarta ni son en-

(1) Le Nân-Yang est une montagne de Tsin et un district au nord du Hoang-ho. Il dépend aujourd'hui de Yang-fou-tcheou.

nemi, ni son fils. On peut dire qu'il était d'une vraie rectitude.

Kü-tze fu-hiang demeurait dans l'État de Ts'in. Un jour son fils tua un homme. Hoei, roi de Ts'in (1), lui dit : Maître, vous êtes avancé en âge ; vous n'avez point d'autre fils. J'ordonnerai qu'on ne mette point à mort votre enfant coupable ; Maître, vous écouterez en cela votre prince.

Fu-hiang répondit : La loi des *Mi* (2) porte que tout meurtrier doit mourir, que celui qui a blessé un homme doit subir un châtiment corporel. Le but en est d'empêcher de tuer ou de blesser et c'est là le principe suprême du monde.

Le roi, tout en lui concédant cela, ordonna de ne point exécuter l'assassin, mais Fu-hiang ne put point ne pas exécuter la loi des Mi, ni participer à l'indulgence du roi ; il fit mettre son fils à mort. Réprimant ainsi tout sentiment personnel, il pratiqua la suprême justice.

Un cuisinier accommode tous les plats et n'ose point en manger. C'est ainsi seulement qu'il peut l'être.

La vraie droiture est inconciliable avec la recherche des intérêts privés.

Le roi, chef des princes, peut frapper, punir, à condition que ce soit sans vue personnelle ; autrement il ne mériterait pas ce titre.

## SECTION II

### MILIEU DU PRINTEMPS

### II. — *De l'estime de la vie.*

Les saints qui ont réfléchi profondément sur les choses

(1) Fils de Hiao-Kong.
(2) Nom de la famille du ministre.

de ce monde, n'estiment rien au-dessus de la vie. Les oreilles, les yeux, le nez et la bouche sont les subor-bonnés, les serviteurs de la vie.

Bien que l'oreille désire les sons; l'œil, les couleurs; le nez, les odeurs suaves ; la bouche, les goûts délicats, s'ils nuisent à la vie, on doit arrêter, contenir (ces quatre fonctionnaires du corps). Si ce qu'on désire n'est point avantageux pour la vie, on ne doit point le faire.

Considérés à ce point de vue, ces quatre organes ne peuvent empiéter et doivent garder leurs règles. De même qu'un fonctionnaire ne doit point usurper une autorité (qui ne lui appartient pas, et doit observer les règles (que lui impose le souverain).

C'est ainsi que l'on doit estimer la vie.

Yao confia le monde au soin de Tze Tcheou tchi fou.

Celui-ci répondit : Si on me considère comme Fils du Ciel, cela se peut. Toutefois, mon cœur a des chagrins secrets auxquels je dois remédier, je n'ai pas le loisir de gouverner le monde. L'empire, le soin du monde est une charge lourde et si l'on n'y détruit pas sa vie, on détruira le reste. C'est seulement si l'on ne la détruit point que l'on peut se charger de gouverner le monde.

. . . . . .

Les gens de *Yue* pendant trois générations tuèrent leur prince..

Wang-tze, désolé de ces crimes, se retira dans le creux d'une montagne.

Le Yue se trouvant sans prince, on alla chercher Wang-tze, mais on ne parvint pas à l'atteindre dans sa caverne. Wang-tze ne voulut point en sortir. Les gens de Yue le mirent sur le char royal, après l'avoir parfumé. Wang-tzé lâchant les rênes, se leva du char et regardant le ciel, dit en soupirant : Souverain ! je ne puis pas seulement me gouverner moi-même. »

Wang-tze n'avait pas horreur de mourir, mais des maux de la souveraineté. On peut dire de lui qu'il n'aurait pas nui à sa propre vie pour le pouvoir royal. Mais les gens de Yue y tinrent obstinément et parvinrent à le faire roi.

Le prince de Lou ayant entendu dire que Hoei-ho était un sage qui avait acquis le tao, envoya vers lui des gens porteurs de présents de soie. Hoei-ho habitait un hameau, vêtu de peau de cerf et de coton, et se préparait à lui-même la viande de bœuf qui faisait sa nourriture. Quand les envoyés du prince arrivèrent, Hoei-ho se trouva devant eux. Ils lui demandèrent si c'était là la demeure de Hoei-ho. Celui-ci leur répondit affirmativement. Ils lui présentèrent la soie. Hoei leur répondit : Je crains que les dire des gens ne vous aient trompés et que je ne vous laisse commettre une faute. Ce que vous devez faire avant tout c'est d'examiner la chose. Les envoyés s'en retournèrent et, après s'être enquis, il revinrent de nouveau prier Hoei-ho d'accepter. Mais il n'y consentît point.

Des gens tels que Hoei-ho ne haïssent pas la richesse et la grandeur pour elles-mêmes, mais ils estiment que la vie est un bien supérieur.

Les gens du monde mettent au-dessus de tout, tâchent de s'assurer la puissance par la richesse, l'élévation des rangs, le faste. Les hommes qui ont acquis le Tao sont indépendants de pensée et de volonté. Comment ne se connaissent-ils pas entre eux, n'auraient-ils pas compassion des autres ?

La rectitude que prescrit le Tao, fait d'abord veiller sur sa personne ; après cela vient le gouvernement de l'État, de la famille. La terre et les joncs (1) servent à

(1) Les instruments de terre et de joncs, ustensiles, instruments de musique, etc. Cela équivaut à « rites ».

gouverner le monde. Ainsi l'on juge les mérites des souverains et les autres actes des saints, et non d'après leur manière de compléter leur être et d'entretenir leur vie.

Les Kiun-tze de ces temps grossiers mettent leur personne en danger et exposent leur vie pour seconder, avantager les êtres. Jusqu'où cela ira-t-il ? Comment traitent-ils les êtres ? Les Saints dans leurs actes doivent considérer vers quoi ils tendent et ce qu'ils font, le moyen d'atteindre le but.

Si celui qui tire avec un arc sur une perle qui sert de cible, va au loin atteindre un moineau, on se moque de lui parce qu'ayant un but important, ce qu'il a atteint est sans valeur. La vie est le but le plus important. Aussi Hoa-tze (1) disait : compléter sa vie est au-dessus de tout ; la vie moins pleine (à laquelle il manque quelque chose) suit ceci ; la mort vient encore après ; précipiter ses jours est au-dessous de tout ; ce qu'on appelle honorer la vie c'est la compléter, lui donner sa plénitude. Pour qui le fait, les six désirs (2) ont tous leur convevenance ; pour qui l'amoindrit, ils ne l'ont qu'à moitié ; ils n'honorent la vie qu'insuffisamment, plus ils l'amoindrissent, plus l'honneur est incomplet, étroit.

Ceux qu'on dit morts n'ont plus de moyen de connaissance et retournent à l'état où ils étaient avant de naître.

Ceux qui ont dit précipiter leur vie sont ceux dont les six désirs n'ont point leur règle convenable ; les uns et les autres arrivent à ce qui est pour eux le dernier mal. Agir ainsi, c'est se couvrir de honte.

(1) Ancien sage taoïste qui s'était dépouillé de tout désir et avait ainsi prolongé sa vie.

(2) La vie et la mort, ainsi que la vue, l'ouïe, le goûter et l'odorat.

Il n'y a pas de honte plus grande que de manquer aux principes d'équité et de convenance. Ce qui y est contraire, précipite la (fin de la) vie. Cela n'équivaut pas à manquer d'équité, aussi disons qu'il est préférable de mourir. Comment savoir ce que c'est précisément.

Que l'oreille entende ce qui est mauvais, c'est pire que de ne pas entendre ; que l'œil voie ce qui est mauvais, c'est pire que de ne pas voir. Aussi quand il tonne doit-on se boucher les oreilles ; quand il éclaire, on doit se couvrir les yeux.

Les six genres d'affectus savent tous ce qui est le plus nuisible, et quand ils ne parviennent pas à l'éviter, il vaut mieux ne pas le savoir ; ne pas le savoir c'est être mort. Ainsi hâter la fin de sa vie est pire que mourir.

Ceux qui aiment la bonne chair sont dits ne point corrompre la chair ; celui qui aime le vin est dit ne point altérer le vin. Celui qui tient la vie en honneur est dit ne point en hâter la fin.

## III. — *Des désirs naturels.*

Le ciel en engendrant l'homme l'a fait doué de désirs et d'appétitions. Les appétitions ont leur tendance naturelle et celle-ci a ses lois. Le saint observe ces lois pour pouvoir arrêter ses désirs ; il ne va pas, dans ses actes, au-delà de leurs tendances naturelles, règlées Les appétitions de l'oreille pour les sons, des yeux pour les couleurs, de la bouche pour les goûts, sont communes à tous, grands ou petits, ignorants ou savants, sages ou corrompus, tous ont les mêmes. Fût-ce même Shennong ou Hoang ti, on les a tout comme Kieh ou Sheou.

Mais les saints se distinguent des autres en cela qu'ils acquièrent la pureté de nature de leurs affectus. S'ils agissent sous l'empire du respect de la vie, ils la con-

servent ; si non ils perdent cette pureté. Ces deux choses sont le fondement de la vie et de la mort, de la subsistance ou de la ruine.

Les princes, en général, manquent de cette pureté, aussi leur action ne produit que perte et ruine. Les oreilles ne peuvent remplir leur office, les yeux ne peuvent se satisfaire; la bouche ne peut se remplir ; le corps épuise ses ressources (1) ; les muscles et les os se désagrègent ; les veines sont obstruées ; les neuf ouvertures du corps sont vides ; tout est altéré et manque sa fin. Issus même d'ancêtres puissants, ces princes ne savent rien faire d'important. Quant aux êtres extérieurs, ils ne peuvent leur faire seconder leurs désirs ; ils ne peuvent pas même les faire concourir à leurs projets.

Quand les chefs manquent la racine de la vie, le peuple en parle mal, murmure et cela engendre de grandes inimitiés.

La pensée, l'essence vitale sont agitées, mobiles, se soulèvent, sont sans fermeté. On estime la force, on recherche la science, dans le cœur il n'y a que tromperie : lent, tardif pour la vertu et la justice, on est ardent au gain.

Si par là le corps s'affaiblit, et s'épuise et qu'après on le regrette et veuille le réparer, comment y parviendra-t-on ?

Quand la ruse, l'habileté peu honnête est en faveur et la droiture, la justice est tenue éloignée, l'état est en grand danger, les causes de regrets l'accablent ; (sa prospérité) passe comme ne pouvant plus revenir ; des bruits effrayants se répandent sans qu'on sache pourquoi ; les maladies, les inimitiés se produisent les troubles, les

(1) Son magasin, l'estomac ; par les maladies.

temps difficiles surviennent, les princes sont dans l'anxiété pour leur personne. Leurs oreilles ne goûtent plus les sons ni leurs yeux les couleurs, ni leurs bouches, les goûts. Ils sont comme des morts, il ne s'en distinguent pas.

Les hommes d'autrefois qui ont acquis le tao, savaient par leur manière de vivre, prolonger leurs jours. Les tons, les couleurs, les goûts agréables pouvaient les réjouir longtemps : aussi leurs projets, leurs délibérations étaient bientôt fixés ; leurs vues étaient fermes et justes et alors leur connaissance était mêlée d'affection. Ainsi leur essence spirituelle ne s'épuisait pas. Quand l'automne est tôt froid, l'hiver est piquant. Quand le printemps est très pluvieux, l'été est très sec.

Le ciel et la terre n'ont pas deux opérations différentes, il en est à plus forte raison ainsi de l'homme Et tous les êtres bien que de formes différentes, n'ont qu'une même substance en leurs tendances. Les anciens qui se gouvernaient eux-mêmes s'unissaient au monde pour imiter le ciel et la terre.

Ceux qui diminuent leur vie pour favoriser les autres, ne parviennent jamais à connaître parfaitement leur propre nature ; ils font beaucoup de bonnes œuvres extérieurement et leur vie est défectueuse intérieurement. Leurs oreilles, leurs yeux, leurs bouches n'opèrent plus leurs actes. Leurs cœurs sont dans le trouble ; la mort est présente à leur pensée, s'impose à leurs paroles ; toujours dans la crainte, ils ne savent diriger leurs cœurs. Qui n'en aurait pas pitié ?

Tous les gens de ce monde qui servent leur prince, estiment que ce fut un bonheur pour l'état de King que la rencontre de Sun Shu et du roi Tchuang. Ce bonheur consista en ce que, possesseur des vrais principes, il les faisait connaître et réprimait ce qui en était différent :

Tchuang, roi de King aimait la promenade, la chasse, l'équitation, le tir, le plaisir, il s'y adonnait sans cesse. Il abandonna le soin du gouvernement et ses relations avec les princes entièrement à Sun Hu gao. Celui-ci n'avait de repos ni jour ni nuit ; mais il fut cause que les actes du règne de Tchuang fussent consignés dans les annales et transmis à la postérité.

### IV. — *De la teinture convenable.*

Ce chapitre se retrouve tout entier dans le livre qui porte le nom du philosophe Mi-tze Il y est expliqué comment ce philosophe voyant un teinturier colorer une étoffe se mit à gémir, réfléchissant que si l'étoffe prend la couleur de la teinture, les hommes, les princes reçoivent celles de leurs conseillers et sont formés par eux. Il rappelle alors les exemples d'un grand nombre de princes qui ont été bons ou mauvais selon que leurs ministres l'étaient eux-mêmes.

Comme nous avons traduit ailleurs ce passage, nous ne le reproduisons pas ici. Nous devons seulement faire observer qu'il a dû être emprunté au livre de Liu-Shi par ceux qui ont compilé les prétendues œuvres de Mi-tze et non le contraire. Il n'est pas possible de supposer que Liu-Shi eut copié exactement un fragment d'un autre ouvrage. Il est très naturel, au contraire, que les disciples d'un philosophe aient été chercher partout ce qui concernait leur maître pour en faire une œuvre didactique portant son nom.

Ceci prouve que les prétendues œuvres de Mi-tze ont été rédigées après le III^e siècle.

## SECTION III

Le ciel a produit le Yin et le Yang, le froid et le

chaud, le sec et l'humide, les changements des quatre saisons avec leurs produits, les transformations des êtres qui engendrent nécessairement le bien et le mal (1).

Les saints contemplent les évolutions du Yin et du Yang, ils distinguent ce qui est utile aux différentes catégories d'êtres pour favoriser la vie. Ainsi l'essence spirituelle est en repos dans la forme extérieure et les années peuvent se prolonger heureusement.

Ainsi rien ne les raccourcit, ne les resserre ; elles achèvent leur nombre. Pour cela il faut avant tout écarter le mal, la naissance.

Quand les cinq (essences des goûts) le doux, l'acide, l'amer, le piquant et le salé excessifs (3), remplissent le corps, la vie en reçoit du dommage. Il en est de même quand la joie, l'affection, l'animadversion, la colère, la douleur excessives assaillent l'esprit ; ou bien quand le froid, le chaud, le sec, l'humide, le vent, la pluie ou le brouillard excessifs surexcitent la substance vitale.

Pour entretenir la vie, rien de mieux que de connaître sa source car, grâce à cette connaissance, on sait couper la source des maux. L'union de l'essence seminale et du principe vital se produit dans les êtres particuliers ; c'est elle qui fait que les oiseaux usent de leurs ailes pour voler, les quadrupèdes de leurs pattes pour marcher ; c'est elle qui donne leur éclat, leur essence pure aux pierres précieuses, la croissance et le feuillage aux plantes ; au saint l'élévation des pensées et l'intelligence.

La survivance de l'essence et du principe vital (qui

(1) Le profit et la nuisance selon qu'on s'y conforme ou qu'on viole leurs lois.

(2) Elle y est sans crainte, ni désir troublant, puisque tout marche convenablement

(3) *Ta*, dépassant la mesure ordinaire.

forme les êtres) élève, fait voler (l'oiseau) par sa légèreté, fait parcourir la terre (à l'animal) qui marche, donne le noble éclat à ce qui a la beauté (aux pierreries), et la perspicacité à l'être intelligent. Par eux les eaux répandues ne se corrompent pas, les maisons ne sont pas rongées des vers.

C'est par leur mouvement que se produisent les formes extérieures ; le khis prend une forme (particulière). Sans ces mouvements l'essence séminale ne se répand pas et alors le khis se corrompt.

Si cette corruption se produit au front, il en naît des maux de têtes. Si c'est dans les yeux, il en naît des maux d'yeux, la cécité.

Dans les autres membres, les maladies locales se produisent de même. Où les humeurs trop légères sont surabondantes, elles rendent chauves et donnent des goîtres. De la même façon, les humeurs lourdes et étroites, trop douces, aigres ou amères engendrent différentes maladies. Quand le manger ne passe pas la juste mesure, le corps est exempt des maladies. La règle du manger est d'apaiser la faim et d'éviter la satiété.

CH. DE HARLEZ.

# LE PROCÉDÉ DE SECTIONNEMENT

## DANS LA COSMOGONIE SÉMITIQUE

### I

Pour se rendre plus facilement compte du procédé employé par un ouvrier dans son travail, il n'est peut-être pas inutile de jeter d'abord un coup d'œil sur la personne de l'artisan. L'objet sur lequel porte cette étude, est la formation de l'univers visible, envisagée à un point de vue spécial, et telle qu'elle était dans les conceptions des sémites de la haute antiquité. L'auteur de ce grand ouvrage est l'artisan par excellence, le Démiurge. Qui a-t-il été nominalement?

A cette question, les documents hébraïques nous répondent par des noms divers, par lesquels est désigné un seul et même Être, le Dieu unique et véritable.

Les « *Tôledot* du Ciel et de la Terre, » en tête de la *Genèse* (2), l'appellent simplement «Dieu. » *Elohim*.

Le document suivant, ayant trait à la création particulière du premier couple humain (2), le nomme Yahweh-Élôhim. Dans un épisode de la vie d'Abraham, où figure un personnage étranger à la famille du patriarche, Melchisédec, roi-pontife de Salem, rappelant, par sa double dignité les prêtres de Chaldée ses con-

(1) I-II, 4
(2) *Ibid.* II, 4-25.

temporains, l'expression Êl-Eliôn (1) désigne, dans une formule rituelle, l'Auteur du Monde et le Dieu au culte duquel ce personnage était consacré par un sacerdoce.

A une époque postérieure, nous voyons la *Hôkma* « la sagesse,» que le pseudo-Salomon alexandrin appelle « la Parèdre du grand Trône de Dieu (2), » associée à Dieu dans l'œuvre de la formation du monde. Salomon lui-même prête à cette *Hôkma* ce mot :

Je l'ai (Yahwé) assisté en qualité de Démiurge (*âmôn*), au milieu d'un discours où elle décrit le labeur(3) auquel elle s'est livrée à l'origine du monde (4).

Les vers de cette brillante tirade ont fourni de longs siècles encore après, à Jesu-ben-Sira, un thème sur lequel il s'est exercé et dont il nous a donné, dans l'Éloge de la *Sophie* (5), » une amplification d'une poésie trop exubérante peut-être pour ne pas dépasser les limites prescrites par un goût très pur, néanmoins séduisante par la richesse de ses images et en même temps fort importante au point de vue doctrinal.

Si, laissant de côté les documents hébraïques, nous consultons à leur tour ceux de Phénicie, sous la forme hellénique dont Philon de Byblos a revêtu le texte sémitique de Sanchoniathon, nous rencontrons, en tête de la grande théogonie cosmogonique, tirée par ce dernier écrivain, des bibliothèques des temples de Bi-

(1) *Ibid.*, XIV, 18-20.
(2) *Sagesse*, IX, 4.
(3) *Proverbe*, VIII, 30.
(4) *Ibid.*, VIII, 22-31
(5) *Sirach*, XXIV.

blos, précisément le nom de » Élioun, le Très-Haut(1),» sous lequel Melchisédech, probablement de race chananéenne lui aussi, invoquait son propre Dieu et l'adorait comme Artisan du monde.

A cet Élioun phénicien est jointe une compagne, *Bêrout* « l'Alliance (?) (2) » dont le nom n'est autre que celui de la ville de Béryte, aujourd'hui Beïrouth. Toutefois, ce n'est pas ce Dieu que nous allons voir employer le procédé cosmogonique objet de cette communication ; ce n'est même pas le Ciel son fils, qui cependant essaya de s'en servir dans une tentative barbare contre ses propres enfants (3) : c'est l'aîné de ces quatre frères (4), dont les auxiliaires sont appelés les Eloím (5), et identifié plus ou moins heureusement avec le Cronos du panthéon hellénique. La confusion de l'Ouvrier divin avec les diverses parties de son ouvrage, dans les conceptions polythéistes et le dédoublement de la Divinité dans le même système hiérologique, nous expliquent comment un procédé cosmogonique est attribué par Sanchoniathon à un personnage de la seconde génération théogonique.

Le même procédé est prêté chez les Chaldéo-Babyloniens, à un Dieu dont la qualification de Démiurge se dégage beaucoup plus nettement que chez son similaire du panthéon phénicien. Il y a tout lieu de penser que, dans la haute antiquité chaldéenne, le rôle prépondérant dans l'organisation du monde, était

(1) *Voir Ancients fragments... of* Sanchoniathon, Berosus, Abydenus, Megasthenes, and Manetho, etc. édition Cory, Londres, W. Pickering, 1828, p. 8.

(2) *Ibid.*

(3) Voy. *édit.* Cory, p. 9, § 4, ; p. 11, § 3.

(4) *Ibid.*, p. 9 § 3 ; p. 11, 12 ; p. 12, § 7.

(5) *Ibid*, p. 11 § 2.

accordé par chaque cité au *deus exsuperantissimus* dont elle faisait son dieu propre. Cette prérogative d'être le démiurge, était accordée à Sin, dans Our (1); à Anu et Istar, dans Erek ; à Samas, dans Sippar, à Nergal, dans Kutha; à Nisib dans Tello. Dans Eridu, dès l'époque la plus reculée, Marduk fut adoré comme tel, et Babylone en plaçant par dessus tous les autres ce dieu identique à Bel, second personnage de la grande triade (2), nous le présente dans les documents cosmogoniques et hiérologiques qu'elle nous a transmis, comme ayant joué d'une façon très nette, à l'origine des choses, le rôle de Démiurge.

Dans le poème cosmogonique provenant de la bibliothèque d'Assurbanipal, la quatrième tablette, dont le texte nous est conservé presque intégralement, et aussi la cinquième, nous montrent Bel-Marduk exécutant, sinon la totalité, du moins la partie la plus importante de l'ouvrage du Monde, et le faisant précisément au moyen du procédé que nons allons bientôt mettre en relief. En ce qui concerne en particulier la formation de l'humanité, elle est formellement attribuée à Marduk dans un document cunéiforme, sorte d'hymne constituant un commentaire des différents noms de ce dieu et paraissant être la conclusion du poème cosmogonique.

Je n'ai pas encore pris connaissance de la tablette babylonienne qui aurait appartenu à l'école d'Eridu, et qui présente une « nouvelle version de l'histoire de la création. »

On rapproche cette version, non plus de la première page de la *Genèse*, mais du passage précité des *Pro-*

(1) Voy. Sayce, *Records of the East.* (N. S.) I, p 147.
(2) Anu, Bel, Ea.

*verbes* de Salomon (1). Laissons pour l'instant, les textes cunéiformes.

Recueillons maintenant ce témoignage de Damascius :

Le fils d'Alos (Ea) et de Dauké (Damkin) est Bêos (Bel-Marduk), qu'ils disent avoir été le Démiurge.

Bérose a inséré, dans le Livre 1er des *Babyloniaques* le document intitulé *De l'origine*, attribué originairement à Anu Oannèss (2) lui-même. Ce texte cosmogonique, parallèle aux « *Tôledot* du Ciel et de la Terre » qui ouvrent le *Genèse*, accorde également à Bel, dans la plus large mesure, le rôle de Démiurge (3). L'une des gloses ajoutées par le prêtre écrivain au texte reproduit dans son propre ouvrage, nous fait connaître cette particularité, que les monuments figurés représentaient, dans le célèbre temple de Bel-Marduk, dont *Babil* est la ruine actuelle, des scènes cosmogoniques. De ce fait, rapproché des documents écrits, on est autorisé à inférer que ce dieu Bel était vraiment le Démiurge, dans les conceptions babyloniennes.

## II

Dans leurs conceptions cosmogoniques, les Sémites prêtèrent, non universellement, mais, dans une mesure considérable, au Démiurge, un instrument.

Je ne sais s'il faut en reconnaître un de ce genre dans l'arme *littu*, analogue au tchakra de l'Inde, et placée entre les mains d'un dieu guerrier dans un

(1) Voir le mémoire lu par M. Pinches (*British Museum*) au 9. Congrès des Orientalistes (Londres, septembre 1893.

(2) *Edit.* Cory p. 26, § 3.

(3) *Ibid.* p. 27, § 2 ; p. 58, § 1 ; p. 48 § 3.

hymne lyrique, traduit pour la première fois en français par M Oppert (1). Cette arme *littu*, en usage seulement dans la haute antiquité, et figure de la foudre, était un disque évidé présentant à l'intérieur sept rayons divergents, et à l'extérieur, 50 pointes tranchantes (2). Rien ne nous atteste suffisamment que le dieu armé de cette « trompe de la bataille, » fût Bel-Marduk, et qu'il s'en servit dans une lutte cosmogonique.

Toutefois dans les monuments figurés, Marduk lui-même est représenté avec une arme analogue (3). Celle-ci, identique encore à la foudre, avait des pointes, trois en haut et trois en bas. Telle est, suppose-t-on, l' « arme divine » que Marduk porte à la main droite quand il s'avance pour engager, contre Kirbis-Tiamat, la grande bataille qui constitue le fait le plus saillant de la cosmogonie chaldéo-assyrienne. Du reste cette arme fait partie d'une panoplie dont le Démiurge guerrier s'est couvert dans ce moment critique. Une quatrième tablette du poème cosmogonique cité précédemment nous la décrit de la sorte :

Il (Marduk) fit un arc et le choisit pour arme,
Il se chargea d'un javelot et le prit en guise de trait (?) ;
Et le dieu éleva l'arme, et la mit dans sa main droite ;
Il suspendit à son côté l'arc et le carquois,
Il met devant lui l'éclair
. . . . . .
Et le Seigneur leva la foudre, sa grande arme.

Sur un grand nombre de cylindres babyloniens, découverts par Layard, Bel tient en main le glaive

(1) *Cuneiforme inscriptions of Westiris Asia*, t. II. pl. 19, n° 2.
(2) Cf. *lahat* dans *Gen.* III, 24.
(3) Voy Smith-Delitzch, *Chalsaïsche Genesis*, 90.

dont il a frappé Tiamat. L'un de ces cylindres nous représente la bataille elle-même. Le Démiurge y est armé du glaive et de la foudre.

D'après le contexte qui nomme Bel lui-même, on peut, ce semble, voir ce dieu dans l'idole qui nous est décrite dans l'*Épître de Jérémie* (1) et qui était adorée à Babylone. Cette idole portait de la main droite une hache emmanchée. Layard a effectivement découvert un bas-relief figurant un dieu armé d'une hache, et M. de Longpérier a publié la description d'un cylindre chaldéen sur lequel est gravé un prêtre présentant son offrande à une hache posée sur un tronç.

Ces haches divines sont-elles un instrument dont le Démiurge chaldéo-assyrien s'est servi dans l'acte dont nous allons tout à l'heure préciser la nature ? Nous ne sommes pas autorisé à l'affirmer dans l'état actuel de l'assyriologie (2).

Peut-être celle-ci aidera-t-elle un jour la science à révéler le mystère du caractère sacré du culte de la hache dans l'antiquité historique et dans la préhistoire (3).

Les Phéniciens plaçaient un glaive dans la main de leur dieu El, pour lui faire frapper Sadi, son propre fils (4).

Mais quand le même dieu s'en prend au Ciel, également son propre père, c'est une faulx de fer ou d'acier

(1) *Épître de Jérémie* (à la suite de *Baruck*), 41. *Vulg*. 40.

(2) *Ibid.*, *Vulg*, 14, il paraît plus naturel d'entendre ici un manek qu'un poignard.

(3) Voy. Mis de Nadaillac, *Mœurs et monuments des peuples préhistoriques*, pp. 304-305, Cf. pp. 13-14.

(4) Sanchoniathon, *édit.* Cory, p. 11 § 2.

avec un manche de même métal (1), objets fabriqués par lui-même, que El prend pour arme ou instrument, dans la cosmogonie théogonique de Sanchoniathon (2). Or l'entreprise d'El contre le Ciel constitue précisément le mythe sur lequel nous avons à insister dans cet article (3).

Hésiode donne à ce même mythe d'amples développements dans sa *Théogonie*. Le poète d'Ascrée mêle parfois dans ce livre des croyances d'origine cadméenne, et par conséquent phénicienne, aux fictions de la mythologie hellénico aryenne. Ce sont des conceptions presque purement phéniciennes, sémitiques, qu'il nous expose au début de sa cosmogonie théogonique, immédiatement à la suite de l'éloge des Muses.

Peu après ce début, il met en antogonisme le Ciel et la Terre. Voici ce qu'il nous dit au sujet de cette dernière:

Pour satisfaire sa vengeance, elle médite une ruse adroite; produit le fer, fabrique une grande faulx, la montre à ses enfants, l'âme pénétrée d'une douleur profonde, elle s'efforce de souffler dans leurs cœurs le courroux dont elle est animée

Cette faulx est surmontée d'un fer tranchant; elle est immense, aiguë, déchirante. La Terre en arme son fils Kronos, le dieu El du panthéon phénicien, contre le Ciel, son propre mari.

Le fait que cette faulx va être employée de la sorte contre le Ciel, nous autorise peut-être à la mettre en rapport, non sans quelque hardiesse, je l'avoue, avec le Firmament des « *Tôledot* du Ciel et de la Terre »,

(1) On a entendu ici ce mot au sens de « lance : » il nous semble préférable de le prendre comme désignant une hampe, le manche même de la faulx.

(2) *Ibid.*, p. 10, § 1.

(3) Voy. *Ibid.*, p. 12, § 7 ; p. 13 § .

en tête de la *Genèse*. Considéré en lui-même d'abord, puis dans les astres qui y furent ensuite fixés, le Firmament du document hébraïque joue dans la cosmogonie un rôle qui n'est pas, ce nous semble, sans analogie avec celui de la faulx du dieu El, tournée contre le Ciel. Sans entrer ici dans une digression inutile sur le sens précis du terme hébreux assez heureusement traduit par le latin *firmamentum*, tenons-nous-en sur la nature du Firmament lui-même, dans les conceptions sémitiques, aux aperçus que nous ouvrent les trois lignes suivantes qui se lisent à la fin de la quatrième tablette du poème cosmogonique découvert par George Smith :

Il (Marduk installa un) grand dôme, de même étendue que l'océan, (qui est) le firmament.
Sur ce dôme du firmament, dont il fit le ciel,
Il fit habiter en leur lieu Anu, Bel et Ea,

Le Firmament n'est autre que le bel objet encore décrit ainsi par Hésiode :

Le ciel parsemé d'étoiles, dont la gloire égale celle de la Terre qui lui avait donné l'être; voûte immense qui enveloppe tout ce qui existe, demeure tranquille et sûre des heureux immortels (2).

Du reste, pour la partie la plus considérable de son œuvre Elohim n'emploie, dans la *Genèse*, d'autre instrumeut que sa propre voix. Lui est Créateur, au sens véritable du mot. Il tire l'univers du néant, et ensuite il l'embellit sans se servir généralement d'un objet étranger à son être propre. Mais, deux fois, il emploie le Firmament avec ou sans les astres, après les avoir fait tous apparaître.

## III

Nous connaissons le Démiurge, sous diverses figu-

(1) *Théogonie*.

res divines que lui prêtèrent, dans les documents restés d'eux, les anciens peuples de langue sémitique : nous venons de voir quels instruments, quelles armes ces documents mettent entre ses mains : il est temps d'observer directement le procédé non pas unique, mais peut-être le plus saillant que l'Artisan du Monde emploie dans l'exécution de son grand ouvrage.

Le Firmament était considéré par les Hébreux ainsi que par les Chaldéo-Assyriens comme une voûte solide. De plus ce « *Rakia* », étymologiquement, selon nous du moins, « un corps affermi, rendu solide, » était probablement en fer ou en acier, si toutefois les vieux Sémites déterminaient, dans leurs conceptions cosmologiques, la matière dont était fait ce dôme apparent mais non réel.

Cette conjecture ne semblera pas dénuée de fondement. Les Égyptiens attribuaient à la voûte céleste la nature du *baa*. Or la teinte bleue donnée au *baa* sur les monuments figurés des Pharaons, caractérise la couleur du fer ou de l'acier. A M. Chabas est due cette judicieuse observation (2). Dans le système de la mythologie hellénique, au témoignage d'Homère, la substance de la voûte céleste était également du fer (3) ou de l'airain (4).

Eh bien ! ce Firmament, dont la faulx rappelle ainsi la matière par sa couleur propre, et la courbure par sa forme arquée, Élohim le fait passer, dans la cosmogonie hébraïque, au milieu (*be-tok*) de la masse

(1) Voy. *Rituel funéraire*, Ch. XV, 23, XVII, 50 ; LXXXV, 5.

(2) *Etudes sur l'antiquité historique* 2e édit., 1 p 57-59.

(3) Voy aussi Cf. Devéria, *Le fer et l'aimant, Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne*, 21, p. 9.

(4) *Odyssée*, XV.

des eaux, comme une lame d'acier, pour en faire deux parts (1). L'hiphil (*hibedil*), signifiant « diviser, » est employé jusqu'à quatre fois dans le texte sacré (2), pour déterminer l'effet résultant du coup produit par ce passage, cette introduction du Firmament au sein de l'élément des eaux, passage imitant l'action d'une faulx gigantesque. Je dois, il est vrai, faire observer qu'aux deux dernières fois, il s'agit non plus directement du Firmament, mais des astres en tant que ceux-ci y sont fixés.

Le même verbe *hibedil*, » diviser « est encore employé, dans les *Toledot* du Ciel et de la Terre de la *Genèse*, pour désigner un acte exécuté par Élohim lui même sans l'intermédiaire d'aucune cause instrumentale, je veux dire la séparation de la Lumière d'avec l'Obscurité (3). Dans un vers de Jésus-ben-Sira, un terme équivalent, nous déclare que les jours sont séparés les uns des autres par Yaweh (4).

L'opération à laquelle Yahweh-Élohim daigne se livrer en tirant, du côté d'Adam, la matière du corps d'Ève (5), pourrait être rapprochée des actes que je viens de mentionner, puisque cette dernière opération implique, jusqu'à un certain point, le partage d'un corps.

M. Ch. Ploix, pour ne citer qu'un seul nom, a de nos jours, cru devoir entendre au sens de « séparer » le verbe *bârâ*, second mot de la *cosmogonie* biblique (6). De la sorte, dès son entrée sur la scène du

(1) *Gen.*, I, 6.
(2) *Ibid.*, I, 6, 7, 14 18.
(3) *Gen.*, I, 4.
(4) Lirach, XXXVI, 8 (*Vulg.*, XXXIII, 8).
(5) *Ibid.*, II, 21-22.

Monde, le Démiurge nous serait présenté par le texte sacré directement dans l'acte sur la nature duquel porte cette communication. Mais, à la suite de l'école éxégétique syriaque, représentée par Éphrem, et avec la généralité des interprètes juifs, hellénistes et latins, nous voyons dans *bârâ* un terme au sens figuré et non physique, l'indication de l'opération créatrice selon toute la force de cette dernière expression, dans la langue philosophique.

Dans la *Théogonie* cosmogonique de Sanchoniathon, nous voyons le Ciel entier en guerre contre l'Abîme des mers (1). Lui-même avait été repoussé par El, son propre fils, vengeur de la Terre, mère de celui-ci. El s'était, pour cette lutte, armé de la faulx dont nous avons parlé précédemment ; il avait été victorieux et avait dépossédé de l'empire le Ciel, son père (2). Plus tard, deux tentatives avaient été faites pour perdre El ; mais elles étaient demeurées infructueuses (3). Enfin, en l'an trente-deux de son règne, El à son tour, s'était embusqué dans certaine caverne, et étant parvenu à saisir le Ciel, il le mutila tout près des sources des fleuves. L'esprit du Ciel fut partagé ; le sang de ce qu'il avait perdu, coula goutte à goutte dans les sources et dans les eaux des fleuves (4). Après parut Astoreth (Astarté), grande déesse (5).

C'est à l'aide de sa faulx gigantesque que, dans Hésiode, Kronos, c'est-à-dire El, la main gauche ap-

(1) Voy. *Mythologie et folklolisme de l'histoire des religions, janvier-février*, 1876, p. 14.

(2) *Sanchoniathon, édit.* Cory, p. 12, 6.

(3) *Ibid.*, p. 13 § 1.

(4) *Ibid.*, p. 13, § 2.

puyée sur la Terre, sur la surface de laquelle le Ciel s'est étendu au sein de la nuit, exécute son attentat contre l'auteur de ses jours. L'origine de la déesse de Cythère est positivement rattachée, dans la *Théogonie* hellénique, écho de celle de Phénicie, à l'action du dieu El, comme une conséquence fortuite due aux mouvements de la mer.

Nous sommes manifestement ici en présence d'un mythe cosmogonique. Il signifie que, séparées du Ciel par une action comparable à celle de la faulx, les eaux inférieures, des mers, des fleuves et des sources, donnèrent à la terre émergée sa fécondité et produisirent en quelque sorte les créatures qui charment nos yeux à la surface du globe.

Dans Sanchoniathon, Elioun lui-même, père du Ciel, avant d'être le premier dépossédé du trône par son fils, avait succombé dans une lutte contre des bêtes sauvages (1). D'autre part, le Ciel tenta de mettre à mort ses propres enfants, qui étaient fort nombreux (2). Enfin, il tua réellement son fils Sadi, en le frappant avec le glaive (3). Ces actes violents ne présentent pas assez nettement le caractère du procédé cosmogonique objet de cette communication, pour que j'insiste à leur sujet.

Dans la *Cosmogonie* de Taaut, que le même Sanchoniathon nous a conservée en substance, il est question d'une séparation produite par l'effet de la chaleur du soleil, au sein des éléments, particulièrement au sein des eaux atmosphériques (4). Cette sépa-

(1) *Edit Cory*, p. 9, § 2.
(2) *Ibid.*, p. 9, § 4.
(3) *Ibid*, p. 11, § 2.
(4) *Edit Cory.*, p 4, § 2.

ration rappelle celle attribuée, dans la *Cosmogonie* biblique, à l'action du Firmament.

Quant à Bel-Marduk, le Démiurge babylonien, son action rentre également dans le genre de celles auxquelles s'appliquent le sens général des verbes « couper, partager, diviser. » Voici comment, d'après la quatrième tablette cosmogonique, il triomphe de Tiamat, son ennemi :

Et (comme) Tiamat ouvrait la bouche pour le dévorer,
Il y fit pénétrer l'ouragan, pour qu'elle ne refermât point ses lèvres;
Il remplit son ventre de souffles puissants,
Il gonfla (?) ses entrailles et lui fit garder la bouche ouverte (?)
Saisissant (?) le javelot, il lui fendit le ventre,
Il lui ouvrit le sein (?) et déchira ses entrailles;
Il la saisit et lui ôta la vie.

Après s'être débarrassé des auxiliaires de la déesse immolée, le Démiurge entreprit ainsi, d'après les mêmes document, le travail cosmogonique :

Alors, le Seigneur se calma et il s'occupa du cadavre,
Il créa l'univers (?), il fit des chefs-d'œuvre :
Il la fendit (Tiamat) en deux, comme....,
Et prenant une moitié, il en forma le dôme des cieux;
Il y mit un verrou (?), installa un réservoir,
Prescrivant de ne pas laisser sortir ses eaux;
Il attacha les cieux au bord de l'univers,
Et il leur fit faire face à l'abîme, demeure d'Éa;
Le Seigneur mesura la circonférence des eaux.. .

Nous voici donc revenus dans la cosmogonie chaldéenne, à la conception biblique du Firmament séparant les unes des autres, les eaux célestes des eaux marines.

De même dans la *Cosmogonie* d'Anu que Bérose nous a conservée, Bel coupe en deux le corps de la

déesse personnifiant l'Abîme des eaux (1). Il se décapite lui-même; il partage l'Obscurité; il sépare le Ciel de la Terre (2): tant le procédé de sectionnement joue un rôle important dans la cosmogonie sémitique.

## IV

Dirigeons maintenant notre attention sur les êtres, les éléments contre lesquels ce procédé a été employé par le Démiurge, selon les diverses versions de l'antique document. L'objet sur lequel ont de la sorte porté les coups divins, est principalement l'ensemble des eaux, spécialement les eaux marines, plus particulièrement l'Océan universel qui recouvrait tout le continent à l'origine du monde et dont les Océans actuels sont les restes. L'Omoroca de Bérose (3), la Tiamat du poème cosmogonique découvert dans la bibliothèque d'Assurbanipal, sont une seule et même personnification féminine, dans le panthéon chaldééen de l'Océan universel primordial, de nos plus grandes mers ou de nos océans actuels (5), en assyrien *tiamtu*, en hébreu *tehôm* (6).

Cette déesse qui est aussi appelée (Muru-Ku ?) (7) par Bérose (8), présidait à un peuple de monstres dont

(1) *Edit. Cory*, p. 27, § 2.
(2) *Ibid.* p. 28, § 1.
(3) *Edit. Cory*, p. 27, § 2.
(5) Cf. Bérose, *loc. cit.*
(6) Cf *Gén.*, 1, 2.
[7] Voy Jensen, *Kosmologie*, p. 302.
(8) *Loc. cit.*

les espèces nous sont énumérées et décrites dans la troisième tablette du poëme cosmogonique découvert par Georges Smith et en tête du livre d'Anu, tel que Bérose nous l'a conservé (1). Ce sont les figures de ces êtres fantastiques qui formaient les scènes cosmogoniques représentées dans le temple de Bel-Marduk à Babylone (2). Quelques-unes d'entre elles sont encore aujourd'hui sous nos yeux, telles que l'art chaldéen, l'art plastique assyrien les avait exécutées. Je fais allusion à l'un des cylindres publiés par Layard, celui où la lionne rampante, représentant Bélit-Tiamat, et en lutte avec Bel-Marduk, est suivie de monstres divers. De ces figures plastiques et de ces descriptions rapprochant un bas-relief de Khorsadad, qui est aujourd'hui au musée du Louvre et représente une scène de navigation, un assyriologue italien observe, à bon droit que les sujets ou compagnons de Tiamat caractérisent le Chaos (l'abîme primordial des eaux), dont l'Océan actuel semblait être un reste aux yeux des Chaldéo-Assyriens (3).

Le début même du poëme cosmogonique que ce peuple nous a laissé, nous désigne clairement Tiamat comme la personnification de l'Océan primordial :

L'Abîme (*Apsû*) primordial, qui les engendra,
Et la Confusion-Océan (Mummu-Tiamat), qui les enfanta tout entiers,
Mêlaient ensemble leurs eaux.

Mégasthène, de son côté, au sujet de la reconstruction de Babylone par Nabuchodonosor II, nous affirme que, dans les conceptions cosmogoniques chaldéo-

(1) *Bérose*, édit Gory, p. 26, § 2; p. 27, § 1.

(2) Voy. *Ibid.* p. 2, § 1.

(3) P. Gius. Bruengo, *L'Impera di Babylonia e di Ninive*, vol. I, p. 72.

assyriennes, il y eut à l'origine un Océan universel, et que l'intervention de Bel eut lieu dans cet état de choses.

D'après les « *Tôledôt* du Ciel et de la Terre, » ouvrant la *Genèse*, le *Téhôm* correspondant à la Tiamat babylonienne, l'Océan primordial universel, subit bien l'action de la *Rouah* d'Elohim, comparable à un battement d'ailes (1). Mais cette action ne présente pas suffisamment le caractère de celles que nous comprenons sous le nom général de procédé de sectionnement. Employé par Élohim, au moyen du Firmament, ce procédé est appliqué non pas simplement à la masse des eaux océaniques, mais à l'ensemble des eaux atmosphériques et marines (2).

Si le Dieu des Hébreux, le Dieu véritable n'agit pas peut-être sur l'Océan, d'une façon aussi intense que le Démiurge de la cosmogonie babylonienne, remarquons toutefois que l'associée du Démiurge biblique, la *Hôkmâ*, Demiurge elle-même, dans laquelle le Créateur agit en quelque sorte (3), est, non pas identifiée, étant Dieu elle-même, mais unie étroitement à la mer ou l'Océan, comme aussi, il est vrai, aux nuées du ciel, dans les vers consacrés par Salomon (4), et par Jesu ben-Sira à la louange de la Sagesse. Chez ce dernier écrivain, la Sophie se compare elle-même à la nuée obscure couvrant la Terre entière (à l'origine). Elle affirme que son propre trône est soutenu là-haut par un nuage. Elle se glorifie d'avoir seule fait le tour du Ciel (au-dessus de l'Océan), et de s'être promenée

(1) *Gen.*, I, 2.
(2) *Gen.*. I, 6-7.
(3) Cf. *De-Rêsit* (Gen. I, 1) et *Pêsit darkô* (*Prov* VIII, 22).
(4) Voy. *Prov.* VII, 27-30.

au fond du grand abîme. Elle déclare avoir acquis des propriétés dans les flots de la mer aussi bien que sur la terre entière (1).

Dans la *Cosmogonie de Taaut*, que Sanchoniathon nous a conservée, nous voyons une séparation des éléments, effet de la chaleur solaire, liée à des phénomènes tels qu'une formation des nuages et des pluies torrentielles (2). Du reste, le procédé de sectionnement employé par le Demiurge, n'est pas aussi nettement que dans dans les documents d'origine chaldéenne, appliqué, dans les textes qui nous restent des Phéniciens, à la masse des eaux océaniques, marines ou simplement fluviales.

Notons cependant que la mutilation du ciel aboutit, dans la *Grande Théogonie* cosmogonique de Sanchoniathon, à l'alimentation ou mieux à la fécondation des eaux fluviales (3), et dans la *Théogonie* d'Hésiode, à la fécondation des eaux marines, d'où sort Astoreth (Aphrodite), sur le rivage de Chypre, en face de la côte phénicienne.

En outre de la masse des eaux, le Démiurge partage ou tranche, dans la cosmogonie sémitique, quelques corps ou quelques êtres sur lesquels il emploie d'une façon beaucoup moins marquée, ce genre de procédé. « Elioun déchiré par la dent des bêtes sauvages (4), Sadi, immolé par la main d'El, son père (5), une fille de ce dernier dieu décapitée par lui à la stupéfaction de tout le panthéon phénicien (6), El encore se circon-

(1) *Sirach*, XXIV, 3-6.
(2) *Edit*, Cory, p 4, § 2.
(3) *Edit*. Cory, p. 13, § 1.
(4) Voy. Sanchoniathon, *édit*. Cory, p. 9, § 2.
(5) *Ibid*., p. 11, § 2; Cf. p. 13, § 3.
(6) *Ibid* p 11, § 2.

cisant (?) lui-même, et ses compagnons d'armes obligés à l'imiter (1), l'esprit du ciel partagé après la mutilation de cette autre divinité (2) : voilà des mythes auxquels la mythologie phénicienne ne refuse pas tout à fait d'appliquer notre procédé de sectionnement, en les liant plus ou moins clairement aux données cosmogoniques qu'elle nous présente.

On peut rapprocher de ces mythes celui de Bel, Démiurge chaldéen, se décapitant lui-même (3). D'autre part, le même Dieu emploie contre l'Obscurité le même procédé de sectionnement : il fait d'elle deux parts (4).

Puis-je ajouter, sinon le corps du *Protoplaste*, sur lequel l'action de Yahweh-Elohim s'exerça strictement, du moins cette conception imaginaire de l'androgyne, dont on trouve une trace dans Bérose (5), et grâce à laquelle on a pu inventer une théorie toute gratuite de l'origine des sexes dans notre race? Platon s'en est fait l'écho dans le *Banquet*; mais comme je ne connais pas de document sémitique où elle soit exposée, en dehors de certains textes historiques (6), je n'ai pas lieu d'insister à son sujet dans cette étude.

(4) *Ibid.*, p. 13, § 3.

(5) *Ibid.* p. 13, § 1.

(1) Voy. Bérose, édit. Cory, p. 28, § 1.

(2) *Ibid.*

(3) Voy. *Ibid.* p. 26, § 2.

(4) Voyez le *Midrasch Haggada*, dans R. Schomoh; Moïse Maimonides, *More-nevochim*, P. *II*, *ch. 30*; Samuel Abarbanel; Manassé-ben Israël. Cf. Stenchus Eugubinus, *Cosmopeia, vel de mon lano apificio*, *Ohug.*, 1535, p. 154-155; le P. Fr. Georgius, *in scripturam sacrum et philosophi m 3000 problemata*, *Parisis*, *1522*, *L. I*, *Sect. de mundi fabrica*, *Rahl. 29*, *p. 5*, *verso*.

## V

Il nous reste à voir, pour terminer, quel a été, dans l'œuvre cosmogonique, le résultat du procédé de sectionnement si largement employé par le Démiurge. Ce résultat n'est autre que la part faite à la dualité, au sein de l'univers visible. Non seulement les *dualités* provenant d'un coup tranchant, explicitement mentionné dans les textes de la cosmogonie sémitique, méritent d'attirer ici notre attention, mais toutes les autres énumérées dans les mêmes documents. L'analogie nous induit à admettre que dans les conceptions de la haute antiquité de l'Asie antérieure, l'origine attribuée à celles-ci se rapprochait sensiblement de celle déclarée au sujet de celles-là.

En premier lieu se présentent à nous les eaux atmosphériques et les eaux marines, séparées les unes des autres par le Firmament, jeté entre elles à la façon d'un diaphragme (1). Nous l'avons rapproché de la faulx dont El ou Kronos se sert dans la *Théogonie* de Sanchoniathon et dans celle d'Hésiode. En séparant du Ciel, à l'aide de cette lame d'acier, le principe fécondant mêlé ensuite aux eaux soit marines, soit fluviales, El ou Kronos, dans le mythe que nous rappelons, semble introduire aussi sur la scène de la cosmogonie phénicienne, la dualité des nuages et des nappes d'eau terrestres, très nettement signalée par les « *Tôledôt* du Ciel et de la Terre. »

Ce titre même nous rappelle la dualité dans laquelle les conceptions sémitiques résument la synthèse du monde et à laquelle elles accordent peut-être

(1) *Gen.*, I. 6-7.

le principal des rôles cosmogoniques. Nomoné, « le Créateur du Ciel et de la Terre, » dans le poème lyrique où on le représente orné de la *liltu* (1), Bel-Marduck, forme ces deux moitiés du monde et les établit comme telles, quand il installe, d'après la quatrième tablette du poème cosmogonique chaldéo-assyrien, le dôme du ciel, égal en diamètre à l'Océan, et fait de la moitié du cadavre de Tiamat, ou, pour parler d'après le témoignage de la *Cosmogonie d'Anu*, transmise par Bérose, quand il emploie les deux moitiés de ce cadavre à la production respective du Ciel et de la Terre (2), séparés l'un de l'autre par sa puissante main (3).

L'expression « le Ciel et la Terre » équivalant au terme « le Monde, » reparaît dans le titre de « Mère du Ciel et de la Terre, » que les Chaldéo-Assyriens accordaient à la déesse des eaux, mère d'Éa (4). Cette expression était devenue si sacrée pour ce peuple, que la formule « Père de la Terre et du Ciel », dans les protocoles d'Ahura-Mazda, des textes persans achéménides était invariablement traduite en assyrien, avec cette inversion : « Père du Ciel et de la Terre. » M. Oppert a judicieusement signalé ce détail, au sujet des inscriptions trilingues du Behistoun, de Persépolis et d'ailleurs (5). Il est remarquable que dans sa Théogonie où il attribue un rôle cosmogonique important à la dualité Ciel-Terre, Hésiode emploie constamment la formule « la Terre et le Ciel, » comme pour rappeler

(1) L. 27.
(2) Voy. Bérose, *édit.* Gory, p. 27, § 2.
(3) *Ibid.* p. 28, § 1.
(4) H. R. 54, n° 3, 18.
(5) *Expédition en Mésopotamie*, t. II, p. 123, 131, 170, 223, etc.

la parenté du grec et du zend, au lieu de l'expression sacrée des Sémites « le Ciel et la Terre. »

Cette dernière, que le symbole de la Foi nous a rendue si familière, entre d'une part dans le titre *explicit* de la cosmogonie ouvrant la Genèse (1), et d'autre, elle se lit à la fois, en tête de ce document (2), de celui qui relate la création de l'homme par Yahweh-Elohim (3), et encore de la grande *Théogonie* cosmogonique de Sanchoniathon (4). Dans ce dernier document, ces deux parties du monde sont présentées comme étant un frère et une sœur, nés tout d'abord de Elioun et de Bêrout, premiers principes des êtres.

De la dualité Ciel-Terre, se rapproche celle du sol émergé et de la mer. Cette dernière perd son origine au troisième jour génésiaque (5). Elle est rappelée par la Fable dans le mythe d'Astoreth (Aphrodite) sortant des flots, et n'est pas oubliée dans la *Cosmogonie de Taaut* (6),

Au cinquième jour génésiaque, les animaux créés pour la natation se présentent en regard de ceux faits pour le vol (7), de manière à rappeler la dualité des eaux atmosphériques et des eaux terrestres.

Le soir et le matin, mentionnés en particulier pour chacun des six jours de l'*Hexaméron* (8) et thème de discussion sans fin dans l'exégèse contemporaine, peuvent être considérés comme une dualité analogue tant

(1) *Gen.*, II, 4.
(2) *Gen.*, I, 1.
(3) *Gen.* II, 4 (2e membre du verset).
(4) *Edil.* Gory, p. 9, ɹ 1.
(5) Voy. *Gen.*, I, 9-10.
(6) Sanchoniathon, *édit.* cory, p. 4, §: 3.
(7) *Gen.*, I, 20-22.
(8) *Ibid.*, 1, 5, 8, 13, 19, 23, 31.

à la Lumière et à l'Obscurité dans la première page de la *Genèse* (1), et le *Cantique des trois jeunes Hommes* (2), qu'au Jour et à la Nuit mentionnés dans les mêmes documents (3) et également séparés l'un de l'autre par le Créateur.

Les « *Tôledot* du Ciel et de la Terre » (4), ce même *Cantique* de la partie deutéronomique de Daniel (5), la *Cosmogonie de Taaut* dans Sanchoniathon (6), et celle d'Anu dans Bérose (7) s'accordent à mettre en relief la dualité cosmographique du Soleil et de la Lune, et à concéder sur ce dernier astre devenu le grand dieu d'Ur-des-Casdim, le préséance au Baal-Samim, « le Seigneur du Ciel, » pour emprunter le nom divin de l'astre du jour dans la langue phénicienne (8).

Nous rencontrons d'autres dualités d'ordre cosmogonique : dans Sanchoniaton, « Elioun et Bêrouth », premier couple divin (9), le Vent Colpias, « la Voix » et son épouse Baau, « la Nuit (10), » et les deux bétyles du Feu et du Vent (11) » ; dans les deux documents cosmogoniques de la *Genèse*, l'homme et la femme (12), originairement une même chair, et l'arbre du Bien et du Mal opposé à celui de la Vie (13) ; enfin dans les

(1) I, 4, 5, 18.
(2) 47.
(3) *Gen.* I, 5, 14, 18 ; *Cant. des 3 J.* II, 46.
(4) *Gen.* I, 19.
(5) 30.
(6) *Édit.* Gory, p. 4.
(7) *Édit.* Gory, p. 28, n. 1.
(8) Sanchoniathon, *édit.* Gory, p. 5, n. 3.
(9) *Ibid.* p. 8, n. 2 ; p. 9, n. 1.
(10) *Ibid.* p. 6, n. 2.
(11) *Ibid.* p. 6, n. 3.
(12) *Gen.* I, 27 ; II, 23-25.
(13) *Ibid.*, II, 9.

documents d'origine chaldéo-assyrienne, le couple Tiamat et Apsû, double personnification de l'Océan, mentionné par Damascius, ainsi que l'Obscurité et l'Eau, dualité sur laquelle s'ouvre la *Cosmogonie* d'Anu (1).

Je pourrais encore relever, par exemple, dans Sanchoniaton, une douzaine de dualités formées par des personnages divins dont les noms nous sont donnés et dont l'origine se rattache plus ou moins nettement aux conceptions cosmogoniques. Je me borne à résumer sur ce point la pensée sémitique en citant deux paroles de Jésus-ben-Sira, dans lesquelles cette pensée est condensée :

De la sorte considérez toutes les œuvres de « Eliôn » : elles se présentent deux à deux ; chacune a son pendant (2).

Et encore :

Tout est double ; chaque chose a son pendant ; rien n'a été fait à moitié (3).

Le procédé de sectionnement que je viens de tenter de faire ressortir dans la cosmogonie sémitique, avait été déjà signalé et formulé par saint Thomas d'Aquin. Le grand docteur a dit en exposant l'*Hexaméron* :

Creaturæ corporalis formatio facta fuit per opus distinctionis (4).

Dr BOURDAIS,

---

(1) Térose, *édit.* Sory, p. 26, 1 4.
(2) Sirach, XXXVI, 15 (*Vulg.*, XXXIII, 15).
(3) *Ibid.*, XLII, 24 (*Vulg.* XLII, 25.
(4) S. *Theol. q. I, Q. LXVI, Art. I, in corpore.*

# CHRONIQUE

I. — **Science des Religions.** — Voilà la quatrième année que l'Institut d'ethnographie de Paris a organisé une série de cours d'histoire des religions. Il nous suffira de dire que l'enseignement y repose, d'après les déclarations même des organisateurs, sur les principes matérialistes et transformistes. Les cours sont exclusivement réservés à des hommes franchement républicains, socialistes et athées. C'est tout dire.

— Un comité composé de professeurs de diverses universités américaines a organisé aux États-Unis une institution analogue aux Hibbert-Lectures de Londres, et a confié, l'année dernière, ces conférences à M. Rhys David.

— L'Université de Chicago a créé dans ses Facultés une section d'Histoire des religions. M. Goodspeed a été chargé de cet enseignement.

— *L'Homme singe et les précurseurs d'Adam, en face de la science et de la théologie*, tel est le titre d'un mémoire publié l'an dernier dans la *Revue des questions scientifiques* (avril 1894), par le Père François Dierckx, S. J. La partie scientifique se compose de trois chapitres : l'Homme-singe d'après Darwin et Haeckel, l'Homme-singe et la paléontologie, l'Homme-singe, l'anatomie et la physiologie. La conclusion qui s'en dégage est celle ci : « Le transformisme appliqué à l'homme ne résout pas la question de son origine (p. 80) »

Cette conclusion a sans doute son importance ; cependant il ne faut pas oublier qu'il n'est pas encore démontré que le transformisme appliqué à l'homme soit inconciliable avec la foi catholique. Darwin en proposant et en développant son système de l'évolution, n'était point guidé par des sentiments hostiles à la foi. Mais pour un bon nombre de transformistes de nos jours le principal mérite de la doctrine nouvelle est qu'elle leur semble

abolir toute foi à l'ordre surnaturel. Elle supprime, pensent-ils, le Créateur et son œuvre et méne ainsi droit au matérialisme et à l'athéisme. Le transformisme est-il responsable de ces aberrations impies? Le P. Carbonnelle dans sa remarquable étude sur l'*Aveuglement scientifique*, écrivait en 1880 : « Nous rejetons les doctrines transformistes, mais nous n'avons pour cela que des raisons purement scientifiques. Si beaucoup de leurs partisans sont irréligieux, c'est qu'ils y greffent intempestivement des assertions matérialistes qui n'appartiennent pas à l'essence du transformisme... Le chrétien est donc parfaitement libre ; il peut se prononcer dans un sens ou dans l'autre, suivant les lumières que l'étude scientifique lui donnera. (*Rev. des quest scient.*, t VIII, p. 154) »

— Au mois de décembre dernier, des conférences publiques et gratuites ont eu lieu au musée Guimet, tous les dimanches, à deux heures et demie, sur l'*Histoire des religions* et l'*Etnographie des peuples de l'Orient*.

— Le livre de M. E. de Roberty : *Auguste Comte et Herbert Spencer* (Paris, 1894), est une étude comparative des idées *monistiques* qui dominent la philosophie d'Auguste Comte et d'Herbert Spencer. « Trois grandes idées, écrit l'auteur, se dégagent de la philosophie positive, comme son résumé, son résidu, son enseignement suprême, son legs définitif aux âges futurs » (p. 4.) C'est d'abord l'idée *agnostique* : devant la raison humaine se dresse l'idée de l'Inconnaissable contre laquelle toutes nos investigations viennent échouer. « L'idée de l'au-delà appartient à la métaphysique qui la reçut en héritage de la théologie. » (p. 31). C'est ensuite l'idée d'*évolution*, d'après laquelle les incessantes variations de l'univers sont soumises à une loi de développement progressif et lentement gradué. C'est enfin l'idée de *monisme* ou d'*unité*, embrassant et reliant entre elles les innombrables éléments du grand univers.

Comte a subi l'ascendant du *monisme* ; il a cherché à découvrir non seulement une unité logique, mais une unité réelle et objective. Les phénomènes du monde inorganique comme ceux du monde vivant, dit le fondateur du positivisme, sont soumis à des lois identiques. Le principe d'unité, l'idéal de la science et du

progrès est la sociologie. C'est à elle qu'incombera la tâche « d'établir l'ascendant normal de l'esprit d'ensemble qui, d'une telle source, se répandra sur toutes les parties antérieures de la philosophie abstraite. »

Herbert Spencer poursuit lui aussi l'unité des choses, mais il voudrait surtout découvrir à travers les évolutions de la nature la formule de tous les changements. M. de Roberty d'ailleurs n'est pas un admirateur quand même des hommes qu'il apprécie. D'après lui, l'idée de l'inconnaissable qui symbolise la somme totale des causes secrètes aboutit au dualisme du connu et de l'inconnu, et se combine mal dans la philosophie de Comte avec l'idée monistique ou unitaire. Lui même vient de corriger ce qui lui paraît défectueux dans la doctrine du maître, et il attache son nom à une orientation nouvelle du positivisme, étiquetée comme *hyperpositivisme*. Celui-ci prétend supprimer le conflit de l'agnosticisme et du monisme, en éliminant du positivisme l'élément mystique, vestiges de l' « antique abdication de l'homme en faveur d'un Dieu inconnu » !

— *La Vie progressive de l'enfant*, c'est le titre d'un travail que le P. Roure a donné aux lecteurs des *Études* (n° d'octobre 1894), et où il nous fait assister au développement progressif de l'enfant Une à une, il prend ses facultés sensibles et intellectuelles, analyse leurs premières manifestations, et marque les étapes de leur affranchissement. Ce premier but atteint le travail porte plus loin. Il conduit logiquement à des conclusions philosophiques de la plus haute importance. Chacun de ces tableaux où nous est décrit le développement des facultés de l'enfant est un argument décisif contre la théorie transformiste. L'homme, à sa naissance, diffère totalement de l'animal, son développement est tout autre, sa vie n'est pas sa vie. Le développement de l'enfant n'est qu'un continuel affranchissement, une marche constante de la passivité à l'activité. La première éducation devra donc suivre cette évolution et se modifier graduellement avec les diverses phases de cette évolution. Elle ne formera pas des machines, mais des êtres qui aient de l'initiative et une force personnelle.

— Dans l'*Initiation* (Novembre 1894), Papus constate dans son rapport annuel que l'occultisme est à la mode et que c'est là

le plus grand danger qui pouvait l'atteindre. En présence de ce danger, les vrais initiés se sont décidés à s'enfermer dans leurs loges, laissant aux profanes les réunions organisées par Mme la duchesse de Pomar ou par les cercles spirites. Papus nous apprend en même temps que, grâce à la doctrine occulte, on arrivera à réformer la plupart des sciences contemporaines ainsi que les Beaux Arts N'avons-nous pas déjà une « anatomie philosophique », ou la « physiologie de l'orchestre, ou la chimie synthétique » de Barlet qui ont révolutionné ces sciences, grâce à l'application d'une seule et même loi, *la loi analogique du quaternaire*. La science n'a donc qu'à prendre garde, car l'an de grâce 1895 nous menace de toute une série d'ouvrages conçus dans le même sens !

— La *Théodicée* du P. Hontheim fait partie de la riche collection philosophique (*Philosophia lacensis*) publiée par les PP. Jésuites de Maria Laach. Le traité du P. Hontheim nous paraît des plus complets.

— On sait que les traités philosophiques publiés par les pères de Maria-Laach s'adressent aux professeurs plutôt qu'aux élèves. Aussi est ce pour ces derniers qu'une autre société de pères de la Compagnie de Jésus publie une série de traités moins étendus. Elle comprendra six petits volumes in-12. On a annoncé les quatre premiers : la *Logique* et l'*Ontologie* du P. Frick ; la *Philosophie naturelle* du P. Haan ; la *Psychologie* du P. Boedder.

— Le Père Tilmann Pesch dans son travail sur Kant (1), critique le philosophe de Kœnigsberg qu'il regarde avec raison comme l'un des principaux ancêtres de la philosophie contemporaine. Bon nombre des erreurs actuelles sont les fruits du criticisme : *la sécularisation de la science — la morale indépendante — le culte néo-païen de l'humanité*, etc. Toutefois, il serait injuste d'oublier la part d'influence et de responsabilité qui revient à tant d'autres philosophes qui ont précédé Kant et dont il s'est même inspiré.

(1) *Kant et la science moderne*, traduit de l'allemand par Lequien, Paris, Lethielleux.

— Nous signalerons la réédition de la *Philosophia scholastica* de M Brin. Grâce aux améliorations dues à MM Farges et Barbedette, elle est devenue un ouvrage nouveau en deux forts volumes. Le premier comprend la logique, l'ontologie et la cosmologie. Les auteurs y soutiennent la distinction réelle de l'essence et de l'existence dans les créatures. Un chapitre important est consacré à la notion du beau et à l'esthétique. On réfute le transformisme, même atténué, et tel qu'il a été proposé dans ces derniers temps par des philosophes chrétiens et des scolastiques.

II. — **Religion d'Israël.** — La librairie Durlacher, à Paris, a publié une conférence de M. Jean Réville sur le livre d'Hénoch : *La Résurrection d'une Apocalypse.* D'après le conférencier, ce qui caractérise plus particulièrement le livre d'Hénoch, est l'association intime et perpétuelle des préoccupations relatives à la destinée humaine et des préoccupations relatives à la constitution de l'univers. Le gouvernement du monde matériel est la garantie du gouvernement du monde moral.

— M. Montefiore avait été chargé des Hibbert-Lectures en 1892. Il vient de publier la seconde édition de ses neuf conférences sous ce titre : *Lectures on the Origin and Growth of religion as illustrated by the religion of the Ancient Hebrews*, (London, Williams ) Nous avons déjà dit que l'auteur s'est inspiré des travaux de Kuenen et de Wellhausen.

— M. Xavier Kœnig a publié chez Fischbacher un *Essai sur la formation du Canon de l'Ancien Testament.* D'après lui, la Thorah fut reconnue comme livre sacré au commencement du IIIe siècle ou dès la fin du IVe ; la collection des Prophètes fut formée en 250 ; les hagiographes forment un recueil de l'époque de Josèphe ou du Ier siècle de notre ère.

— M. Basset a continué à la librairie de l'Art indépendant la traduction des *Apocryphes éthiopiens.* L'*Ascension d'Isaïe*, appélée aussi *Vision d'Isaïe*, contient des écrits dont le premier renferme le récit de la mort du prophète Isaïe par ordre du roi Manassé, et le second raconte sa vision et son ascension au septième ciel.

— M. Buhl a réuni dans un petit volume publié chez Edel-

mann, à Leipzig, tous les renseignements qu'il a pu recueillir sur les Édomites : *Geschichte der Edomiter.*

— Dans *L'Antisémitisme, son Histoire et ses Causes*, M. Bernard Lazare cherche à démontrer que l'antisémitisme n'est pas une passion nouvelle. Il a existé de tous temps et dans tous les pays où les Juifs ont vécu. L'auteur a donc recherché quelles étaient les causes de cette antipathie, apparente ou réelle, et il les a recherchées, non seulement dans le judaïsme, mais encore en dehors de lui. Il leur attribue donc une extrême diversité, bien qu'elles soient à peu près uniquement masquées par le grief ethnologique. Mais, dans la réalité, il en est de nationales, de religieuses, de politiques et d'économiques; il en est de permanentes et de passagères; il en est, en un mot, de toutes sortes. Le livre de M Bernard Lazare a ce mérite, bien rare dans l'examen d'une question aussi passionnante, de n'être ni une apologie ni un libelle. C'est un exposé purement objectif, écrit sans parti pris pour ou contre, d'un état d'esprit destiné à périr.

» L'antisémitisme, nous dit l'auteur, disparaîtra, parce que le Juif se transforme, parce que les conditions religieuses, politiques, sociales et économiques changent, mais il périra surtout parce qu'il est une des manifestations persistantes et dernières du vieil esprit de réaction et d'étroit conservatisme, qui essaie vainement d'arrêter l'évolution révolutionnaire. »

— Les archives de la Haute-Garonne possèdent un feuillet de Bible en écriture visigothe du neuvième siècle, qui a été signalé à M. l'abbé Douais par M. Beaudouin, archiviste. Après une étude approfondie du texte, qui répond aux chapitres XXI et XXII de l'*Ecclésiastique*, M l'abbé Douais y voit une version latine ancienne, jusqu'ici inconnue, la première et la seule signalée en Europe après la Vulgate, et que les vraisemblances permettent d'attribuer à saint Jérôme.

— M. Gladstone, dont l'activité littéraire est toujours grande, a accepté d'écrire l'introduction générale à un ouvrage intitulé : *The People's Victorial Bible History*, et qui sera publié à Chicago Ce livre contiendra l'histoire de la Bible d'après des découvertes les plus récentes.

— M Bruno Baentsch a publié à Erfurt, chez Hugo Güther,

une étude sur les chapitres XVII à XXVI du Lévitique, qu'on a nommés le *Code de la Sainteté*. L'auteur, suivant la méthode allemande, a cherché à analyser et à isoler chacune des ses parties et a insisté surtout sur les rapports des chapitres avec Ézéchiel.

— M. Huppel a publié à Leipzig un étude sur le serment dans l'Ancien Testament : *Der Eid im Alten Testament*. Il traite d'abord du fondement du serment, des formes diverses du serment, du serment que Dieu prête lui même. Le serment, continue M Happel est ici la base de toutes les institutions de l'Ancien Testament. Les prophètes d'abord, l'Évangile ensuite ont mentionné le serment.

— M. Ismend a eu l'intention de résumer dans son livre : *Lehrbuch der Alttestamentlichen Religions-geschichte* (Fribourg, Mohr), les résultats de la critique biblique de Kuenen et de Welhausen. D'après lui, les origines de la religion d'Israël nous montrent Jehovah, comme Dien de la tribu, au milieu d'autres dieux ; puis sa coexistence avec les Baalim ; ses luttes contre Baal, et enfin la transformation du culte javhique par les prophètes.

— M. Budde a publié chez l'éditeur Paul Siebeck, de Fribougen-Brisgau, une traduction de plusieurs articles de M. Kuenen, parus à différentes époques dans des revues spéciales, et dont quelques-uns n'avaient pas été utilisés dans les travaux d'ensemble. La connaissance qu'a M. Budde du hollandais lui a facilité la tâche.

— Nous avons signalé i i et qualifié, comme il le méritait, le factum intitulé *l'Encyclique et les catholiques anglais et américains*. Cette brochure vient d'être réfutée à fond par l'abbé Ch. Robert, le savant oratorien de Rennes, déjà connu par plusieurs travaux bibliques importants.

M. Robert montre d'abord avec quelle légèreté l'écrivain de la *Contemporary Review* a prétendu que St-Augustin, cité par Léon XIII, conseille de nier absolument tout fait scientifique qui contredirait une assertion de la Bible.

Puis il montre combien les prétendues erreurs scientifiques de la Bible sont aisées à expliquer. Pour ce faire, il n'y a qu'à s'en

tenir aux prescriptions de Léon XIII. « Nous avons usé du parallélisme, des preuves intrinsèques et extrinsèques, du secours des sciences profanes, de la comparaison des différents textes recommandés dans l'Église catholique, et nous nous sommes attaché à rechercher quelle a pu être la part des copistes dans les erreurs; quant aux inexactitudes scientifiques, nous avons rappelé que le Docteur Angélique avait donné la vraie solution en déclarant que les écrivains sacrés avaient jugé les choses de la nature d'après les apparences. »

L'exégète anglais avait assez mal traité la religion d'Israël, il a suffi à M. Robert de copier mot par mot la Bible pour corriger les faux points de vue du critique de Léon XIII et il constate, à l'encontre du même critique que, pour tracer son tableau, il n'a pas eu besoin de contrevenir aux conseils de l'Encyclique.

Une des graves questions de l'exégèse actuelle est la composition du Pentateuque. Sur ce sujet, M. Robert, après avoir constaté que l'Église n'a rien défini, croit pouvoir appuyer sa théorie sur le passage suivant de l'Encyclique : « Dans les questions historiques, telles que l'origine et la conservation des livres, les preuves fournies par l'histoire ont plus de force que toutes les autres; les preuves intrinsèques ne peuvent être généralement invoquées que pour ajouter à la confirmation. » Voici la théorie de M. Robert : 1° Moïse n'a pas écrit ni dicté aucun des livres qui lui sont communément attribués par nos théologiens. — 2° Les plus anciennes parties du Pentateuque, auquel appartenait primitivement le Livre de Josué, consistent en deux mémoires historiques distincts, soudés ensemble à une période postérieure à leur composition; la marque distinctive du plus ancien de ces documents est le nom de *Jehovah* pour désigner la divinité, tandis que le plus récent emploie le mot *Elohim*. 3° Ces mémoires ou documents ont été originairement composés vers l'époque des plus anciens prophètes.

Nous nous contentons pour le moment d'énoncer ces thèses. Du reste, l'auteur lui même ne méconnaît pas que, sur bien des points, il faut attendre de nouvelles et sérieuses études.

Le travail excellent de M. Robert se termine par un exposé

de la liberté accordée par le Saint-Père dans le champ des études bibliques. Il montre bien que s'ils veulent suivre les intentions de Léon XIII, les catholiques de tous les pays doivent prendre à cœur une étude plus approfondie des questions bibliques (1).

— Il est un peu tard pour parler du X^e congrès des orientalistes tenu à Genève en septembre 1894. Nous nous contenterons de signaler son importance pour les questions bibliques qui ont surtout été traitées dans la section sémitique.

Cette section, présidée par le professeur Kautzch, réviseur de la grammaire de Gesenius, contenait presque toutes les illustrations du sémitisme et de l'exégèse, surtout en Allemagne : D. H. Müller, Fried. Delitzsch, Paul Haupt, J. Halévy. Les vice-présidents étaient MM. Oppert et Tiele.

Dès la première réunion, le professeur Guthe, de Leipzig, a proposé quelques éclaircissements sur plusieurs passages de la Bible au moyen de quelques légères transformations. Cette manière de résoudre les difficultés a suscité l'opposition de plusieurs savants, entre autres de M. Halévy qui n'admet pas qu'on change le texte sans une urgente nécessité.

M. le professeur Furrer, de Zürich, a pris la parole au nom de l'Association allemande de Palestine. Il a rappelé tout ce qu'elle a fait pour la connaissance de la Terre Sainte, en particulier par les travaux de MM. Schick, Schumacher et Guthe.

Le Père Lagrange a présenté la photographie de la magnifique mosaïque arménienne récemment découverte, et montré qu'elle fait partie du cimetière qui entourait de tous côtés la basilique de Saint-Etienne. Il en résulte que la basilique d'Eudocie ne pouvait être à l'ouest du chemin.

Le professeur Socin, de Leipzig, constate que les études palestiniennes demandent surtout des hommes habitant le pays, toujours prêts à profiter des découvertes : le temps est venu de se hâter, car les traditions et les usages sont menacés par l'envahissement des chemins de fer.

(1) *Revue bibliographique belge.*

M. le professeur Delitzsch a présenté le premier fascicule, de *aleph* à *daleth*, de son dictionnaire assyrien allemand manuel : on assure que le reste paraîtra avant la fin de l'année.

— M. Lunet, chanoine de la cathédrale de Rodez, vient de publier une curieuse étude sur les Prophètes. « On a fait, dit l'auteur, de nombreuses commentaires sur les chapitres prophétiques de Daniel : on a donné diverses interprétations de son livre. Hier encore, l'énigme des quatre bêtes n'était pas résolue. Aujourd'hui le principal sceau est brisé. On discute dans ces pages que la quatrième bête ne représente pas, comme on l'a cru jusqu'ici, l'empire romain, mais l'empire mahométan. » L'auteur croit à l'arrivée prochaine de l'antechrist et de la fin du monde. Il y a en effet, dit-il, des tremblements de terre. L'influenza et le choléra font de nombreuses victimes L'Évangile est prêchée par toute la terre.

Si nous ne partageons pas les vues de l'auteur, nous rendons témoignage à sa connaissance approfondie de l'Écriture. Signalons en terminant son opinion sur le millénarisme.

« Peu d'interprètes des Livres Saints, dit il, entendent l'invitation du Prince des Apôtres. Dans l'étude des Prophètes, ils ne s'occupent que du sens spirituel et négligent le sens littéral ; ils ne croient pas à la régénération du monde, au triomphe terrestre de la Cité de Dieu. Ne leur parlez pas des splendeurs du règne de mille ans ; pure utopie, erreur condamnée par l'Église, vous répondront-ils ?

Nous publierons incessamment deux ou trois volumes sur le règne du Christ. Nous établirons sur des textes nombreux, sur des preuves irréfragables, la certitude du Millenium et nous montrerons sa convenance et ses harmonies avec le plan divin. Pour le moment nous nous contenterons de dire avec M. Thomas, vicaire général de Verdun que cette opinion n'a jamais été condamnée. (Règne du Christ, 1892 ; Analecta, février 1876.)

« Sans partager ce sentiment, dit saint Jérôme, nous ne pouvons toutefois le condamner, parce qu'il a été celui d'un grand nombre de personnages ecclésiastiques et de martyrs Que chacun abonde en son sens et que tout soit remis au jugement du Seigneur. » (In Jerem. 19).

« On ne peut condamner ce sentiment, car on n'a ni texte de l'écriture ni décision de concile. » (Cornel. Apoc. xx, 2).

Un mot sur la décision du Concile de Florence, 1439.

Les anciens millénaires croyaient que les âmes des justes entièrement purifiées, n'entreraient dans le ciel et ne jouiraient de la vision béatifique qu'après avoir passé mille ans sur la terre, après la résurrection générale. Le Concile de Florence a décidé le contraire; les âmes des justes voient Dieu immédiatement après leur purification.

Nous adhérons pleinement à la définition du concile, tout en croyant au Millénarisme qui n'est nullement atteint par sa décision. »

III. — **Religion de Mahomet.** — M. Basset, professeur à l'École supérieure des Lettres d'Alger, a spécialement étudié la littérature populaire des peuples mahométans. *L'Expédition du Château d'Or et le Combat d'Ali contre le Dragon*, qu'il vient de publier, se rapporte au temps des conquêtes de l'Islam. Ali, le héros par excellence des populations mahométanes, combat contre des puissances surhumaines, des démons, des ginns, etc., et en triomphe. M. Basset a étudié les trois versions qui relatent cette légende.

— M. Lidzbarski a publié chez Mayer, à Berlin, une étude: *De propheticis quæ dicuntur legendis arabicis*, où il s'applique à retrouver dans les écrits apocryphes juifs et chrétiens, la source de légendes dont il a rencontré le cours dans les traditions arabes.

— La librairie Brill, de Leyde, a publié une étude de M. Grünbaum intitulée *Neue Beiträge, zur semitischen Sagenkunde*, où l'auteur, très versé dans la littérature arabe, nous montre de très intéressants exemples des transformations que subissent certains récits bibliques en passant par la tradition populaire

— M. Gabriel Ferrand a enrichi les publications de l'École des lettres d'Alger d'un nouveau volume : *Les Musulmans à Madagascar et aux îles Comores* (Paris, Leroux). L'islamisme n'a laissé au sein de ces populations aucune empreinte durable.

Le sorcier y jouit encore d'une influence considérable, et les superstitions populaires sont des plus grossières.

— A la séance extraordinaire du 5 décembre 1884 de la Société de géographie commerciale de Paris, M. Gervais Courtellemont a parlé de son voyage à la Mecque avec un arabe d'Algérie, qui accomplissait alors son treizième voyage dans la ville sainte et était *Hadji*. C'est en pèlerin qu'il a visité la Mecque, en faisant profession de foi musulmane. Il se rendit de Suez à Djedda, une ville de 30 000 âmes.

De Djedda à la Mecque, l'on compte 85 kilomètres. La Mecque est une grande ville de plus de 100.000 âmes, et les Musulmans, originaires de l'Inde et de Java, forment la moitié de la population. Il n'y a pas d'hôtellerie ou d'auberge, et l'on trouve l'hospitalité chez le *nétoub* de sa nation. Notre compatriote était descendu chez le *nétoub* des Algériens. Pendant les quelques jours qu'il passa dans la cité sainte, il dut s'observer constamment et être chaque minute sur le qui-vive. Cette contrainte ne l'a pas empêché de se livrer à une étude aussi complète que possible. Ce qui l'a frappé, c'est le mouvement commercial auquel donnent lieu les pèlerins. 250.000 Musulmans viennent chaque année visiter la capitale de l'Arabie, et l'on peut évaluer à plus de 500.000.000 de francs le chiffre des affaires qui s'y traitent. Les bazars sont bien approvisionnés, les produits anglais y sont nombreux, et nos voisins d'outre-Manche trouvent là un débouché important. Contrairement à ce qui a été dit quelquefois, depuis plusieurs années, les pèlerins sont plus nombreux qu'autrefois, ce qui indiquerait une recrudescence de la ferveur parmi ces Musulmans. M. Courtellemont n'a pas pu visiter la Kasbah, mais il a accompli les cérémonies du pèlerinage. De plus il a été témoin de plusieurs manifestations religieuses qui l'ont vivement impressionné. L'un des spectacles les plus émouvants, c'est de voir, chaque jour, au coucher du soleil, trente ou quarante mille hommes se réunir dans la cour de la grande mosquée, se former en ordre de bataille, *pour livrer combat au démon,* et sitôt que le muezzin a fait entendre son cri saisissant, répéter tous, d'une seule voix, la formule de l'Islamisme : « Allah akbar, la ilaha ila allah ».

— D'une statistique qui vient d'être établie par les soins d'un agent anglais à Djeddah, il résulte que plus de 90,000 mahométans ont débarqué dans ce port et dans celui de Yambo pendant le dernier pèlerinage de la Mecque, qui en a reçu, en tout, près de 300,000. La majorité venait des Indes britanniques, un grand nombre aussi de Java, de Sumatra et d'autres parties de l'Inde néerlandaise. Le choléra qui faisait rage à cette époque dans la vallée de la Mecque, y tuait en moyenne 1,000 personnes par jour ; puis quand les pèlerins attendirent à Djeddah de pouvoir se rembarquer, il en périt pour la même cause, de 5 à 600 par jour. On évalue à 10.000 au moins le nombre des voyageurs par mer qui ont succombé à la terrible maladie ; de ceux venus par terre 15,000 environ n'ont jamais revu leur patrie.

— *L'Histoire des Almohades d'Abd-el Wahib-Merrakechi*, publiée à Alger, chez Jourdan, par M. Fagnan, renferme de précieux renseignements sur l'histoire des doctrines religieuses et sur l'état religieux de l'Afrique à cette époque.

— M. Dieterici, professeur à l'Université de Berlin, donne une seconde édition de l'*Arabisch-Deutsches Handwörterbuch zum Koran*. L'auteur fait ressortir l'influence exercée par le néoplatonisme sur la philosophie arabe et sur la philosophie chrétienne du moyen-âge.

IV. — **Religion Egyptienne.** — M. Amelineau a enrichi la bibliothèque de vulgarisation du Musée Guimet d'un nouveau volume : *Résumé de l'Histoire de l'Égypte*. C'est en effet une histoire complète puisqu'elle va des origines jusqu'au Khédive actuel, mais une histoire de 323 pages, c'est-à-dire extrêmement condensée. On y retrouve la thèse chère à l'auteur, à savoir que ce n'est pas le christianisme qui a converti le paganisme égyptien mais le paganisme qui a converti le christianisme. M. Amelineau aurait du se contenter de dire que le peuple égyptien a imprimé son caractère au christianisme, absolument comme l'on fait les autres peuples, sans pour cela toucher à son intégrité ; mais c'eût été démolir du même coup la thèse de l'auteur.

— On trouvera dans les premiers numéros de l'Académy de 1894 le compte-rendu par M. Hogarth sur les fouilles si importantes du

temple de la reine Hatasus à Deir-el-Bahari, sous la direction de M. Naville et la protection de *l'Egypt Exploration Fund.*

— *L'Archaeological Survey of Egypt* est une société fondée sous les auspices de l'*Egypt Exploration Fund*, dans le but de conserver et de publier les inscriptions, peintures et scènes de toutes sortes qui décorent les monuments égyptiens et de les mettre ainsi à l'abri de l'avidité des indigènes et de l'incurie de l'administration égyptienne. L'éditeur M. Griffith, a fait paraître deux volumes consacrés aux tombeaux de Beni Hassan

— La publication par les presses de l'Univers té de Cambridge de l'ouvra e de M. Budge : *The Mummy*, est un résumé de tout ce qui se rattache aux mœurs et aux coutumes de l'Égypte en fait de funérailles. Ce volume ne contient rien de neuf et est écrit surtout pour initier le grand public aux mystères de l'égyptologie.

V. — **Religion de Zoroastre**. — Nous avons déjà mentionné la traduction nouvelle du Zend Avesta, par M. James Darmesteter. Elle forme le XXIe volume des Annales du Musée Guimet M. Darmesteter en avait déjà donné une traduction anglaise dans les *Sacred Books of the East* de Max Muller. Il a ajouté dans sa nouvelle traduction les morceaux nouvellement découverts ou inédits. Dans son premier travail, l'auteur avait laissé entrevoir ses idées sur l'origine et l'antiquité de l'Avesta. Ici il s'explique ouvertement. Pour lui l'Avesta n'est pas antérieur à Alexandre, comme on l'admettait communément. Aucun de ses livres, pas même les Gathas, n'est antérieur aux dernières années qui ont précédé notre ère ; beaucoup ne sont que du IIIe siècle après J C., et certains compléments ne datent peut être même que du IVe siècle de notre ère. Le parsisme, d'après M. Darmsteter n'a jamais rien inventé Les éléments qui le composent ont été réunis un peu de partout, des Indes, de la Grèce et de la Judée. La notion du monde spirituel contenue dans l Avesta n'est qu'une notion néo-platonicienne. Les gathas qui sont la partie la plus ancienne de l'Avesta ne remonteraient qu'à l an 54 ou 78 après J-C. Telles sont les conclusions si importantes du savant philologue. Elles ont été discutées et contestées

par M. Tiele, dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, (n° janvier-février 1894).

VI. — **Religions de l'Inde**. — S'il fallait en croire le mémoire de M. Jacobi, intitulé *Alter des Rig-Veda*, la composition de ces poésies remonterait à une époque où le solstice d'été a pris place dans la constellation du dragon, c'est à-dire cinq ou six mille ans avant notre ère. On sait que la plupart de nos védisants modernes, rajeunissent au contraire les vieux hymnes jusqu'à les rapprocher de l'ère chrétienne.

La thèse de M. Jacobi a été l'objet d'un savant article de M. Barth, dans le *Journal asiatique* (janvier 1894). Sans reconnaître aux arguments de M. Jacobi la valeur d'une démonstration absolue, le savant indianiste croit qu'il faut en tenir compte. Depuis cinquante ans, dit-il, par réaction contre la chronologie fabuleuse des Hindous, on s'est appliqué chez nous à réduire l'antiquité du Véda à un minimum. On a cru être généreux en lui accordant un millier ou un millier et demi d'années avant notre ère, et pour rendre cette évaluation plus présentable on l'a découpée en petites périodes arbitraires de deux cents ans. Comme tout cet édifice n'était fait que de conjectures, d'autres plus hardis ne se sont pas gênés pour le jeter par terre, et finalement l'opinion a pu être émise, mais non par des indianistes, que toute cette littérature prise en bloc ne remontait guère plus haut que l'époque d'Alexandre. C'est à ce courant d'idées que ces recherches opposent une barrière que je crois efficace et durable. Quoiqu'il faille penser de l'une ou l'autre des preuves réunies par M. Jacobi, l'ensemble en est frappant et il faudra en tenir compte à l'avenir ».

— Le traité de M. Hardi sur la religion védique publié à la librairie Aschendorff est une suite à son histoire du bouddhisme d'après les livres pâlis. Ce livre comprend onze chapitres : aperçu général sur la littérature védique, — panthéon et légendes védiques, — le rituel et la coutume, — conceptions philosophiques et mystiques tels sont les principaux sujets traités. L'auteur a adopté la thèse de M. Hillebrant. La religion védique ne serait que la religion de la lune ou du soleil figurés par diverses personnifications.

— La librairie Alcan de Paris a publié la traduction qu'a faite M. Foucher de la seconde édition de l'œuvre d'Oldenberg : *Le Bouddha, sa vie, sa doctrine, sa communauté*. Il y a du vrai dans les réflexions que fait M. Jean Reville à propos de ce livre et du bouddhisme qu'il se propose de faire connaître : « Voilà, dit-il, un être, voilà un enseignement, voilà un principe de vie morale, qui ont inspiré la conduite et toute la conception de la vie d'innombrables milliards d'êtres humains, depuis plus de 2500 ans et auxquels se rattachent encore aujourd'hui les diverses religions qui, sous le nom commun de bouddhisme, groupent le plus grand nombre d'adhérents sur notre terre. Et cet être, cet enseignement, cette religion, personne ne s'en occupe, presque personne n'en apprend l'histoire, tandis qu'il n'est pas un mauvais sophiste grec de quatrième ordre, dont on ne rebatte les oreilles de nos écoliers, quoique son action sur l'histoire générale de l'humanité ait été nulle! » Il y a là en effet une contradiction qu'on ne saurait nier et une lacune évidente aux différents dégrés de l'enseignement public.

— La librairie Kégan Paul de Londres a publié une curieuse étude du major Temple sur *les Grottes bouddiques en Birmanie*. Les représentations qu'on y trouve datent de différentes époques et contiennent comme une histoire du bouddisme et des influences diverses qu'il a subies.

— La Cambridge University Press a commencé la publication d'une traduction complète des Jatakas pâlis, ou récits sur la naissance de Bouddha, qui formeront sept ou huit volumes.

— On connaît la thèse assez étrange de M. Regnaud qui fait dériver les mythes d'une fausse interprétation des rites du sacrifice qui aurait ainsi précédé les dieux. L'auteur a publié les conférences faites sur ce sujet au Musée Guimet sous ce titre : *Les premières formes de la religion et de la tradition dans l'Inde et la Grèce*, Paris, Leroux)

Voici les sujets traités : Le sacrifice indo-européen. — les premiers développements de l'idée de Dieu. Le mythe de Dyos-Zeus. L'origine des mythes — La nature des éléments du sacrifice La prière. Le culte des morts. La condition des âmes après la mort La transmigration et la délivrance. Les antécédents

de la morale religieuse. L'ascétisme. Théories cosmogoniques. Les origines liturgiques de la philosophie et de la science. Les origines liturgiques de l'art. Les origines liturgiques de la littérature. Les contes populaires et la sorcellerie. Conclusion.

— M. Léon de Rosny a publié à la librairie Leroux : *le Bouddisme ecclectique. Exposé de quelques-uns des principes de l'École.* Il est assez difficile de caractériser ce livre. Il est écrit d'après l'auteur pour ceux qui en dehors de l'enseignement historique donné à la Sorbonne, se montrent désireux d'apprendre ce que le bouddhisme peut nous offrir, non seulement pour envisager sous un jour favorable la question si obscure de nos origines et de nos fins, mais encore pour déterminer la règle morale intellectuelle de notre conduite ici-bas. Est-ce donc une religion nouvelle qui s'annonce, formée d'un bouddhisme éclectique mélangé à nos idées philosophiques, et dont M. de Rosny serait le grand pontife?

— M. Stanislas Julien a traduit en français la relation du pèlerin chinois Hiouen-Thsang relative à son voyage dans l'Inde pour la connaissance du bouddhisme. M. Chavannes a publié chez Leroux, celle de I tsing : *Les religieux éminents qui allèrent chercher la loi dans les pays d'Occident*, (Paris, Leroux). On aimerait y trouver plus de détails sur le bouddhisme lui même : I-tsing y est plus occupé des religieux bouddhistes et de leur long voyage que de la religion elle même Ce mémoire n'en a pas moins une grande importance. Il montre une fois de plus combien le bouddhisme a su se plier à tous les milieux, s'adapter ou plutôt se superposer aux croyances les plus variées. Le Taoïsme, grâce à ses analogies avec la religion de Bouddha favorisa son expansion en Chine.

— M Matgioi (Albert de Pouvorville), a donné à la librairie de l'Art indépendant, une nouvelle traduction du Tao de Laotseu. L'auteur a étudié pendant quatre ans la vie chinoise de près.

Le *Bulletin catholique des Livres et Revues*, apprécie en ces termes cet ouvrage :

« Une traduction en français du « Livre sacré du droit chemin », faite non plus cette fois dans le silence du cabinet, par un savant aidé d'interpètes franco-chinois, mais élaborée sur les lieux mê

mes, dans les écoles mandarines, avec le secours des maîtres chinois par un praticien qui a eu la bonne fortune de vivre pendant longtemps de la vie de ces hommes, d'écouter leurs discours et d'observer leurs usages ; — une transcription tellement exacte qu'elle nous représente mot pour mot l'original, le nombre total des parties du discours correspondant pour chaque phrase française au nombre des caractères du texte ; l'impression distinguant les gloses écrites, et les gloses qui ne sont pas dans le livre, mais que les docteurs ajoutent toujours dans leur explication ; — une traduction, dis-je, qui se présente sous de pareils auspices ne peut être accueillie qu'avec le curieux intérêt que l'on porte en France aux produits authentiques des pays d'Orient.

Le pseudonyme jaune de Matgioi recouvre le nom d'un soldat. Connu depuis plusieurs années par des ouvrages d'études coloniales, Matgioi ouvre par le présent travail une série de volumes sur « l'esprit des races jaunes ». Il s'excuse modestement de nous l'offrir, alléguant « l'expérience de la race et de la langue » acquise par un long séjour dans les pays lointains. Avec de telles garanties nul besoin de s'excuser.

Maintenant le lecteur s'attend probablement à une description quelconque du recueil des maximes dont le philosophe chinois jalonne le « Grand chemin de la félicité ».

J'ai eu peut être la velléité d'analyser ces trente-sept pages pleines de sentences, de les grouper par classes, puis de comparer ce système de morale avec les principes des philosophes de race blanche. En dépit d'une forme de langage plus accessible aux « âmes d'Europe », ceux-ci n'auraient pas soutenu toujours la comparaison pour la pureté de la morale. L'auteur en effet nous montre, dans son introduction, que nos grands sinologues, malgré un profond discernement, des études spéciales, l'aide des compagnons chinois, ont, dans leurs paraphrases et commentaires du « Tao », méconnu le sens que Laotsen lui-même avait en vue.

M. Matgioi nous promet le commentaire des docteurs tongsang, qui nous permettra de pénétrer l' « âme chinoise », et de mesurer alors, sans risque de nous égarer, « la profondeur des chapitres de Laotseu ». Nous posséderons ainsi après le texte exact

du traité, son explication authentique. On ne peut que souhaiter par avance le succès à un travailleur aussi consciencieux.

— Lorsque Cortez débarqua dans l'Amérique centrale et en prit possession au nom de Charles Quint, il y trouva des États puissants et prospères, dont la culture, l'industrie, les arts se perdaient déjà dans la nuit des temps. Tout cela procédait-il d'une origine étrangère, ou était-ce l'œuvre de populations autochtones ?

Dans les discussions entamées à ce sujet, les uns ont cru sage d'admettre qu'à supposer que des étrangers eussent, à une époque inconnue, mis le pied sur ce que nous appelons le Nouveau-Monde, ils n'avaient cependant pas dû exercer sur la civilisation de ces peuples une influence capable d'en modifier la nature et le caractère. D'autres au contraire, et Humboldt est du nombre ont conclu des similitudes remarquées dans les cosmogonies, les monuments, les institutions de l'Amérique et de l'Asie, que des relations très anciennes avaient existé entre les deux continents.

C'est en ce dernier sens également que la question se trouve de nouveau posée par M. Frédéric Masters dans un recueil mensuel de Californie, l'*Overland Monthly*. Selon ce philologue, ce seraient les Chinois qui, mille ans avant Christophe Colomb, auraient découvert l'Amérique. Cette opinion, il la fonde d'abord sur l'étroite parenté constatée entre les dialectes indiens et la langue des Célestes, puis sur la grande ressemblance physique des Aztèques et des susdits Célestes, et enfin sur les concordances frappantes que présentent la religion, les lois, les mœurs, les usages des deux races : de part et d'autre, mêmes idées sur la migration des âmes, même train de vie monastique, mêmes divinités domestiques, mêmes amulettes, mêmes cérémonies de crémation des cadavres, même façon d'expliquer les éclipses de soleil par intervention d'un monstre céleste qui avale l'astre, même habileté à travailler les métaux.

Mais l'argument décisif de M. Masters se tire d'un fragment de deux cent trente volumes de la grande Encyclopédie chinoise, où se trouve raconté le voyage d'un prêtre bouddhiste qui, en l'an 499 de notre ère, s'en revint en Chine du pays de Fousang.

Fousang, d'après cette relation, est à environ 20,000 *li* (soit

10.000 kilomètres) de l'Empire du Milieu La contrée est ainsi appelée des nombreux *fousangs* qui y croissent. Les feuilles de cet arbre ressemblent à celles du *tsoung* chinois, et à l'état tendre, elles sont comestibles comme les pousses du bambou Ses fruits rouges sont pareils à des poires, et des fibres de son écorce ont fait des vêtements. Les habitants de Fousang ont des demeures de bois, et point de villes enceintes de murailles. Ils savent écrire, et c'est encore avec l'écorce du fousang qu'ils fabriquent leur papier.

Le roi porte le titre d'*I-ki*. Quand il sort, il est accompagné de tambours et de joueurs de trompe, et la couleur de ses vêtements change avec les années. Dans le pays, il y a du cuivre, mais point de fer, et, quant à l'or et à l'argent, ils n'y ont pas de valeur marchande. Anciennement, la doctrine de Bouddha y était inconnue ; mais en 458 après Jésus-Christ, deux moines venus du pays de Kipin (en Afghanistan) y apportèrent les lois, les livres et les images du réformateur indou.

Or, selon M. Masters, Fousang ne saurait être que le Mexique ; il n'y a qu'au Mexique que croît l'arbre en question ; point de fer dans le pays ; en revanche, lors de la conquête, l'or et l'argent y étaient en telle abondance que ces métaux, nous le savons, n'y avaient aucun prix. Les moines bouddhistes partirent vraisemblablement du Fleuve Jaune, suivirent le littoral de Corée, traversèrent le Japon et l'archipel des Kouriles, et gagnèrent l'Alaska, d'où, par la côte nord ouest d'Amérique, ils descendirent au Mexique.

Cette conjecture, ingénieuse autant que séduisante, n'est pas nouvelle à vrai dire Elle a déjà été émise au siècle dernier par le Français de Guignes, puis reprise en 1871 par un professeur de Munich, M Neumann. Plus récemment encore (1865), M. Gustave d'Eichthal a essayé de la corroborer dans une série d'articles publiés par la *Revue archéologique*. Mais voici, d'un autre côté le fameux sinologue hollandais Schlegel, qui se flatte de la réduire en poussière

D'après lui, le Fousang de la relation précitée n'a rien de commun avec le Mexique. C'est un pays aussi familier aux géographes chinois que Formose ou bien la Corée. Il figure sur les

vieilles cartes régionales parmi la longue file d'îles volcaniques qui s'étend le long de la côte orientale Bref, Fousang n'est autre que Sakaline (Krafto), l'île aujourd'hui russe qui se trouve au sud de la mer d'Okhotsk et clôt la Manche de Tartarie à l'est.

On y fabrique encore des vêtements et du papier avec l'écorce de diverses espèces d'arbres et l'essence décrite sous le nom de *fousang* est tout bonnement, pour M. Schlegel, la *Brousonetia papyrifera*, dont les jeunes feuilles sont, en effet, comestibles et dont l'écorce est propre à tous les usages indiqués.

Plus tard, ce nom de Fousang aurait été appliqué à tout le pays des Ainos (îles Yéso, Sakaline et Kouriles), et M. Schlegel dit avoir découvert un document chinois, ignoré jusqu'ici et datant de l'an 581 de notre ère, qui parle de Fousang comme du « pays des longues barbes » Or, chez les Ainos, les femmes du roi étaient toutes prodigieusement barbues.

Oui mais la relation prétend que Fousang est à 20,000 *li* de la Chine, et c'est là un côté de la question que M Schlegel laisse dans l'ombre. Mais quelle théorie *a priori* n'est, avec un peu d'habileté, susceptible de se tenir debout et, à propos même du Nouveau-Monde et de l'autochtonie de ses races, n'a-t-on pas vu un américaniste savant entre tous, l'abbé Brasseur de Bourbourg édifier, en manière de jeu, et en s'appuyant sur un document d'une authenticité indéniable (le *Codex Chimalpopoca*), tout un système fantastique d'après lequel l'histoire des Toltèques du Mexique n'était plus qu'un amas de symboles décrivant toute une série de cataclysmes, et ce peuple même rien autre chose que l'armée de génies des volcans régionaux ?

— Viennent de paraître chez Arthur Savète 76, rue des Saints-Pères à Paris, *Les Variétés Sinologiques*, par des Pères de la Compagnie de Jésus, missionnaires en Chine. La Compagnie de Jésus depuis de longs siècles a tenu haut et ferme en Chine, le flambeau de la civilisation occidentale ; c'est elle qui, sur ces terres lointaines, a jeté la semence de la foi avec le plus de succès; là, la Compagnie a des traditions séculaires qu'elle ne veut laisser ni se perdre, ni s'affaiblir. Et, dans ce but, après tant d'œuvres d'une érudition si profonde qui enrichissent ses archives et remplissent nos bibliothèques, elle a entrepris une étude géné-

rale des « Choses de Chine » sous tous leurs aspects : langues us et coutumes, histoire géographie, religion, organisation politique et économique, etc , etc. Rien n'échappe aux savantes investigations des Pères Zottoli, Couvreur, Boucher et autres pour ne parler que de ceux dont les travaux ont été encouragé, par les distinctions les plus flatteuses.

Ces études nous familiarisent avec tout un monde de choses inconnues ; et, vu les circonstances actuelles, vu la trouée faite par le Japon dans cette masse jusqu'ici inerte, et qui pourrait s ébranler enfin à la grande stupéfaction du monde occidental, au quel son réveil ménagerait tant de surprises, en lui faisant courir peut-être tant de dangers, tous les gens soucieux de l'avenir de l'humanité, du progrès de la civilisation et du christianisme, suivront avec intérêt leurs travaux, les encourageront par leurs suffrages et les parcourront avec fruit.

— C'est *en Chine* encore que nous conduit M. Allou. Pour donner plus d'intérêt à son livre, il imagine une famille française dont un parent, fils d'un arrière grand père, s'est fixé en Chine. Le fils de cet émigré devenu Chinois, l'oncle Tchagan, s'ennuie de son isolement, car il n'a pas d'enfant, et il appelle près de lui sa famille européenne. Tous partent un beau jour pour visiter l'oncle de Chine. Le récit est annoncé comme une série de lettres écrites à un ami de France ; mais l'auteur oublie ce détail, il semble, et le fait est que le lecteur, entraîné par l'intérêt du récit, l'oublie aussi ; il est lui-même du voyage qui le promène sur la Méditerranée, lui fait jeter un regard sur Naples, parcourir l'Éyypte ; lui fait faire des escales à Aden Ceylan. Sumatra, avant de le déposer sur le sol chinois. Là il s'initie à tous les usages du Céleste Empire ; il devient presque Chinois à table, en visite ; sous l'habit chinois il voit tout, circule sans être reconnu pour un « diable » d'Occident

VII. — **Religions américaines**. — Monsieur Walter Fewkes, directeur à Boston, du *Journal of American Ethnology and Archæology*, a recueilli dans cette publication de précieux documents se rapportant à l histoire des religions américaines. Signalons en particulier ce qu'il nous dit des Zûni et des Hopi, indiens sédentaires du Nouveau Mexique. M Fewkes y décrit avec une

grande exactitude les danses actuelles ayant pour la plupart un caractère magique. La *Kor-kok shi* a pour but d'obtenir la pluie ; les danseurs se barbouillent d'argile, on verse de l'eau sur eux, et on asperge les offrandes avec de l'eau prise à un lac sacré. A l'aide du phonographe, M. Fewkes a recueilli leurs mélodies. Il a aussi étudié leurs cérémonies secrètes, pratiquées par des confréries dans des kibous, sortes de sanctuaires à demi souterrains. Les deux principales confréries sont celle des antilopes et celle des serpents qui exécutent la famense danse qui porte ce nom. Comme usage particulier, on peut signaler l'interdiction faite aux mères de voir le soleil cinq jours après la naissance de leur enfant, leur purification le vingtième jour, l'imposition d'un nom à l'enfant et sa présentation au soleil, auquel la mère fait une offrande en même temps qu'elle lui lance un charbon ardent.

VIII. — **Religion grecque et romaine.** — M. Baudrillart a publié chez Thorin, à Paris, une étude sur *Les divinités de la victoire en Grèce et en Italie*, d'après les textes et les monuments figurés. Ce n'est pas que l'auteur ait la prétention d'apporter des faits nouveaux, mais il a réuni et coordonné tout ce qui avait déjà été dit sur ce sujet. Il établit d'abord que Niké, dans le culte officiel de la Grèce n'était qu'un aspect d'Athéna. Le culte de la vicioire prit un curieux développement. Chez les Romains, on peut suivre avec l'auteur, ce curieux développement de la conception d'une idée abstraite personnifiée. Victoria revêt à Rome un caractère tout à fait militaire ; elle s'associe aux empereurs et est inséparable de leur personne.

— Parmi les fouilles exécutées en Grèce, il faut mentionner celles qui ont été conduites à Delphes sous la direction de M. Homolle, et qui ont amené la découverte de l'*Hymne d'Apollon*. M. Théodore Reinach a fait à cette occasion une conférence sur la musique grecque. D'autres découvertes archéologiques en ont été le résultat : celle d'un tronçon de la voie sacrée, aux bords de laquelle on a trouvé un petit édifice en marbre pentélique, que M Homolle qualifie de chef-d'œuvre de l'art archaïque et qui, d'après des inscriptions, aurait été le Trésor des Athéniens consacré vers 485 avec le butin de Marathon Plusieurs autres édifices ont été découverts le long de cette voie, et sur la terrasse

supérieure un grand temple d'Apollon. Ces découvertes promettent de révéler la vie intime des Grecs comme celle de Pompéi ont fait connaître celle des Romains. C'est ce qui ressort du rapport de M. Homolle donné dans les comptes rendus de l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (Bulletin de mai-juin).

— Le sixième volume de l'*Histoire de l'art dans l'antiquité* de MM. Perrot et Chipiez, traite de l'art mycénien. On y trouvera épars les éléments nécessaires pour traiter de la religion des peuples mycéniens, mais il est regrettable qu'ils n'aient pas été réunis de manière à former un tout.

— On vient de faire à Terracine, à trente lieues au sud de Rome, une découverte du plus haut intérêt. Sur le sommet du mont Saint Angelo, où l'on disait que se trouvaient les ruines du palais de Théodoric, on a reconnu que le fameux temple de Jupiter Anxur, faisait partie de ces constructions attribuées jusqu'à présent à l'âge des Goths. Il faut attribuer le mérite de cette découverte longtemps contestée à l'ingénieur Pio Capponi, de Terracine. Ce qui attire surtout l'attention des savants et des curieux est ceci : Servius, dans son commentaire classique de Virgile, dit que sur les confins du Latium et de la Campanie on adorait Jupiter Anxur, c'est-à dire Jupiter enfant, d'après la signification du mot *Anxur*, dans le dialecte de l'endroit. Or, dans le temple de Jupiter à Monte Santo-Angelo, on a découvert une série d'ex-voto (*donaria*) faits à la divinité sous la forme de jouets, tous en plomb : petites chaises, petits candélabres, petits plats pour table, petits poêles, vaisselle, entre autre une petite marmite. Le ministre Bacelli a donné l'ordre que l'on reproduise tous ces objets avec le plus grand soin, pour les éditer en même temps que le plan du temple.

— L'Académie de Bruxelles, dans sa séance du 6 août 1894, (Classe des lettres) a mis au coucours pour 1896, la question suivante : Faire d'après les sources, l'histoire et la description du sanctuaire d'Esculape à Epidaure, en insistant spécialement sur le théâtre de Polyclète.

— Au lieu du volapük, langage factice, toute de convention, qui n'a aucune chance de devenir jamais populaire, M Delacour

propose d'adopter, comme moyen de communication internationale, une langue toute faite, le latin, mais de latin modifié et facilité (1).

— *La Grèce d'aujourd'hui*, par Gaston Deschamps, (Paris, Colin) se distingue par son caractère scientifique de la *Grèce contemporaine* d'Edmond About. On y trouvera au lieu d'épigrammes, de savantes dissertations archéologiques ou géographiques qui paraissent dans la Bibliothèque des Écoles françaises de Rome et d'Athènes.

— On ne saurait contester le caractère vraiment scientifique à l'étude sur *Elatée: La ville, le temple d'Athéna Cranaia*, par Pierre Paris, ancien membre de l'École française d'Athènes, (Paris, Thorin). C'est en 1883 que M. Paulin Paris commença ses fouilles. Il a relevé au milieu des ruines la situation de la ville, la place de quelques-uns de ses monuments, notamment de plusieurs chapelles chrétiennes. Ce qu'il a étudié surtout c'est le temple de Minerve, d'*Athéna Cranaia*. Il en a dressé le plan, tenté la restitution, et il en décrit soigneusement tous les débris de sculpture ou d'architecture. Les inscriptions sont très nombreuses, il en publie le *Corpus*.

Près du temple, gisait un vrai tresor d'ex-voto, contenant des objets de toute nature, des figurines de bronze ou de terre cuite représentant des femmes ou des enfants, des cônes, des disques, des fibules, des ustensiles pour la cuisine ou la toilette. Ces trouvailles permettent à l'auteur de confirmer la thèse de M. Pottier, sur l'origine et le sens de ces objets. Les terres cuites, sauf de rares exceptions, n'auraient elles-mêmes aucun sens ni funéraire, ni religieux ; le *mobilier religieux* ne se distingue pas du *mobilier funéraire*.

IX. — **Religion des non-civilisés.** — Le rapport annuel, publiée par la section des sciences religieuses de l'École des Hautes-Études, contient un *Mémoire de M. Marillier sur la naissance de l'âme et l'idée de justice chez les peuples non civilisés*. (Exercice 1893-1894, Paris, Leroux). Voici les conclusions de l'auteur : « L'idée que les hommes se

(1) Le latin, langue universelle. (*Bruxelles, Société belge de Librairie.*)

fond de la divinité s'est donc, au cours des temps, ainsi transformée que c'est sur des raisons morales, sur des motifs tirés d'un besoin de justice mal satisfait en ce monde que se fondent le plus solidement, chez les peuples les plus civilisés, la foi en Dieu et la croyance en une vie future, tandis qu'à l'origine, la naissance de l'âme et l'existence des esprits et des dieux étaient les conceptions, qui servaient essentiellement à l'intelligence humaine à expliquer et à comprendre les phénomènes de la nature et de la vie. Ils tenaient, dans la pensée primitive, la place que tiennent dans la nôtre les grandes forces physiques et les grands phénomènes cosmogoniques. La morale s'est développée à mesure qne les sociétés devenaient plus complexes, et les dieux se sont moralisés en même temps que se moralisaient les hommes.»

X. — **Mythologie comparée et Fol-Klore.** — M. Norman Lockyer a publié chez Canels, à Londres, un travail : *Astronomie et Mythologie*, où il s'efforce de démontrer l'importance considérable qu'ont exercé sur des religions et les mythologies les calculs astronomiques. Pour lui les principales divinités égyptiennes ne sont en particulier que les personnifications des corps célestes ou des phénomènes astronomiques et météréologiques ; les sanctuaires des dieux ou diverses divinités étaient orientés d'après les fonctions de l'astre divinisé, et cette orientation a changé suivant les modifications subies dans la fonction de tel ou tel astre. On voit ce qu'il y a de trop absolu dans son appréciation et de problématique dans ces calculs Il n'est pas de conclusion si étrrange soit-elle, à la quelle on ne puisse arriver, quand on s'appuie sur des fondements si peu solides.

— *Le droit coutumier ossètien éclairé par l'histoire comparée*, publiée par M. Kovalewski, chez Larose, contient plusieurs chapitres intéressants sur la croyance et la religion de ces peuples dont les coutumes offrent de si curieuses ressemblances avec celles des peuples germaniques.

— M. Lang vient de rééditer un livre de M. Kirk, paru en 1815 et intitulé : *The Secret Commonwealth of Elves, Fauns and Fairies, A study in folk-lore and spsychical Research.* (*Londres*

Nutt). A ce propos M. Marillier émet dans la *Revue de l'Histoire des Religions* (janvier 1894), les réflexions suivantes : « M. Lang a rapproché les faits que renferme le traité de Kirk, des phénomènes de télépathie que la *Société for Psychical Research* s'est depuis quelques années attachée avec tant de zèle à recueillir et à indiquer : il a constaté entre ces deux séries de faits les plus frappantes analogies et c'est la partie la plus intéressante et la plus connue de son introduction. Il a consacré également un chapitre à l'étude des méfaits des Pixies et des Brownies, fées et génies familiers, qui hantaient les maisons, jetaient à ceux qui les habitaient des pierres, des morceaux de bois et des mottes de terre, produisaient mille bruits étranges et imprimaient les mouvements les plus inaccoutumés. Tous ces phénomènes, on les retrouve dans les recherches plus curieuses auxquelles se sont livrés sur les maisons hantées plusieurs de ces membres de la S. P. R. Là encore les analogies sont extrêmement étroites, et quel que soit l'explication qu'il faille donner de ces faits, qu'il faille les attribuer à la supercherie, qu'on doive les rattacher à une cause encore inconnue ou qu'ils n'aient jamais eu d'existence que dans l'esprit même de ceux qui les ont observés, il est fort probable qu'ainsi que le pense M. Lang, ils ont joué un rôle important dans la genèse des légendes .. Il semble donc qu'il faille dans la genèse des conceptions religieuses faire une place à toute une classe de phénomènes dont les historiens et les critiques n'avaient pas tenu grand compte jusqu'à ces dernières années et que la télépathie et les phénomènes qui s'y rattachent doivent venir se ranger parmi les faits dont les hommes ont eu, avant l'apparition des sciences, à donner une explication qui devait revêtir nécessairement un caractère mythologique. »

— Les Hovas croient, d'après une vieille légende, que tant que le grand Serpent protecteur de Madagascar existera dans le lac des Songes, jamais l'étranger ne pourra s'emparer du sol. A entendre les sorciers hovas, il serait d'une longueur incommensurable, et au premier coup de canon il couvrira le sol malgache de ses anneaux. Malheur aux soldats qui seront enroulés par ce boa géant. Personne n'échappera à ses terribles étreintes.

— Le mémoire de M. Wessely : *Neue griechische Zauberpapyri*, est une collection de textes magiques, d'invocations, de formules astrologiques déchiffrées dans la collection des papyrus du British Museum.

— L'éditeur David Nutt annonce une nouvelle collection de folklore, intitulée : *the Grimm Library* C'est une nouvelle preuve de l'extension que prend cette science nouvelle.

— M. Angelo de Gubernatis, professeur de littérature sanscrite à l'Université de Rome, et président honoraire de la Société asiatique italienne, a pris la résolution de constituer une *Société nationale des traditions populaires italiennes*. Voici les articles principaux du programme :

La Société sera composée d'un directeur, de sociétaires effectifs, et de conseillers répartis dans toute l'Italie, et choisis de manière que chaque région puisse en avoir un, afin qu'en cas de besoin, messieurs les sociétaires puissent entrer en relations avec lui.

Chaque sociétaire payera chaque année une cotisation de 12 francs avec la faculté d'exécuter le payement en quatre parts trimestrielles anticipées.

Chaque sociétaire recevra gratuitement tous les mois la *Rivista delle tradizioni populari italiane* (Revue des traditions populaires italiennes), dans laquelle seront publiées leurs contributions particulières à la science des traditions populaires et l'annonce de leurs recherches. Pour ceux qui ne sont pas sociétaires l'abonnement à la *Revue* sera de 20 fr. par an.

Aux dépens de la Société et sous la responsabilité et les risques du directeur, on publiera une série de volumes, ou petits volumes, d'une *Bibliothèque des traditions populaires italiennes*.

Le directeur entretiendra une correspondance continue avec MM. les conseillers de chaque région ; de temps en temps, il enverra des circulaires particulières pour l'instruction des secrétaires, afin de les guider dans leur travail. Ainsi bien que la Société reçoive son impulsion de Rome, elle puisera sa vie, son efficacité, son importance dans chaque partie de l'Italie.

Chaque sociétaire recevra une marque spéciale qui lui servira

de diplôme, et qui l'accréditera. Sortant de la Société, il aura le devoir d'en faire la restitution.

— On vient de mettre en souscription le *Dictionnaire international des Folkloristes contemporains.* « Depuis quelques années, écrit M. Henri Carnoy, les recherches de Folklore se sont développées dans les deux mondes. Des sociétés importantes se sont fondées aux États-Unis, en Angleterre, en Allemagne, en France, en Suède, en Italie et dans plusieurs autres pays pour rassembler les traditions conservées dans la mémoire du peuple. Les journaux consacrés tout particulièrement au folklore sont au nombre de plus de trente. On peut évaluer à plusieurs milliers les travailleurs qui suivent attentivement la marche des études de Folk-lore.

Plusieurs sciences sont intimement associées au traditionisme : l'anthropologie, l'etnographie, la philologie, l'histoire comparée des religions, en un mot toutes les sciences qui ont pour objet l'étude de l'homme dans son évolution.

Nous avons pensé que l'heure était venue de donner un grand tableau d'ensemble du mouvement traditionniste à la fin du XIX^e siècle, en faisant connaître les travailleurs qui ont choisi pour thème d'investigations l'étude des traditions populaires et des sciences qui s'y rattachent.

Au point du vue bibliographique, notre Dictionnaire sera très précieux à consulter. Il fournira aux Folkloristes des indications qu'il leut serait impossible de rencontrer en d'autres publications.

— M. L. Delattre vient de publier les *Contes de mon village*, 2^e édition, *Bruxelles*, *Lacomblez*. On y trouvera la peinture de mœurs vivantes, vues et observées de près, rudes et simples parfois Ces contes sont écrits dans une langue qui en a fait le charme.

— La collection des *Sbornick*, vient de publier le neuvième volume. C'est une œuvre de reconstitution, et de résurrection qui se poursuit avec une activité infatigable. Les fouilles se pratiquent partout, et les savants se partagent la tâche : l'un recueille ce qui a trait aux croyances populaires sur les phénomènes de la nature, les sortilèges, les esprits, les apparitions ;

tel autre, la démonologie proprement dite, ou bien la mythologie des animaux, ou encore les proverbes, ou les énigmes.

Une des branches les plus curieuses de cette science est certainement celle qui a rapport à la médecine, ou aux pratiques superstitieuses et magiques employées pour opérer des guérisons ou conjurer les maladies. Cette iatrique populaire remonte, chez les Bulgares, aux âges les plus lointains. Elle a été de tous temps le privilège des femmes initiées ou sorcières (*bajacka* ou *vracka*) et qui doivent, dit-on, leur initiation au délire, pendant lequel, transportées dans un autre monde, elles ont entendu et reçu la révélation des remèdes et des formules.

Les *Ethnologische Mitteilungen* (Communications ethnologiques) (n° 10, 1894), l'un des principaux organes du folklore hongrois et slave méridional, dirigé à Budapest par le professeur Dr Anton Herrmann, nous donne à ce sujet, sous la signature de M. Adolf Strauss, des détails des plus intéressants.

— Dans le pays des *Moqui-Pueblos*, Mme M Shaw a étudié la curieuse tribu indienne des Pueblos, habitant une des portions les plus désertes des États-Unis. Leurs idoles sont différentes de celles des autres indiens. Plusieurs de ces *cochinas* sont en porphyre, d'une forme conique d'environ 60 centimètres D'autres petits dieux sont en forme de tortues, de grenouilles, de souris avec les yeux de turquoises ou de grenat non taillés Une autre variété de dieux est en *osier* ; habillés en *dames* ils portent des robes de cérémonie très riches, tissées en laine, de ces exquises nuances de rose pâle, dont seuls possèdent le secret. Chacun des sept villages des Pueblos a son chef et son administration judiciaire. Toutes leurs traditions sont orales (1)

---

(1) *Nouvelle Revue*, 15 avril 1894.

# BIBLIOGRAPHIE

---

Le Monde humain, par M. l'abbé Félix Paliès, prêtre du diocèse de Rodez. (Retaux, Paris).

M. l'abbé Paliès est bien fait pour exposer les questions fondamentales qu'il traite dans ces deux volumes. Son esprit est porté à la métaphysique. D'ailleurs, l'auteur est très méthodique, clai , concis dans son style, précis dans les formules dans lesquelles il concrète sa pensée d'une manière brève, lumineuse et ouvrant de larges horizons.

Dans le premier volume l'auteur traite de l'*homme*, de l'*état social* et des *sociétés*. Ce plan si vaste donne assez à comprendre combien sont importantes les questions qui se meuvent sous cette division générale. On y trouve traitées les questions des rapports de l'Église et de l'État. Cette délicate question est traitée d'un bout à l'autre en conformité avec la saine orthodoxie théologique.

Le tome second a pour but l'application de ces principes généraux, et sous le titre les *lois économiques* sont groupés tous les problèmes qui agitent tous les esprits, à l'heure présente, et sont renfermés dans cette célèbre expression : *Solution de la question sociale*. Tout est passé en revue à l'abri de ce chapitre général, la richesse, la population, la propriété, sa transmission, la production, le travail, la propriété territoriale, l'argent, les diverses manifestations de l'activité nationale dans l'agriculture, le commerce, l'industrie, le salaire, etc.

Enfin l'impôt sous toutes ses formes, l'impôt direct, l'impôt indirect, l'emprunt, les opérations de bourse trouvent place dans ce vaste *Manuel*, véritable encyclopédie, où tout est traité ; rien n'est oublié de tout ce qui fait l'objet des débats au parlement,

dans les journaux, dans les clubs, dans les travaux de tout genre publiés par les économistes de toutes les écoles.

Depuis cinquante ans, on a tant écrit et tant parlé sur toutes les questions sociales politiques, religieuses et économiques, que certainement la vie de dix hommes ne suffirait pas pour en lire le simple compte rendu Mais en général toutes ces questions ont été traitées à des points de vue plus ou moins spéciaux.

Certains auteurs ont exploré le terrain au point de vue légal ou juridique ; d'autres au point de vue moral et religieux ; quelques-uns ont préféré la politique ; d'autres l'économie ; beaucoup ont scruté les questions ouvrières, etc. On trouve des travaux excellents dans toutes les directions

Le livre de l'abbé Paliez est un résumé présentant la considération simultanée et universelle de tous les éléments et premiers principes de ces sciences à la fois. La trop grande spécification et division des matières, qui est un excellent moyen de découvertes, peut nuire quelquefois Il est bon d'avoir un résumé

La méthode de l'auteur est toute philosophique et contemplative. Sans doute, l'observation, l'histoire et les faits sont la base de son œuvre ; mais il s'applique à ramener toutes choses à leurs raisons primordiales. L'auteur adresse son travail aux jeunes gens et aux étudiants philosophes dont l'intelligence n'est encore obstruée par aucun préjugé, ni déviée par aucune lecture captieuse et dont le cœur droit et généreux croit au bien et le cherche de toute son ardeur.

Sans doute, ce livre n'est pas un livre populaire dans l'acception ordinaire de ce mot. Mais il est écrit surtout pour les esprits cultivés, pour les intelligences capables de comprendre les mille solutions données aux questions qui nous divisent de donner leur appréciation et de faire connaître leur opinion personnelle. Nous en conseillons vivement la lecture. Elle sera d'autant plus utile que chaque page est illuminée, nous le répétons, par les clartés d'une saine théologie et les enseignements pontificaux.

Le *Cosmos* a fait à ce livre l'accueil le plus flatteur :

L'économie politique, lisons-nous dans un de ces derniers nos, est, à coup sûr, l'une des branches de la culture intellectuelle qui ont produit le plus de livres dans ces dernières années. Mais le nombre

même et la complexité délicate des problèmes qu'elle soulève ont amené un résultat fâcheux, celui de trop relâcher le lien qui rattache l'étude de la richesse à la morale, à la psychologie, à la philosophie chrétienne. La solution de plus d'un problème s'est ressentie de cette séparation plus ou moins complète; aussi les esprits sérieux et avides non seulement de faits mais de principes lumineux et sûrs, liront-ils avec satisfaction et avec fruit l'ouvrage si complet et si instructif de M. l'abb. Paliez. . . . . .

Bref, nous ne connaissons pas de traité sur la matière où les questions soient exposées avec plus de clarté, les solutions amenées avec plus de méthode et l'économie politique, qu'on prétend laïciser, plus harmonieusement et plus solidement rattachée, par la philosophie chrétienne, à l'Évangile.

Et nous pouvons, en terminant, garantir à M. Paliez la réalisation de son désir de voir son livre aux mains des étudiants philosophes (t. Ier, III, IV) ; plusieurs de ces derniers s'imprègnent sous nos yeux des idées du *Monde humain* et subissent, à ce contact, d'heureuses et durables « rayures ».

Les manuscrits orientaux de Monseigneur David, *au Musée Borgia, de Rome* (1), par Pierre Cersoy.

« Parmi les manuscrits syriaques et arabes du Musée Borgia, de Rome, écrit l'auteur, se trouvent quarante-six volumes in-folio, plus modernes que le reste de la collection. Ce sont des copies faites en Orient sous les ordres de Mgr David, alors chorévêque de Mossoul et apportées par lui à Rome, en 1869. Ce même Mgr David et Mgr Khayyath autre prélat oriental, ont fait usage de ces copies (cf. David, *Antiqua Eccles. Syro-Chald. Traditio*, Rome, 1870 ; et Khayyath, *Syri orientales*, etc., Rome, 1870). Depuis, quelques courtes parties en ont été publiées. Néanmoins, ces manuscrits sont encore peu connus, et aucun catalogue n'en a été dressé, il ne sera donc pas sans utilité d'en donner un aperçu général.

(1) Extrait de la *Zeitschrift für Assyriologie*. Octobre 1894.

En commençant, je tiens à témoigner ma profonde reconnaissance à M. le professeur Ignace Guidi, auquel je dois l'idée de ce petit travail, et dont les conseils m'ont été fort précieux pour son exécution.

La présente notice n'est pas un catalogue proprement dit. Aussi n'approfondit elle pas également toutes les parties des manuscrits dont elle traite. Assez détaillée pour tout ce qui présente un réel intérêt pour la théologie, l'exégèse, l'histoire ou le droit, elle est extrêmement sommaire quand il s'agit de purs textes liturgiques, dont l'importance est beaucoup moindre

J'examinerai successivement tous les volumes, dans l'ordre suivant lequel ils sont actuellement classés au Musée Borgia. Cet ordre est tout à fait différent de celui qui avait été primitivement adopté, et auquel s'était conformé Mgr David dans l'ouvrage cité plus haut J'indiquerai souvent les numéros des pages, mais cela ne sera pas toujours possible, certains volumes étant dépourvus de pagination.

Nos manuscrits ne contiennent que peu de textes arabes. Aussi, pour être plus bref, n'indiquerai je que pour ces derniers la langue des documents énumérés dans la notice. Il s'agira donc toujours de langue syriaque, quand la langue d'un texte ne sera pas exprimée. Telle sera la règle suivie dans tout le cours de cette notice, excepté cependant pour les textes liturgiques proprement dits, pour lesquels il suffit d'avertir, d'une manière générale, qu'ils contiennent de temps en temps des parties écrites en carschouni.

Prévenons aussi, une fois pour toutes, que les portions de la Sainte-Écriture reproduites dans nos manuscrits, sont toujours suivant la version Simple, quand le contraire n'est pas exprimé.

Terminons ces observations préliminaires par un mot sur les notes ajoutées par les copistes à la fin de plusieurs ouvrages Les seules qui seront signalées individuellement sont celles qui donnent des renseignements sur l'âge ou la partie des manuscrits d'après lesquels ont été faites les présentes copies Elles sont fort peu nombreuses Moins rares sont les conclusions composées par les écrivains qui ont exécuté nos copies ; mais il est inutile de les mentionner ici, puisque l'on sait que toutes ces copies ont été

exécutées à Mossoul ou dans les environs, peu de temps avant leur translation à Rome en 1869 »

Nous n'avons pas à faire l'éloge de ce travail dont les érudits comprendront l'importance

MARTYROLOGIUM HIRONYMIANUM ad fidem codicum adjectis prolegomenis. De Rossi (Joh Bapt.) et Duchesne (Ludov.). Bruxelles, Société belge de Librairie. In-folio de LXXXII-195 pages. Prix : 40 fr.).

Parmi les livres dont la lecture est recommandée aux prêtres par le *Pontifical romain* se trouve le Martyrologe. Le Martyrologe fait en quelque manière partie du bréviaire A l'office appelé *Prime*, on lit la nomenclature des saints dont on fera la fête le lendemain dans les diverses églises du monde. A Rome, par exemple, on célébrera Ste Sylvie, mère de S. Grégoire le Grand, le 3 novembre, fête de S. Hubert à Liège, et de S. Malachie à Clairvaux et en Irlande. Toutefois, le livre a gardé la dénomination de Martyrologe à cause de sa première origine. Les plus anciennes nomenclatures des saints ne désignent habituellement que les martyrs, c'est à dire des héros qui témoignèrent de leur foi par l'effusion de leur sang.

Le R. P. Ch De Smedt a consacré d'excellentes pages, dans *Introductio generalis ad hist eccl.*, à la bibliographie des martyrologes de Bède, de Raban Maur, d'Abdon, archevêque de Vienne en Dauphiné, de Notker de Saint Gall, et surtout d'Usuard moine de Saint Germain des Prés. L'œuvre du moine parisien a été l'objet d'une édition critique due au soin du P. du Sollier, bollandiste du XVIII^e siècle, et jouit, durant tout le Moyen Age, d'un crédit universel. Selon toute probabilité ce serait même le second ouvrage qui aurait eu les honneurs de l'imprimerie nouvellement inventée.

Le martyrologe romain actuel a été publié par ordre de Grégoire XIII, le 14 janvier 1584, et a subi deux révisions sous Urbain VIII et Benoît XIV. L'histoire de sa confection est fort obscure, ainsi qu'il résulte des recherches du P. Matagne. Nous

(1) Extrait des *Acta Sanctorum*, Novembris, tomi II, pars prior.

ne parlerons guère de dom Guéranger, qui lui a consacré dix-neuf lignes dans ses *Institutions liturgiques*.

Quel a donc été le prototype de ces martyrologes? C'est le martyrologe hiéronymien, dont l'autorité n'a pas tardé à devenir grande, vu qu'on le considérait comme compilé par S. Jérome. Le nom de ce docteur, — avons-nous besoin de le dire? — est grand, non pas seulement comme interprète dans les divines Écritures, mais encore comme historien, et ces qualités lui vaudront les titres les plus sérieux à l'estime de ses contemporains et de la postérité

La chose est reconnue aujourd'hui sans conteste par tout le monde : la prétendue correspondance de S. Jérôme, à l'effet d'avoir un catalogue des martyrs à fêter chacun des jours du calendrier est apocryphe. Toutefois, son existence est déjà attestée par Cassidore ; il en prescrit même la lecture à ses moines de Vivaria.

Il y a lieu de croire qu'un anonyme, appartenant au nord de l'Italie, a dressé, vers la fin du v^e siècle, un catalogue des principaux saints, surtout martyrs, de cette région. Ce catalogue primitif, auquel il a ajouté des éléments puisés dans le calendrier de Rome, du martyrologe d'Orient et des tablettes d'Afrique, s'est recommandé au monde du nom de S. Jérôme, universellement connu. Il passa ensuite les Alpes fut remanié par un clerc d'Autun d'abord, plus tard en Neustrie, à l'abbaye de S. Vandrille, à Fontenelle ; cette recension, datée de 774, est restée justement célèbre.

Nous avions bien une édition critique du martyrologe hiéronymien depuis deux siècles, à savoir, celle donnée par Florentini, d'après deux manuscrits conservés à Lucques. Toutefois ce n'était point là un texte définitif. Ce travail, attendu depuis si longtemps vient enfin d'être fait par deux princes de l'érudition contemporaine, le Commandeur J.-B. de Rossi et l'abbé Duchesne de l'Institut. Ce volume de 195 pages in-folio fait partie du tome II des *Acta Sanctorum* de novembre. Des trois chapitres préliminaires dont se compose l'œuvre commune des deux savants connaisseurs de l'antiquité ecclésiastique, le premier est dû à l'auteur de la *Roma Sotterranea*, les deux autres au docte

professeur des Facultés catholiques de Paris. Pour établir leur texte, ils ont eu recours à 38 manuscrits dont ils notent les variantes en marge Leurs recherches n'ont pas tardé à leur apprendre que trois recensions, dérivées elles-même d'un prototype présentement introuvable, devaient fixer avant tout leur attention.

Le martyrologe hiéronymien est publié sur trois colonnes parallèles, reproduisant les noms des saints marqués à chacun des jours du calendrier l'année commençant à Noël. Ces trois textes sont le manuscrit de Berne, d'Epternach et de Wissembourg.

Le manuscrit conservé présentement à Berne est originaire de Metz. Le manuscrit d'Epternach, découvert jadis par Rosweydus, fut jugé, par ce fouilleur incomparable, d'une valeur telle qu'il proposa, à l'imprimerie Moretus d'en faire graver un facsimilé sur cuivre. Les plaques subsistent encore, mais le travail ne fut poussé que jusqu'au mois de juillet ; on n'en tira que neuf épreuves Les moines bénédictins eurent hâte de réclamer leur propriété. Ce manuscrit, se ressentant d'une influence anglo-saxonne, se trouve aujourd'hui à Paris.

Le manuscrit de l'abbaye de S. Pierre à Wissembourg fut utilisé par Florentini pour établir une faible part de son texte. De Lucques il revint en Hanovre, où Leibnitz l'eut en main. On le croyait perdu, quand M l'abbé Duchesne le retrouva, pour le plus grand plaisir des savants, à la bibliothèque de Wolfenbuttel. »

Inutile d'ajouter qu'il s'agit ici d'un travail hors ligne.

Histoire de la Sainte Tunique d'Argenteuil manuscrit inédit d'un Bénédictin de Saint Maur, publié avec une introduction biographique, un supplément et des notes, par M. l'abbé J.-B Vanel., 1 vol. in 12. 296 p. Paris, Victor Havard, 1894.

« L'auteur de cette histoire est Dom Wyard un de ces moines travailleurs et modestes, si nombreux dans la Congrégation de Saint Maur. Il chercha à vivre ignoré de tous Il réussit au point que son nom ne figure pas dans l'histoire littéraire de la Congrégation de Saint Maur. Cependant Dom Wyard fut un érudit.

Aussitôt arrivé dans un monastère, il se mettait à l'œuvre, fouillait les archives et rédigeait un travail consciencieux, qu'il laissait dans l'abbaye lorsque l'obéissance l'appelait ailleurs. Voici la liste de ses ouvrages : *Histoire de l'abbaye d'Hombliéres*, *Imago sancti Prœjecti antiquitus ad muros Sanquintinensis constructi*, *Insulense Sancti Quintini cœnobium*, *Historia de cœnobio Brituliensi*, *regalis imperialisque abbatiæ Sancti Judoci supra mare historia*, *Histoire de l'abbaye de Saint-Vincent de Laon*, publiée en 1858, et enfin *l'Histoire de la sainte Tunique d'Argenteuil*, publiée aujourd'hui par l'abbé Vanel.

M. Vanel fait précéder le docte et pieux travail de Dom Wyard d'une introduction, où il traite de questions intéressant la précieuse relique d'Argenteuil et ses historiens.

La « tunique inconsutile » de Notre-Seigneur est l'œuvre de de la sainte Vierge. Elle était le vêtement habituel du Sauveur. Elle participa donc à sa transfiguration, et fut imprégnée de la sueur de sang au jardin des Oliviers. Conservée religieusement, après la Passion et l'Ascension elle fut transportée de Jérusalem en Galatie. La France reçut ce précieux dépôt sous Charlemagne. Ce prince en confia la garde aux moniales du prieuré de l'Humilité de Notre-Dame d'Argenteuil. Plus tard, les moines de Saint Denis remplacèrent les religieuses dans ce vénérable sanctuaire. La sainte Tunique a échappé aux dévastations qui accompagnèrent l'invasion normande, les guerres de religion et les orgies révolutionnaires. Si les enfants de saint Benoît ne sont plus dans leur antique monastère d'Argenteuil, la vénérable relique est toujours là pour recevoir les hommages des fidèles. De nos jours comme dans les siècles passés, les pèlerins viennent en foule vénérer ce glorieux souvenir du saint Rédempteur.

M. l'abbé Vanel a droit à la reconnaissance et des pèlerins d'Argenteuil, qui lui doivent la publication de cette intéressante histoire de la sainte Tunique, et des nombreux admirateurs de la Congrégation de Saint-Maur, qui feront bon accueil à l'œuvre inédite du pieux et savant Dom Robert Wyard (1).

(1) *Bulletin catholique des Livres et Revues.*

Nous lisons à ce propos dans la *Revue bibliographique belge* :

« Trèves se prétend en possession de la Tunique sans couture portée par N.-S.-J.-C. allant au Calvaire et pour laquelle la troupe de l'escorte jeta au sort. Argenteuil contesta la chose et M. le chanoine Jacquemot a publié une dissertation dont la *Revue bibliograqhique* a rendu compte. Nous n'avons pas la prétention de trancher le différend qui a surgi entre deux églises rivales. Trèves a des titres sérieux d'être maintenue en possession de l'inestimable trésor qu'elle prétend dû à la munificence de sainte Hélène. Argenteuil ne saurait se réclamer d'une bienfaitrice pareille à laquelle aucun lien ne la rattacherait. Ajoutons une possession fiduciaire. Léon X approuvait un office de la *Sainte-Tunique sans couture* fixé au quatrième dimanche après Pâques.

Mais enfin quels sont les titres d'Argenteuil ? Sur l'aveu de M. Jacquemot, le plus sûr et le plus ancien des textes est une charte de 1156, donnée par Hugues, archevêque de Rouen. C'est bien tard. Puis ce document, dont l'authenticité a été révoquée en doute, ne serait point strictement une *charte solennelle et scellée* ainsi que le déclarent MM. Léopold Delisle et Giry, mais une *notice* du susdit prélat, lequel déclare avoir contemplé, en présence du roi, de dix évêques et de dix abbés, tiré de sa chasse et exposé à la vénération publique, la *Cappa* de l'Enfant Jésus, déposée depuis les temps anciens dans le trésor de l'église d'Argenteuil. »

Voici d'autre part le compte rendu du livre de M. l'abbé Jacquemot par le bulletin de la *Société bibliographique* :

« M. l'abbé Jacquemot établit péremptoirement l'authenticité de la précieuse relique : la première partie de son travail est une étude historique de cette authenticité ; la seconde retrace l'histoire du culte rendu à la sainte Tunique ; la troisième considère la tunique en elle-même ; enfin, dans la quatrième partie, l'auteur rappelle les nombreuses grâces obtenues par la dévotion à ce vêtement sacré de Notre-Seigneur. M. l'abbé Jacquemot, répondant à diverses objections qui ont été faites, montre avec certitude que le divin Sauveur ne devait pas avoir qu'un unique

vêtement : il calme ainsi les inquiétudes de ceux qui croyaient ne pas pouvoir admettre l'existence d'une sainte Robe de Jésus-Christ à Trèves en même temps qu'à Argenteuil. »

Signalons encore à ce propos : *La sainte Robe de Trèves et la Relique d'Argenteuil*, étude archéologique et historique, par C. Willems (Paris, Lamule et Poisson, 1894), et ce qu'en dit la savante Revue bénédictine :

« Les trésors de Trèves et d'Argenteuil viennent de s'ouvrir à quelques années d'intervalle, tout le monde sait au milieu de quel concours de foules, pour présenter chacun de son côté à la vénération des fidèles la précieuse relique dont ils se glorifient à bon droit. Ces ostensions se sont faites dans des conditions exceptionnelles : l'occasion était favorable pour étudier de près ces tissus vénérables, peu accessibles en temps ordinaire, et on en comprend la raison, car il importe de les protéger contre les injures du temps, non moins que contre les hardiesses d'une piété trop peu respectueuse. De part et d'autre des expériences ont donc été tentées par des autorités absolument compétentes, et les conclusions de la science n'ont pas infirmé — loin de là — les affirmations de la tradition. Un autre point aussi a été étudié : on devait le désirer, et il fallait s'y attendre. Trèves et Argenteuil prétendent toutes deux à l'honneur de posséder la Tunique sans couture, cette tunique de dessous que les soldats romains tirèrent au sort sur le Calvaire. Évidemment les deux Églises ne peuvent revendiquer à la fois une relique aussi bien caractérisée, et les titres de l'une, s'ils sont établis solidement, excluent de toute nécessité les prétentions de l'autre. A Argenteuil, on ne conteste pas que Trèves possède une tunique sans couture, mais on se refuse à ce qu'elle soit le vêtement qui couvrait immédiatement les membres sacrés du Sauveur. Le Dr Willems, dans la présente brochure écarte cette concession et réclame pour Trèves le privilège unique de posséder la sainte Robe. A-t-il réussi dans son dessein et les arguments de sa thèse sont ils de nature à convaincre ? Le lecteur en jugera lui-même. Pour nous, nous ne croyons pas qu'il soit aisé d'ébranler — et de fait personne n'y est encore parvenu, — l'ensemble de son argumentation très

claire, très nette, et — ce qui ne nuit jamais en pareil cas — remplie d'urbanité. Après avoir étudié le nombre, la forme, la couleur et l'étoffe des vêtements chez les Hébreux, l'érudit allemand applique ce même procédé d'investigation aux habits de Notre Seigneur, puis en dernière analyse à la sainte Tunique conservée à Trèves. Une observation judicieuse sur cette dernière l'amène à conclure que cette relique est bien réellement la Tunique sans couture. La relique d'Argentueil, au contraire, ne répond ni pour la forme, ni pour l'étoffe, ni pour la façon, à l'idée traditionnelle et archéologique que l'on doit se faire de la « Tunica inconsutilis ». C'est un manteau, « cappa », de fine laine, dont les dimensions actuelles prouvent qu'il n'a jamais pu être porté comme vêtement de dessous. Les gens moroses qui pourraient croire que le Dr Willems attaque l'authenticité de la relique d'Argenteuil pourront se convaincre du contraire en lisant attentivement le chapitre VIIe ».

— Le Miracle, par M. l'abbé Gondal, professeur de théologie au Séminaire de Saint Sulpice, in-18, 216 p. Paris, Roger et Chernoviz, 1894.

Le seul moyen absolument sûr pour discerner la Révélation véritable des révélations supposées, c'est le miracle. Par le miracle, Dieu contresigne, pour ainsi dire, la doctrine enseignée en son nom. Ce moyen est, plus que jamais, discuté et nié. Tout le monde s'en mêle, philosophes et historiens ; on sent que là est le nœud des questions religieuses. En consacrant leur temps à élucider cette question du miracle, les apologistes font donc une œuvre éminemment louable et utile. La dissertation de M. l'abbé Gondal a bien résumé l'enseignement des théologiens, et il est au courant des travaux modernes. On y trouvera des réflexions solides sur le miracle dans ses rapports avec les lois physiques sur l'hallucination, les maladies et les guérisons qui procèdent de l'imagination.

Cette dissertation n'est d'ailleurs qu'une partie de l'ouvrage du même auteur intitulé : *Le Surnaturel*, qui comprend trois livres.

Dans chacun de ses livres est traitée une des questions fonda

mentales de la vraie Religion, à savoir : le *Mystère*, le *Miracle*, la *Révélation*. M. Gondal, y a résumé la doctrine des docteurs catholiques qui ont le plus d'autorité dans l'Église. Ces questions sont présentées sur un plan nouveau et attrayant. Le style est vivant, serré, précis, mesuré.

C'est par ce moyen que M. Gondal a donné comme une vie nouvelle aux questions philosophiques et théologiques dont il fait disparaître avec art le caractère austère et dont il fait accepter tout le sérieux par les esprits de notre génération si futile et si légère. Érudit très varié, M. Gondal sait tout ce qu'ont écrit les modernes sur ces questions et il en émaille ses démonstrations avec beaucoup d'intérêt et de profit pour le lecteur.

Les Primitifs d'Australie, par Elie Reclus. (Paris, Dentu, 1894).

Tel est le titre d'une étude des communautés humaines primitives et plus particulièrement des nègres australiens, échantillons arriérés entre tous. La quantité de matériaux accumulés dans le volume est considérable. Religions, mœurs, coutumes, habitations, rites et liturgie, organisation de la famille et de la tribu chez ces peuplades ignorées, tout a été examiné, fouillé. La cosmogonie de ces primitifs, presque inconnue jusqu'à ce jour nous apparaît fort originale. Voici l'origine du feu, telle qu'elle est rapportée dans la mythologie des Non Non: « Pandail, « le Bon Vieux », lança contre le ciel étoilé une sagaie munie d'un fil, le long duquel il grimpa jusqu'au firmament. Il en rapporta un charbon vif : « Le voici ! dit-il à ses amis. Gardez-le bien ! » Et les Sages s'avisèrent de cacher le trésor de vie dans les stipes de la Xanthorrhée. Maori, le héros des Maoris, préféra l'enfermer sous une écorce, comme Promethée dans une férule. De Palialloma-Tourroumbounboun, excité jusqu'à la fureur, le fer jaillit aux cuisses, alluma dans les herbes un incendie auquel un vieux de la tribu prit un tison flambant. Tacohaki, son émule, de ses aisselles émit l'éclair ; par une traînée de feu, le héros des Maoris marqua l'empreinte de ses pas »

*Le Gérant* : Z. Peisson

Amiens. — Imp. Rousseau-Leroy, 40, rue des Jacobins.

# LE JAPON

## AU POINT DE VUE RELIGIEUX

---

Les événements qui viennent de s'accomplir dans l'Extrême-Orient ont révélé le Japon comme puissance militaire. Dès à présent l'Europe doit compter avec ce peuple de qurante millions d'hommes (1) qui a vaincu la masse chinoise. Depuis quelques années, le Japon s'était déjà fait connaître comme puissance industrielle et ses produits chassent de plus en plus des marchés où ils paraissent les produits de l'Angleterre et de l'Allemagne. Il est bien évident que le Japon ne va pas mettre un frein à son ambition, et il ne faudra pas s'étonner si, dans un avenir plus ou moins rapproché, il cherche à mettre la main sur le riche archipel des Philippines. Les victoires remportées par les soldats du Mikado sont le prélude d'une révolution dont on ne saurait trop redouter les conséquences. Le Japon va prendre la direction du mouvement des *Jaunes*. Nous savons le rôle qu'il peut jouer sur les champs de bataille et sur le terrain économique. Mais ce que l'on ignore ou plutôt ce que l'on veut ignorer, c'est sa *valeur religieuse*. Le peuple japonais, poussé par une force d'expansion à laquelle il ne peut se dérober, va d'ici peu de temps devenir en-

(1) La population du Japon s'élève à 42,000,000 d'habitants et celle de l'empire chinois à 400.000,000.

vahissant, et l'on ne saurait trop s'enquérir de son état moral. Dans l'histoire, quelque soit le théâtre où se déroulent les évènements, la religion joue toujours un rôle de premier ordre. C'est pourquoi, pour bien apprécier le Japon, il faut le connaître non-seulement au point de vue militaire et économique, mais encore au point de vue religieux.

L'on ignore quels furent les premiers habitants du Japon, et l'on en est réduit à leur sujet à des conjectures. Cependant, en maints endroits de l'île de Nippon et dans celle de Kiousiou, l'on a trouvé des *tumuli*, des amas de coquillages, mélangés de fragments d'outils de pierre et de corne, semblables aux *Kjokkenmeddinger* du Danemarck, des débris de poterie contenant des os humains mêlés à des arêtes de poissons. Ces découvertes seraient l'indice que les Japonais de ces temps reculés auraient pratiqué le cannibalisme. Mais ce serait une grave erreur que de les donner pour ancêtres aux Japonais d'aujourd'hui. Leur type était complètement différent ainsi que le prouvent leurs rares descendants, qui habitent ça et là quelques villages dans l'intérieur de la grande île et rappellent les négritos de l'île Formose. Leur religion devait consister en un fétichisme grossier. Cependant il y a un fait à signaler, c'est que le culte des morts tient une grande place dans les pratiques religieuses des Négritos de Formose et des Philippines ; il en était probablement de même chez les Négritos du Japon.

L'origine des Japonais proprement dits est encore indécise. Néanmoins, ils paraissent appartenir à un rameau de la race mongole, différent de celui d'où proviennent les Chinois. D'après Malte-Brun, le gros de la nation serait d'origine tartare. L'excès de population dans la région située au nord du Céleste-

Empire aurait amené diverses colonies à émigrer pour aller peupler les îles de l'Océan oriental. Kaempfer, le premier Européen, qui se soit occupé de l'histoire du Japon, conteste l'origine chinoise des Japonais et *les fait descendre de Babyloniens, qui avaient traversé l'Inde et la Chine, en franchissant le détroit de Corée, pour se fixer dans l'archipel.* Dans la suite, des émigrations de divers pays se seraient mélangées à la race primitive, et la plus importante de beaucoup serait celle des Malais, venus des îles de l'Océanie, dont on retrouve certains caractères physiques chez les Japonais modernes, et qui, dans les légendes et dans les récits de batailles, sont désignés sous le nom de « diables noirs aux longs cheveux. » Aussi l'on peut dire que la race japonaise est une race métisse de Mongols et de Malais.

Quoique formée d'éléments hétérogènes, la population japonaise est bien caractérisée. Elle a toute sans exception la chevelure lisse, épaisse et d'un noir ébène. La couleur de la peau varie depuis les teints cuivrés et basanés de Java jusqu'au blanc mat et bruni des habitants de l'Europe méridionale. La nuance dominante est le brun olivâtre. Les femmes ont le teint beaucoup plus clair que les hommes, et dans les classes supérieures, l'on en voit qui sont parfaitement blanches. Les Japonais ont en général la tête grosse, un peu enfoncée dans les épaules, la poitrine large, le buste long, les jambes grêles et courtes, les pieds petits, les mains fines. Ils sont de petite taille. Malgré certains caractères d'uniformité, la race peut se ramener à deux types principaux. L'un de ces types se reconnait à sa peau plus foncée, à sa charpente osseuse plus forte ; le visage est plat, le front déprimé, les pommettes saillantes, les yeux bridés et le nez écrasé. Ce

type, qui se rapproche beaucoup de la race mongole, se trouve principalement dans la partie septentrionale de Nippon. L'autre type, qui est celui de la population du sud et des classes supérieures, se distingue par une peau plus claire, d'un blanc jaunâtre, par une taille élancée, des membres plus grêles, un visage ovale, un front haut, un nez fin, des yeux grands voilés sous la paupière. En somme, pris en masse, et considérés d'après nos idées européennes, les Japonais sont plutôt laids. Quoique ayant l'apparence d'une grande faiblesse, ils sont résistants à la fatigue et laborieux ; ils se distinguent par leur vivacité d'esprit, leur douceur et leur politesse, mais ce qui domine chez eux, ce sont les facultés d'assimilation, et leur aptitude pour l'imitation est incroyable.

En dehors de la race japonaise, l'on trouve une race particulière dans l'île d'Yéso et quelques Kourilles, celle des Aïnos, qui actuellement compose à peine 20,000 individus. L'on ne sait encore à quelle souche ethnique rattacher cette peuplade, s'il faut la ranger parmi les Mongols, ou en faire une branche des Esquimaux, ou encore la considérer comme les débris d'une race spéciale à laquelle appartiendraient les indigènes du Kamstchatka. Le type des Aïnos s'éloigne complètement de celui des Japonais ; ils ont la peau plus blanche, le front plus large et plus haut, des yeux grands, ronds et noirs, des paupières épaisses, ouvertes comme celles de l'Européen, les lèvres épaisses. Ce qui les distingue particulièrement, c'est leur abondante chevelure, qui ressemble à une crinière et la toison qui leur couvre le dos et la poitrine. Les annales japonaises disent que le premier Aïno ayant été allaité par une ourse, se recouvrit de poil et que toute sa descendance fut velue comme lui. Les Aïnos sont

encore restés de véritables barbares. Ils habitent dans des cabanes de bois ou des huttes de branchage, et vivent du produit de leur chasse et de leur pêche. Les seules cultures auxquelles ils se livrent sont les fèves, le maïs, le sarrazin, et la pomme de terre. Ils pratiquent le tatouage et reconnaissent des dieux innommés auxquels ils immolent des chevaux, des daims, des ours pris vivants et font des libations de riz. Cette peuplade est sans avenir et peu à peu finira par disparaître ou se fondre dans la nationalité japonaise.

L'histoire primitive du Japon est encore restée mystérieuse. Les traditions populaires font descendre les Japonais des dieux et des génies et font régner deux premières dynasties d'origine divine pendant des millions d'années (1). Ces légendes fabuleuses ne peuvent donner aucun élément pour éclairer l'histoire. L'on en est réduit à chercher des renseignements dans l'étude des monuments dont les premiers habitants ont marqué leur passage et l'on y trouve la preuve que l'homme des cavernes a primitivement habité l'empire du *soleil levant* (2) ainsi que l'Europe. L'âge de pierre a laissé au Japon des restes ineffaçables. Un chroniqueur japonais, Kaïbara-tok suppose qu'après la création du monde, les hommes demeurèrent d'abord en plein air, mais y étant exposés aux effets du vent, de la pluie et de la chaleur, la nécessité leur apprit à creuser des cavernes dont ils firent leur séjour. C'est dans la partie la plus escarpée des montagnes que se trouvent le plus grand nombre de

(1) La seconde dynastie, celle des demi-dieux ne compte que cinq monarques qui auraient régné, 342, 467 années !

(2) Le plus habituellement les Japonais désignent leur empire sous le nom de Nippon, le nom de la grande île, dont nous avons fait par corruption Japon et qui signifie *Et, Soleil*

cavernes. Beaucoup ont été visitées et fouillées. L'on n'y a rien trouvé qui prouve qu'elles aient servi de tombeaux, comme on pourrait le croire. Tout indique au contraire qu'elles doivent être les demeures des premiers habitants. A l'appui de cette opinion, l'on rencontre au Japon des spécimens curieux d'instruments et d'armes en pierres taillées dont la forme rappelle les objets de même nature existant en Europe et en Amérique. Ces instruments de pierre sont vénérés par les gens du peuple comme des reliques des ancêtres divins. Un grand nombre d'eux ont été collectionnés et déposés dans les musées du Japon et de l'Europe.

Jusqu'au VIIe siècle avant Jésus Christ tout est fabuleux dans les chroniques du Japon ; à cette époque, commence l'histoire, quoique souvent elle soit accompagnée de légendes. En l'an 660 avant notre ère qui correspond à l'an premier de l'ère japonaise parut Jimmu-Tenno, « le guerrier divin » qui descendait de la déesse Ama-Térasou Ohokami, la *déesse du soleil*, et que l'on regarde comme le fondateur de la monarchie.

C'est de lui que prétend descendre la famille actuellement régnante. Tout fait supposer que dans cette période lointaine, le Japon n'était pas unifié et était divisé en tribus, menant la vie patriarcale et obéissant à des chefs différents. Jimmu Tenno leur fit la guerre pendant plusieurs années et finit par rester seul maître du Japon. Il prit alors le titre de Mikado, fixa sa capitale à Kashiwa-Bara, dans la province de Yamato, organisa une troupe régulière et s'occupa beaucoup du développement de l'agriculture dans son empire. C'est ainsi qu'il fit planter l'ail et le gingembre et rechercher les terrains propres à la culture des céréales et du chanvre. Il mourut en 585 avant Jésus-

Christ, après un règne de soixante-seize ans. Cette longue durée étonne, d'autant plus qu'elle n'est pas un fait isolé, et qu'on la retrouve chez un assez grand nombre d'empereurs japonais. De 660 avant Jésus-Christ jusqu'à nos jours, c'est-à-dire pendant une période de plus de deux mille cinq cents ans, les annales du Japon ne comptent que cent vingt et un souverains dont dix impératrices. Depuis Jimmu-Tenno jusqu'en l'an 270 de notre ère, c'est-à-dire pendant une suite de 930 ans, il n'y avait eu que quatorze empereurs ! Le nombre est trop peu considérable pour un si long espace de temps ; il est difficile de l'expliquer. Faut-il admettre que la longévité était à ces époques reculées beaucoup plus grande que de nos jours ? Ou bien, n'est-il pas à supposer que pendant la première partie de l'histoire japonaise, qui ne repose sur rien de précis, un certain nombre de règnes n'aient pas été compris sous le nom d'un même souverain. L'on ne peut rien affirmer à ce sujet tant que les chroniques primitives du Japon n'auront pas été débrouillées et l'objet d'une critique approfondie.

L'on se demande quelle pouvait être à cette époque lointaine la religion du Japon, et l'on en est encore à ce sujet réduit à des conjectures. L'on voit que le Shintoïsme ou *voie des dieux*, (ce nom en un nom chinois qui lui a été donné assez tardivement pour la distinguer des religions étrangères; il ne parait avoir été adopté qu'au VIe siècle de notre ère, après l'introduction et l'établissement du Bouddhisme), est la religion primitive et nationale. Les auteurs japonais sont unanimes à affirmer son antiquité et son originalité. Suivant eux, elle remonterait au temps même de la création et se serait conservée jusqu'à nos jours, sans changements et pure de tout emprunt à l'étranger. Ces prétentions

ne supportent pas la critique. En dehors des commentaires composés à des époques rapprochées de nous, les documents sur le Shintoïsme se réduisent à trois livres, le *Ko-Zi-Ki*, le *Nihon-Shô-Ki* et le *Shiou i*, dont le plus ancien, le *Ko-Zi-Ki* ne remonte pas plus haut que le VIIIe siècle de notre ère, c'est-à-dire à une époque où les idées et la littérature chinoises s'étaient répandues dans le Japon. Ces livres, du reste, ne renferment ni exposés de dogmes, ni prières, ni prescriptions rituelles ou morales et ne sont que de simples recueils de légendes et de traditions populaires, enfantines, souvent extravagantes et parfois obscènes. L'on y trouve les traces évidentes d'idées mythologiquès chinoises ; ce qui prouve que le Shintoïsme primitif a du se modifier profondément à la suite des rapports des Japonais avec la Chine.

La mythologie du Shintoisme est très simple. A part les cinq grands dieux, qui sont célestes, invisibles et isolés, toutes les divinités, les *Kamis*, sont des personnifications des forces de la nature ou de ses éléments, des génies locaux, des ancêtres, ou bien des héros divinisés. Aucune préoccupation philosophique, aucune conception rationnelle ne paraissent avoir présidé à leur invention. Ils naissent sans trop qu'on sache comment, de quoi, ni pourquoi. Ils ne sont pas créateurs. L'on peut dire que le Shintoisme n'est pas autre chose que l'apothéose des princes qui ont gouverné le pays, des héros célèbres, des savants, des ancêtres illustres devenus des esprits ou *Kamis*, à vrai dire. Cette religion n'a pas de dogmes et son culte se réduit à quelques pratiques, qui sont surtout d'ordre privé.

Le *Ko-Zi-Ki* nous parle assez longuement de la création du monde. Au commencement c'était le

chaos. Rien n'existait qui fut nommé, rien qui fut fait. A l'origine trois dieux existent : *Amé-no-minaka noushi no-Kami* « le dieu auguste maître du ciel »; *Takami mousou-bi-no-Kami* », le grand et auguste dieu merveilleux producteur. » *Kami mousou-bi-no-Kami* « le dieu merveilleux producteur ». Ces trois dieux sont nés par une sorte de génération spontanée. Tous les trois procédèrent au commencement de la création. Le ciel et la terre se séparèrent d'abord, et deux forces créatrices parurent, l'*Essence active* et l'*Essence passive*. A ce moment, la terre qui flottait dans le chaos comme une tâche d'huile se condensa, et devint visqueuse. De cette viscosité jaillit un *scion rouge* d'où naquirent deux nouveaux dieux, *Ou-mashi-ashi-Kabi-Hiko-Djino-Kami*, « l'aimable prince, né du scion rouge » et *Amé-no-Toko-Tatchi-no-Kami*, le dieu résidant éternellement dans le Ciel ». Ces deux nouveaux dieux avec les trois autres, qui existaient déjà, constituent les cinq grandes divinités japonaises.

Bientôt paraissent de nouveaux dieux, créés soit par les cinq grandes divinités, soit par l'action des deux Essences. Ce furent d'abord *Kouni-no-Tokô-Tatchi-no Kami* « le dieu résidant éternellement sur la terre » et *Toyo-Kou-no-nou-no Kami* « le dieu maître de toute abondance », puis cinq couples divins : 1° *Ou-hidji-ni-no Kami*, « le dieu du limon de la terre » et *Sou hidji-mi-no-Kami*, « la déesse du limon de la terre »; 2° *Tsou-nou-gouhi-no Kami*, « le dieu de tout germe » et *Ikou gouhi no Kami*, « la déesse de toute vie »; 3° *Oho to-no dji-no Kami*, « le dieu ainé du grand Espace » et *Oho-to-nobé-no-Kami*, « la déesse du grand Espace »; 4° *Omo darou-no-Kami*, « le dieu à l'extérieur parfait » et *Aya Kashiko néno-Kami*, « la déesse vénérable »; 5° *Izana gi-no-Kami* « le dieu qui en-

gage », et *Iyana-mi-no-Kami*, « la déesse qui engage ». Ces deux dernières divinités avaient un corps matériel dont la nature se rapprochait beaucoup de celle du corps humain, et de plus à eux était dévolue la création du monde terrestre. Aucune raison n'est donnée pour expliquer leur mission particulière.

La terre était resté à l'état d'une masse visqueuse et informe. Les dieux engagèrent Izana-gi et Izana-mi à la solidifier et leur donnèrent à cet effet une lance douée de qualités miraculeuses et formée d'une pierre précieuse. Izana-gi et Izana-mi se placèrent sur le *pont* qui reliait le ciel au chaos et se mirent avec leur lance à remuer la matière visqueuse qui devait devenir la terre. La vase restée au bout de leur lance dégoûta et forma une île, l'île d'Onogoro. Le dieu et la déesse descendirent dans l'île qu'ils avaient créée, et la trouvant agréable à habiter, ils résolurent d'y commencer l'enfantement du monde. Leur premier-né fut le dieu *Hirougo*, être chétif et difforme qu'ils abandonnèrent aux flots sur une barque de roseaux. Désolés de la laideur de leur progénitude, ils remontèrent au Ciel demander conseil aux cinq grands dieux. Ceux-ci leur déclarèrent que la difformité de leur fils provenait de la faute qu'Izana mi avait commise en faisant les premières avances à son époux, contrairement à ce qui devait avoir lieu, et en l'excitant par ses caresses à avoir des rapports avec elles. Izana-gi et Izana-mi redescendirent dans leur île, et cette fois agissant selon les règles de la bienséance, ils donnaient naissance aux îles qui forment l'archipel japonais, aux dix divinités qui président à l'air, à la terre, à l'eau et aux saisons et ensuite aux dieux du vent, des arbres, des montagnes, à la déesse des marais, au dieu du bateau du camphre céleste, à la déesse de

la grande nourriture, et enfin au dieu du feu, *Hi-no-haya-yagi-wo-no-Kami*. La naissance de ce dernier dieu coûta la vie à Izana-mi.

Izana-gi désolé de la perte de sa compagne, ne cessait de la pleurer, si bien que de ses larmes naquit la déesse *Naki-Saka-mé-no-Kami* « la déesse des cris et des pleurs ». Fou de douleur, il trancha d'un coup de sabre la tête du dieu du Feu, cause involontaire de la mort de sa mère. Du sang de ce dieu naquirent seize divinités. Après son exécution, Izana-gi descendit aux enfers pour y arracher son épouse. Malheureusement, Izana-mi avait pris quelque nourriture dans le séjour infernal, et en conséquence elle ne put être rendue. Izana gi revint sur la terre, et ce ne fut pas sans peine qu'il échappa à la poursuite des divinités infernales. A peine était-il hors de leurs étreintes, qu'il se plongea dans un ruisseau pour se débarrasser de toute souillure. De chaque partie de son corps que toucha l'eau purifiante, naquit une divinité. C'est ainsi que de son œil gauche sortit la déesse *Ama-Terasou oho-Mikami* à laquelle il donna l'empire du soleil ; de son œil droit, sortit le dieu *Tsouki-yomi-no-Kami*, qui fut chargé de diriger la lune ; de son nez, le dieu *Také Haya Sousa-no wo-no-mikato*, plus généralement appelé *Sou-a-no* qui reçut l'empire de l'Océan. Quant à Izana-mi-elle devint la grande déesse de l'enfer, mais quoique séparé de son épouse, Izana-gi n'en poursuivit pas moins dans une sorte d'hermaphrodisme le cours de ses procréations multiples.

Le dieu des mers, Sousa no était d'un caractère si irritable que sa sœur Ama-Terasou dans le but de se dérober à des fureurs trop fréquentes, alla se cacher dans une caverne profonde et disparut à tous les yeux. Ama-Terasou étant la déesse du soleil, la terre et le

ciel se trouvèrent de nouveau plongés dans les ténèbres les plus épaisses. Or, les dieux avaient déjà pris l'habitude de vivre à la clarté bienfaisante de l'astre qui venait de s'éclipser. Ils tinrent conseil pour déterminer Ama-Térasou à reparaître sur la terre. Dans ce but, ils construisirent à son usage un somptueux palais, confectionnèrent des vêtements admirables, de riches joyaux et fabriquèrent un miroir assez vaste pour que son éclat excitât la curiosité, la jalousie de la déesse. Ils déracinèrent ensuite un arbre gigantesque, le plantèrent à l'entrée de la caverne et accrochèrent à ses branches les riches parures qu'ils avaient préparées ainsi que le miroir. Puis à un moment donné, ils entonnèrent un chœur et produisirent un concert de fifres, de tambours, de cymbales et de harpes. Ne pouvant résister à sa curiosité, Ama-Térasou s'avança vers l'entrée de la caverne, et éblouie par les rayons que sa propre clarté reflétait dans le miroir, elle consentit à habiter le palais que les dieux avaient construit pour elle. Souso-no fut banni de la présence des dieux ses égaux, et il n'obtint son pardon qu'en exterminant le dragon à huit têtes dont la queue renfermait une épée qu'il vint galamment offrir à sa sœur, en guise de réparation. Commence alors une série de luttes que se livrent les divinités de la terre. L'un des faits les plus saillants de cette épopée mythologique est le meurtre de la déesse de la grande nourriture, *Oko gi-Tsouhimé* dont le cadavre donne naissance aux animaux domestiques et aux céréales. Fatigué d'assister à des scènes de violences, Ama Térasou résolut de quitter la terre et remonta au ciel en laissant son royaume terrestre à son fils *Ninigni-no-Mikoto*. C'est de ce dieu que descend la dynastie impériale. D'après les traditions, il aurait été le bisaïeul du premier empereur ja-

ponais Jimmu-Tenno. Au moment du départ d'Ama-Terasou, le ciel qui se trouvait alors à une faible distance de la terre, s'éloigna lentement et s'arrêta aux limites incommensurables qu'il occupe présentement.

Les légendes mythologiques consacrées à raconter les prouesses des divinités pullulent au Japon. C'est par milliers qu'il faut les compter. L'une des plus gracieuses est celle du *Pin de Tokasago*, qui offre une analogie frappante avec la fable de Philémon et Beaucis. Elle est devenue une drame lyrique, un *utaï*, comme les Japonais nomment ce genre particulier de pièces, qui rappellent assez nos mystères du Moyen-âge. Le *Pin de Takasago* est principalement représenté aux fêtes qui se donnent à l'occasion d'un mariage. Son but est de célébrer la fidélité conjugale, et quoique cette légende soit fort ancienne, ses auditeurs trouvent toujours un nouveau plaisir à la voir reproduite devant eux. Les décors du théâtre se réduisent pourtant à peu de chose. Un pin est dessiné sur la toile au fond de la scène ; d'autres pins sont dessinés ailleurs et deux ou trois pins véritables sont placés près des spectateurs. Nous croyons devoir faire connaître ce petit drame en l'empruntant à un auteur allemand, qui, il y a quelques années, en a publié la traduction.

« Il y a longtemps, bien longtemps, sur la plage de Takasago (1) vivait une jeune fille dont la beauté n'était surpassée que par ses vertus. Aimable, gracieuse, attentive et laborieuse, occupée avec sa quenouille et son aiguille, obéissante envers ses parents, secou-

(1) Takasago est une petite ville de 6 à 7000 âmes, située sur la côte sud de l'île de Nippon.

rable à ses voisins, elle était l'ornement de son sexe. Un beau jour, un jeune homme arriva, venant des pays lointains de l'Est. Il aperçut la jeune fille sur le rivage, à l'ombre du pin qui couvrait sa demeure, et il conquit son affection. L'union de leurs cœurs fut scellée, suivant la coutume du pays, par trois coupes trois fois vidées de saki, et ce fut ainsi qu'ils s'épousèrent. Ce jeune homme était le fils d'Izana-gi et d'Izana-mi, le premier couple des dieux créateurs, qui créèrent le Japon, l'indestructible Japon. »

« Les deux époux vécurent dans une heureuse et fidèle union. Leurs cheveux finirent par s'argenter ; l'âge sillonna leur front de rides profondes, et leur taille jadis élancée se courba sous le poids des ans. Mais, au milieu de cette décrépitude physique, leur amour resta jeune et vivace. Tels ils étaient dans la jeunesse, tels ils demeurèrent dans un âge avancé, et le contentement fut le partage de leur active vieillesse. Quand ils allaient ramasser la litière d'aiguilles de pin, qui s'était avec le temps amoncelée sous l'arbre, lui avec son rateau de bambou, elle avec son balai fait de brandilles, c'était le bonheur. La grue faisait son nid dans le haut de l'arbre ; la tortue cherchait un abri sous ses branches. Enfin, ce couple heureux mourut, le même jour, à la même heure. Les esprits de l'un et de l'autre passèrent et s'enracinèrent dans l'arbre, témoin de leur bonheur sans mélange. De là le nom qui lui fut donné : « pin conjugal ». La nuit, au clair de lune, quand le vent de la mer murmure dans les branches de l'arbre, les deux ombres viennent visiter le séjour de leur ancienne félicité. Ils ne se révèlent sous leur forme terrestre qu'à un petit nombre d'élus. On les voit empilant les aiguilles de pin, l'un muni de son râteau,

l'autre de son balai. La grue et la tortue, emblèmes de l'éternité, les accompagnent partout. »

Ce qui frappe dans la mythologie, c'est le rôle effacé des dieux, l'oubli dans lequel ils rentrent, après avoir accompli quelque action extraordinaire. Beaucoup d'entre eux ne sont connus que par la constatation de leur existence. Il est même difficile d'assigner un état civil à certaines divinités populaires. L'on ne sait que bien peu de chose de l'origine des passagers du *Tokara-Bunè*, la barque enchantée qui vogue à pleines voiles sur une mer calme. Ses passagers sont au nombre de sept. C'est d'abord la déesse *Benten*, la déesse du mariage, de la mer et de la musique. Elle tient un luth et un éventail ; l'on est fixé sur son origine qui est indienne. *Hotei* l'ami des enfants qui porte une besace remplie, on ne sait de quoi. *Daï-Kokou*, le dieu de l'opulence, qu'on représente toujours assis sur des balles de riz. *Yebisu*, le dieu de l'honnêteté commerciale et de l'alimentation, le patron des pêcheurs, qu'on voit toujours en compagnie d'un gros poisson. *Fôku-roku-djou*, le dieu de la longévité auquel la cicogne et la tortue servent d'emblème. *Djiou-rô-djin*, qu'on représente sous les traits d'un vieillard revêtu des insignes du lettré et dont les attributions sont les mêmes que celles du dieu précédent : une grue est attachée à sa personne. *Bishamon*, le dieu de la gloire militaire, d'origine indienne, qui est toujours armé d'une lance ou d'une massue. Outre ces divinités populaires il en est d'autres que nous croyons devoir signaler. *Inari* qui passe pour avoir introduit la culture du riz au Japon ; partout dans la campagne on lui élève des autels. *Iwanaga-Himè*, la déesse de la montagne. *Jan-Sen-Siz*, le dieu de la guerre, avec trois têtes et six bras, monté sur un sanglier, qui n'est qu'une imitation du

dieu *Maritchi*, l'importateur du feu dans l'Inde. *Futen*, le dieu des vents. *Kaminari*, le dieu du tonnerre. *Godzu-Tenno*, le dieu des vagues. Le dragon *Takaka-mi-vo-Kami*, qui commande la pluie, la neige et l'ouragan. *Kappa*, le grand serpent du lac, qui dévore les hommes ainsi que les deux monstres *Tatsu* et *Kirin*, et le grand chat de la montagne. Les *Shojos*, monstres verts à tignasse rouge, qui habitent au fond des mers. Les *Tengus*, personnages ailés, possesseurs de nez exagérés, ou de gros becs, qui remplissent sur la terre le rôle de messagers du ciel. Les *Ogni* ou démons dont les légions sont innombrables. Toute cette famille mythologique est complétée par cinq animaux fantastiques. Le dragon, qui au Japon n'est qu'un monstre né de l'ouragan et de l'écume des vagues. Le phénix qui est au Mikado ce que le dragon est à l'empereur de Chine, l'emblème de la puissance impériale. Le *Kirin* qui a le corps et les sabots d'un cerf, la queue d'un taureau, la tête d'un cheval et porte au front une corne de rhinocéros. Le lion, remarquable par son abondante toison et la tortue qui se distingue par une large queue. Les renards sont nombreux au Japon. La superstition populaire leur attribue la puissance de se tranformer en femmes et le voyageur attardé craint toujours d'être égaré par l'un de ces animaux qui prend l'apparence d'une jeune fille. Les tâches que l'on voit dans la lune ont donné naissance à une étrange croyance qui a quelque rapport avec une de nos vieilles légendes. Au lieu d'un bucheron condamné à porter éternellement son fagot, les Japonais y voient un lapin blanc, qui pile du riz dans un mortier.

Ce qui est curieux à constater dans la vieille religion du Japon, c'est l'absence de toute idée de morale et de tout culte. En fait de rites, le *ko-zi-ki* ne nous

parle que de la purification par l'eau. La notion de l'existence de l'âme paraît très vague ainsi que celles d'une autre vie, et de récompenses et de châtiments futurs. Le ciel, *Takama-nohara*, est une contrée semblable à la terre, avec des montagnes, des rivières, des champs, des palais, résidences des dieux ; il est situé à une portée de flèche au dessus du monde céleste et on y monte par un escalier. L'on se demande si les hommes y ont accès après leur mort; rien de précis à cet égard. Quant à l'enfer, *yomo* ou *yomo-tsou-kouni*, la *contrée des morts*, c'est un pays ténébreux conçu à l'image du monde, sans qu'il s'y rattache une idée quelconque de châtiments ou de supplices ; il est situé au-dessous de la terre et communique avec le monde des vivants par un passage étroit.

Un état religieux aussi primitif ne pouvait évidemment pas durer bien longtemps. Aussi dès le VIe siècle avant l'ère chrétienne, il se transforma, et un véritable culte s'établit. Les dieux étant considérés comme les ancêtres de la dynastie impériale et de la nation japonaise, ce culte prit naturellement la forme ancestrale et ce fut le mikado, qui eut la charge d'offrir les sacrifices à ses divins ancêtres en son nom personnel et pour tout son peuple. Quant aux particuliers, chacun honorait ses ancêtres à domicile, d'une façon à peu près identique à celle des Chinois Les prêtres dont les fonctions étaient devenues héréditaires ne remplissaient que des fonctions subalternes. Le culte se réduisait à peu de chose. Les temples construits en bois étaient dépourvus d'ornements et les cérémonies consistaient à chanter des hymmes avec accompagnement de musique et à exécuter des danses sacrées. Dans la plupart des temples, il existait un sanctuaire, fermé

par un voile blanc, qui renfermait un miroir, symbole de la divinité. Il était interdit de faire des images des dieux. La déesse du soleil, Ama-Terasou, ne tarda pas à prendre la première place dans le populaire, et aujourd'hui, il en est encore ainsi. Les sacrifices consistaient en de simples offrandes de viandes, de poisson, de volailles, de fruits, de riz et d'eau pure. Tout porte à croire, quoique cette opinion rencontre de nombreux contradicteurs, que les sacrifices humains ont du exister à l'origine. L'usage d'enterrer vivants avec les morts illustres non-seulement leurs serviteurs, mais encore un certain nombre de leurs amis, était autrefois généralement pratiqué. Il se conserva d'une façon régulière jusqu'au Ie siècle de notre ère, et fut aboli par le mikado Souinin-Tenno. Néanmoins malgré les défenses du gouvernement impérial, cette horrible coutume persista accidentellement jusqu'au VIIe siècle, ainsi que le constatent les annales japonaises, et il faut en partie attribuer sa disparition à l'influence du bouddhisme.

(*A suivre*).

H. CASTONNET DES FOSSES,

*Vice-Président de la Société de Géographie commerciale de Paris.*

# LE CONFUCIANISME

## 6e ARTICLE

La croyance à l'existence d'esprits supérieurs à l'homme, qu'il faut honorer et apaiser, se retrouve dans le confucianisme. « Les facultés des Kouei-chin (ou les puissances subtiles de la nature, les êtres spirituels), lisons-nous dans le second des Ssé chou, ch. 16, sont vastes et profondes. On cherche à les apercevoir et on ne les voit pas ; on cherche à les entendre et on ne les entend pas ; identifiées à la nature des êtres, ils ne peuvent en être séparés. Il faut que dans tout l'empire les hommes purifient et sanctifient leur cœur, se revêtent de leurs habits de fête pour offrir des sacrifices et des oblations à leurs ancêtres. Ils sont partout au-dessus de nous, à notre gauche et à notre droite ; ils nous environnent de toute part. Ces esprits cependant quelques subtils et imperceptibles qu'ils soient, se manifestent dans les formes corporelles des êtres ; leur essence étant une essence réelle, véritable, elle ne peut pas ne pas se manifester sous une forme quelconque ».

« Ce qui dans le premier principe mâle (yang) et dans le premier principe femelle (yin) ne peut être scruté, pénétré, approfondi, on l'appelle esprit (chin), dit le Y-king. »

Cette croyance à l'existence de bons et de mauvais gé-

nies qui protègent l'homme ou lui nuisent, qu'il faut par conséquent invoquer par des prières ou apaiser par des sacrifices a été en effet une croyance générale (1). Les Chinois, comme tous les autres, ont crû que toutes choses sont occupées, possédées par des esprits. Ces esprits sont alors terrestres ou humains ; mais il n'ont jamais pu revêtir ces esprits de figures et en faire des types fixes. Le spirituel est une essence invisible, insaisissable. Schin est l'expression la plus générale qu'on leur applique, c'est à-dire le signe du ciel : le ciel est en effet leur racine. Kuei s'applique surtout aux ancêtres Khi désignerait plutôt la force vitale ; Hoan quelque chose comme *spiritus*.

Bien qu'incarné dans des corps particuliers, ils sont aussi errants et peuvent prendre différentes formes. Ces esprits sont cependant soumis à l'empire supérieur du Ciel. Si l'ordre moral et physique est troublé c'est que cette soumission des esprits n'est pas gardée. Confucius

(1) Les Mandchoux vénéraient les Enduri, esprits de premier ordre, très puissants, supérieurs aux lois de la nature

Les Weceku étaient les génies domestiques et surtout les âmes des ancêtres.

Le Rituel mandchou donne l'énumération suivante de ces exprits : Shangsi, Fucihi, Pousa, les musigan weceku, les niguran i weceku, Guwan mafa, et les weceku mongols.

Shangsi est l'équivalent du chinois Shang-ti, le dieu souverain et unique.

Fucihi désigne Bouddha dont la religion s'établit en Mandchourie dès le IXe siècle de notre ère.

Pousa n'est qu'une forme chinoise de Bouddha

Fousihi a une statue qu'on lave à certains jours ; Pousa n'a qu'une tablette et est moins honoré que le premier.

Guwan mafa est l'ancêtre originaire, le protecteur spécial du foyer : son image reste toujours au temple ancestral.

Les murigan weceku sont les esprits des ancêtres en général.

Les mangan-i weceku sont les esprits indiqués ou représentés par les tablettes.

Les weceku mongols sont des idoles empruntés aux mongols.

chercha à régulariser le culte rendu aux esprits, à le renfermer dans de justes mesures ; il le fit consister surtout dans la droiture et l'accomplissement de la loi.

Les esprits occupent une grande place dans le culte chinois. Ils apparaissent sous les formes les plus diverses, mais ils préfèrent les formes animales. Le sacrifice a particulièrement la vertu de les attirer : quand il est offert dans les conditions voulues, ils y accourent en foule de tous les points de l'espace. La musique a la propriété de les charmer ; ils ne sont pas tous d'ailleurs sensibles aux mêmes rythmes ; tel ton attire des esprits oiseaux, dit M. Plath, tel autre des esprits sans plume, des esprits écaillés, des esprits velus, des esprits à carapace ou ceux qui habitent les étoiles. On leur attribue la vertu de faire croître le chi, plante qui sert à la divination. Il est utile de les invoquer dans la maladie, dans les différentes difficultés de la vie. A eux en un mot est confié la providence particulière, comme la providence générale est confiée au Ciel.

Tous les esprits ne sont pas bons ; il y en a de mauvais qu'il faut apaiser par des sacrifices, ou chasser par des rites. Au printemps et à l'automne, les représentants de la commune offrent des sacrifices aux sià ou esprits pour leur demander de protéger les champs. L'empereur sacrifie à tous les esprits, les vice-rois aux esprits de leur province, etc. Le culte réduit à ces éléments simples est ancien. Depuis, le bouddhisme et le taoisme y ont ajouté une foule de pratiques grotesques et superstitieuses.

On distingue les esprits célestes, terrestres et humains. Parmi les esprits célestes, il faut ranger en premier lieu ceux du soleil, de la lune, des étoiles, l'esprit du ciel et celui de la terre ?

Une éclipse s'appelle mardication du soleil ou de la

lune. C'est un dragon qui veut les dévorer. Alors l'empereur doit venir au secours et battre le tambour impérial. Le peuple l'imite et fait avec toute sorte d'instruments un bruit assourdissant.

Les Chinois croient que la lune préside aux mariages, à la naissance de chacun ; elle lie avec un fil rouge, ou un fil invisible, les pieds de ceux qui doivent être unis.

Houei Kao sous les Tchang (618-907) apprit d'un devin qu'il épouserait la fille d'une pauvre marchande de bijoux qu'il connaissait, et que leurs pieds étaient déjà liés. Le petite fille était laide et en haillons. Pour échapper au destin, il tenta de la faire assassiner. Quatorze ans après, il épousa une jeune fille très belle et adoptée par une famille riche. Elle avait seulement au sourcil une cicatrice. Il finit par découvrir quelle lui avait été faite par l'assassin qui devait la tuer : c'était la fille de la pauvre marchande.

Les sept planètes sont aussi honorées, les différentes constellations aussi ; il y a encore les esprits du vent, du tonnerre, de la pluie, de la grêle, de la gelée, de la maturité, des nuages et des insectes.

Les esprits terrestes sont les esprits des montagnes, des rivières. Quand l'empereur franchit un col, il doit sacrifier à l'esprit du passage. Il y a les esprits des quatre grands mois, des quatre points cardinaux, des cinq éléments, des champs, des semences, de chaque état, de chaque ville, de chaque lieu, de chaque maison, les esprits de la porte, du foyer, de la chambre, etc.

Le *Li-Ki* nous apprend que les anciens Chinois rendaient un culte véritable au soleil : « Au grand sacrifice de la frontière (le fils du Ciel) saluait l'arrivée du plus long jour. C'était un grand acte de reconnaissance en-

vers le ciel et le soleil était le principal objet considéré. (IX sect. II-2).

Ce culte s'est conservé jusqu'à nos jours : il est pourtant plutôt officiel que populaire.

Le *Li-Ki* décrit les ornements que portait l'empereur quand il saluait le soleil à l'équinoxe du printemps. A Pékin, sur les quatre grands autels impériaux, celui de l'Est est consacré au soleil. Ce culte semble aujourd'hui être passé à des divinités qui en dérivent, comme le Dieu de la Production.

Le *Li-Ki* nous apprend qu'on sacrifiait aussi à la lune, liv. XXI, sect. 1-18-19, (trad. Legge): « on sacrifiait au Soleil sur l'autel et à la Lune dans une cavité pour marquer la différence entre l'incandescence de l'un et le brillant de l'autre. On sacrifiait au Soleil à l'Est et à la Lune à l'Ouest ». La cour impériale pratique encore ces sacrifices. Ce culte est moins populaire : il est pratiqué davantage par les femmes qui honorent les êtres dont elle croient la lune peuplée, plutôt que la lune elle-même.

Qu'étaient les six honorés, dont parle le culte chinois ? MM. Legge et Mayers apportent des explications d'auteurs chinois tout-à-fait insuffisantes. On ne saurait y voir les six fils du Ciel, c'est-à-dire l'eau, le feu, le vent, le tonnerre, les montagnes et les lacs.

Une seule chose serait certaine, d'après M Réville, c'est que les six honorés sont des objets de la nature. « Je m'étonne, dit-il, beaucoup de ce que les sinologues n'aient pas remarqué davantage un passage du *Li-Ki*, le livre des Rites, où il est dit qu'au premier mois de l'hiver le Fils du Ciel ou l'empereur « prie les Honorés du Ciel » pour assurer la prospérité de l'année qui va venir et fait des sacrifices dans la même intention aux esprits de la terre. (sect IV. part. I. 19. trad. Legge).

Cela nous montre que les Honorés sont des divinités célestes en rapport avec le cours de l'année et avec l'agriculture. Il est donc infiniment probable que, pour parfaire le nombre six, il faut, au soleil et à la lune, ajouter les quatre étoiles ou constellations qui présidaient aux quatre saisons (1). Il en résulte que la religion primitive de la Chine, à l'aurore de sa civilisation fut décidément naturiste, sans exclure, comme on le voit en se rapportant au passage cité du Chou-King, une forte part d'animisme. Mais le mouvement civilisateur est plus naturiste qu'animiste, contrairement à une opinion très répandue, et cette religion des premiers temps du Céleste-Empire est évidemment marquée au coin d'un polythéisme des plus accentué. »

Mgr de Harlez a encore réfuté sur ce point le professeur du collège de France.

« C'est en premier lieu, dit-il, ce texte absent dont j'ai parlé dans mon étude et qu'il traduit mal, naturellement, puisqu'il ne le connait que par la traduction de Legge. Ce texte unique en son genre et qui a tout l'air d'une retouche est à la rigueur presque le seul qui ait échappé à la corruption confucéenne.

En tout cas nous avons vu, (La religion des premiers Chinois, p. 15 et 16), qu'il ne signifie pas ce que M. Réville lui fait dire. Par les six Honorés, ou plutôt *tsong*, dont il est question, notre auteur veut entendre le soleil, la lune et les étoiles et il apporte en preuve, le dire de deux commentateurs qu'il doit savoir entièrement ignorants de la chose et dont les explications n'ont aucune valeur. En revanche quand *tous* les commentateurs affirment que par montagnes et fleuves il faut entendre, comme cela est dit expressément maintes fois, les

(1) *La Religion en Chine*, p. 130-133.

esprits des monts et des eaux, M. Réville récuse leurs témoignages unanimes et veut s'en tenir à la lettre plus favorable à son système.

Tout ce qu'il nous dit du culte de la nature est donc entièrement faux ; les vieux King n'en ont pas de trace certaine, et les passages qu'il cite du Li-Ki où il est question de sacrifices au soleil et à la lune est de date relativement très récente.

Le mot *tsong* (honorés) est encore employé au Li-Ki IV. § IV § 19, où M. Réville veut encore en faire des corps célestes ; mais ce mot y est opposé à « Esprits terrestes » et désigne par conséquent des êtres de même nature, spirituels comme ces derniers. Ce texte prouve donc contre lui; ce sont des esprits célestes.

Et c'est en se basant sur un texte où il n'y a rien de ce qu'il y met, qu'il interprète mal, et qui d'ailleurs est entièrement obscur, que M. Réville s'écrie : « et c'est en présence des textes aussi formels que l'on a osé parler du monothéisme chinois Désormais *la cause est entendue.* »

La montagne est un lieu mystérieux hanté par les esprits et les génies. Les Chinois honorent principalement cinq montagnes sacrées, dont les quatre premières sont censé former les limites extrêmes de l'empire, dont la cinquième occupe le centre. Le Chou-King nous apprend que Choun alla sacrifier sur chacune de ces quatre montagnes. Encore de nos jours, le peuple rend des honneurs aux collines, aux rivières et aux sources. Les quatre grands fleuves sont l'objet d'un culte particulier. Remarquons cependant que ces objets matériels ne sont pas l'objet direct du culte. Le Chinois honore plutôt les esprits ou les génies qui les animent.

Nous lisons dans le Chou-King le passage suivant :

Ch. II. 1, 4 : « Après quoi Choun sacrifia spécialement à

Chang-ti (le Ciel) dans les formes ordinaires ; il sacrifia respectueusement et purement aux six Honorés ; il offrit les sacrifices qui leur sont propres aux montagnes et aux fleuves, et il étendit son adoration à la multitude des esprits. »

Le culte de la terre semble donc moins ancien que celui du Ciel. Il n'en est pas fait mention dans le fameux verset de Choun. M. de Groot pense que ses attributs ont été répartis entre plusieurs divinités. Il est fait mention pour la première fois du Ciel et de la Terre, comme dualité fondamentale, dans un document qui nous mentionne la prise de possession du pouvoir par les Tchéou au XIIe siècle de notre ère. Le culte de la terre n'est guère célébré que par le souverain et son entourage.

On a prétendu à tort que les Chinois ne croyaient pas à la survivance de l'âme après la mort. De ce que la question n'est pas magistralement exposée et résolue par Confucius et ses disciples, on ne peut conclure qu'elle n'a pas été posée. La même objection a été faite pour les Hébreux. La tournure de l'esprit chinois qui n'aime pas les spéculations mais la précision, peut être une des causes de ce silence. Peu importe que Confucius regardât la question comme oiseuse. Les communications que suppose le culte des ancêtres, entre les vivants et les morts, supposent cette croyance. La piété filiale de ce peuple la suppose aussi. Il a l'idée de la rémunération. Si les méchants ne sont pas plongés dans le feu, ils deviennent des esprits malfaisants ; les bons deviennent au contraire bienfaisants, particulièrement pour ceux qui leur survivent.

« Si on demande à un confucianiste, dit Edkins, dans son étude sur les religions de la Chine (p. 2[illegible]0), où est l'âme du sage, après la mort ; il est bien rare qu'il réponde qu'elle a péri au moment de sa mort, il préfère

dire que l'âme de Confucius est dans le ciel. L'idée d'un état de bonheur futur s'est généralisé dans la masse du peuple et le disciple de Confucius a adopté presque inconsciemment la croyance actuelle, bien qu'en agissant ainsi il aille plus loin que ne permettent positivement les doctrines formelles du sage tant aimé en Chine. Si on le pousse davantage à spécifier la résidence réservée aux hommes vertueux, il se retranchera derrière son ignorance complète, ce qui est la propre réponse de Confucius, ou bien il se rejettera sur la description du ciel d'après les idées taoistes. » (1).

« La croyance à l'immortalité de l'âme, dit Mgr. de Harlez, p. 45, est si clairement, si nettement énoncée dans tous les livres canoniques chinois, qu'il semblerait superflu de s'en occuper. » L'obligation des enfants d'offrir des sacrifices, suppose leur survivance... Ils ne s'expliquent pas sur le sort réservé aux méchants après la mort, ni sur celui même qui atteint l'homme juste, appartenant aux classes inférieures.... quant à la nature de l'âme, elle ressort de textes : elle va au ciel au milieu des esprits, tandis que le corps tombe dans la terre.

On s'est fréquemment étonné de ce que les anciens livres chinois ne parlaient jamais des peines de l'autre vie, ce qui semble contraire avec leurs autres doctrines.

Je crois avoir expliqué ailleurs cette anomalie. Tout l'édifice social, moral et politique de la Chine, étant fondé sur la piété filiale, sur le respect des parents, vénérer des parents damnés pour leurs crimes eût été chose très difficile. Pour couper la difficulté on borna la scène des châtiments à l'horizon de cette terre ; le reste fut passé sous silence.

(1) *Ann. du Musée Guimet.*

Plus tard nous voyons des théories se former, où l'enfer prend une large part. Certains auteurs chinois en font une peinture des plus effrayantes. Mais c'est l'époque du bouddhisme, et l'on ne saurait dire si ces conceptions sont uniquement dues à l'influence des nouvelles doctrines ou si l'on doit y voir en même temps une réapparition de croyances conservées parmi les masses populaires. Venus du centre de l'Asie, les premiers chinois avaient dû certainement se trouver en contact avec des peuples chez qui l'enfer était l'objet de la croyance générale. Et, comme l'a démontré M. de Lacouperie, les Chinois auraient emprunté bien des choses à leur voisins de l'Asie occidentale avant leur migration à l'Est. »

On a prétendu que la religion chinoise telle qu'elle vient d'être décrite était celle des lettrés, des savants, mais non celle du peuple ; que cette dernière se rattachait plutôt à l'animisme et au polythéisme.

D'abord la religion d'un peuple est évidemment celle qui est enseignée par les prêtres et les organes officiels ; on ne peut pas en juger par les superstitions vulgaires. Ainsi, dans le christianisme, il y a souvent des superstitions avec lesquelles on ne le confondra pas. L'altération de la religion primitive a eu souvent pour cause l'influence des religions pratiquées par les populations indigènes avec lesquelles elle était en contact (1).

(1) Les gens du peuple parmi nous encore, se mettent peu en peine de concilier ce qu'on leur apprend de la nature divine avec leurs superstitions et les sorcelleries auxquelles ils ajoutent foi malgré tout. Nous les voyons même souvent tenter d'attribuer aux saints qu'ils vénèrent une existence par soi et une puissance plus ou moins indépendante de Dieu. Le même phénomène a dû se produire en Chine avec une puissance bien autrement intense. Aussi devons-nous nous attendre à y trouver des idées contradictoires qui déroutent les esprits systématiques qui ne sont pas prêts à admettre les faits tels qu'ils sont.

Notre existence, d'après la théologie confucéenne, est le résultat de l'union de deux substances, celles du père et de la mère qui se réunissent dans un organe propre à les recevoir. Le yang et le yin, ces deux fameux principes qui jouent un si grand rôle dans la théologie chinoise, développent les deux substances et forment l'être corporel. Il devient vivant lorsque le ciel y ajoute la substance intellectuelle. Viennent ensuite les deux périodes de développement et de déclin. Quand la mort arrive, l'intelligence remonte au ciel ; le souffle animal se joint à l'air, la substance corporelle revient à la terre. Il est donc certain que Confucius reconnaissait dans l'homme un principe supérieur à la matière : mais cette âme n'est pas conçue par le philosophe chinois comme par nous. Quand elle est séparée du corps elle retourne se perdre dans le ciel ; elle perd dès lors son existence individuelle. « Dans l'acte de la mort, dit le commentateur Tsai-chin, l'esprit vital, aériforme, le principe subtil Koueli-Khi retourne au ciel, c'est pourquoi on dit qu'il monte. Le principe substantiel de la matière retourne à la terre, c'est pourquoi on dit qu'il descend. »

Confucius admet cependant le dogme de la rémunération après la mort au moins pour les bons : ils iront au séjour de Chang-ti jouir de la récompense qu'ils auront méritée. Quant à la destinée des méchants, il n'en parle pas ; aucun lieu n'est désigné pour les recevoir.

Les Chinois (1), dit Mgr de Harlez, croyaient à des esprits inférieurs au souverain supérieur du monde, d'une nature invisible et supra-matérielle, préposés à la garde des différents éléments ou parties du monde et spécialement du sol, des montagnes et des rivières ainsi que de quatre régions célestes. Ces esprits étaient aussi censés

(1) Les croyances religieuses des premiers chinois, p. 57-60.

prendre intérêt à l'observation des lois morales, être blessés par leur violation et coopérer à la punition des coupables.

Ainsi les chinois primitifs avaient conscience que les fautes des hommes offensent le souverain illustre du monde, attirent sa colère et ses châtiments, et que le coupable peut, doit même l'apaiser par son repentir et son amendement. Ces deux moyens étaient à leurs yeux les seuls qui pussent arrêter les effets du courroux céleste et divin.

Enfin ils croyaient à la spiritualité et à l'immortalité de l'âme, plaçaient leurs morts dans le ciel et leurs rendaient des honneurs dont le but originaire était, semble-t-il, de les réjouir, de les réconforter dans l'autre monde et de les y faire jouir d'un sort heureux plutôt que de les honorer d'un vrai culte.

Les livres chinois ne parlent pas de la création. Le ciel a toujours existé enveloppant tous les êtres comme la coque d'un œuf enveloppe ce qui est à l'intérieur.

Les anciens Chinois n'ont point cherché à scruter le mystère de l'origine des êtres. Lao-tze le premier s'en occupa et résolut le problème tant bien que mal, comme il a été dit ailleurs. Quand les lettrés chinois y pensèrent, le ciel avait pris chez eux la première place ; ce fut à lui que fut attribuée la production des choses d'ici-bas, ou plutôt, leur science cosmogonique ne dépassa point cette considération. « Le ciel est supérieur à la terre, c'est lui qui, par les astres, les saisons, les pluies, etc., féconde et règle les productions terrestres : donc c'est lui qui est le procréateur immédiat des êtres subcélestes, il en est le père et la terre en est la mère. » Ils n'allèrent pas au-delà.

Malgré les erreurs et les lacunes que nous avons signalés, on ne saurait s'empêcher d'admirer la sagesse

de ces enseignements. La somme de vérités y égale peut-être celle des erreurs. Ce qu'on ne saurait comprendre, par exemple, après avoir lu ces pages, c'est l'étrange jugement de M. Renan sur la philosophie et la langue des chinois : « Suffisante, dit-il, pour les besoins de la vie, pour la technique des arts manuels, pour une littérature légère et de petit aloi, pour une philosophie qui n'est que l'expression souvent fixe, jamais élevée du bon sens pratique, la langue chinoise exclut toute philosophie, toute science, toute religion : Dieu n'y a pas de nom (1). » Il serait difficile de condenser plus d'erreurs en moins de mots.

Il y a eu toujours chez l'homme le désir de connaître les choses cachées, de pénétrer les secrets du destin. Les pratiques de la divination sont presque universelles (2). Souvent les législateurs ont trouvé dans ces pratiques un moyen de colorer leur usurpation ou de donner à leur volonté l'appui d'une autorité supérieure. Nous ne connaissons pas d'une manière exacte comment se pratiquait l'art divinatoire chez les chinois. Nous savons seulement, d'après le Chou King qu'ils interrogeaient le sort par le Pou et le Chi. Le pou consistait dans l'inspection de l'écaille d'une tortue que l'on brûlait. D'après la combinaison des lignes ou des figures que le feu avait produites on déterminait la volonté d'en haut. Le chi étant une herbe que l'on examinait avec les figures du Y-King. Avec ses feuilles ou des filaments on formait des Koua ; on les remuait et on examinait les nouveaux Kouas qui étaient formés. Il n'y avait plus qu'à les lire

(1) De l'origine du langage.

(2) Les sorciers sont chargés de sacrifier aux esprits éloignés, d'amener les esprits éloignés. Ils leur donnent leurs noms honorifiques et les appellent dans le voisinage en tenant de longues herbes. » Le Tchéouli, ch. 25.

pour connaître la volonté du Ciel. Le prêtre, qui était chargé de consulter le pou et le chi, devait se distinguer par ses vertus, être sans passion, afin de mieux interpréter les volontés de Chang-ti et des esprits. Le sort pou exprimait par deux caractères (maître et descendre), et désignait le pouvoir de faire descendre les esprits. Le sort chi s'exprimait aussi par deux caractères (roseau et deviner), et n'est pas sans analogie avec la baguette magique des devins.

Chun fit usage des sorts pour connaître qui devait lui succéder sur le trône et le sort désigna Yu. Yu cependant hésitait à accepter le pouvoir. Il dit : Les ministres qui ont rendu de grands services, doivent être examinés par le sort, et il faut que celui que le sort indique comme le plus digne soit choisi. L'empereur répondit : Yu, le fonctionnaire qui a soin du tchen doit avant tout examiner ce qu'il se propose de faire et prendre une résolution ; ensuite il jette les yeux sur la grande tortue. Il y a longtemps que j'ai pris une résolution. Si je m'informe et si je consulte les autres, tous sont de mon avis. J'ai les suffrages des esprits, de la tortue et du chi : le sort ne donnera pas une nouvelle décision plus heureuse. » (1)

Il semble que plusieurs empereurs se soient servis en effet de cette croyance populaire, comme moyen de gouvernement :

« La dynastie des Tcheou avait un coffre-fort, est-il dit dans le Chou-king, dans lequel étaient renfermés les papiers importants et les registres pour les sorts. Ce coffre était lié avec des bandes dorées.

(1) Dans la chronique du royaume de Lou, Confucius discute sur l'opportunité de brûler une sorcière qui avait causé dans l'empire une sécheresse de plusieurs années.

Le roi Tching-Yang dit à ses vassaux : Vou-vang m'a laissé une grande tortue inestimable pour connaître les volontés du ciel ; c'est elle qui a prédit autrefois qu'il y aurait dans le pays occidental de grands troubles et que les peuples d'occident ne seraient point tranquilles.

Je n'oserai manquer à l'ordre du souverain seigneur (Chang-ti). Le ciel combla de bonheur mon père et éleva notre petit royaume de Tcheou. C'est par l'usage des sorts que mon père soumit le royaume. Le ciel aime encore aujourd'hui le peuple. J'ai consulté le sort ; hélas! que les ordres du Ciel sont manifestes et redoutables! Ils sont le grand fondement de notre dynastie » (1).

C'était surtout dans le doute, au moment de prendre une détermination sérieuse qu'il fallait consulter les sorts, sans d'ailleurs négliger les lumières qui pourraient venir d'ailleurs : « Si vous avez un doute important, examinez vous-même : consultez les grands, les ministres et le peuple ; consultez le Pou et le Chi. Lorsque tout se réunit pour indiquer et faire voir la même chose, c'est ce qu'on appelle le grand accord : vous aurez la tranquillité, la force, et vos descendants seront dans la joie. Si les grands, les ministres et le peuple disent d'une manière et que vous soyez d'un avis contraire, mais conforme aux indices de la tortue et du chi, votre avis réussira. Si vous voyez les grands et les ministres d'accord avec la tortue et le chi, quoique vous et le peuple soyez d'un avis contraire, tout réussira également Si le peuple, la tortue et le chi sont d'accord, quoique vous, les grands et les ministres vous vous réunissiez pour le contraire, vous réussirez dans le dedans, mais non au dehors. Si la tortue et le chi sont contraires au sentiment

(1) Chou-King, chapitre ta-kao, v. 3.

des hommes, ce sera un bien que de ne rien entreprendre : il n'en résulterait que du mal. » (1)

Ce n'est pas sans rougir pour la faiblesse de la raison humaine, qu'on lit de telles insanités dans des livres pleins d'ailleurs d'une profonde sagesse !

Les lettrés qui sont demeurés à travers des siècles si attachés à Confucius ne furent pas sans s'apercevoir des lacunes de sa doctrine. Ces lacunes devenaient plus sensibles par la rivalité des écoles de Lao-tse et de Bouddha.

Ces deux dernières s'adonnaient plus particulièrement aux sciences spéculatives. Confucius avait à peine effleuré ces questions. Les lettrés sentirent donc qu'il y avait là un vide qu'il fallait combler. Ils conservèrent toujours pour base de leur enseignement l'ancienne doctrine, mais ils cherchèrent à la développer et à la compléter. De là, naquit l'école qui reconnaît pour chef Tchou hi, qui vivait sous la dynastie des Soung, dix siècles avant Jésus-Christ.

C'est à cet école qu'appartient la théorie du tai ki ou grand faîte. Tai-ki désigne étymologiquement la poutre transversale du toit sur laquelle tous les autres s'appuient. De même que tous les chevrons reposent sur ce faîte, tous les autres reposent sur le tai-ki qui est le premier principe des êtres. Ce tai-ki, dans le principe l'air primogène, a produit les cinq éléments et engendré deux effigies. Ces deux effigies sont le yang et le yin qui désignent la matière universelle divisée en deux principes, le ciel et la terre.

Cette école de Tchou-hi est certainement supérieure à celles qui ont précédé. Loin de matérialiser les conceptions de la doctrine primitive elle leur a donné un tour plus spiritualiste. Il y a loin cependant de ces doc-

(1) d. ch. Hong-fou, v. 25.

trines à celles du christianisme. Il s'en faut que ses enseignements sur Dieu, l'âme et le monde soient aussi purs que l'ont prétendu les jésuites. On ne saurait affirmer qu'elle a complètement distingué Dieu de l'univers, et l'âme de toute forme corporelle ; l'idée d'une vie future n'y est pas non plus clairement émise. Cette philosophie est plutôt un naturalisme constitué de trois termes : Ciel, terre et homme, subordonnés entre eux, tout en reconnaissant la suprématie au premier de ces termes.

C'est à cette école de Tchou-hi que l'on donne au XII° siècle le nom de Jou-kia. Les discussions si vives qui se sont élevées aux XVII° et XVIII° siècles, entre les jésuites et dominicains qui défendaient, les uns le théisme, les autres l'athéisme des chinois, tint souvent, non pas exclusivement aux rivalités d'ordres, mais à la confusion des époques et des écoles.

« La doctrine des lettrés, dit A. Rémusat, a pour base un panthéisme philosophique, qui a été diversement interprété suivant les époques. On croit que dans la haute antiquité le dogme de l'existence d'un dieu tout-puissant et rémunérateur n'en était pas exclu, et divers passages de Confucius donnent lieu de croire que ce sage l'admettait lui-même. Mais le peu de soin qu'il a mis à l'inculquer à ses disciples, le sens vague des expressions qu'il a employées, et le soin qu'il a pris d'appuyer exclusivement ses idées de morale et de justice sur le principe de l'amour de l'ordre et de la confraternité mal définie, avec les vues sur le ciel et la marche de la nature, ont permis aux philosophes qui l'ont suivi de s'égarer, au point que plusieurs d'entre eux, depuis le douzième siècle de notre ère, sont tombés dans un véritable spinosisme, et ont enseigné, en s'appuyant toujours de l'autorité de leur maître, un système qui tient du matérialisme et qui dégénère en athéisme.

Le culte purement civil rendu au ciel, aux génies de la terre, des astres, des montagnes et des fleuves, ainsi qu'aux âmes des parents, est à leurs yeux une institution sociale sans conséquence, ou du moins dont le sens peut s'interpréter de différentes manières. Ce culte ne connaît pas d'images et n'a pas de prêtres; chaque magistrat le pratique dans la sphère de ses fonctions, et l'empereur lui-même en est le patriarche. Généralement tous les lettrés s'y attachent, sans renoncer toutefois à ces usages empruntés aux autres cultes. Ils sont plus superstitieux que religieux : la conviction entre pour peu de chose dans leur conduite : mais l'habitude les soumet à des pratiques qu'ils tournent au moins en ridicule, comme la distinction des jours heureux ou malheureux, les horoscopes, les sorts, etc. (*Nouveaux mélanges* t. I.).

Z. Peisson.

(*A suivre*).

---

# CHRONIQUE

I. La science des religions. — Le *Correspondant* dans son numéro du 10 septembre dernier publie un intéressant travail de M. Lacroix, sur le *caractère américain*, en se basant sur les faits observés et recueillis sur place. L'Américain, dit-il est religieux, au moins au point de vue extérieur. Il y a 90.000 temples en Amérique et il y en a jusqu'au palais du Congrès où chaque dimanche, députés et sénateurs vont à l'office et assistent à un sermon qui est prêché, tantôt par un prêtre catholique ou un pasteur protestant.

— Dans l'*Aurore*, la duchesse de Pomar discute longuement sur l'Avénement du Saint Esprit et le processus par lequel celui-ci communique à l'homme, la conscience du Divin Féminin C'est une chose, paraît-il, des plus importantes, car ce n'est que grâce à elle que l'homme se sent pénétré de cette vérité fondamentale qu'il est un être bi un au service d'un Dieu bi un !

— *Naturphilosophie*, par le Dr Gutberlet, professeur de philosophie au Séminaire épiscopal de Fulda (Munster, Theissing), est arrivé à sa 2e édition. Nous en avons déjà parlé. Loin de craindre de faire une place trop large aux sciences modernes, le Dr Gutberlet leur ouvre la porte toute grande, ce qui ne l'empêche pas d'exercer à l'égard des hypothèses courantes une critique perspicace.

— A la séance du 18 octobre 1894, l'Académie a mis au concours les sujets de prix suivants pour 1895 :

*Prix ordinaire.* — Faire, d'après les inscriptions cunéiformes et les monuments figurés, des recherches historiques et dogmatiques sur les divinités et les cultes de la Chaldée et de l'Assyrie.

*Prix Bordin.* — Etudier dans ses traits généraux le recueil des traditions arabes intitulé : *Kitâb-el-Aghâni* (le Livre des Chansons). Signaler, au moyen de citations, l'importance de ce livre pour l'histoire politique littéraire et sociale des Arabes.

*Prix Delalande Guérineau* — L'Académie décide que, cette année, ce prix sera de préférence attribué à un ouvrage relatif à l'Inde.

M. Chantre a communiqué à l'Académie les résultats de sa mission en Asie Mineure Il signale la découverte d'inscriptions cunéiformes dans la citadelle hétéenne de Boghaz-Keni et celle du tell de Kara-Euyuk, près de Césarée, qui a aussi révélé des textes cunéiformes, les uns achéménides, les autres en langue inconnue. Ces différents textes viennent modifier l'aire de l'expansion assyro babylonienne et font aussi entrer dans une phase nouvelle la question de l'origine de la culture dite mycénienne, dont, jusqu'à présent, on avait tout au plus pressenti l'existence en Anatolie.

M. Le Clère termine la séance par une communication sur la découverte aux environs de Kanpong Thow (Cambodge), des ruines de treize tours en briques dédiées aux divinités brahmaniques.

— Le *Lotus bleu* dans le numéro de décembre 1894, s'occupe de l'au-delà de la mort et nous parle longtemps du Dévachan, cette vie du rêve, mais de ce rêve qui n'a rien de commun avec notre monde physique ou notre matière grossière. C'est d'ailleurs ce que l'auteur, Mme Annie Besant, ignore elle même. Enregistrons quand même sa promesse que dans le Dévachan la nature nous accordera à tous la réalisation de tous nos désirs.

— Voici un modèle d'invitation adressé aux fidèles de l'église svenderborgienne :

La mort n'est pas le dernier mot de l'existence humaine La fraternité peut seule assurer le bonheur de chacun.

C'est au moment où la mort vient de frapper un être chéri que l'on sent un vide affreux se faire autour de soi et que l'on éprouve le désir d'avoir des amis qui prennent part à votre douleur. Vous trouverez ces amis chaque dimanche, à trois heures précises, 12, rue Thouin, près du Panthéon : ils seront heureux de vous recevoir De plus, vous acquerrez parmi eux la certitude que vous retrouverez un jour l'Etre aimé et regretté : et cette certitude sera sans doute un adoucissement à la douleur qui vous déchire le cœur. Un groupe d'Amis.

P.-S. — Une salle de lecture, avec une bibliothèque très variée, contenant en outre les ouvrages de Swedenborg, le célèbre Voyant, est ouverte au public, tous les jours de 1 h à 5 h., dimanches et jeudis exceptés.

— L'*Histoire générale des beaux arts*, par Roger Peyre (Ch. Delagrave, 1894, Paris), est un livre complet : l'auteur embrasse tout ce qu'il y a de s illant dans les œuvres d'art qui s'accumulent le long des siècles ; et cela sans tomber dans la sécheresse d'une nomenclature. Trois cents illustrations servent de commentaire perpétuel au texte L'auteur est au courant des derniers travaux et il les résume intelligemment.

— Le nouveau livre intitulé *Science et Religion*, de M de Molinari (Paris, Guillaumin, 1894), nous fait bien connaître l'état d'inquiétude religieuse où se trouvent aujourd'hui un grand nombre d'esprits. Science d'abord, car, pour l'auteur, la religion n'est qu'une subordonnée Science et Religion, parce que, d'après l'écrivain, la religion reçoit son mot d'ordre de la science, progresse avec elle, et, sans elle, décline : ce n'est pas la science qui doit s'accorder avec la religion mais la Religion qui doit s'accorder avec la science Le christianisme est demeuré le culte de l'élite du monde civilisé. M. de Molinari ne veut pas croire que les religions sont destinées à périr ; il veut les défendre dans leur passé en montrant leur utilité, et dans leur avenir en montrant qu'à des religions surannées succéderont des religions, filles de la science moderne, qui seront plus en rapport avec les temps nouveaux. En conséquence il veut démontrer l'utilité des religions, et non de la religion, ce qui est fort différent. Il part donc de ce principe qu'il n'y a point de révélation, que toutes les religions sont bonnes, quoique inégales. Cette valeur des religions est toute relative ; il n'y a point, à proprement parler, de vérité religieuse; car la vérité est une. Les diverses religions ne sont que des *concepts humains* qui se modifient, se perfectionnent selon les tempéraments des peuples et les degrés de barbarie ou de civilisation des siècles Le sentiment religieux est inné ; c'est un besoin *sui generis* dont l'existence est indéniable .. Comme il serait embarrassant pour l'auteur d'expliquer l'origine de ce sentiment il lui suffit de le constater, de le déclarer utile à

l'humanité et de l'honorer de son suffrage. Les divinités sont elles mêmes des *concepts humains* qui ont leur principe dans le sentiment religieux. (1)

Il serait difficile de dire qu'elle est la religion de l'auteur, quel est son Dieu. Il regarde le Dieu unique comme un concept supérieur aux divinités multiples ; mais c'est tout. Fictions ou réalités, les divinités ne sont point une invention moralisatrice.

Point de morale sans religion, point de morale indépendante. Voilà enfin une idée juste exprimée par M de Molinari ; il faut la signaler, car elles sont rares dans son livre.

II. **Religion chrétienne.** — Les conversions sont loin de se ralentir en Angleterre. A la suite des missions, prêchées pendant le carême de 1894, la seule ville de Londres a donné plus de *cinq cents abjurations*, dont plusieurs de pasteurs protestants. Ce n'est pas tout : un grand nombre d'anglicans suivent des cours d'instruction religieuse et se préparent à entrer prochainement dans l'Église Romaine. Dans la seule ville de Londres, soixante mille fidèles se sont approchés de la sainte Table. Mgr Bil-borow compte, cette année, *neuf cents* abjurations de protestants dans son diocèse Ce qui est plus consolant, c'est que les nouveaux convertis viennent des milieux les plus instruits et du clergé anglican. A Glascow, le succès de la mission a été tel que les églises ont été insuffisantes ; on a dû y suppléer en donnant des conférences dans les salles de réunion de la ville. La procession du saint Sacrement a été splendide à Manchester. Plus de 16,000 personnes y ont pris part. Les journaux évaluent à *deux cent mille* le nombre des spectateurs respectueusement alignés pour voir défiler la procession.

— Nous devons à Madame la comtesse de Richemont l'*Histoire de M. le Le G as* (Paris, Poussielgue), dont l'institution compte aujourd'hui plus de 20,000 filles répandues par le monde entier en 2,000 maisons charitables. Ce livre, puisé aux meilleures sources d'informations rectifie quelques assertions admises jusqu'ici, mais peu exactes.

(1) *Revue des Livres.*

— Sous ce titre : *Beitrage zur Geschichte des Jesuitenordens*, par le Dr F. H. Reusch (Munich, 1894), l'ancien collaborateur de Dollinger attaque vivement les jésuites, et dresse contre eux un acte d'accusation. Il leur reproche les crimes du passé, du présent, et nous fait entrevoir même ce dont ils seront capables dans l'avenir. Ce n'est pas l'œuvre d'un juge, mais d'un accusateur.

— Ce ne saurait être qu'un livre édifiant et intéressant à la fois que celui où on aurait réuni les vies de *Marthe*, la sainte hôtesse du Seigneur ; *Cécile*, qui convertit son fiancé et le mena au martyre ; *Agnès*, qui, avant de mourir, ressuscite l'insolent qui l'a dénoncée au prêteur et lui donne avec la vie temporelle la vie de la grâce ; *Claire*, la fondatrice ; *Colette*, la réformatrice des religieuses franciscaines ; *Marguerite-Marie*, qui nous révéla le Sacré-Cœur ; *Rose de Lima*, la première fleur d'Amérique éclose dans le jardin du ciel ; *Thérèse*, en qui la contemplation la plus haute s'unit à l'activité la plus féconde ; la bergère *Geneviève*, libératrice de Paris, et sa sœur *Germaine Cousin*, qui se sanctifia dans les plus humbles devoirs ; *Thècle* et *Agathe*, *Ursule* et *Madeleine de Pazzi*, etc. Or, c'est ce que vient de faire Mme de Gentelles dans un livre intitulé : *Les Vierges saintes*, (Bruxelles, Desclée, de Brouver et Cie).

— Sur l'avis du cardinal Ledochowski, la Congrégation de la Propagande a divisé le Vicariat apostolique du Victoria-Nyanza (Afrique équatoriale) en trois vicariats nouveaux, deux autour du lac, et le troisième occupant le Haut-Nil. Ce dernier sera détaché du service des Pères Blancs pour être remis aux Pères anglais de Mill Hill.

— L'Histoire générale de la Société des Missions Etrangères, par Adrien Launay, de la même Société (Paris, Téqui, 3 vol in-8°), a coûté à l'auteur dix années de recherches patientes dans les riches archives du séminaire. Cette œuvre mérite de fixer l'attention du public chrétien.

Cette Société, à l'heure actuelle, ne compte pas moins de 28 évêques et près d'un millier de missionnaires français, évangélisant 225 millions d'idolâtres, répandus en 27 Missions (vicariats

apostoliques ou diocèses) qui se trouvent toutes situées dans l'Extrême Orient.

Le nombre de catholiques qui constituent le noyau de l'Eglise du Christ au milieu de ces vastes pays idolâtres est de plus d'un million. Le mouvement en avant suit une marche progressive, qui s'accentue d'année en année. L'année dernière, les conversions de païens se sont élevées à 32.482.

Aucun de ceux qui s'occupent d'Histoire ecclésiastique ne doit ignorer par conséquent ce qui concerne cette Société, au moins dans ses grandes lignes, comme sa constitution, son champ d'activité, ses travaux et ses succès.

L'Histoire générale de la Société des Missions Etrangères donne tous ces détails avec ampleur.

Elle a pour auteur, un membre de cette même Société, déjà connu fort avantageusement, comme érudit et littérateur, par diverses publications concernant les Missions. Ce nouveau travail dépasse les précédents par l'étendue et l'importance, en même temps que par la mise en œuvre de documents de premier ordre.

« Les sources auxquelles j'ai puisé, pour composer l'Histoire de la Société, dit l'auteur dans la préface (p. VIII), sont de trois sortes : les manuscrits, lettres et mémoires, conservés dans les Archives du Séminaire des Missions Etrangères, au nombre de plus de cent mille, et que j'ai, pendant dix ans, soigneusement analysés ; les livres : Annales de la Propagation de la Foi et de la Sainte Enfance, Bulletins des Missions Catholiques, Biographies particulières, Histoires religieuses et profanes des contrées évangélisées ; enfin la connaissance particulière que j'ai acquise des choses et des hommes ; cette dernière source est évidemment la moins importante.

« Dans un ouvrage de cette nature et fait pour la première fois, les citations de documents originaux et inédits devaient être nombreuses, afin de permettre au lecteur étranger d'apprécier par lui même les événements, et aux missionnaires de goûter, sous leur forme première, la pensée de leurs anciens dans l'apostolat d'ailleurs ces citations étaient fréquemment des enseigne-

ments, il y a double profit à les entendre avec l'accent du maître. »

Cette histoire de la Société des Missions Etrangères est donc composée pour la première fois, elle a été écrite sur des documents originaux, amassés depuis plus de deux siècles dans les archives du Séminaire de la rue du Bac. Elle étudie non seulement l'origine de la Société qui date de 1658, son organisation fort curieuse, unique même parmi les congrégations, ses développements, son état actuel, la création des missions en Chine, au Japon, en Indo-Chine, en Corée, aux Indes, les travaux et le martyre d'un grand nombre d'apôtres.

Elle expose les principaux moyens de l'apostolat chez les infidèles, les causes des conversions et des persécutions dont elle montre l'analogie ou les différences avec les conversions faites aux premiers siècles de l'Eglise, elle raconte les relations nombreuses des missionnaires avec les gouvernements païens, les services rendus à la France, aux sciences : linguistique, géographie, géologie, histoire naturelle. Le lecteur trouvera dans cet ouvrage de véritables révélations intéressantes et instructives : des documents nombreux ; bulles des Souverains Pontifes, lettres des rois chrétiens et païens, de Cardinaux, d'hommes d'Etat publiés pour la première fois, tels sont le fond et la forme de cet ouvrage qui a sa place dans toutes les Bibliothèques dignes de ce nom, dans les Grands et les Petits Séminaires et Communautés religieuses, où il peut être lu en public, avec beaucoup d'intérêt, comme un véritable livre de religion et de science

— Nous avons mentionné le bruit soulevé autour du livre de M Notovitch, *La Vie inconnue de Jésus-Christ.*

L'ouvrage de l'écrivain russe tendait à nous apporter un lien incontestable entre l'enseignement du brahmanisme et les préceptes de l'Evangile. Sa théorie se base sur le prétendu séjour du Christ dans l'Inde, entre sa quinzième et sa vingt-neuvième année. Hélas ! Il paraît que, non seulement un grand éditeur français, mais aussi plusieurs de nos confrères les plus éminents se sont trouvés victimes des chaleureuses convictions de M. Notovitch. M. Max Müller a fait bonne justice de cette fantaisie.

« Il est certainement étrange, dit le savant professeur, que

des lettres reçues, non seulement de missionnaires, mais aussi, tout récemment, d'officiers anglais qui passaient par Leh, affirment, après de minutieuses enquêtes faites sur place, qu'aucun Russe du nom de Notovitch n'a traversé Leh.

Mais en tenant pour certain que M. Notovitch est un galant homme et non un hâbleur, nous ne pouvons nous empêcher de penser que les moines bouddhistes du Ladakh et du Thibet doivent être de jolis farceurs, pour s'amuser à mystifier les voyageurs qui les interrogent et que M. Notovitch s'est offert trop facilement comme victime à leurs plaisanteries. La même excuse peut peut être s'appliquer à Mme Blavatsky, qui avait la conviction profonde que ses amis, les Mahâtmas du Thibet, lui envoyaient des lettres à Calcutta, non pas par la poste, mais à travers l'espace, lettres qu'elle montrait à ses connaissances et qui étaient écrites, non pas sur du papier de Mahâtmas et avec de l'encre de Mahâtmas, mais sur du papier anglais et avec de l'encre anglaise. Quoi qu'il en soit, M. Notovitch n'est pas le premier voyageur en Orient à qui les brahmanes et les bouddhistes aient fourni, par simple considération, les renseignements et même les manuscrits qu'il cherchait Le cas de Wilford aurait dû servir d'avertissement, mais nous savons qu'il ne fut d'aucun profit à M. Jacolliot, quand il publia sa *Bible dans l'Inde*, d'après l'original sanscrit qui lui avait été apporté par les habiles Pandits de Chandernagor... » (1).

— M. Brandt a publié à Leipzig un travail sur *l'Histoire évangélique et l'origine du Christianisme sur la base d'une étude critique des récits de la Passion et de la Résurrection de Jésus*. En limitant ces recherches à ces deux points, il croit qu'il lui sera plus facile d'appliquer ses conclusions à l'histoire antérieure et de rétablir en même temps d'une manière plus ferme la tradition dogmatique et ecclésiastique. Grâce à cette méthode, la plupart des faits évangéliques s'évanouissent et n'ont d'autre réalité que l'imagination qui les a enfantés ou les arrières pensées d'une politique religieuse.

(1) *Revue des Revues*, octobre 1894.

— Il nous paraît intéressant de donner un état succinct de la distribution régionale des missions à Madagascar.

*Pays Hova.* — London Missionnary Society, 24 missionnaires. — Friends foreign mission Association, 19. — Society for the propagation of the Gospel, 7. — Missions norvégieunes, 10. — Jésuites, 31. — Frères de la Doctrine chrétienne, 12. — Sœurs Saint-Joseph de Cluny, 18.

*Betsileo.* — London Missionary Society, 16. — Society for the propagation of the Gospel, 7. — Missions norvégiennes, 35. — Jésuites, 13 — Frères de la Doctrine chrétienne 4. — Sœurs Saint-Joseph de Cluny, 5.

*Schanaka.* — London Missionary Society, 3.

*Betsymisaraka.* — London Missionary Society, 5. — Jésuites, 3. — Frères de la Doctrine chrétienne, 5. — Sœurs Saint-Joseph de Cluny, 6.

*Bara.* — Missions norvégiennes, 7.

*Antanosy.* — Missions norvégiennes, 7.

*Taisaka.* — Missions norvégiennes, 5.

*Sakalava.* — Missions norvégiennes, 12.

— Sous ce titre : *Doit-on croire?* (1), M. Leday a groupé des réponses brèves à une quarantaine d'objections courantes contre la religion. Ce petit volume n'a point la prétention de traiter les sujets à fond ; il est fait pour dessiller les yeux des hommes aveuglés par l'ignorance ou les préjugés

— Le R. P. Badet a réuni sous ce titre : *Jésus et les Femmes dans l'Evangile*, une série de tableaux nous représentant les femmes pardonnées, louées, reprises, bénies dans leurs joies, consolées dans leur douleur par Jésus-Christ, et aussi les femmes qui lui ont été dévouées, particulièrement sa divine mère. Cet intéressant volume se termine par une peinture de la femme chrétienne, née de l'Evangile.

— *Le Socialisme contemporain*, par l'abbé Vinterer, député de l'Alsace-Lorraine au Parlement allemand, est arrivé à sa troisième édition. M. l'abbé Winterer, curé de Mulhouse, chef in-

(1) *Doit-on croire?* Examen de quelques difficultés, par J. Leday. in-2 de 170 pag., Paris et Lyon. Delhomme et Briguet, 1894.

contesté de la députation protestataire alsacienne, reste là bas comme le témoin vivant et fidèle de l'Alsace catholique et française. Ses études et sa situation l'ont amené à étudier le socialisme et nul ne les connaît mieux que lui.

— Le premier volume du *Stud um S. le mense*, a pour titre : *De Deo trino secundum personas.*

Comme le nom l'indique, il est rédigé pour la famille monastique de Solesmes. Cette origine et cette destination particulières dessinent déjà la physionomie propre de ce manuel, et nous révèlent les traits généraux qui le différencieront des autres cours de théologie.

— D'après V. Heussner, Orphée était considéré par certains éléments de la société païenne comme représentant l'idée d'immortalité. C'est pour cela qu'il fut accepté dans l'iconographie chrétienne. L'auteur développe cette conclusion dans sa dissertation : *Die altchristlichen Orpheusvorstellungen*, présentée à l'université de Leipzig.

— Les *Mémoires de Luther*, écrits par lui même, traduits et mis en ordre par J. Michelet, forment le dernier volume paru dans l'édition définitive de Michelet. Luther y revit avec toute la puissance de son imagination violente.

— Ont paru à la librairie Léon Chailley : *Les Symboles*, nouvelle série de Maurice Bouchor. Disons de suite que la seconde série dépasse la première au point de vue de son intérêt poétique religieux. L'étude des questions religieuses sous forme de poèmes imprégnés d'un sentiment sincère et profond est sans doute chose curieuse : la beauté des vers rend cette tentative des plus attrayantes. M. Bouchor se fait le poète du mysticisme religieux qui s'empare de plus en plus de l'humanité contemporaine.

— Dans *La Compagnie de Jésus* (Paris, Delhomme et Briguet), M. Archiers a condensé, dans un volume de plus de trois cents pages, les immenses travaux de la Compagnie de Jésus, depuis sa fondation jusqu'à nos jours. Après une courte biographie de saint Ignace l'auteur résume l'historique du développement pris par la célèbre Compagnie, malgré les persécutions auxquelles elle a été en butte, en Angleterre, en Suisse en Hollande. Fondation de nombreux colléges, évangélisation des popu-

lations des Indes, de la Chine et du Japon, études littéraires et scientifiques, rien n'a été omis; les colonies espagnoles les réductions du Paraguay sont décrites, ainsi que les progrès dans les différentes missions. Puis viennent la lutte contre les parlements et contre les philosophes la proscription de la Compagnie au Portugal et dans les États soumis aux différentes branches de la maison de Bourbon, enfin le décret de dissolution rendu par le Pape Clément XIV. Nous assistons ensuite à la réhabilitation de la Compagnie de Jésus et à sa reconstitution par Pie VII.

— Grâce aux soins du R. P. Mercier, éditeur des dernières Œuvres du cardinal Pie, la librairie Oudin nous donne le dernier volume des Œuvres complètes du grand évêque de Poitiers Il suffit pour signaler toute l'importance de ce volume de dire qu'il contient les trois rapports de Mgr Pie prononcés au concile du Vatican. On aimera à posséder le texte original et complet de ces beaux travaux qui firent une si grande place à Mgr Pie. Le premier, plus court, avait rapport à la constitution de *fide catholica*; le second avait pour sujet les corrections relatives à la belle constitution *Dei Filius*, dont M. de Rossi disait à Mgr Pie: « Le Concile n'eût-il fait que cela serait déjà un grand concile. » Le troisième enfin, préparatoire à la Constitution *de Ecclesia Dei*, traita pendant une heure de la question si scabreuse alors de l'infaillibilité. Ce rapport fut décisif, et engagea sérieusement la question. On lira encore avec intérêt, dans cet ordre d'idées, dans un appendice de ce volume, des *animadversiones* relatives au ch. iv de la Constitution *de fide catholica*.

— L'*Histoire de l'Art*, de M. W. Raymond (Paris, Delagrave), est arrivée à sa troisième édition Cette œuvre n'aurait rien perdu de son mérite, si l'auteur se fût abstenu de montrer son scepticisme religieux, par exemple à propos de l'apparition de la Croix à Constantin et de donner l'architecture ogivale comme issue du libre examen etc.

— *Louis XIV et le Saint-Siège*, par Charles Gérin, ancien conseiller à la Cour d'appel de Paris, forme deux volumes d'un puissant intérêt et écrits avec cette clarté qui est un des principaux mérites de M. Gérin. Inutile de dire que les preuves abon-

dent, et que l'ouvrage entier est basé sur les textes En lisant ces pages vivantes, on est péniblement impressionné par la conduite, souvent odieuse, des hommes d'État français vis à-vis l'Église.

— *Histoire du Vénérable Père Claude de la Colombière*, de la Compagnie de Jésus, complétée à l'aide de documents inédits par le R. P. Charrier, de la même Compagnie, a paru à Paris, chez Delhomme et Briguet. L'auteur y fait ressortir le rôle du Vénérable Claude de la Colombière auprès de la B. Marguerite-Marie Alacoque chargée de promouvoir dans l'Eglise catholique le culte public de son Sacré-Cœur. Le jeune Claude de la Colombière fit son entrée au noviciat de la Compagnie de Jésus à 17 ans, le 25 octobre 1658, jour où plus tard cet Institut célébrera la fête de la B. Marguerite Marie.

— L'*Histoire de saint Norbert*, fondateur de l'Ordre des Prémontrés et archevêque de Magdebourg, par le P. Godefroid Madelaine, Prieur de l'abbaye de Mondaye (Lille, Desclée, de Brouwer et Cie), nous montre, parmi les saints qui illustrèrent l'Église, saint Norbert. Issu d'une race alliée aux rois de Germanie, Norbert se laissa tout d'abord séduire par le monde et devint le chapelain de Henri V. Renversé de cheval par la foudre au milieu d'un orage, et effrayé du danger qu'il avait couru, il se retire dans la collégiale de Xantten dont il était chanoine, et bientôt étonne par son austère pénitence tous les membres de ce Chapitre qu'il avait autrefois scandalisés par son luxe et son amour des plaisirs.

Il fondait, dans le diocèse de Laon, le monastère de Prémontré et à ses nombreux disciples il donnait la règle de saint Augustin, avec quelques usages empruntés à l'Ordre de saint Benoît.

— *Saint Antoine de Padoue*, par le R. P. Léopold de Chérancédel. (Paris, Poussielgue, 1894), nous montre la dévotion à saint Antoine se développant d'une façon miraculeuse. Nous recommandons tout particulièrement dans ce travail le chapitre XXIII qui a pour titre : *Le Pain de Saint Antoine*. Les lecteurs y trouveront les origines de la popularité que vient de reconquérir parmi nous l'illustre thaumaturge. Le R. P. Léopold

de Chérancédel, qui, dans l'introduction a énuméré tous les travaux publiés jusqu'à ce jour sur son héros, a placé en append ce diverses prières en l'honneur de saint Antoine.

— P. Ballerini, S. J. publie à son tour : *Lourdes*, le miracle et la critique d'Emile Zola (Bruxelles, Société belge de Librairie). Dans ces quelques pages, l'auteur s'attache à donner les preuves des faits, à n'avancer que des témoignages irréfragables, à ne rien laisser à l'hypothèse. Le roman fantaisiste que M Zola vient d'écrire sur Lourdes et le culte de la Vierge en ces lieux y est traité sous son véritable jour.

— Vient de paraître à la Librairie religieuse H Houdin, les *Sermons d'Avent*, de Mgr Charles Gay, évêque d'Anthédon Le succès considérable des deux volumes de *Sermons de Carême* appellait la publication de ce nouveau recueil qui constitue, en même temps qu'un précieux auxiliaire pour MM. les ecclésiastiques dans leurs prédications d'Avent, un admirable livre de méditations pour les fidèles.

— L'*Histoire des Tribunaux de l'Inquisition en France*, par M. Tanon, conseiller à la Cour de cassation (Paris, Larose et Forcel), est l'étude la plus complète qui ait été publiée jusqu'ici sur la procédure inquisitoriale. L'auteur divise sont travail en deux parties, une partie historique et une partie juridique M. Tanon fait d'abord la critique des sources, puis expose largement l'organisation, la compétence, la procédure et la pénalité des tribunaux d'inquisition en France. Cette étude juridique, puisée aux sources et nourrie de textes, est précédée d'une introduction historique.

— Vient de paraître chez Savaète, à Paris, un *Traité théorique et pratique du Droit Canonique en français* à l'usage des élèves de grands Séminaires et du Clergé. Cet ouvrage in 8°, deux forts volumes de 800 pages environ, est dû à M. l'abbé Tilloy, docteur en théologie et en droit canonique. L'opportunité de cette œuvre n'est nullement à démontrer. C'est le *vade mecum* de tout prêtre soucieux de ses droits, de ses devoirs, de tout prêtre résolu à appliquer dans tout son ministère les prescriptions de la Sainte Église.

— On a annoncé la conversion au catholicisme du savant docteur Serrurier, le custode des grands musées ethnologique et zoologique de Leyde. M. Serrurier, comme chef de ces institutions presque sans rivales, est universellement connu non seulement dans la principale ville universitaire du pays, mais dans le monde scientifique, de toute l'Europe. Il était protestant ou plutôt absolument incrédule, comme tous les adhérents du protestantisme moderne qui a son siège intellectuel à Leyde.

— La *Vie de saint Martin*, apôtre de Gaules, fondateur de Ligugé et évêque de Tours, d'après ses historiens anciens et modernes, par Dom J. Rabory, moine bénédictin de l'abbaye de Saint-Martin de Ligugé (Abbeville, Paillart, 1894), est une Vie populaire du grand apôtre de notre patrie ; l'érudition s'y cache et cependant on la sent assez pour ne pas craindre de marcher sur un sol mouvant.

L'auteur a enchassé dans sa narration les merveilleux récits de Sulpice Sévère, et leur a laissé toute leur aimable simplicité. Le grand apôtre se montre évangélisant la Gaule dans tous les sens, s'attaquant à la superstition païenne, semant les miracles, bon et compatissant aux petits et aux malheureux.

— M. Max Bonnet, professeur à l'Université de Montpellier, a édité, d'après des manuscrits des XIe et XIIe siècles, des textes fort importants ayant trait au martyre de saint André. Par ces documents il apporte ainsi un précieux concours au volume de novembre des *Acta Sanctorum* qui doit renfermer les actes de cet apôtre.

— La cathédrale d'Alby est dédiée à sainte Cécile et prétend être en possession des reliques de l'illustre vierge romaine. Mgr Barbier de Montault, étudie les pièces qui établissent l'authenticité de ces reliques dans d'importants articles publiés sous le titre de *Justification archéologique des reliques de sainte Cécile conservées autrefois et maintenant à la métropole d'Alby*, et il conclut en faveur du trésor de cette église. Les conclusions du mémoire du savant prélat ont été contestées: tous ceux qui s'intéressent au culte de la célèbre martyre n'en trouveront pas moins dans ce travail de fort précieux renseignements sur les registres de cette sainte en divers lieux. Dans l'*Albia christiana*,

le docte prélat traite une partie de cette question dans un article qui a pour titre : *la relique de sainte Cécile donnée par le cardinal de Bernis à l'église d'Acquigny* dans l'ancien diocèse d'Evreux. Dans le même recueil nous trouvons des études sur quelques hymnes ou proses en l'honneur de la martyre romaine et dont le texte avait été publié par le R. P. Dreves dans ses *Pia Dictamina* (in 8° Leipzig, 1893), ou dans son *Hymnodia Iberica* (in-8°, Liepzig, 1894).

— Les études de M. Carrière, de l'Ecole des Langues Orientales : *Nouvelles sources de Moïse de Khoren* (Vienne, Mechitaristes), font descendre cet historien jusqu'au commencement du VIIIe siècle. Il semble démontré en effet qu'il a copié la chronique de Jean Malalas, auteur byzantin du commencement du VIIe siècle.

— Nous signalerons, en raison de la méthode, les *Tableaux synoptiques de l'histoire du dogme* du Dr Jean Werner. Ils présentent en quelques pages les idées courantes des protestants allemands sur la marche et la lutte des théories relatives au Verbe et à l'Incarnation, depuis les temps apostoliques jusqu'au troisième concile de Constantinople en 680.

— On a annoncé que Mme Issa Oyama, femme de M. Tzucaske Oyama, chargé d'affaires du Japon à Vienne et cousin du glorieux vainqueur de Port Arthur, a abjuré le bouddhisme pour embrasser le catholicisme. Mme Oyama aussi reçut le baptême, des mains du Nonce apostolique, Mgr Agliardi. De pareilles conversions ne sont d'ailleurs pas rares au Japon et, dans ces derniers temps, de nombreuses dames de la haute aristocratie japonaise ont embrassé le christianisme.

— M. Armitage Robinson a réédité les *Philocalia* d'Origène, et M. P. Koetschau, d'Iéna promet une nouvelle édition critique du *Contre Celse*.

— Nous trouvons dans le *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Paris*, un remarquable discours de Mgr Géraygiry, exarque d'Antioche et évêque de Panœas.

Mgr Géraygiry parle d'abord de Damas dont il fait la description. C'est une ville de près de 200 000 âmes. C'est le passage de caravanes qui se rendent à la Mecque, et leur arrivée donne

toujours lieu à un mouvement d'affaires important, quoiqu'il ait beaucoup diminué depuis l'ouverture du canal de Suez. Les lazaristes, les jésuites, les sœurs de charité y possèdent des établissements où l'on enseigne le français. C'est à Damas que réside le patriarche de l'Église grecque-unie, des *Grecs-Melchites*, qui est actuellement sa béatitude Grégoire Youssef I. Le patriarche est un partisan dévoué de la France ; le collège patriarcal compte actuellement 250 élèves auxquels l'on enseigne le français, l'arabe, le turc et le persan et en même temps l'amour de la France que tous les chrétiens d'Orient regardent comme une seconde patrie.

Mgr Géraygiry parle ensuite de l'influence française en Syrie, qui malheureusement n'est pas ce qu'elle devrait être et qui depuis un certain nombre d'années a perdu du terrain. Les missions protestantes de l'Angleterre et de l'Amérique ont fait leur apparition, et comme elles sont richement dotées, elles disposent de ressources considérables et multiplient les écoles, et avec elles l'influence anglaise. Il y a quarante ans, l'anglais était inconnu dans les villes de la Syrie, et les produits de l'Angleterre ne trouvaient pas d'acheteurs. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi. Pour deux personnes qui parlent français, l'on en trouve une qui parle anglais. Les pasteurs protestants soutenus par les sociétés bibliques font partout une propagande fort active, à la fois politique et commerciale. Pendant longtemps, l'on a cru que le protestantisme ne pourrait jamais recruter de prosélytes parmi les chrétiens orientaux. Il faut revenir de cette erreur. Le protestantisme recrute des adhérents dans les églises séparées de Rome, et le protestantisme, c'est l'Angleterre. Les Anglais occupent Chypre, l'Égypte et veulent aller à Jérusalem. Il est temps que la France agisse qu'elle défende ses intérêts ; qu'elle sache bien qu'elle est sympathique à toutes les populations de la Syrie, musulmanes et chrétiennes. En Syrie, les Grecs Melchites sont 200 000 : ils sont tous Français de cœur. Mgr Géraygiry termine sa communication en déclarant que son patriarche et tous les fidèles qui le reconnaissent pour chef font tous leurs efforts pour assurer la prépondérance de l'influence française.

— *Le Rapport sur le Congrès Eucharistique de Jérusa-*

*lem*, par Mgr Pechenard, protonaire apostolique, vicaire général de Monseigneur le cardinal archevêque de Reims, a paru à l'imprimerie de l'archevêché.

L'auteur nous montre d'abord Léon XIII songeant depuis plusieurs années à venir en aide aux Églises séparées d'Orient, mais anxieux sur les moyens à prendre. Le *Comité permanent des Œuvres Eucharistiques* s'apprêtait à tenir en 1893 son huitième Congrès ; et avec la même année coincidait le douzième Pèlerinage aux Lieux Saints. On a donc associé ces deux Œuvres. Cependant il y avait de nombrenses difficultés à surmonter ; la diplomatie s'émut ; les Églises orientales crurent un instant à une tentative d'abolition pour leurs antiques liturgies : rien n'était moins fondé. Le rapport de Mgr Péchenard nous montre avec quelle habileté ces obstacles furent aplanis : Le Congrès s'ouvrit avec un éclat incomparable et put se clore en laissant au cœur de tous, les plus solides espérances pour l'avenir de la réunion des Églises.

— M. Conybeare a découvert en 1891 à la Bibliothèque du couvent d Etchmiadzin, un manuscrit oncial des Evangiles de St-Marc, mais séparés d'autres par un blanc de deux lignes et par ces mots *Ariston Eritzou*. D'après M. Conybeare ce manuscrit dépend d'un original syriaque des environs de l'an 500, et cet Ariston fut un des disciples du Seigneur. Ce travail a paru d'abord dans l'*Expositor* (1893).

— Les origines du chant liturgique ont été l'objet d'études persévérantes pour M. Wilhem Brambach, qui a voulu approfondir cette question au moyen des données purement bibliographiques (1)

Le premier chapitre est consacré à l'exposition des systèmes de Eckhart et de M. Gevaert Le chant grégorien appartient à l'un des trois Grégoire qui ont précédé Charlemagne, mais auquel ? Grégoire I (590-604), Grégoire II (715 731), Grégoire III (731-741) ? Eckhart tient pour Grégoire II, et M. Gevaert propose Grégoire III.

(1) *Gregorianisch. bibliographische Loesung der Streitfrage über den Ursprung des gregorianischen Gesanges* (*Sur les Origines du chant grégorien*), von Wilhelm Brambach (Leipzig Spirgatis).

Le second chapitre traite des détails bibliographiques ; les faits sont habilement groupés. L'inventaire de Saint Riquier (831) oppose les missels grégoriens aux gélasiens ; de même celui d'Aguilcourt (20 ans plus tard environ). Le Sacramentaire de saint Gélase renfermait trois parties ; celui de saint Grégoire n'en renfermait qu'une seule, ce que nous savons par les manuscrits et les textes ; et Jean Diacre rapporte que saint Grégoire réunit en un seul livre les trois de saint Gélase. La solution apparaît dans le troisième chapitre ; l'auteur commente le texte de Jean Diacre. Si saint Grégoire a réuni en un seul les trois livres du Sacramentaire gélasien, il a dû faire un travail analogue pour le chant, car il fallait harmoniser les deux parties.

Tels sont les raisonnements de M. Wilhelm Brambach et la conclusion à laquelle il arrive. On le voit, les arguments en faveur de l'antiquité *prégrégorienne* du chant liturgique s'accumulent.

— On a publié à Ratisbonne une explication liturgique des messes solennelles, des messes pontificales et de quelques autres fonctions ecclésiastiques (1). Cette explication a pour auteur un savant rédemptoriste, le R. P. Georges Schober.

— Nous avons exposé déjà la grave situation des différentes confessions religieuses aux États-Unis. Dans son numéro de mai 1894, la *North American Review* a présenté à la fois l'attaque et la défense. Dans le *Forum* (Juin suivant), M. E. M. Winston a envisagé la question à un point de vue infiniment plus objectif et ce caractère donne à son étude une importance particulière, car elle montre dégagée des partis pris d'opinion, la question elle-même, si grosse de menaces et de dangers. Nos lecteurs savent que deux sociétés de résistance aux prétendus empiètements catholiques se sont fondées en Amérique : l'American Protective Association aux États-Unis et le Canadian Protective Association dans le Dominion.

— A l'instar de son illustre adversaire M. Gladstone, M. Ar

(1) *Ceremoniæ missarum solemnium* et pontificalium, aliæque functiones ecclesiasticæ, illustratæ opera Georgii Schober, Congregationis SS. Redemptoris sacerdotis ; Ratisbonne, Pustet, 1894.

thur Balfour, s'occupe de questions philosophiques et religieuses, comme le prouve la publication de son livre : *Les Fondements de la foi, notes pour servir d'introduction à l'étude de la théologie.* Dans cet ouvrage très remarquable à tous les points de vue l'auteur s'efforce, non sans succès, de concilier la science avec la religion. Beaucoup s'étonneront de ce qu'un homme qui passe pour essentiellement sceptique se préoccupe de ces questions sérieuses autant qu'ardues. Pour nous nous rendons hommage aux efforts sincères tentés par un esprit distingué pour porter remède au grand mal dont souffre notre siècle, le manque de croyance.

— Chaque année, nous voyons D. Morin extraire du champ de l'ancienne littérature chrétienne des inédits d'une importance considérable. Après le lectionnaire de Silos et la Version latine de l'Epître de saint Clément aux Corinthiens, il nous donne le texte restitué des *Commentarioli* de saint Jérôme sur le Psautier (1).

La détermination spéciale de chacune des parties des *Commentarioli*, serait difficile à faire si au cours de ses recherches, les manuscrits contenant le texte perdu n'étaient tombés sous la main de l'auteur. Ces manuscrits sont : *a)* un codex mérovingien de la Bibliothèque d'Épinal (n° 63), ayant appartenu précédemment aux bibliothèques de Murbach et de Moyenmoutiers, le meilleur des manuscrits ayant servi à établir l'édition ; — *c)* deux manuscrits de la Bibliothèque nationale de Paris (lat. 1862 et 1863) ; *c)* un ancien manuscrit de la Grande-Chartreuse, aujourd'hui à la Bibliothèque de Grenoble (n° 218).

L'auteur a mis à ce travail le soin et la rigueur qu'on retrouve dans toutes ses publications. Cette édition des *Commentarioli* apportera elle une excellente contribution à l'étude des versions anciennes de la Bible. Le texte latin des Psaumes expliqué dans cette œuvre de saint Jérôme est différent des deux révisions du Psautier faites par ce docteur. L'index des passages des Hexaples pp. 105-108 permettra de compléter même la récente édition de Field.

(1) *Anecd. Maredsolana*, vol. III, pars I. *S. Sancti Hieronymi presbyteri Commentarioli in Psalmos*, edidit D. Germanus Morin, O. S. B. 1895. xx-114 p.

— M. Edmond Le Blanc ne croit pas authentiques les actes de saint Patrocle. Ainsi, dans une discussion entre les gardes du martyr, quelques soldats soutiennent les erreurs des Docètes. A propos de ce passage des Actes de saint Patrocle, M. Le Blant fait justement observer que ces hérétiques ont été beaucoup moins nombreux que ne le prétend M. Renan. Notons encore une remarque intéressante du docte historien : ce n'est pas aux erreurs des Docètes qu'il faut attribuer la rareté des représentations de la Passion de notre Sauveur, mais plutôt au respect profond des artistes chrétiens pour la personne du Seigneur.

— Dans ses *Acta Sanctorum Ordinis S. Benedicti* (t. III, pars II, p. 486), Mabillon avait publié, d'après un manuscrit fort incorrect, une vie de sainte Odile, abbesse d'Hohenbourg, écrite par un auteur du XI^e siècle. M. Chrétien Pfister a trouvé un autre texte dans un manuscrit appartenant au chapitre de Saint-Gall et qui remonte au plus tard à la fin du X^e siècle. Le savant professeur à la Faculté des lettres de Nancy édite cette vie et la compare avec tous les autres manuscrits.

— M. von Schubert professe une médiocre estime pour l'Évangile de Pierre dont on a fait tant de bruit. Dans son opuscule : *Die Composition des pseudopetrinischen Evangelien-Fragments*, publié à Berlin, chez Reuther, il la date de la II^e moitié de second siècle, n'y voit qu'une dépendance des quatre synoptiques et le rapproche de la littérature gnostique.

— En 1890 étaient publiés aux frais de Sa Sainteté Léon XIII d'importants fragments du Regeste de Bernard I, abbé du Mont-Cassin. Cette année, Dom Anselme Caplet, continuant ses doctes travaux, publie le commentaire de cet abbé sur la règle de saint Benoît (1).

Bernard écrivit le *Speculum monachorum*, qui fut plusieurs fois imprimé dans les premières années du XVI^e siècle. Il entre-

(1) *Bernardi I Abbalis Casinensis in regulam* S. *Benedicti expositio* ex tabulario Casinensi nunc primum edita cura et studio D. Anselmi Maræ Caplet, monachi Casinatis, regestis Pontificiis edendis addicti. — Ex typographia Montis Casini. 1894, in-8, XI-435-LIII p.

prit ensuite un commentaire de toute la Règle de saint Benoît. Dans ce travail, Bernard se montre fort versé dans la connaissance de la sainte Écriture. Il est au fait des coutumes des grands monastères de la Gaule, et dans son travail se trouvent beaucoup de détails précieux pour l'étude de la liturgie, du chant sacré et de la discipline monastique. Bernard s'est servi des commentaires de Smaragde, abbé de Saint Mihiel au xe siècle, et de celui qui a été publié en Allemagne sous le nom d'Hildemar, et que les moines du Mont-Cassin éditaient la même année, en l'attribuant à Paul, diacre. L'œuvre de l'abbé Bernard fut connue promptement en dehors de l'Italie. Pierre Boyer, abbé de Saint-Aignan l'a fait entrer presque en entier dans son premier commentaire sur la Règle de saint Benoît, et Jean de Pressy, à la même époque, en fit une traduction en français qui fut fort utile à Dom Martène pour son important travail sur la même Règle. Pour éditer l'œuvre de l'abbé Bernard, Dom Anselme Caplet a eu à sa disposition le manuscrit 440 de la bibliothèque de l'abbaye du Mont-Cassin, et il a pu le collationner avec un autre manuscrit du xiv° siècle conservé au monastère de Subiaco.

— M. Richard Raabe a traduit en allemand l'histoire de l'apôtre Dominus Mâri, publiée en syriaque avec traduction latine par Mgr Abbeloos dans les *Analecta Bollandiana*.

— Dans la *Revue du Monde catholique* (décembre 1894), le R. v. J. Fontaine attaque vivement le protestantisme qui est aujourd'hui dans une « dissolution doctrinale absolue ». L'irréligion a élu domicile au sein des sectes protestantes et nul ne l'en « délogera ». Cette décomposition commença encore au xviiie siècle, nous dit l'auteur, au sein des universités allemandes devenues les principales capitales de l'hérésie, et, en poursuivant l'analyse de cette impiété, l'auteur trouve que, par ricochet, l'irréligion protestante réagit d'une façon pernicieuse sur le catholicisme français.

— Une étude médico-légale des Drs Florence et Lacassagne sur *la Tunique d'Argenteuil* a paru dans les *Archives d'Anthropologie criminelle* (9 décembre 1894). On sait que Trèves et Argenteuil ont revendiqué l'honneur de posséder un vêtement authentique de Jésus-Christ. L'évêque de Versailles a demandé

un examen aux directeurs des teintures des manufactures nationales des Gobelins et de Beauvais. Les deux professeurs de Lyon font une sorte de contre épreuve et déclarent que l'expert se n'a pas été entourée de toutes les précautions nécessaires et que par conséquent on ne peut pas admettre que les taches qui se trouvent sur la tunique soient bien des taches de sang en général et de celui du Sauveur en particulier.

— L'année 1895 a présenté une particularité astronomique remarquable. Le vendredi saint, les astres qui gravitent autour de notre soleil occupaient la position exacte qu'ils avaient au firmament le jour où le Christ est mort sur la croix. C'est la première fois que ce fait se produit depuis 1862 ans. Nous disons 1862, car on sait que l'ère chrétienne date de la naissance du Christ et non de sa mort, qui eut lieu, selon la tradition, lorsqu'il avait 33 ans. Donc, le vendredi saint à quatre heures du matin, la lune est passée devant l'Epi de la Vierge et a caché cette constellation pendant plus d'une heure.

— *La réforme de l'Église russe*, par Pierre le Grand, par le P. Arndt, S. J., a un intérêt tout particulier d'actualité. L'Eglise russe avait besoin d'une réforme ; mais Pierre le Grand dépassa totalement le but. Il avait été frappé de l'ignorance et de la superstition qui déshonoraient alors l'Eglise russe : imbu d'idées protestantes, il n'hésita pas pour remédier à cet état de choses, à la transformer en une branche de l'administration. Les évêques strictement surveillés, soumis à l'autorisation du synode de Saint Pétersbourg ; les popes régis despotiquement, châtiés à coups de bâton ou de fouet, lorsqu'ils manquaient aux prescriptions du règlement ecclésiastique, obligés par ce règlement de trahir en certains cas le secret de la confession ; les fils de ces popes condamnés à entrer dans l'église comme leurs pères : tels étaient les traits principaux de la nouvelle Eglise russe. Dans la suite, il est vrai quelques unes de ces ordonnances draconiennes ont été adoucies ; ainsi, en 1868, un ukase a permis aux fils de popes d'embrasser la profession qui leur convient. Mais le mal était fait ; l'Eglise russe était façonnée à l'esclavage. Le P. Arndt a traité ce sujet avec le soin qu'il apporte à ses études sur l'his-

toire des Églises slaves, et il en a puisé les éléments à des sources presque exclusivement russes.

— Sous ce titre : *Le Paganisme au milieu du IVe siècle*, M. Paul Allard étudie dans la Revue des Questions historiques (1er octobre 1894), la situation légale et matérielle du paganisme après l'édit de Milan. La liberté laissée au christianisme n'entraîna pas la suppression du culte païen. Constantin demeura le *pontifex maximus* de ce culte, il diminua l'influence de ce dernier, mais ne l'abolit pas : son édit contre l'abus de l'art divinatoire (319) lui accorda encore l'existence. Son rôle se borna à protéger la liberté des consciences chrétiennes (loi de 323). Il semble toutefois, à la fin de sa vie, avoir été moins tolérant pour le culte païen, et ses fils accentuèrent ce progrès. Des lois contre la superstition parurent alors (341). Et cependant le paganisme était encore en majorité au Sénat ; des charges étaient encore interdites aux chrétiens, les temples restèrent debout et excitaient l'admiration de Constance.

— M. le chanoine Toupin a publié l'*Histoire de la vénérée Mère Marie-Philippine Du Vivier*, fondatrice de la Congrégation de Sainte-Marthe à Paris chez Bloud et Barral (1 volume in 8° de 546 pages). C'est une biographie bien intéressante que celle de la Mère Philippine, fondatrice des sœurs de Sainte Marthe à Romans en Dauphiné. Cette congrégation religieuse naquit au début de notre XIXe siècle ; elle a pour but principal l'éducation de jeunes filles, et compte présentement plus de cinq cents religieuses, réparties en une cinquantaine de maisons dans neuf diocèses de France. La vie de la vénérée fondatrice a été parsemée d'épreuves bien douloureuses. Hedwige — que M. Toupin écrit Edwige pour la raison que l'acte de baptême porte cette orthographe, contraire au bréviaire romain et au *Rationarium* de son compatriote, le chanoine Ulysse Chevalier — naquit en 1785 et mourut en 1835. Elle eut le bonheur d'assister Pie VI, qui ne reposa que vingt-quatre heures à Romans pour aller mourir à Valence. Mme Du Vivier, sa mère, qui s'était dévouée au *pèlerin apostolique* passa un tablier blanc à sa fille et l'utilisa comme servante ce jour-là. La congrégation fut combattue à ses débuts par plus d'un orage. L'un des épisodes les plus douloureux de la

vie de la vénérée fondatrice, ce fut l'expulsion de cinq sœurs, dont l'une avait été sa première collaboratrice et à laquelle l'unissait une tendre amitié : un Port Royal au petit pied ; des femmes orgueilleuses comme des démons et recourant au ministère d'un serrurier pour crocheter la porte du couvent où elles prétendaient rentrer.

Mgr l'évêque de Valence, dans une lettre-préface, félicite l'auteur d'avoir mis en plus grand relief encore la gloire d'une antique famille delphinale.

— Pour donner une idée du livre : *Le Cardinal Manning et son Action sociale*, par l'abbé Lemire, il suffira de citer le passage suivant de M. le comte de Mun : « Votre étude sur le grand cardinal Manning m'a ravi. Je ne l'admire pas seulement parce qu'elle est un juste hommage rendu à cette illustre mémoire, mais, encore et surtout parce que, mieux que tous les discours, elle fait comprendre pratiquement ce que doit être, dans notre temps, l'action sociale de l'Église. Il est une autre raison qui donne à votre écrit, pour tous les catholiques, le plus haut intérêt et la plus grande actualité c'est de montrer comment, en se mêlant avec passion à toutes les affaires publiques de son pays, le Cardinal Manning avait su conquérir, non seulement pour lui même, mais pour l'Église catholique, une autorité, une influence incontestées, et qui, désormais, iront toujours en grandissant... »

— D'après M. Percy Gardner, la Cène n'est qu'une institution fondée par l'apôtre Paul d'après une vision ou révélation qu'il aurait eue. Les mystères d'Eleusis ne furent pas étrangers à cette institution. Telle est la thèse que soutient l'auteur dans son livre : *The origin of the Lord's supper*, publié à Londres, chez Macmillan.

— *Lamennais, d'après sa correspondance et les travaux les plus récents*, par le R. P. Mercier, S. J, tel est le titre d'une étude qui contient peut-être le dernier mot sur cette étrange physionomie. Lamennais a d'abord été le propagateur des doctrines ultramontaines, puis le maître des catholiques libéraux enfin, le précurseur de ce qu'on appelle le socialisme chrétien.

« Lamennais, dit l'auteur, comme tous les hommes qui ont

jeté un grand éclat pendant leur vie, s'est trouvé exposé à l'inconvénient d'être mal apprécié par ses contemporains : la foule, éblouie, consternée, le poursuit longtemps de ses cris d'enthousiasme, d'anathème ; la haine et l'amour dictèrent la plupart des critiques et des éloges. Au lendemain de sa mort, on essaya, mais en vain, de se rendre compte de cette dramatique existence qui, après avoir commencé par les témoignages de respect que l'on prodigue aux saints, venait de finir au milieu des malédictions réservées à l'apostasie.

« Aujourd'hui que le nom de Lamennais est tombé dans le domaine de l'histoire, on peut en parler librement, sans haine et sans colère, l'apprécier d'une manière impartiale, au lieu d'admirer ou de maudire ; la vérité doit se manifester toute entière et la justice s'asseoir sur sa tombe. »

Grâce à la méthode adoptée par l'auteur, on saisit sans peine la mobile physionomie de l'illustre écrivain. On le suit pas à pas dans les divers milieux où s'est écoulée son ondoyante existence; et, après avoir participé à tous ses travaux, à toutes ses luttes, on s'explique aisément, par ses passions, ses colères et ses haines, son élévation et sa chute.

— Cette année Mgr d'Hulst a recommencé dans la chaire de Notre Dame, les conférences du Carême. Après avoir parlé, l'année dernière, sur la *Morale de la Famille*, l'éminent conférencier a parlé sur la *Morale du citoyen*. Voici le sujet des conférences :

1° — L'État : origine du pouvoir ; 2° — Les droits de l'État ; 3° — Les devoirs de l'État ; 4° — L'Église et l'État : distinction des deux pouvoirs ; 5° — L'Église et l'État : relations des deux pouvoirs ; 6° — Da civilisation chrétienne.

Comme les années précédentes, les conférences ont été publi es à la librairie Ch. Poussielgue, Paris.

— Dans son livre : *Le Pape-Roi*, M. l'abbé Decorsant a pour but d'exposer le caractère politique et civil de la Papauté. L'auteur possède bien l'histoire et il a le sens de la philosophie générale. Son livre est comme un tableau qui se déroule en périodes qui nous montrent la Papauté le centre des évènements et des siècles. L'auteur a exposé d'une façon saisissante le rôle prédo-

minant rempli par la Papauté dans la marche des idées et des choses.

— M. Altherr a publié une nouvelle vie de Th. Parker: il nous le montre comme un réformateur, plutôt que comme fondateur d'une Église nouvelle, en même temps qu'il nous fait connaître son œuvre sociale, et la part qu'il prit dans la lutte pour l'abolition de l'esclavage. Des extraits de ses discours et de sa correspondance nous y révèlent ses qualités d'homme et d'orateur.

— M. l'abbé Domenech est un vieux missionnaire habitué à prendre des notes sur tous les pays qu'il a parcourus. Cédant au désir de ses amis, il a livré au public quelques unes de ces notes sur Lourdes. Le livre ainsi formé a un cachet tout particulier; et ceux qui ont visité Lourdes trouveront un charme véritable dans sa lecture. Nous recommandons à nos lecteurs les pages qui se rapportent au bureau de constatations des médecins.

— L'ouvrage de Mgr Ricard, sur le même sujet, dont la 23e édition a paru, est une réponse au roman de M. Zola sur Lourdes. Le docte prélat estime avec raison que la « voyante de Massabielle n'a pas besoin de plaidoierie ni de défense. Elle n'a besoin que de vérité. C'est pourquoi ajoute-t-il, convaincu que sa virginale et touchante figure n'est pas exactement peinte dans le roman de M. Zola, j'ai voulu rectifier des erreurs, et moi aussi, après tant d'autres, peindre la vraie Bernadette de Lourdes. » L'auteur s'est servi heureusement des mémoires si intéressants de Mgr Forcade, archevêque d'Aix. Bonne justice a été faite.

— La *Propagation de la Foi*, fondée à Paris en 1822, vient de publier le compte rendu de ses opérations pour l'année 1893. Les *Annales* sont tirées annuellement tous les deux mois à 269,000 exemplaires savoir : français, 171,000 ; bretons, 6,500 ; anglais, 12,000 ; allemands, 31,400, espagnols, 14 500 ; flamands, 6,900 ; italiens, 19,700 ; portugais, 1,900 ; hollandais, 2,700 ; basques, 650 ; polonais, 2,050. Le total des recettes propres à l'année 1893 a été de 6,599.622 francs, dont 5 985,319 francs fournis par l'Europe, sur lesquels la France seule a dû donner plus de 4 millions. Voici quel a été l'emploi des fonds :

Missions d'Europe : 715,882 francs 50 ; missions d'Asie :

3,040.007 fr. 46; missions d'Afrique : 1,425,126 fr. 25; missions d'Amérique : 407.454 fr. 25, missions d'Océanie : 644,354 francs 95; frais de publicité des *Annales* et autres imprimés, tant en France qu'à l'étranger : 328,322 fr. 82; frais d'administration, tant en France qu'à l'étranger : 51, 250 fr. 99.

Malgré les efforts de la franc-maçonnerie, qui combat avec passion cette propagande religieuse, la *Propagation de la Foi* est en progrès, car, il y a vingt-cinq ans, elle ne recueillait que 5,200,000 fr., dont 3,500,000 fr. en France.

— L'*Osservatore romano* a publié le décret que vient de rendre la Congrégation de l'index, et qui a condamné les ouvrages composés par les auteurs dont les noms suivent :

Mirzan Abbé Octave — Prêtre de la Basilique de Saint-Jean-l'Evangéliste de Smyrne. — *Vie de Saint Polycarpe. — L'Ange de l'Eglise de Smyrne et l'Apôtre des Gaules.* — Poitiers, imprimerie Blais, Roy et C., 7, rue Victor-Hugo, 7. 1893.

Zola Emile. — Les trois Villes. — *Lourdes* — Huitième mille. Paris : Bibliothèque Charpentier. — G. Charpentier et E. Fasquelle éditeurs, 11, 1874.

Frigeri Antonio. — *Il Progetto del Ministro Bonacci. Lettera aperta agli onorevoli Signori Senatori et Deputati.* — Palermo, Giovanni Villa, editore, 1894. — Tanquam praedamnatum. Decr. S. Off. Par, IV, 16, Augusti 1894.

Auctor operis cui titulus. — *Au-delà de la vie. Fragments philosophico-théologiques sur les mystères d'outre tombe*, par l'abbé L. Ant. Pieraccini, curé au diocèse d'Ajaccio. — *Prohib. Decr. die 8 Iuni 1894. — laudabiter se subiecit et opus reprobavit.*

Auctor operis cui titulus — *Résumé du système de la rénovation* — par M. le chanoine E. A. Chabauty à Mirabeau-du-Poitou (Vienne) *Prohib. Decr. die 8 Junii 1894 — laudabiter se subiecit, et opus reprobavit.*

— Nous devons à M. Cenek Zibrt, professeur à l'Université de Prague un *indiculus superstitionum et paganiarum au VIII^e siècle*, en tchèque. L'auteur se place au point de vue général des mœurs et des réminiscences antiennes dans la tradition populaire actuelle et particulièrement dans le folklore de la Bohême.

L'*Indiculus* dont nous parl ns dont le manuscrit est à la bibliothèque du Vatican a été étudié déjà par M. Soupe. M. Zibrt en a repris l étude avec des documents nouveaux

— Mgr Hermann Zschokke, connu pour ses ouvrages sur les langues orientales et sur la Bible, vient de consacrer un volume aux instituts théologiques de l'Eglise catholique en Autriche (1). Il s'occupe d abord des universités et des facultés de théologie, ensuite des établissements et des séminaires diocésains, enfin des cours faits dans les couvents. On y trouvera l'histoire détaillée de toutes les institutions où les sciences sacrées ont été cultivées sur le territoire autrichien.

L'Autriche compte six universités qui ont une faculté de théologie. Ce sont les universités de Vienne, de Prague, de Gr tz, d'Inspruck, de Cracovie et de Lemberg. Deux de ses instituts diocésains, ceux d'Olmutz et de Saltzbourg, sont érigées en facultés. Les quatorze villes épiscopales de Briaen, Brunn, Budweis, Kla enfurt, Kœniggratz, Laibach, Lavant, Leitmeritz, Linz, Przemysl, Saint-Hippolyte, Stanislawow, Tarnow et Trente, ont chacune leur séminaire ou école diocésaine de théologie Il y a en outre deux séminaires centraux où se forme le clergé de plusieurs diocèses : celui de Zara, pour les diocèses d Zara, Cattaro, Pharo, Raguse, Sebenico et Spalatro en Dalmatie, et celui de Gœrtz pour les diocèses de Gœrz, Parenzo, Triest et Veglia.

Il y a même à Lemberg et Przemysl en Galicie deux séminaires théologiques, l'un pour le clergé latin, l'autre pour le clergé ruthène. Le clergé ruthène n'avait qu'un séminaire central à Lembert jusqu'en 1893. Depuis lors on a établi des séminaires distincts dans les trois di cèses ruthènes de Lemberg, de Przemysl et de Stanislawow.

— M. l'abbé Cresey a publié une critique du *Lourdes de Zola* (2) Son système, c'est de prendre point par point les assertions discutables du romancier et de n'abandonner chacune d'elles que

(1) *Die theologischen Studien und Anstalten* des katolischen Kirche in Œsterreich, von Dr Hermann Zschokke. Vienne et Leipzig, Wilhelm Braumuller.

(2) *Paris, Roger et Chernoviz.*

lorsqu'il l'a complètement réfuté. Ses démonstrations n'en ont que plus de poids.

— M. Ménégoz, professeur à la faculté de théologie protestante de Paris, a publié, chez Fischbacher, comme thèse de doctorat, une étude intitulée: *La théologie de l'Epître aux Hébreux*. L'auteur expose dans l'introduction le but que s'est proposé saint Paul, la date de sa lettre, et quels en étaient les destinataires. Il analyse ensuite dans un exposé théologique les enseignements que contient l'Épitre, sur le Christ, le sacrifice, la foi, la loi et les choses finales ; il recherche les origines de cette doctrine et détermine son influence sur la dogmatique chrétienne. Pour M. Ménégoz, l'*Epître aux Hébreux* a un caractère incontestablement judéo-alexandrin.

— Le *Catholic Directory* pour 1895, annuaire que publie Mgr Johson, secrétaire de l'Archevêché de Westminster, vient de paraître. Il renferme, comme de coutume, beaucoup de précieuses observations. Nous allons lui emprunter quelques chiffres qui ne seront peut-être pas sans intérêt pour nos lecteurs.

L'Angleterre et le Pays de Galles (à l'exclusion de l'Ecosse et de l'Irlande) renferment une population catholique d'environ un million et demi d'âmes, laquelle est gouvernée par un archevêque et seize évêques (dont deux coadjuteurs). Elle possède 1,423 églises ou chapelles, ce qui est une augmentation de dix neuf sanctuaires depuis l'an dernier. En revanche, on constate que pour la première fois depuis plusieurs années, le nombre des prêtres n'a pas suivi une marche ascendante.

Le chiffre des ministres du culte, tant séculiers que réguliers, en dehors de l'épiscopat, est descendu de 2,613 (en 1894), à 2,611. Cet arrêt regrettable doit être attribué, sans doute, aux décès qui ont été très nombreux dans les rangs du clergé pendant l'année dernière.

L'épiscopat catholique dans l'empire britannique tout entier est peut-être le plus nombreux du monde. Il compte 4 cardinaux, 28 archevêques, 101 évêques, 25 vicaires apostoliques, soit en tout 163 prélats.

La population catholique de ce même empire peut être estimée

à dix millions d'âmes qui se décomposent ainsi : 1,500,000 en Angleterre ; 363,000 en Écosse ; 3.549,956 en Irlande, et le reste dans les colonies, dont 2 370,000 dans l'Amérique du Nord (Etat du Canada).

Un fait digne de remarque c'est que, grâce à la liberté illimitée dont on jouit en Angleterre, tous les ordres religieux, tant d'hommes que de femmes possèdent des couvents dans la Grande Bretagne.

Le *Times* revendiquait un jour pour l'Angleterre l'honneur très contestable d'être la première puissance musulmane du monde. Elle pourrait à meilleur droit réclamer le titre de grande puissance catholique.

— La *Vie du P. Jacques Lainez*, second Général de la Compagnie de Jésus, par le P. Joseph Boers, S. J., suivie de la biographie du P. Alphonse Salmeron, par le même auteur, a été traduite de l'italien par le R. P. de Coppier, S. J. (Desclée, 1894). De tous les disciples de saint Ignace, Lainez fut celui qui rendit le plus de service à l'Eglise et à la Compagnie

Jusqu'à ces dernières années, les théologiens ne connaissaient guère des ouvrages du P. Lainez que ce qu'en contenaient les actes du Concile de Trente. Le P. Lainez, ne mit la dernière main presque à aucun de ses écrits ; puis la difficulté presque insurmontable de déchiffrer ses manuscrits avait arrêté tous ceux qui s'étaient intéressés à leur publication. Le P. Boero lui même ayant perdu tout espoir de les lire, avait résolu de publier seulement ceux de ses opuscules écrits par une main étrangère La mort arrivée en 1884 arrêta son projet ; il en fut de même du P. Schader, qu'il s'était associé dans ce travail. L'honneur de déchiffrer l'écriture du P. Lainez était réservé à leur sagace et patient confrère, le P. Hartmann Grisar, alors professeur d'histoire ecclésiastique à l'Université d'Innsbruck. Le docte jésuite publia en 1886 à Innsbruck deux volumes in 8° sous le titre : *Disputationes Tridentinæ*, avec une préface sur la vie et les œuvres du P. Lainez. Le P. Grisar donne dans une introduction la liste des ouvrages déjà connus ou encore inédits du P. Lainez ; on trouvera encore cette énumération dans la dernière édition de la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus, IV. 1596* Mainte-

nant que la clef de l'écriture du P. Lainez est trouvée, nous formerons des vœux pour que le public entre en possession des œuvres complètes de ce savant théologien jusqu'ici pas assez connu.

— *Sainte Lucie*, vierge et martyre de Syracuse, sa vie son martyre, ses reliques, son culte, par Augustin Beaugrand, ancien juge au tribunal civil d'Avesnes (Nord), forme un vol in-8° de 204 p., en vente à Paris, à la librairie religieuse, H. Oudin. Une pensée délicate a dicté ce beau livre. M. Beaugrand a voulu présenter « à sa femme et à sa fille la vie de leur commune patronne ». La croix de chevalier de St Grégoire le Grand décernée à l'auteur par Sa Sainteté Léon XIII a été une juste récompense. L'ouvrage se divise en trois parties. La première est consacrée à la biographie de l'héroïne, elle résume en quelques pages succinctes, tout ce que la tradition nous a appris sur la vie et le martyre de l'illustre vierge de Sycacuse.

La seconde partie plus importante traite de son culte ; elle a demandé un travail considérable. Eglises, chapelles dédiées à la sainte, confréries érigées en son honneur, offices, cantiques inspirés par le culte de la martyre, rien n'a été oublié. M. Beaugrand n'a pas hésité, pour avoir des renseignements, d'aller frapper à la porte de tous les évêchés du monde catholique. L'Amérique, l'Afrique, la Hollande, l'Espagne, la Belgique, l'Allemagne, l'Italie, la France ont été conviées et chacune de ces nations a répondu avec empressement. En France, vingt diocèses ont des églises dédiées à l'illustre martyre, plusieurs paroisses ont des confréries avec son vocable.

— Nous trouvons résumés par M. l'abbé Beurlier, dans le premier numéro de la *Revue du clergé français*, les intéressants détails qui suivent sur les Églises orientales unies à l'Église romaine. Ces églises sont au nombre de sept. 1° L'Église *Chaldéenne*, constituée en 1681. Le siège patriarcal est à Mossoul, et le patriarche porte le titre de patriarche de Babylone. Elle compte cinq archevêchés, six évêchés et cent prêtres. D'après le R. P. Werner, le nombre des fidèles est aujourd'hui de 20,000 environ.

Il existe encore des Chaldéens catholiques au Malabar ; ils

sont au nombre de 208,000 et indépendants du patriarche de Babylone. Deux vicaires apostoliques les gouvernent. Ils diffèrent des autres Chaldéens par quelques rites particuliers, notamment par l'emploi qu'ils font du pain azyme, pour le saint sacrifice de la Messe.

2° L'Église *Syrienne*, dont le patriarche, qui porte le titre d'Antioche, réside à Alep. Cette Église est divisée en onze diocèses, dont cinq archevêchés, en y comprenant celui d'Émèse (Homs), et six évêchés. Elle compte cent prêtres et environ 30,000 fidèles, disséminés en Syrie, en Mésopotamie, en Égypte et dans le Kurdistan.

3° L'Église *Maronite*, qui est la plus ancienne et qui est entièrement unie. C'est aussi la plus florissante. Elle a à sa tête un patriarche, quatre archevêques et quatre évêques. Douze cents prêtres, séculiers ou réguliers, y exercent le saint ministère. La population maronite habite le mont Liban, Damas, Chypre et Alep, et est distribuée en 300 paroisses environ.

4° L'Église *Grecque Melchite*. Le chef de cette Église réside à Damas et porte, en vertu d'une décision du pape Grégoire XVI, le titre de patriarche d'Antioche, d'Alexandrie, de Jérusalem et de tout l'Orient. Il y a deux vicaires patriarcaux, en résidence à Alexandrie et à Jérusalem. Le patriarcat melchite comprend quatorze diocèses, dont sept archevêchés et sept évêchés. Le clergé compte quatre cents prêtres, la plupart religieux Basiliens. La population est d'environ 120,000 catholiques habitant pour la plupart la Syrie ou l'Égypte. Les Melchites suivent la liturgie de Constantinople, mais ils se servent, pour la célébration des offices, de la langue arabe. La liturgie grecque a été, en effet, traduite dans cette langue et le grec est à peu près complètement ignoré des Melchites.

5° L'Église *Arménienne-Unie*. Jusqu'en 1866, cette Église était divisée en deux branches. L'une avait à sa tête le patriarche de Cilicie résidant à Bzommar, dans le Liban, l'autre, l'archevêque arménien catholique de Constantinople. Depuis cette époque, à la suite de l'élection de l'archevêque de Constantinople, Mgr Hassoun, au patriarcat de Cilicie, les deux sièges ont été réunis et le pape Pie IX a fixé à Constantinople le siège du

patriarcat arménien. Le patriarche a sous sa juridiction tous les Arméniens-Unis de l'Empire Ottoman, de la Perse et de la Russie. Des vicaires patriarcaux résident à Constantinople, à Jérusalem, à Beyrouth, à Bzommar et à Ispahan. L'Église Arménienne est divisée en dix-neuf diocèses, à savoir cinq archevêchés et quatorze évêchés, dont un en Russie, l'évêché d'Artuin.

La population est d'environ 100,000 catholiques. Il faut y ajouter 7,000 Arméniens résidant en Autriche et 24 000 en Russie, dans le diocèse de Tiflasron. Les uns et les autres sont indépendants du patriarche.

6° L'Église *Copte*, gouvernée par un vicaire apostolique, compte vingt-cinq prêtres et 25,000 fidèles, tous résidant en Égypte.

7° Enfin l'Église *Abyssinienne*, administrée également par un vicaire apostolique, compte trente prêtres indigènes, qui gouvernent 25 000 fidèles, avec l'aide de missionnaires latins de l'ordre des Capucins.

Aux Églises orientales proprement dites, il faut joindre, pour être complet, les communautés non latines établies en Europe. Ce sont : 1° Les *Grecs-Unis* qui ont conservé le rite grec pur. Ils sont peu nombreux et ne sont pas constitués en Église distincte. Seuls, les Italo-Grecs de Sicile et du sud de l'Italie forment une communauté d'environ 42,000 fidèles et ont une organisation spéciale. Les autres qui sont à peine quelques centaines, établis en Cappadoce à Constantinople et dans le royaume hellénique, sont soumis aux évêques latins.

2° Les *Gréco-Roumains* d'Autriche-Hongrie. Ils sont divisés en quatre diocèses et, en 1892, ils étaient au nombre de plus d'un million.

3° Les *Gréco-Ruthènes*, également en Autriche-Hongrie, sont répartis en six diocèses dont l'un, celui de Lemberg, est un archevêché. Leur nombre est d'environ 3,400 000 fidèles. C'est dans la Galicie et la Hongrie que sont principalement établis les Ruthènes. Dans les autres provinces de l'empire, ils ne forment pas de diocèses distincts. En tout, l'empire austro-hongrois contient environ cinq millions de catholiques de rite grec.

Les Ruthènes font usage de la liturgie grecque traduite en slave, au IXe siècle, par les saints Cyrille et Méthode.

4° Les *Bulgares Unis* qui sont établis en Macédoine et en Thrace et sont au nombre de 3,3000, au minimum.

5° L'Église *Grecque-Unie* de Bosnie, d'Herzégovine, de Serbie et du Monténégro comprend près de 300,000 catholiques. Cette communauté fait usage de la liturgie latine, traduite en langue slave.

Au total, l'Europe orientale renferme une population de près de six millions de *Grecs-Unis* des différents rites que nous venons d'énumérer.

Les Églises séparées de l'Église romaine sont au nombre six, dans l'Orient proprement dit.

1° L'Église *nestorienne*, dont le chef qui porte le titre de *catholicos*, réside à Kotchanès. Les 200,000 chrétiens qui la composent habitent presque tous le Kurdistan Six évêques dépendent du *catholicos*; deux résident en Turquie, les quatre autres en Perse. Ce sont les Nestoriens qui avaient fondé la chrétienté du Malabar, dont nous avons parlé plus haut. Les chrétiens de ce pays qui ne sont pas devenus catholiques, ont abandonné les Nestoriens, pour s'unir aux Jacobites et adopter le rite syrien. Ils sont au nombre de 160,000 environ.

2° L'Église syrienne *Jacobite* constitue un groupe important, sous la juridiction d'un patriarche, qui porte le titre d'Antioche et réside à Zag-Faran, pr s de Mardin. Il est difficile d'évaluer le nombre des fidèles de ce rite. Les chiffres donnés par les Syriens Unis varient entre 50,000 et un million. Le centre principal des *Jacobites* est la Mésopotamie.

3° Les chrétiens de *rite grec*, mais de *langue arabe*. Ils sont gouvernés par les trois patriarches d'Antioche, d Alexandrie et de Jérusalem. On peut évaluer leur nombre à peu près à 400,000.

4° Les *Arméniens séparés* ou *Grégoriens*, constituent la communauté de beaucoup la plus importante dans l'empire ottoman. Ils sont au nombre de plus de trois millions, et, grâce à leur habileté dans les affaires et à leurs richesses, ils exercent une influence très considérable. Leur chef porte le titre de *catho-*

*lien* et réside à Eschmiadzin. Au-dessous de lui sont des patriarches résidant à Constantinople, à Jérusalem, à Sis en Cilicie, à Cachabiar et à Achtamar.

5° L'Église *Copte dissidente* gouvernée par un patriarche, qui porte le titre d'Alexandrie, est presque uniquement composée d'Égyptiens. Elle a cependant des représentants en Palestine. Le nombre des Coptes non unis est difficile à établir. Les chiffres donnés par les statistiques varient entre 200,000 et 500 000.

6° L'Église dissidente d'*Abyssinie* se compose d'environ 3 millions de chrétiens dont le chef porte le titre d'*Abonna* ou de Père. La vie monastique y est très florissante.

En Europe, les Églises non unies sont au nombre de cinq.

1° L'Église *grecque* divisée aujourd'hui en plusieurs branches. Le patriarche grec de Constantinople, qui réside au quartier appelé le Phanar, gouverne les Grecs non unis de cette ville, de Smyrne, de Crète et d'Asie Mineure, soit environ 100.000 chrétiens. Les Grecs du royaume hellénique sont régis par un synode, résidant à Athènes. Ils sont au nombre de près de deux millions. Le métropolitain de Chypre s'est lui aussi déclaré indépendant du patriarche, enfin l'Église grecque de Macédoine vient de se déclarer à son tour autonome, malgré les protestations du Phanar.

2° Les *Gréco-Roumains*, gouvernés par un métropolitain en résidence à Bucharest, sont au nombre de 4,580,000, en Roumanie et de près de deux millions en Autriche.

3° Les *Gréco-Ruthènes*, de rite grec et de langue slave, forment un total de près de quatre millions, répartis entre la Bosnie, l'Herzégovine, l'Autriche-Hongrie, la Serbie et le Monténégro. Chaque groupe forme une église autonome. Celle de Serbie a pour chef un patriarche, les autres des métropolitains.

4° Les *Bulgares*, qui sont au nombre de cinq à six millions, ont pour langue liturgique le slave ancien. Ils ont pour chef un exarque.

5° L'Église *Russe*. C'est de beaucoup la plus considérable de toutes les Églises séparées. Elle compte au moins 70 millions de fidèles. Elle est gouvernée par le Saint Synode résidant à Pétersbourg. Le czar est représenté auprès de l'assemblée par un

procureur laïque, dont l'influence est toute puissante. Sous la tutelle de l'Église russe, est placée l'Église de *Géorgie*, gouvernée par un exarque

En résumé, les diverses Églises séparées de rite oriental, tant en Europe qu'en Asie et en Afrique, comprennent près de 97 millions de chrétiens. Quand on compare l'état actuel de ces Églises avec ce qu'elles étaient au moment du schisme de Michel Cérulaire, on constate que le patriarche grec de Constantinople a perdu presque toute l'autorité qu'il avait alors. A mesure que de nouvelles provinces chrétiennes se séparaient de l'empire turc, elles établissaient chez elles des Églises nationales. Le patriarche a perdu autant de sujets que le sultan

Ce sont tous ces chrétiens que Léon XIII voudrait ramener à l'unité, et c'est pour aviser aux moyens de mener à bien une si noble entreprise qu'il a réuni à Rome les patriarches catholiques d'Orient.

— La librairie Parlougue, à Nîmes, a publié une brochure: *Unité du Protestantisme*, par un ami de la vérité. « Nous sommes heureux d'être autorisé à réimprimer cet excellent écrit, lisons-nous à la préface. L'auteur, dont nous regrettons de ne pouvoir dévoiler l'anonyme, montre, dans ces pages substantielles, qu'une solide unité fondamentale lie entre elles toutes les églises évangéliques. Celles ci n'eurent peut être jamais plus besoin qu'aujourd'hui de se souvenir de ce grand fait. Cette thèse est soutenue dans les pages qui suivent avec talent et dans un véritable esprit chrétien ; en vingt articles l'auteur y a dressé le credo général des confessions protestantes du monde entier : cette partie de son travail est un vrai chef-d'œuvre. Il nous a paru opportun de rééditer ce petit ouvrage qui, nous l'espérons, pourra servir, avec l'aide de Dieu à éclairer ou à affermir quelques âmes »

— M. le chanoine Cruvellier avait formé le dessein d'écrire l'histoire religieuse du diocèse de Digne. Il est mort en 1888, n'ayant rédigé que l'histoire de saint Maxime, premier abbé de Lérins, plus tard évêque de Riez. M. l'abbé Andrieu s'est proposé de continuer l'œuvre Le volume qu'il a publié sous le titre : *Histoire religieuse et hagiologique du diocèse de Digne*, in-8° Aix, Nicot 1803, IV-499 pages), est divisé en deux parties :

Saints et pieux personnages. Les saints dont la vie est racontée, sont saints Nazaire et Celse, saint Démètre saint Trophime, saint Pons saint Thyrse, saint Promace, saint Marcellin, saint Domnin, saint Vincent, saint Prosper, saiut Maxime, saint Fauste, saint Eucher, sainte Galle et leurs enfants, saint Ours saint Donat, saint Marî, saint Bevons saint Mayeul, saint Gérard, saint Jean de Matha, le Bienheureux Hugues de Digne, sainte Donceline, saint Elzéar de Sabran, sainte Delphine et saint Honorat. Les pieux personnages qui figurent dans ce volume sont : Mabile de Simiane, le P. Codur S. J , Marthe d'Oraison, le P. Porphyre, capucin, le P. Eyssautier oratorien, le P. Bruno, capucin, le sœur Marie de Tous les Saints, capucine, le vénérable Chastan, martyr, les victimes de la révolution : Martin Raynard, les prêtres pendus à Manosque, les trois Pasery de Thomane, Thérèse Consolin. Au cours des récits biographiques qui remplissent ce volume, M. l'abbé Andrieu touche à bien des questions de chronologie et d'histoire, sans parler des institutions chrétiennes qu'il rencontre.

— Les *Lettres encycliques de Sa Sainteté Léon XIII*, texte et traduction française en regard, formant 3 vol. in 12, sont publiés à Paris par la Bonne Presse coopérative, 2, rue Louvois. Léon XIII a touché à tous les grands problèmes, et il les a résolues d'une façon magistrale Il n'est pas une question de politique, de philosophie, de théologie d'exégèse, ou de science sociale, qu'on puisse étudier aujourd'hui, sans écouter la voix de Léon XIII. C'est pour cela que M. l'abbé Pagès a rendu aux hommes studieux un signalé service en groupant pour eux et en leur offrant à bon marché toutes les œuvres du Souverain Pontife

— *Les Institutions philosophicæ ad normam doctrinæ Aristotelis et S. Thomæ Aquinatis studiosæ juventuti breviter propositæ* a Pio de Mandato, S. J., in Pontificia universitate Gregoriana philosophiæ professore (Camillo Dongo), sont le résumé d'un cours triennal de philosophie fait par l'auteur à l'université Grégorienne. Disciple de saint Thomas, le P. de Mandato a puisé ses explications dans ceux des commentateurs qui ont le mieux compris et le plus fidèlement rendu la doctrine

du maître; il s'applique particulièrement à montrer l'harmonie des théories aristotéliciennes, telles que les interprète saint Thomas avec les découvertes et les résultats acquis de la science moderne.

— Lorsqu'on étudie les croyances populaires russes, on est frappé du rôle important qu'y joue la fin du monde. Elle y revient sous toutes les formes et à toute occasion.

M. M. Dikaref a saisi sur le vif la dernière manifestation de la croyance à la fin du monde, telle qu'elle s'est révélée en 1893. L'auteur en publie le récit dans le n° 2, 1894, de la revue ethnographique russe (*Etnografi cheskoie O'ozzrenie*).

La mauvaise récolte de l'année 1892, la misère grandissant tous les jours, rendirent la croyance à la prochaine fin du monde de plus en plus générale. Tout le long de la Russie européenne, les paysans ne faisaient que causer de la fin du vieux monde, à qui il ne restait encore que quelques années pour expier ses péchés. Les paysans de la Petite Russie donnaient également dans le mouvement et se signaler par leur zèle à propager leur idée favorite. C'est là que l'auteur a pu se procurer un curieux manuscrit d'un paysan qui, croyant lui-même à la prochaine disparition du monde, a noté avec une piété scrupuleuse tous les sentiments de ses voisins. Le manuscrit nous est offert tel qu'il a été écrit en ruthène, langue dont se servent encore une certaine partie des habitants de la Petite Russie.

— Le R. P. Ragey, qui a déja publié le *Marial* de saint Anselme, nous donne un nouveau recueil, qu'il intitule *Hymnaire* (1). Chaque jour de l'année s'y trouve représenté par une composition spéciale en l'honneur de la sainte Vierge. Bien que inspiré par une pensée de piété, ce livre apporte aussi à l'érudition son contingent. L'auteur note avec soin les manuscrits d'où il a extrait chacun des morceaux qu'il donne, dont plusieurs sont inédits. Il fait aussi connaître le nom de l'auteur, lorsque cela

(1) *Hymnarium quotidianum B. M. V.* ex hymnis medii aevi comparatum, cura et studio R. P. Ragey, Societatis Mariae, in-8°, Paris, Lethielleux.

est possible. Les diverses variantes sont, quand il y a lieu, indiquées a la fin de chaque pièce.

— Le père Tiefenthal, professeur au collège des Bénédictions a Rome, vient d'éditer un commentaire développé sur l'Évangile de S. Marc (1), après ses commentaires sur l'Apocalypse, sur Daniel et sur le Cantique des antiques qui lui ont valu un nom parmi les exégètes. Le commentaire sur S. Marc se distingue par les mêmes qualités. Dans les prolégomènes il traite de la personne de S. Marc, qu'il croit, contrairement au P. Patrizi, être le même que Jean Marc et que Marc cité dans l'Épitre aux Colossiens, du temps et du lieu où S Marc a écrit son Évangile. Il discute les divers témoignages des anciens a ce sujet et conclut que S Marc a écrit son Évangile a Rome, pour résumer la prédication de S Pierre, dont il était le disciple, lors du premier séjour de l'apôtre en cette ville, en l'an 42. S. Marc a ecrit en grec L'auteur expose ensuite le plan, le caractère et les rapports de l Évangile de S. Marc avec S. Mathieu et S. Luc, puis il indique avec quelques observations critiques les commentaires des Pères sur S. Marc. La concordance de S. Ephrem, récemment publiée, ne lui a pas échappé ; mais il n'a pas connu les précieuses homélies du même docteur sur la Passion, ni les deux excellents commentaires de M. le chan. Van Stenkiste de Bruges et de M. le chanoine Magre, professeur au grand séminaire de Tournai, et qui sont bien supérieurs aux courtes notes de MM. Vigouroux et Bacuez qu'il cite. Le commentaire, constamment appuyé sur le texte grec, est à la fois critique, philologique, exégétique et théologique.

— M. K Kunstle docteur en théologie, publie sous ce titre : *Hagiographische studien über die Passio félicitatis cum VII filiis* (Paderborn, F. Schoningh), une nouvelle édition critique des Actes de Ste Félicité et de ses sept fils. Le but principal de l'auteur est de faire de cette pièce un document d'une incontestable authenticité. L'archéologie, dont M. Kunstle interprète les

(1) *Das heilige Evangelium nach Marcus* in imer selbstandigen Monographie erklart für theologiesturende und theologen. Munster. ad. Russell.

documents, ne laisse aucun doute sur les faits principaux du martyre de Ste Félicité. Mais il a grand tort de vouloir réhabiliter de tout point le récit manifestement légendaire en beaucoup d'endroits, qui nous est parvenu; il a surtout peu raison de vouloir le dater du IVe siècle. Aussi comme on le lui a déja fait remarquer dans un récent travail (Zur Felicitar-Frage, Leipzig, 1894), M. J. Fuhrer a eu beau jeu pour montrer le côté faible des arguments de M. Künstle.

— Mme Abel Ram vient de faire paraître, a la librairie Plon un ouvrage d'un rare intérêt. C'est l'histoire d'une des œuvres les plus touchantes et les plus utiles de notre temps : *Les Petites Sœurs des pauvres* ou *la Merveille du* XIXe *siècle*. Les petites sœurs ont plus de cent maisons en France, plus de cinquante en Espagne, trente en Angleterre, trente en Amérique, seize en Italie, etc. Il y a près de 4,500 petites sœurs des pauvres. Nous ne connaissons pas de plus éloquent plaidoyer en faveur de la cause catholique.

— Le Dr F. Kaulen vient de publier la troisième partie de son introduction aux Saintes Ecritures de l'Ancien et du Nouveau Testament (1); elle traite des livres du Nouveau Testament. Chacun d'eux est examiné en particulier, et toutes les questions qui peuvent être soulevées à propos de leur authenticité, de leur intégrité et de leur véracité sont examinées avec soin et résolues dans un esprit conservateur et scientifique. Les Evangiles synoptiques ont pour base la prédication apostolique, transmise oralement. L'Évangile selon saint Matthieu a été écrit, vers l'an 42-50 en Palestine, non en araméen, comme on le dit ordinairement, mais probablement en hébreu. La Didachè est indiquée comme ayant aussi des rapports avec cet Évangile. Quoique ne rejetant pas l'hypothèse que saint Luc a utilisé des sources écrites pour les douze premiers chapitres des Actes, le Dr Kaulen pense qu'il a pu connaître tous les événements et même les discours par la tradition orale. L'épitre aux Hébreux a été adressée aux chrétiens de Jérusalem, pour les prémunir

(1) *Einleitung in die heiligen Schrift Alten und Neuen Testaments* von Dr. Fr. Kaulen ; 3e Aufl. Dritter Theil, Fribourg, Herder.

contre un retour au judaïsme. Saint Paul en est l'auteur en ce sens qu'il l'a inspirée, qu'il en a fourni toutes les idées, mais c'est Clément de Rome qui probablement l'a écrite.

— Nous devons à M. Dubouchet, une étude sur *l'Abbaye du Mont Saint-Michel* (Paris, Lethielleux). Le Mont Saint-Michel de Normandie a été depuis des siècles un sanctuaire patriotique. Citons les bonnes publications de Mgr Germain, évêque de Coutances et de M. l'architecte-restaurateur Corroyer. M. Dubouchet, à son tour, nous donne un utile travail de vulgarisation, où il nous renseigne sur la mission de S. Aubert d'Avranches, à l'époque des Mérovingiens, et sur la donation de Rollon après la conclusion du traité de Saint Clair sur Epte. Ce sont les disciples de Saint Benoit qui desservirent ce monastère jusqu'à la Révolution française. Pendant trois quarts de siècle, cette fondation religieuse a servi de prison.

— Une des dernières publications de Mgr Ricard, trop tôt ravi par la mort, a pour objet *Saint-Antoine de Padoue* le thaumaturge de l'heure présente, publié à Paris, chez Retaux Sous ce titre qui dit bien le but du livre, Mgr Ricard a écrit un volume, qui ne saurait manquer de rencontrer le même succès que les précédents ouvrages de l'infatigable écrivain. Le récit de la vie si extraordinaire du grand thaumaturge, dont la puissante intercession vient tout à coup de se révéler par d'innombrables prodiges ne pouvait en effet être présenté avec plus d'intérêt. Mais ce qui charmera surtout le lecteur, c'est le tableau des merveilles opérées un peu partout dans notre France, depuis le modeste début de l'Œuvre du Pain des Pauvres, établie d'abord à Toulon, puis dans presque toutes les Églises de notre pays.

— M. P. Le Moyne a publié *l'Idée de Dieu*, sa transformation, ses conséquences morales et sociales, à Bruxelles, chez Castaigne. Voilà un livre bien malheureux. M. Le Moyne a sur Dieu des idées toutes personnelles « L'idée de Dieu ne périt point. Elle se transforme. Elle n'est plus ce qu'enseigne le christianisme... La science a détrait le Dieu historique par le Dieu philosophique. . » Le Dieu de M. Le Moyne est quelque chose de semblable à la divinité de Victor Cousin, reléguée par delà les mondes sur le trône désert de son éternité silencieuse. C'est avilir le

Souverain Être que de le rapprocher des hommes, de l'appeler Providence. Tout le genre humain s'y est trompé jusqu à présent. Les païens eux mêmes croyaient à un âge d'or où les dieux conversaient avec les hommes. Jésus naissant à Bethléem et mourant sur la croix en priant pour ses bourreaux, Jésus bénissant les petits enfants et les appelant à lui, tout cela ravale la Divinité, etc., etc.

— On sait que l'*Année philosophique* continue la *Critique philosophique*, revue mensuelle que M. Renouvier avait soutenue pendant de longues années. De même que la publication à laquelle elle a succédé, *l'Année philosophique* est l'organe de néo criticistes protestants. C'est donc à ce point de vue que sont écrits les articles qui la composent

— Sous le titre : *Cartulaire de l'église collégiale de Saint-Pierre de Lille* (2 vol , in 8°. Paris, Picard, 1894, XXVII-1,210 p.), Mgr Hautcœur, chancelier des Facultés catholiques de Lille, publie quinze cent cinquante-quatre pièces, ou analyses de pièces, sans compter celles qui remplissent les appendices. La plus ancienne de ces pièces est de l'année 1055 et la plus récente de l'année 1500. Elles contiennent l'histoire de l'église collégiale de Saint Pierre de Lille, cela va sans dire ; mais elles offrent un intérêt plus large. « Quiconque n'est pas absolument étranger à la connaissance des choses de l ancienne Flandre, » dit Mgr Hautcœur (*Préface*), « sait quel rang le chapitre de Saint-Pierre de Lille tenait parmi les institutions de ce pays, et quelle influence il exerça dans toutes les sphères ouvertes à son activité.

— Voici quelques renseignements sur les églises qui possèdent des reliques de la Passion

1° *Le bois de la croix* : les plus grandes portions se trouvent dans la basilique dite *Sainte Croix de Jérusalem* à Rome, et dans la métropole de Paris. — 2° *L'inscription de la croix* : La tablette sur laquelle se trouve l'inscription : I. N. R I. (*Jésus Nazarenus, rex Judæorum*, Jésus de Nazareth, roi des Juifs), écrite en hébreu, en grec et en latin, est conservée dans la basilique de Sainte Croix-de Jérusalem, à Rome. — 3° *La couronne d'épines*, est à la métropole de Paris : mais elle est dépourvue des épines qui ont été concédées à un grand nombre d'églises.

— 4° *Les clous :* le premier fut jeté par sainte Hélène dans la mer Adriatique, afin d'en calmer les tempêtes ; le deuxième se trouve dans la célèbre couronne de fer des rois Lombards ; le troisième est à la métropole de Paris. A Monza, près Milan, on possède un clou dont le pape Benoît XIV aurait établi l'authenticité. Ceci confirmerait l'opinion d'après laquelle les *saints clous* auraient été au nombre de *quatre*. — 5° *L'éponge :* elle est à Rome, dans la basilique de Saint Jean-de-Latran. — 6° *La lance :* la pointe est à Paris et le reste à Rome. — 7° *La robe sans couture* fut donnée à l'église de Trèves par sainte Hélène. — 8° *La croix* qui fut donnée par Charlemagne au monastère d'Argenteuil près Paris, où sa sœur était religieuse. — 9° *Les diverses pièces du Suaire :* le plus célèbre suaire est à Turin. L'église de Cadouin (diocèse de Périgueux) possède *Le Suaire de la tête.* — 10° Rome possède le linge avec lequel Véronique essuya le visage de Notre-Seigneur. — 11° La partie supérieure de *la colonne de la Flagellation* est à Rome, dans l'église de Sainte-Praxède depuis 1223. L'autre partie est à Jérusalem, dans l'église du Saint-Sépulcre.

— *Lorette, le nouveau Nazareth*, par Guillaume Garratt (Paris, Desclée et de Brouwer) a été publiée à l'occasion du dixième centenaire de la translation en Italie de la modeste habitation de la sainte Vierge. Ce beau volume retrace l'histoire miraculeuse qui se rattache à ce sanctuaire vénéré. M. Garratt fournit les preuves les plus authentiques rassemblées par les Souverains Pontifes, tant sur les dimensions que sur les pierres et le bois de la Santa Casa ; il énumère ensuite les rapports des pèlerins, corroborés par les témoignages des saints, et les hommages rendus par le monde catholique tout entier. Il cite les nombreux miracles, les grâces et les faveurs de toute sorte accordés par Notre Dame de Lorette. L'intérêt n'est pas moins vif lorsqu'il fait passer sous nos yeux les récits et poèmes des pèlerins, les tableaux des peintres les plus célèbres consacrés à la sainte maison dont il fait la description la plus exacte. Le livre se termine par l'invitation adressée au lecteur de contribuer à la restauration du couvent de Notre-Dame de la Charité, où les

religieuses, filles du Vénérable Père Eudes, accomplissent un bien immense pour les âmes.

— M. Léon Séché a publié trois volumes sur les *Derniers Jansénistes* et deux nouveaux sur les *Origines du Concordat* (1).

Pour avoir une idée exacte des esprits avant la signature du Concordat, M. Séché a eu l'heureuse pensée de consulter la correspondance des préfets ; elle relate en effet des épisodes curieux. L'auteur discute enfin les cinq projets de concordat, successivement étudiés. Il manque peut être à M. Séché la science théologique, pour montrer combien étaient inadmissibles la plupart des propositions faites par le gouvernement consulaire.

En résumé, ces deux volumes répondent au but de l'auteur. « faire remonter les origines du Concordat à l'année 1796, contrairement à l'opinion reçue qui le fait dater de juin 1800, autrement dit des premiers pourparlers de Verceil ».

— Nous devons aux *Sermons d'Avent*, par Mgr Gay, (H. Ou' din, Paris) les mêmes éloges qu'à la première série de ses *Sermons*. Nous y retrouvons la même profondeur de doctrine, la même abondance de pensées, la même poésie et la même piété.

— Ce n'est pas d'hier seulement que l'on a songé à retracer d une façon dramatique l'émouvante scène du Vendredi-Saint. Au VI^e siècle de l'ère chrétienne, à Antioche, un patriarche de cette métropole d'Orient, St Grégoire le Grand, nous retraçant en 2,600 vers la passion du Christ. Cette œuvre était récitée à l'église. Le Christ en est le héros principal, mais c'est Marie qui traduit les émotions de douleur, d'espérance et de joie que cette déclamation doit produire dans nos âmes. C'est une œuvre de doctrine tout à la fois et d'édification. Quant aux commentaires critiques et à la traduction, M. l'abbé de la Rousselière a droit à nos sincères éloges pour cette nouvelle contribution à l'histoire de la sainte liturgie (2).

— M. F. Helle, est l'auteur du poème intitulé : *Kalanya's Volkersang*, (Cordier Heiligenstadt).

(1) Paris, Delagrave.

(2) M. l'Abbé de la Rousselière, *Une Tragédie antique de la passion* Paris, Retaux.

M. Helle veut devenir le chantre des peuplades de l'Afrique centrale. Le poète allemand, mérite par son épopée, une place distinguée dans la jeune littérature catholique de l'Allemagne. Il met en vers la mythologie des nègres de Yumala. Helle veut mettre en lumière que les traditions de l'humanité concernant Dieu, la création, la naissance et la chute de l'homme, sont partout identiques au fond et que même les peuplades de l'Afrique centrale ont conservé un puissant reflet de la révélation ; c'est ce qui éclate en effet à chaque page de son épopée. L'auteur se propose de contribuer, comme il le dit lui-même, à la grande œuvre de la Conversion de l'Afrique au christianisme.

— Nous avons signalé : *La Stigmatisation, l'extase divine et les miracles de Lourdes*, III. Réponse aux libres penseurs, IV, par le Dr Antoine Imbert-Gourbeyre. — Ce travail comprend deux volumes : Tome I. Les faits. Tome II. Analyse et discussion. (Paris, Vic et Amat). Dans ces deux volumes, compactes et remplis de faits intéressants, le savant auteur nous raconte les phénomènes mystiques, et particulièrement ceux qui se rattachent à l'extase et à la stigmatisation qui, s'ils ne sont pas dus à ce que l'on appelle une cause surnaturelle, sont toujours restés inexpliqués. Peu d'hommes étaient aussi capables que le savant docteur de donner une solution satisfaisante à ces problèmes. A un savoir médical incontesté, il joint la connaissance de la théologie. Il peut donc éviter l'écueil d'assigner une cause surnaturelle à des phénomènes qui sont explicables par des lois purement naturelles.

« .. Pour tous ces faits extraordinaires, je suis allé droit à l'Église, qui en a le dépôt et la clef, qui seule juge de leur véritable origine ; je lui ai demandé ses enseignements. Cependant cela ne doit pas empêcher d'étayer sur des preuves scientifiques les enseignements de l'Église. Or, l'argumentation de M. Imbert-Gourbeyre contre MM. A. Maury, Bourneville et autres, n'est peut-être ni assez complète, ni assez rigoureuse.

III. — **Religion Assyrienne.** — La Syrie septentrionale

est devenue le paradis des archéologues. Chaque saison nouvelle apporte un contingent de villes anciennes, de monuments ruinés, de statues, d'inscriptions, d'hiéroglyphes mis au jour par l'infatigable pioche des savants. Aujourd'hui, c'est aux monticules de Sendschirli qu'on a arraché leurs trésors, et, dans la *Comtemporary Review* d'Avril, le professeur David Henry Müller nous fait l'inventaire de ces découvertes, reproduit par la *Revue des Revues*. Les résultats les plus importants des premières fouilles, dirigées par le professeur von Luschan, fut la mise au jour d'une monumentale porte de château, celle de la grande stèle assyrienne d'Esarhaddon, et la découverte fortuite d un fragment de statue colossale, portant une inscription sémitique. Plus ancienne que les monuments assyriens, mais plus récente que les ruines elles-mêmes, cette inscription peut être rapportée à une période moyenne de développement historique.

La seconde expédition fit apparaître deux grandes murailles entourant la ville basse ; ces murailles circulaires ont plus de 2 kilomètres de développement et chacune d'elles est défendue par cent tours. Un peu plus tard, on découvrit un vieux bâtiment avec deux tours. Le palais, dont la porte avait été exhumée tout d'abord, se compose de deux corps de bâtiments distincts, l'un contemporain de l'inscription sémit que, et situé à l'ouest ; l'autre, au nord-ouest, est de construction moins ancienne, pendant que le mur antérieur et les deux tours, au contraire, sont plus anciens. Quant aux sculptures des portes, elles correspondent aux productions primitives de l'art syrio-cappadocien et ressemblent aux remarquables hiéroglyphes, dits Hittites, qui se retrouvent sur des monuments semblables en Syrie et en Asie-Mineure. Aussi est-il vraisemblable que le pont, qui rejoint l'époque des hiéroglyphes à celle des lettres, est encore enfoui dans la partie non fouillée des remparts de Sendschirli.

Une question se pose maintenant : celle de savoir quel était le peuple qui habitait à cette époque le nord de la Syrie, et quelle langue parlait ce peuple. Halévy pense qu'il faut voir en lui les Hittites de la Bible et les Hatti des inscriptions assyriennes. M. David Henry Müller croit que cette assertion est dénuée de preuves La langue des inscriptions offre de curieuses particula-

rités dialectiques, et l'auteur se range à l'opinion de Sachan, qui les considère comme araméennes.

En résumé, les anciennes inscriptions sémitiques et les monuments de Sendschirli où elles sont gravées représentent une période moyenne de développement historique. Les restes de l'art syrio cappadocien, qui sont couverts d'hiéroglyphes encore indéchiffrés et appelés hiéroglyphes hittites, se rattachent à une période plus ancienne encore. Mais l'histoire est muette sur leur âge comme sur le nom de leur auteur. Peut-être les palais de Sendschirli, qui ne sont point exhumés encore, se réservent-ils de nous donner le mot de cette énigme.

IV. — **Religions de la Chine.** — Le *Journal Asiatique* publiait dernièrement, de M. Chavannes, titulaire de la chaire de Chinois au Collège de France, une étude signalée justement comme nouvelle par M. J. Darmesteter. Elle portait ce titre : *Les Inscriptions des Tsin*, par M. Edouard Chavannes. C'est une matière assez négligée que l'épigraphie chinoise. On ne doit point attendre toutefois qu'elle produira autant de résultats que l'épigraphie plus occidentale ; car les Chinois possesseurs de moyens d'impression depuis de longs siècles, ont moins pensé à tracer sur le roc ou le métal, les annales de leur pays. L'article du savant sinologue de Paris, qui a succédé au regretté marquis de St-Denys, ne s'occupe que des inscriptions tracées par les empereurs de la courte dynastie qui régna de 255 à 209, mais joua un rôle décisif pour l'avenir de l'Empire du Milieu. Il y en a huit recueillies non point sur la terre qui les porta originairement, s'il y en eut, mais dans les Annales ou les recueils d'inscriptions. La plus intéressante est la première, les imprécations contre Tsou, au point de vue de la religion.

— La Revue des Revues publie dans une de ses dernières fascicules : *La Couvade en Chine*. Sous le nom de couvade, on entend l'étrange coutume, pratiquée dans certains pays, qui exige qu'à la naissance d'un enfant, le père prenne la place de la femme, qu'il se mette au lit pour recevoir les félicitations des parents et des amis, tandis que la mère reprend ses occupations domestiques. Cette coutume fort répandue, a été étudiée par plusieurs ethnographes, qui, tout en restant d'accord sur la réalité

du fait, se séparent cependant lorsqu'il s'agit d'expliquer les causes de cet étrange phénomène. M. Ernest Martin, qui a longtemps voyagé en Chine, où il a eu l'occasion d'observer la couvade, nous apporte dans la *Revue scientifique* (27 mars) plusieurs observations méritant d'être relevées.

L'auteur admet avant tout que cette coutume existe indubitablement au Groënland, au Canada, en Corse, en Afrique et chez quelques tribus de l'Amérique du Sud.

Mais tandis que, pour M. de Quatrefages, la couvade ne serait que le reste de la barbarie ancienne, pour M. Reclus, la couvade n'est en somme que la reconnaissance allégorique de l'enfant par son père. Pour le savant auteur de *l'Unité de l'espèce humaine*, l'homme barbare, étant constamment entouré de dangers, devait être toujours prêt à les braver : sa place était donc auprès de ce qu'il avait de plus précieux, c'est-à-dire de son enfant, qu'il pouvait défendre mieux que la mère. Pour M. Reclus, le père simulant l'enfantement et l'allaitement tient à faire valoir son droit paternel : et partout où s'institue la famille patronymique, cette habitude disparaît. M. Martin trouve ces deux explications inadmissibles et se range plutôt du côté de M. Maurel, qui prétend que la couvade n'est qu'une simple affirmation de la paternité. D'après les conceptions anciennes, c'était le père qui avait une influence exclusive sur la formation et la nature du germe ; la mère par conséquent était censée ne jouer aucun rôle dans l'acte de la génération. Avec le temps, la croyance du rôle absolu du père a cédé la place à celle de sa supériorité relative. La couvade ne servait quà l'expression du rôle du père, elle était une affirmation directe de sa supériorité et de son rôle exclusif dans l'acte de la génération.

— En matière de canonisation, les extrême-orientaux sont expéditifs. Pendant que nos civilisations s'obstinent à ne décerner ces honneurs qu'en pleine connaissance de cause, les Chinois nous devancent par la rapidité de leur action. Les empereurs romains ne faisaient pas plus rapidement un dieu par décret, que les Indous et les Chinois ne font un bienheureux ou un saint. C'est ce que nous conte M. L.-M. Brunton dans la *Contemporary Review* (Juillet 1894). En Chine et dans l'Inde, ces sortes de

cérémonies sont d'usage courant. La Chine, à elle seule, crée au moins une douzaine de bienheureux chaque année et son gouvernement les reconnait officiellement ; mais, chose singulière, il les dégrade et les destitue de leur titre plus facilement encore, et tel bienheureux, qui jouit en toute tranquilité et parfois fort longtemps de l'adoration des fidèles avec garantie du gouvernement, peut se voir rejeté, du jour au lendemain, dans le *vulgum pecus* des trépassés.

Là, en effet, l'Empereur ne gouverne pas seulement son royaume, il gouverne aussi le royaume des Esprits. Il béatifie les morts, les canonise, leur confère même des titres, dûment enregistrés et approuvés dans le Journal officiel, la *Gazette de Pékin*, quand ils lui paraissent mériter ces honneurs ; si, au contraire, ils ne répondent pas aux espérances qu'on a fondées sur eux, il les dégrade et les *décanonise* avec la même aisance.

— Dans une Revue occulte, l'*Initiation*, M. Mogd étudie *Les sept éléments de l'homme et la pathogénie chinoise*, c'est un vrai casse-tête chinois, qui prouve que nos savants occultes ont autant de courage que d'amour pour les mystères d'au-delà. L'auteur est bienheureux s'il se comprend lui même.

— *A l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, séance du 1er janvier 1895*, M. Clermont Ganneau entretient l'Académie d'un livre que M. Robert de Bonnières l'a chargé de lui offrir. Ce livre, qui provient de la vente de M. d'Hervey de Saint-Denys, est un exemplaire du *Foë Kout-Ki* ou *Relations des royaumes bouddhiques*, traduit du chinois par M. Abel de Rémusat. Il a appartenu à Stanislas Julien, qui l'a enrichi d'annotations marginales de la plus grande importance. M. Clermont-Ganneau signale plus spécialement celles qui donnent les transcriptions sanscrites et chinoises des noms, des lieux énumérés dans l'appendice de l'ouvrage annoté. Ces commentaires nous donnent la clef de la méthode suivie par Stanislas Julien pour arriver à l'identification de ces noms. On sait que cette méthode, appliquée par la suite à des recherches plus vastes, a fait époque dans les études orientales et a puissamment contribué aux progrès de l'histoire du bouddhisme, par la confrontation des documents indiens et chinois.

— Sous le titre *Tchouhi, son école et son influence*, le P. Legall publie une brochure pour démontrer que les Chinois ont l'esprit comme atrophié par l'enseignement des doctrines métaphysiques du Philosophe du XII^e siècle. Il nous y donne l'exposé de l'école de Tchouhi, puis des doctrines, puis des textes avec traduction. Cet opuscule a été jugé assez sévèrement par les Revues spécialistes. Nous avons regretté d'y voir que l'auteur ne craint pas de déverser un blâme immérité sur ses devanciers en cette étude. C'est à peine si la traduction complète de M. Klatchie lui a fourni de quoi l'aider un peu dans sa tâche. Les livres qui ont rencontré l'approbation la plus complète ne trouvent pas même grâce à ses yeux et il ne semble pas connaître les textes dont il critique la version.

**Tchou hi était-il athée ?** — Tchou hi est le célèbre philosophe qui résuma, commenta et fit triompher les doctrines de l Ecole nouvelle, ou Ecole du système de la Nature fondée au XI^e siècle par un groupe de philosophes novateurs. Persécuté pour sa doctrine qui semblait contredire celle des *Kings*, Tchou hi, mourut dans l'exil et la disgrâce ; mais apres sa mort, sa mémoire fut réhabilitée et l influence de ses enseignements est assez grande encore sur les lettrés chinois.

Dans les *Variétés sinologiques* dont il est parlé dans le dernier fascicule de la Revue des Religions, le P. Legall qui y pupublie un fragment de texte avec traduction et introduction — affirme que Tchou hi était athée. Il soutient cette opinion contre le célèbre sinologue anglais J. Legge et d'autres encore et pense la prouver par le texte même qui fait la matière fondamentale de son étude. Là en effet il semblerait que le penseur chinois ne reconnaît dans l'être primitif, dans la substance de l'être que le *khi* ou « matière » et le *li* ou « principe rationnel », immanent à la matière et inséparable de celle ci

Si on s'en tenait à ce seul texte, il serait assez difficile d'excuser Tchou hi d'athéisme, ou plutôt de panthéisme, car le *li* serait incontestablement le principe intelligent immanent en tout être, le grand Tout du panthéisme. Mais pour juger un auteur on ne peut se contenter de consulter un seul passage de ses œuvres, il faut en considérer l'ensemble et voir si dans d'autres endroits

il ne s'exprime pas d'une manière qui impose une interprétation de ses paroles différente de celle que les mots sembleraient comporter à première vue.

Il en est certainement ainsi en ce qui concerne Tchou hi. En différents endroits, notre philosophe s'exprime d'une façon qui ne laisse place à aucun doute.

Ainsi nous lisons au *Tchou tze-tzie-Yao*, au chapitre *de la domination de soi-même*, ces paroles textuelles de Tchou hi.

« Faites toutes vos actions comme en présence de Shang-ti, — comme le sachant présent.

Evidemment ce Shang-ti est bien le dieu personnel des vieux Kings. Supposez que ce soit un agent cosmique matériel et que la pensée de cet être materiel, aveugle, puisse nous rendre circonspect dans nos actions, nous prémunir contre tout danger de faute morale, c'est attribuer à Tchou hi une absurdité dont il était notamment incapable. Ailleurs, en différents endroits, Tchou hi parle du *Tien* de façon que l'on ne peut voir en ce mot que la désignation d'un être personnel, intelligent, maître du ciel et de la terre

Lui même du reste a prévenu toute contestation à ce sujet, car voici en propres termes ce qu'il a dit du *Tien*. C'est dans une réponse à un disciple qui lui demandait le sens du mot *Tien* dans les anciens livres, et cette réponse est ainsi conçue :

Il faut faire bien attention pour ne pas se tromper, *Tien* désigne tantôt la voûte azurée, tantôt le souverain maître de toutes choses (*Wen Wuh tchi tchu tsai*) tantôt le *li* ou principe rationnel ; chaque sens doit être appliqué selon les besoins du texte (*Ko sui thi sò Shuo*). Cela est dit au Kiuen XLIX, f° 25 de ses œuvres complètes, édition de Kang hi. Cette même explication est répétée au K. XXXIV, f° 17, où il est dit expressément : « Celui qui siège là haut et en maître souverain, c'est aussi le *Tien*. (*Tsai shang erh yeu tchu tsai-ye yih shi tien*).

Il est donc évident que pour Tchou hi le *li* originaire n'est pas Shangti ou le dieu personnel et conséquemment que le texte reproduit par le P. Legall ne donne la pensée de Tchou hi que d'une manière très incomplète.

D'autres passages le prouveront encore mieux.

Ainsi dans son commentaire sur l'ode *King tchi* des *Shi* Tchou hi dit expressément : La raison du ciel (*Tien tao*) est très intelligente (ming) *Ne dites pas il est très élevé* (loin de nous), *il ne nous voit pas*). Le Tien est très clairvoyant, et entend tout. Il scrute tout toujours; il inspecte tout ; on doit le craindre.

Et dans son commentaire du Shu King au chap *Thang Kao* (1), il dit encore : « Le Tien sait le bien et le mal (que nous faisons) comme s'il notait et comptait (tous les mots). Si vous avez quelque excellence, si vous faites quelque bonne œuvre cela est et demeure dans le cœur de Dieu (*Ti*). Si nous commettons des fautes elles demeurent dans le cœur de Tien, également ». Rien ne peut être plus clair et plus explicite que cela. Ce Tien (égal à Shang ti) qui monte et descend, qui voit et entend avec une clarté parfaite, qui voit les actes et les pensées, qui les compte et les punit et récompense n'est ni un agent matériel ni même l'esprit monde du panthéisme.

Le prétendu matérialisme a été si peu transmis sans protestation de génération en génération de lettres, comme le pense le P. Legall que partout on rencontre des explications claires et précises qui témoignent de la croyance en un Dieu personnel et de nature spirituelle.

Ainsi Liang-Yin qui vivait sous la dynastie mongole (XII-XIV siècles) dit dans le *Yi tsan i* : Ti (Shang ti) est le maître souverain du ciel, le producteur et perfectionneur de tous les êtres, il n'est rien qui ne provienne de lui. *Ti tche tien tchi tchu tsai erh wân wuh tchi seng tchen] Wu puh y'eu tchi.*

Yuen hiao fan, sous la dynastie suivante, rapporte ces paroles de *Kien sun* de la même époque. De tous les esprits célestes cet lui qui mérite tous les respects c'est *Ti*. Les Kings l'appellent *Hao Tien Shangti* « le suprême souverain du ciel élevé. « *Ti* nous apprend qu'il est maître et seigneur (*tchu tsai*) *Tien* ajouté

(1) Citons encore ces mots de Tchou hi. Il y a certainement un souverain maître (*Tchou tsai*), car le ciel roule sans cesse. Or, la cause qui le fait tourner ainsi, c'est sans doute qu'il y a un souverain maître qui le gouverne (V. Kiuen, XLVI, f° 27).

avec *hao* très clair veut dire que son pouvoir s'étend au plus haut des cieux. *Shang* (summus) indique qu'il n'y a pas de maître au-dessus de lui.

La plupart de ces textes ont déjà été cités par le P. Premare. On pourra en trouver d'autres encore dans l'épilogue de mon livre *La Religion imperiale chinoise*,

La thèse du P. Legall est donc insoutenable.

A ceci je dois ajouter encore une dernière remarque.

Le P. Legall critique amèrement ceux qui, avant lui, se sont occupé de Tchou hi et trouve leurs traductions très imparfaites, souvent inexactes, très hâtives, etc.

Il ne s'est pas aperçu que ces traductions ont été faites sur un texte tout différent du sien et que conséquemment, son blâme porte à faux.

Nous n'insistons pas là-dessus ; il nous suffit d'avoir signalé cette méprise.

C. De HARLEZ.

— Dans l'*Imperial and Asiatic Quarterly Review* (octobre-décembre), Mrs C. M. Salwey nous donne de forts intéressants détails sur la religion du Japon.

Les plus anciens temples japonais, consacrés au culte des ancêtres, contenaient tous une ou plusieurs portes, composées chacune de deux poteaux dressés, sur lesquels deux poutres étaient posées transversalement; cela signifiait Paix, Repos et Fin de la Vie. On appelle *gohei* des bandes de papier, généralement blanches, mais quelquefois dorées sur tranches, qu'on suspendait à des cordes de paille pour rappeler l'existence des esprits des ancêtres. *Gohei* veut dire : présence auguste. Considérés d'abord comme des sortes de médiums destinés à attirer les dieux pendant la prière, puis, comme les sièges des dieux, ces bandes ne tardèrent pas à devenir les dieux eux-mêmes. On les exhibait dans les grandes fêtes de famille, le jour du baptême, du mariage, etc.

On trouve presque toujours dans les temples des miroirs, ou plaques de métal bruni, appelées *kagami*. D'après une croyance ancienne, l'image réflétée dans ce miroir permettait aux *kami*, ou esprits des ancêtres, de pénétrer dans le cœur de l'homme pour

y découvrir les péchés. Ce miroir a tiré de là son nom de « miroir accusateur » et ses abords sont généralement encombrés de dévots à genoux qui, les yeux attentivement fixés sur lui, font leur examen de conscience. Mais, en dehors de ces miroirs, il en existait jadis d'autres que les dames japonaises portaient à leur éventail, et dont la surface de métal symbolisait la pureté d'esprit et la blancheur d'âme.

On rencontre souvent aussi, à l'entrée des temples, deux figures colossales, rouges et vertes, appelées *Yoi* et *Ye*. Ce sont les deux emblèmes de la vie, le mâle et la femelle.

On sait que les Japonais sont enterrés dans la position assise.

Une boule de cristal est souvent suspendue dans leurs cercueils carrés, symbole de l'espace dans lequel l'esprit du mort est errant. Les sept dieux du bonheur, avec leurs emblèmes spéciaux, se rencontrent fréquemment sur la poterie, les ouvrages de laque et plus particulièrement sur les *netzukes* ou panneaux d'ivoire et de métal. Parmi eux, *Hotei*, le saint des enfants, porte sur son dos un sac qui contient des cadeaux pour les petits. Parfois, c'est *Hotei* lui-même. La légende raconte que, une fois chaque année, ces Patrons du bonheur se réunissent pour arranger les mariages à venir. Ils tiennent des écheveaux de soie rouge et blanche, les fils du destin. Tout d'abord, ils assortissent soigneusement ces fils, et cela fait les unions heureuses. Mais bientôt ils se fatiguent et font leurs nœuds au petit bonheur, ce qui produit un embrouillamini inexprimable, d'où les mariages malheureux.

Mais le symbole le plus cher aux Japonais est sans contredit le *Takara bune*, ou navire de la Bonne Fortune, qui vient chargé des sept choses précieuses, l'or, l'argent, le corail, le cristal, l'agate, l'émeraude et la perle, de livres de science et de tout ce qu'on peut désirer pour rendre quelqu'un sage, heureux et riche. Tous les Japonais font des vœux pour qu'il entre au port au jour de l'an, bien approvisionné pour eux et pour ceux qu'ils aiment. Une figure du *Takara bune*, chargé des sept Dieux du Bonheur, est placée sous l'oreiller et rien n'est plus cher à ces passionnés amoureux du symbolisme, car c'est là que s'incorporent et se

concentrent toutes les bonnes choses qu'il est possible au cœur de l'homme de désirer.

La naissance d'un enfant est au Japon l'occasion de réjouissances sans nombre. On commence par dresser au-dessus de la maison une longue perche à laquelle est suspendue une carpe en papier, à qui le vent, en l'agitant, donne une apparence de vie. La carpe (*Koi*) est l'emblème de la persévérance, du courage et de la longévité possible. Elle aime à nager contre le courant, pour gagner les cascades. Lorsqu'elle est parvenue à les franchir, elle se change en dragon et vit mille ans. Quand le bébé japonais a atteint son centième jour, on le porte à la maison du prêtre, où il reçoit un nom, composé de son nom de famille et du nom de son *gardien*. Ce gardien, semblable au parrain occidental, est généralement le plus intime ami de la famille, dont le devoir est de veiller sur la carrière de l'enfant. Le prêtre écrit alors le nom sur un morceau de papier et l'enferme dans le sac à prières du bébé qui placé sur le sol, est laissé libre de se diriger où bon lui semble. On tire son horoscope de celui des points cardinaux vers lequel il se tourne. Quand il a quatre ans, on l'habille en soldat, et le costume, présent de son gardien, est généralement brodé d'attributs et d'emblèmes divers. Le cinquième jour du cinquième mois a lieu la Fête des Drapeaux. On offre à l'enfant une armure, des bannières, des drapeaux et .. une carpe. Puis, quand arrive le seizième anniversaire de sa naissance, une nouvelle carpe fait son apparition, en chair et en arêtes, et celle-là est *mangé vivante*. On l'apporte dans un plat avec de la glace et des algues. Cette dissection sur le vif s'opère en enlevant la chair des arêtes sans toucher aux parties vitales. Pendant cette opération, la carpe demeure passive, donnant ainsi à l'homme cette muette leçon d'une horrible douleur patiemment supportée.

Quand l'enfant a atteint l'âge d'homme, son mariage est l'événement le plus important qui survienne. Une fois que sa fiancée a été définitivement choisie, c'est dans sa demeure à elle que la cérémonie a lieu. Mais, dès que les fiançailles sont publiques, les parents de la jeune fille considèrent leur enfant comme morte pour eux. La veille du mariage, on la promène vêtue de blanc, couleur de deuil au Japon, et l'on observe le même cérémonial

que si elle était réellement trépassée. On purifie la maison, on époussette, on cire. Puis vient la fête elle-même. Au moment où la nouvelle épousée franchit le seuil de la demeure conjugale, deux torches allumées éclairent sa route ; mais dès que le cortège a pénétré dans la maison, les deux torches sont éteintes d'un seul coup. (*Revue des Revues*, novembre 1894.)

---

# BIBLIOGRAPHIE

MADAGASCAR, SA DESCRIPTION, SES HABITANTS (un vol, 500 p. chez Challamel) et MADAGASCAR ET LES HOVAS (un vol. chez Delagrave), par le *R. P. Piolet.*

Nos lecteurs apprécieront l'intérêt qu'excitent ces récits d'un voyageur qui s'est complu à approfondir l'étude des productions, des institutions, des coutumes infiniment curieuses et encore mal connues du pays malgache.

Ces deux livres ne font pas double emploi. Le second, *Madagascar et les Hovas*, nous présente un travail limité à cette partie de la population de Madagascar qu'on appelle les Hovas. Ce n'est pas la seule peuplade de l'île ; loin de là, elle ne constitue qu'une minorité turbulente. Mais c'est elle qui règne à Tananarive, et dont la puissance s'est étendue peu à peu sur toutes les peuplades voisines. C'est contre les Hovas que nous sommes partis en guerre. Ils méritaient donc une étude spéciale. Le R. P. Piolet s'en est acquitté avec une autorité et un talent qu'on ne saurait trop admirer. Voici quelques détails relatifs à la religion.

Les Hovas comme les Malgaches, n'ont ni temples, ni autels, ni, à proprement parler, des prêtres. C'est probablement ce qui a fait dire à certains auteurs qu'ils n'avaient point de religion, ce qui est absolument inexact.

D'abord ils sont monothéistes : ils ont la notion du vrai Dieu qu'ils nomment *Adriamanitra*, le Dieu à bonne odeur, ou encore *Zanahary*, le Dieu créateur. Dans leurs formules de prière, ils s'adressent toujours au Dieu créateur, principe de tout bien et ennemi de tout mal. Les autres invocations aux ancêtres, aux vertus des douzes montagnes, aux dieux inférieurs, bons ou mauvais, ne viennent qu'en second lieu. Le fétichisme et ses superstitions dans lesquelles ils ont noyé plus tard la croyance

au vrai Dieu, ne viennent que longtemps après. Ils les empruntèrent à leurs voisins et ne les acceptèrent qu'après de longues et vives résistances. Le P. Abinal parle même de vieillards qui jusqu'au milieu de ce siècle luttèrent contre l'introduction de l'idolatrie et refusèrent leur culte à tout ce qui n'était pas Zanahary, le Dieu créateur. Lui-même avait connu de ces ennemis de l'idolatrie, morts seulement vers 1870. Ils ont aussi la croyance à un rédempteur, fils de Dieu qui se serait fait homme et serait descendu sur les montagnes d'Ankaratra pour instruire les hommes et disparaître ensuite dans une région inconnue.

Les Hovas acceptent une âme, mais elle n'est pour eux qu'une ombre, un fantôme, un corps aérien. Elle peut se séparer du corps et s'en sépare un an avant la mort. C'est le sorcier qui l'en chasse. Quand il a choisi sa victime, il passe près d'elle inconnu et inoffensif en apparence ; il met le pied sur son ombre ; l'âme est saisie et il l'emporte captive, sans que le malheureux condamné à mort s'en aperçoive. Bientôt ce dernier maigrit et perd ses forces ; il meurt s'il ne peut recouvrer son âme. De là des récits étranges soit pour découvrir l'âme volée, pour la prendre, la rapporter à sa demeure, soit pour l'attirer par des présents, du miel, du riz, etc ; la prendre comme au piège et l'obliger à rentrer dans le corps. Si l'on réussit, c'est la guérison ; sinon c'est la mort.

Jusqu'au commencement de ce siècle, les Hovas faisaient mourir cette âme après un an passé à aller de sa case à son tombeau et réciproquement. Aujourd'hui, d'après une tradition de Betsiléo, ils la font se rendre au pays de Tanala, à la sainte et sombre montagne d'Ambondrombe, où elle périt après trois ans passés à parcourir les trois cercles concentriques qui composent ces Champs Élysées d'un nouveau genre. Toutefois cette croyance n'est pas universelle ; parfois on donne aux âmes une vie plus longue : tout semble indiquer que le dogme de l'immortalité de l'âme existait avant chez les Hovas.

Le culte des Hovas est rudimentaire. Ils invoquent souvent la Providence et lui demandent uniquement des biens temporels. Ils lui offrent les prémices de toutes chose par ces mots : « à Dieu les prémices, à vous les prémices Andriamanitra ». Ils lui font

aussi des vœux et lui offrent des sacrifices, avec cette particularité qu'ils donnent au démon, parce qu'il est méchant, la première part, la seconde à Dieu.

Les Hovas pratiquent la circoncision. Avant 1889, cette fête durait deux mois. Après avoir administré le tanghen à tous les sorciers, on se livrait aux danses et aux festins. Le jour de la circoncision après minuit, des hommes les plus courageux, vont chercher de l'eau fraîche qu'ils apportent dans une courge pour laver les blessures des enfants. Ils marchent en se défendant vigoureusement avec leurs lances et protégeant de leurs boucliers l'eau sainte contre la foule qui les accables de pierres, car il ne faut pas qu'une goutte de cette eau soit répandue : ce serait un mauvais présage et la cérémonie devrait être renvoyée. Puis, on apporte les enfants, au milieu d'une foule hurlant et criant, tandis que le pontife de la circoncision fait son office.

L'idolatrie fut introduite chez les Hovas vers la fin du XVIe siècle. Leurs idoles s'appellent *sampy*. C'est un objet quelconque enveloppé de linge avec deux bandelettes pendant de chaque côté, à gauche sur un bout de bâton, d'où son nom de *sampy*, à califourchon. On leur rend un vrai culte. Ils adorent aussi de la même façon les pierres sacrées ; on leur fait des vœux, on leur offre des sacrifices, on les salue, on les marque d'une onction, on les consulte, etc. La religion actuelle des Hovas n'est guère qu'un ensemble de superstitions. Le sorcier est haï : il est la cause de tout le mal. Il ne faut pas les confondre avec le devin qui est au contraire estimé et recherché. Il est en effet l'adversaire du sorcier et a surtout pour mission de détruire ses mauvais sorts. Il lit dans l'avenir à l'aide d'un jeu appelé *sikidy*, qui consiste à faire mouvoir avec une baguette de petites graines et à déterminer ce que signifient les figures qu'elles font.

Les fêtes des Hovas sont très nombreuses. La principale est la *faudroana* ou Bain de la Reine ; c'est plus exactement la fête du nouvel an. Elle dure un mois.

Quatre églises protestantes se sont successivement établies à Madagascar, les Indépendants, les Anglicans, les Quakers et les

Luthériens de Norwège et d'Amérique ; mais l'avenir appartient à la mission catholique.

La Vie privée des Romains, par *Joachim Marquardt*, traduite par Victor Henry.

Voici un ouvrage dont on ne peut contester l'utilité.

Ce volume, qui est le second, est de tous points digne du premier, par l'étendue de l'information, la variété des questions qui y sont traitées, la prodigieuse quantité des travaux modernes mis à contribution, et l'esprit critique qui a présidé au triage de tant de faits.

Le premier volume nous a montré, « l'organisme intérieur de la vie de famille romaine » ; celui ci nous en fait voir « les éléments extrinsèques, les besoins, et la satisfaction de ces besoins par l'exercice des diverses professions ». Ces besoins sont corporels ou intellectuels. C'est toute la division, parfaitement logique, du présent volume.

— La Prière dans le paganisme romain, par l'abbé *A. Devaux*, professeur aux Facultés catholiques de Lyon.

L'auteur nous montre quelle place le paganisme romain fait à la prière, soit dans la vie privée, soit dans la vie publique, et quels étaient les caractères de cette prière. M Devaux après avoir étudié les caractères généraux de la religion romaine, nous apprend comment on priait à Rome, au foyer domestique, ou publiquement. Il recherche l'influence que les diverses philosophies ont exercée sur la théorie et la pratique de cette prière. La conclusion de cette étude est que la pratique de la prière chez les Romains justifie ce nom de peuple religieux qu'on leur donne d'ordinaire.

M. Devaux a pu trouver dans G. Boissier des traits épars sur la religion romaine, mais c'est lui qui a eu le mérite de réunir les nombreux textes qui parlaient de la prière et qui, jusque là, étaient restés disséminés dans toute la littérature romaine. Il a interprété ces textes, et en a dégagé la signification précise.

Le Gérant : *Z. Peisson.*

---

Amiens.— Imp. Rousseau-Leroy, 40, rue des Jacobins.

# LE CONFUCIANISME

La morale est incontestablement la partie la plus importante du confucianisme. La raison humaine laissée à elle-même ne saurait peut-être aller plus loin. Malgré les erreurs qu'ils contiennent, les enseignements de Confucius peuvent être considérés comme présentant un spécimen élevé de morale naturelle. Telle pourtant n'a pas été l'opinion de tous les savants : « L'ouvrage moral de Cicéron *de Officiis*, dit Hegel, nous en apprend plus et mieux que tous les ouvrages de Confucius ; et d'après ses ouvrages originaux, on peut émettre l'opinion qu'il vaudrait mieux pour la réputation de Confucius qu'il n'eussent jamais été traduits. » On appelle, ajoute-t-il, populaire, une morale qui n'est que vulgaire.

H. Ritter n'a pas été plus juste dans son *Histoire de la philosophie ancienne*. « Les règles de conduite, dit-il, et les sentences morales répétées jusqu'à satiété, qu'on rencontre dans les écrits de ce sage, les formes de pratiques extérieures qui s'y trouvent prescrites, et tout cela sans le moindre ensemble, ne mérite de nous qu'un sourire sur le sérieux plein de raideur qui voudrait faire passer ces maximes pour quelque chose d'important. »

Ces critiques nous semblent exagérées. Il y a sans doute beaucoup à redire au code moral de Confucius. Il ne pouvait guère en être autrement. Il manquait à celui

qui le fit la connaissance exacte de l'homme tel que nous le montre la révélation. Comment expliquer l'origine du mal et les contradictions de la nature humaine, sans le péché originel ? Aussi Confucius ne tente même pas cette explication. Il suppose la bonté naturelle de l'homme ; il la proclame même. Le mal existe ; il se contente de le constater sans remonter à ses sources. Son but est d'y porter remède. Malgré des imperfections inévitables, on ne saurait nier la valeur de ses enseignements moraux et sa profonde connaissance du cœur de l'homme. Il donne pour fondement à sa morale le respect et l'obéissance. C'est sur ces deux bases qu'il édifiera la famille, et comme l'état n'est que l'extension de la famille, il imposera au citoyen les mêmes obligations qu'à l'enfant. Il est incontestable que c'est à ces deux principes que la Chine doit cette stabilité qui fait sa force et qui semble défier les siècles.

La morale, d'après Confucius, est écrite dans le cœur de tout homme. L'enseigner ce n'est le plus souvent que faire sortir à la lumière ce qui est au fond de son âme. « Ce que je vous enseigne, disait-il, vous l'apprendrez de vous-même, en faisant un usage légitime des facultés de votre esprit ; rien n'est si naturel et si simple que les principes de la morale, dont je cherche à vous inculquer les maximes salutaires. Tout ce que je vous enseigne, vos anciens sages l'ont pratiqué depuis longtemps auparavant, et cette pratique se réduisait à trois lois fondamentales de relation entre sujets et gouvernants, entre père et fils, entre mari et femme ; à l'exercice des cinq vertus capitales : l'humanité, c'est-à-dire l'amour de tous sans distinction ; la justice qui rend à chacun ce qui lui appartient ; l'observation des cérémonies et des usages établis, afin que tous ceux qui vivent ensemble suivent une même règle et participent

aux mêmes avantages comme aux mêmes incommodités ; la rectitude d'esprit et de cœur qui fait rechercher et désirer le vrai en toutes choses, sans faire illusion à soi ni aux autres ; la sincérité, c'est-à-dire un cœur ouvert qui exclut la feinte et la dissimulation dans les faits comme dans les paroles. Ces vertus ont rendu vénérables les premiers instituteurs du genre humain, tant qu'ils ont vécu, et leur ont valu ensuite l'immortalité ; prenons-les pour modèles et mettons tous nos efforts à les imiter (1). »

Les philosophes de la Grèce avaient généralement deux doctrines, l'une écrite pour leurs partisans, l'autre publique pour le vulgaire. Il n'en fut pas ainsi de Confucius. Son école fut ouverte à tous ; il ne se contenta pas de communiquer ses idées à un petit cénacle d'amis ; il voulut au contraire atteindre tout le monde, instruire et moraliser les masses, et à ce point de vue sa mission fut plus élevée : « Vous, mes disciples, leur disait-il, croyez-vous que j'ai des doctrines cachées ? Je n'ai point de doctrines cachées pour vous. Je n'ai rien fait que je ne vous l'ai communiqué, ô mes disciples ! C'est la manière d'agir de Kieou (lui-même). »

La morale de Confucius est répandue dans tous ses livres, mais elle est plus complètement et plus nettement exposée dans le Ta-hio et l'Invariabilité dans le milieu.

Le ta-hio part de ce principe que l'homme a reçu du ciel, avec la vie physique une vie morale qu'il doit cultiver et développer pour arriver à la perfection, en se conformant au modèle céleste et divin. Il résume à trois les devoirs que lui imposent les différentes conditions de la vie : 1° Développer le plus possible la faculté morale

(1) Mémoires sur les Chinois, t. XII.

intelligente qui est en nous en germe et obscurcie par les passions ; 2° Renouveler le peuple, c'est-à-dire l'éclairer, le civiliser ; 3° Placer sa fin, le but de sa vie dans le souverain bien, c'est à-dire dans le perfectionnement de sa nature et de ses facultés.

La morale est une science difficile et profonde. Elle suppose l'art de distinguer les causes et les effets, les principes et les conséquences, car dans le monde moral comme dans le monde physique tout se tient ; les effets deviennent causes à leur tour. Il n'y a pas de champ d'étude plus vaste que le cœur humain : plus que partout ailleurs, l'observation et la précision sont ici nécessaires. Confucius ne s'appuie que sur la raison ; il a soin cependant de confirmer ses maximes par les exemples des anciens. Le ta-hio est l'exposé des principes généraux de sa morale. Il y a dans cette page magistrale une formule concise et rigoureuse de tous les devoirs de l'homme. Les lettrés la regardent comme un précis sublime de tout ce que la philosophie, la morale et la politique ont de plus lumineux. Nous allons en juger nous-mêmes.

1. La loi de la grande étude, ou de la philosophie pratique, consiste à développer et remettre en lumière le principe lumineux de la raison que nous avons reçu du ciel, à renouveler les hommes, et à placer sa destination définitive dans la perfection ou le souverain bien.

2. Il faut d'abord connaître le but auquel on doit tendre, ou sa destination définitive, et prendre ensuite une détermination. La détermination étant prise, on peut avoir ensuite l'esprit tranquille et calme ; l'esprit étant tranquille et calme on peut ensuite jouir de ce repos inaltérable que rien ne peut troubler. Étant parvenu à jouir de ce repos inaltérable que rien ne peut troubler, on peut ensuite méditer et se former un jugement sur

l'essence des choses ; ayant médité et s'étant formé un jugement sur l'essence des choses, on peut ensuite atteindre à l'état de perfectionnement désiré.

3. Les êtres de la nature ont une cause et des effets ; les actions humaines ont un principe et des conséquences : connaître les causes et les effets, les principes et les conséquences, c'est approcher très près de la méthode rationnelle avec laquelle on parvient à la perfection.

4. Les anciens princes qui désiraient développer et remettre en lumière dans leurs états, le principe lumineux de la raison que nous recevons du ciel, s'attachaient auparavant à bien gouverner leurs royaumes ; ceux qui désiraient bien gouverner leurs royaumes, s'attachaient auparavant à mettre le bon ordre dans leurs familles ; ceux qui désiraient mettre le bon ordre dans leurs familles, s'attachaient auparavant à rendre leurs intentions pures et sincères ; ceux qui désiraient rendre leurs intentions pures et sincères s'attachaient auparavant à perfectionner le plus possible leurs connaissances morales ; perfectionner le plus possible les connaissances morales consiste à pénétrer et approfondir les principes des actions.

5. Les principes des actions étant pénétrés et approfondis, les connaissances morales parviennent ensuite à leur dernier degré de perfection ; les connaissances morales étant parvenues à leur dernier degré de perfection, les intentions sont ensuite rendues pures et sincères. Les intentions étant rendues pures et sincères, l'âme se pénètre ensuite de probité et de droiture. L'âme étant pénétrée de probité et de droiture la personne est ensuite corrigée et améliorée. La personne étant corrigée et améliorée, la famille est ensuite bien dirigée. La famille étant bien dirigée, le royaume est ensuite bien gouverné.

Le royaume étant bien gouverné, le monde ensuite jouit de la paix et de la bonne harmonie.

6. Depuis l'homme le plus élevé en dignité, jusqu'au plus humble et au plus obscur, devoir égal pour tous : corriger et améliorer sa personne, ou le *perfectionnement de soi-même*, est la base fondamentale de tout progrès et de tout développement moral.

7. Il n'est pas dans la nature des choses que ce qui a sa base fondamentale en désordre et dans la confusion, puisse avoir ce qui en dérive nécessairement dans un état convenable

Traiter légèrement ce qui est le principal ou le plus important, et gravement ce qui n'est que secondaire, est une méthode d'agir qu'il ne faut jamais suivre. »

Le perfectionnement de soi-même est donc le principe fondamental de cette morale. Le parfait absolu est le type sur lequel doit se baser le perfectionnement humain. « Le parfait est le commencement et la fin de tous les êtres ; sans lui les êtres ne seraient pas. » « Réunir le perfectionnement intérieur au perfectionnement extérieur constitue la grande règle du devoir. C'est pour cela que l'homme souverainement parfait ne cesse jamais de faire le bien pour lui-même et de travailler au perfectionnement des autres hommes. »

La charité doit servir de base à nos rapports avec le prochain : « La doctrine de Confucius, disait un de ses disciples, consiste à avoir une invariable droiture de cœur et à agir envers les autres comme nous voudrions qu'ils agissent envers nous. »

Rien de méprisable comme une vie inutile, oisive et matérielle : « Ceux qui ne font que boire et manger pendant toute la journée, disait Confucius, sans employer leur intelligence à quelque objet digne d'elle, font pitié.

N'y a-t-il pas le métier de bateleur ? qu'ils le pratiquent: ils seront des sages en comparaison. »

Le Ciel aime la droiture et la simplicité de l'âme : « Le cœur de l'homme est plein d'écueils, dit le Chou-King ; le cœur du tao ou de la raison suprême est simple et caché. Soyez pur, soyez simple, et tenez toujours au juste milieu. » (1)

« Les esprits ne regardent pas toujours de bon œil les cérémonies qu'on leur fait ; ils ne sont favorables qu'à ceux qui les font avec un cœur droit et sincère. » (2)

« J'aime, disait l'empereur Hoang-ti, cette vertu brillante qui est l'accomplissement de la loi naturelle de l'homme, et qui ne se révèle pas par beaucoup de pompe et de bruit. » (3)

Voici le portrait du sage, d'après le Tchoung-young cité par Réville, p. 334 (II, 54-56).

« Possédant toutes les qualités du sage, il se montre doué de promptitude à comprendre, de discernement clair, d'intelligence vaste, de savoir universel, apte à diriger. Il est magnanime, généreux, débonnaire, doux, patient, impulsif, énergique, ferme, endurant, sachant rester inébranlable, bien ordonné, grave, ne s'écartant jamais du milieu, correct, inspirant le respect, accompli, sachant distinguer, concentrer et chercher, apte à séparer ce qui doit être séparé. Il embrasse tout, profond et actif comme une source, déployant ses vertus en leur saison. Embrassant tout, il est comme le Ciel. Profond et actif comme une source, il est comme l'abîme. On le voit, et tous le vénèrent ; il parle et tous le croient ; il agit et tous se plaisent à ses actions. Donc sa renommée

(1) *Ch.-ta-yu-mo,* v. 15.
(2) *Ch.-tai-kia,* section III, v. 1.
(3) *Livre des Vers, Ode à Hoang-ti.*

dépasse l'empire du Milieu et s'étend jusqu'aux tribus barbares. Partout où les navires et les voitures atteignent, partout où la force de l'homme pénètre, partout où le Ciel couvre et où la terre soutient, partout où brillent le soleil et la lune, partout où tombent les frimas et la rosée, tous ceux qui ont du sang et du souffle l'honorent et l'aiment sincèrement. C'est pourquoi il est dit : Il est l'égal du Ciel. »

On ne compte que 14 sages officiels : Fou-hi, Chèn-Noung, Hoang-ti, Yao, Choun, Yu, Cheng, Iyen, Pe-Hi, Houen-Houang, Vou-Vang, Tcheou-Khoung, Liou-Hi-Houi et Confucius.

L'empire de la sainteté est aussi bienfaisant qu'invincible. C'est la vertu qui donne à un homme l'autorité sur ses semblables, et si cette sainteté est profonde et éclatante elle peut conduire celui qui la possède au faite du pouvoir. Ce sont les sages arrivés à la perfection qui doivent établir les lois de l'empire : elles offriront plus de garanties et seront plus facilement acceptées : « Il n'y a que l'homme souverainement saint qui par la faculté de connaître à fond et de comprendre parfaitement les lois primitives des êtres vivants, soit digne de posséder l'autorité souveraine et de commander aux hommes..... Que cet homme souverainement saint apparaisse avec ses vertus, ses facultés puissantes, et les peuples ne manqueront pas de lui témoigner leur vénération. Qu'il parle et les peuples ne manqueront pas d'avoir foi en leur parole. Qu'il agisse et les peuples ne manqueront pas d'être dans la joie. »

La morale d'après l'*Invariabilité dans le Milieu* consiste à connaître la voie droite et à la suivre. » Le mandat du Ciel s'appelle nature rationnelle ou morale. Le principe qui nous dirige dans la conformité de nos actions avec la nature rationnelle s'appelle droite voie,

raison (tao). Le système coordonné de la droite voie, de la raison s'appelle Doctrine des devoirs ou Institutions sociales. »

C'est en rendant à chacun ce qui lui appartient que l'on pratique cette voie droite Or cette science ne peut venir que d'en haut. « L'art de savoir distinguer ce que l'on doit aux parents de divers degrés ne s'apprend que par des rits ou principes de conduite inspirés par le Ciel. »

Les devoirs les plus universels pour le genre humain sont au nombre de cinq, et l'homme possède trois facultés naturelles pour les pratiquer. Les cinq devoirs sont : les relations qui doivent exister entre le prince et les ministres, le père et les enfants, le mari et la femme, les frères aînés et les frères cadets, et l'union des amis entre eux, lesquelles cinq relations constituent la loi naturelle du devoir la plus universelle pour les hommes. La conscience qui est la lumière de l'intelligence pour distinguer le bien du mal, l'humanité qui est l'équité du cœur, le courage moral qui est la force de l'âme sont les trois grandes et universelles facultés morales de l'homme. ».

A côté des voies ordinaires du bien, il y a celles de la perfection. Confucius les a connues et les indique. « Le saint homme, dit-il, doit se purifier de toute souillure, avoir toujours un extérieur propre et décent, des vêtements distingués, ne se permettre aucun mouvement, aucune action contrairement aux rites prescrits, voilà les moyens qu'il faut employer pour bien régler sa personne. Repousser loin de soi les flatteurs, fuir les séductions de la beauté, mépriser les richesses, estimer à un haut prix la vertu et les hommes qui la pratiquent. » (1)

Confucius a été jusqu'à défendre les paroles inutiles :

(1) *Tchoung-Young*, ch. 20, v 13.

« Ne pas se laisser aller, dit-il, à un débordement de paroles superflues ; faire en sorte que les paroles répondent aux œuvres et les œuvres aux paroles. » (1)

Au reste la perfection n'est pas quelque chose d'indivisible. Elle a plusieurs degrés. Parfois ses sommets sont tellement élevés qu'elle est à peine compatible avec la faiblesse humaine. Ceux qui parviennent à y arriver, sortent des conditions ordinaires, et selon une croyance commune à toutes les philosophies orientales, jouissent de pouvoirs surnaturels : ils peuvent prévoir l'avenir, dominer les éléments ; ils prennent rang parmi les intelligences supérieures. Ceux qui peuvent viser à ces hauteurs, sont rares ; mais la perfection a des degrés plus abordables, auxquels doivent aspirer les hommes vertueux.

Confucius ne connaît pas de plus beau spectacle que celui de la sainteté. La vertu a le secret de captiver son cœur : « elle est légère comme le duvet le plus fin. » L'homme supérieur ne s'occupe que de la voie droite et non du boire et du manger : « Oh ! qu'il était sage Hoeï, disait le maître de son disciple, il avait un vase de bambou pour prendre sa nourriture, une simple coupe pour boire, et il demeurait dans l'humble réduit d'une rue étroite et abandonnée. Un autre homme que lui n'aurait pu supporter ces privations et ces souffrances. Cela ne changeait pas cependant la sérénité d'Hoéï. Oh ! qu'il était sage Hoéï. » (3)

Indépendamment des devoirs communs à tous les hommes, il y a les devoirs particuliers qui naissent de la situation dans laquelle chacun est placé. Plus l'on est élevé dans la hiérarchie sociale, plus aussi les obliga-

(1) *Tchoung-Young,* ch. 23, v. 4.
(2) *Lun-Yu.*

tions sont nombreuses et rigoureuses. Le roi étant placé à la tête est aussi celui auquel incombent les plus grandes responsabilités. « Le roi Vou-Vang disait : Le ciel et la terre sont le père et la mère de tous les êtres. L'homme entre tous ces êtres est le seul qui ait l'intelligence en partage ; mais un roi doit l'emporter par sa droiture et par son discernement. Étant supérieur par sa droiture et son discernement il devient le père et la mère du peuple. » (1)

*L'Invariabilité dans le Milieu* résume de la manière suivante les devoirs des rois : « Tous ceux qui gouvernent les empires et les royaumes ont neuf règles invariables à suivre : se régler ou se perfectionner soi-même, vénérer les sages, aimer les parents, honorer les premiers fonctionnaires de l'État ou ministres, traiter et chérir le peuple comme un fils, attirer près de soi tous les savants et les artistes, accueillir agréablement les hommes qui viennent de loin, les étrangers, et traiter avec amitié tous les grands vassaux. » (2)

De tels procédés et de tels principes ne pouvaient que conduire à une morale pure et droite. On ne saurait nier ce caractère à la morale de Confucius. Ces maximes se rapprochent parfois de celles de l'évangile : « un bon cœur, nous dit-il, penche vers la bonté et l'indulgence ; un cœur étroit ne dépasse pas la patience et la modération. — Pécher et ne pas se repentir, c'est proprement pécher. — Ne vous affligez pas de ce que vous ne parvenez pas aux dignités publiques ; gémissez plutôt de ce que vous n'êtes point orné des vertus qui pourraient vous rendre digne d'y être élevé. — Il faut payer la haine et les injures par l'équité, les bienfaits par les bienfaits. »

(1) *Chou-King,* 4e partie, ch. tai-tchi, v. 2.
(2) *Tchoung-Young,* ch. 20, v. 11.

Confucius n'est pas moins admirable par sa méthode d'enseigner que par ses enseignements eux-mêmes. Il repousse la violence et ne veut s'imposer aux consciences que par la persuasion. Le zèle avait manqué à Lao tseu : l'austère philosophe n'avait cherché la vérité que pour lui-même et avait vécu loin de la foule. Confucius a, au contraire, l'esprit de prosélytisme. Il aime le peuple et il voudrait le pénétrer de ses enseignements. Aussi son langage est simple, familier, il use de comparaisons et d'apologues ; il excelle à raconter les exemples des anciens. Des circonstances les plus ordinaires de la vie, il sait tirer des leçons de morale. Ayant rencontré, avec ses disciples, un oiseleur, il remarque avec surprise qu'il n'y avait dans ses pièges que de jeunes oiseaux. Où sont les vieux ? demanda-t-il. L'oiseleur lui expliqua que les vieux étaient trop prudents et ne se laissaient pas prendre ; impossible même de saisir les jeunes qui vivent habituellement avec les vieux. Je ne saisis, ajouta-t il, que les étourdis qui se séparent de la bande ; par hasard seulement se trouvent pris quelques vieux qui ont eu la folie de suivre les jeunes. La leçon était facile à tirer : Confucius n'eut point de peine à faire comprendre à ses disciples que l'expérience est la première des sciences, et que la prudence comme l'enseigna plus tard Lafontaine, est la mère de la sûreté.

La justice doit être lente pour être sûre ! Un père de famille vint un jour se plaindre à Confucius de son fils ; il l'accusa d'avoir manqué à tous ses devoirs et demandait en conséquence l'application des peines les plus sévères. Confucius l'engagea à surseoir. Après trois mois d'attente, le père avoua qu'en effet il avait cédé à un mouvement de colère, et rétracta la plus grande partie de ses accusations.

Confucius voulait dans les rapports une sincérité complète. Un personnage se présenta un jour pour demander des leçons de sagesse. Confucius jouait du ssé pour se distraire. Yen-Hoéï son disciple exposa ce qui en était au visiteur, sans chercher de vaines excuses. Le Maître applaudit à cette droiture : « O homme candide, s'écria-t-il, il ne saurait dire les choses autrement qu'elles sont. Voilà la vraie vertu. »

Rien n'est détestable comme la dissimulation.

Pour Confucius il y a cinq sortes de délits qui sont impardonnables : 1° méditer secrètement les crimes et les exécuter sous le manteau de la vertu ; 2° une incorrigibilité reconnue et souvent éprouvée ; 3° le mensonge calomnieux sous le couvert de la vérité ; 4° la vengeance cruellement exercée après s'être cachée sous les dehors de l'amitié ; 5° dire le pour et le contre selon le moment et l'intérêt.

L'homme doit se montrer plus fort que l'épreuve. Il lui reste toujours l'espérance et la faculté d'accomplir sa mission. Un jour que Confucius se rendait à la cour du roi de Tsi, voisin de celui de Lou, il entendit sur son chemin des cris désespérés. S'approchant, il aperçut un homme qui cherchait à s'étrangler. Confucius l'arrêta, et lui demanda avec bonté de lui raconter ce qui avait pu le porter à cet accès de désespoir. Le malheureux lui narra l'histoire de sa vie si pleine de désillusions.

Jeune, il s'était adonné à l'étude avec ardeur. Rentré chez lui, il s'était marié et avait perdu peu après ses parents, sans avoir rien fait pour eux. Il avait offert ses services au roi de Tsi, qui, adonné au plaisir, n'avait pas même fait attention à sa demande. Pour comble de malheur, son fils l'a abandonné et ses amis ne lui témoignent plus que de l'indifférence. Voilà pourquoi il veut

s'arracher la vie (1). « Quelques grandes que soient nos fautes, lui répondit Confucius, la plus grande de toutes est de succomber au désespoir. Avant de viser à devenir un sage, il fallait être un homme ordinaire et en remplir tous les devoirs. Cependant tant qu'un homme jouit de la vie, rien n'est à désespérer pour lui. Il peut encore devenir un sage. » Après l'avoir réconforté par ses paroles et détourné de son funeste dessein, il remonta sur son char et continua sa route.

Khang-Hi (1662-1723) ramena à 16 préceptes la morale de Confucius. Ils sont le décalogue des Chinois :

« 1° Placez le plus haut dans votre estime la piété filiale et la soumission fraternelle, afin de donner aux relations sociales l'importance qui leur est due.

2° Conduisez-vous généreusement envers les branches de votre famille, afin de mettre en plein jour l'harmonie et la bonté.

3° Cultivez la paix et la concorde avec vos voisins, afin de prévenir les querelles et les procès.

4° Reconnaissez l'importance de l'agriculture et de la culture du mûrier, afin qu'il y ait quantité suffisante de nourriture et de vêtements.

5° Montrez que vous appréciez la tempérance et l'économie, afin de prévenir le gaspillage de vos ressources.

6° Faites grand cas des écoles et des collèges, afin que les travaux des lettrés soient corrects.

7° Découragez et banissez les doctrines étranges (bouddhisme, taoisme), afin que la doctrine correcte soit prédominante.

8° Exposez et expliquez les lois, afin d'avertir les ignorants et les obstinés.

(1) Aucune loi ne défend le suicide.

9° Faites preuve de convenance et de courtoisie prévenante, afin d'améliorer les manières et les coutumes.

10° Travaillez diligemment dans vos professions respectives, afin de donner satisfaction aux vœux du peuple.

11° Instruisez vos fils et vos jeunes frères, afin de les détourner de faire ce qui est mal.

12° Opposez une barrière aux calomnies, afin de protéger les hommes honnêtes et bons.

13° Avertissez contre le danger de cacher les déserteurs, afin d'éviter d'être enveloppé dans leurs châtiments.

14° Payez vos impôts promptement et complètement, afin d'échapper à la réquisition d'urgence des sommes que vous êtes tenus de payer.

15° Associez-vous par centaines et par dizaines, afin de mettre un terme aux vols et au brigandage.

16° Attachez-vous à écarter les ressentiments et les colères, afin de montrer que vous sentez l'importance due aux personnes et à leur vie ».

Quel a été le résultat de la morale de Confucius sur les Chinois ? Elle n'en a pas fait un peuple moral. Ils pratiquent largement beaucoup de vertus sociales, mais aussi ils laissent voir à l'observateur une lamentable défaillance de force morale ; l'honnêteté commerciale et la sincérité se rencontrent bien plus rarement chez eux que dans les pays chrétiens ; le sens du principe moral est très peu développé parmi eux en raison des mœurs du peuple ; ils ne se montrent pas honteux quand on découvre qu'ils ont menti ; la duplicité est trop souvent une arme diplomatique dans leur vie sociale et ils l'emploient sans aucun remords. Il y a là, et en d'autres points encore, un défaut palpable de délicatesse qui

indique l'absence des principes d'honneur dans le caractère national et qui rend ce peuple incapable d'énergie guerrière et accessible aux tentations nouvelles, comme par exemple l'usage de l'opium. Il y a encore une autre cause de faiblesse chez les Chinois, c'est la coutume de la polygamie, institution qui agit sur eux aussi fatalement que sur les autres nations orientales.

Confucius voulut faire de la famille la base de l'état ; tous les deux reposent en effet, sur les mêmes principes. Mais, la famille laisse beaucoup à désirer dans la constitution chinoise. La femme n'y occupe pas la place qui lui est due ; l'autorité du père y est exagérée ; l'enfant n'y jouit pas du respect auquel il a droit.

La condition de la femme en Chine est loin d'être en effet ce que l'Évangile l'a faite en Occident. La fidélité il est vrai, y est regardée comme une vertu et ce pays a eu aussi ses Lucrèce. La belle King-Ching-Kou avait juré de se tuer plutôt que de laisser entamer son honneur. Son époux Chi-ung-tou permit pour l'éprouver qu'elle fut soumise aux tentations les plus adroites et les plus violentes. Trois hommes furent subrepticement introduits dans sa chambre. Elle en tua un et mit les deux autres en fuite ; l'un d'eux cependant s'était enfui en emportant un pan de sa robe. Craignant alors d'être compromise, elle se donna la mort. Le tribunal ayant connu le fait, le mari fut décapité et un arc de triomphe fut élevé à sa femme avec ces mots : *A la gloire de la chasteté.*

Ce sont là pour des païens, de beaux exemples ; il n'en est pas moins vrai que l'état de la femme en Chine est un état d'abaissement. Nous avons sans doute tort dans nos appréciations de tout juger à notre mesure et de ne pas tenir assez compte de la différence des mœurs. La plupart des auteurs exagèrent quand ils nous représentent la femme chinoise dans un état de servitude

complet. La femme en Chine est généralement respectée ; tandis que la loi en Europe fait de la femme une mineure, en Chine elle lui permet de disposer et de contracter. Il n'en est pas moins vrai qu'elle est considérée comme un être inférieur et traitée comme telle. Quand un garçon est né, on le dépose à terre, le père le reçoit et l'offre aux tablettes des ancêtres. Un semblable usage se retrouve chez les Romains. Si c'est une fille qui est née, le père ne la relève pas. Ses amis se gardent bien de le féliciter. Le caractère chinois qui signifie femme, signifie aussi balai, et désigne les humbles fonctions qui lui conviennent. Les jeunes filles ne fréquentent pas les écoles publiques : celles-ci sont exclusivement réservées aux garçons. « La poule ne doit pas chanter, dit un proverbe : si elle chante la famille est perdue. » Ce principe a été poussé bien loin ; et l'influence bienfaisante de la femme au sein de la famille, s'est trouvée paralysée.

Les seuls procédés en usage pour le règlement d'un mariage suffisent pour enlever à la femme son autorité et son prestige. Les parents règlent seuls les mariages de leurs enfants, sans tenir compte de leurs goûts ou de leurs sympathies. Il n'est pas nécessaire que les époux se soient vus. Cependant les parents de l'époux ont le droit d'examiner la jeune fille sans voile et même dans le bain : c'est surtout sur la dimension des souliers que l'on juge de son prix. On sait qu'une femme en Chine est d'autant plus prisée que son pied est plus petit. Les Chinoises ne peuvent regarder sans rire, les grands pieds de nos dames européennes. Aussi s'applique-t-on dès le jeune âge, au moyen de ligatures et d'appareils particuliers à atrophier le pied des jeunes filles (1). Le jour des

(1) M. Castonnet des Fosses vient de publier dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, le récit des voyages dans la

noces arrivé, une cavalcade composée de parents et d'amis vient prendre l'épouse à la maison paternelle, musique en tête et à la lueur des torches ; on porte en même temps des parfums et des présents. La jeune mariée est conduite au domicile de l'époux dans un baldaquin fermé à clé. Le mari ouvre et reçoit la fiancée qu'il voit pour la première fois. Si elle ne lui plaît pas, il peut la renvoyer. Si elle lui convient, il l'accepte, l'introduit dans sa demeure, et après avoir avec elle adoré le Tien, la remet aux dames invitées. Dans les familles pauvres, les choses se passent plus simplement ; cependant il y a toujours la cérémonie de la réception reconnue comme indispensable.

Les veuves pauvres sont parfois contraintes par la

Cochinchine et l'Annam, de Pierre Poivre (1719-1786), envoyé par le séminaire des missions étrangères. Nous y retrouvons la description du mariage tel qu'il se célébrait à Hué ; les cérémonies n'ont pas sensiblement changé depuis.

« La cérémonie à laquelle je viens d'assister, écrit Poivre, s'est réduite à un grand repas, où l'on a beaucoup bu et beaucoup mangé. La mandarine a fait tuer un buffle et quatre cochons, dont elle a régalé toute sa famille et celle de son époux. Il pouvait y avoir cent convives, hommes ou femmes. Cette cérémonie de festin avait été précédée de plusieurs autres, que je vais détailler pour vous en donner une idée.

« Lorsqu'un garçon a fait son choix et qu'il s'est décidé, avec le consentement de sa famille, sur la fille qu'il doit épouser, il s'annonce comme gendre au père et à la mère de cette fille, et leur demande en cette qualité la permission de venir tous les jours offrir ses services. Dès lors, il est regardé comme le serviteur de la maison, et s'il veut obtenir la fille, il doit être exact à faire tout ce qu'on lui ordonnera. Souvent on exige de lui des services pénibles, et cela dure un an.

« Lorsque les parents sont contents du service du garçon, ils l'en avertissent. Le garçon fait alors sa demande solennelle et se prosterne trois fois en public devant son beau-père et sa belle-mère. Deux jours après, ce gendre apporte des présents au beau-père, à la belle-mère et à la jeune fille. Ce sont des bijoux. La jeune fille ap-

famille de se remarier pour le gain qui doit en provenir. Souvent pour ne pas acheter une femme, on s'en procure dans les hospices. Là encore se fournissent ceux qui n'ont pas d'enfants. C'est ainsi que la femme est réduite en Chine à l'état de marchandise. Cette origine doit peser sur sa vie entière. Renfermée chez elle, elle y est trop souvent gardée par la jalousie et elle ne peut voir ses parents sans la permission de son mari. Une femme de haute condition ne doit sortir que bien fermée dans son baldaquin. Cependant elle n'a pas besoin de se voiler contrairement à l'usage si commun en Orient. Le mari conserve sur elle un droit absolu ; il peut la battre impunément ; mais la femme qui maltraite son mari est condamnée à cent coups de bambou.

Indépendamment de cette infériorité faite à la femme par l'usage de la loi, la polygamie et le divorce lui enlèvent toute sécurité et toute dignité. Un chinois

proche triste et de mauvaise humeur, et offre du bétel. L'on convient du jour.

« Le jour arrivé, le garçon se rend de grand matin chez son épouse, en cérémonie et équipage de mandarin, c'est-à-dire avec des soldats et des domestiques, dont un le couvre d'un grand parasol ; il est suivi d'une troupe qui porte généralement tout ce qu'il a de biens, habits, meubles de ménage et argent ; tout se porte publiquement. Dès qu'il arrive à la porte, son épouse lui envoie une personne pour le recevoir et lui faire honneur comme à son maître. Dès qu'il est arrivé, elle vient elle-même le recevoir et lui offrir du thé, du bétel et du tabac. Le mari offre à son épouse tout son bien, lui donne les clefs de ses coffres, en lui disant que, désormais, il se repose sur elle du soin de tout. Voilà proprement le contrat de mariage, et il n'y en a pas d'autre.

« Les nouveaux mariés vont se prosterner ensuite neuf fois devant les images des ancêtres de la fille, et de là vont à la pagode adorer l'idole, et lui demander la santé, l'union et la fortune. Puis l'on vient à la maison, boire, manger, se divertir aux dépens de la nouvelle mariée. C'est par là que finit la cérémonie. »

peut avoir plusieurs femmes : il suffit que ses ressources lui permettent de les entretenir. Il a surtout recours à cet expédient quand il n'a pas d'enfants de sa première femme ou qu'il n'en a eu que des filles, incapables de conserver son nom. Ces concubines sont reçues sans aucune cérémonie : le mari s'engage seulement à ne pas les maltraiter. Sa femme légitime, condamnée à supporter la présence d'une ou de plusieurs rivales, conserve dans la famille, son rang d'épouse légitime. Les enfants de concubines la traitent et la regardent comme leur mère ; toutefois, à la mort du père, l'autorité passe au fils aîné.

Le père de Confucius eut de sa femme de premier rang, neuf filles, et d'une femme de second rang, un fils chétif qui mourut. Il épousa alors une jeune fille de la maison de Yen qui lui donna celui qui devait illustrer son pays.

Le divorce enlève là aussi à la famille toute sécurité. Confucius l'a accepté, et la législation l'a mis à la portée de tous. Un mari peut répudier sa femme pour sept causes : 1° Pour incompatibilité d'humeur de la femme avec le beau-père ou la belle mère. 2° Pour stérilité reconnue ; 3° Pour manquement à la foi conjugale ; 4° Lorsque la femme divise la famille par des rapports calomniateurs ; 5° Lorsqu'elle a des infirmités répugnantes ; 6° Pour intempérance de langage ; 7° Enfin pour vol dans la maison à l'insu du mari.

Cependant le mari ne peut user de ses droits dans trois circonstances déterminées : 1° Si la femme ayant perdu son père et sa mère se trouve sans asile ; 2° S elle porte le deuil du beau-père ou de la belle-mère et ce deuil dure trois ans ; 3° Si le mari pauvre quand il l'a épousée est devenu riche.

Malgré ces restrictions, il est aisé de voir combien

est facile le divorce : cette famille que Confucius a voulu donner pour le modèle et le fondement de l'état, n'offre pas une consistance suffisante, parce qu'elle ne reconnaît pas l'égalité de la femme. Par la polygamie et le divorce il sape à la base ce qu'il voulait édifier (1).

A son tour, l'autorité paternelle est exagérée dans le code chinois comme elle l'a été dans tous les codes païens. Le père a droit de vie et de mort sur son enfant,

(1) La polygamie et l'opium sont les deux plus grands obstacles qui s'opposent à la conversion des chinois. Les missionnaires n'acceptent au baptême ni les polygames ni les fumeurs d'opium, ce poison que leur vendent les chrétiens.

« Quand on veut mesurer, dit M. A. Réville, le niveau social atteint par une race ou une nation, l'un des meilleurs moyens consiste à se demander ce qu'elle a fait d'une moitié, qui n'est pas la moins intéressante, de sa population totale ; je veux dire ce qu'elle a fait des femmes..... Cloîtrée dès son enfance, quand elle est riche ; vouée aux travaux les plus rudes quand elle est pauvre ; mariée par ses parents sans avoir même vu son fiancé — qui ne la pas vue davantage, — depuis lors, absolument assujettie à son seigneur et maître, devant souffrir qu'il partage son affection sous le même toit avec d'autres épouses ou des concubines subalternes, la femme chinoise est restée jusqu'à nos jours, dans un état d'abaissement qui exhale un véritable rebut de barbarie primitive..... Qu'on lise le roman chinois intitulé *Les Deux Cousines*, si agréablement traduit par Stanislas Julien. C'est un récit passablement monotone et filandreux, intéressant toutefois, parce qu'il nous transporte au milieu des mœurs, des idées, des manières de vivre de la classe lettrée de l'empire du Milieu..... Le héros du roman est amoureux à la fois de deux demoiselles, que pourtant il n'a jamais vues... Les deux jeunes filles ne sont pas moins éprises de lui que lui d'elles. Et comment se termine le roman ? Sans aucune tragédie. Après bien des vicissitudes, notre amoureux épouse ses deux amoureuses, le même jour, de leur plein gré, elles sont enchantées, lui aussi, et le romancier chinois nous présente cette conclusion comme la chose la plus simple et la plus naturelle du monde. — Voilà un trait qui peint mieux que bien des dissertations la situation réelle de la femme en Chine. » (1)

(1) *La religion en Chine*, pp. 14-15.

et tout le monde sait à quels abus donne lieu tous les jours ce droit prétendu. L'infanticide est une des plaies de la Chine. Ce n'est pas à dire, comme on pourrait le croire parfois, que les chinois soient dépourvus de toute institution chargée de veiller à la protection de l'enfance. De temps immémorial ils ont établi des hospices pour les enfants trouvés. Un écrivain chinois dans un rapport récent sur une institution de ce genre fondée à Sanghaï, affirme que le plan de l'asile qu'on vient d'élever est coforme à la méthode adoptée sous la dynastie des Tcheou, c'est-à-dire au moins 250 ans avant J.-C. Nous lisons dans les annales chinoises que sous les Han (220-500 après J.-C.) les empereurs entretenaient des greniers publics, pour nourrir les orphelins et les enfants pauvres. Sous la dynastie des Soung (960-1220 après J.-C.), dans un seul endroit et à la même époque, le gouvernement affecta 500 acres de terrains à la construction de bâtiments pour les enfants abandonnés.

L'assistance publique en faveur de l'enfance est donc de longue date dans l'empire chinois ; mais aujourd'hui comme autrefois, elle est impuissante à soulager toutes les misères. Les familles sont en général très nombreuses. D'autre part, les chinois aiment beaucoup à se grouper dans les villes, et ces agglomérations multiplient la misère. Ajoutons que l'esprit de colonisation qui semble cependant se développer depuis quelque temps, manque à ce peuple. Quitter sa famille et par conséquent le sanctuaire des ancêtres est un sacrifice bien dur pour un chinois ; sortir de sa patrie, c'est sortir de sous le Ciel. C'est ainsi que des préjugés s'opposent à l'émigration. De là une multiplication extraordinaire et trop souvent comme conséquence l'infanticide. C'est la misère en effet, plus que le calcul qui porte le chinois à

se débarrasser de ses enfants. Ce sont en général les filles qui sont sacrifiées de préférence. La famille les vend quelquefois pour acheter un cercueil aux ancêtres ou pour subvenir aux besoins pressants. Parfois les parents n'abandonnent l'enfant que dans l'espoir qu'il sera trouvé et réclamé. Le tableau des mœurs chinoises sous ce rapport est bien lugubre : « Dans les grandes villes, dit Victor Tissot, il existe des espèces de hangars où l'on jette les enfants morts que l'on n'a ni le temps, ni le moyen d'inhumer, ou qui n'ayant pas fait leurs premières dents, n'ont pas droit à un cercueil. Ces charniers sont de temps en temps recouverts de chaux vive par le soin des autorités. A Pékin, de grandes charrettes attelées de cinq bœufs, passent journellement dans les cinq quartiers de la ville, dès le lever du soleil. Le charretier annonce sa venue par certains signes convenus : ceux qui veulent se débarrasser des cadavres d'enfants ou même d'enfants vivants, les lui remettent. Les cadavres sont enterrés dans des fosses communes et les enfants vivants sont recueillis pour les missionnaires ou portés au Yu-yne-lang, c'est-à-dire au temple des nouveaux-nés, où des nourrices entretenues par l'état en prennent soin. De semblables maisons ou tours existent dans toutes les grandes villes. »

La question de l'infanticide en Chine a été traitée dans le Muséon (juin 1885) par Mgr de Harlez. Les autorités chinoises se sont constamment préoccupées des crimes de l'infanticide. Voici en effet, quelques traits cités par le savant professeur :

Sous Kang-Hi, le préfet de Yen-tcheou, Ki el hia, adressait la requête suivante au gouverneur du Tchi-kiang : « Le ciel et la terre aiment à favoriser les hommes en préservant leur vie. Cependant les habitants de Yen-tcheou ont l'habitude de noyer les filles, et les

riches aussi bien que les pauvres commettent ce crime. Les tigres, tout cruels qu'ils sont, ne dévorent pas leurs enfants : comment les hommes peuvent-ils être insensibles aux cris de leurs enfants et leur enlever la vie quand ils viennent de naître. »

Sous les successeurs Kang-Hi, Kien-Lang, la requête suivante fut soumise à la sanction de l'empereur : « Il est dit d'abord que la mauvaise habitude de noyer les petites filles est ordinaire dans le Kiang-si, et en voici les causes : Les familles pauvres peuvent difficilement les élever ; d'autres sans être dans l'indigence, redoutent les dépenses nécessités par les mariages ; il en est enfin qui souhaitent vivement la naissance d'un enfant mâle, et craignent que les soins donnés à une petite fille ne retardent ce moment tant désiré. *On s'empresse* ordinairement de noyer les petites filles à leur naissance.

En 1815, l'empereur Kia-King, en un rapport semblable, assure que les familles pauvres, dans la contrée de celui qui fit la requête, ont l'habitude de noyer les petites filles.

Sous le règne de Tao-Koang, parut l'édit suivant .

« Les obligations réciproques du père et du fils proviennent du ciel. Le tigre, bien que cruel, ne dévore pas sa progéniture, à plus forte raison combien ne doit-il pas en être de même de l'homme.... Au Tche-Kiang, l'habitude de noyer les filles a prévalu généralement. Les fonctionnaires ont plusieurs fois publié des édits pour la faire cesser ; mais elle n'a point disparu.

En 1867, le sous-préfet de Shang-haï écrivait : Nous savons que la détestable coutume de noyer les petites filles existe parmi les peuples..... Malgré ces précautions les mœurs loin de s'améliorer, sont devenues, après la grande rébellion, pires que par le passé, et au-

jourd'hui l'infanticide est tellement passé en usage qu'on n'en fait plus de cas et qu'il ne semble plus monstrueux. »

En 1878, le mandarin Tsai publiait l'édit suivant : « Considérant attentivement que l'habitude de noyer les petites filles est devenue endémique, nous désirons tous avec une grande joie fonder un établissement d'orphelins qui soit un dépôt général pour élever les enfants. »

(*A suivre*).

Z. Peisson.

---

# CHRONIQUE

I. — **La Science des Religions.** — Nous trouvons dans la *Deutsche Rundschau* de mars 1995, un nouvel article de Max Muller sur le *Parlement des religions* tenu en 1893 à Chicago. L'auteur, passant en revue toutes les religions et insistant particulièrement sur le Boudhisme et l'Islam, affirme que tous les cultes sont simplement les manifestations historiques d'une religion une et éternelle sous la diversité des formes. C'est, dit-il, comme les dialectes d'une même langue. Il voit cette religion en Égypte et à Babylone, en Grèce et à Rome, et jusque chez les sauvages les plus arriérés. Voici sa conclusion : « Il y a dans chaque religion quelque chose d'éternel et quelque chose de temporel. Le temporel change, l'éternel demeure immuable ; et si l'éternel peut être dégagé du temporel, le Parlement des Religions de Chicago a découvert la véritable solution, qui est de trouver entre toutes les religions un trait d'union qui les induise à tolérer les unes chez les autres les détails disparates, de la même façon que sont universellement admises les conventions politiques, grâce auxquelles les races les plus hétérogènes peuvent fraterniser dans les grandes cités du globe ».

— La *Viestnik Jevrovy* de Mars dernier contient avec un article sur les *Mormons contemporains*, par Dingelstedt, une étude du prince S. M. Volkonsky, sur le *Congrès religieux de Chicago*. On a voulu diminuer l'importance de cette réunion unique dans son genre, en prétendant qu'elle n'a pas donné des résultats. Mais quels résultats, dit l'auteur, voulait-on en obtenir ? Les résultats... mais ils se trouvent dans le fait même de la réalisation de cette idée... Le congrès est très important comme signe des temps. »

— La *Société belge de Librairie* prépare en ce moment un fort intéressant travail de M. Louis Derie, docteur en philosophie et lettres, sur l'École et l'État : c'est un essai de législations comparées, dont Mgr de Harlez a écrit la préface.

— On sait que M. l'abbé Duchesne a été nommé directeur de l'École française de Rome. Dans cette haute situation, ayant à sa disposition toutes les richesse de l'épigraphie romaine et des bibliothèques vaticanes, M. l'abbé Duchesne pourra rendre encore de plus grands services à l'Église et répondre aux espérances du Saint-Père, qui naguère récompensait d'une magnifique médaille et d'une lettre flatteuse quelques-uns de ses travaux.

— Les monuments de la population atzèque que M. Ph. Valentini nous apporte dans la revue américaine *Cosmopolitan* (Janvier) ne sont pas d'une découverte fort récente. C'est en 1806 qu'Alexandre de Humbold les déposa à la bibliothèque royale de Berlin, où ils sont demeurés enfouis pendant plus de quatre-vingts ans. En 1888 seulement, on ouvrit le portefeuille qui les contenait, pour les montrer aux membres du Congrès des Américanistes, alors assemblé à Berlin. On y trouve seize feuilles de papier de grandeurs différentes et couvertes d'étranges figures peintes ; ces caractères demeurèrent illisibles. Ce fut l'éminent mexicologiste, le D Édouard Seler qui résolut ce difficile problème après des efforts extraordinaires.

— L'*Université catholique* de Wasington vient de publier le premier numéro de son bulletin trimestriel. Le principal objet de ce périodique est de servir de porte-voix à l'Université, de faire connaître l'organisation et les progrès du système d'éducation qui y est adopté, de mettre en communication le corps enseignant avec le public catholique d'une part, et le public scientifique de l'autre.

— Le dernier rapport fait aux États-Unis sur la religion et les Églises fait partie d'une compilation de 800 pages, pleine de données interessantes.

Cette statistique constate l'existence aux États-Unis de 143 cultes distincts, embrassant 165 177 organisations ou congrégations différentes, lesquelles comptent un ensemble de 20,612,806 pratiquants. Les divers cultes occupent 142,521 édifices, où peu-

vent trouver place 43,564,863 personnes et dont la valeur totale monte à près de 680 millions. Le nombre des ministres réguliers de toutes dénominations s'élève à 111,036, non compris les prêcheurs laïques.

Au milieu du pêle-mêle, il est intéressant de constater que le catholicisme réunit 6,250,000 pratiquants, la plus grosse phalange qui suive une même religion. Les méthodistes viennent ensuite avec 4,600,000 adhérents; les baptistes, 3,725,00; les presbytériens 1,280,322; les luthériens, 1,230,000.

Les épiscopaliens comptent parmi les congrégations les plus riches, mais ne sont qu'au nombre de 540,000. Le reste s'émiette en une variété presque infinie de communautés distinctes. L'Armée du Salut ne figure dans l'énumération que pour 8,742 membres enrôlés.

Dans les vingt dernières années, le nombre des locaux consacrés aux différents cultes a augmenté de 12 0/0 et leur valeur de 92 0/0.

Un répertoire officiel, qui paraît annuellement, nous met à même de compléter ces renseignements jusqu'en 1894 en ce qui concerne le catholicisme. A cette date, il avait fait de nouveaux progrès; le nombre de ses adhérents dépassait neuf millions avec 17 archevêques, 75 évêques, 10, 053 prêtres, 5069 églises, 5,194 stations ou chapelles, 72 séminaires religieux 28 séminaires séculiers, 791 écoles supérieures de l'un et de l'autre sexe, 3,731 écoles paroissiales, etc. L'archidiocèse de New-York comptait, pour sa part, 800,000 catholiques.

Les chiffres que nous venons de grouper suffisent à montrer quelle place la religion catholique a su conquérir depuis vingt-cinq ans, au milieu du pêle-mêle des cultes qui se disputent l'Amérique du Nord.

— On sait que le prix Hugues, d'une valeur de 2,000 francs est donné tous les deux ans Le concours a toujours pour objet une question d'apologétique ; celui de cette année devait résoudre les difficultés que soulève la nécessité d'accorder la Providence de Dieu et sa bonté avec les difficultés apparentes des moyens de salut pour l'ensemble des hommes.

Le prix a été partagé en deux portions inégales : Une somme

de 1 500 francs a été attribuée au mémoire ayant pour auteur M. l'abbé Gombault, docteur en philosophie, bachelier en théologie de la faculté de Paris, curé de Montlivaut (Loir-et-Cher).

La somme restée disponible 500 francs, a été attribuée à M. l'abbé Gallard, curé de Béguey (Gironde), ancien élève de l'école des Carmes.

— Quelle est en réalité la situation actuelle du Mormonisme? C'est ce que nous apprend un savant russe, M. A. Dingelstedt qui, de retour d'Utah, conte ses impressions dans la revue *Vestnik Jevropy* (Mars 1895).

Les Mormons se sont transformés en *new-gentils* (néo païens). Leur capitale possède actuellement 100,000 habitants et compte aujourd'hui parmi les plus belles capitales du monde entier Leur bible enseigne que ce n'est même pas Christophe Colomb qui aurait découvert l'Amérique. C'est aux *arédites*, une tribu qui y est arrivée aussitôt après la destructien de la tour de Babel, que l'humanité doit cette découverte. Pendant dix-huit cents ans les *arédites* jouissaient en Amérique de toutes de prospérités, lorsqu'ils furent d'un coup dispersés et remplacés par les Juifs. Ces derniers y sont venus de Jérusalem et y ont fondé deux tribus différentes. Les uns sont devenus des peaux-rouges, les autres, les néphites sages et vertueux ont péri. Il n'en resta qu'un seul, Mormon, dont le livre écrit par l'ordre divin, et complété par son fils Moroni, fut retrouvé par Smith le fondateur du Mormonisme.

Le développement de la ville du Lac Salé fut tellement prodigieux que trois ans après l'arrivée des Saints, une Université y fut fondée et la ville comptait 30,000 habitants.

Elle est loin d'être aujourd'hui une ville exclusivement mormone : sur 100,000 habitants, 50 000 appartiennent aux Saints, tandis que le restant est réparti dans les différentes sectes protestantes, les Catholiques et les Juifs. Parmi les 300 villages qui forment l'État d'Utah, à peine la moitié compte parmi les villages mormons. Les deux principaux journaux mormons, l'*Observer* et le *Desert News*, se plaignent constamment que la révolte et les tendances dissidentes affaiblissent l'église des Saints. Ils se plaignent également de l'influence juive. Les israélites arrivent,

paraît-il, en masse à Utah, s'emparent du commerce mormon et désorganisent leur stabilité religieuse et sociale. La simplicité des mœurs introduite par Young disparaît, le luxe pervers fait son apparition, et le vent de l'incrédulité et du scepticisme souffle à travers le territoire.

— Voici quelques unes des questions mises au concours, pour 1897, par l'Académie royale de Belgique :

« On demande une étude sur les croyances et les cultes de l'île de Crète dans l'antiquité, d'après les découvertes des dernières années. »

« Étudier le style de Tertulilen, en examinant surtout si ce style est le produit d'une improvisation hâtive ou d'une élaboration raffinée ».

« Etablir la méthode de la psychologie humaine eu égard à l'état actuel de cette science »

Les mémoires devront être écrits lisiblement et pourront être rédigés en français, en flamand ou en latin Ils devront être adressés, francs de port, à M. le secrétaire perpétuel, au palais des Académies, à Bruxelles.

— La *Science catholique* a donné (janvier 1895) un mémoire de M. le marquis de Nadaillac, en réponse à un travail de M. l'abbé Guillemet qui avait exposé au congrès de Bruxelles les points faibles de la théorie des espèces fixes M. l'abbé Guillemet a prétendu que M. de Nadillac n'avait pas répondu à ses objections. Le fait est vrai ; seulement le savant président de la section d'anthropologie avait annoncé autre chose, le résumé des objections que l'on peut faire au transformisme (p. 97). M. Guillemet avait exposé un côté de la thèse générale ; M. de Nadaillac a mis l'autre côté en lumière. Du reste, les conclusions de M. le marquis de Nadaillac ne sont pas excessives. L'auteur ne méconnaît pas les difficultés singulières que présentent bon nombre de découvertes paléontologiques. Il rend un hommage tout à fait mérité aux savants travaux de M. Albert Gaudry, à la réserve que l'illustre professeur apporte dans ses conclusions et ses hypothèses.

— Pour se rendre compte de l'évolution que subissent les esprits de nos jours et du besoin de religiosité qui caractérise notre

époque, il faut lire *La Science et la Religion. — Réponse à quelques objections*, par Ferdinand Brunetière, de l'Académie française (Paris, Didot). On sait le bruit qui s'est fait autour de l'article que M. Brunetière écrivait dans la *Revue des Deux-Mondes*, au lendemain d'une visite au Vatican. Il y était question « de la banqueroute de la science » ; on y constatait que la science n'avait pas donné tout ce qu'on attendait d'elle et qu'elle ne suffisait pas à l'homme ; le rôle du christianisme et du catholicisme y était indiqué avec une indépendance assez extraordinaire chez un libre-penseur. Après les discussions auxquelles cette thèse a donné lieu, M. Brunetière a cru devoir expliquer sa pensée et répondre aux principales objections. De là l'objet de cette nouvelle édition ; elle contient l'article sur *la science et la religion*, enrichi de notes et de commentaires qui en doublent à peu près l'étendue.

— *A la recherche d'une religion civile*, par l'abbé Sicard, est le récit des tentatives de religion civile de la Révolution. On y voit le dédain du passé, une confiance aveugle dans la Révolution, pour créer un ordre moral nouveau ; des dithyrambes sur le progrès indéfini ; les deux dogmes civils de l'existence de l'Être suprême et de l'immortalité de l'âme imposés par un disciple de Rousseau, Robespierre, à la Convention et à la France. Et puis, toute une série de fêtes : fêtes politiques, fêtes civiles, fêtes morales, fêtes religieuses, où l'inspiration est toute païenne, où il s'agit de faire reculer la nation de vingt siècles, et d'acclimater chez un peuple moderne les jeux, les habitudes, les goûts, les aspirations, les passions des Grecs et des Romains ; il n'est question que d'autels de la patrie et de la victoire, de génies, de couronne civique, de feuilles de chêne, de chorèges, de gymnasiarques, de danseurs ; ou enfin, l'amour de la Révolution semble tenir lieu de toutes les autres vertus.

La malheureuse disposition d'esprit avec laquelle la plupart des membres arrivaient à la Constituante rendait possibles toutes les extrémités imaginables. Par haine du vieux régime, on allait arriver très rapidement à la création d'un culte nouveau : c'était dans la logique des choses. On marcha même très vite dans cette voie.

— La *Psychologia rationalis, sive Philosophia de anima humana*, par le R. P. Boedder (Fribourg en Brisgau, 1894), est une nouvelle preuve que la philosophie du moyen âge est peu à peu remise en honneur parmi nous. Un nouveau nom vient de s'ajouter à la liste de ces admirateurs éclairés et propagateurs enthousiastes de la scholastique. Par sa *Psychologie rationnelle* et sa *Théologie naturelle*, le R. P. Boedder prend place à la suite des Sanseverino, Tongiorgi, Zigliara, etc.

— On trouvera dans *L'Art de la Divination*, par E. N. Santini (Ch. Mendel), énumérés, tous les principaux arts divinatoires. Leur nombre est incalculable, de même que le nombre des différentes variations de cet art qui a eu le temps de se développer, ses origines étant aussi anciennes que le monde. Notons parmi ses genres les plus connus : l'*Auguromancie*, divination faite d après le vol, le chant et la manière de manger des oiseaux l'*Auspicine* genre de prophétie déduite des rencontres inattendues et des évènements fortuits. Rappelons à ce propos qu'il y avait peu d'auspices aussi funestes que le chant de la poule imitant la voix du mâle. L'*Axinomancie*, divination au moyen de la hache; la *belomancie*, d'un paquet de flèches; la *biastomancie*, des cris des hiboux chats-huants, chouettes, etc ; la *bibliomancie*, en introduisant une aiguille parmi les feuillets de la Bible ; a *bléfaromancie*, en étudiant le mouvement des paupières; la *brecomancie*, au moyen de la pluie; la *caféomancie*, au moyen du marc de café, etc., etc

— On annonce la publication de l'*Année psychologique* qui sera rédigée par MM. H. Beaunis et A. Binet, directeur du laboratoire de psychologie de la Sorbonne

L'ouvrage offrira un compte rendu des différents travaux de psychologie parus en tous pays, pendant l'année 1894, et on y trouvera, entre autres, de curieux chapitres sur la « psychologie des enfants et la pédagogie », sur les illusions, les hallucinations, les rêves, l'audition colorée, etc. L'*Année* contiendra, en outre, des mémoires intéressants avec planches graphiques, tables, représentant la majeure partie des travaux exécutés par le laboratoire de la Sorbonne.

— Ernest Renan a été l'objet d'un *Essai de Biographie*

*psychologique* par F. Séailles Peu d'hommes ont été plus discutés que Renan.

Dans l'étude que M. Séailles nous présente, il étudie sa vie psychologique dans le développement de ses œuvres. Il a voulu montrer que Renan, attendant tout de la science positive avait abouti à une faillite complète. Cela ressort très nettement de l'étude que fait M. Séailles des moments divers de la vie de Renan; il l'étudie depuis son enfance et sa jeunesse, il le suit dans ses évolutions diverses, passant de la philosophie à l'histoire, de la critique à la philologie, pour aboutir à une littérature sénile; il conclut que Renan, « à mesnre qu'il avance dans la vie, découragé par les démentis nécessaires que l'apparence oppose à toute conception systématique des choses, abandonne ses idées pour suivre les faits, qui le mènent en tous sens et le dispersent ». Il n'arrive qu'à un éclectisme dont il est le premier à proclamer la vanité. Cette biographie est faite avec sympathie et impartialité ; donc ses amis eux-mêmes n'auront pas à se défier des conclusions de l'auteur.

— M. Roussel publie un article sur la « collation des grades en Chine », dans la *Correspondance catholique* du 18 avril dernier (pp. 127-152). C'est le résumé d'un livre récemment publié en latin par un indigène, le P. Et. Zi (S. J.) et traduit en français par les PP. de Bussy et Havret.

— Au mois de février dernier a été tenue, sous la présidence du cardinal Langénieux, la réunion du comité du patronage d'une revue nouvelle : *La Revue de l'Orient chrétien*. Ce n'est pas à proprement parler une fondation, mais une transformation de l'ancienne *Revue illustrée de Terre-Sainte*. On y trouvera toutes les nouvelles qui concernent les Églises orientales et le retour à l'unité des groupes dissidents. *La Revue de l'Orient chrétien* publiera aussi des articles ayant un caractère scientifique, d'histoire, de liturgie, de droit canonique oriental, de géographie et d'ethnographie. Le directeur est le P. Charmetant.

La pensée qui a inspiré cette création est celle-là même qui était exprimée par le Saint-Père dans sa dernière encyclique (*Christi nomen*) relative aux Églises d'Orient. Faire connaître

l'Orient en Occident, et dissiper au moyen de travaux scientifiques les préjugés réciproques, c'est faciliter une entente sincère et préparer le retour à l'unité d'une importante fraction de la la famille chrétienne.

— La section des sciences religieuses de l'École pratique des Hautes Études vient de publier le cinquième volume de sa Bibliothèque : *Les origines de l'Épiscopat, étude sur la formation du gouvernement ecclésiastique au sein de l'Église chrétienne dans l'Empire romain*, première partie, Jean Réville (Paris, 1894 ; VI-538 p.). L'auteur a fait effort pour se rendre indépendant de tout préjugé confessionnel, mais on peut douter qu'il y soit complètement parvenu L'ouvrage n'en est pas moins une étude sérieuse, faite d'après les sources, et qui pourra rendre service, si on tient compte, en la lisant, de l'état d'esprit de l'auteur.

— *Hebraica*, tel est le titre d'une revue américaine portant en sous-titre : *A quaterly journal in the intereste of semitic study*, et publiée par M. William Harper, de l'université de Chicago. Cette revue savante reçoit des articles en anglais, en français et en allemand. Elle n'est pas consacrée exclusivement à l'hébreu, comme le titre semblerait l'indiquer. Voici d'ailleurs quelques-uns des principaux articles récemment publiés : « Le culte sémitique d'Istar, » par G. Barton, classification de tous les documents relatifs à Istar, traduction et commentaire. Un article assez surprenant : « Les versions syriaques des catégories d'Aristote. » L'arabe est représenté par M. Derenbourg : « Livre intitulé Laïsa sur les exceptions de langue arabe. »

— Le rapport annuel de la Bodléienne nous fait connaître les acquisitions nouvelles. Notons d'abord des papyrus d'Egypte, contenant des fragments de l'Iliade, de l'Odyssée et de l'Ancien Testament. Parmi ces derniers, on remarque un grand morceau contenant la version des Septante d'Ezéchiel, V, 12-VI, 3, avec les signes diacritiques d'Origène ; ce manuscrit était du IV· siècle ou de la fin du III· siècle ; il est donc de plusieurs siècles antérieur au plus ancien manuscrit connu portant ces indications. Les manuscrits grecs, ou fragments de manuscrits grecs en parchemin, sont aussi forts intéressants ; ils contiennent les textes suivants :

1° Zacharie, XII, 10, 11; XIII, 3-5: V° siècle; 2° Marc, VIII, 17-18, 27 29: VI° siècle; 3° Protévangile, VIII, 2, 3; IX, 1, 2: VI° siècle, probablement; 4° le seul fragment connu de l'original grec de l'Apocalypse de Paul (le texte donné par Tischendorf est un remaniement de basse date), correspondant aux chapitres 45-46 de la version latine éditée pas James; 5° une partie d'une discussion théologique avec un interlocuteur appelé B, qui est peut-être la réfutation perdue de Basilides par Agrippa Castor, V° siècle; 6° un fragment du VI° siècle, décrivant les tourments des idolâtres eux enfers, qui pourrait être un fragment de la partie perdue de l'Apocalypse de Pierre.

— La *Philosophie du sens commun*, par Henri Kleffler, se propose un double but: indiquer la méthode à suivre pour arriver au vrai; discuter les problèmes fondamentaux de la métaphysique.

— Nous empruntons au *Bulletin des Missions* du Congo et de la Mongolie, publié par les RR. PP. de Scheut, le curieux article qu'on va lire :

Un de nos missionnaires de la Mongolie, M. Van Damme, vient de nous envoyer de la plaine de *Toumet*, des environs de la Ville Bleue, le document religieux le plus étrange.

Ce document se compose d'un titre insignifiant : « Articles fondamentaux de la doctrine heureuse «, et de *douze* sentences dont la traduction suit :

1. Loué soit le Souverain suprême, comme Père saint céleste.

2 Loué soit Jésus, comme Seigneur saint, Sauveur du monde,

3. Loué soit le saint divin Souffle (*Spiritus*), comme divine énergie.

4 Louées soient les trois Personnes, comme étant ensemble un seul vrai Dieu.

5 Comment la vraie doctrine pourrait-elle ressembler au monde ?

6. Elle peut sauver l'âme de l homme en la faisant jouir d'un bonheur sans fin.

7. Les sages tressaillent et la reçoivent comme le bonheur.

8. Aux insensés, s'ils se réveillent, la voie du Temple du ciel paradis est ouverte.

9. Grand e t le bienfait du Père céleste ; il est immense et sans limite.

10. Sans égard pour son auguste Fils, il l'envoya dans le monde comme médiateur universel.

11. Il donna sa vie pour satisfaire en notre place aux peines dues à nos péchés.

12 L'âme de l'homme pourvu qu'il se repente, peut monter au ciel.

Voilà bien certainement un symbole, où nous voyons clairement exposées l'u ité de Dieu, la trinité des personnes, l'incarnation, la rédemption, la béatitude achetée par la pénitence. Il s'agit évidemment d'un emprunt fait au symbole chrétien, ou d'un débris du même symbole. Mais à quelle époque faut-il faire remonter cet emprunt? D'où provient ce débris ?

Nous croyons pouvoir affirmer que l'emprunt ou le débris doit remonter à des temps très reculés, bien avant qu'il n'y eut des missionnaires et des chrétiens en ces régions.

Le catéchisme en usage dans toutes les missions de la Chine, et dans lequel se trouve notre symbole, remonte à plus de deux cents ans, composé qu'il fut par nos premiers missionnaires qui marchèrent sur les traces de saint François Xavier. Or, ce catéchisme et ce symbole, de style très riche et très concis, diffèrent absolument de la formule du document en question pour l'expression des idées les plus essentielles ; par exemple, Dieu, Saint-Esprit, religion.

Ainsi, pour ne parler que du nom du Sauveur, la doctrine heureuse se sert d'une expression : *Shang-Ti*. Souverain suprême, expression complètement abandonnée par les catholiques depuis la proscription faite par le Saint-Siège au commencement du dix-huitième siècle.

S'il ne peut s'agir d'un emprunt, il faudrait conclure à un débris. D'où vient ce débris ? Nous pouvons hasarder deux hypothèses. Les témoignages multiples de l'histoire, et le monument existant encore à Si ngnan-fou, prouvent que les hérétiques nestoriens pénétrèrent en Chine au sixième siècle de l'ère chré-

tienne, et s'y maintinrent prospères jusqu'à la conquête de l'empire par les Mongols, vers la fin de notre moyen âge. Les sectaires de la doctrine heureuse seraient-ils les descendants d'un groupe de nestoriens ayant cherché un asile dans les vastes solitudes qui s'étendent au delà de la Grande-Muraille. Peut-être.

Autre hypothèse. Au temps des persécutions qui éclatèrent après le règne de K'ang hi, contemporain de Louis XIV, plusieurs princes de la famille impériale furent, en haine de la religion qu'ils avaient embrassée, relégués à *Iouwei*, sur la Grande-Muraille, près de Cha hou keo et à l'entrée de la plaine de Thoumet, avec le très nombreux personnel de leur maison. Le souvenir de ce fait s'est conservé dans les steppes mongols et l'on possède des témoignages écrits établissant qu'il y avait des chrétiens dans ces parages. Dans la suite des temps, les descendants de ceux ci, n'ayant point de prêtres pour les soutenir dans leurs croyances auraient ils perdu la plupart des vérités que leur avaient léguées leurs ancêtres, en même temps l'intelligence du peu qui'ls ont conservé?

Le terme de *Shang-ti*, pour signifier Dieu, terme que toléraient alors les Jésuites auxquels ces princes Mandchoux devaient leur conversion, ainsi que le style très soigné de toute la pièce, seraient ils des indices dans cette voie?

—*Le Palladisme culte de Satan Lucifer dans les Triangles Maçonniques*, a été publié à Grenoble, par Falque.

Cet ouvrage composé par l'auteur d'Adriano Lemmi, le grand chef de la franc-maçonnerie forme un gros volume de 400 pages environ, orné de plusieurs documents reproduits en fac-simile par la photogravure, de portraits en phototypie, et de desseins magiques et luciférien; il contient aussi le portrait d'Adriano Lemmi.

L'ouvrage est précédé de plusieurs lettres de Prélats français, parmi lesquels celle du Vénérable évêque de Grenoble, monseigneur Fava.

Nous lisons à ce propos dans la *Revue religieuse* de Rodez, les détails suivants :

Ces infernales sectes ont des messes *blanches*, *noires* selon

le rite particulier qu'elles ont adopté, et ces messes servent de prétexte à un effroyable tissu de blasphèmes.

Les *Odd-Fellows* et les *Palladistes* comme toutes les associations occultes de ce genre, célébrent officiellement, chaque année, à dix heures du matin, le jour de notre Fête-Dieu, un service démoniaque ou « *Messe Adonaïcide* », dont la liturgie varie suivant les associations, mais dont la principale cérémonie consiste, chez toutes, dans la *profanation d'hosties consacrées.*

On communie avec des *hosties noires*, fabriquées tout exprès, et vouées solennellement à Lucifer, par le Grand-Maître ou la Grande Maîtresse. Cette parodie de notre sainte Communion se fait à une contrefacon de sainte Table.

En outre, les FF .·. Et les Sœurs poignardent, avec une rage délirante, et profanent de toutes manières es hosties catholiques volées et apportées à dessein.

Autant que possible, la *messe du diable* est célébre avec des calices ayant servi à notre culte et provenant soit de vols, soit de prêtres renégats.

Quelques-uns de ces misérables consacrent encore les hosties nécessaires aux profanations des Triangles Palladiques.

Dans les réceptions de femmes au degré ou grade de *Maîtresse Templières*, les *Ré-Théurgistes*, *Optimates* exigent que la récipiendaire se sacrifie publiquement, sur le Pastos, au milieu des plus abominables parodies de nos chants sacrés, comme les prêtresses de Paphos et Corinthe, à la prétendue *Résurrection de Lazare* ; — qu'après la Grande-Maîtresse, elle crache sur l'hostie consacrée reçue précédemment par la postulante dans une communion sacrilège, faite à l'église catholique, sous les yeux de Luciférien ou Luciférienne, expressément désignés pour l'accompagner et lui servir de témoins ; qu'elle poignarde l'Agneau de Dieu présent et vivant sous les augustes espèces. Parfois même, l'hostie est polluée d'une manière aussi dégoûtante que révoltante pendant l'opération du Pastos, ou par l'officiant, qui, dans certaines sociétés d'occultistes, dit aussi la messe noire. Cette pollution a lieu au moment de la *pseudo-élévation !*

— M. l'abbé Théron dans ses *Études sociales individua-*

*lisme, socialisme et paupérisme*. (Paris. Téqui) signale la grande cause des maux dont souffre la société, le naturalisme qui a produit deux erreurs opposées, mais connexes : l'individualisme et le socialisme. L'histoire démontre que, de tout temps, le travail et le travailleur ont subi l'action salutaire ou nuisible de la religion régnante. Voyez le brahmanisme, le bouddhisme, le polythéisme grec et romain, le mahométisme, et, d'autre part, voyez l'action bienfaisante du christianisme. Aussi est-ce dans la restauration des idées chrétiennes et des mœurs religieuses, que se trouvent les remèdes aux mots actuels.

M. Théron possède à fond sa matière. Religion, histoire, droit social, faits économiques, il a tout mis en œuvre.

— *La philosophie d'Ernest Renan*, par R. Allier, est un livre consacré presque exclusivement au système philosophique de Renan qui du reste n'en avait aucun. D'après M. Allier, Renan a provoqué plutôt des états d'âme que des pensées précises. Renan ne nous a laissé aucune doctrine qui devrait porter son nom.

— *L'Essai de spiritisme scientifique*, par D. Metzger. (Paris, librairie des sciences psychiques), est un curieuse œuvre de conciliation. Pour l'auteur, le spiritisme « expurgé de certaines puérilités », est appelé à jouer un rôle moral. M. Metzger s'efforce de démontrer l'existence de l'âme et la responsabilité qui pèse sur nos actes. Il passe en revue les phénomènes du somnambulisme et tient à en dégager une sorte de philosophie du spiritisme.

II. — **Religions de l'Inde**. — *Le Bouddhisme*, par G. de Lafont, précédé d'un essai sur le *Védisme* et le *Brahmanisme*, a paru chez Chamuel, à Paris.

Ce livre qui prétend s'appuyer sur les documents les plus sérieux, les ouvrages des grands orientalistes, tels que Eug. et Em. Burnouf, H. de Rémusat, Oldenberg, Colebrooke, Schaginweit, Foucaux, a pour but : 1° de prouver qu'au temps des grandes civilisations de l'antiquité, l'Inde notamment avait une religion monothéiste plus élevée que celle des Hébreux, et que de l'Inde nous vient la philosophie des Grecs et partant la nôtre. 2° De définir le Budhisme primitif tel qu'il a été établi par Cakiamuni

et de montrer qu'il n'a rien à voir avec la théosophie moderne qui prétend s'y rattacher. 3° Enfin ce livre contient de nombreux extraits de grands ouvrages sacrés ; des Védas, des Upanischads, de la Bhagav d Gitâ, des Lois de Manou, du Lalita-Vistara, et des Sutras, traduits par Eug. et Em. Burnouf, I anglois, Loiseleur Deslonchamps, Pauthier, Oldenberg, Foucaux, etc .. et résume l'opinion des grand Indianistes sur la question.

Ce livre nous a remis en mémoire les sages considerations suivantes de la savante Revue bénédictine, à propos du *Bou ldha* d'Oldenberg

« Que faut il penser de Bouddha et du bouddhisme ? Les indianistes ne sont pas d accord sur ce sujet, et ne peuvent parvenir à s'entendre même sur les questions les plus importantes qui s'y rattachent. Les uns vont jusqu'à nier l existence de Bouddha ; d'autres sont trop heureux d y saisir un prétexte d'attaquer le christianisme — de montrer comme authentiques les fables les plus absurdes qui constituent la légende de l'énigmatique Boudda. Les uns prétendent qu'il faut chercher l'histoire du bouddhisme dans les sources pâlies (nous ajoutons, pour édifier quelques uns de nos lecteurs, que le pâli est une des langues de Ceylan); les autres veulent qu'on la trouve dans les manuscrits sanskrits que l'on découvre surtout ou N pâl En attendant que la lumière se fasse sur ces questions, — si jamais elles peuvent recevoir une solution — plusieurs de nos lecteurs seront peut-être heureux de connaître un ouvrage où ils pourront « par provision, se former un jugement de moyen terme », pour employer les expressions mêmes de la préface Nous nous permettrons alors de leur recommander le livre du Dr Oldenberg. Le savant professeur de l'Université de Kiel n'est pas des nôtres. Si nous avions quelque occasion de lui faire parvenir un conseil nous l engagerions à éviter des rapprochements entre le christianisme et le bouddhisme, qui ne servent de rien pour éclairer les questions, et qui sont d'ailleurs d'un goût bien douteux Mais nous devons lui rendre justice en reconnaissant que son livre a un mérite trés réel. Les lecteurs assez prémunis contre de faux jugements par leurs études théologiques pourront le consulter et l'étudier avec fruit M H Oldenberg est d'ailleurs trop érudit et

trop loyal pour oser rien affirmer : il ne présente guère ses idées sur le bouddhisme que comme une manière d'envisager la question. Puissent sortir de nos rangs des prêtres érudits et infatigables qui l'abordent avec courage, pour y porter la lumière, et pour répondre aux adversaires qui voudraient y trouver un prétexte pour attaquer notre religion.

— Dans un article que publie l'*Humanitarian*, le Rév. Pope a étudié les populations de l'Inde méridionale et plus particulièrement le peuple Tamil.

Or, ce peuple possède un traité de morale si élevé et si pur que nul au monde, de l'avis de M. Pope, ne saurait lui être préféré Ce traité s'appelle le *Kurral*, ce qui signifie *couplet*, et il consiste réellement en treize cent trente couplets, d'une forme admirable et tout à fait remarquables aussi par la noblesse des sentiments qu'ils expriment. L'auteur du *Kurral* était un tisserand de la caste inférieure, mais célèbre par ses vertus et doué en outre de merveilleuses facultés poétiques. Il habitait un faubourg de Madras, au lieu même où l'on place le martyre de saint Thomas. En tous cas, Pantænus et d'autres ermites d'Alexandrie y prêchèrent certainement le christianisme dès le second siècle de l'ère.

On n'a pas pu fixer exactement l'époque à laquelle fut écrit le *Kurral*, qui toutefois ne saurait être postérieur au IXe siècle. Le tisserand qui le rédigea s'appelait Tiru-Valluvar ; encore n'y a-t-il là qu'un surnom qui signifie le *Prêtre Sacré*. S'il faut en croire la tradition, une députation des hommes les plus éminents parmi le peuple Tamil serait venue trouver le vertueux tisserand et lui aurait demandé de rédiger une sorte de règle de conduite dans leur propre langue : telle serait l'origine du *Kurral*.

Au contraire de la plupart des traités de morale religieuse, celui de Tiru-Valluvar se montre, en religion comme en philosophie, d'un éclectisme singulier. On doit, du reste, se souvenir qu'au moment où le *Kurral* fut écrit, le christianisme avait pénétré depuis longtemps déjà dans l'Inde méridionale ; que des monastères arméniens s'élevaient à peu de distance et que le roi de Travancor avait embrassé déjà la foi chrétienne. Sans parler de cette influence, d'ailleurs évidente, nous retrouvons également

dans l'œuvre du tisserand des traces de la morale bouddhique et même des plus anciens traités mahométans. Mais la morale chrétienne y prédomine et il n'est pas excessif d'affirmer que tous les préceptes du Nouveau Testament sans exception se trouvent, sous une forme plus ou moins identique, formulés dans le *Kurral*. Certains *couplets* paraissent même littéralement traduits des Saintes-Écritures.

« Il est donc évident, conclut le Rév. Pope, que l'Inde méridionale possède à tout le moins un corps de doctrine morale qui constitue, au point de vue chrétien, une extraordinaire exception. Cet enseignement a certainement fait des emprunts considérables à la morale chrétienne, que les chrétiens d'Alexandrie avaient introduite dans le pays. Le mélange y est fort curieux des idées occidentales avec les principes de l'ancienne philosophie indoue, ainsi que le caractère nettement gnostique de la morale du poète tisserand. »

— Nous devons les détails suivants sur le Dalaï Lama actuel, incarnation vivante et visible de Bouddha, à M. Heinrich Hensoldt, qui les a publiés dans la revue bostonienne *Arena* (novembre).

Depuis le VIII^e siècle jusqu'à nos jours, la chronologie des incarnations des Dalaï Lama a été scrupuleusement établie ; mais ce qui est tout à fait surnaturel, c'est que Bouddha peut s'incarner dans *plusieurs* corps humains *à la fois*. Ainsi, en ce moment, il n'y a pas moins de cinq de ces corps habités par un dieu. Ce sont, par ordre décroissant : le Panchén Rempóchee de Trachilunpo, le Tsong-Topa du grand monastère des Lamas de Koonboon, dans le Thibet oriental et deux autres de moindre importance, visibles dans deux autres monastères, au nord et au nord-ouest de la ville sainte. Mais le Dalaï Lama leur est supérieur à tous. Chose singulière, ce Dalaï est toujours un enfant, rarement de plus de douze ans, et qui meurt presque toujours à cet âge. Il jouit du reste du privilège de prédire sa propre mort dix mois ou un an à l'avance, ce qui lui permet d'indiquer en même temps sous quelle forme nouvelle on pourra le retrouver par la suite. Il habite le fameux Bhota-La ou Temple Doré, qui est situé sur une hauteur au nord de la ville, du côté qui regarde

la rivière. Ce temple a la forme d'une pyramide et serait placé, nous dit on, au rang des merveilles du monde, s'il était mieux connu de notre civilisation. La pyramide comprend une série de terrasses étagées, comme les *teocallis* mexicains, et partout on retrouve inscrite la fameuse prière : *Om Mani Padme Om*, qui est d'ailleurs gravée sur chaque montant de porte, sur chaque tuile ou sur chaque pierre de la ville de Lhassa. Le Botha La se compose de neuf étages séparés où l'on accède par des escaliers extérieurs fort curieusement disposés. La partie supérieure du monument a été employée de tout temps comme observatoire astronomique, où vingt astrologues sont constamment à l'œuvre étudiant les constellations et tirant des horoscopes

C'est au second étage qu'habite le Dalaï. Il est fort difficile de l'approcher, car la règle du Bhota-La prescrit de le dissimuler, non seulement aux regards curieux des étrangers, mais même aux yeux de ses fidèles. Il est cependant inexact de déclarer qu'on ne le voit jamais et que seuls les hauts dignitaires du Temple sont admis en sa présence Dans deux occasions au moins, il s'offre à l'adoration du plus humble de ses fervents, étendu sur un trône de forme singulière, garni de coussins, dans la grande salle d'audience. Mais il est formellement interdit de lui poser une question ou même de lui adresser une supplication verbale.

---

# BIBLIOGRAPHIE

Les Mystères anciens et leur influence sur le christianisme, par Gustav Anrich, (Privatdozent à Strasbourg, 1894, Gottingen, Vandenhoeck et Ruprecht).

Chez les Grecs, en dehors de la religion officielle, il se forma un certain nombre d'associations occultes. Nous en savons peu de chose, et nous sommes réduits à des indications isolées et insuffisantes. La raison en est cette loi du secret qui enlevait aux adhérents toute liberté de rien dévoiler.

En réunissant les textes des auteurs, on est parvenu à poser certaines affirmations qui paraissent assez sûres. L'idée d'une vie future y apparaissait sous divers symboles. Les initiés devaient, après la mort, vivre dans la compagnie des dieux, et jouir d'un bonheur sans fin. Pour atteindre à ces glorieuses destinées, il fallait mener une vie pure, ou bien si on avait contracté des souillures, recourir à des cérémonies expiatoires. Les rites étaient nombreux et variés Ils peuvent se ramener à trois classes : la purification, κάθαρσις, l'initiation, μύησις, 'a vision, ἐπόπτεια.

Quelle a été l'influence des mystères sur le christianisme.

L'auteur, rejetant le caractère surnaturel du christianisme, ne voit dans le baptême et l'eucharistie qu'un emprunt fait aux rites du paganisme ; il montre les analogies qui existent entre les uns et les autres : le baptême par immersion rappelle le bain que prenaient les initiés ; le jeûne précédait l'autre ; l'effet de ces sacrements, c'est l'immortalité, σωτηρία, la participation à la nature divine, ou la divinisation de l homme. Ces notions ne sont venues que peu à peu et par une influence hellénique Les mystères chez les Grecs, du temps des empereurs, le gnosticisme, le

christianisme en tant que mystères, la loi du secret, le baptême et l'Eucharistie, ce sont là les titres des principaux chapitres. L'étude aussi faite d'après une méthode rigoureuse, conduit l'auteur à ce résultat : une influence directe des mystères sur le christianisme, c'est-à-dire l'adoption consciente de rites et d'institutions usitées dans les mystères, ne peut-être démontrée et très probablement n'existe pas. Cette influence n'existe même pas pour les expressions de σφραγίς, σφραγίζεσθαι, φωτισμός, désignant le baptême. Le terme de σφραγίς a son origine dans la ressemblance du baptême avec la circoncision, et celui de φωτισμός dans l'Épître aux Hébreux (VI, 4 ; X, 32). En fait de résultat positif, l'auteur admet que les éléments communs au christianisme et aux mystères ont leur source dans le milieu intellectuel de l'hellénisme, d'où sont sortis à la fois les tendances philosophiques, religieuses et ascétiques du temps, aussi bien que la magie, les idées néo-platoniciennes et les mystères proprement dits. Ce n'est qu'au IVe siècle que le christianisme fut généralement regardé comme γνῶσις μυστηρίων, longtemps après l'apparition du gnosticisme.

---

# TABLE DES MATIÈRES

*Année 1895*

JANVIER-FÉVRIER.

Pages

Le livre de Judith (3e article), par M. l'abbé de Moor. 5
Le culte des Ancêtres, par M. Than-Trong-Hué, élève de l'école coloniale . . . . . 38
Les Prophètes et les Prophéties, d'après les travaux de Kuenen, par M. l'abbé de Broglie, professeur d'apologétique à l'Institut catholique de Paris . . 46

MARS-AVRIL.

Le livre de Judith (dernier article), par M. l'abbé de Moor . . . . . 97
Les Prophètes et les Prophéties, d'après les travaux de Kuenen, par M. l'abbé de Broglie . . . . . 118
La civilisation de l'ancien Pérou, par M. Castonnet des Fosses, vice-président de la Société de Géographie commerciale de Paris. . . . . 139

MAI-JUIN

Les Prophètes et les Prophéties, d'après les travaux de Kuenen, par M. l'abbé de Broglie . . . . . 193
La civilisation de l'ancien Pérou, par M. Castonnet des Fosses . . . . . 221

JUILLET-AOUT.

Deux moralistes chinois, Shi-Tze et Liu-Kin, par Mgr C. de Harlez . . . . . 289

Le procédé de sectionnement dans la Cosmogonie sémitique, par M. le Dr Bourdais . . . . . 319

SEPTEMBRE-OCTOBRE.

Le Japon au point de vue religieux, par M. Castonnet des Fosses . . . . . 385
Le Confucianisme (6e article), par M. l'abbé Peisson. 403

NOVEMBRE-DÉCEMBRE.

Le Confucianisme (7e article), par M. l'abbé Peisson. 481

CHRONIQUES.

1. L'Enseignement et la Science des Religions, pages : 69, 150, 245, 343, 421, 506. — 2. Religion chrétienne, pages : 254, 424. — 3. Religion d'Israël, pages : 79, 164, 347. — 4. Religion de Mahomet, pages : 172, 353. — 5. Religion égyptienne, pages : 175, 355 — 6. Religion assyrienne, pages : 176, 465. — 7. Religions de l'Inde, pages : 178, 357, 519. — 8. Religions de la Chine, pages : 359, 467. — 9. Religions américaines, page 364. — 10. Religions grecque et romaine, page 365. — 11. Religions des non-civilisés, page 367. — 12. Mythologie comparée et folk-lore, page 368.

*Bibliographie.*

I. *La science des Religions.* — Seventh Annual report of the bureau of Ethnology, publiée par la Smithsonian institution, p. 180 — A Dacotah english dictionnary by M. Stéphens Return Eiggs, edited by M. James Owen Dorsey, p. 180. — Le Monde humain, par M. l'abbé Paliès, p. 372.

II. *Religion chrétienne.* — Les dogmes catholiques et points divers de doctrine et de croyance chrétiennes dans les traditions, pratiques et usages religieux des peuples. A. L. D. G., p 187. — La religion, par M. l'abbé Gondal, professeur au séminaire St-Sulpice, p. 189. — Les manuscrits orientaux de Mgr David, au Musée Borgia, par M. l'abbé Cersoy, p. 375. — Martyrologium hieronymianum, ad fidem codicum adjectis prolegominis de Rossi et Duchesne, p. 377. — Histoire de la tunique d'Argenteuil, par M. l'abbé Vanel, p 379. — Le Miracle, par M. l'abbé Gondal, p. 383.

III. *Religion assyrienne.* — La Magie et la Divination chez les chaldeo-assyriens, par M. A. Laurent, p. 191.

IV. *Religion grecque et romaine.* — La vie privée des Romains, par M Marquardt, p. 480 — La prière dans le Paganisme, par M. l'abbé Devaux, p. 480.

V. *Religion des non-civilisés.* — Les primitifs d'Australie, par M Elie Reclus, p. 384. — Madagascar, sa description, ses habitants; Madagascar et les Hovas, par le R. P. Piolet, p 477.

VI *Mythologie comparée et folk lore.* — La transmission du folk lore. — Le folk-lore dans les Deux Mondes, par M. le comte de Charencey, p. 88.

---

*Le Gérant* : Z. PEISSON

Amiens. — Imp. Rousseau-Leroy, 40, rue des Jacobins.

REVUE des Religions.
1895.

v.7